Michaël Séramour

Sous la direction du professeur des universités François Cochet

L'iconographie du silence

Expression pariétale des systèmes fortifiés contemporains lorrains et alsaciens

Système Séré de Rivières

Position de la Moselle, Position de la Bruche et Place de Strasbourg

Ligne Maginot

1871-1945

Thèse de l'Université Paul Verlaine – Metz
Histoire
Soutenue par Michaël Séramour
Sous la direction du Professeur en histoire François Cochet
Centre de recherche Histoire et Civilisations
Année universitaire 2009-2010

Couverture :

Sur fond de galerie d'ouvrage, le lieutenant Roger Gendre achève de peindre une vaste caricature dans la popote des officiers du Petit Ouvrage du Bois de Bousse (Ligne Maginot, S.F. Boulay).

La même œuvre de nos jours.

Ce travail est dédié à tous les hommes que nous avons tenté de mieux connaître au fil de nos années d'explorations.

À Lucie et Corinne.

Introduction

« J'ai toujours pensé qu'un historien a pour premier devoir,
comme disait mon maître Pirenne,
de s'intéresser " à la vie ". »
Marc Bloch.[1]

Lorsque que nous entreprîmes à nous intéresser à l'histoire des fortifications, voici presque quinze ans, tout semblait indiquer que ses mystères avaient été dévoilés, que tous les faits s'y rattachant avaient été narrés, que toutes les problématiques imaginables avaient été posées. La ceinture de Verdun avait fait l'objet de nombreuses publications, le journaliste Roger Bruge avait consacré un quart de son existence au sort des troupes de forteresse de la ligne Maginot et plusieurs spécialistes et passionnés, dont le lieutenant-colonel Philippe Truttmann, Jean-Yves Mary ou Christian Dropsy, avaient, semble-t-il, parcouru le terrain par monts et par vaux afin de dresser les plans et définir l'armement de ces constructions antérieures à la Première et à la Seconde guerre mondiale. Alors pourquoi s'intéresser à ces masses de béton inertes connues et reconnues ? Sans doute parce qu'au-delà des écrits et des recueils photographiques, que derrière les dates et les exposés techniques, il manquait un point fondamental de l'équation : l'Homme. Bien sur, il était approché, mais comme la cellule anonyme indissociable du groupe allant du régiment à l'escouade, comme le pantin d'un uniforme dont chaque pièce d'étoffe et breloque passionnent le collectionneur. Les études historiques de toutes qualités manquaient indiscutablement de texture humaine, tant sur le plan physique que psychologique.

Devant chaque ouverture béante s'ouvrant sur la noirceur d'une autre dimension, à chaque descente dans les entrailles des sols Lorrains et Alsaciens, dans chaque enfilade de galerie infinie, les mêmes questions revenaient de façon récurrente. Comment s'organisait le quotidien d'un soldat de forteresse ? Quels étaient leurs usages, leurs traditions, leurs valeurs ? Comment vivaient-ils leur autarcie sociale et physique ? L'on savait bien quel officier avait couché là, qui avait tiré par ce créneau, mais de l'homme, de l'individu, nous ignorions tout. Et puis nous découvrîmes notre pierre de Rosette en 1997, à l'âge de 16 ans. La visite de l'ouvrage Maginot du Galgenberg nous mit en contact avec un étrange dessin, réalisé au-dessus du créneau pour fusil-mitrailleur de l'entrée des hommes. Il représentait une cloche d'ouvrage, l'esquisse d'une sentinelle, deux tibias croisés dans les airs et la devise *On ne passe pas*.

Il nous faut admettre bien sincèrement aujourd'hui que si cette composition attira notre attention, nous n'imaginions pas un instant qu'elle puisse dater de 1940 et être le fruit du travail d'un membre de

[1] Marc Bloch, *L'étrange défaite*, Gallimard, 1990.

l'équipage. Cette révélation de notre cicérone nous coupa littéralement le souffle. Nous en fûmes si stupéfait qu'à notre retour, nous décidâmes de revisiter des sites déjà fréquentés en attirant cette fois une attention toute particulière aux murs des casemates. Il ne nous fallut pas bien longtemps pour qu'un graffiti se fixe dans le halo lumineux de notre lampe torche, puis un autre et un autre encore. Au bout d'une heure à peine, la pellicule de 12 poses que nous avions pris soin d'emporter fut terminée. Il n'y avait plus qu'à enfourcher notre bicyclette pour rentrer… Au sortir d'une petite casemate du plateau d'Aumetz, une petite fleur dessinée derrière une porte et que nous n'avions pas aperçue en entrant attira notre regard. Il ne nous était plus possible de l'immortaliser sur la pellicule, aussi nous l'observâmes consciencieusement, comme pour la fixer durablement dans notre esprit. Tentant de retrouver la position précise de l'artiste en uniforme, nous essayâmes de reproduire ses gestes avec un crayon imaginaire. C'est à cet instant précis qu'un vieux souvenir occulté nous assaillit, comme une révélation. Jeune élève dans une école primaire de province, nous avions un beau jour demandé à quitter la classe pour un besoin pressant. L'autorisation accordée, nous emportâmes par mégarde le petit crayon à papier qui nous servait à rédiger les fractions du cours de mathématiques. Avant de revenir en classe, le mur immaculé et légèrement granuleux des toilettes tenta soudain irrésistiblement notre crayon, et précipitamment, nous ornâmes le mur d'un petit portrait naïf, un rond pour le visage, deux points pour les yeux, deux courbes perpendiculaires pour le nez et la bouche et des vagues sinueuses pour la chevelure. Trois choses avaient motivé l'exécution de ce graffiti : le fait que l'un de nos proches nous ait initié à « l'art » du portrait la veille, l'interdit, et par dessus tout, l'envie de laisser une trace sur ce mur vierge et dans cette école qu'il nous faudrait bientôt quitter pour rejoindre le collège. Cette réminiscence furtive nous révéla deux éléments essentiels : toute production d'image était le fruit d'un contexte et de motivations. Collecter quelques photographies des traces iconographiques présentes dans les fortifications contemporaines ne nous suffirait pas à cerner les hommes de forteresse, il nous fallait interpréter leurs motivations, recontextualiser leur parcours pour comprendre leurs actes créatifs et les saisir à leur tour.

Dans les deux années qui précédèrent notre entrée à la faculté d'Histoire de Metz, nous poursuivîmes donc avec le plus grand sérieux nos relevés dans les ouvrages de la ligne Maginot. Une fois à l'université, nous avons établi de riches contacts avec des étudiants venant de toute la Lorraine. Certains connaissaient bien les vieilles fortifications allemandes entourant Metz, d'autres les forts détachés de la place de Toul.

Ces premiers contacts furent le point de départ d'un élargissement de nos investigations, alors que, dans un même temps, les cours d'initiation à l'archéologie suivis en D.E.U.G. et en Licence nous sensibilisèrent davantage aux méthodologies de terrain. Il ne fallait pas que photographier et annoter, il était nécessaire de situer précisément, de mesurer et de classifier méticuleusement l'ensemble des données recueillies. Ce qui fut fait. À l'issue d'une maîtrise au cours de laquelle nous avons

délibérément opté pour un sujet de mémoire[2] aux méthodes de recherche « conventionnelles » – recours aux centres d'archives publiques et aux témoignages oraux – nous enchaînâmes logiquement, quelque peu aguerri par cette première expérience, sur un D.E.A. et une thèse de doctorat portant sur l'iconographie pariétale des systèmes fortifiés contemporains lorrains et alsaciens. Spécialiste de l'expérience combattante fraîchement nommé à l'université de Metz, le professeur François Cochet était tout indiqué pour diriger cette étude expérimentale.

Notre travail porte sur toute la fortification contemporaine construite depuis la fin de la guerre de 1870 sur le sol lorrain et alsacien, et occupée de la fin du XIXe siècle à 1945. Trois systèmes défensifs que nous définirons dans le détail, sont donc concernés. Le premier d'entre eux est le système Séré de Rivières commencé par les Français en 1874 et amélioré jusqu'au cœur de la Grande Guerre. Il se compose des places de Verdun, Toul et Epinal, ainsi que de forts isolés de rideaux et d'arrêt. Son contemporain et équivalent allemand se concentre sur la *Moselstellung* – Places de Thionville et Metz – et la Place forte de Strasbourg, prolongée par la position de la Bruche. La portion de ligne Maginot s'étendant entre la Meuse et le Sundgau constitue la troisième et dernière fortification permanente concernée par nos recherches.

Quant à l'objet de notre étude, il consiste, en premier lieu, à recenser précisément les phénomènes iconographiques recelés par ces forteresses. Nous nous y sommes employé pendant près de douze années, perfectionnant sans cesse nos techniques. Un doute nous tarauda dans les premiers temps : pourquoi ces peintures murales ou ces graffiti – pour certains vieux de plus d'un siècle et remarquable de part leur état de conservation et leur contenu – n'avaient fait l'objet d'aucune étude, ni même d'aucun relevé ? Il s'agit pourtant là d'une source exceptionnelle, créée par les soldats en personne, ce qui équivaut en quelques sortes à des bribes de paroles figuratives figées sur la masse depuis la Première ou la Seconde Guerre mondiale. Rapidement cependant, la question ne se posa plus et nous comprîmes. Nous avons utilisé précédemment le terme « expérimental ». Nos recherches le sont pour le moins. Elles engagent tout d'abord l'historien dans un contact très physique avec le terrain. Le dépouillement de cartons d'archives existe toujours en amont ou en aval de l'analyse, mais les principales investigations se mènent en rase campagne, et sous terre, sac au dos et chaussures de sécurité aux pieds. Patauger dans la boue calcaire des *travaux 17* de Verdun pour gagner une tourelle d'artillerie inaccessible en surface, marcher courbé tout en observant les parois des étroits boyaux des *Festen*, gravir des puits d'escalier de plus de soixante mètres de hauteur – environ trois cents marches – dans la ligne Maginot, nous révélèrent une démarche empirique très enrichissante. La dureté des cadences que nous nous sommes imposé pour tenir le cap et la zone géographique fixés conduit parfois à quelques accidents mineurs, mais nous donna au final la satisfaction de pouvoir effectivement fouiller la presque totalité des sites fortifiés figurant sur nos quelque cinquante cartes I.G.N. renseignées et confrontées aux documents d'états-majors des époques concernées.

[2] La ligne Maginot de 1945 à nos jours. Mémoire de maîtrise réalisé sous la direction du Professeur Alfred Wahl et soutenu à l'université de Metz en octobre 2003 (jury : professeurs Alfred Wahl et François Cochet).

Naturellement, la déontologie scientifique et l'humilité indissociable de l'ampleur d'une telle entreprise, nous amènent à dénoncer toute prétention d'exhaustivité. Néanmoins, loin de nous cacher derrière ce paravent pratique, nous nous sommes efforcé de tout mettre en œuvre pour l'approcher au plus prêt.

Il nous faut bien reconnaître ici que le partage de notre expérience de jeune chercheur ne fut pas toujours très évident avec les autres doctorants rencontrés au cours de colloques. La rigidité d'esprit de certains d'entre eux fut irritante un temps, puis nous finîmes par apprivoiser ce conformisme, imaginant que les premiers historiens à avoir eu recours aux mémoires vives, il y a près de trente ans, étaient sans doute passés par les mêmes fourches caudines.

Au terme de nos « explorations » et de nombreuses lectures, portant aussi bien sur la sémiologie et les travaux de la B.D.I.C. que sur l'archéologie, soulignons enfin brièvement, car nous y reviendrons, l'arrêt d'une méthodologie d'approche apparemment fiable et adaptée à l'immense zone de fouille et au corpus qui s'y répartit.[3] Quelque trente mille photographies plus tard et le recensement terminé, une grande partie de notre travail a été de créer des grilles de lecture pour chaque image et groupe d'images retrouvés, comportant intitulé, notice descriptive, table typologique, fiche contextuelle et interprétation générale. Ces pré-analyses individuelles se succèdent dans trois inventaires propres à chacun des systèmes fortifiés.

Vient ensuite le cœur de la thèse, à savoir la mise en commun de l'ensemble des données pour une analyse globale. Nos problématiques sont donc claires. Nous voulions quantifier le plus justement possible l'iconographie pariétale des zones fouillées, l'analyser ensuite pièce par pièce pour, au final, en retirer des comparaisons, des constantes et des variations, et au travers de toutes ces variables, approcher enfin les systèmes de représentation, les sensibilités, les codes militaires et sociaux des soldats confrontés à la pierre de taille et au béton. En un mot, « mieux les connaître » pour paraphraser l'archéologue britannique Carter lorsqu'il évoquait ses travaux sur les Egyptiens.

Nous proposons d'approcher notre sujet par cercles concentriques.

Dans un premier temps, nous avons souhaité présenter notre champ d'étude, avec une synthèse de l'histoire des fortifications contemporaines, indispensable pour contextualiser notre iconographie, suivie d'une présentation des microsociétés ayant vécu successivement sous le béton d'après ce que nous en apprennent les sources habituelles.

La seconde phase est la clef de voûte de notre recherche. Nous y traitons de toutes les pratiques revêtues par la création militaire et combattante, de la quille de conscrit à l'iconographie pariétale du temps de guerre, avant de décrire nos méthodes d'investigations et de décrypter notre corpus, nous intéressant aussi bien aux procédés plastiques utilisés qu'aux thématiques abordées.

Dans une troisième et dernière étape, nous nous tournons vers les soldats créatifs eux-mêmes, en tentant de cerner leurs motivations, d'évaluer leurs libertés et leurs contraintes, pour, en définitive, replacer notre corpus au cœur de l'expérience militaire et combattante du premier vingtième siècle.

[3] Nous aborderons plus particulièrement ce point dans le chapitre 3.

Partie I

Des forteresses entre les hommes, des hommes de forteresse

Chapitre 1 :

Frontières d'acier

La fortification permanente en Lorraine et en Alsace de 1871 à 1945

« L'herbe cache, la pluie efface. »
Victor Hugo, *Les misérables*.

> « Après avoir longé les remparts et la porte des Lions, franchi le pont qui enjambe la naissance de la vallée Nakhal Kidron à hauteur de l'église de l'Assomption et traversé le vieux cimetière juif d'Har ha Zeitim, en laissant sur la droite l'impressionnante vision biblique de la vieille ville de Jérusalem, cerclée de ses hautes protections de pierres grises millénaires, et le dôme en or du rocher, j'ai enjambé l'épaule du mont des Oliviers pour plonger vers la mer Morte. La nuit venait tout juste de tomber. Le faisceau des phares balayait la façade des maisons : volets clos, rideaux des magasins tirés, trottoirs vides. (…) quelques virages plus loin, la lumière des phares buta brutalement sur un mur de béton gris. Immense (…), menaçant, mais déjà couvert d'inscriptions : "Paid by the U.S.A.", "Welcome to ghetto Abu Dis", "From Warsow ghetto to Abu Dis ghetto", "This wall will soon fall". Et soudain, "Israël vaincra", oeuvre sans doute d'un membre français du Betar venu faire son service militaire en Israël. »

Spécialiste français du monde arabe, en qualité de grand reporter et d'envoyé spécial permanent au Moyen-Orient pendant 15 ans, Alain Ménargues a consacré un ouvrage à la barrière de sécurité israélienne dressée par Tsahal « pour stopper l'infiltration des kamikazes palestiniens », dont il évoque ses premières impressions visuelles en introduction.[4]

Ce « mur de béton de 70 à 100 mètres de large, de 8 mètres de haut, avec fossés et barbelés, équipé de caméras et de mitrailleuses télécommandées, le tout sur 700 kilomètres » indique bien que l'être humain n'a pas renoncé aux « vieilles recettes » tactiques pour se protéger de lui-même… Contrairement à une idée reçue, la fortification bétonnée n'est pas définitivement morte avec la fin de la Seconde Guerre mondiale et la détention des armes de dissuasion nucléaire. L'apparition de ces dernières a au contraire déclenché des réflexes défensifs militaires et civils après-guerre – tels la tentative de restauration de la ligne Maginot jusqu'en 1960 ou le développement du mouvement

[4] Alain Ménargues, *Le Mur de Sharon*, Paris, France Inter & Presses de la Renaissance, 2004.

survivaliste entraînant la conception d'abris anti-atomiques individuels aux Etats-Unis[5] – et accru le processus d'abstraction défensive avec l'enfouissement total de l'homme et du projectile dans les entrailles de la terre[6]. Comme l'a montré le maître de conférence Jean-François Pernot dans une intervention récente[7], « si les systèmes d'armes sont de plus en plus complexes, les fondamentaux de la défense restent les mêmes sur le terrain quelle que soit la nature du conflit… ». L'exemple des plaques de protection en béton conçues de nos jours par la Section Technique des Bâtiments, Fortifications et Travaux (S.T.B.F.T.) à l'attention des contingents français engagés à travers le monde est révélateur de cette constante. À l'instar de ces dispositifs de protection, de cette fortification « de campagne », mobile et démontable, la « barrière de sécurité » israélienne est l'ultime descendante des grands ensembles défensifs linéaires et permanents successivement érigés par l'homme depuis le Limes romain. Elle renvoie d'ailleurs aux mêmes codes visuels – la confiance et la crainte – que ses ancêtres et véhicule l'indissociable iconographie murale des hommes qui la côtoient. Jadis officielle, sous forme de blasons sculptés sur les portes des enceintes urbaines, puis progressivement improvisée par les combattants sous (et sur) le béton des systèmes fortifiés du « premier XXe siècle », cette expression graphique se compose désormais de graffiti exécutés à la dérobée sur les façades de la muraille interurbaine de Jérusalem, comme le Mur de Berlin fut le réceptacle de la pensée de milliers d'Allemands au temps de la Guerre Froide.

En marge des théâtres d'opérations internationaux, les pays de l'Union Européenne ont quant à eux abandonnés leurs vieilles parallèles de béton et d'acier garantes de leurs frontières respectives. Enclavée au cœur d'un continent désormais « ouvert », la Suisse a elle-même renoncé à son incroyable Réduit National, après la mise au point d'un ultime canon de forteresse de 155 mm modèle… 1995. La dissolution de ses troupes de forteresse en 2003 clôt un siècle presque ininterrompu de développement des fortifications helvétiques…[8]

En Europe, le plus incroyable élan de poliorcétique jamais développé par l'humanité, du crépuscule de la Première Guerre mondiale à l'apogée de la Seconde, s'est brisé sous les bombes des vainqueurs de 1945. Se superposant aux ensembles fortifiés antérieurs à 1914, la ligne Maginot conçue par les Français durant l'Entre-deux-guerres, les places fortes de Liège et Namur modernisées pour garantir la neutralité du royaume de Belgique, les fortifications tchèques inachevées à l'annexion des Sudètes, le Vallo Alpino initié par Mussolini, le Westwall, l'Atlantikwall et le Südwall successivement édifiés par le régime nazi se sont accrochés aux frontières sensibles et aux côtes entre la fin des années 1920 et 1944… La puissance de l'arme atomique et la construction européenne plongent dans l'obsolescence et l'oubli ces larges cicatrices : à l'exception de la résurrection avortée de la ligne

[5] Dans les années 1970-1980, de nombreux blockhaus et casemates de la ligne Maginot furent achetés en France dans cette optique : Michaël Séramour, *La ligne Maginot de 1945 à nos jours*, Strasbourg, Jean-Pierre Gyss Editeur, 2006.
[6] À l'instar de la base de lancement du plateau d'Albion, des P.C. de guerre type Otan ou de l'ouvrage « Maginot » du Hochwald, transformé en base radar dans les années 1950 et toujours en activité.
[7] *Murs et tubes*, actes de la journée d'études du 9 avril 2005 au musée de l'artillerie à Draguignan, Draguignan, 2006.
[8] Maurice Lovisa, *Bref survol de l'histoire des fortifications Suisses (1882-1995)*, actes de la journée d'études du 9 avril 2005 au musée de l'artillerie à Draguignan, Draguignan, 2006.

Maginot qui ne passa pas les années 1950, tous les systèmes fortifiés sont abandonnés, voire détruits par les vainqueurs (en Allemagne) dans l'immédiat après-guerre. Dissimulée aux confins des mémoires nationales, physiquement – destruction et ensevelissement des bunkers du Westwall – ou juridiquement au gré des pics de crise de la Guerre Froide, par le maintien du secret militaire, la fortification contemporaine européenne est massivement redécouverte depuis la chute du Mur de Berlin, qui a notamment permis son historicisation progressive.

Cette redécouverte, la France peut se targuer d'en avoir été l'une des pionnières dès la fin des années 1970, grâce à la bienveillance de certains représentants de l'autorité militaire et la hargne des Lorrains et Alsaciens prenant la mesure de ce patrimoine. Le lieu de naissance du tourisme militaire contemporain, le « village fortifié » de Villey-le-Sec, à l'est de Toul, en dit long sur ces liens étroits – certes hypertrophiés mais combien symboliques dans ce cas précis – imposés par le béton et la cuirasse, invisibles aux yeux des touristes de passage[9], mais indélébiles dans le quotidien des descendants des frontaliers successifs de l'avant et après 1918. Il est ainsi intéressant de noter le revirement mémoriel opéré cette dernière décennie à l'égard de ces survivances guerrières : si les agriculteurs pestent bien légitimement contre le bloc de béton hérissé au centre de leurs parcelles cultivées et qu'ils recouvrent de rocaille faute de pouvoir le détruire[10], et en marge, il est vrai, des destructions imposées par le développement de nos modes de vie (zones commerciales, culturelles, quartiers résidentiels), de plus en plus de blockhaus périurbains sont dégagés, embellis et intégrés aux parcours de découverte des communes[11].

Le ratio entre les sites préservés (ensembles de plusieurs blocs, casemates, petits blockhaus isolés) et la totalité des blocs de combat coulés reste naturellement extrêmement faible et les fortifications orientales de l'hexagone ne se visiteront pas de sitôt avec l'unité muséographique et touristique de la Muraille de Chine, mais les Lorrains apprennent peu à peu à composer avec ces inaltérables rappels de leur histoire douloureuse.

Ces mises en valeur commémoratives rejoignent donc le tourisme militaire contemporain développé dans une poignée d'ouvrages plus ou moins importants de l'est de la France depuis trois décennies, sur des bases, certes mémorielles[12], mais avant tout nourries par la prégnance technique et architecturale d'un incroyable patrimoine accessible au rythme du retrait graduel opéré par l'armée française depuis 1960… Et le géographe messin François Reitel, qui supervisa plusieurs travaux universitaires liés aux fortifications contemporaines[13], ne s'y trompait pas lorsqu'il affirmait en 1989 :

[9] Nous l'avons en particulier remarqué lors de nos prospections le long du Rhin. Bien que présents jusqu'au cœur des villages (village de Kembs et Rosenau), les blockhaus n'éveillent aucunement l'attention des promeneurs, comme l'atteste plusieurs contacts liés avec eux.
[10] Citons en particulier la position d'infanterie composée d'une dizaine de blockhaus à l'est de Singling (Ligne Maginot, Moselle, Secteur Fortifié de Rohrbach) ou les abris allemands coulés au nord de Metz (Ennery) et au sud-ouest de Neuf-Brisach durant la Grande Guerre. Les gymnastiques opérées par les engins agricoles pour éviter ces obstacles sont parfois bien spectaculaires.
[11] Retenons pour les vestiges de la ligne Maginot, les petits blockhaus nettoyés aux abords des communes de l'ancien Secteur Fortifié de la Sarre, entre Saint-Avold et Sarreguemines, et ceux de Richtolsheim, dans le Bas-Rhin.
[12] Le cas de la fortification verdunoise est très particulier. Bien plus que les fortifications du système Séré de Rivières, ce sont les morts de la bataille de Verdun (1916) qui sont célébrés.
[13] Citons en particulier les mémoires respectifs (D.E.S.S. et D.E.A.) de Jean-Louis Goby et Alain Hohnadel, traitant de la genèse et des considérations politiques, géographiques et militaires de la ligne Maginot.

« La ligne Maginot est le dernier maillon d'une chaîne fantastique, concernant les systèmes de défense, partant du mur romain pour passer par les châteaux forts du Moyen-âge ainsi que les fortifications bastionnées de Vauban. La Lorraine peut se flatter de posséder toute la gamme de ces systèmes fortifiés. Elle est le plus grand musée mondial, de plein air, de la fortification. » [14]

Le morcellement de la Lorraine et de l'Alsace en 1871 et la consécutive refonte totale du rapport de force permanent entre la France et l'Allemagne, leur séculaire statut de tampon défensif et de carrefour d'invasion maintes fois emprunté ont, en effet, contribué à doter ces deux régions du parc fortifié le plus dense et le plus diversifié au monde.

Cette double richesse architecturale, naturellement suivie d'occupations humaines cosmopolites – garnisons françaises et allemandes, passage des troupes américaines à la fin de la Première Guerre mondiale et à la Libération, internés slaves – nous ont conduit à choisir cette immense zone de fouille, parcourue par monts et par vaux, en vue d'y recenser les traces d'une expression graphique militaire et combattante que nous espérions proportionnelle.

Partons donc à la rencontre de ces forteresses éteintes, champ d'investigation de la présente étude.

20 000 hommes sous la terre

Naturellement fussent-ils plus de vingt mille, ces hommes, Français, Allemands, Américains, Russes ou Yougoslaves, combattants, militaires, conscrits, prisonniers de guerre ou politiques, à arpenter les couloirs suintants des fortifications lorraines et alsaciennes. Le chiffre équivaut tout au plus aux équipages d'ouvrages maintenus sur la ligne Maginot le 14 juin 1940 pour permettre au Groupe d'Armée Prételat de se replier vers le sud. Mais la paraphrase est trop belle, tant l'imagination de Jules Verne évoque avec justesse les conditions de vie et d'exploration des vieilles sentinelles du XXe siècle !

Partis une décennie durant à l'abordage de ces flottes de Nautilus de béton et d'acier envasées dans le calcaire lorrain, le gré vosgien ou les marnes rhénanes, nous avons découvert un incroyable cimetière d'épaves, parfois renflouées au prix d'une ténacité admirable[15], renfermant de surprenants trésors à jamais prisonniers de leurs fonds de cales rongés d'humidité. Prisonnière de la masse, ultime écho des battements de cœurs des occupants de la première heure, une iconographie insolite interpelle le chercheur égaré en ces lieux. Quelle émotion fut la nôtre à la mise au jour d'une première peinture murale millésimée 1940 ! Par trente mètres de fond, le faisceau des torches électriques révélait, de semaine en semaine, les couleurs d'une plage africaine, la finesse d'un portrait de biffin, la nudité

[14] Préface de l'ouvrage pédagogique de Jean-Louis Goby et Alain Hohnadel consacré à *La ligne Maginot en Moselle*, Metz, Centre départemental de documentation pédagogique de la Moselle, 1989. Aujourd'hui décédé, François Reitel était alors le doyen de l'Université des Lettres et Sciences Humaines de Metz.

[15] En Lorraine et en Alsace, moins d'un septième de la fortification lourde (forts, *Festen*, ouvrages, casemates…) est préservé et mis en valeur grâce au labeur de passionnés bénévoles généralement organisés en association. La fortification légère (blockhaus, points d'appuis…) est abandonnée à son sort, à l'exception, nous l'avons évoqué, de plus en plus de petits blocs proches des communes. Pour en savoir plus, en particulier sur les pratiques commémoratives et le tourisme militaire contemporain : Michaël Séramour, *La ligne Maginot de 1945 à nos jours*, Strasbourg, Jean-Pierre Gyss Editeur, 2006.

d'une inconnue. La multiplication des découvertes a aiguisé notre curiosité et enclenché progressivement un travail de réflexion tout au long de notre cursus universitaire et de notre sensibilisation aux sciences humaines. La fouille méthodique et l'analyse sérielle se sont finalement imposées, au fil d'une passionnante course contre la montre amorcée face aux grands bouleversements de ces dix dernières années, que nous ne manquerons pas d'évoquer plus loin.

Comme jadis pour les fresques de Pompéi, des éruptions tiennent à distance les historiens, progressives mais inexorables, en un mot… végétales. Le choc émotionnel des témoins stupéfiés, photographies d'époque étreintes entre leurs doigts octogénaires, de ne rien reconnaître du champ d'observation et de bataille qu'ils veillèrent des mois entiers, nous a fréquemment rappelé cette mutation.[16] La nature a repris le contrôle de ces bâtiments privés de toute activité militaire et les forêts élaguées à l'attention des observateurs ont retrouvé leur surface du XIXe siècle[17]. Point d'algues ni de sédiments décomposés sur les parois de ces vestiges là, mais un tapis de mousse et une gangue de ronces et d'orties inextricables ; aucun coraux ou mérous réfugiés dans l'antre des coques crevées, plutôt des champignons filandreux escaladant les piédroits des souterrains et des escouades d'arachnides pansues ou de chauve-souris établies dans la fraîcheur et l'humidité des blocs de surface.

L'homme lui-même a contribué à libérer la terre et les populations des servitudes inhérentes à ces fortifications. Les premiers démantèlements survenus dès les années 1930, mais surtout la récupération, sous l'Occupation allemande, des rails anti-chars et des piquets de barbelés composant les interminables réseaux défensifs reliant les maillons des chaînes de fortifications successives[18], a supprimé le fil d'Ariane des dispositifs fortifiés, leur cohérence, leur intégrité physique apportant un sens, certes sombre mais compréhensible, dans le paysage des frontaliers. Définitivement arrachés, ces colliers ne laissent qu'un imbroglio de perles grise et rouille en lisière de forêts et au centre des pâtures.

L'abandon progressif de la fortification permanente en tant qu'outil tactique conventionnel en 1960, et les premières ventes aux enchères ajoutent à la désintégration spatiale, un morcellement domanial irréversible. La fin de la guerre froide et l'abandon de la conscription sonnent le chant du cygne à long terme de la fortification permanente : la *citadelle virtuelle*[19] du plateau d'Albion et les principaux ouvrages de la ligne Maginot conservés par l'Armée disparaissent sous des tonnes de remblais. En autodidacte de l'archéologie préventive contemporaine, il nous a fallu tendre l'oreille, parlementer et convaincre pour devancer les vagues successives de merlonnages civils[20] et militaires[21]

[16] L'écrivain et ancien combattant Mac Orlan fait cette observation lors de ses retours successifs sur les champs de bataille de Verdun, et nous avons nous même observé cet effroi chez des vétérans de la ligne Maginot retrouvés aux quatre coins de la France et venus en pèlerinage à la fin des années 1990 et pour la première fois depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Comme Célestin Poux, personnage clé du très beau roman de Sébastien Japrisot, *Un long dimanche de fiançailles*, magnifiquement incarné par Albert Dupontel devant la caméra de Jean-Pierre Jeunet, l'un d'eux, spécialement venu du Limousin, s'est écrié, au chevet de sa cloche d'observation recouverte de lierre, le regard fixé sur les troncs d'une forêt dense interdisant tout tour d'horizon : « Je ne reconnais plus rien ! »

[17] Ou bien plus, en particulier dans la zone rouge de Verdun.

[18] Poursuivie par des récupérateurs de métaux français dans les années 1970.

[19] Jean-Paul Rossolin, *Missiles nucléaires et fortifications pendant la Guerre Froide : Albion*, actes de la journée d'études du 9 avril 2005 au musée de l'artillerie à Draguignan, Draguignan, 2006.

[20] L'exceptionnel abri d'intervalle à trois coffres de Petit Réderching (Ligne Maginot, Rohrbach) en particulier, mais aussi l'abri d'intervalle de la route du Luxembourg (Ligne Maginot, Thionville) ou les abris de parapet du groupe fortifié d'Illange (*Moselstellung*, Thionville). Le

et être le dernier à photographier une iconographie voilée d'humidité, rongée de moisissure, et, faut-il s'y résoudre, à jamais perdue.

Ainsi donc, l'envergure et à fortiori le patrimoine iconographique des systèmes fortifiés de l'hexagone sont-ils complexes à saisir aujourd'hui. L'action ô combien salvatrice entreprise par quelques groupuscules locaux, depuis une trentaine d'années, constitue un préalable indispensable. Du béton bouleversé du champ de bataille de Verdun à l'intact fort d'Uxegney, au cœur des dédaléennes *Festen* construites par les Allemands autour de Metz, à l'aplomb des vertigineux puits d'escalier plongeant dans les ténèbres souterraines de l'ouvrage du Hackenberg, quelques maillons du système Séré de Rivières, de la *Moselstellung* et de la ligne Maginot ont su être sauvegardés avec passion pour offrir à l'historien un formidable laboratoire *in situ* et un marche pied indispensable à l'immersion prolongée qui fut la nôtre, de 1996 à 2007. Mais déjà nous allons trop loin… Système Séré de Rivières ? *Moselstellung* ? Ligne Maginot ? Il s'impose de définir le patrimoine fortifié abordé ici, en s'attardant sur sa conception, son ampleur effective et son histoire stratégique et tactique en temps de guerre. Les trois notions mentionnées plus haut évoquent tout ou partie des trois ensembles fortifiés contemporains permanents traversant la Lorraine et l'Alsace, dont voici l'énoncé préliminaire :

- le système de fortification pensé par le général Séré de Rivières, s'étendant de Dunkerque à Nice, construit dans le dernier tiers du XIXe siècle et modernisé jusqu'en 1918, voire 1935 (fort de Moulainville) ;

- son pendant allemand en territoire annexé édifié à la même période, composé de deux pivots forts éloignés, consolidés de Thionville à Metz (la *Moselstellung* : position de la Moselle) et de Mutzig à Strasbourg ;

- enfin la ligne Maginot, théorisée dans les années 1920, construite au début de la décennie suivante et renforcée jusqu'en 1940. Ces plus puissants secteurs se situent en Lorraine, en Alsace et dans les Alpes (Savoie, Dauphiné, Alpes-maritimes), et quelques segments sont dispersés le long des frontières septentrionales. Des fortifications de campagne et semi-permanentes renforcent encore les positions C.O.R.F. entre 1935 et 1940. Malgré le rôle déterminant joué par Paul Painlevé dans leur conception jusqu'en 1929, la presse a grandement contribué à donner à ces nouvelles fortifications le nom du ministre de la guerre, André Maginot, qui en fit voter la loi-programme de financement en janvier 1930.

Voici donc toute la variété concentrée en Lorraine et en Alsace de l'arme la moins connue du XXème siècle : la fortification contemporaine. Remontant la colonne vertébrale des ossatures fortifiées

petit ouvrage du Village de Coume (Ligne Maginot, Boulay) a quant à lui complètement disparu du paysage, à l'instar de celui d'Aumetz (L.M., Crusnes) ou du Mottenberg (L.M., Boulay), ferraillés et ensevelis…

[21] Excepté les sept gros ouvrages du nord-est pris en main et partiellement présentés au public et l'ensemble du Hochwald, maintenu en activité, les quatorze ouvrages restant sont aujourd'hui solidement verrouillés, leurs accès remblayés sous des tonnes de gravats ou soudés entre 1997 et 2007.

du millénaire passé, la mémoire collective renouvelle pourtant lentement sa perception. Alors que l'on célèbre en grande pompe le tricentenaire du décès de Sébastien Le Prestre de Vauban, dont plusieurs grandes places ont obtenu leur classement au patrimoine mondial de l'U.N.E.S.C.O., l'heure est à la redécouverte de la fortification bastionnée, jusqu'ici grignotée sans vergogne par l'urbanisation galopante.[22] Celle d'un pamoison national à l'égard du béton n'a cependant pas encore sonnée.[23]

La physionomie imposée aux fortifications contemporaines par les progrès balistiques contribue à cette distanciation intrinsèque. L'invention de l'artillerie rayée à la fin des années 1850, et de fait l'accroissement de la puissance, de la portée comme de la précision des projectiles, n'ont-elles pas forcé l'abandon progressif des remparts urbains[24] au profit de ceintures de forts détachés à plusieurs kilomètres en périphérie des villes, élargies au gré des progrès ? La crise de l'obus-torpille à partir de 1885 et l'apparition de la mélinite n'ont-elles pas permis la redécouverte du béton, perdu depuis l'époque gallo-romaine, pour recouvrir peu à peu la pierre de taille et envelopper les nouveaux heaumes des combattants, les cloches et tourelles cuirassées ? Enfin, le traumatisme comme les leçons tactiques tirées de la Grande Guerre n'ont-ils pas abouti à l'enfouissement total des combattants au service d'une mécanique parfaitement intégrée au terrain sur des centaines de kilomètres ? À l'inverse des donjons escarpés hérissant les coteaux alsaciens ou des enceintes bastionnées urbaines de l'Ancien Régime, les dispositifs défensifs arpentés ici sont invisibles ou presque aux bons marcheurs du dimanche résignés à emprunter les sentiers pédestres reconnus de longue date.[25] Excellent exemple entre tous, la pente sud du Mont-Saint-Quentin, dominant Metz, offre un panorama remarquable sur la vallée de la Moselle. Bien connu des randonneurs, ce promontoire domine les plateaux et collines boisés contournant la cité par l'ouest, soit autant de points d'ancrage d'invisibles groupes fortifiés tentaculaires construits par les Allemands au début du siècle dernier… À soixante kilomètre au nord, au cœur du Pays Haut, plus significatif encore est le cas du gros ouvrage d'artillerie de Bréhain, vaste ensemble de onze blocs de combat *creusé* par les Français dans les années 1930. *Creusé* en effet, car, à l'exception de la casemate d'infanterie du bloc 9, saillante, les tourelles éclipsées et les cloches cuirassées réparties sur la belle surface plane que traverse aujourd'hui la route nationale 52 – cauchemar des soldats allemands détachés sur la zone en mai-juin 1940 – n'éveillent en rien les soupçons de milliers de vacanciers et de frontaliers empruntant quotidiennement cet axe.[26] Et comment imaginer, de surcroît, qu'une longue artère de 1 400 mètres rejoint les entrées de l'ouvrage dissimulées dans la forêt voisine, à trente mètres de profondeur sous la chaussée !

[22] Citons un exemple significatif de cette redécouverte, celui des fortifications Longoviciennes, voile mémoriel inespéré pour occulter (pour l'instant) le sombre passé sidérurgique de la vallée de la Chiers.
[23] Excepté naturellement à Verdun, dans un héritage historique et mémoriel néanmoins particulier.
[24] Longtemps conservés comme réduit. Le dernier exemple d'utilisation tactique et surtout logistique d'une citadelle et bien évidemment celui de Verdun, en 1916.
[25] Un excellent colloque permet de synthétiser cette évolution : Actes du colloque *De l'Oppidum à l'enfouissement, l'art de la fortification à Verdun et sur les marches de l'est*, tenu à Verdun du 19 au 21 mai 1995, publiés par le Mémorial de Verdun en septembre 1996 (Verdun).
[26] Reliant Longwy et plus largement le pays dit des *Trois frontières* (France, Belgique, Luxembourg) à Thionville, Metz, et aux autoroutes gagnant le sud de la France.

Loin des canons architecturaux classiques, victimes d'un ostracisme[27] urbain imposé par l'éternelle surenchère technologique livrée entre *projectiles et protections*[28], la fortification contemporaine fut également l'objet d'un profond malentendu mémoriel et historique, imputable aux raccourcis simplificateurs et aux traumatismes des défaites.

Système Séré de Rivières, *Moselstellung*, Ligne Maginot ? Evoquer ces notions avec des rencontres de passage ou des étudiants est devenu pour nous un rituel tant le résultat de ce questionnaire s'avère truculent et riche d'enseignements. Les réponses sont édifiantes. Si les deux premiers sont le plus souvent méconnus, la dernière est l'objet de tous les fantasmes : ligne imaginaire, autoroute ou réseau d'autobus au choix ![29] Il est vrai que jusqu'à une période récente, les manuels scolaires et les chroniques destinées au grand public ne s'y attardaient guère, à l'exception de la ligne Maginot, *qui n'a servi à rien*. Bien que tous ces systèmes de fortification aient joué un rôle capital à l'amorce de la Première et de la Seconde Guerre mondiale, l'abstraction de leur utilité ou les désastres simultanés les ont un temps maintenus à l'écart de l'Histoire, quand ils n'ont pas été radiés de la mémoire des hommes, tel le système Séré de Rivières au cours de la Grande Guerre ou la mal-aimée[30] ligne Maginot des heures sombres de la Débâcle à nos jours… La confidentielle clairvoyance d'une minorité des élites militaires[31] resta longtemps incomprise de son propre milieu, et plus encore de la collectivité. Comment comprendre de prime abord, qu'une fortification contournée puisse avoir rempli sa mission, qu'une place prise au terme d'un long siège ait servi les intérêts de son armée ? La Place de Verdun et les forts des Haut de Meuse ont pourtant joué un rôle de premier plan dans le rétablissement sur La Marne en septembre 1914… tout autant que la Place Forte de Maubeuge ou le fort de Manonviller, réduits par les Allemands, mais au terme d'une action retardatrice bénéfique dont on ne peut que discuter l'avortement précoce. Au même moment, la *Moselstellung* et plus particulièrement Metz, composèrent un pivot dissuasif et logistique de tout premier ordre à la réussite de la manœuvre Schlieffen-Moltke à travers la Belgique… Leçon assimilée par les stratèges français de l'Entre-deux-guerres qui interdirent les plaines lorraines et alsaciennes par la construction des plus puissants ouvrages de la ligne Maginot, pour contraindre la Wehrmacht à réemprunter les plaines belges… mission accomplie, ici encore, au-delà de toutes espérances !

L'approche conceptuelle et contextuelle du champ de fouille choisi est donc complexe, aussi importe-t-il d'en définir les grandes lignes avec clarté, étape indispensable à la bonne compréhension

---

[27] Sur lequel nous reviendrons.

[28] *Artillerie et Fortifications*, actes de la journée d'études du 9 avril 2005 au musée de l'artillerie à Draguignan, Draguignan, 2006.

[29] Ce que montre également parfaitement Tewfik Farès, en interrogeant les passants circulant sur la place André Maginot à Nancy, dans le cadre de son documentaire consacré à l'homme politique et au système de fortification qui porte son nom. Tewfik Farès, *André Maginot*, Alizé Productions, France 3 Lorraine Champagne Ardennes, 2002.

[30] Le qualificatif est de François Cochet, en intitulé de son intervention à la journée de formation du Comité d'Histoire Régionale (C.H.R.) consacrée aux *problèmes de défense de l'espace lorrain, de l'Oppidum à la ligne Maginot*, tenue dans la salle des délibérations du Conseil régional le samedi 25 novembre 2006.

[31] L'argumentation, entre 1947 et 1954, de la Direction du Génie et du Comité Technique des Fortifications créé pour expertiser la place et les possibilités de la ligne Maginot dans les conflits futurs est tout à fait symptomatique de cette appréciation. De nombreux officiers du Génie prônent alors l'ouvrage du colonel René Rodolphe, *Combats dans la ligne Maginot* – décrivant la résistance des ouvrages du Secteur Fortifié de Haguenau, encerclés, bombardés par la Luftwaffe et l'artillerie lourde (420 mm) – pour démontrer la fiabilité du béton et son adaptation possible, *mutatis mutandis* certaines modifications, à la guerre nucléaire. Michaël Séramour, op. cit.

du corpus iconographique abordé. Quels sont les développements précis des systèmes fortifiés fouillés ? Qu'est ce qu'un fort, un ouvrage, une *Festen* ? Comment ces fortifications réagirent-elles à l'épreuve du feu ? Voici le support technique préalable indispensable à l'étude de tout phénomène culturel, et plus particulièrement si celui-ci touche aux sociétés militaires et combattantes.

Au-delà des irremplaçables consultations d'archives entreprises au Service Historique de la Défense ou auprès de collectionneurs privés qui ont pris soin de conserver – de racheter à dire vrai ! – certains fonds promis aux flammes après la fermeture des Directions Techniques du Génie, nous avons également eu recours aux travaux trop méconnus encore d'une « école de la poliorcétique », composée presque essentiellement de spécialistes autodidactes, œuvrant depuis une trentaine d'années à l'émission d'un savoir technique considérable. De nombreux ouvrages permettent ainsi de saisir en détail la genèse et la construction des systèmes fortifiés français et allemands. Dernier professeur des fortifications à l'Ecole Supérieure du Génie (jusqu'en 1969) disparu en décembre 2007, le lieutenant-colonel Philippe Truttmann est l'auteur de deux « sommes » incontournables : *La muraille de France ou la ligne Maginot*[32], tirée de sa thèse de 3ème cycle soutenue à l'université de Metz en juin 1980, et *La barrière de Fer*[33] traitant du système Séré de Rivières. La fortification allemande de Lorraine et d'Alsace a intéressé trois spécialistes majeurs : Christian Dropsy a, le premier, constitué une monographie solide portant sur *Les fortifications de Metz et Thionville*[34], que complète le récent ouvrage de Rémi Fontbonne, *Les fortifications allemandes de Metz et de Thionville – 1871-1918*[35]. Strasbourg n'est pas en reste depuis que Philippe Burtscher a rédigé un recensement conséquent de la ceinture urbaine et de la position de la Bruche : *1870-1918, de la ceinture fortifiée de Strasbourg à la Position de la Bruche*[36]. Pour la ligne Maginot, outre la référence citée plus haut, l'encyclopédie en quatre volumes de Jean-Yves Mary et Alain Hohnadel, *Hommes et ouvrages de la ligne Maginot*[37], n'est plus à présenter. Rendons enfin justice au journaliste Roger Bruge, auteur d'une *histoire de la ligne Maginot* un peu oubliées aujourd'hui mais qui rencontra un grand succès dans les années 1970 et servit longtemps de livre de chevet aux passionnés de la fortification française. D'autres érudits locaux, Guy Le Hallé, Robert Varoqui, Michel Truttmann, Olivier Koch, Julien Depret – spécialisé dans la fortification septentrionale – apparaîtront également au fil des notes de bas de page de ce chapitre.

[32] Philippe Truttmann, La Muraille de France ou la ligne Maginot, Thionville, Editions Klopp, réédité quatre fois entre 1985 et 1997. Une refonte totale de l'ouvrage est à l'étude.
[33] Philippe Truttmann, *La barrière de fer*, Thionville, Editions Klopp, 2000.
[34] Christian Dropsy, *Les fortifications de Metz et Thionville*, Bruxelles, à compte d'auteur, 1996.
[35] Rémi Fontbonne, *Les fortifications allemandes de Metz et de Thionville – 1871-1918*, Metz, Serpenoise, 2006.
[36] Philippe Burtscher, *1870-1918, de la ceinture fortifiée de Strasbourg à la Position de la Bruche*, Wasselonne, Cercle d'Etude des Fortifications – Société d'Histoire de Mutzig, Mutzig, 1999.
[37] Sous la direction de François Vauvillier, avec le concours de Jacques Sicard, Paris, Histoire et Collection, 1999-2009.

1871-1914 : Verdun contre Metz

Verdun contre Metz. Tout un symbole. Deux des trois évêchés – avec Toul – cristallisant les tensions du Royaume de France et du Saint-Empire Romain Germanique[38] au XVIème siècle ; villes des sièges instrumentalisés, de 1792[39] pour la première, 1552 et 1870[40] pour la seconde ; enfin, deux fleurons des fortifications belligérantes en 1914 et surtout deux conceptions techniques et tactiques de la défense.

1871. La France est occupée, vaincue, soumise à de fortes indemnités, amputée d'une partie de la Lorraine et de l'Alsace et ainsi repliée sur les défenses des vieilles bases secondaires de Verdun[41] et Toul. L'Allemagne, désormais unifiée sous l'autorité de la Prusse depuis le 18 janvier, consolide ses frontières occidentales, avec la prise de contrôle des deux rives du Rhin et de plusieurs Places Fortes, dont Neuf-Brisach, Strasbourg, Marsal, Phalsbourg, Bitche, Thionville et surtout Metz, en cours de modernisation.

Le traité de Francfort redéfinit donc le rapport de force stratégique entre la France et l'Allemagne. Mais la guerre de 1870 a aussi bouleversé définitivement l'art de la poliorcétique, rupture envisagée par Clausewitz quelques décennies plus tôt : l'échelle de la guerre se déplace des vieux épicentres que constituaient les places fortes à celle de la frontière toute entière. La fortification future doit devenir l'articulation stratégique des armées, bloquer la manœuvre de l'adversaire en verrouillant les grands axes de communication ou former des goulots d'étranglement suivant la nature du terrain. Fruit d'une évolution tactique pensée par Vauban, poursuivie par Montalembert et transcendée avec la crise de l'artillerie rayée (1858)[42], les organisations défensives s'éloignent de plus en plus des centres urbains jusqu'à être implantées en rase campagne. Composant une ceinture périphérique, des forts dit « détachés » sont dispersés à plusieurs kilomètres des anciens remparts pour fractionner la puissance de feu de l'adversaire et maintenir hors de portée le centre décisionnel des villes défendues. Unité de combat autonome à vocation purement militaire inventé par les Espagnols et les Italiens[43] au début de l'époque moderne, le fort s'enfonce dans le sol – apparaissant « comme une masse de terre car toutes

[38] 1552 : siège raté de Metz par Charles Quint consécutif à l'occupation des trois évêchés de Metz, Verdun et Toul par Henri II ; traité de Cateau-Cambrésis entre la France et l'Empire laissant les trois évêchés à la première ; 1648, traité de Wetphalie où Louis XIV obtient la Haute Alsace et les trois évêchés.

[39] Verdun se rend au terme de deux heures de bombardements. François Cochet a rappelé l'importance de ce fait d'arme dans le choix stratégique de l'état-major allemand pour 1916, dans le colloque qu'il présida en février 2006, *Verdun sous le regard du monde*, dont les actes ont été publiés par 14-18 Editions en 2006.

[40] On connaît les multiples polémiques nées des décisions prises par le maréchal Bazaine durant le siège de Metz. Le rapporteur de son procès ne fut autre que… le général Séré de Rivières. La sévérité de son rapport conduit l'accusé devant un conseil de guerre qui le condamna à mort.

[41] Jean-François Pernot, *Verdun à partir des Atlas du Génie*, actes du colloque *De l'Oppidum à l'enfouissement, l'art de la fortification à Verdun et sur les marches de l'est*, tenu à Verdun du 19 au 21 mai 1995, publiés par le Mémorial de Verdun en septembre 1996 (Verdun).

[42] La ceinture de Paris a été construite dans les années 1840-1845 et les forts de Plappeville, du Mont-Saint-Quentin (Diou), de Queuleu et de Saint-Julien sont édifiés par le Génie français autour de Metz dans les années 1860 (les forts des Bordes et de Saint-Privat ne sont qu'ébauchés). Le concept se généralise totalement après 1870 comme nous allons le voir.

[43] Fort de Salses conçu par l'ingénieur espagnol Ramiro Lopez à la fin du XVème siècle ; forteresse Saint-André conçue par San Michele à Venise : Guy Le Hallé, *Précis de la fortification*, Ysec Editions, Louviers, 2002.

les maçonneries sont défilées aux vues et aux tirs plongeant aux ¼. »[44] – et perd définitivement son profil bastionné pour un tracé polygonal à dynamique variable initié dès la fin du XVIIIème siècle, adopté progressivement en Europe[45] et généralisé de part et d'autre de la frontière au lendemain du choc de 1870. Assemblé en pierre de taille – pierre de Jaumont, gré rose des Vosges, etc. – ou en briques, le fort présente une superstructure aplatie, ceinte d'un fossé, et sur laquelle s'alignent une ou plusieurs crêtes de tir où se déploient l'artillerie et l'infanterie. Dissimulées des coups directs sous des mètres de terre et de sable, les casernes – troupes et officiers – n'arborent que leurs façades, défilées aux coups directs de l'artillerie adverse.

L'issue de la guerre de 1870 agit donc comme un violent détonateur. Les bouleversements territoriaux, stratégiques, tactiques, techniques mais aussi politiques[46] qu'elle engendre, accélèrent le développement et l'amélioration de doctrines fondamentales – les traités de fortification de Montalembert, les innovations locales du général Haxo, etc. – partiellement usitées par le vaincu, rattrapant son retard en entraînant le vainqueur dans son sillage vers le plus grand élan défensif lancé depuis le XVIIème siècle de part et d'autre de la nouvelle frontière, dont Verdun et Metz deviennent les colosses.

Réflexes, réflexions, actions

Vainqueur du bras de fer historique légué par les civilisations franque et germanique pour l'appropriation du tampon Lorrain et Alsacien, l'Allemagne impose un effort défensif et urbanistique quasiment instantané à Metz et Strasbourg[47]. Marches occidentales et vitrines de l'Empire irrésistible, elles doivent revêtir l'uniforme et arborer les canons culturels de leur nouvelle patrie. Avec Cologne, Metz et Strasbourg deviennent de nouvelles têtes de pont défensives à cheval sur la Moselle et le Rhin, et les premiers coups de pioches initiés par les architectes à cet effet sont paradoxalement frappés sur… les fortifications de ces deux cités, à l'exception des quatre forts détachés construits par le Génie militaire français autour de Metz à partir de 1864. Plus des deux tiers des ceintures urbaines érigées par Vauban et ses successeurs sont cependant rasées à partir de 1872[48] pour désenclaver ces villes et permettre l'édification de quartiers et d'infrastructures nécessaires à leur rayonnement culturel et à l'excellence de la logistique militaire[49] qui leur échoit.

---

[44] Martin Barros, *Le système Séré de Rivières 1872-1918* in *Histoire de Guerre thématique – Hors-série n°4*, Ostwald, décembre 2001.
[45] Rapidement en Allemagne et en Autriche mais seulement en 1874 en France.
[46] Avec l'isolement diplomatique de la France et les crises successives entre la IIIème République et le IIème Reich : crise de 1875, affaire du commissaire Schnæbelé en 1887, première et seconde crise franco-allemande du Maroc, etc.
[47] Ces deux cités majeures connaissent les transformations les plus impressionnantes, mais toutes les villes annexées sont concernées par les apports des écoles d'architecture allemandes : Thionville et Sarreguemines possèdent encore aujourd'hui des quartiers entièrement remaniés sous l'annexion, et la présence d'armoiries aristocratiques en façade des maisons n'est pas rare…
[48] Si le démantèlement s'achève rapidement à Strasbourg, la démolition des remparts de Metz est progressive et le démantèlement des remparts bat son plein au tournant du XIXe et du XXe siècle.
[49] La gare de Metz pour ne citer qu'elle.

Parallèlement, des portions de remparts situés au nord-ouest et à l'est de Metz (Forts Voigts-Rhetz et Steinmetz[50]) sont aménagées en positions d'artillerie, renforcées de dispositifs de mines, de magasins à munitions, tandis qu'une nouvelle ceinture de neuf kilomètres est édifiée autour de Strasbourg, entre 1876 et 1882. Conséquence d'un conservatisme entendu et des observations retenues des sièges de 1870, ces travaux périurbains, certes mis à mal depuis l'apparition de l'artillerie rayée, peuvent néanmoins contribuer à disperser le feu de l'adversaire et retarder son avance[51], tout en conservant une muraille politique propre à intimider les activistes et à imposer, symboliquement comme dans les faits, la mainmise impériale définitive sur les capitales des provinces annexées. Le rempart, au potentiel défensif limité mais réel, devient, par sa seule présence et l'image qu'il renvoie, l'*ultima ratio*[52] permanent de l'autorité allemande sur ses nouveaux territoires.

En marge de ces considérations, les chantiers les plus modernes s'ouvrent en périphérie des trois môles fortifiés que constituent donc Cologne, Metz et Strasbourg, dès 1872 : les ceintures de forts détachés.

À Metz, forteresse de 1ère classe, le colonel Schott, officier-inspecteur de la place, achève et complète la ceinture de forts ébauchée par les Français. Aux forts de Plappeville, de Queuleu, et de Saint-Julien, rebaptisés du nom des prestigieux officiers Alvensleben, Goeben et Manteuffel, s'ajoutent les forts Prinz August von Württemberg, Zastrow et Kameke. Ebauchées avec le fort Diou devenu Ost Fort, les défenses du Mont Saint-Quentin sont complétées par le fort Manstein, une voie de 60 parcourant le kilomètre séparant les deux sites, pour desservir l'incroyable parapet d'artillerie à ciel ouvert aménagé dans l'intervalle.[53]

Contrairement à leurs homologues de Metz, les ingénieurs militaires de Strasbourg ont les mains libres. Matérialisant les études du général Von Biehler, responsable des travaux de fortifications, seize forts sortent ainsi de terre, entre 1872 et 1882, à bonne distance du centre de la cité alsacienne – 7 à 9 kilomètres – ce que n'avaient permis les travaux originaux engagés par les Français et que choisit de suivre le Génie allemand autour de Metz.

Les nouvelles couronnes fortifiées arborées par les villes de Metz et Strasbourg clament la domination du vainqueur : prises de guerre, elles sont annexées militairement et politiquement au Reich. Le déploiement des forts détachés, les casernes urbaines, et le maintien, voire la construction de nouveaux remparts, constituent autant de symboles diplomatiques et politiques destinés à la France comme aux populations locales, en concordance avec la position de Guillaume Ier en Europe. L'alliance des trois empires (Allemagne, Autriche-Hongrie, Russie) conclue en 1872 assure la sécurité diplomatique de l'Allemagne, renforcée par les négociations de 1879, scellant le rapprochement avec la Double Monarchie austro-hongroise.[54] Ainsi les programmes de fortification allemands instaurés à

[50] Aujourd'hui fort Moselle, dont il ne reste que deux abris bétonnés et Bellecroix, dont les remparts et la superbe caserne longiligne accolée sont conservés.
[51] Les conclusions de l'échec du siège de Belfort sont ici bien assimilées.
[52] Cher au sociologue Gérard Mendel : *une histoire de l'autorité, permanences et variations*, La Découverte, 2004.
[53] Le lecteur trouvera les cartes complètes et annotées pour chaque place dans les inventaires.
[54] Jean-Claude Laparra, *La machine à vaincre, l'armée allemande 1914-1918*, Paris, 14-18 Editions, 2006.

l'aube de l'Annexion tendent-ils vers une réorganisation limitée, compte tenu de la position diplomatique du Reich, réorganisation proportionnelle au potentiel de menace de la France défaite, ainsi évalué dans le plan de campagne défensif adopté à partir de 1875 par Von Moltke[55], en cas de nouvelle guerre franco-allemande.

Il en va tout autrement en France, dont le cas constitue le parfait négatif de la description développée pour l'Allemagne. Marquée par une défaite à l'ampleur inattendue, une guerre civile collatérale, une crise politico-militaire, la France est une nation à reconstruire en 1871. Et comment retrouver sa fierté nationale, son rang diplomatique, sans armée ? Dans le sillage de la refonte institutionnelle aboutissant à l'émergence de la IIIème République, l'appareil militaire se renouvelle. Les gouverneurs des places prises en 1870 sont mis en accusation et la garde nationale, impliquée dans les désordres de la Commune, est dissoute dès 1871. Un contingent de conscription de 18 corps se met en place jusqu'en 1875 et rejoint le noyau dur de l'Armée de Versailles. Le potentiel en artillerie s'améliore progressivement, avec la fabrication en série des canons en acier mis au point par les commandants Lahitolle et De Bange. Mais cet effort de restauration de la force de manœuvre et de la puissance de feu peut être dangereusement compromis à tout instant par la brèche ouverte entre Longwy et Belfort par le traité de Francfort. Une infrastructure défensive doit sécuriser le rétablissement de la France et assurer ses victoires futures : elle sera, avec le règlement des indemnités de guerre un an avant échéance, le signe extérieur le plus éclatant du redressement national, la barrière de fer[56] modifiant considérablement le rapport de force entre Paris et Berlin, et les plans de manœuvre allemands adoptés jusqu'ici.

Remarqué par le général Cissey, sous les ordres duquel il servit contre les insurgés de la Commune au 2ème corps de l'Armée de Versailles, et par Thiers, le général du Génie Séré de Rivières[57] fut l'artisan majeur de la première génération de forts et de leur déploiement stratégique. Nommé membre du vénérable Comité des Fortifications fondé en 1791, puis rapporteur du procès intenté à l'encontre du maréchal Bazaine, Séré de Rivières est intégré de plus en plus au renouvellement de l'armée française. Son entrée au Comité de Défense, créé en 1872 par le général Ducrot – jugé suranné, le Comité des fortifications est relégué au rôle d'organe consultatif –, suit logiquement cette ascension, couronnée des nominations successives au poste de secrétaire de cette structure et de la sous-commission de défense – « poisson-pilote »[58] du Comité, chargé de l'étude des ouvrages et de leur implantation – présidée par le maréchal Canrobert en 1873. Nommé enfin Directeur du Génie l'année suivante, il devient « le gestionnaire des crédits mis en œuvre par le Comité »[59]. Le général

[55] Helmuth Bernhard Von Moltke (1800-1891), chef d'état-major général de l'armée allemande de 1871 à sa mort.
[56] Expression extraite d'un article de la « Gazette de Berlin » paru en 1879 et choisie par le lieutenant-colonel Philippe Truttmann pour intituler son ouvrage consacré au système Séré de Rivières (Gérard Klopp Editeur, 2000).
[57] Le lieutenant-colonel Henri Ortholan a consacré sa thèse de troisième cycle à l'officier du Génie : *Le général Séré de Rivières, le Vauban de la Revanche*, Paris, Bernard Giovanangeli Editeur, 2003.
[58] Philippe Truttmann (lieutenant-colonel), *La Barrière de fer*, Thionville, Gérard Klopp Editeur, 2000.
[59] Philippe Truttmann, op. cit.

Séré de Rivières dispose alors de toutes les commandes pour reformer efficacement et en un minimum de temps une fortification permanente française. Son « exposé du système défensif de la France » daté du 20 mai 1874, aboutissement de ses conceptions et des réflexions des organismes mandatés, constitue le fil rouge du plus formidable système de fortification imaginé en France depuis le XVIIème siècle, entre Dunkerque et Nice. Dépourvue d'obstacles naturels, la nouvelle frontière du nord-est focalise les efforts les plus importants. Quatre places fortes y sont établies : Verdun, Toul, Epinal et Belfort, couplées en deux axes reliant les deux premières et les dernières d'un rideau défensif composé d'une chaîne de forts répartis sur les Hauts de Meuse et dans les Vosges. Une trouée de manœuvre dite « des Charmes » est maintenue entre les places de Toul et d'Epinal, le seul fort de Manonviller contrôlant les axes de circulation principaux à hauteur de Lunéville, ceux de Frouard et Pont Saint-Vincent encadrant les débouchés de la forêt de la Haye, à l'ouest de Nancy.[60] Certes moins bien loti, le nord n'en est pas oublié pour autant ; Lille et Maubeuge sont fortifiées et plusieurs forts isolés barrent les axes d'invasions reconnus. Composant l'arrière garde, les villes de Laon, Reims, Langres et Dijon sont également incluses dans le dispositif. Face à l'Italie, liée à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie par l'Alliance (Triplice) de 1882 – reconduite en 1891 – les vallées alpines sont progressivement verrouillées.

La crise franco-allemande de 1875 précipite une première série de constructions autour de Verdun et de Toul, les « Redoutes de la panique », suivie, la menace retombée, des premiers terrassements ouverts à Epinal en 1876. Les travaux se poursuivent bien au-delà de la destitution de Séré de Rivières, victime d'une cabale politique en 1880, et l'ossature générale prend sa forme définitive au cours de cette décennie. Pourtant, une série de facteurs va réduire à néant les efforts déployés par la France et l'Allemagne pour contrôler leur territoire et favoriser leur manœuvre respective, dans un contexte de frictions régulières.

Les années 1880 ouvrent effectivement une série de crises techniques et diplomatiques, conférant au développement des fortifications françaises et allemandes une dynamique cyclique. Cette évolution saccadée commence avec la crise de l'obus torpille au milieu des années 1880 et s'étend jusqu'à la Première Guerre mondiale.

Crise de l'obus-torpille

> « Si faict il bon avoir quelque visage de pierre quand on est envahi par les ennemis, et ne fust-ce que pour demander : qui est là ? » a écrit Rabelais.

[60] Deux anciennes places fortes sont également entourées d'une ceinture de forts, Lille et Maubeuge, reliées par quelques forts d'arrêt, unités de combat que l'on retrouve face aux débouchés des Ardennes. Plusieurs places et forts d'arrêt bouclent les vallées jurassiennes et alpines face à la Suisse et à l'Italie. Notons enfin les places fortes de seconde ligne : La Fère, Laon, Reims, Langres, Dijon, Grenoble, Toulon.

Ce bel adage est ébranlé par une succession d'innovations techniques. Comme l'a précisé le lieutenant-colonel Truttmann, la conception de mortiers rayés puissants et précis dès 1882 relativise les vertus du défilement des premiers forts.[61] Mais le véritable bouleversement intervient vers 1884, lorsque le chimiste français Eugène Turpin découvre les propriétés explosives de l'acide picrique. La puissance de l'artillerie, déjà renforcée par les possibilités offertes par l'artillerie rayée[62] quelques décennies plus tôt, se voit décuplée par l'apparition de cet explosif « brisant », dénommé mélinite, beaucoup plus dense que la poudre noire, puissance encore accrue par l'adoption d'obus allongés en acier d'une capacité plus importante, dont la forme cylindro-ogivale accroît la force de pénétration. Le développement de l'obus à mitraille antipersonnel projetant des balles sphériques tous azimuts à l'éclatement, des poudres B sans fumée, enfin, de modèles de fusées de plus en plus complexes[63] achèvent de ruiner les travaux de fortification entrepris jusqu'alors. Les essais programmés par les Français au fort de la Malmaison, en 1886, révèlent définitivement l'effrayant déséquilibre survenu en quelques années entre le projectile et la carapace, en faveur du premier. Innovations balistiques qui pèseront lourd, comme nous le verrons plus loin, sur l'univers mental des garnisons avec l'abandon ou la dissimulation de la pierre de taille derrière un masque de béton et le cuirassement poussé de l'armement.

Dès 1887, en France comme en Allemagne, certains forts et ouvrages – par ordre de priorité[64] – construits ou en cours de réalisation sont renforcés d'un matelas de béton spécial. Les Français, nettement plus engagés dans la voie défensive, tirent les conclusion de la crise : le programme Séré de Rivière est partiellement interrompu et le Comité de Défense dissout en 1888. Les dossiers de défense passent au Conseil Supérieur de la Guerre qui recentre progressivement les priorités aux quatre grandes places de l'est et aux forts des Alpes tout au long des années 1890, les fortifications du nord étant délaissées, déclassées pour certaines, pour raisons stratégiques et budgétaires[65]. En effet, si la crise balistique est le déclencheur de ce revirement, la situation internationale du pays permet et suscite ces évolutions. Car la France du XIXe siècle finissant n'est assurément plus celle de 1871. Si l'affaire Schnæbelé (1887) ravive les tensions franco-allemandes et nourrit une énième menace de conflit, la défense réactive n'est plus de mise. Sur le plan militaire, la France a reconstitué son corps de bataille et suivi les progrès de l'artillerie tandis que le développement de son empire colonial ouvre de nouvelles perspectives. Mais surtout, la France n'est plus seule : les accords militaires scellés en 1892 et 1894 avec la Russie rompent son isolement stratégique face à l'Allemagne, rapprochement suivi, dix ans plus tard, par la signature de l'Entente cordiale avec la Grande Bretagne pour aboutir à la Triple Entente en 1907. Initiatrice de la Triplice, conclue en 1882 avec l'Autriche-Hongrie et l'Italie,

[61] 220 modèle 1880 et 155C modèle 1881 ; lieutenant-colonel Philippe Truttmann, op.cit.
[62] 1857-1859 : l'âme des tubes, jusqu'ici lisse, est désormais pourvue de rayures hélicoïdales entraînant une rotation du projectile augmentant sa précision et sa portée.
[63] Principalement les fusées double effet, déclenchant l'explosion en l'air ou à l'impact ; percutante, déclenchant l'explosion à l'impact ou après pénétration.
[64] Certains forts sortis de terre avant 1885 conservèrent leur état primitif.
[65] Ouvrage de référence : Julien Depret, *Le Nord, frontière militaire : l'organisation défensive de Dunkerque à Longwy 1874-1918*, Maubeuge, Compte d'auteur, 2003.

l'Allemagne prend conscience de cette nouvelle donne et modifie son plan de mobilisation à partir de 1898 – initialement défensif face à la France depuis 1875 – pour une politique offensive sur ses frontières de l'ouest et défensive contre la Russie : Schlieffen prescrit alors l'attaque par les trouées de Charmes et Stenay. Parallèlement à ce revirement, l'Allemagne repense intégralement son système de protection occidental, sans cesse étoffé au fur et à mesure que se développe l'idée de l'*Einkreisung* (encerclement)[66], attisée par la croissante proximité anglo-française.

Naturellement, les nouvelles fortifications de Metz et Strasbourg sont, comme leurs homologues françaises, complètement dépassées par la crise de l'obus-torpille…

Les forts de Metz – dont certains ébauchés par les Français avant 1870 – sont trop proches de la ville, et partout, la pierre de taille accuse sa fragilité.

Néanmoins, du fait de sa position de force longtemps maintenue, le Reich n'a lancé jusqu'ici qu'un modeste programme de fortification, composé de « points dans l'espace » pour reprendre les termes de Rémi Fontbonne[67], par rapport au système complet – du moins dans le nord-est – édifié par les Français. Fort des nouveaux acquis technologiques, les architectes allemands vont certes renforcer la structure des forts achevés, mais ils vont surtout pouvoir s'engager dans la construction *ex nihilo* de complexes fortifiés considérables. En d'autres termes, ils évitent les pertes financières imputables aux « greffes chirurgicales très délicates » imposées aux techniciens français contraints de remodeler l'ensemble de leur système à grand frais[68], mais surtout la claustration intellectuelle imposée à l'innovation par une structure préexistante. Ainsi naît à partir de 1894, au sud-ouest de Strasbourg, sur les hauteurs de Mutzig, le concept du *panzergruppe*, ou *Feste*, soit du groupe fortifié, complètement révolutionnaire pour l'époque. Avec ses forts, batteries, abris et autres ouvrages répartis aux points les plus favorables du terrain, la *Feste* Kaiser Wilhelm II augure ainsi sur une surface de 250 hectares – là où le fort français n'en occupe en moyenne que trois – le principe de dispersion neutralisant de fait l'efficacité des bombardements d'artillerie par la multiplication des cibles potentielles. Véritable laboratoire d'expérimentation, le site de Mutzig exporte ses développements à Metz et Thionville à partir de 1899. À la dispersion s'ajoute la généralisation de réseaux de communications souterraines – embryonnaires à Mutzig – reliant chaque entité d'un groupe fortifié. L'édification d'ouvrages d'infanterie indépendants de conception plus classique, de batteries à ciel ouvert et d'unités logistiques plus restreintes (abris pour personnels, soutes à munitions) renforce encore la valeur des périmètres de défense.

Parallèlement à ces vastes chantiers, le plan Schlieffen est arrêté en 1905[69]. Il prévoit de tourner l'axe fortifié français Verdun-Belfort par un vaste mouvement traversant la Belgique, permettant de déborder sans discontinuer les forces françaises « aspirées » par le leurre d'une aile gauche perméable,

[66] Gerd Krumeich, *Relations internationales et système d'alliances avant 1914* in *Encyclopédie de la Grande Guerre*, Paris, Editions Bayard, 2004.
[67] « Cologne et Strasbourg sont distantes de 270 kilomètres et le sont respectivement de 210 et de 130 de Metz. Rémi Fontbonne, op.cit.
[68] Pour en savoir plus sur la modernisation des forts Séré de Rivières suite à la crise de l'obus torpille : Julien Depret, *Un exemple de renforcement : le fort du Bourdiau* (Maubeuge) in *Revue Fortifications et Patrimoine*, n°10 d'avril 1999 ; Collectif, *La carapace du fort de Vaux*, Actes du colloque *De l'Oppidum à l'enfouissement*, op.cit.
[69] Son successeur, Helmuth von Moltke, n'en changea que les modalités.

l'aile droite fermant la nasse, en front renversé, à la façon d'une porte à tambour.[70] Devenant la position de Moselle – *Moselstellung* – les places de Thionville et Metz forment le pivot de cette manœuvre magistrale. Souhaitant une victoire rapide sur la France, leur permettant de se retourner contre la Russie avant la fin de sa lente mobilisation, les Allemands conçoivent ainsi un système de môles défensifs et logistiques propre à appuyer la bonne marche de l'offensive et à focaliser ou canaliser (de préférence vers le sud) l'attaque française. Face à Verdun, Metz devient la plus puissante place forte du monde avec 25 000 hommes (XVIe corps d'armée) pour 88 000 âmes[71].

Doctrines d'emploi et premiers indices de la guerre industrielle

Dans les dernières années précédant 1914, et dans un climat où l'idée d'une guerre imposée par l'autre, et finalement « d'une guerre défensive, d'une guerre de survie »[72] domine, la rapidité de l'offensive constitue la clef de la victoire, en Allemagne comme en France.

- La première conçoit l'offensive en étroite liaison avec la défensive, sur le plan stratégique, ce que dévoile la manœuvre d'enveloppement Schlieffen détaillée plus haut, mais également sur le plan tactique comme le montra le parfait usage du terrain par les soldats allemands dès les premières semaines de combat en 1914.
- La seconde, au contraire, baisse progressivement – et pour son plus grand malheur – sa garde dans le nord et modernise péniblement et tardivement son parc fortifié dans l'est.

Loin de connaître la communion stratégique du glaive et du bouclier adoptée en Allemagne, l'idéologie militaire française érige progressivement l'attaque en véritable dogme, au détriment des travaux entrepris aux frontières depuis 1874. Alors qu'il est chef de bureau de l'état-major, le colonel de Grandmaison rédige ainsi cette formule célèbre :

> « La défensive est une action d'ordre inférieur qui développe chez celui qui l'emploie une infériorité morale qu'aucun avantage matériel n'est capable de racheter. »

Le chef de bataillon et historien Michel Goya[73] a brillamment décrit cette école française de l'offensive reposant principalement sur un contexte spiritualiste – exaltation du sacrifice, grandeur morale, en un mot, le *panache* – et la doctrine nationale de l'offensive revendiquée comme une tradition française par une majorité d'officiers supérieurs. Disons le tout net : pour certains cadres, le système Séré de Rivières qui répondait aux faiblesses de la France des années 1870 n'est plus digne de la puissance retrouvée à l'aube du XXe siècle ! Le général Rouquerol résume bien cet état d'esprit :

[70] À ce sujet, consulter l'excellent ouvrage de Karl-Heinz Frieser, *Le mythe de la guerre-éclair*, Paris, Belin, 2007, p.97.
[71] Contamine Henry, *La place forte de Metz de 1866 à 1914* in *Annales de l'Est*, 1934.
[72] Gerd Krumeich, *Relations internationales et systèmes d'alliances avant 1914* in *Encyclopédie de la Grande Guerre*, op.cit.
[73] Michel Goya, *La chair et l'acier : l'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Paris, Tallandier, 2004.

« Les questions des places fortes étaient considérées par les états-majors comme des sujets d'études absolument vaines, sinon nuisibles. On reprochait à la fortification permanente d'être un boulet au pied des armées de campagne qui devaient partout et toujours rechercher l'offensive comme l'unique moyen de donner la victoire. On oubliait, de parti-pris, que si les places fortes ne gagnent pas de bataille, elles ont souvent empêché de les perdre. »[74]

Malgré la large diffusion de ces idées radicales, sans doute l'ampleur atteinte par le dispositif contraint-elle l'état-major général à la nuance. Pour certains officiers supérieurs, dont Joffre[75], la fortification peut constituer un marchepied offensif dans la mesure où les crédits en permettent l'entretien et la mise à niveau : planifié en Allemagne, l'emploi de la fortification permanente en France est assujetti aux moyens disponibles, non à la volonté ferme de l'état-major. Le système est ainsi étoffé au gré des pics de crise, et si de nombreux forts ne sont pas modernisés, les prémisses d'une évolution significative à l'échelon tactique se dessinent. La Haute Commission des Places Fortes (H.C.P.F.) statuant de 1899 à 1914 – dont Joffre fut secrétaire en 1904-1905 – sût ainsi assimiler les leçons des conflits récents, notamment du siège de Port Arthur au cours de la guerre russo-japonaise : dans une logique voisine des *Festen* allemandes mais techniquement bien inférieure, la Ligne Principale de Défense composée du périmètre de forts détachés des places fortes est réorganisée en Zone Principale de Défense, fragmentée en centres de résistance dont le fort devient le réduit : les positions de la forêt de Villey-Saint-Etienne (fort du Vieux Canton) à Toul et la zone de Longchamp – fort spinois éponyme relié à deux batteries d'artillerie extérieures et en liaison avec des observatoires satellites – en constituent les exemples les plus aboutis.

Au-delà, enfin, des considérations stratégiques et des doctrines d'emploi qui pesèrent tant dans la bataille des frontières d'août 1914, les fortifications permanentes portent également, et c'est ici un point essentiel sur lequel nous reviendrons à plusieurs reprises, le germe d'une mutation annonçant le caractère industriel de la guerre future, et par là même le franchissement d'un nouveau seuil de violence : le cuirassement de l'armement.

Le développement de la cuirasse terrestre intervient au milieu du XIXe siècle, dans la foulée de la révolution industrielle, et côtoie d'autres indices de changement.[76] Les spéculations militaires furent ainsi profondément marquées par le concept de guerre totale énoncé par le théoricien prussien Carl von Clausewitz[77] au début du siècle, et renchéri, six décennies plus tard par les écrits de son compatriote, le général Colmar von der Goltz[78] dans « Le peuple en armes »[79]. L'appareil militaire

[74] Général J. Rouquerol, *Le drame de Douaumont*, Paris, Payot, 1931, p.7.
[75] Chef d'état-major à partir de 1911.
[76] Olivier Cosson, *Expériences de guerre du début du XXe siècle* (guerre des Boers, guerre de Mandchourie, guerres des Balkans) in *Encyclopédie de la Grande Guerre*, op.cit.
[77] Clausewitz (1780-1831) écrit notamment dans *De la Guerre* (Editions de Minuit, 1955, p.53 – traduction française par Denise Naville) : « La guerre est un acte de violence et il n'y a pas de limite à la manifestation de cette violence. Chacun des adversaires fait la loi de l'autre, d'où résulte une action réciproque qui, en tant que concept, doit aller aux extrêmes. »
[78] Von der Goltz occupa le poste d'Inspecteur général des fortifications et défendit l'option d'un système fortifié continu du Luxembourg à Strasbourg qui ne fut pas retenu. La plus grande *Feste* de Metz porte son nom.

prussien apparaissant comme modèle après le choc de 1870, les officiers français s'imprègnent abondamment de ces écrits, le commandant Maillard les utilisant dans les cours d'histoire militaire et de tactique générale qu'il dispense à l'Ecole supérieure de la guerre[80]. Dans les faits, des paliers de violence croissants sont franchis tout au long du siècle. Les guerres révolutionnaires et impériales (1792-1815) constituent à ce titre une première rupture significative, avec l'accentuation du rôle de la masse combattante levée par conscription et hérissée de baïonnettes. Par la suite, la guerre de Sécession américaine (1861-1865), le choc franco-prussien de 1870, l'application des pratiques de guerre coloniales entre occidentaux pendant la guerre des Boers (1899-1902), le façonnement du champ de bataille industriel[81] durant la guerre russo-japonaise et les atrocités commises sur les populations au cours des conflits balkaniques de 1912 et 1913, rehaussent sans cesse le seuil de violence jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale.

Qu'elles soient à la source – innovations dans le domaine de l'artillerie pour la guerre russo-japonaise – ou dans le sillage – stimulation d'un vaincu pour rattraper son retard comme la France après la défaite de 1870 – de ce crescendo séculaire des violences de guerre, les avancées technologiques participent à ce glissement progressif vers la guerre industrielle et totale. L'adoption de la cuirasse en fortification est l'une d'elles, subséquente de l'apparition du béton détaillée plus haut. Car, bien que le concept de cuirassement terrestre naisse en Belgique en 1863 – sous l'impulsion de Brialmont et avec le savoir-faire de l'Anglais Cowper Coles[82] – talonnée par l'Empire allemand sous la férule du major Schumann, il ne se généralisa réellement qu'à la suite de la crise de l'obus de torpille et de ses répliques innovatrices touchant tant le projectile que son propulseur – avec notamment l'apparition, dans les années 1890, du frein hydraulique permettant de conserver le pointage des pièces à l'issue de chaque tir.

Une fois n'est pas coutume, l'Allemagne et la France choisissent deux voies propres.[83] Prosélyte prussien du cuirassement, le major Schumann présente dès 1866 le principe de la casemate cuirassée dans les forts de Mayence. C'est au cours des années 1870 qu'il met au point une tourelle tournante en fonte dure pour deux pièces de 155 mm, jumelage auquel il renonce rapidement pour développer, de 1878 à 1884, une tourelle tournante en acier pour une seule pièce de 210 mm, modèle simplifié qui s'imposa sous forme de batterie de quatre à six tourelles de 100 ou 150 mm dans les *Festen*.

De son côté, le Génie français ne s'attelle à la question des cuirassements qu'après 1870. Concurrent de Schumann, le commandant Mougin conçoit ainsi, au sein de la Commission des cuirassements créée en 1874, le système d'une casemate cuirassée et d'une tourelle tournante en fonte

---

[79] Où il souligne, lui aussi, l'énormité de la guerre future, l'extension formidable du front et l'accroissement de la durée d'un conflit futur. G. Krumeich, *Anticipations de la guerre* in *Encyclopédie de la Grande Guerre* (dirigée par S. Audoin-Rouzeau et J.-J. Becker), Paris, Bayard, 2004.
[80] Michel Goya, op.cit.
[81] Olivier Cosson, op.cit.
[82] Philippe Truttmann, *La barrière de fer*, op.cit.
[83] Il ne nous appartient pas d'entrer ici dans les détails. Pour en savoir plus : Philippe Truttmann, La barrière de fer, op.cit. ; Alain Hohnadel, *L'évolution des cuirassements de forteresse en France (1870-1939)* in *Actes du colloque De l'oppidum à l'enfouissement*, op.cit.

dure pour deux pièces de 155 mm – supérieure à son homologue allemande[84] – et installées à partir de 1879. Abandonnant l'usage de la fonte dure pour l'acier après 1885, la France recherche un nouveau modèle de tourelle. Les nouveaux projets de Mougin ne dépassent pas le stade du prototype, auxquels sont préférées les tourelles développées par le lieutenant-colonel Bussière et le capitaine Galopin. Capable d'effectuer du tir tous azimuts à l'instar des modèles de Schumann et de Mougin, ces nouvelles tourelles tournantes disposent également d'un mécanisme d'éclipse – translation verticale – permettant de soustraire leurs embrasures aux bombardements, là où les tourelles tournantes ne peuvent que « bouder » les obus adverses en orientant la volée de leur pièce embarquée dans le sens inverse des arrivées. Galopin conçut une tourelle tournante à éclipse pour un jumelage de 155 mm dont cinq exemplaires sont construits, suivit d'un modèle simplifié – et moins cher – pour un seul tube raccourci. Bussière est à l'origine du premier prototype de tourelle à éclipse, mis en place au fort de Souville (Verdun), mais surtout de la fameuse tourelle pour jumelage de 75 fabriquée en série à partir de 1904. En marge des tourelles d'artillerie lourde assurant l'action lointaine, des tourelles de 75 contrôlant les flancs et la défense rapprochée, la tourelle de mitrailleuses (Hotchkiss) assurant la défense immédiate constitue enfin une particularité française.

À la veille de la Grande Guerre, la tourelle cuirassée s'est imposée dans toutes les grandes fortifications permanentes européennes. À titre indicatif, Verdun compte alors 6 tourelles de 155, 14 tourelles de 75 et 29 tourelles de mitrailleuses armées respectivement de 7 pièces de 155 mm, 28 obusiers de 75 et 58 mitrailleuses auxquelles Metz oppose 97 tourelles tournantes alignant 101 pièces de 105 et 150 mm. À l'échelle du nord-est, la France déploie 86 tourelles d'artillerie et 84 tourelles d'infanterie de Verdun à Belfort contre 139 tourelles d'artillerie allemandes réparties entre Thionville (16), Metz (97) et Strasbourg (26 dont 22 pour la seule *Feste* Kaiser Wilhelm II)[85].

Techniquement, les tourelles à éclipse françaises sont nettement plus adaptées que leurs homologues allemandes à une guerre de siège, mais exigent un personnel hautement qualifié, alors que la simplicité des tourelles tournantes de Schumann en permet un emploi accessible à des réservistes au terme d'une formation courte. Malgré leur variété – franco-française si l'on puit dire et franco-allemande – ces cuirassements de forteresse ont pourtant tous un point commun fondamental. La crise de l'obus-torpille a en effet développé un nivellement soustractif des superstructures des fortifications contemporaines, toujours en cours en 1914. Elle aboutit – nous l'avons développé plus haut – à la disparition de la beauté classique ou gothique, traditionnelle et culturelle, du parement en pierre de taille au profit d'un matelas de béton plane et unicolore ; elle contribue aussi à la désertification des superstructures par les garnisons recroquevillées sous leurs engins blindés, engendrant un double processus de mécanisation extrême de la violence :

[84] Le jumelage sous tourelle de Schumann souffre du décalage de mise à feu occasionnant le dépointage d'une pièce par le tir de l'autre, alors que la tourelle Mougin est pourvue d'un dispositif de mise à feu électrique permettant le tir simultané des deux tubes.
[85] Ces données ont pour but de montrer l'importance de la cuirasse dans la fortification contemporaine, et non d'établir un bilan comparatif de la puissance des places fortes françaises et allemandes… Pour cela, il faudrait prendre en compte la qualité des matériels, les axes de tirs, les calibres disposés sous casemates, etc. Quelques tourelles tournantes sont également implantées à la tête de pont de Neuf-Brisach et à la *Feste* Istein, située sur la rive droite du Rhin.

- L'hermétisme du blindage mobile impose tout d'abord une distanciation oculaire vis à vis de la mort donnée par les canonniers depuis les chambres de tir, qu'ils servent « encastrés » comme le rouage humain de la machine. La formule n'est pas excessive… Il fallait être menu et de petite taille pour servir les tourelles, ne serait-ce que pour le franchissement rapide de la trappe d'accès à la chambre de tir ! Une fois parvenu dans cette dernière, l'occupation de l'espace – bien entendu « bas de plafond » – par les tubes, la noria et les munitions permettait juste la série de mouvements mécaniques et répétés nécessaires au chargement des culasses. L'impression d'étouffement est encore renforcée par l'éclairage blafard et la chaleur omniprésente dégagée par les tubes et les corps obligeant les artilleurs à servir leurs engins torse nu.

  À cette mécanisation de l'alimentation des pièces s'ajoute celle du pointage, les données relatives à la position des objectifs provenant généralement des observatoires, assurant également le contrôle du résultat des tirs. Pour l'artilleur de forteresse, réduit au rang d'exécutant confiné et aveugle, la destruction de l'adversaire passe donc par la réception de données chiffrées qu'il exécute avec la précision d'un technicien… une cécité angoissante lui dissimulant les effets de ses tirs mais lui ôtant également toute possibilité d'anticipation pour se prémunir des obus de l'artillerie adverse dont il ne perçoit que les impacts proches.

- Par contraste à la délivrance mécanique et étouffée de la puissance de feu défensive, l'assaillant se trouve confronté quant à lui à une mécanique de mort terrifiante et implacable. Les tirs à blanc aujourd'hui présentés au public sur le site fortifié de Villey-le-Sec (Toul) et la *Feste* Wagner (Metz) sont impressionnants et constituent une excellente expérience « historique » et sensorielle. La tourelle française monte en batterie sans un bruit, effectue sa rotation et lâche sa salve sans crier gare. À peine entend-on le mouvement des culasses à une dizaine de mètres ! Même constat de silence dans la rotation et le pointage du tube de 105 mm de la tourelle allemande. Les combattants sont confrontés à des masses d'acier oscillantes, des machines de guerre résistantes et muettes, en deux mots, complètement imprévisibles. Comment ne pas songer au cas de l'attaque allemande sur l'ouvrage de Froideterre le 23 juin 1916 ? Soumis à des pilonnages quotidiens depuis le mois de février, écrasé par les 305 et les 380 les 21 et 22 juin, l'ouvrage paraît annihilé, lorsque soudain, à 10 heures, sa tourelle de 75 soulève la poussière terreuse projetée sur sa calotte au cours des bombardements, et tire 116 boîtes à mitraille sur l'assaillant désarçonné et contraint de refluer.

À plus d'un titre, la cuirasse apparue à la fin du XIXe siècle préfigure clairement le processus de « désantropomorphie » qui rattrapa les troupes de campagne tout au long de la Première Guerre mondiale, de l'adoption du masque pour protéger le visage et les voies respiratoires contre les gaz à celle – plus mécanique – de l'artillerie d'assaut, du char, pour forcer les lignes ennemies.

En écho aussi, au « filtre à violence » que procure la cuirasse de forteresse, l'augmentation de la portée des pièces d'artillerie jusqu'au cœur de la Première Guerre mondiale – et particulièrement de l'artillerie lourde dite de siège, conçue en prévision de l'attaque des fortifications – aseptisa de plus en plus la perception qu'eurent les artilleurs des effets immédiats provoqués par leurs tirs sur des cibles humaines[86] – dont l'exemple extrême fut le bombardement de Paris en 1918 par une pièce de 210 mm située à 120 kilomètres des points d'impact.

Avant 1914 pourtant, à Paris comme à Berlin, les experts n'anticipent pas cette évolution. Pour citer Gerd Krumeich[87], ils « manquent singulièrement de réalisme dans leur appréciation de la capacité destructrice des armements modernes », entraînant de fait des carences plus aiguës encore dans l'évaluation de l'impact de ces avancées technologiques sur l'équilibre psychologique des combattants. Les ornières doctrinales, les estimations hasardeuses ou faussées, le sentiment de supériorité expliquent largement cette déréalisation du combat[88]… Dès les premières semaines du conflit, les innovations techniques passent d'une assimilation militaire à une « consommation guerrière », au rythme de laquelle – les premières surprises passées – elles ne cesseront de se développer.

En août 1914, la *furia francese* s'apprête donc à affronter la *machine à vaincre*[89] forgée par l'Allemagne. À de rares exceptions dans leurs rangs, les belligérants tablent alors sur une guerre offensive et courte. Parées pour la guerre, Metz et Verdun sont en ordre de bataille. Gouverneur de cette dernière, le général Coutanceau fait inscrire une devise prémonitoire à l'entrée de chaque ouvrage : « S'ensevelir sous les ruines du fort plutôt que de se rendre ».

1914-1918 : épreuve de force, épreuve du feu

La fortification permanente dans la guerre de mouvement (1914)

Evitée tant de fois depuis 1871, la guerre triomphe et embrase finalement l'Europe en 1914. La nouvelle crise diplomatique déclenchée à Sarajevo par l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand,

[86] Durant la Première Guerre mondiale, à partir de la stabilisation du front, les artilleurs sont au contact des postes de secours basés dans le « front-arrière » et l'« arrière-front » (François Cochet, *Survivre au front 1914-1918*, 14-18 Editions, 2005). Ils côtoient de fait les blessés par éclats d'obus, qui ne peuvent cependant qu'avoir été touchés par l'artillerie adverse dans leur système de représentation. Leurs actions étant détachées de leurs effets immédiats, les artilleurs n'établissent pas forcément – ou ne veulent pas établir – de lien entre la souffrance de leurs compatriotes et celle qu'ils infligent à l'adversaire – qui de toute façon doit être neutralisé pour permettre la victoire.
[87] Gerd Krumeich, *Anticipations de la guerre* in *Encyclopédie de la Grande Guerre*, op.cit.
[88] Gerd Krumeich, *Anticipations de la guerre*, op.cit. ; Olivier Cosson, *Expériences de guerre du début du XXe siècle* in *Encyclopédie de la Grande Guerre*, op.cit. ; Michel Goya, *La chair et l'acier*, op.cit.
[89] L'expression est du général Jean-Claude Laparra, op.cit.

héritier de l'empire austro-hongrois, et de son épouse par un nationaliste bosniaque, Gravilo Prinzip, enclenche la mécanique des assistances réciproques. L'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie, la Russie entame la mobilisation de son armée à laquelle Berlin répond par un ultimatum, suivi d'une déclaration de guerre le 1er août ; l'Allemagne et la France mobilisent et se déclarent à leur tour respectivement la guerre le 3 août 1914. Les manœuvres offensives peuvent s'amorcer de part et d'autre.

Sans entrer dans le détail des opérations du front occidental, il apparaît nettement que la fortification joua un rôle prépondérant au cours des batailles des frontières (août 1914) et de la Marne (septembre 1914).

À force presque égale, à l'avantage de l'Allemagne, les armées des belligérants furent employées très différemment. Arrêté en 1913, le plan XVII mis au point par le général Joffre et son état-major est le dernier d'une longue série. Convaincu que la décision l'emportera dans l'est, sur les terres sensibles des provinces perdues face auxquelles nos efforts de fortifications furent maintenus[90], Joffre envisage deux offensives en Lorraine, de part et d'autre de la place de Verdun. Exécutées à la lettre une fois la mobilisation générale achevée, la première est ainsi lancée vers Sarrebourg[91] le 19 août 1914, la seconde en direction des Ardennes[92] le 22, à la rencontre des Allemands. Soigneusement évitée, la dissuasive *Moselstellung* remplit donc son rôle d'épouvantail à merveille… et sert avec tout autant de succès à la mise en œuvre par le général von Moltke, chef d'état-major de l'armée allemande, du plan planifié par Schlieffen[93] qui débute avec la violation de la neutralité belge. Comme les Français, les stratèges du Reich prennent en compte la fortification permanente qui leur est opposée et évitent soigneusement, dans leur mouvement enveloppant, de se frotter à l'axe fortifié Verdun-Belfort. Surprenant leurs adversaires en engageant simultanément des troupes de réserve aux côtés des unités d'active, les Allemands avancent vite. Bien que ses forts résistent jusqu'au 15 août, la ville de Liège est investie dès la nuit du 5 au 6, Bruxelles est occupée le 20 et les armées françaises et britanniques, sévèrement étrillées tant dans les Ardennes, qu'à Charleroi ou Mons, procèdent à une retraite sur la Marne aussi méthodique que l'avance allemande. Début septembre, Verdun n'est plus qu'une presqu'île française jetée au milieu du flot d'invasion.

Au sud de Metz, la seconde offensive prévue par Joffre et engagée par la Ière et la IIe Armée, commandées par Dubail et de Castelnau, n'est pas plus heureuse. Face au prince Rupprecht de Bavière, les effectifs du premier sont écrasés par l'artillerie allemande devant Morhange et refluent en entraînant avec eux les hommes de Dubail. À la déréalisation intellectuelle du combat imaginé succède brutalement le désenchantement de l'épreuve du feu qui tue massivement. La bataille des frontières révèle toute la puissance meurtrière de l'armement moderne tant à l'armée française, dont le bilan des

[90] À la différence des frontières du nord : Julien Depret, *Le Nord, frontière militaire*, op.cit.
[91] Ière Armée du général Dubail, IIe Armée du général Castelnau.
[92] Elle incombe à la Vème Armée de Lanrezac et à la IIIème Armée de Ruffey.
[93] Le général von Schlieffen décède en 1912.

premiers engagements est désastreux, qu'à l'armée allemande, même si, comme l'a rappelé Jean-Jacques Becker, les pertes de cette dernière « n'eurent pas le même aspect d'inutilité »[94].

Les fortifications permanentes étudiées dans le cadre de cette étude ont donc joué à plein leur influence dissuasive sur les décisions stratégiques des belligérants et connaissent ainsi un baptême du feu différé. Bien entendu, les revers essuyés par les Français relèguent désormais les places allemandes à une distance appréciable des premières lignes – située à une dizaine de kilomètres au sud de Metz, la *Feste* Wagner a simplement l'occasion de tirer quelques projectiles pour couvrir la progression d'éléments vers Pont-à-Mousson en août – qu'elles conservent jusqu'en 1918.[95] La progression des forces allemandes en Lorraine et l'essoufflement de la manœuvre Schlieffen confrontent par contre les forts français à la plus puissante artillerie lourde d'Europe. Isolé au centre de la Trouée des Charmes, à l'est de Lunéville, le fort de Manonviller est le premier à en faire les frais à partir du 25 août et subit plusieurs dommages. Sérieusement malmenée, sa garnison assiste au décrochage du 16ème corps d'Armée et hisse le drapeau blanc le 27.

Entre temps, la manœuvre Schlieffen-Moltke atteint son apogée le 2 septembre et s'enraye. Les pertes considérables, les moyens dispatchés pour neutraliser certaines places du nord comme Anvers ou Maubeuge[96] et le transfert de troupes sur le front russe, contraignent l'aile marchante à renoncer à sa courbe d'enveloppement initiale qui englobait Paris pour infléchir son mouvement au nord-est de la capitale, dévoilant dangereusement son flanc droit[97]. C'est le moment choisi par Joffre pour contre-attaquer.

La bataille de la Marne se déclenche le 6 septembre 1914. On connaît la suite. Contre toute attente et malgré l'épuisement, les Français parviennent à circonscrire définitivement la progression des Allemands qui reculent pour reformer leurs unités sur l'Aisne. Si elle constitue un facteur parmi d'autres – avec notamment la surprise de la réactivité russe, la force morale[98] du soldat français – la fortification meusienne à toute sa part dans l'obtention de cette victoire à l'arraché. Encerclée sur trois côtés dès la fin du mois d'août, Verdun n'est plus reliée au reste de la France que par la IIIe Armée de Sarrail qui contient les Allemands à l'ouest, et la crête fortifiée des Hauts de Meuse exposée à l'artillerie adverse sans discontinuer à partir du 6 septembre 1914. L'objectif du XVIe corps allemand n'est pas de faire tomber la place dans l'immédiat, mais de la détacher définitivement des lignes françaises tout en ouvrant une nouvelle voie de passage vers l'ouest. Avec pour seul succès la prise du fort du Camp des Romains, il ne parvient pas à tourner la ville. Malgré des combats acharnés bien au-delà de septembre 1914, la tenaille resta définitivement bloquée entre l'Argonne et le saillant formé à Saint-Mihiel. La fortification joua ici un double rôle majeur au profit du rétablissement de la Marne :

[94] Jean-Jacques Becker, *Prévisions des états-majors et effondrement des plans* in *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918* (sous la direction de Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker), Paris, Editions Bayard, 2004.
[95] Autour de Metz, la *Feste* Wagner reçoit quelques projectiles au cours de l'été 1918 et la *Feste* Kronprinz tire quelques obus sur des avant-gardes américaines engagées dans la vallée du Rupt de Mad.
[96] Maubeuge tombe le 7 septembre.
[97] Aux problèmes opérationnels ou tactiques s'ajoute une défaillance stratégique imputable à Moltke, qui, jusqu'à la déclaration de guerre, a perverti l'effet « porte à tambour » en renforçant l'aile gauche… Karl-Heinz Friser, op.cit.
[98] Jean-Jacques Becker, *Prévisions des états-majors et effondrement des plans*, op.cit.

- Maintenue en état de défense et livrée à elle-même, la place de Verdun incite toujours les Allemands à une stratégie d'évitement. Ils préfèrent la contourner par le nord et le sud…
- … où la IIIe Armée et les forts de rideau descendant sur Toul – Troyon, Les Paroches, Liouville – les retiennent définitivement.

Par l'impressionnant saillant qu'elle ouvre dans les lignes ennemies, Verdun et ses forts méridionaux maintiennent sur eux un effectif conséquent, qui ne peut être versé sur le théâtre d'opération prioritaire de la Marne. Ils contribuent également à alléger le dispositif allemand faisant face aux armées de Dubail et de Castelnau à l'est de Nancy, qui parviennent, au terme de combats dantesques, à stopper les troupes du Kronprinz de Bavière au Grand Couronné et à reprendre définitivement le fort de Manonviller abandonné après sabotage le 12 septembre.

La bataille de la Marne s'achève et le front de Lorraine se stabilise progressivement tout au long du mois de septembre. Jusqu'au 17 novembre, Français et Allemands tentent en vain de déborder l'aile occidentale de l'autre jusqu'à la Somme. Avec la fin de la « course à la mer » s'interrompt la guerre de mouvement, qui entraîne pour les systèmes fortifiés conçus avant-guerre la fin de leurs interactions « régulatrices » sur les manœuvres des belligérants. La confrontation change, et pour longtemps, de configuration. Entre temps, Moltke, jugé responsable de l'échec pratique du plan Schlieffen, est remplacé par Falkenhayn à la tête de l'armée allemande, celui-là même qui remit la fortification permanente au premier plan avec l'attaque de Verdun en février 1916… qui causa sa propre destitution.

La guerre souterraine

L'hiver 1914-1915 amorce une longue guerre de position imperméable à toute offensive d'envergure pendant plus de trois ans. Le mouvement n'est recouvré qu'au printemps 1918 à l'initiative de Ludendorff, pour se poursuivre avec les contre-attaques de l'Entente jusqu'à la signature de l'armistice. Sur le front ouest, la majeure partie du conflit révèle une phase complètement inédite de l'histoire militaire : la guerre des tranchées.

Les tranchées. Terme incontournable dans l'historiographie de la Grande Guerre, symbole des premières lignes, caveau renfermant l'horreur extrême, mais lieu de vie aussi, de centaines de milliers de combattants. Des siècles durant, les tranchées furent employées, comme les sapes, pour approcher et détruire les murailles urbaines[99]. Elles forment ce que le chef de bataillon Delair – professeur à

[99] Les nombreuses publications parues au cours de l'année célébrant le tricentenaire de la mort de Vauban (2007) l'ont largement rappelé… et montré à travers une iconographie superbe. Le remarquable témoignage de Joseph Laporte, soldat de Bonaparte engagé dans l'expédition d'Egypte, fournit de longues descriptions sur les conditions de vie et les usages au combat de ces tranchées au cours du siège de Saint-Jean d'Acre (20 mars au 20 mai 1799), en Syrie : Joseph Laporte, *Mon voyage en Egypte et en Syrie, carnets d'un jeune soldat de Bonaparte*, Presses Universitaires de France, 2007.

l'Ecole d'Application de l'Artillerie et du Génie et rédacteur du cours portant sur l'Histoire de la fortification – appelle en 1882 la *fortification artificielle passagère*[100]. Sous forme de tronçons restreints et pour une durée ne dépassant pas quelques semaines, les tranchées font leur apparition en rase campagne pendant la guerre de Mandchourie ou sur les « lignes de Tchataldja » pendant la première guerre balkanique.[101]

La stabilisation du front à la fin de l'automne 1914 amène des armées épuisées à se retrancher le temps de récupérer des forces et de laisser passer l'hiver. À la fortification permanente développée des décennies durant entre 1871 et 1914, succède une fortification improvisée et que l'on espère provisoire, car il est bien sûr constamment question de percer les lignes de l'adversaire et de reprendre l'offensive. Au gré des accalmies, les trous d'hommes creusés dans la précipitation s'élargissent, se rejoignent, gagnent en profondeur. Stationné aux environs d'Ambly, sur les Hauts de Meuse, le sous-lieutenant Anatole Castex écrit à sa sœur le 14 décembre 1914 :

> « On prendra le repos à un bivouac au milieu des bois. Figure-toi des trous s'enfonçant dans la terre à mi-pente d'un coteau couvert d'arbre. Ces catacombes d'un nouvel âge sont longues de quarante à cinquante mètres. De loin, rien ne paraît. »[102]

Mais l'étonnement du jeune officier face aux premières manifestations de l'échec des offensives rapides, cède la place à la désillusion au fur et à mesure que l'organisation de l'enlisement préfigure la longévité du conflit. Ainsi le ton est-il très différent quatre mois plus tard, le 18 avril 1915 :

> « Nous sommes devenus des bandits. Comme nous sommes loin de ces beaux récits de batailles ! Nous sommes passés des terrassiers, des mineurs… J'espère tout de même que, dans quelques jours, nous pourrons revivre notre vie au grand air, la vie du début. »[103]

Obsédés par l'idée de reprise du sol national perdu en août 1914, les Français n'accordent souvent qu'une importance relative à la qualité de leurs positions[104], là où les Allemands ancrent solidement les leurs en territoire conquis, dans l'attente de poursuivre leur marche victorieuse. Entre la mer du nord et la Suisse, 650 kilomètres de « murailles inversées »[105] parallèles, échelonnées en profondeur et reliées par des boyaux, forment ainsi progressivement un système de défense complet, qu'aucune offensive ne parvient à circonscrire avant l'opération « Michaël » lancée au printemps 1918. Jadis parallèles de départ pour la prise des cités ennemies, les tranchées cristallisent la ligne de front sur toute sa longueur, imposant un gigantesque siège réciproque impliquant non plus des villes isolées mais des pays entiers. L'apparition des tranchées, et l'impossibilité d'ouvrir une brèche profonde dans celles de

[100] Chef de Bataillon Paul-Emile Delair, *Histoire de la fortification jusqu'en 1870*, Lithographie de l'Ecole d'Application de l'Artillerie et du Génie, 1882, reprise et éditée par les éditions Gérard Klopp (sous la direction du lieutenant-colonel Philippe Truttmann) en 2002 et 2004 (2 tomes).
[101] Philippe Masson, *Histoire de l'Armée française de 1914 à nos jours*, Paris, Perrin, Collection Tempus, 2002.
[102] Anatole Castex, *Verdun : années infernales, lettres d'un soldat au front d'août 1914 à septembre 1916*, Paris, Editions Imago, 1996, p.64.
[103] Anatole Castex, *Verdun : années infernales*, op.cit, p.95.
[104] Une instruction sur les travaux de campagne est finalement – et tardivement – diffusée en décembre 1915.
[105] Stéphane Audoin-Rouzeau, *Les tranchées* in *Encyclopédie de la Grande Guerre*, op.cit.

l'adversaire, bouleversent durablement l'activité guerrière. Pour le lieutenant Raymond Jubert qui rédige ces lignes en 1916 :

> « Si grandiose que soit le but, la tristesse de cette guerre, c'est la médiocrité des actes qu'elle exige. Il y faut servir non avec des mains nobles, mais avec des mains plébéiennes ; on y est le serf d'un outil, non le maître d'une épée. Quel panache mettre quand le premier acte est de se tremper dans la boue et de s'y uniformiser ? (…) L'armée, aujourd'hui, est une boue, mais une boue vivante et qu'animent des yeux ; ceci n'est pas moins grand. (…) Aujourd'hui, sans conditions, à n'importe quel moment, dans une nuit sans témoins, cette guerre est ceci : Plongez-vous dans la boue, puis trouvez-vous dans l'ombre ; la consigne est de tuer. »[106]

La guerre devient un « duel de fantômes » et donne naissance au soldat des tranchées, invisible et souterrain[107], « un homme cuirassé contre la morsure de l'homme » comme le confie le soldat et artiste Eugène-Emmanuel Lemercier, dans une lettre qu'il adresse à sa mère le 14 février 1915[108]. Les soldats du front vivent et combattent dans un univers mental spécifique, sous une « voûte sonore »[109] de projectiles en perpétuelle évolution. Car les innovations technologiques à l'origine des surprises de l'été 1914 s'amplifient sans cesse tout au long de la guerre. L'évolution des uniformes, surtout français, et le développement du camouflage retirent encore un peu plus d'identité à des hommes déjà plongés dans l'anonymat de la guerre de masse. L'apparition des gaz de combat en 1915 et des chars en 1916-1917 voilent définitivement le visage humain sous le masque et derrière le blindage. Dans une guerre « ultra-scientifique », pour reprendre l'expression du capitaine Charles Delvert[110], le fantassin finit par se percevoir lui-même comme un « matériel humain », expression revenant fréquemment, chez le caporal Louis Barthas[111] ou l'aumônier Charles Thellier de Poncheville[112] notamment.

« Partout, on se heurte aux machines, ce n'est pas homme contre homme qu'on lutte, mais homme contre machine » s'insurge le soldat Michel Lanson dès juillet 1915[113]. Michel Goya évalue en effet que la « densité matérielle » dans laquelle évolue le fantassin augmente d'environ soixante fois entre 1914 et 1918[114] ! Si le jeune lieutenant allemand Ernst Jünger s'avoue fasciné, après coup, par sa confrontation avec un canon de mitrailleuse qui semble mu par un flux vital propre[115], son concitoyen Erich Maria Remarque dépeint un angoissant tableau expressionniste du combat tel qu'il le perçoit en 1918 :

---

[106] Raymond Jubert, *Verdun*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1989, p.103-104.
[107] Michel Goya, *Sous le feu (2)* in *14-18, le magazine de la Grande Guerre*, n°23 de décembre/janvier 2005.
[108] Eugène-Emmanuel Lemercier, *Lettres d'un soldat, août 1914-avril 1915*, Paris, Bernard Giovanangeli Editeur, 2005, p.138.
[109] Michel Goya, *Sous le feu (1)* in *14-18, le magazine de la Grande Guerre*, n°22 de octobre/novembre 2004.
[110] Charles Delvert, *Carnets d'un fantassin*, Paris, Les éditions du Riaux, 2003, p.103.
[111] Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, Paris, La découverte, 2003.
[112] Abbé Charles Thellier de Poncheville, *Dix mois à Verdun*, Verdun, De Gigord éditeur, 1919.
[113] Lettres et carnets du front 1914-1918, *Paroles de poilus*, Paris, Radio France/Librio, 1998.
[114] Michel Goya, *La chair et l'acier*, op.cit.
[115] « Une buée brûlante montait de l'arme. Elle devait avoir fait déjà beaucoup de victimes, et continuait à faucher. Le canon ne se mouvait qu'à peine ; le pointage était réglé. Je fixai, fasciné, ce bout de fer brûlant et vibrant qui semait la mort et me frôlait presque le pied. » Ernst Jünger, *Orages d'acier*, Paris, Folio, 1970.

« Les tanks, qui étaient autrefois un objet de raillerie, sont devenus une arme terrible. Ils se déroulent en longues lignes blindées et incarnent pour nous, plus qu'autre chose, l'horreur de la guerre. Ces canons qui déversent sur nous leurs feux roulants, nous ne les voyons pas ; les lignes offensives des adversaires sont composées d'êtres humains, comme nous ; mais ces tanks sont des machines, leurs chenilles sont infinies, comme la guerre : elles apportent la destruction, lorsque impassiblement elles descendent dans les entonnoirs et en ressortent sans s'arrêter, véritable flotte de cuirasses mugissantes et crachant la fumée, bêtes d'acier invulnérables écrasant les morts et les blessés… Devant elles, nous nous faisons aussi petits que nous pouvons dans notre peau trop mince ; en face de leur puissance colossale, nos bras sont des fétus de paille et nos grenades des allumettes. »[116]

Les cuirassements développés depuis le milieu du XIXe siècle pour occuper les parapets des forts imprègnent le champ de bataille de leurs applications mobiles… Comment ne pas voir dans les « Fahrpanzer »[117] mises en place par les Allemands dès 1915, en Champagne et au Vieil Armand, les miniatures ambulantes – par voie de 60 ou attelage – des coupoles de *Festen* ? Et comment ne pas faire l'analogie entre les capots cylindriques de visée des chars Saint-Chamond et les observatoires fixes des forts (guérites de parapet), entre les tourelles à révolution totale du char Renault F.T. 17 et les tourelles oscillantes de Verdun, l'éclipse en moins ? Ces fameuses tourelles qui auguraient tant, dans leur mode de fonctionnement et leur physionomie, les lois psychologiques imposées par le feu de la guerre industrielle, ne restèrent d'ailleurs pas silencieuses au cours du conflit. Comme aux premières heures des combats, c'est en Meuse que leur cuirasse allait de nouveau raisonner du feu de leurs tirs et des impacts, après, il est vrai, bien des atermoiements…

De l'emploi de la fortification permanente dans la guerre de position

La fortification permanente s'adapte de diverses manières à la guerre statique. En Allemagne, les autorités ont pleinement conscience du rôle de premier ordre rempli par leurs places fortes occidentales au début de la guerre, à tel point que les services de propagande parlent de « Victoire de Metz » pour évoquer l'échec de l'offensive française en Lorraine[118]. Avec la stabilisation du front, Thionville et Strasbourg conservent un statut secondaire, du fait de leur éloignement, mais Metz, suivant l'expérience acquise en août et septembre 1914, devient une plaque tournante d'effectifs et une place logistique incontournable[119] pour toute la durée de la guerre. Jamais inquiété, sinon par quelques raids aériens, le dispositif est néanmoins constamment renforcé. Aux travaux de mobilisation visant l'aménagement de positions dans les intervalles des *Festen*, suivent la création de lignes de défense échelonnées en profondeur sur la Bruche notamment, entre Strasbourg et Mutzig, et tout autour de

[116] Erich Maria Remarque, *À l'Ouest rien de nouveau*, Paris, Stock, 1963.
[117] Inventée dès 1888, armée d'un canon de 53 mm. François Hoff, *La tourelle blindée Fahrpanzer* in *Batailles, l'histoire militaire du XXe siècle*, n°25 de décembre-janvier 2008.
[118] Lancée le 19 Août 1914.
[119] Notamment sur le plan des soins apportés aux blessés provenant des Eparges et de la poche de Saint-Mihiel, comme l'ont montré le général Jean-Claude Laparra et Pascal Hesse dans leur étude parue aux éditions Ysec en 2004 : *Les chemins de la souffrance… le service de santé allemand : Saint-Mihiel – Hauts de Meuse – Woëvre – Metz, 1914-1918.*

Metz[120], où l'espace séparant l'arc méridional de la ceinture extérieure et les premières lignes du Froidmont est défendu par une succession de retranchements remarquables. On estime aujourd'hui à 3000[121], le nombre d'abris, de blockhaus et d'observatoires légers occupant à l'armistice l'espace battu par l'artillerie des groupes fortifiés.

Sévèrement éprouvés par les premières semaines de campagne, les Français adoptent une tout autre politique à l'égard de leurs places fortes. Les « offensifs » – condamnant dès avant 1914 *l'en avant dédaigneux de la tranchée humanitaire*[122] et naturellement plus allergiques encore au concept de système fortifié, perçu comme un aveu de faiblesse planifié – dénoncent rapidement la « faillite » de la fortification permanente au cours de la bataille des frontières d'août 1914, ce que synthétise le général Rouquerol dans son étude de 1931[123] :

> « Les effets des bombardements du début de la guerre confirmaient une opinion déjà établie ; ils étaient acceptés sans examens critiques par les états-majors chargés d'en tirer les conséquences pratiques. »

Suivant le précepte – prétexte – simpliste[124] selon lequel une fortification qui ne connaît pas l'épreuve directe du feu ou qui n'est pas inexpugnable « n'a servi à rien », les grandes places sont donc très tôt dénigrées. En quoi peuvent donc être utiles les ceintures de Toul, Epinal et Belfort qui n'ont pas reçu un seul obus ? Les redditions de Liège, Anvers et Maubeuge ne montrent-elles pas l'inutilité d'un dispositif incapable de résister à l'artillerie de l'adversaire ? La « chute » du fort de Manonviller enfin, pourtant présenté comme l'un des plus modernes et des plus puissants du système Séré de Rivières, ne retire-t-elle pas définitivement tout crédit aux renforcements opérés à grands frais pendant des années ?

En fait, le décret du 28 octobre 1913 réglementant la conduite des grandes unités et selon lequel une place doit tenir suffisamment pour « paralyser les mouvements de l'ennemi victorieux, gêner ses communications en immobilisant une partie de ses forces et donner le temps aux armées en retraite de se reformer », est complètement occulté par le traumatisme de la « ruée » allemande. Aux vues de la gravité de la situation, le rôle majeur de la place de Verdun en août et septembre 1914, le sacrifice des garnisons de Liège, Anvers ou Maubeuge, qui maintinrent autour d'elles d'importants effectifs et des moyens colossaux plusieurs jours durant[125] ou encore l'influence du Système Séré de Rivières dans le plan d'attaque de l'adversaire, passent tous relativement inaperçus. La résistance des forts des Hauts de Meuse ne rattrape en rien les défaillances graves supposées, comme la reddition du fort de Manonviller, compréhensible par la prise en compte d'un ensemble de facteurs – isolement du fort qui

[120] Toujours inachevée en 1916, la F*este* Von der Goltz est laissée en l'état au profit de ces travaux de campagne.
[121] Environ 2000 pour la *Moselstellung* et un millier pour Strasbourg (chiffres évalués par le Génie français après 1918 pour Metz et Thionville et par les travaux de Philippe Burtscher pour Strasbourg, op.cit.).
[122] « (…) salut peut-être des individus, mais sûr cercueil des nations. » selon le capitaine Billard. Michel Goya, *La chair et l'acier*, op.cit.
[123] Général J. Rouquerol, *Le drame de Douaumont*, op.cit.
[124] Et encore très ancré aujourd'hui comme nous l'avons vu au début de ce chapitre.
[125] Même si, à Maubeuge, le général Fournier n'a pas poussé son avantage jusqu'au bout.

le condamnait à une action retardatrice dès l'origine, bombardements d'une violence exceptionnelle[126], repli de la IIe Armée – qui importent peu tant les décombres[127] réoccupés par les Français en septembre 1914 – largement imputables au sabotage orchestré par les Allemands avant leur départ – confortent le discrédit général jeté sur le béton. Il fallait du temps pour admettre l'invraisemblance de la *furia francese* et les nombreuses carences de la doctrine tactique rabâchée dans les écoles militaires, qui ne s'adapteraient à la guerre industrielle que progressivement, au prix d'une analyse profonde indispensable, de l'expérience acquise au feu… et de nombreux morts. Il fallait aussi des boucs émissaires dans l'immédiat, dont les limogés deviennent l'emblème et la fortification un point de décharge des responsabilités parmi tant d'autres : au détriment de toutes les règles élémentaires en matière de défense, de toute remise en perspective stratégique, au pire estimait-on que la fortification prise avait trahi[128], au mieux que celle qui avait été évitée constituait désormais un poids mort[129]. Jugement lourd de conséquence pour la suite des évènements.

Peut-être ce sophisme fut-il donc attisé par la gravité de l'instant, le manque de recul, mais probablement fut-il aussi sciemment déterminé par certains. Toujours pragmatique, Joffre reste ainsi fidèle à la ligne de conduite qu'il entretenait avant-guerre alors qu'il siégeait à la Haute Commission des Places Fortes, à savoir que la condition des forts est tributaire des moyens disponibles… Et faute de moyens à dispatcher, le G.Q.G. éprouve surtout d'énormes besoins à la fin de l'année 1914, en bouches à feu, en munitions, en hommes, indispensables à la préparation des coûteuses offensives de 1915. Il est donc aisé de penser qu'en jugeant les places fortes obsolètes, il ne restait plus qu'à puiser leurs ressources jusqu'à tarissement. La réalité est tout autre, car, si le généralissime a sous ses ordres les gouverneurs des places situées dans la Zone des Armées, ces derniers dépendent également du ministère de la guerre et jouissent d'une relative autonomie quant à l'usage de leurs garnisons et de leurs équipements.[130] Or, au plus fort des combats, les gouverneurs se révélèrent à la hauteur : Galliéni (Paris) joua le rôle décisif que l'on connaît, en envoyant notamment l'Armée de Manoury sur l'Ourcq, Coutanceau (Verdun) est intervenu au profit de la IIIe Armée, le gouverneur de Toul s'est très tôt délesté d'une partie de ses effectifs au profit du Bois le Prêtre… La marche de manœuvre de Joffre, qui souhaite bien plus qu'une simple collaboration, est par conséquent étroite. Il ne peut éviter de passer par la voie ministérielle pour disposer des 4100 pièces d'artillerie concentrées dans l'enceinte des places fortes – 2300 canons d'artillerie lourde, 1800 tubes de campagne – des services d'aérostation leur étant rattachés et des dizaines de milliers d'hommes chargés de leur défense.

C'est donc modestement mais sûrement que s'amorce le dépeuplement du système Séré de Rivières dès le 20 octobre 1914. Occultant la farouche résistance des forts des Hauts de Meuse – et

[126] La plupart des cuirassements ont été maîtrisés pendant les bombardements de la fin août 1914. Il est vrai qu'ils furent extrêmes et prodigués dans un laps de temps restreint, soit en 52 heures : 159 obus de 420 mm, 134 de 305 mm, 1596 de 210 mm !
[127] De nombreux dégâts sont également imputables au sabotage en règle opéré par les Allemands avant leur départ.
[128] Au lendemain de la Première Guerre mondiale, des procès furent intentés contre le gouverneur de Maubeuge et le commandant du fort de Manonviller. Tous deux furent blanchis.
[129] « Une charge » pour reprendre les termes exacts du général Dubail dans son « Etude sur le rôle actuel des places de l'est » remise le 28 juillet 1915 : Service Historique de la Défense (S.H.D.), carton 18 N 287 : Groupe d'Armée de l'est, cabinet.
[130] S.H.D., décret du 7 octobre 1909 portant sur le « Service de Place » et décret du 28 octobre 1913 concernant la « Conduite des grandes unités ».

notamment de Troyon qui seul, tint tête à l'adversaire malgré un pilonnage de 3000 obus[131] du 6 au 14 septembre 1914 – et s'appuyant sur le seul cas de Manonviller[132], le chef du G.Q.G. transmet une note aux gouverneurs des places fortes :

> « L'action délétère des gaz de l'explosion amène les garnisons des forts à un état d'hébètement qui les rend incapables d'aucune action. Il convient en conséquence de ne laisser comme garnison dans les ouvrages des places que ce qui est strictement indispensable pour le service des pièces sous cuirasse. La défense de ces ouvrages se fait autour d'eux. »

Joffre commence, en bon officier du Génie, son travail de sape. S'il concède aux gouverneurs un sursis hivernal, il vide déjà de leur substance les forts de ceinture, jugés habitables par les seuls servants de l'artillerie cuirassée, dont le généralissime connaît[133] les spécificités et l'inadaptabilité au service en rase campagne faute d'affûts.[134]

Les choses s'accélèrent au printemps 1915. À la tête du ministère de la guerre depuis le 26 août 1914, Millerand décide la création de 36 « bataillons territoriaux de place » le 18 mars 1915[135], pour remplacer les unités d'active ou de réserve ainsi que les détachements composés de territoriaux suffisamment jeunes pour être employés sur d'autres secteurs. Le général Coutanceau accuse le coup de ce très mauvais échange dans le rapport qu'il remet au Groupe d'Armée de l'est (G.A.E.), le 25 avril 1915, soit un mois après l'entrée en vigueur de la mesure :

> « Très âgés, les officiers sont plus ou moins incapables de faire campagne (…), les hommes ne présentent qu'une résistance physique très médiocre, la plupart sont tarés et porteurs de stigmates de sénilité précoce : obésité, rhumatismes chroniques (…) certains sont hernieux ou variqueux.
>
> L'aptitude à la marche est très faible, elle pourra difficilement s'améliorer même chez les hommes des bataillons des 84ème et 86ème dont un bon nombre provenant des inscrits maritimes n'ont jamais porté que des sabots ou galoches. En résumé (…) l'aptitude générale à un service actif, même réduit, est médiocre et ne porte que sur une moyenne de 120 à 130 hommes par compagnie pour 200. Enfin une très faible partie des hommes a été vaccinée contre la typhoïde. Au point de vue instruction, la moitié paraît en avoir reçu jusqu'à présent des éléments. »[136]

Un nouveau palier est franchi au mois de juillet 1915. Le 9, Joffre ordonne de « faire procéder dans les quatre grandes places de l'est et dans les forts qui y sont rattachés, au recensement du personnel, du matériel et des approvisionnements qui y sont contenus indépendamment des éléments déjà mis à disposition des armées »[137]. Argumentant une semaine plus tard auprès du ministre de la guerre que les places ont « perdu leur importance en tant qu'organes de résistance indépendants », il

[131] Dont plus de 200 de 305 mm.
[132] La garnison connut une large contamination aux gaz de combat dont le Haut Commandement a été informé par le médecin du fort libéré en octobre par les Allemands.
[133] Du fait de son expérience toujours, notamment comme membre de la H.C.P.F..
[134] Les tourelles de mitrailleuses furent en effet rapidement dépourvues de fantassins, les mitrailleuses Hotchkiss n'étant pas spécifiquement conçues, au contraire de l'artillerie, pour la forteresse.
[135] S.H.D., carton 23 N 47.
[136] S.H.D., carton 23 N 47.
[137] Gérard Canini, *Verdun en 1915, prélude à une catastrophe* in *Bulletin de liaison de l'Association Nationale du Souvenir de la Bataille de Verdun et de la Sauvegarde de ses Hauts Lieux* (A.N.S.B.V.), n°12, 1985.

plaide finalement pour que les « places situées dans la Zone des Armées, soient entièrement placées sous les ordre du général commandant en chef et que celui puisse disposer, sans restrictions, de toutes leurs ressources ».[138] Le décret du 5 août 1915 lui donne les pleins pouvoirs, le démembrement des camps retranchés peut commencer.

S'adaptant tout d'abord à la stabilité du front continu, l'entité « place forte de Verdun » disparaît au profit de la Région Fortifiée de Verdun (R.F.V.) comprenant, avec la ville, la zone de front s'étendant entre Béthincourt, au nord-ouest, et le saillant de Saint-Mihiel au sud-est. L'ensemble est placé sous la direction du général Herr[139]. Au cours du mois d'août, une commission statue sur les prélèvements. Les transferts commencent presque instantanément. Encadrant la R.F.V. à l'ouest et au sud, la IIIe et la Ière Armée reçoivent respectivement six batteries de 120 prélevées à Verdun et trois batteries d'artillerie lourde provenant d'Epinal. Mais les plus grosses dotations de canons, de munitions et d'effectifs sont surtout dirigées sur le front de Champagne où l'offensive est programmée pour septembre. Ces mouvements se poursuivent jusqu'au cœur des combats[140], intégrant près de la moitié des unités de la R.F.V.[141] !

De toutes les fortifications, seule la moitié de la ceinture extérieure de Verdun, comprise entre le fort du Bois Bourru au nord-ouest et celui du Rozellier au sud-est, bénéficie dans un premier temps d'une clémence toute relative de par sa position face aux lignes ennemies. Elle fut éphémère. La menace perpétuelle exercée par la hernie de Saint-Mihiel, la guerre des mines aux Eparges et les attaques menées sur la tranchée de Calonne en avril, constituent autant de pressions susceptibles d'aboutir à l'enveloppement des fortifications de Verdun par le sud. Dès la mi-septembre, un plan de destruction des forts et ouvrages de la Zone Principale de Défense est à l'étude mais n'aboutit pas, faute de moyens. Des fourneaux d'explosifs sont tout de même mis en place par endroit, comme sous la tourelle de 75 du fort de Vaux ; la percussion d'un obus de 420 déclenche la charge en février 1916, entraînant la pulvérisation de l'engin… À Verdun, le démantèlement de la fortification atteint son paroxysme.

L'année 1915 entre dans l'hiver avec l'échec de toute reprise du mouvement de part et d'autre sur le front ouest. Les offensives françaises de Champagne et d'Artois n'ont donné aucun résultat significatif et le « grignotage » a coûté plus de vies humaines qu'il n'a rapporté de kilomètres carré ; quant à l'expédition des Dardanelles, elle a tourné au désastre. L'Allemagne n'est pas plus heureuse. Si Falkenhayn a consolidé ses positions face aux Français, Hindenburg et Ludendorff n'ont pas obtenu les décisions définitives escomptées face aux Russes. Mais déjà, à Chantilly[142] comme à Charleville-

[138] Service historique du ministère de la défense, *Les Armées françaises dans la Grande Guerre*, t. 32, annexe 939.
[139] Qui remplace Coutanceau au gouvernorat de Verdun.
[140] Alain Denizot en dresse un inventaire exhaustif : *Verdun, 1914-1918*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1996, p.56.
[141] Les 53ème, 3ème et 4ème Divisions d'infanterie étant engagées ; les 67ème 72ème, 132ème D.I. restant sur place avec 36 bataillons territoriaux. Alain Denizot, Verdun, op.cit.
[142] G.Q.G. français.

Mézières[143], les prévisions pour 1916 sont arrêtées en décembre, avec comme objectif, de part et d'autre, de briser l'enlisement.

Joffre impose pour l'été une offensive franco-anglaise dans la Somme en marge d'opérations simultanées également envisagées sur les fronts russe et italien. Falkenhayn choisit quant à lui de défier les Français à Verdun, dans une optique originelle de rupture du front ou d'usure de l'armée française[144] encore débattue aujourd'hui. Dans les deux cas, la prise de ce bastion symbolique – rejeu de l'occupation des trois évêchés en 1552, rejeu du siège de 1792, rejeu de 1873[145] – mal desservi[146] ou l'épuisement total de l'armée française s'obstinant à le défendre permettraient d'envisager l'ouverture de négociations pour sortir de l'impasse.

Si l'année 1914 fut, pour la place forte, celle d'une épreuve du feu particulièrement éprouvante mais aussi d'une réussite opérationnelle niée ; 1915, celle de son consécutif dépècement et de sa relégation en simple point du front ; 1916 s'ouvre sur la violence d'un choc frontal délivré par une puissance de feu sans précédent. Tournant crucial dans l'histoire de la poliorcétique française, nous allons évoquer la bataille de Verdun en restant concentré sur le rôle joué et les évolutions subies par les forts.

Verdun : l'heure de la réhabilitation

Déclenchée le 21 février 1916, à 7 heures du matin (heure française), l'opération « jugement dernier » débute par une préparation d'artillerie engageant plus d'un millier de canons, dont deux tiers de gros calibres. Les obus écrasent les forts et des organisations défensives généralement médiocres – à l'exception des positions du Bois des Caures – souvent à peine ébauchées, par défaillance et surtout faute de matériel… En effet, malgré des manifestations d'inquiétude répétées depuis de nombreuses semaines auprès du G.Q.G. comme de la classe politique[147], quant à la faiblesse des défenses de la Région Fortifiée de Verdun, Joffre a perdu du temps à défendre ses choix avant d'envoyer le général de Castelnau inspecter le secteur le 19 janvier 1916. Malgré les avis négatifs et alarmants remis par celui-ci, le généralissime s'est contenté dans un premier temps de placer la R.F.V. aux ordres du Groupe d'Armée du Centre, avant d'envisager sérieusement l'éventualité d'une attaque et d'ordonner des mouvements de troupes et de matériels sur Verdun à partir du 10 février… deux jours avant le jour J fixé initialement par Falkenhayn et repoussé à cause du mauvais temps. Qu'importe, il est déjà trop tard.

Ce 21 février 1916, à 16h45, l'écrasante préparation d'artillerie s'allonge ; la Ve Armée du Kronprinz lance trois corps d'armée à l'abri du mur de feu – cinq divisions sans compter celle de soutien – entre Brabant et les jumelles d'Ornes, soit sur un front de dix kilomètres. Les premières

[143] G.Q.G. allemand à l'ouest.
[144] S'appuyant sur le controversé « mémorandum de Noël ».
[145] Verdun est la dernière ville à être libérée par les Prussiens. *Bilan de Verdun, débat entre François Cochet et Rémy Porte* in *14-18, le magazine de la Grande Guerre*, n°35 de décembre-janvier 2007.
[146] Les voies de ravitaillement françaises se limitent à l'axe Bar-le-duc - Verdun et au « Petit Meusien », les Allemands disposant d'un bon réseau logistique et de… la place forte de Metz en base arrière.
[147] On sait le rôle que joua le lieutenant-colonel Driant en ce sens.

lignes françaises sont rapidement franchies mais les assaillants sont accrochés sur la ligne de soutien. En symbiose avec l'artillerie, qui tonne continuellement, les fantassins allemands infiltrent et débordent alors progressivement les positions de résistance. Farouchement agrippés au terrain malgré le pilonnage, les survivants épuisés cèdent progressivement sous le choc de l'acier et des vagues d'assaut, les chasseurs de Driant perdant à titre indicatif 90 % de leur effectif et leur chef emblématique dans les combats. L'avance prend des proportions inquiétantes et si Joffre exclut tout retrait de la rive droite, le repli des plaines de la Woëvre sur les falaises des Hauts de Meuse est amorcé le 24 février, entre Bezonvaux et les Eparges. Face au nord, la courbe de forts et d'ouvrages comprise entre Vacherauville et Eix s'organise en ligne de résistance avec pour mission de tenir à outrance. Le décalage entre la volonté des états-majors et la réalité du terrain, cumulé à l'absence totale de coordination et même de liaison entre les troupes de campagne et les quelques artilleurs de la territoriale maintenus dans les tourelles, tournent cependant au tragique. Isolés au milieu du champ de bataille, entre les unités d'infanterie soumises à un feu d'enfer, les artilleurs du fort de Douaumont[148] exécutent quelques tirs avec la tourelle de 155 sur le bois de la Vauche, lorsque l'impensable se produit. Dépourvu de son contingent du 164ème R.I. qui l'occupait jusqu'en septembre 1914 – et qui est alors anéanti, à l'air libre, au nord du site – le fort est victime d'un coup d'audace magistral du 24ème Brandebourgeois qui s'en rend maître dans la soirée du 25 février 1916.

Appelés par de Castelnau, avec la bénédiction de Joffre, le général Pétain et son état-major de la IIe Armée tentent de réorganiser la défense et se voient confier l'ensemble du théâtre d'opération le 26.[149] La rive droite doit résister coûte que coûte et Pétain ordonne la réoccupation et surtout le réarmement des forts, tandis que la logistique d'approvisionnement s'organise sur l'axe Badonvillers-Verdun, bientôt connu sous le nom de Voie Sacrée[150].

Pleine de promesse, la prise de Douaumont, dont le retentissement international fût énorme, marque pourtant le début de la fin de la bataille de rupture livrée par Falkenhayn, qu'enraye le ressaisissement des Français. Ainsi, si la chute « accidentelle » du fort de Douaumont n'a prit que quelques minutes, les Allemands n'investissent définitivement le village éponyme, distant de 500 mètres à l'ouest du fort, que le 4 mars, au terme de combats acharnés, et ne parviennent à repousser les lignes françaises qu'aux abords du fort de Vaux à l'est, devant lequel ils sont stoppés pour une durée de trois mois quelques jours plus tard. De huit kilomètres entre le 21 et le 27 février, l'assaut sur la rive droite ne se résume plus qu'à la réduction d'un saillant de deux kilomètres de profondeur sur quatre de longueur, entre cette dernière date et le 9 mars 1916. La rupture rapide définitivement compromise, Falkenhayn recadre l'affrontement en une bataille d'usure qui se répand sur la rive gauche, où une préparation d'artillerie puissante précède l'assaut du 6 mars.

[148] Quelques cuisiniers et sapeurs font également partis de l'effectif, aux côtés des 63 artilleurs (57 de la territoriale, 6 d'active) servant sous les ordres du gardien de batterie Chénot. Alain Denizot, op.cit.
[149] La R.F.V. est supprimée et les unités qui la composent sont rattachées à la IIe Armée.
[150] Que 3 000 camions empruntent déjà le 29 février 1916.

Les combats durent dix mois, 300 jours d'un duel d'artillerie déchaîné où 60 millions d'obus bouleversent un sol mille fois retourné, 300 jours coûtant la vie à 300 000 soldats – 160 000 français, 140 000 allemands[151] –, 300 jours enfin, à l'issue desquels, 37 hommes sont morts, blessés, ou portés disparus pour chaque hectare de terrain disputé entre Malancourt et la voie ferrée Verdun-Etain[152]. Bombardés en permanence, les forts dominant la rive gauche de la Meuse – Bois Bourru, Marre et Vacherauville principalement – tiennent sous leurs feux constants la progression allemande qui en reste éloignée de plus deux kilomètres au point culminant de son avance, le 1er mai. Il en va tout autrement sur la rive droite où Français et Allemands se livrent à une mêlée féroce sur une profondeur de trois kilomètres, entre Douaumont[153] et Souville. Les premiers parviennent ainsi à se hisser le 22 mai sur les superstructures du fort de Douaumont mais sont contraints de lâcher prise faute de renforts, au terme de deux jours et deux nuits de résistance isolée. Solides sur leurs bases, les Allemands exercent une pression insoutenable sur les garnisons françaises. Le fort de Vaux est enlevé le 7 juin, suivi du bois de la Caillette et du village de Fleury… Les reconnaissances qui atteignent l'ouvrage de Froideterre et le fort de Souville les 11 et 12 juillet 1916 ne peuvent exploiter l'élan de cette ultime tentative. « L'heure est décisive. Se sentant traqués de toutes parts, les Allemands lancent sur notre front des attaques furieuses et désespérées, dans l'espoir d'arriver aux portes de Verdun avant d'être attaqués eux-mêmes par les forces réunies des armées alliées. Vous ne les laisserez pas passer, mes camarades ! » proclamait Nivelle au soir du 23 juin 1916. Ils ne sont pas passés et la formule devait rester célèbre comme nous le verrons.

L'enlisement progressif de la bataille de la Somme déclenchée par l'Entente le 1er juillet résigne Falkenhayn à la défensive. Aux restrictions de matériels – retenus par Joffre en vue de « son » offensive planifiée depuis des mois sur la Somme – qui firent tant défauts aux tentatives de reprise des forts, succède désormais un recadrage équivalent imposé aux Allemands, déjà handicapés par l'échec des Autrichiens sur le front italien et les offensives russes lancées entre l'Ukraine et le nord de la Roumanie depuis juin. À l'échec de la rupture en mars 1916 s'ajoute donc celui de la bataille d'usure au cours de l'été, auquel n'est pas étranger le système de gestion des effectifs imposé par Pétain. Verdun n'est pas prise et n'a pas davantage empêché la préparation d'une offensive de grande envergure aux côtés des Britanniques. En conséquence, Falkenhayn est remplacé par le binôme Hindenburg-Ludendorff le 28 août : l'attaque de Verdun est définitivement stoppée le 2 septembre…

Il s'agit désormais pour les Allemands d'organiser le terrain « en position de résistance de longue durée »[154], alors que les Français n'ont pas tardé à reprendre l'initiative. Le fort de Souville est ainsi dégagé en juillet, Fleury en août. Empêtré dans la Somme, souhaitant rendre la pareille à ses alliés

[151] Estimation retenue au cours du colloque « Verdun sous le regard du monde » (sous la direction de François Cochet) qui s'est tenu au Centre mondial de la Paix de Verdun en février 2006.
[152] Contre 12 morts, blessés et disparus par hectare au cours de la bataille de la Somme qui commence le 1er juillet, le champ de bataille de Verdun étant beaucoup plus concentré. Calcul de François Cochet présenté à l'occasion des journées de rencontre trinationales – franco-germano-américaines – organisées par les universités de Metz et Saarbrücken en avril 2006.
[153] Surtout à partir de l'arrivée de Nivelle à la tête de la IIe Armée, Pétain continuant de diriger les opérations à la tête du Groupe d'Armée du Centre.
[154] Directive du G.Q.G. allemand de Charleville-Mézières en date du 2 septembre 1916.

orientaux en difficulté face aux Empires centraux, Joffre enjoint Pétain et Nivelle à reprendre Vaux et Douaumont… en acceptant cette fois d'y mettre les moyens. Bras armé de l'opération à la tête des secteurs de la rive droite, Mangin dispose de trois divisions d'assaut, autant de réserve, et de 700 pièces d'artillerie – dont 300 de gros calibres – auxquelles s'ajoutent deux redoutables et décisifs mortiers de 400 mm.

Avantagée par la suprématie aérienne, l'artillerie exécute ses tirs de contrebatterie et cible les forts à partir du 20 octobre 1916. En proie à un incendie violent, la garnison allemande de Douaumont obtient l'autorisation d'évacuer le fort dans la matinée du 24, laissant derrière elle une poignée d'hommes, quelques heures avant l'assaut français qui s'élance à 11 h 40. Dissimulées par un épais brouillard et bien appuyées, les vagues d'assaut progressent difficilement mais sans interruption. Dépassé dès 15 heures, le fort est aux mains du régiment d'infanterie coloniale du Maroc une demi-heure plus tard. Le fort de Vaux est « délivré » le 3 novembre suivant et la pression discontinue des Français dégage pleinement la ligne des forts le 16 décembre.

La bataille de la Somme s'est éteinte à son tour. Comme Falkenhayn, Joffre et Haig se sont montrés incapables de mettre un terme à la guerre de siège. En rupture de confiance avec les parlementaires, Joffre est éloigné du G.Q.G. par une promotion – il est nommé commandant en chef des armées françaises – et remplacé par Nivelle auréolé de ses récents succès. Verdun, croyait-on alors, avait révélé la clef de la réussite offensive, qu'il suffirait de reporter sur un autre front, à une autre échelle, pour rompre les lignes ennemies et réinstaurer le mouvement. On sait ce qu'il advint en avril 1917.

Verdun marque pourtant bien une étape décisive, mais du point de vue de la défensive. Alors que la chute de Douaumont – qui n'était pas sans rappeler les mauvais souvenirs de la reddition de Manonviller, également considéré comme l'un des forts français les plus modernes en 1914 – plonge la fortification permanente au plus bas de son seuil de crédibilité, les forts de Verdun vont presque immédiatement montrés une endurance au feu exceptionnelle, encouragée, il est vrai, par les décisions de Pétain.

Le béton a tout d'abord sauvé des vies. Loin des prescriptions mal étayées de Joffre réclamant l'abandon des ouvrages jugés dangereux[155] en 1914, jamais forts détachés ne furent plus garnis qu'à Verdun en 1916 et 1917. Comme l'a montré Martin Barros[156], les forts de Verdun, bien qu'hâtivement réoccupés, n'ont dans un premier temps pas mené de « guerre de forteresse » impliquant l'appui réciproque des forts, « mais une guerre de tranchée transposée dans la défense d'une organisation permanente considérée isolément ». Tout au long des batailles, des Postes de Commandement, des postes de secours, des éléments divers se réfugièrent sous les voûtes aux côtés des garnisons progressivement remises sur pied à partir du mois de février. S'ils retrouvent un rôle actif, les forts conservent également leur statut d'abri de position passif hérité des décrets de 1915 et exacerbé par

[155] Le 20 octobre 1914, voir plus haut.
[156] Martin Barros, *La réorganisation des forts de Verdun en 1916* in Actes du colloque *De l'oppidum à l'enfouissement*, op.cit.

l'instinct de survie des hommes engagés dans la bataille. Le renouvellement des ordres d'évacuation des fortifications par des troupes et des états-majors qui les encombraient sans ordre n'y change rien, pas plus que la création d'un Service des Forts en août 1916 et la restauration de l'indépendance tactique de ces derniers. Les Allemands eux-mêmes occupent en masse le fort de Douaumont. L'explosion accidentelle[157] du 8 mai 1916 suite à laquelle 650 hommes sont tués et 1800 autres blessés donne une idée du surpeuplement de l'ouvrage conçu à l'origine pour une garnison de 900 soldats au maximum. Hécatombe qui n'empêche pas les survivants et leurs successeurs d'apprécier par instant « le salut » et « les bras immenses »[158] du bouclier de béton protégeant des projectiles français jusqu'au pilonnage insoutenable d'octobre 1916.

La cuirasse a également fait ses preuves. Les 6 000 projectiles reçus, en moyenne pour l'année 1916, par chacun des forts septentrionaux de la place ne les empêchèrent pas de rester presque constamment opérationnels. Même la tourelle de 155 du fort de Douaumont est apte au combat en décembre 1916, malgré sa prise à partie par l'artillerie des deux camps depuis le mois de février ![159] Si l'on additionne la masse des 7 150 obus reçus par le fort de Vacherauville pour les années 1916 et 1917, on arrive aux chiffres délirants de 1 900 tonnes d'acier et 160 tonnes d'explosifs, soit une dépense de munitions 3,3 fois supérieure au prix du fort. Autre donnée similaire, les tentatives de neutralisation de la redoutable tourelle de 75 de La Laufée coûtèrent dix fois le prix de l'ouvrage, sans résultat…[160]

Bien plus que tout autre, le fort de Moulainville et son active garnison – aux ordres du capitaine Harispe – joue un rôle déterminant dans la réhabilitation de la forteresse. Encadrées et parfois percutées par les 9 780 projectiles visant les superstructures du fort[161], ses tourelles de 155 et de 75 envoyèrent respectivement 6 000 et 12 000 coups rien que pour l'année 1916. Bien avant sa nomination au Service des Forts et en qualité d'officier d'état-major à la IIe Armée, le commandant Dosse attire dès le mois d'avril 1916 une grande attention aux observations des cadres du fort de Moulainville, relatives à l'épreuve du feu et ses effets sur les matériaux et les hommes. On comprend progressivement que pour permettre aux garnisons de tenir, les forts doivent impérativement offrir une viabilité capable de rivaliser avec la puissance de feu mobilisée pour leur destruction. Abrutis par le choc et le bruit des percussions, ballottés jusqu'à la mort par les effets de souffle, mal protégés contre les gaz, les hommes ne peuvent servir efficacement leurs pièces cloîtrés en permanence au contact de leurs engins, ni même résister psychologiquement bien longtemps dans ces conditions extrêmes. Cette

[157] Vraisemblablement imputable au contact de matières inflammables employées pour faire chauffer de la nourriture avec de l'huile de lance-flammes et des obus de 155 stockés à proximité. Alain Denizot, *Douaumont, légende et vérité*, Perrin, 1998, p.51.
[158] Werner Beumelburg, *Douaumont, 25 février - 25 octobre 1916*, Paris, Payot, 1932.
[159] On estime que Douaumont a reçu 120 000 projectiles, tous calibres confondus, entre 1914 et 1918.
[160] Données synthétisées dans l'ouvrage de Guy Le Hallé, *Verdun, les forts de la Victoire*, Citédis Editions, 1998.
[161] De février 1916 à octobre 1917, soit 330 coups de 420, 770 de 305, 280 de 210 allongés, 4700 de 210, 150 ou 130, 2600 de 105, 1100 de petits calibres. Moulainville aurait été le fort le plus bombardé du monde. On mesure mieux, à la connaissance de ces chiffres, la violence exceptionnelle du pilonnage de Manonviller en 1914, touché par près de 5868 projectiles d'artillerie lourde (du 15 cm au 420) en deux jours !

angoisse permanente est rapportée par le lieutenant Ménager, responsable de l'artillerie de Moulainville[162] :

> « 63 secondes exactement après qu'on a annoncé leur départ, [ces projectiles monstres de 420] s'abattent sur le fort avec une régularité effrayante. Ah ! Ces 63 secondes qui paraissaient ne pas vouloir se terminer… Il semblait que le fort, muet, s'arrêtait de respirer… (…) Nous subissons cette angoisse de l'attente, cette impression pénible d'insécurité sous les voûtes que l'on croit insuffisantes pour nous protéger, cette obscurité, cet air empoisonné qui déprime, ces ébranlements qui secouent le fort et impressionnent les hommes. »

Pour y remédier, la nécessité d'une infrastructure souterraine est arrêtée au terme d'une visite effectuée *in situ*, et les premiers mineurs s'affairent à Moulainville en mai. Premiers aménagements d'une longue série. Jusqu'en 1918 en effet, en marge des combats successifs qui repoussent les Allemands sur la Woëvre, Verdun devient un véritable laboratoire poliorcétique. Fervent partisan de la fortification dont il a constaté les excellents résultats, le général Pétain, qui remplace Nivelle à la tête du G.Q.G. suite à l'échec de l'offensive sur le Chemin des Dames[163], encourage les initiatives. Marquée par l'exemple des forts de Vaux et Douaumont, transformés en véritables nids à obus à l'issue de 1916, la cellule « Service des Forts » réagit ainsi rapidement aux errances de la concentration originelle de l'armement dans l'enceinte des forts détachés. Presque vingt ans après l'ouverture des chantiers des premières *Festen* autour de Metz et les esquisses de réorganisation tactique ébauchées sur le système Séré de Rivières avant-guerre, les Français (re)découvrent dans le feu de l'action les bénéfices de la dispersion des organes de combat – et par voie de conséquence des tirs de l'adversaire. Jugés concluant, les travaux de Moulainville sont ainsi appliqués à tous les forts de la place à partir de 1917.[164] Peu à peu, des chantiers intensifs supplantent les couloirs de combat de surface par des gaines souterraines que des puits d'échelons relient aux tourelles ou casemates extérieures. Envisagée ou effectivement creusée suivant les cas, une galerie d'un kilomètre en moyenne, dessert une caserne souterraine et aboutie à une entrée dissimulée en retrait des œuvres vives.

Commandant le fort de Génicourt, au sud de Verdun, le capitaine Pamart se révèle aussi particulièrement actif puisqu'il conçoit de nouvelles cloches cuirassées pour mitrailleuses, qui prennent son nom. Mises en place en 1917, ces « casemates Pamart » développent le principe de dissémination au-delà de la périphérie des forts, auxquels elles sont raccordées par voies souterraines.

À la signature de l'Armistice, 34 kilomètres de galeries sinueuses, souvent brutes de taille et dignes des cités souterraines de Cappadoce, serpentent à vingt mètres de profondeur dans le roc meusien. Si l'on considère encore les expériences entreprises sur les sites de Belrupt, La Laufée et Souville, se rapportant à la mise au point d'un système de surpression propre à maintenir les garnisons

[162] Ménager R. (lieutenant), *Les forts de Moulainville et Douaumont sous les 420*, Paris, Payot, 1936, p.53 et 57.
[163] Et aux graves crises morales qui le suivirent.
[164] Ces travaux, débutés à Moulainville en mai 1916 et poursuivis parfois jusqu'aux années 1930 (consolidations) portent l'appellation réductrice de « Travaux 17 ».

à l'abri des gaz de combat, on mesure combien les réflexions secouant la classe militaire et politique des années 1920 prennent racines dans la terre labourée de Verdun.

« Verdun, c'est l'endroit où on ne passe pas, c'est la métaphore du sol national » résume le professeur François Cochet.[165] ON NE PASSE PAS. Sous-lieutenant à la tête de sa section en première ligne, le romancier naturaliste Louis Pergaud employait déjà la formule dans l'une de ses dernières lettres adressée à son ami Michel Puy, le 21 mars 1915…[166] Immortalisée par la proclamation de Nivelle aux heures les plus graves de la bataille de Verdun (juin 1916) et déclinée dès cet instant sur tous les supports concevables de l'imagerie populaire, la devise devait être frappée à des centaines de milliers d'exemplaires, sur les insignes portés vingt ans plus tard par les troupes massées aux frontières, qu'elles servent ou non des fortifications.[167]

Verdun, c'est également l'endroit où l'*on a bien failli passer*, la chute de Douaumont renvoyant directement aux mesures catastrophiques de Joffre, elles-mêmes inséparables des revers de 1914 que n'effacent nullement les (tardives) reconquêtes de 1918. Au-delà des enseignements techniques tirés de l'épreuve du feu, la bataille de Verdun forme donc une charnière symbolique capitale entre le traumatisme de 1914 – ravivé au cours de la seconde bataille de la Marne au printemps 1918 – et la sacralisation du territoire national dont le poids se fit continuellement sentir sur le développement des réflexions défensives de l'Entre-deux-guerres. L'investissement suivi de Pétain, « vainqueur de Verdun » promu maréchal[168], à la tête des armées françaises de l'est tout d'abord, puis au Conseil Supérieur de la Guerre[169] et au ministère de la Défense[170], conforte encore les résonances intellectuelles de Verdun sur ces réflexions.

Verdun, c'est enfin le duel franco-allemand au cours duquel trois quarts des unités françaises se relayèrent[171]. Autrement dit, la noria initiée par Pétain a tissé un lien indéfectible entre le champ de bataille et la grande majorité des familles françaises qui eurent un parent engagé, revenu au foyer indemne ou blessé, ou reposant *là-bas* pour toujours. Ainsi n'est-ce pas un hasard si la ville fut choisie, suprême symbole, pour recevoir les corps de huit combattants français non identifiés[172] le 10 novembre 1920, parmi lesquels le soldat Auguste Thin désigna celui qui devait reposer sous l'Arc de Triomphe à Paris.[173] Le ministre de la guerre de l'époque, grièvement blessé à Verdun lui-même[174], présidait la cérémonie. Il s'appelait André Maginot.

---

[165] François Cochet a dirigé le colloque « Verdun sous le regard du monde » qui s'est tenu au Centre mondial de la Paix de Verdun en février 2006.
[166] Bernard Piccoli, *Les tranchées de Louis Pergaud, l'auteur de la guerre des boutons*, Verdun, 14/18 Meuse et Conseil général de la Meuse, 2006. Louis Pergaud écrit : « Nous avons de rudes adversaires devant nous, et formidablement retranchés. *Ils ne passeront pas*, c'est entendu, mais nous y resteront sans doute tous si nous voulons leur reprendre les 200 mètres de terrain qui séparent les 2 tranchées. » Le lauréat du prix Goncourt 1910 meurt 18 jours plus tard près de Fresne-en-Woëvre, au sud-est de Verdun.
[167] À ce sujet : Michel Truttmann, *On ne passe pas : l'insigne général des troupes de forteresse* in *Armes Militaria* n°75 d'octobre 1991.
[168] Le 19 novembre 1918.
[169] Dont il est vice-président jusqu'en 1931.
[170] Du 9 février au 7 novembre 1934.
[171] Système de la noria ou du tourniquet.
[172] Tombés en Flandres, à Notre-dame de Lorette, sur la Marne, la Somme, le Chemin des Dames, en Champagne, à Verdun ou en Lorraine.
[173] Les sept « recalés » étant inhumés à Verdun même.
[174] Le 9 novembre 1914.

1918-1940. D'un traumatisme à l'autre : la ligne Maginot

Au terme des grandes offensives de l'été 1918, les forces alliées – France, Grande-Bretagne, Etats-Unis – commandées par Foch imposent aux Allemands un repli de plus de 100 kilomètres et reconquièrent presque l'intégralité du territoire national. Encore à 80 kilomètres de Paris au mois de Juillet, les troupes de Ludendorff subissent le contrecoup des offensives de mars-juillet, bien engagées mais qui n'atteignirent pas les objectifs stratégiques décisifs. À la crise aiguë des effectifs se mêle une crise de moral et l'effondrement des fronts périphériques entraîne l'Allemagne à solliciter un armistice, conclu en forêt de Rethondes le 11 novembre 1918. La fin de la guerre est officielle, avec la signature du Traité de Versailles, le 28 juin 1919. Peu avant celle-ci, alors que les conditions de paix ont été transmises aux représentants allemands, le *Daily Herald* y fait référence par la publication d'une caricature de Clemenceau[175], interrogatif : « C'est étrange, j'ai l'impression d'entendre un enfant qui pleure ». Un petit garçon anonyme verse effectivement de chaudes larmes dans un coin du dessin. Il arbore la mention « classe 1940 »[176].

Bilan, enseignements et projections

La France jouit d'un prestige international immense à l'issue de la Première Guerre mondiale. Son armée passe pour la plus puissante du monde et la récupération de l'Alsace-Lorraine efface l'humiliation de 1870.

Après la signature du traité de Francfort et l'ultime libération de la ville de Verdun par les Prussiens en 1873, la France avait engagé un programme de fortification sans précédent dont nous avons présenté l'histoire mouvementée. Pourtant victorieuse en 1918, elle relance sérieusement une série de réflexions défensives. Dès décembre 1918, Clemenceau, en qualité de président du conseil et de ministre de la guerre (jusqu'en janvier 1920) demande à Pétain, chef des armées françaises de l'est, de dresser un projet de réorganisation de l'armée du temps de paix. Aux côtés de rapports touchant tant l'importance acquise par les blindés et l'aviation, deux exposés engagent une réflexion poussée sur la défense des nouvelles frontières de l'est ; point de départ d'un débat qui anima différentes structures tout au long des années vingt. Plusieurs éléments directs expliquent cette effervescence.

Plus que nulle autre, la France sait tout d'abord qu'un pays défait renaît tôt ou tard de ses cendres. L'Allemagne n'a pas été annihilée en 1918, et encore fallait-il avoir attendu quatre ans et l'aide américaine pour obtenir des avancées significatives, face à une armée, qui, par trois fois, sur la Marne et à Verdun, avait bien failli prendre l'ascendant définitif sur les Français. La victoire est collective et son coût, en vies humaines, en matériel – sans parler de la mobilisation économique qu'elle exigea et ses répercussions à long terme – est exorbitant.

[175] Parmi les vainqueurs.
[176] Manon Pignot, *Les enfants* in *Encyclopédie de la Grande Guerre*, op.cit., p.639.

Epuisée comme la France, l'Allemagne dispose par ailleurs d'atouts régénérateurs indéniables. Contrairement à la France, amputée tout au long de la guerre de son bassin industriel septentrional complètement ruiné en 1918, l'Allemagne conserve un territoire et des installations intactes. Sa démographie joue également fortement en sa faveur. En 1919, la population allemande compte près de 70 millions d'habitants contre 39 millions de Français. Ainsi, si les pertes françaises et allemandes à l'issue de la Grande Guerre sont nettement différentes – 1 350 000 contre 2 000 000 – les proportions s'inversent à l'échelle de la population masculine active des deux pays, au rapport respectif de 10 contre 9,8 %. Situation critique pour l'hexagone qui anticipe déjà l'effet des classes creuses – 1935-1938 – sur les effectifs de l'armée d'active. Assurément, la France de 1918 n'est pas la Prusse de 1871… d'autant qu'elle n'obtient pas sur le plan diplomatique ce que le sort des armes lui refusa : l'écrasement du Reich.

Certes, l'Allemagne est jugée responsable de la guerre et condamnée à verser une indemnité de 65 milliards à titre de réparation – dont une partie seulement crédita les caisses de la République jusqu'au moratoire de Lausanne signé en 1932. Clemenceau décroche également la réduction de la Reichswehr à 100 000 hommes, la destruction du parc de fortification sur le sol allemand comme l'interdiction d'en établir un nouveau et la confiscation de la flotte. Par contre, le report de la frontière occidentale de l'Allemagne sur le Rhin, tant requis par Foch, est rejeté par les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, qui lui préfère une rive gauche démilitarisée et occupée par les alliés pour une durée de 15 ans. La mésentente est révélatrice de la dislocation progressive de l'unité des vainqueurs. Désavouant Wilson, le Sénat américain refuse finalement de ratifier le traité de Versailles, tandis que la Grande-Bretagne tend à se replier sur ses propres intérêts. La situation n'est guère plus brillante du côté des alliés de moindre envergure, qui ne trouvent pas leur compte dans les contreparties territoriales rétribuant leurs sacrifices. Plus à l'est encore, l'instable Russie n'assure plus dans l'immédiat l'encerclement géopolitique de l'Allemagne, surtout depuis l'intervention française en faveur de la Pologne.[177] Quant à la S.D.N., loin de circonscrire tout risque de guerre, elle se limite en réalité « à baliser les cas où la guerre est – juridiquement – possible et donc légitimée ».[178] Après la victoire commune, la France ne parvient pas à se prémunir définitivement d'une Allemagne qui faute d'être démantelée, et bien que sérieusement diminuée, conserve un potentiel. Pire encore, elle fragilise sa diplomatie à vouloir le faire.

Enfin, un argument psychologique très fort pousse la France à brandir un bouclier face au vaincu : le profond traumatisme des revers de 1914, amplifié par la lutte acharnée pour la conservation de Verdun et les répliques de 1918. Bien entendu, les chars et les avions ont contribué à reprendre une partie des territoires perdus à l'été 1918 et marquent une rupture décisive dans l'art de la guerre, mais paradoxalement, leur victoire ravive aussi la cicatrice du « viol » de 1914 en dévoilant aux alliés les

[177] Le traité de Versailles annule en effet celui de Brest-Litovsk. La France apporte son aide à la Pologne pour assurer ses frontières orientales avec la mission Weygand, le consécutif traité de Riga lui fournissant de grands territoires en Biélorussie et en Ukraine…
[178] Syméon Karagiannis, *Le pacte de la S.D.N. et « l'esprit de Genève »* in *Encyclopédie de la Grande Guerre,* op.cit.

ruines fumantes des zones libérées. Nourrie tout au long de la Grande Guerre, la « mystique » du sol projette continuellement son ombre sur les réflexions stratégiques de l'Entre-deux-guerres.

Dix années s'écoulent entre les rapports préliminaires émis par l'état-major du G.Q.G. en 1919 et les premiers coups de pioche donnés dans les Alpes et en Moselle. Souvent trop éloignés de la nouvelle frontière, obsolètes ou ravagés – notamment à Verdun – les forts du système Séré de Rivières ne sont plus aptes à protéger l'hexagone, d'autant qu'en droite ligne de la guerre de position que fut la Première Guerre mondiale, l'organisation des fortifications autour des centres urbains est abandonnée au profit d'une répartition linéaire en rase campagne, face à la frontière. Le Conseil Supérieur de la Guerre et deux commissions successives prônent, au terme de vifs débats, la création de vastes Régions Fortifiées séparées de trouées ménagées en espace de manœuvre ou goulot d'étranglement[179]. Ministre de la guerre presque sans interruption entre 1925 et 1929, Paul Painlevé, partisan convaincu de la fortification lourde, avalise les tracés en 1927 – dans lequel le général Pétain s'engage particulièrement par de nombreux voyages sur le terrain – et crée la Commission d'Organisation des Régions Fortifiées (C.O.R.F.), chargée *de proposer au ministre toutes décisions utiles visant à arrêter, dans le détail, les formes, la résistance et l'armement des organisations défensives*.[180] Suite à un remaniement ministériel, André Maginot, succède à Painlevé au ministère de la guerre et présente avec succès la loi de financement des Régions Fortifiées au parlement en décembre 1929[181]. Son nom baptise progressivement les fortifications construites dans l'est de la France suite à son décès prématuré survenu en 1932.[182]

Vers la Muraille de France

Lorsque le gros œuvre des principaux ouvrages est en voie d'achèvement en 1935, les frontières orientales de la France sont parées d'une cuirasse ultra moderne. Deux vastes Régions Fortifiées protègent les voies d'invasion traditionnelles de Lorraine et d'Alsace, celle de Metz (R.F.M. qui s'étend de Longuyon à Téting) et celle de la Lauter (R.F.L., de Singling[183] au Rhin), séparées par la trouée de la Sarre, pourvue tout de même d'un dispositif d'inondation. À lui seul, le nord-est concentre 53 ouvrages – 22 gros ouvrages d'artillerie, 31 petits ouvrages d'infanterie – et près de 400 casemates, observatoires et abris d'intervalles « C.O.R.F. ».[184] Fruits des travaux de modernisation entrepris sur les forts de Verdun durant la Grande Guerre et de la découverte des *Festen* allemandes cédées intactes à la France, les ouvrages de la ligne Maginot se présentent comme de véritables sous-marins enterrés. Les gros ouvrages d'artillerie constituent les maillons les plus spectaculaires. Dissimulées en arrière de

[179] À la façon des rideaux défensifs et des trouées du système Séré de Rivières.
[180] Jean-Yves Mary, Alain Hohnadel, *Hommes et ouvrages de la ligne Maginot*, Paris, Histoire et Collections, 2000, tome 1, p.18.
[181] Entérinée par le Sénat le 14 janvier 1930.
[182] La presse parle de la « ligne Maginot » à partir de 1935.
[183] Prévue à l'origine, l'extension de la Région Fortifiée de la Lauter vers Achen – elle s'arrête à Siersthal en 1934 – n'est mise en chantier qu'à partir de 1934.
[184] Pour la forme technique des ouvrages et organes d'intervalles , voir Philippe Truttmann, *La muraille de France ou la ligne Maginot*, Thionville, Klopp éditeur, 1985 ; Jean-Yves Mary, Alain Hohnadel, *Hommes et ouvrages de la ligne Maginot*, Paris, Histoire et Collections, 2000-2009, tome 1 à 4.

la Ligne Principale de Résistance (L.P.R.), leurs entrées donnent sur une vaste logistique souterraine (25 mètres de profondeur en moyenne) comprenant une salle des machines, un magasin à munitions principal et une caserne. Une galerie principale relie cette base arrière aux blocs de combat savamment dispersés un kilomètre en avant, sur la L.P.R., au point les plus favorables du terrain. On pense naturellement aux transformations opérées à Verdun à partir de 1916… Des forts modernisés du système Séré de Rivières, les concepteurs reprennent également le principe de la casemate de Bourges, masquant ses embrasures à l'adversaire et assurant toujours une action de flanc, et surtout les modèles de tourelles à éclipse – balancier simple – inventés par le lieutenant-colonel Bussière trente ans auparavant. Sur la ligne Maginot, toute l'infrastructure vitale se résorbe dans le sol, seuls les organes de combat apparaissant à fleur de terre.

Les obstacles naturels que constituent la frontière fluviale du Rhin et les massifs alpins sont également renforcés de casemates d'infanterie en parallèle de la première et de puissants ouvrages d'artillerie surplombant les vallées vulnérables des seconds.

Si tant est que soit l'Allemagne de déclencher une nouvelle guerre dans l'avenir, sa manœuvre opérationnelle est désormais réduite à une action frontale hasardeuse[185] contre la fortification permanente française (voie d'invasion la plus directe vers Paris), et plus vraisemblablement au débordement de cette dernière par les plaines belges ou les montagnes suisses, également fortifiées. Pour l'état-major des armées françaises, que la ligne Maginot « capte » les attaques d'un assaillant qui viendra y briser ses unités, et elle déversera sur l'adversaire les contre-attaques par ses trouées ménagées de part et d'autre des Régions Fortifiées – comme à Marville, face à la Sarre ou devant Mulhouse – tout en protégeant la mobilisation générale. Si, au contraire, les Allemands se plient à réitérer leur mouvement enveloppant de 1914 pour éviter les fortifications, les armées françaises les recevront en Belgique.[186] Qu'il s'agisse de court-circuiter une bataille d'usure ou une tentative de victoire rapide, les stratèges français disposent d'une machine de guerre formidable, planifiée pour éviter les plus graves errements opérationnels de la Grande Guerre.

Les années 1934-1936 marquent pourtant un virage décisif. L'arrivée au pouvoir de Hitler change naturellement toute la donne. Le retrait de l'Allemagne de la S.D.N., à la suite duquel la France déclare assurer désormais *sa défense par ses propres moyens*, préfigure une première rupture, aggravée par le rétablissement du service militaire outre-Rhin en 1935. L'année 1936 est plus inquiétante encore. Avec la signature de l'axe Rome-Berlin et surtout la remilitarisation de la Rhénanie, s'enclenche la série des coups de force nazis qui conduisent à la Seconde Guerre mondiale. La neutralité de la Belgique assombrit encore l'avenir en affaiblissant la politique étrangère et les

[185] Le déficit de l'armée allemande en artillerie est alors connu. Karl Heinz Frieser, op.cit.

[186] Le 17 décembre 1926, dans une intervention devant le Conseil Supérieur de la Guerre dont il occupe la vice présidence, le général Pétain résume bien l'état d'esprit de nombreux officiers de l'état-major des armées jusqu'au début des années 1930 : « La situation est telle, affirme-t-il, qu'en tout état de cause nous aurons à nous porter en avant. Si la Belgique est avec nous, nous la renforcerons sur la ligne Anvers-Namur-Meuse. Si elle est contre nous, il n'y a rien à redouter au début, tant qu'elle n'aura pas été appuyée par l'adversaire. Alors nous entrerons chez elle pour y chercher notre champ de bataille. » S.H.D., procès verbaux des réunions du Conseil Supérieur de la Guerre.

perspectives militaires françaises. Garantissant, avec la Grande Bretagne, la neutralité de son voisin, la France laisse l'initiative aux Allemands en Belgique et décide donc de verrouiller progressivement l'intégralité de ses frontières.

En réalité, le principe de « starting-block » manoeuvrier des Régions Fortifiées pensé dans les années 1920, est perverti dès le début de la décennie suivante. Tout se passe en effet comme si, progressivement, l'expérience de la guerre de position d'octobre 1914 - mars 1918 chassait celle des offensives victorieuses de l'été 1918. Plus que le militaire tout d'abord, le politique joue un rôle prépondérant dans cette inversion. Dès 1930, la Région Fortifiée de Metz s'étend vers l'ouest, sous la pression du sénateur Albert Lebrun qui souhaite conserver le bassin sidérurgique de Longwy-Briey, dont il est originaire, à l'abri des fortifications. Dans un même ordre d'idées, les chambres du commerce et les industriels du nord obtiennent, sous la férule du sénateur Messimy, des positions C.O.R.F. devant Valenciennes et Maubeuge. Hantés par 1914, les industriels imposent donc de premières élongations de la ligne Maginot, avant que les événements des années 1934-1936 fassent pencher irrémédiablement la balance en faveur d'une défense linéaire du territoire.[187]

À l'exception des Alpes, où les travaux prennent du retard en raison des conditions climatiques, la C.O.R.F. ouvre pourtant ses derniers chantiers dans le nord de la France et devant Montmédy avant sa dissolution en janvier 1936. Prenant en considération la crise économique qui frappe le pays et leurs propres conceptions défensives, Gamelin[188] et Daladier[189] – respectivement chef d'état-major des armées et ministre de la guerre sans interruption de 1936 à 1940 – délèguent aux Régions Fortifiées et aux Régions Militaires le soin de renforcer les positions et de boucher les trouées en élaborant une fortification de campagne durable à base de « petits bétons » érigés par la Main d'Œuvre Militaire. Mise à part l'homogénéité des casemates légères définies par la Section Technique du Génie à partir de 1937, des dizaines de modèles de blockhaus (canons antichars, mitrailleuses, observatoires, P.C.) sont conçus tout au long de la frontière. Pour ne prendre que le cas de la Lorraine et de l'Alsace, plus de 3 000 blocs de complément s'immiscent entre les ouvrages C.O.R.F., en avant comme en arrière de la Ligne Principale de Résistance, et verrouillent progressivement les trouées de la Sarre et d'Altkirch entre 1935 et 1940. Les bétonnières tournent au rythme des coups de poker de Hitler[190], chaque menace renforçant sur le terrain l'adage « On ne passe pas » hérité de Verdun et arboré par l'insigne des troupes de forteresse frappé à partir de 1935. L'incroyable activité prodiguée par les soldats Français tout au long de la Drôle de Guerre marque le point d'orgue de cette mystique rétroactive du sol. Les Régions Fortifiées de Metz et de la Lauter sont continuellement étoffées de blockhaus, mais

[187] Jean-Yves Mary, Alain Hohnadel, *Hommes et ouvrages de la ligne Maginot*, op.cit., tome 1, p. 29 à 39.

[188] Gamelin est très tôt partisan d'une fortification continue. En 1932 déjà, il votait, au sein du Conseil Supérieur de la Guerre, en faveur d'une prolongation de la ligne Maginot face à la Belgique. Pour sept voix opposées à une extension contre six favorables, le projet fut abandonné. S.H.D., procès verbaux des réunions du Conseil Supérieur de la Guerre.

[189] Qui succède à Maurin au ministère de la guerre en 1936 (front populaire). Contrairement à Painlevé, qui défendit âprement la conception d'une fortification puissante et fragmentée en Régions Fortifiées, Daladier est favorable à une fortification continue composée de petits blocs de béton moins coûteux.

[190] Mars 1935 : rétablissement du service militaire ; mars 1936 : remilitarisation de la Rhénanie, début de la construction du Westwall ; mars 1938 : Anschluss de l'Autriche ; septembre 1938 : crise des Sudètes ; mars 1939 : invasion du reste de la Tchécoslovaquie, occupation de la Bohême et de la Moravie. L'attaque de la Pologne par les Allemands en septembre 1939 provoque enfin la réaction militaire des alliés.

sont également reliées entre elles et prolongées sur leurs ailes. Le paroxysme est sans doute atteint au printemps 1940 à dix kilomètres au nord des ouvrages du Secteur Fortifié de la Crusnes, lorsque le général Condé – chef de la IIIe Armée – ordonne la construction d'une « Position avancée de Longwy » à l'endroit même où la C.O.R.F. avait renoncé à construire ses ouvrages, dix ans plus tôt, compte tenu du relief et de l'impossibilité de protéger l'industrie locale – jouxtant la frontière – de l'artillerie allemande.

Avec 1936 naît donc « l'esprit Maginot ». La France se retranche derrière ses frontières et ne lance que des offensives… diplomatiques pour protester contre une Allemagne en perpétuelle expansion forcée. Daladier résume bien l'esprit de l'époque lorsqu'il claironne avoir « verrouillé la France » peu avant la déclaration de guerre de septembre 1939. Tel l'iceberg ne laissant apparaître qu'un cinquième de sa masse en surface, la ligne Maginot dérive au gré des courants politiques et militaires tout au long des années 1930. Prévue à l'origine comme une fortification puissante, économe en hommes, régulant les mouvements de troupes ennemies et alliées, elle dévie finalement vers le concept d'une « muraille de France »[191] voulue inexpugnable et derrière laquelle Gamelin immobilise 36 divisions face à l'Allemagne en 1940.[192] En dix ans, la ligne Maginot est devenue sacrée au même titre que le territoire qu'elle protège. À la suite de la percée de Sedan, la hargne des Allemands à arracher le petit ouvrage de La Ferté – situé aux portes de la Meuse, à la pointe occidentale de la ligne Maginot – et l'obsession des Français à y sacrifier l'équipage sans motif tactique, montre bien toute la dimension idéologique acquise par la fortification française en mai 1940. « S'ensevelir sous les ruines du fort plutôt que de se rendre » : le spectre de Verdun plane encore et toujours sur les survivants et les enfants de la Première Guerre mondiale.

1940 : guerre de position planifiée et guerre éclair

La France essuie en 1940 l'un des plus incroyables revers militaire de son histoire. Depuis les réflexions rédigées à chaud par l'historien Marc Bloch[193], les manquements et les impréparations de l'armée française ont été largement mis en lumière… parfois peut-être un peu trop, la moindre carence observée ici ou là alimentant la mythologie d'une « médiocratie » française responsable de la catastrophe.[194] À la lumière de travaux récents, l'antinomie entre une France « traditionnellement en retard d'une guerre » et d'une Allemagne à la pointe de la science militaire, se nuance considérablement. Karl-Heinz Frieser[195] et François Cochet[196] l'on clairement montré, l'Allemagne[197]

[191] L'expression est du lieutenant-colonel Philippe Truttmann.
[192] La gestion des effectifs est bien meilleure sur le *Westwall*, qui joue efficacement son rôle d'épouvantail face aux troupes françaises, avec seulement 19 divisions de moindre qualité.
[193] Marc Bloch, *L'étrange défaite*, Paris, folio histoire, Gallimard, 1990.
[194] Voir à ce sujet, le documentaire *La guerre de 40 filmée par les Allemands*, réalisé par A. Halimi et diffusé sur France 5, à 21h35, le 24 mars 2008.
[195] Karl-Heinz Frieser, *Le mythe de la guerre-éclair, la campagne de l'ouest en 1940*, Paris, Belin, 1995, 2003.
[196] François Cochet, *Les soldats de la Drôle de Guerre*, Hachette Littératures, 2004.

et la France sont persuadées de s'engager dans une guerre longue en septembre 1939. Huit mois avant la percée décisive de Sedan, tout laisse en effet penser à une réédition d'une gigantesque guerre de position. Il n'est qu'à jeter un œil sur une carte de l'Europe occidentale de cette époque : avec leurs systèmes de fortification continue, Français et Allemands ont planifié, dès l'Entre-deux-guerres, ni plus ni moins qu'un « système-tranchée » permanent ultra-moderne établi en parallèle des frontières diplomatiques. Combien les « parallèles » Maginot et Westwall évoquent en effet, à cette échelle, les vues aériennes du théâtre d'opération occidental des années 1914-1918… Au-delà de cette image forte, l'économie comme les plans d'armement des deux pays sont orientés dans cette optique : Gamelin veut tenir, jusqu'en 1941, date à laquelle il estime que l'industrie française sera en mesure de fournir l'effort nécessaire à une offensive décisive[198], alors que, sur 445 000 tonnes d'acier attribués à l'armée par le Reich au deuxième trimestre 1940, 26 000 sont destinées à la conception de barbelés et de fer de construction contre 25 000 seulement aux blindés[199].

De part et d'autre, les plans d'attaque envisagés en 1939 n'ont pour but que d'obtenir l'avantage stratégique qui sera déterminant pour tenir jusqu'à l'épuisement du voisin, et, sans surprise, les systèmes fortifiés jouent pleinement leur rôle dissuasif et reportent les manœuvres prévisionnelles des belligérants en Belgique et au Luxembourg. À la manœuvre Dyle-Breda pensée par l'état-major de Vincennes ne s'oppose que très progressivement, à partir de février 1940, le concept du coup de faucille conçu par Manstein, dont la dimension décisive n'est réellement perçue qu'au coeur de la Campagne de France. Si, dans les deux camps, la défense est indéniablement marquée par l'expérience de la guerre des tranchées, la pensée offensive découle elle-même toujours profondément des manœuvres décisives de 1918. Bien rares sont, en réalité, les officiers supérieurs français et allemands à s'affranchir de la pensée offensive linéaire de la Première Guerre mondiale, et de la peur des flancs ouverts.[200] Fer de lance de l'école progressiste dans la Wehrmacht, Guderian fut ainsi sommé de ralentir à plusieurs reprises ses chars – sans succès ! – avant qu'Hitler, prit lui-même de panique à l'idée d'une contre-attaque française sur les flancs n'ordonne à deux reprises l'arrêt des Panzers !

La Campagne de France vit s'opposer deux forces équivalentes, l'Allemagne et les alliés, menant deux guerres différentes. La première, tirée par ses cadres novateurs, jette progressivement et non sans à-coup imposés par l'école traditionaliste et Hitler, toutes ses forces dans une guerre qu'elle sait ne pouvoir emporter qu'en quelques batailles, fautes de ressources sur la durée. Les seconds tentent au contraire d'établir leurs positions le plus au large possible des frontières françaises dans l'optique d'une nouvelle guerre de siège. Les progressistes allemands furent plus forts, non seulement que leurs homologues français, notamment sur le couple char-avion ou les doctrines tactiques et logistiques,

[197] « Une analyse des mesures préparatoires de la campagne de l'ouest, surtout dans le domaine de l'armement, montre sans équivoque que le commandement allemand comptait sur une réédition de la lutte étalée sur des années de la Première Guerre mondiale. » Karl-Heinz Frieser, *Le mythe de la guerre-éclair, la campagne de l'ouest en 1940*, op.cit.
[198] François Cochet, *Les soldats de la Drôle de Guerre*, op.cit.
[199] Karl-Heinz Frieser, *Le mythe de la guerre-éclair*, op.cit.
[200] Karl-Heinz Frieser, *Le mythe de la guerre-éclair*, op.cit.

mais plus forts aussi dans leur propre camp, contre les conservateurs de la *generalität*. À la mi-mai 1940, le sort des alliés est pour ainsi dire joué.

Spectatrice de la catastrophe de Sedan, écornée par la tourmente à son extrémité occidentale[201], la ligne Maginot subit l'agonie de la France dans son dos, impuissante, tout au long du mois de mai. Peu à peu dépouillée de ses troupes d'intervalles, elle se retrouve seule à la frontière. Le 14 juin 1940, alors que la Wehrmacht s'empare de Paris, 25 000 hommes gardent toujours la bande de terre qui leur a été confiée, sacrifiés pour permettre au Groupe d'Armée du général Prételat d'échapper tout entier à l'encerclement.[202] Sacrifiés mais attaqués de vive force par les unités des Ière et VIIe Armées allemandes[203] engagées pour accélérer la chute de la France – et dans le cadre de certaines attaques très localisées, de retirer leur part de gloire – les ouvrages rendent coup pour coup. En marge de la « Blitzkrieg », un affrontement d'un autre rythme se développe en Lorraine et en Alsace. De vieux 305 mm Skoda et même une grosse Bertha (obusier de 420 mm employé en 1914-1918) sont employés aux côtés des Stukas pour réduire au silence les tourelles d'artillerie des ouvrages… sans succès. Le bilan de ces combats engagés entre le 14 et le 25 juin 1940[204] est impressionnant : encerclés, soumis à une tension extrême par des coups de mains nocturnes incessants, parfaitement conscients de l'ampleur du désastre par la T.S.F., la plupart des équipages d'ouvrage terminent la Campagne de France invaincus, les armes à la main… à quelques kilomètres de la frontière allemande ![205] À Fermont, au Michelsberg, de part et d'autre de Laudrefang, dans le Secteur Fortifié de Haguenau, les combattants de forteresse retrouvant la lumière du jour après plusieurs semaines d'enfermement, découvrent les abords crépusculaires de leurs blocs de combat, ultimes images « verdunesques » de leur résolution avant leur départ en captivité comme « prisonniers d'honneur ».

Pour résumé, en rabattant la force de frappe allemande en Belgique, la ligne Maginot a favorisé le cadre stratégique nécessaire au déclenchement des manœuvres opérationnelles planifiées de longue date par Gamelin et a, en outre, révélé des qualités tactiques indéniables dans les situations les plus défavorables. La guerre s'est perdue ailleurs, à une autre échelle, sur d'autres champs de bataille, avec d'autres armes, mais qu'importe ! Bouc émissaire immédiat parmi tant d'autres, la ligne Maginot reste enchaînée à la défaite jusqu'à se fondre aujourd'hui sémantiquement avec elle, malgré la mobilisation de quelques historiens et spécialistes locaux.[206]

[201] Drame de La Ferté.
[202] La tentative échoua et les régiments furent pour la plupart capturés au sud de la Lorraine.
[203] General von Witzleben et Dollmann.
[204] À 0 h 25, heure française du cessez-le-feu.
[205] L'armée des Alpes et les ouvrages de la ligne Maginot placés sous sa tutelle sont quant à eux victorieux face aux Italiens.
[206] Il suffit d'entrer les mots clefs « ligne Maginot » sur n'importe quel moteur de recherche sur Internet pour se rendre compte de l'association d'idées faite aujourd'hui par tous les médias entre la ligne Maginot et une défaite programmée, une protection inutile en soit.

D'un Sedan à l'autre, cette entrée en matière constitue le fil rouge contextuel englobant les aspects guerriers, militaires et techniques qui pèseront de tout leur poids dans l'approche de notre corpus iconographique.

Ainsi que nous venons de le voir, Français et Allemands ont dépensé, entre 1871 et 1940, une énergie considérable pour se protéger les uns des autres. Le sol que nous foulons en ce début de troisième millénaire a conservé la quasi totalité du parc fortifié constitué en Lorraine et en Alsace durant cette période. Notre terrain d'étude regroupe ainsi 58 forts et 44 ouvrages construits dans le cadre du programme Séré de Rivières et ses extensions (1874-1914[207]), auxquels font face 12 groupes fortifiés, 19 forts et 16 ouvrages allemands édifiés entre 1871 et 1916[208]. À cet ensemble déjà conséquent de 12 *Festen*, 77 forts, 60 ouvrages et d'une centaine d'abris indépendants réalisés de part et d'autre s'ajoutent les 53 ouvrages – 22 « gros ouvrages d'artillerie », 31 « petits ouvrages d'infanterie » – et 288 monolithes C.O.R.F.[209] (casemates, abris, observatoires) composant l'ossature de la ligne Maginot (1928-1940) dans le nord-est de l'hexagone. Même si elle a déjà fait l'objet d'une publication conséquente[210], nous garderons enfin un œil sur la fortification légère, dite de complément et composée de blockhaus armés de pièces de campagne, d'observatoires et de P.C.. Nous retiendrons dans cette catégorie qui constitue un corpus à part, les quelques casemates Pamart et retranchements réalisés à Verdun par les Français à partir de 1916, les 3 000 blocs construits par les Allemands autour de Thionville, Metz et Strasbourg (position de la Bruche) pour renforcer les intervalles et l'approche des *Festen* entre 1914 et 1918, et enfin les 3 000 unités coulées dans les intervalles de la ligne Maginot entre Villy-la-Ferté (Ardennes) et Hégenheim (Haut-Rhin) de 1935 à 1940.

Entre 1871 et 1940, ces dizaines de milliers de tonnes de béton et d'acier s'animèrent au contact des dizaines de milliers de soldats en composant le flux vital. Nous allons dresser les portraits de ces hommes de forteresse et essayer de comprendre leurs conditions de vie et, *in fine*, leurs créations, encore si méconnues aujourd'hui.

[207] Dernier fort mis en chantier, Vacherauville (Verdun) est achevé in extremis en 1914, son bétonnage coulé d'un seul jet.
[208] Jamais achevés, la *Feste* von der Goltz (Metz) et les ouvrages répartis entre les *Festen* Kaiserin et Kronprinz (Metz) ont été délaissés en 1916 au profit de la fortification de campagne sans cesse renforcée tout autour de Metz jusqu'en 1918.
[209] Sur les 400 casemates, abris et observatoires C.O.R.F. garnissant les Intervalles des ouvrages en 1940, 288 sont parvenus jusqu'à nous, de nombreux organes situés en bordure du Rhin ayant disparu sous l'Occupation et après 1945.
[210] Michaël Séramour, *Blockhaus ornés des systèmes fortifiés lorrains et alsaciens – 1914-1940*, Knutange, Fensch Vallée Editions, 2008.

Chapitre 2 :

Les hommes des casernes souterraines

« Il y a un esprit de chaque ouvrage. Moi je trouve l'air du mien plus frais, plus pur que celui de mon voisin. »
Capitaine Pierre Wolff.[211]

> « Après quelques semaines de cette existence souterraine dans l'ouvrage du Hochwald, on ne se rend plus compte de rien. Les canonniers qui galopent dans le tunnel, faisant sonner le béton sous leurs lourds godillots, savent à peine s'ils vont déjeuner ou dîner. (…) Ce n'est plus la montre qui règle leur existence, ni le soleil : c'est le service. Ils ont leurs mesures à eux, leurs usages à eux, comme ils ont leur lumière spéciale et leur climat particulier. La ligne Maginot assujettit la vie aux lois de la mécanique.
>
> (…) Qu'ils soient de la grotte de droite ou de celle de gauche, ces troglodytes parlent pourtant le même idiome. Ainsi, pour désigner l'endroit, ils ne disent jamais, comme les gens d'en haut, « la ligne Maginot », ou « l'ouvrage », ou même « le béton ». Ils disent « le trou ». À cette profondeur, on ne pouvait mieux trouver. Cela fait image. »

Le trou. L'expression qui marque Roland Dorgelès[212] lorsqu'il partage pour quelques jours le quotidien des soldats de l'ensemble du Hochwald (S.F. Haguenau), en avril 1940, est effectivement répandue parmi les équipages d'ouvrage. C'est du « trou » que le sergent André Marchand, sous-officier des transmissions à l'ouvrage du Bovenberg (S.F. Boulay), écrit à son épouse dès sa mobilisation[213] :

> « Le trou, 28 août 1939. Ce soir, je descends au 7e étage (128 marches) et pas d'ascenseur. (…) Demain je pourrai te donner mes impressions de taupes. (…)
>
> 15 septembre 1939. Je continue à coucher à mon 7e dessous, je commence à me faire à mon existence au centre de la terre. Il faudra que je relise le livre de Wells qui relate un voyage à ce lieu. »

Quelques dizaines de kilomètres plus à l'ouest, dans le Secteur Fortifié de la Crusnes, les hommes de Fermont détournent avec humour le nom de leur ouvrage, en baptisant leur journal de

[211] Propos recueillis par l'académicien André Maurois auprès du capitaine Pierre Wolff, commandant le Petit Ouvrage du Bois de Bousse (ligne Maginot, S.F. de Boulay) et reproduits dans *Le Figaro* du 29 décembre 1939.
[212] Roland Dorgelès, *La Drôle de Guerre*, Paris, Albin Michel, 1957. Chapitre repris de l'article d'avril 1940 écrit pour le journal *Gringoire*.
[213] Fonds Association pour la Conservation de la Mémoire de la Moselle en 1939-1945 (Hagondange). Correspondances du sergent André Marchand (18e régiment du Génie) à son épouse.

guerre « Fermons… le trou »[214], alors même que « l'écho du Hochwald » devient « Dans le trou » pour son ultime numéro de juin 1940[215].

Sans le présenter comme tel, Dorgelès met également en lumière un vieux paradoxe. Il est bien sûr captivé par l'antre troglodytique dans lequel évoluent les équipages d'ouvrage. Hommes des cavernes, hommes des casernes [souterraines], ce syntagme n'a d'ailleurs pas échappé aux soldats-artistes des troupes de forteresse, tels le canonnier Georges Forgeron[216] ou le maréchal des Logis Robert Louard[217] qui représentent leurs camarades grimés en *Homo sapiens* ou entourés de fantômes. Mais comme certains dessins de ce dernier se détachent du thème mystique que lui inspirèrent les profondeurs de l'ouvrage du Hackenberg[218] pour montrer une vision plus industrielle de son quotidien d'artilleur, Dorgelès jongle entre les termes « grotte », « crypte » ou « caveau » et ceux de « surpression atmosphérique », « mécanique », « métro » au fil de sa narration. Toute la complexité des rapports entretenus entre la sphère matérielle et l'univers mental paradoxal qu'elle impose aux hommes, entre technicité du service et conditions de vie des servants enfouis sous la terre, est ici posée. On mesure nettement tout l'aboutissement d'une mutation permanente de la poliorcétique depuis le XIXe siècle, et l'héritage psychologique et technique de l'expérience des tranchées et de Verdun sur la conception de la ligne Maginot. Il n'est d'ailleurs qu'à compulser l'œuvre de jeunesse dans laquelle Dorgelès transpose sa propre expérience combattante vingt ans plus tôt, les fameuses *Croix de bois*[219], mais aussi les lettres rédigées par l'historien Jules Isaac ou les carnets du caporal Louis Barthas, pour retrouver, au cœur de la Première Guerre mondiale, l'accentuation brutale de la fracture entre une technicité toujours accrue des outils de combat, et l'enfouissement proportionnel de l'homme dans le sol défendu, exigé pour se prémunir d'une technologie que maîtrise également l'ennemi.[220] Ainsi les champs lexicaux s'entrechoquent-ils en permanence dans ces récits, volontairement sélectionnés ici pour leur éclectisme – le roman de guerre, les correspondances privées et les carnets personnels retravaillés après-guerre. Inévitable, la thématique de la terre ancestrale – « la grotte », « les taupinières » (Dorgelès)[221], « trous de taupes », « enterré vivant », « abris-cavernes » (Isaac)[222], « revenants de l'âge des cavernes » (Barthas)[223] – le dispute au vocable d'une guerre industrielle où le champ de bataille « fume comme une usine » chez le lauréat du prix *Femina*[224], où le paysage à l'air

[214] Fondé en mai 1940. L'Association des Amis de l'ouvrage de Fermont et de la ligne Maginot en possède la collection complète.
[215] Fondé en novembre 1939, l'intégralité des douze numéros est conservée au musée de la Base aérienne 901 occupant le site.
[216] Biographie complète en annexe n°1.
[217] Biographie complète en annexe n°1.
[218] Et la légende locale d'un seigneur condamné à hanter la chapelle mérovingienne du Hackenberg proche des observatoires de l'ouvrage.
[219] Roland Dorgelès, *Les Croix de bois*, Editions Albin Michel, 1919.
[220] Les 18 et 19 juin 2009, à Verdun, deux journées d'études ont été consacrées à *Verdun dans le « système-tranchée »*. À retenir en particulier la communication du professeur François Cochet : *La tranchée, conséquence d'une forme de combat et représentations mentales.*
[221] Roland Dorgelès, *Les Croix de bois,* op.cit., p.163, p.174. « À tout moment, pourtant, un coup sourd ébranlait la butte et la détonation entrait, avec un coup de vent, dans notre grotte dont les bougies tremblaient. »
[222] Jules Isaac, *Un historien dans la Grande Guerre. Lettres et carnets 1914-1917,* Armand Colin, 2004. Page 67 « Mais les heures étaient plus longues encore dans ces trous de taupes creusés dans la colline. (…) Là-haut, on a la sensation d'être enterré vivant » ; p. 101 « ce formidable travail de taupe » ; p. 146 « prisonniers entre deux murs de terre sans horizon ».
[223] Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, Editions de La Découverte, 2003, p. 43.
[224] Roland Dorgelès, *Les Croix de bois,* op.cit. : p. 159 « Bombardé sans répit, le calvaire fumait comme une usine » ; p. 206 « [Montée en ligne] On repartait la gorge sèche, sans savoir où. (…) entre deux salves, les commandements passaient quand même, ainsi qu'un ordre de contremaître transmis dans un fracas d'usine ».

faux, désert et tout truqué » comme le confie l'universitaire à son épouse[225], et se bat le « matériel humain » sous la plume du tonnelier audois[226].

En somme, la technicité toujours accrue des projectiles et de leurs propulseurs – pour une large part, l'artillerie et l'aviation – engendre une promiscuité équivalente du mode de vie des défenseurs. Si les concepteurs de la ligne Maginot créent une artillerie de forteresse d'un rendement et d'une résistance exceptionnels, la prise en compte des évolutions poliorcétiques et de « l'école à feu » de Verdun, les conduit à plonger les servants dans les entrailles de la terre, dans un environnement assurément moderne – électricité, eau courante – mais pas moins « cryptal » – comme l'écrira plus tard Philippe Truttmann[227] – après plusieurs jours passés sous l'éclairage blafard d'une lumière artificielle et au contact d'une humidité omniprésente.

On assiste en fait, des grands bouleversements balistiques du XIXe siècle à la veille de la Seconde Guerre mondiale, à une inversion radicale du rapport de l'homme à la fortification. Car l'être humain a longtemps construit ses forteresses à son image, ou pour être juste, à l'image de son pouvoir politique. Les architectes italiens de la Renaissance, tels que Pietro Cataneo et Pacietto, avait lancé, pour parer aux évolutions récentes de l'artillerie, le concept de la forteresse bastionnée pentagonale, et par extrapolation anthropomorphique, à l'image du souverain, le bastion frontal figurant sa tête résolues face à l'ennemi, les quatre autres les bras assurant la défense externe et les jambes du monarque contrôlant la ville toujours prête à se révolter.[228] L'abandon progressif de ce modèle[229] à partir du milieu du XIXe siècle, engendre une suite d'atomisations des cellules défensives jusqu'en 1940. Les enceintes urbaines explosent en forts détachés péri-urbains dont le rayonnement croissant suit l'évolution de la portée de l'artillerie adverse, avant qu'eux-mêmes ne soient progressivement éclatés en blocs de combat[230] interdépendants définitivement affranchis des villes, pour prendre position en rase campagne face à la frontière. Dans ce processus s'étalant sur plusieurs décennies et dont la crise de l'obus torpille et la Première Guerre mondiale constituent des paliers majeurs, le soldat-défenseur est séparé des civils avant de disparaître complètement du champ de bataille sous des tonnes de terre et de béton. Autrefois miroir de l'homme et de sa vision du monde[231], la fortification devient un cheval de Troie mécanisé. Quels extrêmes entre le canonnier de rempart ajustant sa pièce à l'air libre face à l'envahisseur et son homologue de 1940 réglant le tir d'une tourelle par trente mètres de fond ! En marge de l'évolution *du corps redressé, visible du soldat du début du XIX° siècle, au corps couché,*

[225] Jules Isaac, *Un historien dans la Grande Guerre. Lettres et carnets 1914-1917*, op.cit., p. 67.
[226] Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas*, op.cit., p.384.
[227] Commandant Philippe Truttmann (sous le pseudonyme de Louis Claudel), *La ligne Maginot, conception – réalisation*, Association Saint-Maurice pour la recherche de documents sur la forteresse, 1974, p.30.
[228] Jean-François Pernot, *Murs et tubes, Introduction aux problèmes permanents de tirs et de protection*, op. cit. Dans un même ordre d'idée, nous retiendrons également l'œuvre défensive de Benjamin Franklin, à Philadelphie, soit le fort Miflin, dont le tracé reprend le contour du symbole de la franc-maçonnerie – combinaison du compas et de l'équerre – à laquelle appartient le scientifique.
[229] Ce modèle reste effectivement prédominant deux siècles plus tard, les places fortes en forme d'étoile de Vauban renvoyant à la domination territoriale du Roi soleil. Le décor très abouti et étudié des portes des places fortes de Vauban participait également grandement au rayonnement de Louis XIV.
[230] Nous avons décortiqué ce long processus dans le chapitre 1.
[231] À l'instar du *Torione* inventé à la Renaissance par les Italiens, qui permettait de tirer sur 360° et répondait « à la vision philosophique d'un monde centré, d'une création équilibrée, tout en assurant la possibilité de tirs vers la ville en cas de révolte. » Jean-François Pernot, *Murs et tubes*, op.cit.

recroquevillé, invisible, humilié[232] du fantassin de ligne du siècle suivant, le soldat de forteresse disparaît quant à lui progressivement et bien avant 1914 sous le sol, d'où il règle son armement qui se meut seul à la surface du champ de bataille.

L'étude de l'iconographie exécutée par les contingents qui occupèrent les forts imaginés par le général Séré de Rivières, les *Festen* et les ouvrages de la ligne Maginot va nous en apprendre beaucoup sur leurs systèmes de représentation, leur code des sensibilités et leur adaptation à leur environnement spécifique… Avant, néanmoins, de nous lancer dans l'approche de ce corpus occupant le cœur de cette étude, souhaiterions-nous brosser un portrait liminaire de ces microsociétés par le biais de sources conventionnelles. Il nous paraît effectivement important de saisir le mode de fonctionnement de celles-ci avant d'en aborder les manifestations graphiques.

Les garnisons de la Grande Guerre

Lorsqu'éclate la Grande Guerre, les systèmes défensifs permanents des belligérants sont sortis de terre depuis de nombreuses années, à quelques exceptions près telles celle du fort de Vacherauville, à Verdun, en voie d'achèvement, ou celle de la *Feste* von der Goltz, encore en chantier au sud-est de Metz. La plupart des autres sites existent au moins depuis quelques années, alors que certains forts français, remaniés ou non, ont parfois jusqu'à quarante ans d'âge ! C'est dire si les forts sont aptes à recevoir leurs effectifs en 1914…

Comme la conception tactique et technique de ces fortifications, qui a suivi une voie propre aux deux pays et que nous avons détaillé dans le chapitre précédent, leur viabilité a, elle aussi, été fort différemment pensée. Les *Festen* allemandes sont largement plus évoluées dans ce domaine que les forts français. Certes, de part et d'autre de la frontière, les garnisons du temps de paix disposent d'une manutention – en terme militaire d'une boulangerie et de fours à pain – et de systèmes de ravitaillement en eau bien étudiés. La différence se creuse au profit du soldat de forteresse allemand dans tous les autres domaines. Les cuistots français exercent leur art sur une cuisinière à charbon ? Les Allemands disposent de trois marmites autoclaves[233] par caserne. Les premiers se reposent sur des sommiers en bois, à la chaleur de petits poêles collectifs répartis dans chaque chambrée ? Les seconds sommeillent sur des hamacs[234] individuels et bénéficient du chauffage central. De même, les lampes à acétylène, à huile ou à pétrole éclairant l'intérieur des nombreux forts français dépourvus des petits groupes électrogènes Aster équipant quelques sites modernes, sont-elles reléguées, dans les groupes

[232] Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre. Une anthropologie de la guerre moderne (XIX°-XXI° siècle)*, Seuil, 2008.
[233] Récipient métallique à parois épaisses et à fermeture hermétique, pour opérer la cuisson ou la stérilisation par la vapeur sous pression.
[234] Généralisés dans les groupes fortifiés les plus récents. Les châlits métalliques restent partiellement de mise dans les premières *Festen*. Le hamac présente plusieurs avantages certains par rapport à la couchette fixe : il est plus flexible en cas de secousses dues aux bombardements et permet de laisser une salle libre en quelques minutes pour un autre usage.

fortifiés du Reich, par un éclairage électrique intégral alimenté par une salle des machines. Enfin, nous ne saurions clôturer ce rapide état des lieux comparatif en évoquant le symbole du confort et de l'hygiène des *Festen*, les fameux cabinets d'aisance, constitués de sièges munis de cuvettes et de battants en bois, là où, on l'aura deviné, les Français emploient de rudimentaires latrines « à la turc ».[235] Pour comprendre ces écarts, et éviter de verser dans le sempiternel poncif d'une France constamment en retard d'une guerre, encore faut-il bien garder à l'esprit le dogme de l'offensive qui règne dans l'hexagone avant 1914 et la relégation au second plan des dossiers de fortification. Une réflexion émise par la Haute Commission des Places Fortes (H.C.P.F.) le 19 avril 1908[236], permet de saisir l'état d'esprit de l'époque. Alors que dans le cadre de la dispersion de la puissance de feu et d'une partie de l'effectif des forts dans les intervalles, des abris de combat indépendants sont édifiés pour abriter les compagnies chargées des contre-attaques, la H.C.P.F. juge les abris de la place d'Epinal trop confortables, reprochant l'installation de lits de camp en lieu et place des bancs rabattables prévus à l'origine, ainsi que l'aménagement de citernes et de cuisines. Incontestablement, l'argument financier pèse dans la critique assénée par la commission, qui finance déjà péniblement l'armement cuirassé en pleine rigueur budgétaire, mais la crainte qu'un confort trop étudié ne délite la combativité et la réactivité des combattants apparaît également en filigrane. La défense se doit d'être agressive et à ce titre, tout « superflu » est rigoureusement proscrit.

Avant 1914, dans l'un et l'autre camp, les installations sont entretenues et servent à l'entraînement de générations de conscrits encadrées par un noyau actif d'officiers et de sous-officiers. En France, dès 1875, chaque régiment d'infanterie de place passe à quatre bataillons, le quatrième, dit « de forteresse », constituant la base de la garnison des forts.[237] De l'autre côté de la frontière, à Thionville, Metz et Strasbourg, des détachements de mitrailleuses de forteresse sont également constitués et des régiments d'artillerie à pied se familiarisent à l'artillerie cuirassée au cœur des *Festen* plusieurs semaines dans l'année.[238] Parmi eux, le 2e régiment d'artillerie à pied bavarois cantonné à Metz, au sein duquel se forme le jeune lieutenant Kesselring avant-guerre :

> « Metz (…) était, comme ville de garnison et forteresse, le meilleur lieu de formation possible, pour un jeune soldat plein de zèle. Il n'y avait pas de nouveauté militaire qui ne trouvât à Metz son champ d'expérimentation. L'instruction était rude. L'esprit de Haeseler et la proximité de la frontière faisaient que la préparation au combat la plus poussée primait toute autre considération…

[235] Etat des lieux dressé à partir des prospections de l'auteur sur le terrain et des fonds archivistiques du Service Historique de la Défense : Archives du Génie : Art. 8 – section 2 : *fiches de renseignement sur les nouveaux ouvrages de la défense* et *rapports officiels du commandement supérieur des troupes de Lorraine « Place de Metz : description des ouvrages »*.
[236] S.H.D., carton 7N1804, *H.C.P.F., note sur certaines questions intéressant l'organisation des places fortes, 19 avril 1908.*
[237] S.H.D., cartons 26N705, 25N186, 26N706, 26N707.
[238] Archives de la bibliothèque du Musée de Rastatt, Erinnerungsblätter deutscher Regimenter, historiques régimentaires recomposés. Archives privées.

En 1911, tout changea ! (…) À partir de ce moment, les « alertes de forteresse » se multiplièrent, alertes qui, par exemple, obligeaient mon unité à gagner à marche forcée les positions d'artillerie du fort « Kronprinz »[239], à Ars-sur-Moselle.

Lors de mon incorporation au 2e régiment d'artillerie bavarois, celui-ci était un régiment de forteresse. Nous recevions l'instruction sur de nombreux matériels, depuis le canon-revolver de 37 mm jusqu'au mortier de 280 mm, mais, conformément à notre emploi de mobilisation, nous étions surtout formés au service des batteries blindées (de forteresse). Nous apprenions à tirer avec précision, même aux grandes distances, et à nous servir des nouveaux moyens de reconnaissance, d'observation et de transmissions. »[240]

En Allemagne comme en France, les éléments d'active et les appelés du contingent se familiarisent les premiers à l'univers tout particulier de la forteresse… Certaines casernes ont bien conservé leur appareillage en pierre de taille et leurs larges ouvertures, mais le béton a presque partout fait son apparition. Kesselring découvre ainsi les vastes casernes de la *Feste* Kronprinz, construites sur plusieurs étages et affichant d'immenses façades grises percées d'étroits créneaux de tir dédiés à la défense rapprochée. De même arpente-t-il les galeries de liaison creusées à quelques mètres de profondeur pour rejoindre sa « batterie blindée » composée de tourelles de 10 ou de 15 cm.

De part et d'autre, le contact de la forteresse est parfois rude, comme l'atteste les correspondances établies entre les jeunes conscrits et leurs familles.[241] Relégués loin des centres urbains et de leur activité, les appelés[242] incorporés aux garnisons[243] des forts détachés découvrent les premiers le quotidien tout particulier imposé par leur curieuse condition d'exilés, plongés en pleine campagne. Déjà « Privés d'amour »[244], ces jeunes hommes se retrouvent privés de civils et de « civilisation » en général. Dans les forts de Toul et d'Epinal, les « vivement la quille » sont fréquemment remplacés par des « vivement la fuite » sur les murs des chambrées[245], les citadins vivant sans doute plus mal encore que les fils de paysans, leur ermitage forcé, comme en témoigne l'extrait de cette lettre à une amie, écrite par un Français de la classe 1908, originaire de Coulommiers (Seine-et-Marne) et affecté au fort de Manonviller (Est de Lunéville) :

« Hier, nous sommes allés à la frontière, en marche, nous avons vu l'Allemagne, comme tu vois nous sommes loin, bien loin, surtout de l'ennui où je me trouve. Deux ans, c'est long, il n'y a qu'un mois que j'y suis, je ne me plains de rien, mais il me semble qu'il y a déjà 1 an que je suis enfermé

[239] Il s'agit en fait de la *Feste* Kronprinz.
[240] Maréchal Kesselring, *Soldat jusqu'au dernier jour*, Paris, Charles Lavauzelle & Compagnie, 1956.
[241] Nous ne sommes pas parvenus à retrouver ce type de correspondances dans les fonds d'archives publics. Les quelques cartes postales retrouvées sont issues de collections privées. En Allemagne, plusieurs séries de cartes postales intitulées *Gruss von* (salutation de) ont été imprimées à l'intention des permanents des *Festen*. On en retrouve également en France, où les garnisons du temps de paix pouvaient écrire à leurs proches sur des cartes postales ornées de dessins représentant notamment l'entrée du fort concerné.
[242] À partir de 1889, la durée du service militaire est de trois ans en France, ramenée à deux ans en 1905, contre deux ans en Allemagne depuis 1893. Michel Bozon, *Les conscrits*, Nancy, Bibliothèque Berger-Levrault, Collection Arts et traditions populaires, 1981.
[243] Formées à partir des bataillons des 166e régiment d'infanterie à Verdun, 168e à Toul, 153e au fort de Manonviller, etc. (Fonds S.H.D.)
[244] L'expression légende de très nombreuses cartes postales envoyées par les conscrits. Archives privées de l'auteur.
[245] Voir Tome 2, système Séré de Rivières, Places Fortes de Toul et Epinal.

dans cette forteresse pour ne pas dire cette prison. Le plus triste pour nous, c'est le dimanche. Juge donc, sous terre, quel amusement on peut avoir, on est souvent rêveur. » [246]

À l'été 1914, le rêve et l'ennui cèdent la place à la fébrilité de l'entrée dans le conflit et pour la première fois les systèmes fortifiés permanents français et allemands reçoivent leurs garnisons de guerre.

1914 : parenthèse française, installation allemande

Au regard de l'indigence des sources, force est de reconnaître d'entrée que les garnisons originelles des forts et *Festen* constituent une sérieuse énigme difficile à percer à jour. Bien sûr, nous connaissons les numéros des unités ayant occupé les principales places, mais la répartition de leurs bataillons sur le terrain reste assez floue.

Du point de vue allemand[247], les historiques régimentaires conservés sont le plus souvent le fruit de recompositions réalisées après 1918, quand ils n'ont pas été purement et simplement perdus au cours de la Seconde Guerre mondiale, notamment pour certaines unités de Metz. Lorsque le *Drohende Kriegsgefahr* – danger de guerre imminent – est décrété le 31 août 1914, le plan de mobilisation prévoit le passage de témoin entre les « troupes de sécurité », soit des unités d'infanterie d'active établies à proximité des fortifications pour assurer la transition avant de gagner le front, et les éléments de *Reserve* – constitués de jeunes ayant achevé leur service militaire et âgés de moins de 27 ans et demi – et de *Landwehr* – regroupant des hommes âgés de 27 ans et demi à 38 ans et demi – composant la garnison de guerre définitive.[248] Il en est tout autre pour les artilleurs d'active, formés au maniement délicat des batteries cuirassées avant-guerre et affectés à ces dernières pour y former progressivement les néophytes de la *Landwehr* et les bataillons d'Ersatz – formations de renfort. Si la majeure partie de ces régiments est progressivement transférée vers le front, quelques bataillons épars sont néanmoins maintenus sur place longtemps après l'entrée en guerre.[249] Voici pour les principes de base. Voyons la mise en place effective du dispositif dans ces grandes lignes en août 1914.

Subordonnée à Metz, avec laquelle elle forme la *Moselstellung*, la place de Thionville reçoit ainsi le 15e régiment de *Landwehr* à partir du 9 août, qui rejoint dans les *Festen* les détachements de mitrailleuses de forteresse n°11 et 15 ainsi que deux compagnies du 8e et du 16e régiment d'artillerie à pied. Quatre brigades de *Landwehr* gagnent Metz dans la seconde semaine du mois d'août, la 13e et la

[246] Archives privées – Stéphane Gaber. Carte postale illustrée intitulée « Du fort de Manonviller, je vous envoie ce souvenir », imprimée par le libraire-éditeur Quantin en 1908. Le courrier est daté du 6 novembre 1908.
[247] Quelques historiques régimentaires ont pu être retrouvés au Bayerisches Hauptstaatsarchiv IV, Kriegsarchiv, München ; Hauptstaatsarchiv Stuttgart (Heeresarchiv) pour la *Moselstellung* et aux archives de la bibliothèque du Musée de Rastatt pour la place de Strasbourg.
[248] Hauptstaatsarchiv Stuttgart (Heeresarchiv), D.V.E. 250a-g *Armierungsvorschrift* ((Projets de mise en état de défense planifiés dès 1910).
[249] Idem ; Hauptstaatsarchiv Stuttgart (Heeresarchiv), D.V. 1018g *Taschenbuch des Fußartillerie-Offiziers*, 1914.

14e formées en Magdebourg, la 30e et 31e en provenance de Rhénanie.[250] On retrouve le 2e régiment d'artillerie à pied de Kesselring et le 8e régiment d'artillerie à pied, cantonnés à Metz en temps de paix et connaissant la manœuvre des tourelles tournantes sur le bout des doigts. Au nord de l'Alsace enfin, la 30e Division de Réserve dispatche ses unités dans les forts de Strasbourg, la *Feste* Kaiser Wilhelm II et en rase campagne. On y retrouve notamment trois brigades de *Reserve* (60e, 3e et 10e brigades d'infanterie de réserve Bavaroises), autant de *Landwehr* (44e, 52e et 42e brigades de *Landwehr*), quatre détachements de mitrailleuses de forteresse, des éléments du 14e et du 13e régiment d'artillerie à pied chapeautant les unités de *Reserve* et de *Landwehr*.[251]

Comme nous pouvons le constater, à l'exception du noyau dur des régiments d'artillerie à pied – auxquels s'ajoutent les machinistes spécialisés dans l'entretien des salles des machines des *Festen* – les garnisons de guerre sont presque essentiellement composées de troupes formées sur le tas, au cours de la lente phase de mobilisation des belligérants.

En France, les grandes places de l'est disposent chacune de régiments d'active non endivisionnés. Ainsi, les forts et les intervalles de la place de Verdun sont-ils occupés par les compagnies des 164e, 165e et 166e régiments d'infanterie, ce dernier occupant également les forts de rideau des Hauts de Meuse. Plus au sud, deux compagnies du 167e R.I. occupent le fort de Manonviller, isolé en avant de la trouée des Charmes, ses autres compagnies étant affectées à la Place de Toul, aux côtés du 168e et du 169e R.I.. Enfin, les fortifications d'Epinal sont prises en charge par le 170e R.I..[252] Même s'ils n'en portent pas officiellement l'épithète, ces régiments sont bien qualifiés d'unités de forteresse par leurs soldats.[253] Début août 1914, ils sont complétés de réservistes principalement originaires du nord-est et de la région parisienne. Dans chaque place, les compagnies sont partagées en fonction des besoins, telle, par exemple, la répartition opérée le 11 août 1914 par le colonel Jacquot, commandant le 166e R.I. de Verdun – P.C. au fort de Belrupt –, une section de mitrailleuses occupant l'ouvrage d'Haudainville pour la 2e compagnie, une l'ouvrage de Déramé pour la 8e compagnie et une autre pour la 6e compagnie, une l'ouvrage d'Eix pour la 10e compagnie (les mitrailleuses mises en place sur des affûts de rempart), une dernière, enfin, le centre de résistance de Moulainville pour la 11e compagnie…[254]

[250] Pour le détail des unités, consulter l'ouvrage de Rémy Fontbonne, *Les fortifications allemandes de Metz et de Thionville, 1871-1918*, Metz, Editions Serpenoise, 2006, p.105-106.
[251] De même que pour la *Moselstellung*, le détail des unités affectées aux fortifications de Strasbourg s'avérerait fastidieux et sans intérêt dans le cadre de cette étude, car encore faudrait-il citer les éléments du Génie, dont les détachements radio de forteresse, etc. Pour en savoir plus, consulter l'excellent ouvrage de Philippe Burtscher, *1870-1918, De la ceinture fortifiée de Strasbourg à la Position de la Bruche*, Cercle d'Etude des Fortifications, Société d'Histoire de Mutzig et environs, 1999, p.140-142.
[252] S.H.D., cartons 26N705 (J.M.O. 166e R.I.), 25N186 et 26N706 (J.M.O. 168e R.I.) et 26N707 (170e R.I.).
[253] Comme l'atteste le soldat Marcel Laurent, mobilisé au fort d'Ecrouves (Toul), qui parle de 168e régiment d'infanterie *de forteresse* pour évoquer son unité (témoignage inédit conservé aux archives départementales de Meurthe-et-Moselle, cote 1 J 227) ou le romancier Louis Pergaud, alors qu'il perçoit des rumeurs de départ prochain de « son » 166e R.I., le 27 août 1914 : « *De forteresse*, notre régiment deviendrait régiment de marche » (*Les tranchées de Louis Pergaud*, Verdun, 14/18 Meuse et Conseil général de la Meuse, 2006, préface de François Cochet). Dans son évocation héroïque des combats du Bois le Prêtre, publiée chez Hachette et Cie en 1918, Jacques Dieterlen parle de la *Division de forteresse de Toul*.
[254] S.H.D., carton 26N705, *J.M.O. 166e R.I.*.

Egalement chargés de la défense mobile, en avant des fortifications, ces régiments ne peuvent occupés à eux seuls les forts détachés et les effectifs sont rapidement complétés par des régiments d'Infanterie Territoriale à l'issue de la mobilisation, soit les 44e, 42e et 43e R.I.T. respectivement pour Verdun, Toul et Epinal.

Formés avant-guerre – comme en Allemagne – dans ces trois places, les 5e, 6e et 8e régiments d'artillerie à pied servent les cuirassements et l'armement sous-béton des coffres de contrescarpe flanquant les fossés. Comme le rappelle le lieutenant Ménager[255], commandant l'artillerie du fort de Moulainville (Verdun), les régiments d'artillerie à pied « étaient composés de braves gens des Ardennes, de la Meuse, de la Marne, de l'Aisne et de quelques Parisiens, dont beaucoup avaient servi dans l'artillerie de forteresse et connaissaient les forts pour y avoir caserné ou manœuvré en temps de paix ». Plus encore qu'à Metz, le service des tourelles tournantes et à éclipse françaises exigeait des servants hautement qualifiés qui restèrent d'ailleurs en poste toute la durée de la guerre.

Mais alors, au-delà des ordres de bataille, qu'en est-il de la vie quotidienne de ces hommes au contact de la fortification permanente en 1914 ? Il n'appartient pas vraiment aux sources officielles de nous renseigner sur ce point. Seule la prise de parole des témoins, sous ses formes diverses – témoignages oraux, carnets personnels… – pourrait nous éclairer. Or, cette prise de parole est presque inexistante.

Nous arrivons tout d'abord trop tard pour interroger de potentiels témoins de cette mobilisation et de ce premier contact. Les sources écrites sont tout aussi peu nombreuses… Parmi les milliers de témoignages publiés, ne s'est-il pas trouvé un écrivain-combattant pour évoquer les fortifications de 1914 ? Si peu… Certes ils sont nombreux à pénétrer la sphère d'influence des places fortes, à l'image du lieutenant Paul Tuffrau qui remarque bien les forts des Hauts de Meuse le 14 août 1914 :

> « Départ pour Jouy-sous-les-Côtes. Paysages montueux et boisés qui finissent brusquement dans de vastes plaines brumeuses et ensoleillées, où se lèvent ça et là de vastes redoutes, taillées en arêtes de falaise. Beaucoup de caractère. (…) Partout des troupes : artillerie, infanterie, pas de cavaliers. Les glacis des forts sont couverts d'abattis pour lesquels les habitants ont été réquisitionnés, et qui jaunissent au soleil. »[256]

De même, plus au nord, à l'est de Verdun et presque à la même période, Maurice Genevoix évolue avec le 106e R.I. dans un paysage similaire et décrit sommairement les forts de la place, sans en approcher davantage les rouages :

> « Ce matin le régiment a fait une étape facile, par Douaumont, Fleury, Eix, à travers une région montueuse et boisée, où les forts étalaient leurs levées de terre envahies d'herbes et laissaient entrevoir

[255] Lieutenant R. Ménager, *Les forts de Moulainville et de Douaumont sous les 420*, Paris, Payot, 1936.
[256] Paul Tuffrau, *1914-1918. Quatre années sur le front. Carnet d'un combattant*, Paris, Imago, 2003, p.31.

leurs coupoles écrasées. (…) Nous traversions des escouades de territoriaux avec des outils sur l'épaule, des artilleurs de forteresse massifs (…). »[257]

Même le prix Goncourt 1910[258], le sergent Louis Pergaud, pourtant mobilisé au 166e régiment d'infanterie de Verdun, ne perçoit rien ou presque de la vie des garnisons depuis les casernes Chevert et Jardinfontaine où il instruit les recrues avant de partir à son tour aux tranchées.

Au-delà pourtant du mutisme imputable au manque d'observateurs, se dessine également un silence volontaire chez les rares témoins directs ayant pris part à l'occupation des forts et dont les écrits nous sont connus. Tel est le cas remarquable de Georges Curien, territorial vosgien mobilisé au 43e R.I.T. affecté à Epinal[259] où il arrive le 1er août 1914 :

« Nous partons, ma compagnie (la 6e) occupe le fort de Longchamp[260]. Nous sommes logés dans les casemates de guerre, à 20 pieds sous terre. Exercices et manœuvres, *rien d'intéressant.* »

Il s'ensuit un trou dans ses carnets jusqu'au 18 août, date à laquelle il quitte le fort pour cantonner à Jeuxey, puis à Aydoilles, en avant du fort de Deyvillers. Le 19 décembre, alors qu'une partie de son unité rejoint le front arrière des Vosges, à quelques kilomètres du col de la Chipotte, il note : « C'est ici que peut commencer mon journal ». Mais l'action est de courte durée est déjà, il se résigne le 19 janvier 1915 :

« Après des ordres et des contre-ordres, on nous apprend que nous retournons en arrière. Il faut que nous soyons rentrés dans le camp retranché d'Epinal pour le 22 au soir. Je crois que pour un certain moment, je puis clore ce journal car, là-bas, *rien de bien intéressant qu'une vie de garnison*. Ici, passe encore, on sait que c'est la guerre. »

Ces quelques morceaux choisis montrent bien l'état d'esprit d'un soldat de forteresse en 1914 : la vie dans les forts n'est pas la « vraie » guerre, elle ne vaut pas la peine d'être contée, ni au grand public, ni à soi-même… Seule l'expérience au front mérite d'être détaillée dans les carnets, nous ôtant par la même occasion, le seul matériau historique réellement consistant pour appréhender l'univers mental des premiers occupants des forts et *Festen*.

Heureusement pour nous, et parce qu'à toute règle se pose une exception, un témoin français a tout de même consigné en un long préambule son incorporation au 168e régiment d'infanterie *de forteresse*, occupant les forts du toulois en août 1914. Cette source rare et inédite, nous la devons à l'artiste – sculpteur et peintre – Marcel S. Laurent, originaire de Nancy et âgé de 27 ans à la déclaration de guerre. Bien que réformé[261], il décide de s'engager volontairement pour suivre une

[257] Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, Paris, Flammarion, 1950, p.75.
[258] Pour *De Margot à Goupil*.
[259] Georges Curien, *Carnet de guerre de Georges Curien, territorial vosgien*, Parçay-sur-Vienne, Anovi, 2001.
[260] Pour en savoir plus sur les caractéristiques techniques du fort de Longchamp : Thomassin Fabrice, *Le fort de Longchamp (1876-1914), genèse et évolution d'un fort de la place d'Epinal*, Mémoire de maîtrise soutenu à l'Université de Nancy en 1997, A.R.F.U.P.E., 2002.
[261] En 1906 suite à un accident. Archives privées de la famille Laurent.

amitié de vingt ans, Henri Lefranc, artiste comme lui. Incorporé à la garnison de Toul, à l'ouest de la ville, il monte finalement en première ligne en septembre 1914, au Bois le Prêtre, où il est grièvement blessé comme brancardier-volontaire. Gravement mutilé, convalescent puis démobilisé, Marcel S. Laurent exécute quelques encres à l'attention de l'ouvrage « Le Bois le Prêtre » que Jacques Dieterlen fait paraître aux éditions Hachette en 1918. Reprenant ses carnets de guerre au crépuscule de son existence, l'artiste rassemble ses souvenirs au début des années 1950, sans parvenir à les faire publier avant sa mort, qui survient en 1955. Nous n'insisterons pas, compte tenu les lignes qui précèdent, sur la belle surprise que fut pour nous la découverte de ces notes dactylographiées évoquant la garnison d'Ecrouves sur plusieurs pages et assez miraculeusement conservées aux archives départementales de la Meurthe-et-Moselle (Nancy)…[262]

Parti de Saint-Dizier où il est installé avec son épouse, Marcel S. Laurent arrive à Toul le 3 août 1914. Incorporé au 16-8, il est affecté à la 12e compagnie et dirigé vers le fort d'Ecrouves aux côtés de son camarade et d'un baroudeur de la coloniale, affligé – en termes fleuris – d'être « convoqué dans un régiment de genoux creux et de pieds plats qui n'a pas d'histoire », malgré ses sept années de campagne passées en Indochine et au Maroc… Au terme d'une longue marche sur la route stratégique, depuis laquelle ils aperçoivent les trains de mobilisés roulant sur Nancy, les trois hommes arrivent au fort :

> « Nous gagnons le plateau brûlant. Nous passons devant une petite butte ornée d'une guérite. Un caporal et trois soldats sont là. Le fort n'est que partiellement visible un peu plus loin. Un instant encore et nous franchissons le pont-levis. Pas de difficultés au poste de garde, des jeunes de l'active en treillis nous mènent obligeamment d'abord sous un porche voûté assez obscur où bonne est la fraîcheur, puis voici de nouveau le grand jour. Devant nous, une longue construction à deux étages où ; toujours guidés, nous grimpons. C'est un vacarme de tous les diables. Seul avec nous reste un jeune soldat.
>
> – Voilà votre crèche.
>
> La première impression n'est pas agréable, le plafond est bas, arrondi, un tunnel. De chaque côté, une rangée de lits jumeaux superposés. Haran, l'habitué des grands espaces fait le compte.
>
> – Six lits à droite, autant à gauche, vingt-quatre et vingt-quatre, ça fait quarante-huit, plus les pajots des caporaux, on sera cinquante-deux là-dedans. Sur le coup de minuit, ça va corner.
>
> Le jeune soldat renchérit en connaisseur :
>
> – Oui, bien sur. Il y a la graisse d'armes qui en rance, les cuirs qui sont en cuir, les godillots de réserve passés au suif, la sueur refroidie, le linge sale, les pieds mal lavés, et le reste lavé si l'on veut. C'est pas tout, par là-dessus, il y a trop souvent « l'Opéra du pauvre » (…) C'est la philharmonie des soirs et des nuits, chaque fois que l'Intendance nous sert ses haricots. Ne t'effraye pas, c'est plutôt rigolo, c'est à qui placera une note bien à lui.

[262] Archives départementales de la Meurthe-et-Moselle, cote 1 J 227. Marcel S. Laurent, *Tonnerre des hommes*, récit dactylographié par une secrétaire commerciale en 1950.

(…) On s'installe. Je me trouve une fois de plus embarqué sur le même chemin que Lefranc, à l'étage supérieur du premier lit à gauche, nous serons voisins. C'est la plus mauvaise place, loin de la fenêtre. »

L'artiste et ses acolytes découvrent l'univers clos d'une garnison. Une fois franchi le pont-levis surplombant le fossé séparant le fort du monde extérieur, puis emprunté le couloir sombre reliant l'entrée à la caserne de gorge, ils se retrouvent plongés dans un environnement en parfait contraste avec la nature au cœur de laquelle le fort d'Ecrouves est isolé : l'étroitesse des chambrées, le brouhaha produit par les centaines d'hommes circulant dans la caserne et l'assortiment d'effluves désagréables détonnent avec l'immensité, la quiétude et les senteurs estivales de la campagne s'étendant à perte de vue.

La guerre elle-même est écartée – dans un premier temps – de ce huit clos, ne parvenant qu'en échos lointains aux occupants, par la présence de l'axe ferré Paris-Nancy tout proche… Laurent éprouve rapidement le besoin de prendre une bouffée d'air, et gagne les superstructures du fort dès qu'il en a l'occasion :

« On souffle un peu en regardant le panorama qui sur des lieues et des lieues, se déploie. C'est bien une immensité qu'on découvre de cette hauteur fortifiée. Collines, vallons et plaines s'enchevêtrent et mènent les regards vers des lointains bleuâtres dans une atmosphère tamisée qui prend une pureté d'opale. Et au loin, tout autour de Toul, les forts faisaient la toilette de leurs abords, des fumées s'élèvent très nombreuses. (…) Les yeux fouillent tout le pays, sur la voie ferrée les trains se succèdent sans arrêt. Des clameurs montent de ces longs convois et c'est toujours le même cri d'espoir qui revient : À Berlin, à Berlin ! »

Loin des bravades lancées par les troupes de campagne montant en ligne pour en découdre, Marcel S. Laurent fait l'apprentissage du service de forteresse. Comme les garnisons allemandes de la *Moselstellung* et de Strasbourg, les Français aménagent leurs positions. Dès le 4 août, la chambrée de 52 hommes à laquelle appartient Laurent regroupe la 4e section de la 12e compagnie. Pelles et pioches sur l'épaule, les hommes gagnent six jours sur sept et dix heures par jour, les abords directs du fort pour y creuser des retranchements extérieurs et dégager la végétation dense qui masque l'horizon. Jour de repos, le dimanche est employé au nettoyage du linge, étendu sur les « dessus » du fort d'Ecrouves qui devient pour quelques heures « le salon où l'on cause » :

« Le soir venu, la soupe mangée, les reins quelque peu raides, les mains pleines d'ampoules brûlantes, nous ne cédons pourtant pas à la tentation, au désir très vif d'aller sur les paillasses, tant nous voulons réduire la durée des heures à passer dans la puanteur chaude de la chambrée. Le refuge magnifique, c'est le haut du fort.

Là, étendu dans l'herbe fraîche, les yeux vers le ciel, je vois apparaître les premières étoiles qui se multiplient et c'est bientôt un firmament extraordinaire tapissé de sombre azur brodé d'or.

Les hommes, par petits groupes de dix, parlent de politique, de la guerre, des femmes, comparent leurs virilités. »

On retrouve bien là, dans ces thèmes de discussion, l'inspiration directe des graffiti exécutés dans la caserne du site[263] que la section rechigne tant à rejoindre. En retrait de l'épreuve effroyable du feu subie par les premières troupes au contact, la garnison opère une singulière inversion, désertant les murs protecteurs pour se *réfugier* autant que possible à l'air libre. Pris par leur labeur et décidés à se prémunir de l'atmosphère bruyante et nauséabonde des chambrées, les hommes connaissent au final peu les structures rassemblées dans l'enceinte de leur fort, comme le révèle encore Laurent :

« La compagnie occupe le fort depuis une dizaine de jours, conjointement avec un moyen détachement d'artillerie.

Cette importante construction n'est que peu connue de la garnison. Le gardien de batterie est « le Père Casey » et lui seul en possède les secrets. C'est un ancien adjudant qui n'a pas quitté les lieux. Il mange sa retraite, collé à cet ouvrage défensif de la place de Toul, y cultive un potager, possède un rucher et vit là en bonhomme tranquille, fidèle à ses murailles, attendant les évènements. »

Voici donc, en quelques passages, l'ambiance dans laquelle évoluent les compagnies des régiments de place, à Verdun, Toul et Epinal. Comme à Ecrouves, les fortifications sont activement mises en état de guerre et gardées par des effectifs en attente, davantage formés au maniement des outils de terrassement – du moins les fantassins : on se remémore notamment la vision que Maurice Genevoix a des besogneux artilleurs de forteresse à hauteur de l'ouvrage d'Eix, à l'est de Verdun – qu'à l'apprentissage de la défense de leurs forts[264], depuis lesquels ils doivent combattre en cas d'attaque. Entre autres exemples, sans citer un à un les historiques régimentaires des unités concernées, les compagnies du 166e R.I. affectées dans les forts orientaux de Verdun passent-elles la première moitié du mois d'août à installer des barricades en chicane sur les voies d'accès entre l'ouvrage d'Eix et le fort du Rozelier, à aménager des parapets d'infanterie dans tous les ouvrages occupés, à élargir les champs de tir et nettoyer les réseaux de fils de fer barbelés. Les cuirassements dernier cri avait bien été péniblement installés mais la végétation abondante présente dans l'enceinte des forts et à leurs abords directs montrait bien l'intérêt mesuré qu'on leur portait en 1914… À la lumière des observations de Laurent, mais il faudrait naturellement disposer de sources similaires pour les généraliser, toute fierté, tout esprit de corps autour des fortifications paraissent absent à Ecrouves, les réservistes, aucunement formés au contact des soldats d'active, vaquant de leur côté aux travaux demandés ou faisant du gardiennage, les vieux briscards, comme son compère Haran, éprouvant une certaine honte à servir la forteresse[265], regrettant pour leur part d'être maintenus à l'écart des combats. Tous sont persuadés, comme les états-majors, que la *furia francese* aura tôt fait d'emporter la victoire

[263] Voir Tome 2, système Séré de Rivières, Place Forte de Toul, fort d'Ecrouves.
[264] S.H.D., cartons 26N705 (J.M.O. 166e R.I.).
[265] « J'ai sept ans de campagne : Indochine et Maroc. Convoqué à la 12e compagnie ? Quelle fantaisie ! Dans un régiment de genoux creux et de pieds plats qui n'a pas d'histoire. C'est à rigoler, mais qu'est-ce qu'ils font donc dans les bureaux ? » A.D.M.M., cote 1j221.

au large des camps retranchés. Seuls les artilleurs du 6e régiment d'artillerie à pied brisent la quiétude de la garnison en visant les avions d'observation.[266]

Il n'y eut guère qu'une personnalité énergique comme le général Coutanceau, gouverneur de Verdun, pour tenter d'imposer un « esprit de forteresse » en 1914, en faisant graver la devise « S'ensevelir sous les ruines du fort plutôt que de se rendre » sur les frontons des entrées et des casernes des forts de la place et des Hauts de Meuse… Quelques activités culturelles, initiées par la hiérarchie locale, ont également été montées ici ou là pour créer une dynamique de groupe, comme au fort de Liouville (Hauts de Meuse), où le chef de bataillon Laugery constitua un théâtre dans les casemates.[267]

L'échec cuisant de la IIe Armée de Castelnau devant Morhange le 20 août 1914[268] brise définitivement le microcosme et la routine des forts français. Situés à cinquante kilomètres du champ de bataille, le soldat Laurent et ses camarades perçoivent immédiatement le changement :

> « Et c'est un vent violent qui s'est levé. Venant de l'est, balayant les coteaux lointains déjà noyés dans le crépuscule naissant. Il apporte comme une faible mais continue rumeur d'orage.
>
> – Silence ! ordonne Haran.
>
> Il s'est agenouillé les mains posées à plat sur les cuisses, sa silhouette se découpe sombre sur le ciel. Il fait de la main un signe qui réimpose le silence absolu et comme des voix chuchotent il lance vigoureusement :
>
> – La ferme !
>
> Il s'étend dans l'herbe, plaque son oreille au sol et les camarades à leur tour écoutent. L'attente n'est pas longue, il s'est relevé :
>
> – C'est le canon ! »

Le lendemain 21 août, les hommes observent avec inquiétude les trains militaires faire chemin inverse et se retirer vers l'ouest. Par l'entremise de travailleurs civils embauchés par l'autorité militaire pour établir de nouvelles lignes de défense[269], les hommes apprennent au fil des jours le bombardement de Longwy, les combats devant Nancy… La guerre devient une réalité aux yeux de la garnison touloise, à l'instar des « gars de Longwy », claquemurés dans le fort et qui s'insurgent d'être inutiles plutôt que de défendre leur cité ou du soldat Arlouette, qui pleure sur sa couchette en pensant à sa famille résidant à Pagny-sur-Moselle, entre Metz et Nancy.[270]

La rupture est sans commune mesure plus brutale pour les deux compagnies du 167e R.I. et les canonniers du 6e R.A.P. qui occupent le fort de Manonviller, chargé de contrôler les axes routiers,

---

[266] Ce qui est effectivement le cas à Ecrouves, comme le relate Marcel S. Laurent quelques jours après son arrivée. A.D.M.M., cote 1j221.

[267] Témoignage écrit du chef de bataillon Laugery sur les combats du fort de Liouville en septembre 1914 in *L'Illustration* du 4 mars 1916 : « Jusqu'au 22 septembre, tout alla bien là-haut. Comme mes hommes s'ennuyaient dans leurs casemates, je fis monter un théâtre, à l'instar de nos anciens de Crimée, et tous les soirs, il y eut représentation ».

[268] François Cochet, Rémy Porte (sous la direction de), *Dictionnaire de la Grande Guerre*, Paris, Editions Robert Laffont, 2008 ; Commandant Le Franc, *Le 20e corps dans la bataille de Morhange (20 août 1914)* in *Revue militaire française*, octobre décembre 1930, p.29-53.

[269] Qui montent tous les jours des villages de Grandmesnils et d'Ecrouves.

[270] Témoignage écrit de Marcel S. Laurent, op.cit.

ferrés et fluviaux à l'est de Lunéville. Si les artilleurs tirent à limite de portée sur des éléments avancés allemands depuis le 9 août, le retrait des Armées de Castelnau et Dubail, après les échecs de Morhange et Sarrebourg, laisse le fort livré à lui-même, qui se retrouve, le premier de Lorraine, soumis à la puissance de feu de l'artillerie moderne. La garnison du chef de bataillon Jean Rocolle est écrasée par un pilonnage dantesque de 5868 projectiles lourds entre le 25 et le 27 août 1914. Les vieilles tourelles Mougin sont endommagées, des dépôts sautent en série et les chambres et tourelles sont envahies par la fumée asphyxiante dégagée par l'explosion des projectiles.[271] Pendant 54 heures, le fort donne l'impression d'osciller de gauche à droite sous le poids et le nombre des obus[272], ballottant les hommes contre les parois, en proie à l'angoisse d'une asphyxie complète ou d'un ensevelissement total.[273] Rocolle fait hisser le drapeau blanc le 27 août, à 15h30. La garnison de 765 hommes compte quatre tués, vingt-cinq blessés et cent cinquante intoxiqués par les gaz.

Trois jours plus tard, le camp retranché de Verdun, progressivement pris en tenaille entre la Ve et la VIe Armée allemande effectue ses premiers tirs. Tour à tour, les forts de Vacherauville, Marre et Douaumont[274] expédient quelques obus au nord de la place, mais c'est plus au sud, sur les forts non modernisés des Hauts de Meuse[275], que les garnisons des 166e R.I. et 5e R.A.P. connaissent l'épreuve du feu, tout au long du mois de septembre 1914…

Violemment bombardée et attaquée à plusieurs reprises du 7 au 13 septembre, la garnison du fort de Troyon assiste à l'effondrement des façades de plusieurs casemates et de certains passages couverts frappés de plein fouet par les obus de 305 mm[276]. Quelques hommes sont écrasés sous les décombres et les blessés sont transportés dans les magasins-cavernes à l'épreuve, mais le fort tient tête à l'assaillant avec l'appui de ses collatéraux, Génicourt et Les Paroches.

Plus au sud, le fort du Camp des Romains est pris à parti par les 280 mm allemands à partir du 23 septembre. On assiste ici à une rupture de confiance nette de la hiérarchie – et donc des hommes – à l'égard de « sa » fortification. Déprimés, « tant au point de vue de la respiration qu'au point de vue nerveux »[277], les hommes, témoins de l'effondrement de certaines voûtes et à la destruction des blindages des ouvertures[278], « n'entrent qu'en tremblant sous les caponnières »[279], que le lieutenant-colonel David-Grignot finit par abandonner à leur sort, ce qui précipite la chute du fort, ainsi perméable à une intrusion de l'adversaire. Le 25 septembre, sa garnison rejoint celle de Manonviller en captivité. Pilonné dès le 23, son voisin, Liouville, perd l'usage de ses tourelles, et plusieurs vieilles casemates maçonnées s'écroulent sous les impacts. Au cours des huit jours d'intense bombardement

[271] Comme le rappellent Jean-Yves Mary et Alain Hohnadel, l'explosion d'un projectile de 42 cm produit 106 m^{3} d'oxyde de carbone, celle d'un obus de 21, 17 mètres cubes. *1914, l'été meurtrier de la fortification française*, Paris, Hors série du magazine Bataille, 2008.
[272] Témoignage écrit de l'abbé Demoyen, infirmier à Manonviller, cité par le capitaine Pierre Rocolle, *Le béton paie-t-il ??*, Paris, Lavauzelle & Cie, 1939.
[273] S.H.D., rapport détaillé du docteur Bulson, médecin du fort de Manonviller rentré de captivité le 9 octobre 1914.
[274] Archives du Mémorial de Verdun,
[275] À l'exception de Liouville, partiellement.
[276] Lettre du capitaine Heym, commandant la 15e compagnie d'active du 166e R.I. en place à Troyon, à son épouse, publiée dans *L'Illustration* du 9 janvier 1915.
[277] Témoignage écrit du médecin Florentin, cité par Jean-Yves Mary et Alain Hohnadel, op.cit.
[278] Témoignage écrit du commandant Roger, chef des artilleurs, cité par Jean-Yves Mary et Alain Hohnadel. Les blindages des ouvertures sont en fait des traverses empilées masquant les fenêtres béantes des casernes maçonnées.
[279] Témoignage écrit du lieutenant-colonel David-Grignot.

durant lesquels les sapeurs dégagent comme ils peuvent les ensevelis, cinq artilleurs de la tourelle de 155 sont grièvement brûlés et le P.C. du chef de bataillon Laugery est détruit, mais la garnison tient jusqu'à l'arrivée des renforts de la IIIe Armée…

Aucun autre fort de Lorraine n'est attaqué en 1914. Confrontés à la plus puissante artillerie lourde du monde, le fort sacrifié de Manonviller et ses homologues des Hauts de Meuse ont au pire ralenti l'adversaire, au mieux lui ont tenu tête, jusqu'à l'arrivée des renforts de l'Armée Sarrail. Compte tenu la débauche de feu employée, les pertes humaines, toujours trop élevées s'entend, sont finalement faibles. Ainsi, les 5868 obus d'artillerie lourde reçus par Manonviller en 54 heures – 17000 en comptant les calibres inférieurs aux 150 mm[280] ! – n'ont-ils tué « que » quatre hommes et blessés vingt-cinq autres[281] ; les six jours de bombardements au cours desquels Troyon reçut 3000 coups, dont 200 de 305 mm, ont occasionné vingt-huit blessés[282] ; les 6000 projectiles de tous calibres propulsés sur le fort de Liouville en huit jours ont tué neufs soldats et mis hors de combat soixante autres[283]… Les forts ont davantage protégé qu'ils n'ont happé leurs défenseurs sous leurs déblais. Ces rares garnisons qui eurent à jouer activement leur rôle défensif en septembre 1914, nous montrent combien la confiance de l'homme en son bouclier est déterminante dans la tenue d'une place. Et cette confiance, inverse au dégoût ressenti par la section de Laurent éloigné du champ de bataille, s'est improvisée et imposée sur le tas au sud de Verdun, dans le feu de l'action et sous la houlette de quelques officiers, comme le capitaine François Heym au fort de Troyon ou le chef de bataillon Laugery à Liouville… La confiance perdue et un encadrement déficient ont au contraire permis à la peur, non de s'installer – car il eut fallu être ataraxique pour supporter les déluges de feu de l'artillerie allemande et constater la violence des coups au but sans broncher – mais de dominer.[284] En abandonnant les caponnières encore en état parce qu'il ne croit plus en leur solidité, le commandant du fort du Camp des Romains rend perméable la défense du fossé aux intrusions allemandes. Une fois celles-ci effectives, au petit matin du 25 septembre, la résistance héroïque de sa garnison, surprise et désorganisée mais qui combat pied à pied jusqu'au cœur du fort, est vouée à l'échec… Au sud de Verdun, « l'esprit de forteresse » inexistant avant 1914 et que tenta d'initier tardivement et localement le gouverneur Coutanceau, se révéla au combat, transcendé par des garnisons bien encadrées et décidées ou se signala au contraire par son abstraction dans la défaite.

Passé les furieux mois d'août et septembre 1914, les garnisons des forts Séré de Rivières et des *Festen* connaissent deux destinées diamétralement opposées. Autour de ces dernières, les unités de *Landwehr* n'ont pas été attaquées. Les canons de la *Feste* Wagner tonnent seulement quelques minutes

[280] Ce chiffre, tiré des sources allemandes, est repris par toutes les publications sérieuses traitant de la chute du fort de Manonviller. A noter l'excellent site Internet de Roland Gautier sur le sujet.
[281] Sur un effectif de 765 hommes.
[282] Pour une garnison de 400 hommes.
[283] Sur 743 officiers, sous-officiers et soldats.
[284] Le facteur humain est essentiel dans la tenue d'une fortification. Pour reprendre la phrase formulée par le Général Allain Bernède, lors d'une communication sur le point de vue français de la bataille de Verdun, au cours du colloque « Verdun sous le regard du monde » (sous la direction du professeur François Cochet, publication des actes chez 14-18 éditions, 2006) : « Les hommes relèvent les murailles ».

pour appuyer des éléments amis, et la plupart des mobilisés observent comme seul fait de guerre « les avions français pris sous le tir des forts du coin » pour reprendre une impression retranscrite par le soldat Achille Ossner dans ses carnets personnels.[285] Tous les régiments restent en place, aménageant sans relâche les intervalles des groupes fortifiés et des positions secondaires entre les premières lignes et leurs places respectives. Ces travaux de fortification de campagne complémentaires se poursuivent ainsi jusqu'en 1916 à Strasbourg, la ville étant jugée suffisamment éloignée du front pour arrêter d'y investir des sommes trop colossales au service de sa défense, et jusqu'en 1918 sur la *Moselstellung*. Le 15e régiment d'infanterie de *Landwehr* est notamment particulièrement actif sur la rive gauche de la Moselle, à hauteur de Thionville, le 30e régiment d'infanterie[286] prenant en charge la défense de la colline du Froidmont, au sud de Metz. Ces dernières unités oeuvrant en rase campagne, parfois à plusieurs kilomètres de leurs bases, des Territoriaux, à l'instar des compagnies du bataillon d'infanterie territoriale d'Oppeln, sont constamment maintenus dans les *Festen*, qu'ils entretiennent rigoureusement dans l'éventualité d'une attaque brusquée toujours possible. Avec l'enlisement du conflit et la stabilisation des premières lignes hors de leur zone d'influence, les fortifications permanentes allemandes s'adaptent au nouveau statut de nœud logistique des villes qu'elles protègent.

Les *Festen* servent de zone de transit, pour ne pas dire de sas idéologique comme nous le verrons dans la seconde partie de cette étude, entre l'arrière et le front distants dans certains cas d'une quinzaine de kilomètres à peine. Ainsi le sculpteur Willi Reue[287] séjourne à plusieurs reprises à la *Feste* Luitpold[288] en 1915, au sud de Metz, avant de rejoindre sa batterie de campagne ; de même le jeune *leutnant* Erwin Rommel[289] fait-il halte, de retour d'Argonne, à la *Feste* Kronprinz[290] en novembre 1915. Les vastes casernes des ouvrages fortifiés sont également reconverties progressivement : le fort messin Goeben interne des prisonniers de guerre russes, la *Feste* Lothringen abrite un atelier de confection de pierres tombales taillées par des hommes du *Landsturm*, le fort Württemberg loge une escadrille, dont les avions occupent les fossés et les bombes sont mises à l'abri sous les voûtes du site.[291]

Si les fortifications allemandes sont bichonnées, leurs homologues françaises accusent, nous l'avons largement développé dans le chapitre précédent, les revers de l'été 1914. Déjà loin d'être en odeur de sainteté dans les sphères militaires, les défections trop rapides de certaines places et surtout les énormes besoins en hommes et en armement suite à l'hécatombe des premières batailles ont des effets rapides sur les garnisons. À Ecrouves, le soldat Marcel S. Laurent quitte le fort avec l'ensemble de ses camarades du 168e R.I. en direction de Royaumeix et Laneuvelotte dès le 5 septembre 1914 :

---

[285] Alsacien, Achille Ossner est mobilisé dans un régiment de Landwehr à Strasbourg. Achille Ossner, *Chroniques d'un épargné (1914-1918)*, archives départementales de la Meurthe-et-Moselle, cote 8° L III art.376.
[286] Rattaché à la 31e brigade de *Landwehr* de la place de Metz, évoquée plus haut.
[287] Archives privées, famille Reue.
[288] Au sud de Metz, voir tome 3, Moselstellung, Place Forte de Metz, *Feste* Luitpold.
[289] Jacques Jourquin, *La Grande Guerre de Rommel* in *14-18, le magazine de la Grande Guerre* n°17 de décembre-janvier 2004. L'article est notamment illustré d'une photographie prise à l'intérieur du groupe fortifié à cette époque.
[290] À l'ouest de Metz, voir tome 3, Moselstellung, Place Forte de Metz, *Feste* Kronprinz.
[291] Philippe Burtscher, François Hoff, *Les fortifications allemandes d'Alsace-Lorraine, 1870-1918*, Paris, Histoire et Collections, 2008.

« Et on défile, fusil sur l'épaule, au pas cadencé. Les territoriaux sur deux rangs présentent les armes, rendent les honneurs à leurs camarades. Le long porche voûté, les godillots ferrés résonnent en battements durs sur les pavés de grès et, au passage du pont-levis, les forts madriers de bois vibrent d'une note plus haute qui monte dans l'espace. »[292]

L'artiste retrouve avec satisfaction les voûtes rassurantes du fort quelques semaines plus tard avant son départ définitif pour le Bois le Prêtre. Comme à Toul, tous les forts perdent irrémédiablement leurs régiments d'active, envoyés en avant des fortifications, sur la plaine de la Woëvre, au Bois le Prêtre ou dans les Vosges, suivant que les hommes viennent de Verdun, Toul ou Epinal. Les régiments d'artillerie originels sont par contre maintenus en place mais réduits à leur plus simple expression, le maniement et la manutention des tourelles étant dévolus aux seules batteries territoriales.[293] L'installation d'une guerre de position à distance des places au cours de l'hiver 1914-1915 et la préparation de nouvelles offensives en Champagne relèguent les forts sur des théâtres d'opérations secondaires. Dans une lettre qu'il écrit à son épouse le 2 février 1915, l'aspirant Texier dépeint en ces termes son passage au fort de Vaux, au nord de Verdun :

« À la sortie de Vaux, on est en pleine vue des observatoires ennemis des jumelles d'Ornes, utilisés parfois, paraît-il, par le Kronprinz. Malgré cela, la promenade équestre est de tout repos, nullement troublée par l'explosion d'un quelconque projectile ennemi. Il faut vraiment mettre de la bonne volonté et faire soi-même un effort sérieux pour admettre que nous sommes au front. »[294]

Les fortifications françaises connaissent effectivement une année « sabbatique », à l'exception notable du fort de Douaumont qui reçoit, en réplique de l'action de sa tourelle de 155 sur les jumelles d'Ornes en décembre 1914 et février 1915, un tir de contrebatterie de soixante obus de 420 qui détruit le poste de garde de l'entrée et la casemate 41.[295]

En mars 1915, les détachements des régiments d'infanterie territoriale sont eux mêmes appelés à quitter progressivement les forts qu'ils occupent depuis le départ des unités d'active, remplacés par des bataillons territoriaux de place créés par Millerand[296] et des R.A.T. (Réformés à temps) des classes 1891 et 1892 instruits ou non. Ces hommes d'un âge moyen élevé – entre 40 et 45 ans – proviennent donc de la réforme quand ils ne sont pas des exemptés versés dans le service auxiliaire. Justement âgé de 40 ans en 1915, le soldat Gaston Lavy cantonné au dépôt du 20e Territorial de Lisieux apprend le départ de son unité pour Verdun en avril 1915 en qualité de « bataillon de place »[297] :

---

[292] Témoignage écrit de Marcel S. Laurent. Archives départementales de la Meurthe-et-Moselle, cote 1j221.
[293] À l'origine, les artilleurs servants dans les forts sont issus de batteries d'active et de batteries territoriales. En août 1914 par exemple, les tourelles du fort de Liouville sont servies par la 12e batterie d'active et la 6e batterie territoriale du 5e régiment d'artillerie à pied.
[294] Fonds D.M.P.A., lettre recueillie dans le cadre de l'opération « Lettres de poilus » lancée par Radio France et qui donna naissance aux ouvrages du même nom.
[295] Alain Denizot, *Douaumont, légende et vérité*, Paris, Editions Perrin, 1998, p.23.
[296] Voir tome 1, chapitre 1. S.H.D., carton 23 N 147 et article de Gérard Canini, *Verdun en 1915, prélude à une catastrophe* in *Bulletin de l'Association Nationale du Souvenir de la Bataille de Verdun et de la Sauvegarde de ses Hauts Lieux* n°12 de 1985, archives départementales de la Meurthe-et-Moselle, cote 4°JIV art.45.
[297] Six bataillons territoriaux de place se dirigent sur Verdun en 1915, ceux des 17e, 20e, 67e, 71e, 84e et 86e R.I.T..

« Nous avons mis exactement trente cinq heures pour venir de Lisieux à Verdun dans un wagon dont la toiture laissait couler plusieurs rigoles, obligés de défaire les sacs, prendre les bouteillons et les plats de campement pour les mettre sous les rigoles. (…) Après une attente d'une demi-heure sur le quai nous partons dans une obscurité complète marchant dans la nuit nous perdons la notion exacte du chemin parcouru. Nous arrivons devant une caserne, nouvelle pause d'une heure et demie sac au dos et trempés, on s'impatiente, on piétine, enfin nous entrons et quelques minutes après la lueur fumeuse de lanternes nous nous trouvons dans les combles de la caserne Jardinfontaine[298] ou à même le sol nous pouvons reposer nos membres endoloris par ces trente-cinq heures de taco. Pendant quelques jours nous restons enfermés dans cette caserne, il est absolument interdit de sortir, impossible de visiter Verdun comme nous le pensions, les jours se passent en exercices, on nous inculque les nouvelles méthodes, marches rampantes, en damier, en échiquier, en carapace et les formations de combat. »[299]

Ces quelques rudiments dispensés, les compagnies rejoignent pour certaines les forts, pour d'autres les intervalles… L'adoption du fameux décret Joffre le 05 août 1915, aboutit à la suppression des pièces d'artillerie sous casemates. Le 10 septembre, le Groupe d'Armées de l'est décide de supprimer logiquement les détachements d'artillerie des forts[300] et de n'accorder qu'un personnel réduit aux canons sous tourelles, intransposables en rase campagne. Vidés de leurs armes sous béton, de leurs munitions – de faibles dotations sont maintenues pour les tourelles d'artillerie – de leurs servants, les forts deviennent de simples abris dans lesquels une poignée d'artilleurs inaptes au service de campagne coulent une vie paisible… Entre autres anecdotes glanées au gré de nos recherches, citons celle de cet artilleur du fort de Gironville, retrouvant tranquillement son épouse dans le village éponyme situé en contrebas, chaque soir[301], ou les fosses de contrepoids de la tourelle de 155 de Moulainville[302], transformées en latrines par les canonniers désireux de s'épargner le voyage jusqu'aux locaux bien prévus à cet effet…

Comme en Allemagne, les vastes casernes désertées sont reconverties. Celles d'Ecrouves sont successivement transformées en école d'instruction pour les recrues et en centre d'internement pour les Russes à partir de 1917 ; les forts de Verdun, proches du saillant de Saint-Mihiel et du massif de l'Argonne, accueillent des troupes montant en ligne ou en cours de reconstitution, telles celles de la 67e division de réserve, rassemblées au nord-ouest de Verdun à partir du 14 février 1916 et que narre le médecin de bataillon Paul Voivenel dans ses carnets :

« Toute cette région à l'ouest de Verdun est formée de sillons successifs – comme des sillons de la paume de la main – dont les crêtes sont fortifiées. (…) Devant nous le bois Bourru – bien nommé – hostile et dur, sur la ligne de hauteurs où sont les forts de Choisels, de Marre, de Vacherauville. Arrêt sur une pente. Le colonel donne des ordres. Le 211ème s'éparpille, à Germonville, fort de Marre, fort de

[298] Où est cantonnée Louis Pergaud en août 1914.
[299] Lavy Gaston, *Le journal d'un soldat inconnu, 1914-1918*, Paris, Larousse, 2004, p.24 (présenté par Stéphane Audoin-Rouzeau).
[300] Martin Baros, *La réorganisation des forts pendant la bataille de Verdun en 1916* in colloque *De l'oppidum à l'enfouissement, l'art de la fortification à Verdun et sur les marches de l'est*, 1995, op.cit.
[301] Lettre du brancardier Jean Pottecher à sa mère, datée du 7 mai 1917. Fonds Pottecher.
[302] Découverte faite par le capitaine Harispe lors de sa prise de commandement, début 1916.

Vacherauville. Je vais avec le colonel au fort de Marre. Le chemin est une fondrière. La nuit tombe. On se croit arrivé et on tourne toujours. Les réseaux de fil de fer se succèdent.

Enfin, le fort !

Un réseau dense, une pente formidable, des galeries, une cour circulaire, une lanterne, le colonel, la 21ème et ses officiers, en dehors de l'enceinte. Des chambres avec des matelas. Une petite cuisine. Il est 7 heures du soir. Le vent hurle. Bougies. Pieds mouillés. Pas de couvertures. »[303]

Le capitaine Voivenel découvre la promiscuité des fortifications françaises et nous décrit ce qu'il reste de la garnison de Marre, qu'il visite le lendemain 15 février 1916 :

« Je rôde dans le fort dès le matin. Il contient une quarantaine d'artilleurs du 5ème[304], de braves territoriaux. Il ne possède plus que deux pièces de 75 jumelées dans la tourelle. (…) Le maréchal des logis entre avec moi ; trois cases ; à l'intérieur de la deuxième – de bas en haut – se trouve un panorama circulaire en couleurs sur lequel glisse une pièce de cuivre qui permet le tir indirect. Les deux canons sont plus râblés que les pièces de campagne. J'examine le débouchoir.

De l'observatoire, près de la tourelle, je regarde le paysage. Un brave « torial » monte la garde. Il est d'Epernay, classe 1890. Enfoui dans un cache-nez et une pèlerine, il m'apprend qu'il exerce le métier de bouchonnier, qu'il fut au début Garde de Voies et Chemins, puis libéré et repris. »[305]

Deux bouches à feu sous tourelle servies par une quarantaine de « pépères » s'éclairant à la bougie dans l'attente que la paix ne les rendent à leur famille, voilà tout ce qu'il reste d'humanité au fort de Marre à la veille de la bataille de Verdun… « Les forts et ouvrages sont devenus des corps sans âmes ».[306] Lorsque le commando de von Brandis prend Douaumont le 25 février 1916, le fort ne compte plus qu'un gardien de batterie et une soixantaine d'hommes en lieu et place de la garnison de près de 500 soldats prévues à l'origine.

Si toutes les autres places occidentales restent reléguées à l'arrière du front jusqu'à l'armistice de 1918, Verdun connaît une réactivation rapide à partir de l'extrême fin du mois de février 1916, consacrant le début de l'une des plus grandes batailles de la Grande Guerre.

1916 : le capharnaüm de Verdun[307]

« Verdun, 21 février 1916, 8 heures. Le ciel est bleu. Brise froide. Le sol sonne sous les pieds. Toutes les « saucisses » de Verdun surveillent l'horizon. Des shrapnells montent en sifflant vers les

[303] Paul Voivenel, *À Verdun avec la 67e D.R.*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1991, p.28-29 (Carnets présentés par Gégard Canini).
[304] 5e régiment d'artillerie à pied.
[305] Paul Voivenel, *À Verdun avec la 67e D.R.*, p.29 et 32, op.cit.
[306] Citation du chef d'escadron Dourver énoncée lors d'une conférence démonstration en 1933. Cité par Jacques-Henri Lefebvre, *Verdun*, Paris, Durassié et compagnie, 1966, p.56.
[307] À côté des sources manuscrites et orales, nous avons visionné des documentaires filmés conservés par l'Etablissement de Conception et de Production Audiovisuelle de la Défense pour tenter de visualiser l'univers mental des combattants de Verdun. Nous nous sommes ainsi imprégnés des bandes suivantes, en gardant à l'esprit qu'elles proposent davantage des mises en scène que des prises de vue sur le vif : *Autour de Verdun, au fort de Vacherauville* - cote A 232, *Autour de Verdun, entre les fort d'Haudainville et de Dugny, novembre 1916* - cote A 238, *Le fort glorieux de Douaumont*, janvier 1917 - cote A 249. Plusieurs films présentant entre autres les forts de Troyon, de Souville et de Vaux ont… disparu.

avions. Du côté de Douaumont, sur la rive droite, en face, à gauche, toutes les crêtes se fleurissent de panaches de fumée noire. Je traverse les champs pour aller déjeuner, comme d'habitude, à Vacherauville, à la maisonnette des officiers du fort, qu'habite le commandant Bontems. J'allais arriver quand un obus survient en trombe à deux cents mètres de moi, sur la droite du fort. Des éclats énormes trouent l'air au-dessus de ma tête avec bruit. Nuage de fumée « kolossal ». (…)

10 heures. La lutte d'artillerie se poursuit. Mouniq s'est couché. Curieux, je prends avec moi Lafon, et nous montons au fort de Marre. Toutes les hauteurs sont zébrées de feux, flammes des éclatements, éclairs de départs. Des incendies illuminent Verdun. Nous entrons dans le fort. La cour intérieure est crevée. Le trou est énorme. Nous avons peine à l'éclairer avec une lampe électrique. À l'observatoire, pas de sentinelle. (…)

11 heures. Le spectacle, le vacarme étourdissent. Tout le cercle de collines autour de Verdun est un volcan en éruption. »[308]

L'attaque allemande lancée le 21 février 1916 qu'observe, stupéfait, le capitaine Voivenel, renverse le mouvement initié un an et demi plus tôt. Débarqué à la tête des opérations, le général Pétain ordonne la réoccupation des forts de Verdun qui s'organise tout au long des mois de mars et avril. Les batteries d'artillerie sont reconstituées et de nouveaux, des fantassins empruntent le chemin des fortifications. Des garnisons fixes sont formées à partir de régiments d'infanterie territoriale standards[309] et de compagnies de mitrailleuses de position[310] assurant la défense rapprochée des forts aux côtés des artilleurs[311] appuyant les unités d'intervalles avec leurs tourelles de 75 mm et de 155 mm. Comme en août 1914, l'effectif comprend également un gardien de batterie, un médecin et quelques sapeurs.

Des relèves sont organisées régulièrement entre les garnisons de première[312] et de deuxième ceinture[313], les artilleurs de tourelles cuirassées se relayant quant à eux entre les forts septentrionaux – sous le feu constant de l'artillerie allemande – et méridionaux de la place[314], comme en témoignent les allers-retours récurrents organisés entre les forts de Moulainville et du Rozellier.[315]

En cas de danger, des contingents complémentaires détachés des grandes unités se battant à l'air libre sont dirigés vers les forts. Les ouvrages de Froideterre et de la Laufée, les forts de Vaux – avant sa capture et après sa reprise – Souville et Tavannes disposèrent donc constamment de ces groupes de renforcement en 1916.

[308] Paul Voivenel, *À Verdun avec la 67e D.R.*, p.34-35, op.cit.
[309] Les 5e, 6e, 7e, 21e (fort de Moulainville), 24e (fort du Rozellier), 32e, 71e (fort de Vaux), 111e et 120e régiments d'infanterie territoriale.
[310] 101e à 113e, 116e, 117e, 119e, 120e et 122e compagnies. Martin Baros, op.cit.
[311] 5e, 10e, 12e, 13e, 14e, 15e, 18e, 19e, 20e, 21e, 25e, 29e, 29e, 33e et 35e batteries du 5e régiment d'artillerie à pied.
[312] Q.G. de la IIe Armée, note n°1684. Forts de Belleville, Saint-Michel, Belrupt, Regret et la Chaume.
[313] Q.G. de la IIe Armée, note n°1684. Principalement les forts et ouvrages de Souville, Vaux, Tavannes, Moulainville, Déramé, Rozellier, Haudainville, Dugny, Landrecourt, Bois Bourru, Marre et Vacherauville.
[314] Les forts de première ceinture ne disposaient effectivement de presque aucune tourelle d'artillerie, à l'exception des deux tourelles de 75 du fort du Regret et de la celle de l'ouvrage de la Falouse.
[315] Tous les vingt jours à partir de juin 1916. Q.G. de la IIe Armée, *Instruction sur la réorganisation des forts*, juin 1916 et Lieutenant R. Ménager, *Les forts de Moulainville et de Douaumont sous les 420*, Paris, Payot, 1936.

Les garnisons reçoivent également à leur tête un chef incontesté et permanent, « le maître absolu de son personnel, de son matériel et de ses locaux, dont nul ne peut disposer sans son autorisation ».[316] Compte tenu la pénurie d'officiers régnant déjà dans l'armée française et le peu de mobilité imposé par la fonction, ces officiers sont recrutés dans les dépôts, où ils attendaient jusque là une affectation, atteints par la limite d'âge ou convalescents. Ainsi, pour citer le plus célèbre de tous, le chef de bataillon Raynal se remet-il d'une grave blessure contractée en Champagne le 3 octobre 1915 lorsqu'il prend connaissance de la dépêche ministérielle réclamant des officiers supérieurs volontaires pour exercer un commandement de forteresse.[317] Affecté au fort de Vaux, c'est en s'appuyant sur une canne qu'il se rend à son poste. Son condisciple du lycée d'Angoulême, le capitaine Richard Fournier, appelé à prendre les rênes du fort de Landrecourt, est lui-même amputé d'un pied, remplacé par un membre mécanique, le capitaine Dartigues, de l'ouvrage de Froideterre, ayant quant à lui perdu une main au combat… Responsables de l'armement et des approvisionnements, ces officiers chevronnés sont à la tête de véritables garnisons de guerre, efficaces et organisées, les premières sans doute qu'aient jamais connues les forts ceignant Verdun.

Avec la rotation continue des troupes, le fameux tourniquet, régissant le système de relève tout au long de la bataille, deux tiers des unités françaises ont côtoyé de près ou de loin les fortifications meusiennes.[318] Contrairement à 1914, nous avons donc à notre disposition des sources pour comprendre le fonctionnement des microsociétés militaires et combattantes occupant les forts de Verdun en 1916. Militaires seulement pour certaines, car sous l'axe longitudinal ouvrage des Sartelles - ouvrage de Déramé[319], les garnisons reconstituées ne connaissent quasiment pas l'épreuve du feu, à l'exception des effectifs procédant aux relèves dont les circuits précis nous échappent encore. Aussi, lorsque l'historien Jules Isaac s'engage dans le fort du Rozellier en sa qualité d'artilleur, il y découvre une existence somme toute assez paisible pour un mois de mai 1916 :

> « On peut vivre ici une vie assez intense. Le pays est encore beau, la bataille qui est surtout un duel d'artillerie a un caractère titanique, on peut avoir des impressions vives. Hier soir, dans une casemate du fort, Guit m'a emmené entendre de la bonne musique. Piano, violon et chant, surtout un excellent musicien, Vierne, organiste à Notre-dame des Champs. La séance avait lieu dans une popote d'officiers (du 24e territorial) tous très accueillants et hommes du monde. Décor pas banal : fourneau, cuistots, linge suspendu pour sécher, pauvres poilus et au milieu de tout cela, l'enchantement divin de l'art qui ennoblit tout. Je ne sais si à l'arrière on se représente sous cet aspect la vie des poilus dans un fort de Verdun. »[320]

[316] Q.G. de la IIe Armée, note n°1122 du 16 avril 1916. Cette mention figure dans la lettre de service que transmet le général Pétain à tous les chefs de fort en place en avril 1916. Le commandant d'un fort dépendait du groupement et non du chef de secteur.
[317] Colonel Raynal, *Journal du commandant Raynal – le fort de Vaux*, Paris, Albin Michel, 1931.
[318] Alain Denizot, *Verdun, 1914-1918*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1996.
[319] Voir tome 1, système Séré de Rivières, Place Forte de Verdun, carte introductive.
[320] Jules Isaac, *Un historien dans la Grande Guerre, lettres et carnets 1914-1917*, Paris, Armand Colin, 2004.

Les impressions de l'abbé Thellier de Poncheville, aumônier divisionnaire qui parcourra tous les forts de la place durant la bataille, sont similaires :

> « Nos territoriaux nous quittent pour donner ailleurs les milliards de coups de pelle avec lesquels ils gagnent les batailles. Ils avaient jusqu'ici pris pension au fort du Rozellier dont la maçonnerie massive leur inspirait pleine confiance. Où coucheront-ils demain ? Ce soir, ils font leurs adieux à ces bonnes murailles protectrices que n'a même pas effleurées l'attaque allemande.
>
> Nous nous assemblons une dernière fois, dans la cour intérieure du fort où un autel se dresse sous le renfoncement d'une porte enguirlandée de verdure et de lumière. L'harmonie des chants religieux flotte dans le crépuscule et berce un instant nos âmes. (…) Le Rozellier fut presque un paradis… »[321]

Il n'en est catégoriquement rien, quelques kilomètres à peine plus au nord où les forts et ouvrages reçoivent leur ration quotidienne d'obus de petits et gros calibres depuis le 21 février. Quel contraste en effet, entre les descriptions d'Isaac et Poncheville, et le récit du capitaine Gaston Pastre, abordant le fort de Saint-Michel à la même période (mai 1916) :

> « Le fort est bombardé jour et nuit avec violence ; y entrer et en sortir sans se faire casser la figure est un problème. On dit bien que tel ou tel endroit de la pente est vaguement défilé, qu'au sommet on trouve un boyau assez profond. Mais il est aisé de comprendre que le meilleur itinéraire ne vaut rien. La logique commande de gagner au plus court et de prendre ses jambes à son cou. (…)
>
> Le fort n'est plus qu'à 300 mètres. Toute la côte est criblée de trous de marmite, mais ici le spectacle dépasse toute imagination. Non seulement les trous se touchent, les lèvres sont tangentes les unes aux autres, mais tout est bouleversé : c'est un chaos sans forme et sans nom, comme si une charrue gigantesque avait labouré le terrain en tous sens. Ici, les vestiges d'une batterie, plus loin, un dépôt de munitions qui a sauté, des débris informes, des casques, des monceaux de fusils, des restes de canons. Je me hâte, car il ne fait pas bon stationner ainsi ; au pas de gymnastique j'enfile le pont qui tient encore. Me voici dans le fort. Au passage, je lis sur le porche la belle devise du génie à moitié rongée par les déflagrations de la poudre : « S'ensevelir sous les ruines du fort plutôt que de se rendre ». (…)
>
> Les défenseurs n'en sont pas encore là. Le fort a été furieusement bombardé et il tient toujours. Il y a des dégâts, par endroit la contrescarpe s'est éboulée dans le fossé obstruant le champ de tir des caponnières, il y a des voûtes effondrées. (…)
>
> En face de nous Douaumont dresse sa masse énorme. C'est une image fantastique, qui défie toute description : plus un bois, plus une haie, plus un arbre ni un brin d'herbe, tout signe de vie a disparu, on se trouve en face d'un terrain bouleversé, déchiqueté, en face d'un paysage lunaire ; oui, c'est bien cela, les cirques lunaires vus au télescope. (…)
>
> Nous visitons les casemates, elles ont résisté ; les voûtes ont tenu sauf en quelques endroits. Nous voici de nouveau à l'air libre, je constate qu'il n'y a plus d'artillerie dans le fort, elle y était trop

[321] Abbé Charles Thellier de Poncheville, *Dix mois à Verdun*, Verdun, J. de Gigord, 1919.

vulnérable[322], c'était un but trop facile à atteindre. Les batteries sont autour du fort qui sert d'observatoire et sera un centre de résistance si nous sommes refoulés jusqu'ici, ce qui est possible. »[323]

Si le Rozellier est un paradis autour duquel s'épanouit la flore printanière, les forts de la moitié nord de Verdun sont l'incarnation terrestre du *vestibule de l'enfer*[324] où *les Allemands ont supprimé le printemps*[325]… Désertés en février 1916, ils sont rapidement surpeuplés, les garnisons partageant leurs locaux avec des sections de passage, des P.C. improvisés ou des éléments égarés cherchant légitimement refuge sous les voûtes protectrices… et dans la plus complète « illégalité » dans la plupart des cas. Ainsi le lieutenant Chérel, qui occupe le fort de Vaux du 4 au 21 mars 1916 à la tête d'une compagnie du 71e R.I.T., est-il placé devant le fait accompli :

« Le fort, qui avait été bâti pour contenir une compagnie, en logeait maintenant 6. Et je ne parle pas des deux sections de nos mitrailleurs : car leur effectif avait été réduit de moitié par les obus ennemis, et le reste ne quittait pas le parapet. Les chambrées étaient bondées, les couloirs, les escaliers, les latrines, tout était encombré de soldats qui dormaient, somnolaient, causaient, fumaient. »[326]

La situation paraît pire encore, lors de la prise de commandement du fort par le chef de bataillon Raynal :

« En pénétrant dans ce coffre, puis dans la gaine qui le relie à la grande casemate, quelle impression ! Des poilus s'y pressent en tel nombre qu'il est extrêmement difficile de circuler, et je suis très longtemps à pouvoir atteindre mon poste de commandement : le fort est utilisé comme abri par les troupes de relève et les unités relevées des tranchées situées à gauche et à droite. Elles y trouvent une protection passagère, mais quel danger elles font courir au fort ! Si une attaque se produisait, il serait littéralement impossible de régler un mouvement dans ces gaines bourrées d'hommes, et tous les occupants seraient pris avant de pouvoir se défendre. »[327]

Pour l'ouvrage de Froideterre, le brigadier-téléphoniste Georges Martin, du 40e R.A.C., a évoqué le poste de commandement de l'infanterie jouxtant celui de l'artillerie, les hommes reposant les uns sur les autres et les ordres des officiers passés parmi les plaintes des blessés et le bruit des bombardements…[328] Et que dire du fort de Souville, abritant un important poste de secours[329] ou du fameux abri des quatre cheminées qui revient si fréquemment dans les lettres et carnets des

[322] Le fort de Saint-Michel n'a pas été modernisé, il ne dispose d'aucune artillerie cuirassée.
[323] Pastre Gaston, *Trois ans de front, Belgique, Aisne et Champagne, Verdun, Argonne, Lorraine*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, Collection Témoins et Témoignages (dirigée par Gérard Canini), 1990, p.113.
[324] Raymond Jubert, *Verdun*, Presses Universitaires de Nancy, 1989, p.43. Le lieutenant Jubert est à l'ouvrage de Froideterre (mars 1916).
[325] Colonel Raynal, *Journal du commandant Raynal – le fort de Vaux*, Paris, Albin Michel, 1931, p.70.
[326] Témoignage écrit du lieutenant Chérel in Jacques Péricard, *Verdun 1916*, Nouvelle librairie de France, 1997, p.336 (première édition détruite sous l'Occupation : 1936).
[327] Jamais les commandants de fort ne parvinrent à « purger » leurs ouvrages. Le surpeuplement du fort de Vaux (plus de 500 hommes avant sa chute, le 7 juin 1916) eut les conséquences dramatiques que l'on connaît.
[328] Témoignage écrit du brigadier-téléphoniste Georges Martin qui occupa l'ouvrage de Froideterre en juin 1916 in Jacques Péricard, op.cit.
[329] Lire à ce sujet le témoignage du sergent Jean Lou de Las Borjas qui séjourne à la casemate B du fort de Souville le 8 juillet 1916, cité par Jacques-Henri Lefebvre, *Verdun*, Durassié et Cie, 1966, p.316.

combattants, chez le lieutenant Emile Morin[330], qui manque d'y défaillir après une marche harassante de retour des premières lignes, chez le capitaine Paul Tuffrau[331] qui savoure pour quelques instants l'« immense couloir voûté très pittoresque » éclairé avec des bouts de bougies de tout son long, chez le jeune brancardier Louis Leleu[332] enfin, qui marque un instant de recul avant d'investir l'abri « aussi sale que solide ». Soumis au feu continu, les effectifs éprouvent déjà suffisamment de difficulté à évacuer leurs blessés et leurs morts pour ne pas s'encombrer de leurs déchets divers. Il ne suffit pas de compulser les témoignages pour se faire un temps soit peu une idée des conditions de vie des combattants cloîtrés sous le béton et la pierre de taille, il faudrait pouvoir arpenter les chambrées et les couloirs de service, plonger le pied dans l'amoncellement de cartouches, d'armes détruites, de boîtes de conserve vides pour atteindre une paillasse de fortune ou s'adosser sommairement à une cloison humide, il faudrait avoir la faculté d'humer l'odeur pestilentielle circulant par les couloirs de service, mélange d'excréments, de cadavre et d'explosif, prix à payer pour bénéficier de l'abri salvateur.

L'expérience des garnisons nordiques de Verdun et de leurs « invités » provisoires est donc indissociable du manque d'espace et d'une atmosphère olfactive écoeurante, mais sans doute la plus grande caractéristique de leur univers sensoriel se trouve-t-elle dans le bruit et les secousses continuelles des bombardements, « rite de passage » en quelque sorte, de l'apprentissage de la guerre de forteresse, que tente de nous faire partager R.G. Croizier, chasseur d'un B.C.P. occupant le fort de Vaux en mars 1916 :

> « Nous voilà au fort. Des blocs de ciment de 4 ou 5 mètres carrés en ont été arrachés et gisent dans les fossés.
>
> (…) De temps à autre, grande séance de bombardement. Il faut avoir vécu ces heures-là pour s'en faire une idée. On croit vivre sous un marteau-pilon. Le béton sonne, les portes se soulèvent, s'ouvrent et se referment violemment, les bougies s'éteignent, les papiers volent, la poussière emplit l'atmosphère. Vous recevez comme un coup de poing au creux de l'estomac. Mais quel choc ! Imaginez ces masses de 400 à 500 kilogrammes qui viennent de 12 à 15 kilomètres, montent à 4 000 ou 5 000 mètres et retombent, effrayants bolides, pour se briser à quelques mètres au-dessus de nos têtes, faisant exploser, du même coup, leur charge de 60 à 80 kilogrammes de cheddite ou autre explosif !... »[333]

L'expérience du bombardement vécue au cœur d'un fort est radicalement différente de celle, non moins terrifiante, vécue à l'air libre d'une tranchée. Sous les mètres de pierre, de béton et de terre, les garnisons ne disposent d'aucun repère visuel, d'aucune mesure auditive pour tenter d'évaluer la trajectoire d'un projectile et de calculer son calibre ou son point de chute.[334] Impossible, donc,

[330] Emile Morin, *Lieutenant Morin, combattant de la guerre 1914-1918*, Besançon, Cêtre Editions, 2002, p.207.
[331] Paul Tuffrau, p.127, op.cit
[332] Louis Leleu, *Des Flandres aux Vosges : un musicien brancardier dans la Grande Guerre*, Saint-Cyr-sur-Loire, Editions Alan Sutton, Collection Témoignages et Récits, 2003.
[333] Témoignage écrit du jésuite R.P. Croizier, des Chasseurs (au fort de Vaux en mars 1916), cité par Péricard, p.338, op.cit.
[334] Sur ces aspects, consulter l'ouvrage du chef de bataillon Michel Goya, *La chair et l'acier : l'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Paris, Tallandier, 2004 et ses deux articles, Michel Goya, *Sous le feu* in *14-18, le magazine de la Grande Guerre*, n°23 et 24 de 2004 et 2005.

d'anticiper le départ du projectile d'une tonne propulsé par l'obusier de 420 mm à une hauteur de 8000 mètres, ni sa chute vertigineuse à la vitesse de 400 mètres à la seconde[335]. À la tête du fort de Moulainville, qui reçu le plus grand nombre de coups de 420 mm au monde[336], le capitaine Harispe relate l'impact des premiers coups de « Grosse Bertha » :

> « Le souffle de l'obus a complètement déshabillé [les artilleurs], ils ont été projetés et écrasés contre les murs ; l'un d'eux, lancé la tête en avant contre une paroi, avait le crâne brisé, aplati, enfoncé entre les épaules ; tous les corps, complètement nus, étaient noirs, les fumées de l'explosion ayant pénétré, par la pression soudaine, dans la peau. »[337]

Mais Harispe enregistre également l'aguerrissement de ses hommes et même l'apparition, au fil des bombardements, d'un combattant de forteresse, différent des autres par sa maîtrise de lui-même et son aptitude à supporter l'épreuve du feu d'artillerie en vase clos :

> « Le 1er bombardement de 420, le 3 avril 1916, eut pour conséquence de débarrasser la garnison de tous les êtres impressionnables et de produire une sélection. (…) L'expérience montre que, de ce point de vue, il y a d'un homme à l'autre de considérables différences. Tel homme, capable d'accomplir des actions d'éclat dans l'excitation de la lutte, peut-être tout à fait inférieur à lui-même dans un fort. Là, point d'excitation, point de mouvement pour occuper les nerfs, il faut savoir encaisser les coups en gardant son calme, il faut savoir être passif dans une atmosphère confinée, quelquefois empoisonnée, et dans une demi-obscurité ou obscurité complète ; il faut pouvoir supporter un bombardement intense par gros obus aux explosions formidables et démoralisantes qui secouent le fort, qui font trembler la terre tout alentour, sans se laisser abattre. »[338]

Au service de leurs tourelles cuirassées[339] ou au repos sous le béton, les canonniers endurent les menaces extérieures qu'ils n'anticipent jamais complètement. Pourtant, ils apprennent à faire « le dos rond » et à encaisser les coups sans riposter. Comme à Troyon ou Liouville en 1914, un véritable esprit de forteresse naît en 1916. Mieux, il a cette fois le temps de se développer… Soudés dans l'épreuve, les artilleurs deviennent redoutables et servent magnifiquement leurs engins. Ainsi le fort de Moulainville expédie-t-il entre les bombardements plus de 12 000 obus de 75 et 6000 coups de 155 sur les lignes allemandes de février à décembre 1916.[340] Bien que son avant-cuirasse ait été transpercée par un projectile de 305 mm, la tourelle de l'ouvrage de La Laufée, très visible au sud du fort de Vaux, harcèle continuellement l'adversaire, tirant notamment à 645 reprises lors de l'offensive du 15

[335] Soit 1 440 kilomètres à l'heure !
[336] Du 26 février 1916 au 31 octobre 1917, le fort de Moulainville a reçu 330 coups de 420 mm, 770 de 305, 280 et 210 allongés, 4700 coups de 210, 150 ou 130 mm, 2600 coups de 105 mm et 1100 de petits calibres. S.H.D., Général G. Benoît, *La fortification permanente pendant la guerre, historique sommaire de la fortification* ; *Etude comparative des fortifications de Verdun et de Metz* ; *Défense de la place et des forts de Verdun*, dossier manuscrit étude C, rédigé à Metz vers 1920.
[337] Lieutenant R. Ménager, *Les forts de Moulainville et de Douaumont sous les 420*, Payot, 1936. Longue préface du capitaine Harispe, p.22.
[338] Lieutenant R. Ménager, p.24, op.cit.
[339] Une tourelle équipée d'un jumelage de 75 mm et une seconde armée d'un 155 mm.
[340] Philippe Truttmann, *La barrière de fer*, op.cit.

décembre 1916.[341] Plus à l'ouest, les artilleurs d'une autre tourelle de 75 s'illustrent le 23 juin 1916, balayant à coups de boîtes à mitraille les fantassins bavarois submergeant l'ouvrage de Froideterre à la suite d'un pilonnage en règle. Dans les chambres de tir brûlantes, concentrant la chaleur solaire, à laquelle se mêle celle des pièces en action et la moiteur corporelle des servants en plein effort et soumis à un stress intense, le tir s'effectue torse nu. Lorsque la tourelle est remise en position d'éclipse, les canonniers s'extirpent de la chambre de tir par une trappe étroite et s'engagent un par un sur l'échelle qui aboutit à l'étage intermédiaire. Ruisselants de sueur, essoufflés et presque sourds pour un temps plus ou moins long, « leurs visages expriment un certain contentement, surtout après qu'on leur a dit qu'ils avaient mis 13 minutes pour expédier quarante obus allongés chez l'ennemi »[342], comme à l'issue de ce tir de 155 exécuté par la tourelle de Moulainville sur Vaux, fin mars 1916.

Servir la forteresse est devenu une fierté. Lors de leurs multiples inspections, Harispe et Ménager notent le soin apporté par les sous-officiers et chefs de pièce à l'entretien de leur matériel, méticuleusement vérifié après chaque bombardement, chaque tir. À Moulainville, l'ensemble de la garnison trouve sa cohésion dans le hurlement des tourelles d'artillerie[343], les occupants étant rompus à un entraînement pluridisciplinaire, fantassins et artilleurs devant être en mesure de se remplacer mutuellement, les premiers aux commandes des tourelles en cas de pénurie d'effectifs, les seconds au lancer de grenade et au maniement de la mitrailleuse pour parer à toute tentative de percée de l'adversaire. En marge du service, les garnisons deviennent aussi de véritables microsociétés dont le fonctionnement et la cohésion s'articulent autour de rituels civiques et religieux. La volonté notamment, du capitaine Dartigues, d'être inhumé dans les murs de l'ouvrage de Froideterre, s'il venait à tomber, est révélatrice du lien quasi fusionnel unissant les soldats à leur forteresse.[344] Au quotidien, des manifestations plus conventionnelles rassemblent les garnisons. Au fort de Moulainville toujours, des remises de médailles et des séances récréatives sont organisées entre deux bombardements, à l'occasion des Pâques 1916 ou du 15 mai notamment, tandis que plusieurs messes sont dites par un infirmier-prêtre du 234e régiment d'infanterie tous les dimanches et plus exceptionnellement par l'abbé Thellier de Poncheville le 22 novembre et le 24 décembre 1916 :

> « 22 novembre 1916. La garnison de Moulainville a perdu vingt-cinq hommes depuis l'ouverture du siège de Verdun. Elle veut leur rendre des honneurs solennels. Le plus vaste emplacement qu'on puisse utiliser au-dedans du Fort est une des gaines principales, longue chambrée qu'on débarrasse d'une partie de son mobilier militaire. Les assistants se regroupent entre les lits. Quelques-uns

[341] La tourelle de la Laufée comptait trente points d'impact selon le rapport du lieutenant-colonel Benoit (rapport n°4909 du 19 août 1916, fonds privé). Elle a malheureusement été ferraillée durant la Seconde Guerre mondiale.
[342] Lieutenant R. Ménager, p.67, op.cit.
[343] Les lignes allemandes n'étant qu'à portée de l'artillerie depuis Moulainville, les tourelles de mitrailleuses n'eurent pas à intervenir.
[344] On retrouve bien là la devise « s'ensevelir sous les ruines du fort plutôt que de se rendre ». En juin 1940, à l'ouvrage de Fermont, le traitement du corps du soldat Piton, mort dans la cloche G.F.M.- est de l'entrée des hommes, rappelle également celui des soldats de marine tués sur leur navire de guerre et « rendus à la mer » après cérémonie. Piton est en effet emmuré dans la galerie principale de l'ouvrage ; déjà encastré dans sa cloche cuirassée au combat, il ne fait alors plus qu'un dans la mort avec l'ouvrage qu'il était chargé de défendre. À la même époque, les artilleurs italiens du fort des nuages, le Chaberton, procèdent dans le même esprit, lorsqu'ils confectionnent des cercueils avec le plancher du fort pour neuf de leurs camarades écrasés par l'artillerie lourde française, Bien entendu, ces sépultures provisoires obéissent à des impératifs matériels (impossibilité notamment de déplacer les corps sous le feu adverse) mais la portée hautement symbolique de ces inhumations n'en est pas moins bien réelle. Max Schiavon, *Une victoire dans la défaite : la destruction du Chaberton*, Parçay, Anovi, 2007.

s'assoient, les jambes pendantes, sur le bat-flanc supérieur qui supporte une seconde rangée de couchettes au-dessus des autres. Derrière la toile de tente qui sert de fond à l'autel, un violoniste et deux chanteurs donnent, comme entrée, leur morceau fameux : *l'Angélus de la mer*.[345]

Au fort de Moulainville [le 24 décembre 1916], la messe se célébrait sous terre, sur la plaque tournante du Decauville[346], à l'entrecroisement de deux galeries où pouvaient se grouper un plus grand nombre d'assistants. La garnison, ensevelie au creux de ce sol imprenable, participait presque toute entière au mystère de Noël et dans ses accents religieux mettait une acclamation de victoire : *Peuple, à genoux, chante ta délivrance !...* »[347]

De semblables manifestations de sociabilité se développent dans les autres forts de la place, notamment ceux du sud, moins exposés, comme nous l'avons dit, à l'artillerie allemande. Des cérémonies religieuses sont par exemple dispensées dans le corridor d'entrée de l'ouvrage de Déramé, alors que le maréchal des logis et historien Jules Isaac nous a livré plus haut une parenthèse artistique au fort du Rozellier. Ces poches de récupération entretenant l'endurance des combattants et confortant l'esprit de groupe, existent tant que des garnisons occupèrent les forts de Verdun, soit jusqu'en 1918. Une coopérative est ainsi installée au fort de Vaux, lorsque l'infirmier Jean Pottecher[348] s'y rend le 4 décembre 1917, le 2 janvier 1918, un représentant du Y.M.C.A. se rend au fort de Moulainville en vue d'y aménager une salle de détente, un foyer voit le jour au fort de Douaumont au mois de février suivant, etc.

De plus en plus, les états-majors prennent conscience de la difficulté des conditions de vie des combattants de forteresse et des bénéfices à tirer d'une amélioration de la viabilité des ouvrages. Les premiers mois de la bataille apportent également de nombreuses données aux cadres de la IIe Armée. Les forts les plus exposés sont handicapés dans leur défense par la présence de nombreux contingents indésirables qui épuisent leurs réserves d'eau et dilapident les approvisionnements, difficilement renouvelables compte tenu la dangerosité des corvées.[349] Sur le plan technique et tactique, les citernes se révèlent trop fragiles pour supporter l'onde de choc des obus et les garnisons des forts les plus exposés s'épuisent nerveusement et n'ont pas la possibilité de récupérer entre les résonances des explosions et les secousses. Le déploiement de l'artillerie cuirassée est quant à lui complètement désorganisé, les forts ne se couvrant pas mutuellement…

Le service des forts[350] créé le 1er août 1916 est chargé de remédier à ces carences. Devenant une entité à part, les fortifications sont réparties en « groupements de forts » disposant chacun de leur propre état-major, indépendant des « groupements de défense » composés des grandes unités dispatchées en plein air. L'aménagement intérieur des forts est également profondément bouleversé.

[345] Abbé Charles Thellier de Poncheville, p.299, op.cit.
[346] Voie ferrée étroite à écartement de 60 cm mise au point à partir de 1875 par Paul Decauville à destination des grandes exploitations agricoles et développée par le commandant Péchot dans ses dérivés militaires. Jean Bernard Wahl et Jean Metz, *Chemins de fer militaires à voie de 0,60, du système Péchot à la ligne Maginot*, Editions du Polygone, 2002.
[347] Abbé Charles Thellier de Poncheville, p.309, op.cit.
[348] Lettre du brancardier Jean Pottecher à sa mère, datée du 4 décembre 1917. Fonds Pottecher.
[349] Les entrées des forts étaient copieusement prises pour cible.
[350] Dirigé par le commandant Dosse. Trois sous-services lui sont subordonnés : un service du matériel (capitaine Pamart), un service des tourelles (capitaine Manhès) et un service des transmissions (commandant Becq). Martin Baros, op.cit.

Véritable laboratoire dans ce domaine, le fort de Moulainville ouvre la voie de cette mutation complète de l'univers mental des garnisons. Depuis les premiers bombardements lourds, le capitaine Harispe a pris l'habitude d'évacuer son effectif dans des tranchées creusées à l'arrière du site. Il a constaté, comme le lieutenant Ménager, l'inadaptabilité des forts à soutenir un siège prolongé. Les ridicules lampes à huile qui éclairent les voûtes sont soufflées dès qu'un projectile éclate près d'un orifice, tandis que le problème du renouvellement de l'oxygène et du repos des hommes devient aigu dès mars 1916 :

> « Depuis le début de l'attaque les hommes sont entassés ça et là dans les chambres des casemates bétonnées, dans les abris des tourelles, et dans quelques autres locaux qui semblent offrir le plus de sécurité.
>
> Dans le fort il fait froid, surtout la nuit : nos poilus bouchent les issues avec des couvertures, mais le commandant, soucieux de renouveler le plus possible l'air empoisonné qui existe à l'intérieur par suite du nombre d'hommes qui y vivent et des gaz provenant des obus qui explosent à l'intérieur ou à proximité des issues, enlève ces couvertures au cours des visites qu'il fait nuit et jour ; à peine est-il passé que les couvertures reprennent leur place. Il faut dire bien sincèrement que les pauvres types qui couchent près de ces issues ne peuvent dormir par suite du courant d'air froid. Ils vivent dans un manque d'hygiène complet depuis plus de quinze jours, sous le bombardement continuel et en état d'infériorité pour supporter la rigueur du temps. »[351]

Dès le printemps 1916, des travaux de mine sont engagés au fort de Moulainville, en face de la porte donnant sur l'entrée de guerre, afin de descendre à une profondeur de 15 mètres depuis laquelle il est prévu de percer des galeries et puits d'échelons pour remonter aux différentes tourelles – 155 mm, 75 mm et mitrailleuses. Un long souterrain de 700 mètres est également exécuté, sur lequel se greffent des soutes à munitions, une infirmerie et des chambrées, débouchant dans un ravin situé au sud-ouest du fort et permettant de sécuriser le ravitaillement. Ingénieur dans le civil, Harispe définit le tracé et supervise le chantier qui tourne nuit et jour, au rythme des trois huit. Avec le développement de l'infrastructure souterraine et l'éclairage permanent qu'elle nécessite d'emblée, des groupes électrogènes sont également installés, apportant une luminosité permanente à la garnison : « L'installation électrique a apporté dans le fort une grosse amélioration ; du bien-être pourrait-on dire, si nous ne vivions pas sous les bombardements ; l'obscurité vaincue, l'intérieur du fort va devenir propre » commente le lieutenant Ménager en juin 1916.

Sur le même modèle – tourelles et casemates reliées séparément à une infrastructure souterraine, chambrées enfouies à une quinzaine de mètres de profondeur, entrée défilée à plusieurs centaines de mètres des œuvres vives, électrification – des travaux démarrent à l'ouvrage de Déramé et au fort du

[351] Lieutenant R. Ménager, p.60, op.cit.

Rozellier en mai 1916, puis à Tavannes, Souville, Froideterre et La Laufée à partir du mois d'octobre, pour se généraliser à l'ensemble de la place l'année suivante et au-delà de l'armistice.[352]

Verdun signe la disparition définitive du soldat de forteresse de la surface du sol, combattant non seulement sous la cuirasse mais circulant et se reposant désormais sous la terre.

Les fortifications verdunoises présentent enfin la particularité d'avoir non seulement été occupées par des garnisons françaises mais également… allemandes. Conquis sans coup férir ou presque le 25 février 1916, le fort de Douaumont reste aux mains de l'Armée du Kronprinz jusqu'au 24 octobre, le fort de Vaux passant à l'heure allemande au terme d'âpres combats du 7 juin à début novembre 1916. Comme les Français, les *Feldgrau* survivent dans des conditions épouvantables, soumis à l'artillerie française qui grignote férocement le béton et la pierre des façades de gorge dorénavant exposées aux obus. L'ancien soldat et historien Werner Beumelburg fut sans conteste celui qui en parla le mieux, notamment dans son évocation d'une relève :

> « Ils dégringolent dans le fossé de gorge complètement écroulé et tombent pêle-mêle, se libèrent d'un juron, courent dans la fumée épaisse, se meurtrissent les mains aux blocs de béton dans une hâte folle, glissent sur des éboulis et, s'aidant des pieds et des mains, finissent par s'écraser, au milieu d'une foule fumante de l'effort accompli, dans l'ouverture qui est le salut.
>
> Ils sont maintenant dans le fort et Douaumont les abrite de ses bras puissants…
>
> Mais il faut repartir. Ils se poussent en avant, comprimés les uns contre les autres dans l'obscurité, tâtant les murs ruisselants, et s'avancent à tâtons dans un labyrinthe de galeries. Ils aperçoivent ceux qui vivent là, dedans : pionniers, lance-flammes, mitrailleurs, brancardiers, coureurs, homme de soupe, corvées d'eau, téléphonistes, radios, artilleurs, hommes de la garnison du fort. Il est impossible de les différencier, tous ont le même uniforme raidi par la saleté et l'humidité, jaune de glaise. Leurs visages, leurs mains sont jaunes. Ils sont pâles comme des morts, efflanqués, les joues creuses. Ils ressemblent à des damnés, vivant dans un monde éternellement sombre et n'ayant jamais vu le soleil.
>
> Quand un 280 dégringolait sur le fort, tout l'ouvrage tremblait, les bouts de bougie s'éteignaient subitement comme sous un souffle furieux. Tout mouvement s'arrêtait aussitôt et c'est seulement quand la lueur des allumettes tremblotait à nouveau que la progression pouvait reprendre de quelques pas.
>
> L'atmosphère était irrespirable. C'était l'air humide d'un tombeau. Toutes les puanteurs du fort étaient concentrées ici. Cela sentait le chlore, la sueur, les vêtements mouillés, la poudre et les latrines, les pansements et l'acide phénique, le mortier humide et le bois carbonisé.
>
> C'était pour la compagnie une randonnée pénible et atroce. Toujours et toujours tombaient des coups lourds sur le fort, le faisant tellement trembler et vaciller qu'on croyait parfois que tout l'ouvrage était soulevé.
>
> Peu à peu, ils remarquent qu'ils sont près de la sortie. Une heure et demie s'était écoulée depuis qu'ils avaient fait le saut de la mort à l'entrée et qu'ils avaient été lentement poussés dans les couloirs.

[352] Les fameux « travaux 17 ».

Maintenant, il fallait recommencer ce que l'on avait fait à l'entrée du fort : attendre qu'une salve arrive, et puis traverser, comme un diable sortant de sa boîte, et à la grâce de Dieu !... »[353]

Les impressions sont similaires à celles des Français. La forteresse est invivable en l'état, s'y rendre ou la quitter peut s'avérer mortel.

L'occupation est d'autant plus pénible aux troupes allemandes qu'elles n'utilisent pas les forts conquis pour s'y battre – Douaumont reste un temps éloigné des premières lignes et il ne semble pas que les Allemands aient utilisé ses tourelles d'artillerie alors que l'armement de Vaux est inutilisable – mais se « contentent » de s'y abriter et d'y tenir comme dans un quelconque abri du front. Pire encore que l'insupportable inactivité et l'impossibilité de répondre aux coups reçus en exutoire, la date du 8 mai 1916 marque à Douaumont une rupture de confiance définitive entre les occupants et la carapace. Le dépôt d'obus de 155 destiné à la tourelle explose[354] tuant 29 officiers et 650 hommes, brûlant 1800 autres… Douaumont perd à partir de ce jour son statut de colosse couvrant ses protégés de ses *bras puissants*[355] pour devenir le *Sargdeckel*, littéralement le couvercle de cercueil.

Les Allemands tiennent pourtant là leurs positions jusqu'au 24 octobre 1916, voisinant avec les tombeaux improvisés de leurs camarades.

Lorsque les Français reprennent le fort, celui-ci a davantage l'allure d'une creute que d'un ouvrage Séré de Rivière. Membre du Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc, le soldat Gaston Gras n'a pas directement participé à la reconquête de Douaumont mais s'y rend le soir même du 24 octobre 1916 :

« Nous apercevons une faible lumière qui sort de terre à cinquante mètres devant nous : nous devons arriver. C'est en effet une cave de Douaumont, une sorte de grotte de boue où des hommes se tiennent droits, et fument. (…) Nous pénétrons, ou plutôt glissons dans la casemate par une descente sans escaliers.[356] Des hommes sont entassés là-dedans, tapis contre les murs.

(…) J'emploie ma veille à considérer les vainqueurs. (…) Les figures, que la barbe envahit de son rude champ magnétique, sont hâves, terreuses ; les yeux sont terriblement enfoncés dans leurs orbites battues ; mais un calme divin règne dans cet abri. (…) On a formé les faisceaux au milieu de la longue galerie ou de rares bougies projettent des reflets de catacombes. Une odeur fade de sardines à l'huile, de sueur mauvaise, de cuir détrempé plane à hauteur des narines. »[357]

[353] Werner Beumelburg, *Douaumont* cité par Alain Denizot dans *Douaumont, légende et vérité*, Paris, Editions Perrin, 1998, p.145-146.
[354] Selon l'hypothèse la plus retenue, la poudre à grenade ou l'alcool à brûler manipulées sans précaution pour réchauffer la nourriture seraient à l'origine de l'explosion.
[355] Werner Beumelburg, *Douaumont* cité par Alain Denizot dans *Douaumont, légende et vérité*, Paris, Editions Perrin, 1998, p.145.
[356] Cette description est à rapprocher des documentaires réalisés par le Service Cinématographique des Armées à l'époque. Source : Etablissement de Conception et de Production Audiovisuelle de la Défense, *Verdun 1917, le terrain reconquis* – cote A 256, *Le fort glorieux de Douaumont*, janvier 1917 – cote A 249. À noter également le D.V.D. d'1h54 « Verdun vu par le cinéma des armées » diffusé par le trimestriel 14-18, la magazine de la Grande Guerre – avec son numéro 31 d'avril-mai 2006, en partenariat avec l'E.C.P.A.D. et le Ministère de la Défense – à l'occasion du 90e anniversaire de la bataille de Verdun.
[357] Gaston Gras, *Douaumont, 24 octobre 1916*, Editions Lorraines – Frémont, Verdun, 1950, p.78.

Constamment « marmités » jusqu'en 1918, les « captifs délivrés »[358] sont à leur tour progressivement modernisés. À titre indicatif, 1 380 mètres de galeries sont creusés sous le fort de Vaux et 980 mètres sous celui de Douaumont.

Partout, le Service des Forts s'active. Si la terre de Verdun reste labouré quotidiennement par l'artillerie allemande, le sous-sol vibre également sans discontinuer sous les coups de marteaux-piqueurs et des perforatrices alimentés par près d'une soixantaine de groupes électrogènes. Mais le plus gros de la bataille est passé, ou se déroule plus au nord…

Le caporal-fourrier Ernest Chaussis décrit ainsi son passage insolite au fort de Douaumont en octobre 1917 :

> « Le lendemain. Il pleut, un épais brouillard couvre le sol et remplit le fort, passant par les créneaux, les entrées des galeries, les trous formés par les obus dans la maçonnerie. L'eau s'infiltre à travers les voûtes épaisses, par les plates-formes défoncées ; les murs suintent, les dalles sont humides. C'est un nid à bronchites ; terrible nid quand on songe aux portes calfeutrées, mais disjointes par l'humidité, dont la mission est d'arrêter les gaz.
>
> Visite du fort. **Un monde**. Rien ne manque, depuis la boîte aux lettres où l'on affiche le communiqué du jour, jusqu'aux latrines, en passant par les abris à vivres, à munitions, les postes d'observations, l'infirmerie, la coopérative, le central téléphonique, les tourelles d'observation, les citernes, les magasins des outils et des pompes. Un moteur électrique distribue la lumière par tout l'édifice. De vastes cuisines alimentent les compagnies de territoriaux qui constituent la garnison ordinaire du fort. Voici les logements d'officiers, confortables et placés de telle sorte qu'on y entend à peine le bruit des obus ; voici les bureaux des « habitués », commandant du fort, génie, territoriaux, etc. Nous, les hôtes de passage, devons nous contenter des réduits les moins aérés, les moins secs, où l'on respire une odeur de boue et de sueur et de crasse qui prend au cœur.
>
> Au sous-sol, on croirait les latrines publiques ; en haut, cela rappelle un peu l'odeur du métro. Les feuillets sont légèrement abrités, en dehors des voûtes maçonnées, aussi y a-t-on affiché cette recommandation facétieuse : « Ne pas stationner ! ».
>
> Des combattants reposent dans le fort. Une entrée cimentée, une inscription dans la maçonnerie, révèlent l'emplacement. Exemple : « 27 Allemands, Lt Kircher, ensevelis ici, 24.10.1916 ».
>
> Tout le jour, c'est dans le fort un remue-ménage intense. Tout le matériel qu'à la faveur de la nuit ont transporté les corvées poussant les wagonnets est distribué aux équipes chargées de l'utiliser : eau potable amenée dans de lourds bassins métalliques, poutres, rails qu'il faut hisser à grand renfort de bras et de câbles ; fils barbelés qu'enroulent en bobines les poilus de la garnison ; bruits des moteurs actionnant les perforeuses qui creusent à 35 mètres au-dessous du fort, au tunnel conduisant au fort voisin, Souville… »[359]

Impressionné par l'ampleur des travaux, Chaussis suppute que les forts de Verdun sont reliés entre eux… Il s'égare bien sûr, comme beaucoup d'autres observateurs, le « tunnel » percé sous le fort

[358] Référence au titre des ouvrages du capitaine Henry Bordeaux, publiés chez Plon dès 1917.
[359] Ernest Chaussis, *Les rides du sol, 1914-1918*, Louviers, Ysec Editions, 2005, p.151-152.

rejoignant en fait le ravin de la caillette, à 500 mètres de là. Mais déjà, le fantasme que suscite le labyrinthe souterrain, caractéristique des nouvelles fortifications, évoque l'un des mythes qui entoura la ligne Maginot vingt ans plus tard…[360]

La modernisation des forts de Verdun est inachevée lorsque prend fin la Grande Guerre. Les travaux se poursuivent timidement jusqu'au milieu des années 1930, comme le bétonnage des galeries du fort de Moulainville, millésimées par leur bâtisseurs, mais la plupart des vieux forts Séré de Rivières éprouvés de Verdun ou leurs homologues délaissés de Toul et d'Epinal sont simplement gardiennés par quelques conscrits en exercice et quelques sapeurs chargés de leur entretien. Livrées intactes aux Français, les places allemandes de Thionville, Metz et Strasbourg sont analysées sous toutes les coutures avant d'être à leur tour mises en sommeil. Seuls quelques forts et *Festen* furent réoccupés en 1939, principalement par des artilleurs, eu égard leur proximité avec la frontière. Retenons notamment, les groupes fortifiés de Guentrange et de Koenigsmacker pour Thionville et les forts de Strasbourg proches du Rhin. D'autres sites antérieurs à la Première Guerre mondiale, furent également réoccupés en 1939-1940 pour y installer des Postes de Commandement et des batteries antiaériennes – fort de Queuleu à Metz, fort de Gondreville à Toul. Ces vieilles forteresses servirent certes parfois à quelques résistances improvisées au cours de la débâcle de juin 1940, mais aucune, en tous cas, ne reçoit et ne recevra plus de garnison structurée… D'ailleurs, le terme est désuet à la veille de la Seconde Guerre mondiale, car dans la nouvelle fortification linéaire édifiée par la France en Lorraine et en Alsace retrouvées, fruit de l'expérience acquise à Verdun et de la fonctionnalité découverte dans les *Festen*, les troupes de forteresse réunies dans les ouvrages se constituent désormais en… équipages.

1940 : l'*homo defensivus* de la ligne Maginot

La construction de la ligne Maginot démarre dix ans à peine après l'entrée en vigueur de l'Armistice de 1918 et le gros œuvre des premiers ouvrages est en voie d'achèvement dès 1932-1933.

Déployé dans un premier temps en Régions Fortifiées discontinues, ce nouveau système de défense s'étoffe progressivement, s'allonge jusqu'en 1940, pour former finalement une ligne de défense hétérogène mais bien ininterrompue des Ardennes à la frontière Suisse.

La fin des premiers chantiers marque la genèse des premiers contingents affectés aux ouvrages et casemates : les troupes de forteresse, constituées et formées pour servir celle que l'on commence à appeler « ligne Maginot » dans la presse. Il est loin le temps où l'occupation de la fortification

[360] Pour ne plus la quitter d'ailleurs…

permanente s'improvisait sur le tas et alignait les *genoux creux et pieds plats*[361] indésirables dans l'armée de campagne ! Aux côtés des spécialistes du Génie – électromécanique, transmissions, mines – des Régiments d'Infanterie de Forteresse[362] (R.I.F.) et des Régiments d'Artillerie de Position[363] (R.A.P.) prennent leurs quartiers dans des casernements construits *ex nihilo* à proximité de la Ligne Principale de Résistance. Les troupes de forteresse constituent un corps d'élite dont les éléments arborent des signes ostentatoires à l'instar du béret et d'un insigne distinctif.

Comme à Verdun, la plupart des commandants d'ouvrage sont recrutés parmi les vieux briscards – capitaines ou chefs de bataillon issus du rang ayant gagné leurs premiers galons au cours de la Grande Guerre avant de gravir lentement les échelons durant l'Entre-deux-guerres, en Afrique du Nord[364]. Avant de retrouver le chemin des Oflags, en juillet 1940, certains ont ainsi déjà connu la captivité en 1914-1918, comme le chef de bataillon Pophillat, commandant le gros ouvrage d'artillerie de Latiremont (S.F. Crusnes)[365]. D'autres ont au contraire eu l'occasion de s'illustrer au cours de la Grande Guerre. Le « pacha » du Hackenberg (S.F. Boulay), le chef d'escadron Ebrard, a connu l'épreuve du feu comme simple brigadier en 1914 ; le capitaine Tari – son voisin commandant le Mont des Welches, promu chef de bataillon en 1939 – est un véritable héros de guerre et a rapporté plusieurs médailles et citations des tranchées[366]. Autour de ces durs à cuir expérimentés, les cadres d'active responsables de l'infanterie, de l'artillerie ou du Génie, chefs de P.C. ou placés à la tête d'un bloc de combat ou d'une casemate satellite sont souvent issus de Saint-Cyr, Saint Maixent ou Polytechnique. Sans les citer tous, plusieurs terminèrent leur carrière au sommet de la hiérarchie militaire, dont les lieutenants Roland de Mecquenem et Albéric Vaillant, tous deux responsables d'un ouvrage monolithe en 1940, le Bois du Four et l'Einseling, captifs puis évadés, combattants en Indochine[367], le premier terminant sa carrière général, le second inspecteur des Armées… Retenons aussi le cas du lieutenant Casso, responsable du Génie à l'ouvrage de Rohrbach (S.F. Rohrbach), bien connu des Parisiens pour avoir été chef des sapeurs-pompiers de la capitale dans les années 1960.[368]

La devise des troupes de forteresse est sans équivoque : on ne passe pas. L'adage immortalisé à Verdun en 1916 imprègne tous les cantonnements frontaliers, les cartes postales destinées aux

[361] Cf. première partie de ce chapitre : *1914, parenthèse française, installation allemande*. Pour reprendre l'expression d'un camarade de Marcel Laurent, mobilisé au fort d'Ecrouves (Toul) en 1914. Archives départementales de la Meurthe-et-Moselle, cote 1 J 227. Marcel S. Laurent, *Tonnerre des hommes*, récit dactylographié par une secrétaire commerciale en 1950.

[362] Pour faire court : 155e R.I.F. (S.F. Montmédy), 149e R.I.F. (S.F. Crusnes), 168e R.I.F. (S.F. Thionville), 162e R.I.F. (S.F. Boulay), 146e R.I.F. (S.F. Faulquemont), 153e R.I.F. (S.F. Rohrbach), 37e R.I.F. (S.F. Vosges), 23e R.I.F. (S.F. Haguenau), 172e R.I.F. (S.F. Strasbourg), 42e R.I.F. (S.F. Colmar) et 171e R.I.F. (S.F. Mulhouse). À la mobilisation générale d'août 1939, chacun de ces régiments d'active se dédouble en deux, trois ou quatre régiments en assimilant les réservistes. Pour une approche plus détaillée, Jean-Yves-Mary, Alain Hohnadel, *Hommes et ouvrages de la ligne Maginot*, Paris, Histoire et Collection, 2000, tome 1.

[363] Soit les 151e R.A.P. et 163e R.A.P. (R.F. Metz), 166e R.A.P. (Sarre), 155e R.A.P. (R.F. Lauter), 159e R.A.P. (Belfort). Comme leurs homologues de l'infanterie, ces régiments se dédoublent à la mobilisation générale de 1939. Certains R.A.P. deviennent des Régiments d'artillerie de Forteresse (R.A.F.) à cette occasion, même si cette appellation ne fut jamais reconnue officiellement. Pour une approche plus détaillée, Jean-Yves-Mary, Alain Hohnadel, *Hommes et ouvrages de la ligne Maginot*, Paris, Histoire et Collection, 2001, tome 2.

[364] La consultation des dossiers personnels de ces officiers au Service Historique de la Défense s'avère encore difficile aujourd'hui, compte tenu les contraintes législatives n'en autorisant l'ouverture que 120 années après la naissance du sujet. Nous avons donc la plupart du temps essayer de retrouver les familles des chefs d'ouvrage pour connaître leur parcours militaire.

[365] Fonds privés, famille Pophillat.

[366] Fonds privés, famille Tari et en particulier le fils du colonel Tari, Michel, aujourd'hui décédé.

[367] Après son évasion, de Mecquenem combat en Afrique du Nord, aux côtés du capitaine Aubert, ancien commandant de… l'ouvrage de Fermont. Il commanda également le Point d'appui Grabrielle, à Diên Biên Phu.

[368] L'ouvrage de Rohrbach, situé à proximité de la commune éponyme, porte d'ailleurs aujourd'hui son nom.

conscrits, les insignes épinglés sur les bérets kaki caractéristiques, les uniformes… Les soldats de la ligne Maginot doivent résister sans esprit de recul. Les recueils délivrés à chaque commandant d'ouvrage et de casemate de la Région Fortifiée de Metz sont ainsi pourvus d'une fiche cartonnée rappelant s'il en est besoin la mission des troupes de couverture :

> « Assurer l'intégrité du front de la Région Fortifiée de Metz. En conséquence, les troupes chargées de la défense de la position de résistance – renseignées et alertées en temps utile par les éléments avancés avec lesquels elles se tiendront en liaison étroite – doivent résister sur place sans aucune pensée de repli. Tout ouvrage ou point d'appui doit continuer à être défendu même encerclé, même entièrement isolé sans espoir de secours prochain, jusqu'à épuisement de ses munitions. »[369]

Les soldats de Douaumont ou Moulainville devaient être prêts à *s'ensevelir sous les ruines du fort plutôt que de se rendre*, comme si le gouverneur Coutanceau à l'origine de la formule en 1914 pressentait déjà le décalage entre la modernisation poussive du système Séré de Rivières et la puissance de l'artillerie lourde allemande… Pour leurs cadets de la ligne Maginot, déjà encastrés dans leurs cuirassements ou cloîtrés à trente mètres sous terre, l'ensevelissement dans le sol sacré de France est acquis : l'ennemi ne doit plus passer, le territoire national doit être inviolable.

À ce titre, les troupes de forteresse, dans leur culture, leurs systèmes de représentation, épousent – et c'est somme toute logique – les considérations politiques et militaires de l'époque. Le traumatisme des revers de 1914 – et du printemps 1918 – entraîne une « course à la défense du sol national » tout au long des années 1930, dont nous avons détaillé les mécanismes précédemment. La nouvelle fortification permanente, que les esprits sages des années 1920 concevaient comme le bouclier masquant le mouvement de l'épée se transforme en muraille continue. Pire encore, ces Régions Fortifiées censées être économes en hommes et qu'André Maginot présentait comme la solution à la crise des classes creuses englobent finalement des effectifs considérables en 1940. Seuls 8 % des mobilisables rejoignent les places fortes de l'est et du nord de la France en 1914, à l'heure de l'*homo offensivus* pour reprendre l'expression de Michel Goya[370] ; en 1940, c'est plus de la moitié des divisions déployées dans le nord-est de l'hexagone que le Grand Quartier Général (G.Q.G.) déploie sur les Secteurs Fortifiés lorrains et alsaciens, équipages d'ouvrage compris ![371] En ce gardant bien de généraliser ce qui se passe aux abords du béton à l'ensemble des fronts, c'est bien à l'apparition d'un *homo defensivus* que l'on assiste sur la ligne Maginot.

Si l'on a beaucoup écrit sur la conception de la fortification française et les combats qu'elle eut à livrer, la vie quotidienne dans le béton n'a pour l'heure fait l'objet d'aucune étude fouillée, le discours couramment reproduit étant que les troupes de forteresse vivaient comme dans la marine de l'entrée en

[369] Fonds privé, collection de l'auteur.
[370] Michel Goya (chef de bataillon), *La chair et l'acier : l'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Paris, Tallandier, 2004.
[371] Soit 56 divisions sur les 107 formées entre la Mer du Nord et la frontière franco-suisse… Philippe Masson, ***Histoire de l'Armée Française de 1914 à nos jours***, Perrin, Collection Tempus, 2002 ; Jean-Yves Mary et Alain Hohnadel, Hommes et Ouvrages de la ligne Maginot, op.cit ; François Cochet, ***Les soldats de la Drôle de Guerre***, Paris, Hachette Littératures, 2004. Les équipages d'ouvrage regroupent environ 30 000 hommes en Lorraine et en Alsace en septembre 1939.

guerre jusqu'à l'heure du cessez-le-feu. À titre indicatif, le lieutenant-colonel Philippe Truttmann n'y consacre qu'un petit chapitre de 20 pages sur les 627 que compte la version éditée de la thèse de troisième cycle qu'il consacra à la ligne Maginot[372].

Il est tout d'abord important d'apporter une distinction fondamentale entre les contingents occupant les unités C.O.R.F. et ceux stationnés en rase campagne, dans les intervalles. Ainsi, tous les fantassins d'un même Régiment d'Infanterie de Forteresse ne sont pas affectés dans un ouvrage de la Ligne Principale de Résistance. Certains rejoignent ainsi les petits blockhaus construits par la Main d'œuvre Militaire depuis 1935 tandis que d'autres travaillent à l'édification de nouvelles positions – points d'appui, tranchées, abris – tout au long de la Drôle de Guerre, sous l'autorité des Grandes Unités coiffant les Secteurs Fortifiés dès septembre 1939. Certaines tensions apparaissent de cette scission des R.I.F. et des R.A.P., parfois relayées dans la presse du front.[373] Ainsi le journal *Zimm-Boum*, semi-mensuel édité par le 2e bataillon du 156e Régiment d'Infanterie de Forteresse[374], ouvre t-il son premier numéro du samedi 25 novembre 1939 par une « controverse sur les Durs et les Mous » :

> « Nous sommes organe de défense corporative des durs et des mous. (…) Qui sont les durs ? Qui sont les mous ? Est-ce que les mous, se sont les durs, ou est-ce que les durs, ce sont les mous ? Cette question passionne l'opinion publique, et nous voulons rester unis. Il faut donc se mettre d'accord.
>
> Sous le béton ce sont les durs ! Et dans la boue, ce sont les mous ! Or, nous croyons savoir qu'on a mis du dur sur les mous et du mou sous les durs. »[375]

Autrement dit, les soldats cantonnés dans les intervalles creusent le sol de tranchées, abritent leurs armes sous béton, tandis que leurs camarades des ouvrages pataugent eux aussi dans la glaise, au gré des corvées en extérieur ou de l'aménagement des superstructures de leurs blocs de combat.[376] Néanmoins, l'unité prônée[377] par les rédacteurs du *Zimm-Boum* n'est bien souvent qu'une façade.

La vie est rude dans les intervalles, surtout pendant l'hiver 1939-1940. Infirmier au 174e R.I.F., dans la zone de Saint-Jean-Rohrbach, l'abbé Noël Ballaz évoque comme beaucoup d'autres la température descendue à - 28° C, le pain scié pour la distribution, le vin gelé au marteau, le coucher

---

[372] Ce chapitre est d'ailleurs le plus petit des douze qui composent son étude. Lieutenant-colonel Philippe Truttmann, *La Muraille de France ou la ligne Maginot*, chapitre 10 : les troupes de forteresse (organisation, instruction), mode de désignation des organisations (p.487 à 506), Thionville, Editions Gérard Klopp, 1985.

[373] Cette scission est restée palpable, 40 ans plus tard, lorsque les membres de l'Association Nationale des Anciens Combattants de la ligne Maginot (A.N.A.C.L.M.) se retrouvaient pour leur congrès annuel. Certains vétérans des intervalles ne cachaient pas leur dédain pour les « planqués » des ouvrages. Témoignage oral de Michel Mansuy, président délégué national des A.C.L.M. et photographe attitré de l'A.N.A.C.L.M. depuis 1976, en date du 10 décembre 2005. « On est toujours l'embusqué de quelqu'un » a si bien écrit Roland Dorgelès.

[374] Région Fortifiée de Metz, Secteur Fortifié de Faulquemont.

[375] Archives départementales de la Moselle, 5 R 628.

[376] La pose de réseaux de barbelés bas n'a pas été prévue à l'origine, or des expériences menées pendant la Drôle de Guerre montrent la facilité pour un assaillant de s'approcher des cuirassements à la faveur de la nuit. Décision est ainsi prise de renforcer la défense passive du dessus des ouvrages. Des réseaux de tranchées sont également créés pour relier les casemates entre elles et ouvrir des voies de ravitaillement protégées vers l'arrière.

[377] À dessein d'ailleurs, les journaux du front créés en 1940 étant, bien davantage encore que leur homologues de 1914-1918, contrôlés par la hiérarchie et la censure. Comme la plupart des organes de presse militaire nés sur la ligne Maginot, le *Zimm-Boum* est notamment imprimé à l'arrière, plus précisément à Metz, sur les presses du… Républicain Lorrain.

dans les granges remplies de foin, tout habillé…[378] Comparé à la promiscuité quotidienne des « mous », les « durs » vivent il est vrai – en dehors des travaux extérieurs – à l'abri des intempéries, sous une température constante de 11° C, pourvus en électricité et eau courante, à quelques centaines de mètres de petits villages dont les habitants ont encore coutume de s'approvisionner au puits communal.[379]

La barrière culturelle est plus grande encore entre les soldats du béton et les troupes de campagne passant la Drôle de Guerre à écumer les différents secteurs de la ligne Maginot. La protection dont bénéficient les soldats de forteresse comme leur tenue vestimentaire distinctive, ont tendance à agacer les biffins fraîchement débarqués aux abords des ouvrages pour rejoindre les avant-postes. Commandant le bloc 2 de l'ouvrage du Berenbach (S.F. Boulay) de décembre 1939 à juillet 1940, le lieutenant René Spenlenhaur note laconiquement, dans le rapport qu'il remet à l'autorité militaire en 1945 :

> « Nous vivions dans nos ouvrages, déconsidérés par les troupes qui allaient aux avant-postes. »[380]

Jeune sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie, Guy Des Cars observe également cette animosité palpable lorsqu'il passe à proximité de l'ouvrage du Michelsberg (S.F. Boulay) à la tête de sa section :

> « Regardez-moi tous « ces vernis », « ces types » de forteresse qui portent des bérets au lieu des calots ! s'exclame Favereau. Eux au moins, ils sont bien tranquilles et pépères à vingt-cinq mètres sous terre tandis que là-bas, aux avant-postes, il paraît que ce n'est plus la même musique…
>
> Veux-tu changer ta place avec la mienne ? riposta un gars à béret. On attrape un de ces spleens là-dessous ! C'est chauffé, bien sûr et on a quelque chose de solide au-dessus de la tête mais ces murs, ça suinte ! On a « marre » du ciment ! Il n'y a pas un seul gars là-dedans qui ne voudrait aller respirer un peu l'air comme toi ! »[381]

Aux yeux des unités de campagne « coiffant » les secteurs fortifiés, les seules à voir l'ennemi jusqu'au 10 mai 1940 – des Cars et ses hommes contrent une violente attaque allemande quelques jours plus tard, dans le secteur Waldweistroff-Flastroff, devant le S.F. Boulay –, le rapport s'inverse : les « durs » affrontent l'adversaire dans la boue par coups de main interposés en avant des « mous » cloîtrés dans leurs ouvrages… Les hommes du sous-lieutenant des Cars n'eurent pas l'occasion de comparer leurs conditions de vie avec celles de leurs compatriotes des R.I.F. et des R.A.P., ce qui est par contre le cas du sous-lieutenant Riboud, du 237e Régiment d'Artillerie Lourde Hippomobile

[378] Témoignage écrit de l'abbé Noël Ballaz en date du 30 septembre 1999. L'abbé Ballaz a également rédigé ses mémoires de guerre : *Mes souvenirs de la guerre 1939-40 comme infirmier au 174e R.I.F. à Saint-Jean-Rohrbach*, dont certains extraits ont été publiés dans la *Revue de la Société des Amis du Pays d'Albe* (n°35 du 4e trimestre 2005).
[379] Le contraste entre la modernité des ouvrages et la rigueur des campagnes françaises de la fin des années 1930 est plus saisissant encore dans les Alpes.
[380] Service Historique de la Défense, carton 34 N 156.
[381] Guy des Cars, *L'officier sans nom*, Paris, Flammarion, 1955, p.74-75.

Divisionnaire, qui effectua plusieurs séjours dans l'ensemble du Hochwald, au nord de Haguenau. Au-delà de l'admiration pour la technologie déployée par le plus grand ouvrage de la ligne Maginot se dégage un malaise explicite :

> « Le fort ressemblait à une immense usine ou plutôt à un cuirassé, avec ses magasins, ses hôpitaux, ses kilomètres de chemin de fer enfoncés dans la terre. En surface : des nids de mitrailleuses et des canons antichar. Un fossé reliait les forts. Les barbelés et les mines défendaient l'entrée. On y parvenait en franchissant un pont, comme autrefois au Moyen Age pour entrer dans un château.
>
> (…) Après avoir suivi de nombreux corridors et pris des ascenseurs bien éclairés et ventilés, on parvient à la tourelle de 75. Nous redescendons. La chambre de François est plus petite mais confortable. Elle fait penser à la cabine d'un bateau.
>
> (…) Je n'échangerais pas pour autant ma place contre celle de François, jour après jour sous des lampes électriques et n'apercevant le ciel qu'à travers les meurtrières des postes d'observation. »[382]

Qu'en disent les occupants des fortifications eux-mêmes ? La vie y est-elle similaire à celle des marins embarqués dans un submersible ? La ligne Maginot est-elle un havre de paix jusqu'au 10 mai 1940 ou d'obscures oubliettes préservant de l'adversaire mais gangrenant le moral ?

Contrairement aux garnisons des systèmes fortifiés de la Première Guerre mondiale, l'historien dispose d'une palette d'outils pour tenter de concevoir l'existence des troupes de forteresse. Les archives écrites sont tout d'abord consistantes. Plusieurs J.M.O. d'ouvrage sont conservés au Service Historique de la Défense[383] et quelques rapports émanant d'officiers, rédigés en captivité ou dans l'immédiat après-guerre, s'avèrent particulièrement étoffés. Contrairement aussi aux fortifications antérieures à la Première Guerre mondiale, de nombreux « anciens » de la ligne Maginot vivaient toujours lorsque nous commençâmes nos travaux préliminaires, à la fin des années 1990, et furent en mesure de nous accorder de nombreux entretiens.[384]

Cet accès aux mémoires vives, pour irremplaçable et riche qu'il soit, resta néanmoins un exercice difficile. L'image déplorable de la ligne Maginot a longtemps posté les témoins de 1940 sur la défensive, en particulier les vétérans affiliés aux amicales régimentaires ou à l'Association nationale des Anciens Combattants de la ligne Maginot (A.N.A.C.L.M.).[385] On a tant parlé, depuis l'Occupation, d'une muraille qui avait ruiné la France, qui n'avait servi à rien et pas même tiré un coup de feu, que le message officiel de l'A.N.A.C.L.M. – complètement redynamisé par l'historiographie de la réhabilitation lancée par Roger Bruge dans les années 1970[386] – fut longtemps d'afficher publiquement le visage résolu et humble du soldat qui n'avait certes fait que son devoir, mais tout son devoir… Hors de question, dans ce contexte, de parler des « petites souffrances quotidiennes » psychiques ou

[382] Jacques Riboud, *Souvenirs d'une bataille perdue, 1939-1940*, Paris, François-Xavier de Guibert, 2006, p.51.
[383] Dont le très complet J.M.O. de l'ouvrage du Mont des Welches : S.H.D. carton 34 N 150.
[384] Le nombre de vétérans de la ligne Maginot est en chute libre chaque année, les plus jeunes d'entre eux ayant 91 ans en 2009.
[385] Point que nous aborderons plus en détail dans le chapitre suivant.
[386] Michaël Séramour, *La ligne Maginot de 1945 à nos jours*, Strasbourg, Jean-Pierre Gyss éditions, 2006.

physiologiques.[387] La donne est d'ailleurs bien souvent identique chez les anciens combattants isolés… Un rapide calcul nous a effectivement permis de constater que le quart des familles de vétérans identifié et qui accepta de nous fournir des photographies relatives à cette période, était néanmoins incapable d'évoquer l'expérience combattante du parent disparu qui jamais n'aborda de son vivant cette question avec eux. Fils du sous-lieutenant Alfred Cagnard, officier d'artillerie qui commanda la tourelle de 135 de l'ouvrage de Soetrich (S.F. Thionville), Alain Cagnard accepta de nous évoquer les séquelles persistantes conservées par son père de l'après-guerre à son décès :

> « Mon père avait été très marqué par son séjour dans la ligne Maginot puis par ses cinq années de captivité à Lübben, Colditz et Lübeck et plus encore par le fait qu'il avait été, comme ses camarades de Soetrich, non pas fait prisonnier mais livré aux Allemands par le gouvernement de Vichy avec la complicité de certains officiers qu'il considérait comme indignes et méprisables. (…) Il avait vécu alors un véritable traumatisme dont le récit répété de manière presque convulsive à certaines époques au sein du cercle familial a marqué chacun de ces enfants. C'est pourquoi je me réjouis que quelques historiens aient insisté pour recueillir ses souvenirs, ce qui représentait pour lui une forme de thérapie. »[388]

À cette barrière mémorielle orientant dans leurs déclarations les témoins engagés et/ou « meurtris » par leur expérience combattante, s'ajoute le processus de déformation du souvenir, bien connu des historiens. Autour d'un café partagé au domicile feutré d'un ancien combattant, l'évocation d'une existence souterraine vieille de plus de soixante ans n'est pas aisée. Comme l'a écrit le professeur Israel Rosenfeld[389], chercheur en neurosciences à la City University de New-York , « nous savons maintenant que le contexte dans lequel nous nous souvenons et agissons a un impact important sur la nature même de la pensée et de l'action »[390]. Au contact permanent des témoins dans un exercice aujourd'hui assumé, les historiens contemporanéistes sont confrontés à ce parasitage des souvenirs anciens par des interférences du présent ou du passé proche. Un cas majeur nous frappa au début de nos recherches et nous incita d'emblée à analyser en profondeur chaque témoignage ; celui d'un vétéran qui mélangeait manifestement ses souvenirs de guerre et divers pèlerinages qu'il effectua dans les décombres de son ouvrage partiellement ennoyé faute d'entretien, entre 1971 et 1974. Tantôt évoquait-il ainsi la qualité de l'alimentation pour décrire la minute suivante l'horreur du service quotidien dans des galeries perpétuellement inondées, se restaurant sur des tables rongées par la rouille. Néanmoins, le pèlerinage *in situ* d'un ancien combattant peut constituer un apport mémoriel exceptionnel, à partir du moment où l'historien participe à ce retour à la source de l'expérience combattante. De la sorte, nous effectuâmes plusieurs suivis scientifiques de pèlerinage menés à l'ouvrage du Bois du Four, malheureusement trop tardivement – entre 1996 et 2004 – mais qui se sont

[387] Les bulletins de liaison de l'A.N.A.C.L.M. (trimestriel diffusé de 1977 à 1990) sont riches d'exemples dans ce domaine.
[388] Lettre de Monsieur Alain Cagnard en date du 28 décembre 2004.
[389] Israel Rosenfield, *L'invention de la mémoire*, Flammarion, collection Champs, 1994 ; *L'anatomie de la conscience*, Flammarion, 1996.
[390] « Dire cela peut sembler trivial, mais ce fait a été méconnu pendant plus d'un demi-siècle, et l'est toujours dans certains cercles philosophiques et scientifiques. »

souvent avérés plus riches qu'une interview réalisée à plusieurs dizaines ou centaines de kilomètres du site fortifié abordé.

Incontestablement, en sus du tempérament et de la situation propre à chaque soldat de la ligne Maginot – sans doute les célibataires ont-ils par exemple mieux appréhendé leur existence de forteresse et l'attente de la Drôle de Guerre que les jeunes mariés ou pères de famille… – incontestablement donc, cela explique-t-il l'énorme différence entre les déclarations faites par les uns et les autres. Ainsi, à la question « comment vous sentiez vous après plusieurs mois passés sur la ligne Maginot ? », le soldat Guillaume Walraff, fantassin au Petit Ouvrage du Kerfent[391] (S.F. Faulquemont) répond d'une traite : « On était comme des rois ! » [392]. L'ancien sergent-chef Alfred Compiègne, sous-officier comptable à l'ouvrage de l'annexe Sud de Coume[393], employait la même image lors de l'entretien qu'il nous accorda en octobre 2006 :

« On était des gâtés. C'était l'hiver. Quand on voyait la pluie, tous ça, tomber dehors, on était au chaud, on était bien, on était même des rois. On était des rois ! Puisqu'on avait rien à faire, on avait la bouffe et tout ça… J'étais un roi. »[394]

Pour le docteur Eric Hurter au contraire, médecin-chef à l'ouvrage du Simserhof, la découverte de la ligne fut un véritable enfer :

« Les repas se passaient dans des conditions assez pénibles parce qu'il n'y avait pas toujours de l'éclairage. La ligne n'était pas entretenue. On n'avait pris aucune disposition, et la première nuit, on a du coucher avec un casque sur la tête parce que ça ruisselait au dessus. On s'emmitouflait dans son manteau. C'était plein d'eau. On mangeait en quatrième vitesse parce que ça pleuvait de partout. On ne pouvait pas faire marcher la cuisine parce que c'était de la flotte partout, alors on mangeait des petites choses. Pour dire, c'était d'une tristesse vraiment épouvantable. »

Et de poursuivre sur la série de peintures murales ornant, sur le thème de Blanche-neige et les sept nains, le foyer du soldat proche de sa salle de soin :

« Les matelas était trempés. Ce n'était pas avec de belles peintures pareilles. De toute façon, les dessins n'auraient jamais tenu… Comprenez bien que c'était vraiment très très humide, malgré les efforts des gars chargés de la ventilation ! Ce n'était pas comme ces belles petites photos que vous avez, ces gravures de Disney ! C'était pire que ça ! »[395]

[391] R.F.M., S.F. Faulquemont. Le Kerfent se compose de quatre blocs de combat, dont un observatoire d'artillerie. Attaqué, il tombe aux mains des Allemands le 21 juin 1940. Raymond Gangloff, *La tragédie de la ligne Maginot*, Albatros, 1987.
[392] Témoignage oral de Monsieur Guillaume Walraff en date du 17 octobre 2006.
[393] R.F.M., S.F. Boulay.
[394] Témoignage oral du capitaine de réserve Alfred Compiègne (✞) en date du 28 février 2006. Il tenait un constat identique à Michel Mansuy au cours d'un entretien sollicité le 20 janvier 1999.
[395] Témoignage oral recueilli au domicile du docteur Hurter le 5 mars 2004.

Et pourtant, ces compositions picturales ont bel et bien été exécutées au printemps 1940 par le jeune canonnier Romain Simon mobilisé dans une casemate de 75… Les cuisines électriques fonctionnent à merveille dès l'entrée en guerre et si les galeries du Simserhof souffrent d'humidité comme dans tout ouvrage souterrain[396], on reste bien loin du taux d'hydrométrie exceptionnel de 100% atteint par l'ouvrage d'Anzeling ![397] Ne nous y trompons pas néanmoins : le docteur Hurter n'exagère pas volontairement son quotidien au Simserhof. Il ne réclame aucune reconnaissance, aucune distinction pour son service dans la ligne Maginot. Loin de toute héroïsation de son séjour dans la forteresse, il avoue au contraire son soulagement de quitter l'ouvrage à l'armistice malgré la perte de son accordéon, confisqué par les Allemands. Loin de toute victimisation calculée[398] c'est davantage un indice de pénibilité et de souffrance aiguë qu'il faut déceler dans le champ lexical aquatique omniprésent dans les descriptions du médecin du Simserhof.[399]

Le fait que l'ancien soldat de 2nde classe Walraff et le sergent-chef Compiègne aient servi dans des petits ouvrages d'infanterie peu développés, alors que le lieutenant Hurter fut mobilisé dans un gros ouvrage d'artillerie d'une dizaine de blocs ne justifie pas l'effet de miroir inversé de ces trois témoignages. Comme ses deux compatriotes qui peuvent matériellement – et qui bénéficièrent des autorisations hiérarchiques pour le faire – sortir quotidiennement prendre l'air, le docteur Hurter n'est lui même pas confiné, des jours durant, au pied des lointains blocs de combat de l'ouvrage du Simserhof. Son cabinet est situé dans la caserne principale, proche des entrées, qu'il peut journellement, en sa qualité d'officier, rejoindre pour gagner l'extérieur.[400] Un constat préliminaire que nous ne devrons jamais perdre de vue s'impose donc : les hommes ne sont pas égaux devant l'autarcie sociologique et physique imposée par le service des ouvrages.

Il reste en tout cas assez fascinant de constater l'intériorisation et le passage de témoin du message de l'A.N.A.C.L.M. vers certains mouvements associatifs, aujourd'hui presque exclusivement composés de bénévoles nés après 1945. Le témoignage du docteur Hurter, paru dans la presse lors de la pose de la première pierre du musée moderne du Simserhof[401], provoqua de violentes réactions de la part de plusieurs acteurs du tourisme militaire contemporain jugeant ses propos incompatibles avec les « manifestes des Anciens de la ligne Maginot dont la fierté est d'avoir servi la France avec courage et honneur ».[402] L'on perçoit clairement ici le double tranchant de toute réhabilitation historique : après avoir été dénigrés, ignorés pendant des décennies au profit des Libérateurs et de la Résistance, les

[396] Rapport non-officiel du lieutenant Bordet, commandant le génie de l'ouvrage du Simserhof en 1939-1940, fonds privés.
[397] S.H.D., carton 34 N 150, rapport du colonel Kasper.
[398] À laquelle nous nous sommes retrouvés confrontés, certes rarement. Un témoin en particulier, mobilisé dans un ouvrage maintenu à l'écart de toute activité soutenue (le Métrich, dans le S.F. de Thionville), nous décrivait un quotidien proche de l'enfer de Douaumont en 1916… Nous apprîmes par la suite que ce dernier visait l'obtention de la légion d'honneur de longue date.
[399] Le témoignage du docteur Hurter s'avère par ailleurs particulièrement précis quant aux actes médicaux qu'il eut à dispenser. Nous y reviendrons.
[400] « Durant la Drôle de Guerre, la journée se passaient suivant le même rythme : visites médicales le matin et l'après-midi était consacrée à la visite d'amis et aux promenades alentour en attendant la popote et le courrier. »
[401] Entre autres, *Témoignages* in *Le Républicain lorrain* du 23 mars 2002 et *Le nouveau combat du Simserhof* in *Le Républicain lorrain* du 9 avril 2002.
[402] Exemple de réaction tiré de l'Infortif, bulletin de liaison de la Fédération des Associations de Sauvegarde de la Fortification, paru entre 1998 et 2005. Collection de l'auteur.

soldats des troupes de forteresse sont aujourd'hui idéalisés par certains promoteurs du devoir de mémoire, adeptes des commémorations collectives et nivelées, mais s'accommodant fort mal des perceptions individuelles. Il y a vingt ans déjà, lorsqu'Alain Hohnadel et Jean-Louis Goby publièrent leur recueil consacré aux « fresques » de la ligne Maginot et des *Festen* – l'expression iconographique de la sensibilité des combattants paraissant tabou aux yeux de certains et afin de ménager les susceptibilités[403] – les deux auteurs crurent bon de rédiger un avertissement en prologue de leur catalogue, précisant au lecteur qu'à partir du 10 mai 1940, « les artistes abandonnèrent leurs pinceaux, qui pour monter dans sa tourelle blindée, qui pour surveiller derrière son créneau »… Assertion invérifiable d'une part, de nombreuses œuvres n'étant pas datées, et partiellement fausse d'autre part, l'intervention de la plupart des ouvrages restant limitée jusque début juin 1940 et permettant la poursuite de compositions picturales ébauchées au printemps[404], les pinceaux cédant par ailleurs la place aux crayons après cette période pour immortaliser une date, un nom ou un portrait entre deux tirs ou au moment de quitter les ouvrages pour partir en captivité.[405] La ligne Maginot a rempli sa mission le 10 mai 1940 et résista comme elle put dans le rôle sacrificiel qui fut le sien, avec succès la plupart du temps. Les arguments historiques ne manquent pas[406] pour présenter cette réalité au grand public sans qu'il soit justifiable d'ôter toute humanité, toute conscience et toute sensibilité aux acteurs de ces barouds d'honneur.

Entre pudeur, déformations ou maladresses mémorielles, et discours officiels, l'analyse du quotidien des soldats du béton n'ait donc pas aisé à saisir. Nous allons tenter de nous y employer, en nous appuyant sur quelques documents d'archives écrites exceptionnels et souvent inédits, ainsi que sur les dizaines de témoignages recueillis depuis 1998.

La mobilisation des équipages

Le service de la ligne Maginot nécessite des spécialistes formés au maniement des technologies de défense comptant parmi les plus avancées pour l'époque. Dès 1935, le général Gamelin ordonne la constitution de garnisons interarmes calquées sur l'effectif des navires de guerre.[407] Plusieurs exercices d'occupation sont conduits à partir de 1936 – à Anzeling en janvier 1936, à Fermont, Michelsberg et Annexe sud de Coume en février, au Bois du Four en juillet, au Kobenbusch et au Galgenberg en septembre[408] – afin d'approfondir les réflexions sur la composition des garnisons. À la suite de ces expériences « grandeur nature », il est décidé de séparer, au sein des R.I.F. et des R.A.P., les effectifs de défense des intervalles et ceux affectés au service des ouvrages, casemates et observatoires – les

[403] L'ouvrage *La Mémoire des forts* est sorti en 1990, année du cinquantième anniversaire des combats de 1940.
[404] En juin 1940, à l'ouvrage de Rochonvillers, le chef d'escadron Guillemain continue de faire donner des séances de cinéma trente mètres sous terre pour détendre les hommes, alors que l'ouvrage est encerclé. Mémoires du chef d'escadron Guillemain, fonds Guillemain.
[405] Le cas se présente par exemple au petit ouvrage d'Hobling (Tome 4, ligne Maginot, S.F. Boulay) où un membre de l'équipage laisse ce message à l'heure du départ : « Adieu bloc 1 ».
[406] Cf. chapitre 1.
[407] Jean-Yves Mary, Alain Hohnadel, *Hommes et ouvrages de la ligne Maginot*, Paris, Editions Histoire et Collection, Tome 1, 2000.
[408] Des expérimentations sont également menées la même année sous la tutelle du capitaine de corvette Ollivier et donnent corps à deux instructions régissant l'organisation des équipages d'ouvrages et de casemates.

« mous » et les « durs ». En avril 1937 enfin l'appellation « équipage d'ouvrage » entre en vigueur, par décision ministérielle du 28 avril. Des bachis marins sont même testés dans certains camps de sûreté avant l'adoption définitive du béret kaki.

Effectivement, dans les ouvrages importants comme dans les simples casemates, l'enfouissement complet de la logistique et des moyens de combat – sous terre ou derrière une enveloppe de béton armé – rappelle le service d'un submersible.[409]

Dans la salle des machines – plus couramment appelée « Usine » – fournissant l'énergie indispensable pour l'éclairage et le fonctionnement des cuirassements mobiles, les électromécaniciens dorment le plus souvent dans des hamacs, au plus près de leurs groupes électrogènes pour intervenir immédiatement en cas de problème.[410] Certains électromécaniciens sont même spécialement recrutés dans la marine, ce que confirme le sous-lieutenant Jean Vinrich, responsable des services du Génie du Gros Ouvrage d'Artillerie du Mont des Welches (S.F. Boulay) :

> « Dans nos équipes, il y avait beaucoup d'anciens marins, surtout des sous-mariniers. Il est vrai que la plupart des techniques mises en œuvre sont identiques à celles des navires. Mais nous hélas, nous restons à l'ancre et en cas d'alerte grave, nous serions comme un énorme sous-marin reposant au fond de l'eau… Tout de même, pendant les périodes de repos ou de calme, nos balades sur le « pont » seront agréables. »[411]

Dans le Secteur Fortifié voisin de Faulquemont, le sapeur Emile Luzenfichter[412], fraîchement engagé dans la navale à Toulon, est muté – avec déception – à l'ouvrage de l'Einseling début 1939. A Bitche, la représentation détaillée du cuirassé Courbet, dans une chambre pour deux sous-officiers proche de la salle des machines de l'ouvrage du Schiesseck (S.F. Rohrbach), atteste également cette provenance.

Les cadres issus de l'armée métropolitaine effectuent eux-mêmes des stages au contact d'officiers de l'armée de mer faisant le déplacement en Lorraine et en Alsace. Le capitaine de corvette Renon fait notamment le déplacement à l'ouvrage du Hackenberg (S.F. Boulay) en 1937 ; l'année suivante, c'est le capitaine de corvette Desjardins qui se rend aux ouvrages de Métrich (S.F. Thionville) et de Schoenbourg (S.F. Haguenau) pour « briffer » les officiers d'active. Certains commandants d'ouvrage empruntent même le chemin inverse, en gagnant le large, pour quelques semaines, dans des bâtiments de la marine nationale. Parmi eux, le lieutenant-colonel Miserey, commandant le Hackenberg en 1937, embarque à bord du cuirassé *Richelieu* au large de Casablanca[413], l'adjudant Lavergne, du même

[409] De nombreuses analogies au service de la marine pointaient déjà dans les *Festen* Allemandes construites avant 1914 : usage de périscopes, hamacs, transmetteurs d'ordre, tourelles de marine à Mutzig…
[410] Cela se vérifie presque partout dans les casemates d'intervalles et bien souvent dans les petits et gros ouvrages. Les officiers et sous-officiers disposaient par contre de chambres isolées. Il faut rappeler par ailleurs, que les groupes électrogènes n'ont tourné qu'au gré des exercices au cours de la Drôle de Guerre, les ouvrages étant reliés au secteur. Ce n'est qu'à partir du 15 juin 1940, lorsque les Allemands encerclent la ligne Maginot et neutralisent les centrales électriques que les groupes fonctionnent en permanence jusqu'à la fin des hostilités.
[411] Fonds privé. Mémoires du sous-lieutenant Jean Vinrich transmises par son épouse.
[412] Témoignage oral d'Yvonne Luzenfichter, épouse d'Emile, en date du 20 mars 1998 et consultation de son livret militaire.
[413] Michel Truttmann, *Les places fortes de notre histoire* in *Histoire de Guerre thématique – Hors série n°4*, décembre 2001.

ouvrage, effectue un stage sur le porte-avions *Béarn*[414], tandis que le capitaine Lhuisset, chef de l'ouvrage du Welschhof entre 1938 et 1940, reçoit une formation à bord du croiseur *Colbert* avant sa prise de commandement sur la ligne Maginot, ce qui lui fait écrire dans ses carnets personnels :

> « L'esprit qui anime les troupes de Forteresse est comparable à celui de l'Infanterie de Marine où j'ai servi, ou même de la Marine, où les chefs et subordonnés se rencontrent toute la journée dans le même poste ou dans le même bateau. On se sert les coudes. »[415]

En surface, dans les casemates ou sous les tourelles affleurant à peine du sol, les servants disposent de chambrées à proximité des œuvres vives, équipées de sommiers métalliques et d'étagères destinées aux bardas et aux effets personnels. Là encore pourtant, quelques hamacs sont mis à la disposition des hommes sous les réseaux de tuyauterie – ventilation, acoustique – entre les caisses de munitions ou à proximité du balancier de mise en batterie…

Commandant l'entrée des munitions de l'ouvrage de Soetrich de 1938 à 1940, le sous-lieutenant Charles de Vaulx insiste longuement sur la spécificité des équipages d'ouvrage, troupes métropolitaines aux us et coutumes « hybrides » :

> « Dans un bloc de combat, on est mis à la tête d'un petit sous-marin, qui ne bouge pas parce que l'on ne peut pas le déplacer sous terre, mais c'est le règlement de la marine que l'on appliquait avec les quarts du règlement de la marine. Ce qui avait des conséquences. Vous voyez d'ici, faire dormir un bon petit gars de Roussy-le-Village dans un hamac ! Ce n'était pas concevable.
>
> Je deviens donc une espèce de marin dans un petit sous-marin qui est appelé à ne pas bouger au demeurant, d'appliquer un règlement de marine avec une mentalité de marin. Et c'est une question très différente, entre avoir un comportement de marin et d'un officier de régiment type nord-est, ce n'est plus du tout le même système de conception de commandement, de relations d'homme à homme. Dans les régiments du nord-est, les militaires ne se parlent qu'à six pas, si par hasard, on est arrivé à cinq pas, on recul d'un pas avant d'ouvrir la bouche, si l'on est à 7, on avance d'un pas. Dans les équipages d'ouvrage, dans une cloche, l'officier et son guetteur sont au corps à corps, comme des danseurs qui se tiennent par les épaules : pour changer un équipement de créneau, il faut orchestrer les mouvements, les gestes, qui fassent que l'on puisse changer un mortier de 50 contre un fusil-mitrailleur. J'ai fait pendant 18 mois avant la guerre, essentiellement, personnellement, de l'instruction de servant de cloche. C'était quelque chose, je prenais les soldats dans mes bras, et ensemble nous faisions la manœuvre jusqu'à ce que nous arrivions à obtenir le résultat, une fraction de millimètre, une fraction de seconde, ce qui nécessitait une certaine maîtrise de la gestuelle de nos mouvements. »[416]

[414] Robert Lavergne, *Journal de guerre du Hackenberg, mes deux années dans un ouvrage Maginot*, Louviers, Ysec éditions, 2007.
[415] Fonds privé, archives famille Lhuisset.
[416] Témoignage oral de Monsieur Charles de Vaulx, en date du 24 novembre 2003.

Au cœur des blocs, tout, du périscope à la sonnerie stridente des transmetteurs d'ordre évoque les conditions de combat toutes particulières de la guerre sous-marine. Comme le décrivait le capitaine de Saint-Sauveur, commandant l'artillerie de l'ouvrage du Michelsberg, à Roger Bruge, en 1972[417] :

> « Tirant le maximum du téléphone et grâce à l'utilisation de messages standardisés, à un service des pièces particulièrement rapide, enfin grâce à une chasse impitoyable de tous les temps morts de manœuvre, un objectif décelé pouvait être battu en moins de trois minutes après sa découverte, par un tir d'efficacité déclenché d'emblée. Cela signifiait, dans le cas d'un tir de 75, que l'adversaire ne pouvait s'abriter qu'après avoir reçu les premiers coups. »

Les ouvrages se couvrent les uns les autres, grâce au barrage d'appui feux réciproques établi avant-guerre. L'ensemble du champ de tir des pièces de tourelles et de casemates est codifié. Fidèle au système de triangulation régissant le combat en pleine mer, chaque ouvrage d'artillerie est couvert par ses voisins et les protège réciproquement grâce aux observatoires périscopique disséminés dans la nature, en retrait de la Ligne Principale de Résistance. Responsable du Groupe d'artillerie de forteresse n°3 qui effectue ses premiers tirs dès le 9 septembre 1939[418], composé de l'artillerie des ouvrages du Hochwald et de Schoenenbourg[419], le chef d'escadron René Rodolphe relate admirablement *les méthodes scientifiques de repérage* et la réactivité *des canons servis par des mécanismes aux réflexes rapides et par des canonniers instruits*[420], dans son rapport rédigé en captivité :

> « Suivons les opérations effectuées dans le P.C.[421] qui est brillamment éclairé.
>
> À une grande table métallique, deux secrétaires et deux sous-officiers sont assis. L'officier du Service de Renseignement de l'Artillerie (S.R.A.) est debout derrière eux. Devant le mur qui leur fait face, cinq téléphonistes sont assis, chacun dans un box, devant un appareil téléphonique surmonté d'un tableau noir. Chacune de ces cabines est en liaison directe avec un observatoire d'artillerie.[422]
>
> Le téléphoniste de l'Observatoire O3 se lève. Il écrit en répétant à mi-voix :
>
> *« 328 – 14h27 – INF – ENI – ART* (soit objectif 328 repéré à 14h27 : infanterie ennemie arrêtée) *;*
>
> *Gisement = 390 ;*
>
> *Site = + 3 ;*
>
> *Renseignements complémentaires = sur R.N. 63* (Route Nationale 63), *environ 50 hommes ».*
>
> Le sous-officier qui a devant lui, sur la table, les documents de l'observatoire O3 choisit celui qui correspond au gisement indiqué et, d'après le site, marque l'emplacement de l'objectif sur un calque où il porte le numéro du message (328) et l'heure d'arrivée.
>
> Le secrétaire copie le message sur un cahier spécial. L'officier S.R.A., penché sur l'épaule du sous-officier, suit et contrôle le report de l'objectif. C'est correct.

[417] Service Historique de la Défense, fonds Bruge.
[418] Pour soutenir un coup de main de la 41e D.I. sur Schweigen.
[419] … et des mortiers de 81 de la casemate d'Hoffen pour être juste.
[420] Appréciations (*en italique*) du général de Division Louis Fortin, ancien membre de la C.O.R.F. (durant sept ans) et chef d'état-major de l'armée d'Alsace, en préface de l'ouvrage du lieutenant-colonel Rodolphe, p.16.
[421] Généralement situé au pied de l'observatoire d'ouvrage et protégé sous plusieurs dizaines de mètres de terre…
[422] Observatoires satellites dispatchés dans les intervalles.

Il tend le message au planton qui le donne, dans la pièce à côté, au Commandant de l'artillerie qui a déjà, en jetant un coup d'œil sur le tableau de O3, vu de quoi il s'agit. Il situe rapidement l'objectif, décide de tirer, choisit un bloc parmi ceux qui sont disponibles et commande en écrivant sur le calque :

« B3.…..….328 ».

C'est le bloc 3 qui va tirer sur l'objectif 328.

Un secrétaire enregistre encore le message, note l'heure à laquelle le tir est commandé et le rend au planton, lequel va le communiquer au Service de Renseignement d'Ouvrage, qui sait ainsi ce qui va se passer.

Au commandement « *B3.…..….328* », le téléphoniste T2 a répété « *B3.…..….328* » et écrit ces chiffres sur le tableau des tirs placés près de lui. En même temps, le centraliste appelle B3 et O3 qu'il relie. Le commandant de l'artillerie fait rendre compte au Groupement par le téléphoniste T3 :

« *B3 tire sur l'infanterie ennemie en 514-310* ».

Au P.C. du bloc chargé d'intervenir, un téléphoniste inscrit les coordonnées fournies par O3 et l'équipe entre en action. Le « Lecteur » détermine la direction à donner aux tubes, la distance. Les chiffres annoncés sont inscrits par « l'Afficheur » sur le grand tableau d'« Ordres ». Le « Calculateur détermine les corrections dues à la direction et à la vitesse du vent, à la température extérieure, au poids des projectiles employés, etc.

Le Commandant de bloc vérifie rapidement les opérations effectuées par ses aides et lance ses commandements (genre de tir, d'obus, d'amorçage). Au fur et à mesure que les chiffres s'inscrivent, ils sont envoyés à la tourelle [trente mètre plus haut] par le « Transmetteur ». Le commandement « Alerte », lancé par le Commandant de bloc, jette à leur poste, là-haut, les servants de la tourelle où déjà les premiers éléments de tir s'inscrivent sur le transmetteur d'ordres.

Tous s'activent.

Les moteurs électriques sont enclenchés et leur ronflement va s'ajouter au bruit de la ventilation qui est mise en marche. Le « sas » du bloc est fermé et la pression intérieure va monter, chassant au dehors fumées et gaz des départs. Leviers et manettes cliquettent. La lourde masse de la tourelle s'ébranle, s'élève et tourne, braquant ses tubes sur l'objectif. Les châssis à munitions ont été amenés près de la tourelle. Des pourvoyeurs vissent les fusées, d'autres saisissent les cartouches, les placent dans les « barillets » des norias qui démarrent bruyamment et les projectiles disparaissent vers la chambre de tir.

Le site et la hausse sont marqués par le pointeur et l'aide-pointeur. Dans l'étroite chambre de tir, quatre hommes sont insérés au milieu des aciers et des cuivres ; les lampes électriques inondent de leur lumière crue les engrenages huilés. Culasses ouvertes, les deux tubes de 75 s'abaissent pour prendre l'angle de tir fixé. Les deux tireurs attendent, immobiles, les mains sur la poignée des culasses. Dès que les cartouches sont arrivées au « Poste haut » des norias, les chargeurs les ont saisies et lancées dans les tubes des pièces. Les culasses se ferment d'un claquement mat et les tireurs déchaînent le vacarme.

Un bruit sourd marque le départ des coups et les tubes ont à peine esquissé leur léger recul que les culasses ouvertes crachent les douilles fumantes qui sont avalées par les entonnoirs d'où elles

dégringolent en sonnant dans les profondeurs du bloc. Une nouvelle cartouche a remplacé la douille et le tir se poursuit.

Trois ou quatre minutes ont passé depuis l'arrivée du message de O3. Au P.C. d'ouvrage, le téléphoniste T2 se relève, barre d'un trait de craie et annonce :

« *Coup parti* ».

Trois minutes plus tard, il tire un autre trait et rend compte :

« *B3 tir terminé* ».

Les 72 coups sont partis et la tourelle descend, abritant ses embrasures derrière les lèvres épaisses de l'avant-cuirasse.

Si le commandant de l'artillerie a été occupé pendant ce temps, il lui suffit d'un coup d'œil pour savoir si B3 a commencé ou fini de tirer. Le téléphoniste T2 reçoit maintenant les observations transmises par O3 à B3 et les inscrit :

« *328-E = D.O.D.* »

Ce qui veut dire, objectif 328 – éclatement, et que les coups ont été vus ainsi par l'observateur : **D**outeux (débordant l'objectif à gauche), **O**bjectif (dans l'objectif), **D**outeux (débordant l'objectif à droite).

Le commandant de l'artillerie voit aussitôt qu'une partie des coups est tombée sur l'objectif, qui a dû disparaître. Il commande :

« *B3……328 terminé* ».

Le téléphoniste T1 répète et coupe O3 de B3. »[423]

Et les observateurs de poursuivre leur mission de surveillance… Cette longue relation du chef d'escadron Rodolphe, restituant et décryptant à la fois le jargon des artilleurs montre bien la haute technicité de la ligne Maginot. Tout y est chiffré, codé, du nom des ouvrages et des observatoires aux comptes rendus du résultat des tirs. De leurs postes de décision, profondément protégés, les officiers neutralisent des cibles à l'air libre, ahuries le plus souvent d'être repérées malgré leurs précautions.

Comme les blocs de combat qu'ils servent, les hommes sont aussi porteurs d'un numéro. Nous venons de le voir, les téléphonistes sont ainsi signalés par la place qu'ils occupent au P.C. : T1, T2, etc. Tous les membres d'équipage sont par ailleurs désignés par un numéro dit de rôle, cumulant le numéro de bloc ou le service et un nombre à trois chiffres pour l'arme d'appartenance, le grade et le cycle de service. Car, dans cet univers « numérique », le rythme même de l'existence abandonne toute considération biologique pour adopter un découpage net des journées en tours de service. Il est ainsi prévu que des équipes de veille, de piquet et de repos se relayent continuellement, par tranche de six ou huit heures, au chevet des canons, à l'entretien du bloc et au repos mérité.[424]

Comme celui d'un sous-marin, l'équipage d'un ouvrage doit être prêt à intervenir à tout instant pour parer à une attaque brusquée, ce qui constitue sa mission tactique principale. Mais cette cadence quotidienne n'est pas non plus étrangère aux mineurs – qui retrouvent déjà les galeries souterraines et

[423] Rapport publié sous le titre *Combats dans la ligne Maginot*, aux éditions Ponsot, en 1949. Réédité à deux reprises depuis.
[424] Dans les ouvrages pourvus de casernes souterraines, un quatrième quart est de repos « à l'arrière » de l'ouvrage.

la sonorité des wagonnets – et aux sidérurgistes, loin de là. Calqué sur les fameux « trois huit »[425], qui permettent aux mines et aux usines de tourner 24 h sur 24, les hommes issus de ces classes ouvrières s'habituent sans mal à ces relais, mais davantage à leurs modalités pratiques telles que la perte complète des repères chronologiques et la répartition d'une couchette entre deux ou trois individus ne partageant pas forcément les mêmes préceptes d'hygiène.[426] Aussi, pour reprendre une image industrielle et un concept taylorien[427] encore récent pour l'époque, le service de la ligne Maginot se base sur une véritable « organisation scientifique de l'occupation » des ouvrages.

Tirant les leçons des alertes successives déclenchées depuis 1936 et surtout de la mobilisation partielle de 1938, la mobilisation générale des équipages d'ouvrage se passe sans encombre à la fin de l'été 1939. Le 21 août, la mesure n°29 engage la mise en place du système de défense du Territoire, suivit le lendemain de la mesure 21 qui déclenche l'alerte : les troupes actives de couverture (échelon A) gagnent les ouvrages de la ligne Maginot. Le 24 août, les frontaliers sont appelés rejoindre à leur tour les ouvrages qui leur sont assignés depuis le temps de paix (échelon B1), et le 27 août, les réservistes de l'intérieur sont convoqués dans les centres mobilisateurs (échelon B2). Les équipages d'ouvrage sont au complet début septembre, à la veille de la déclaration de guerre actée le 3 septembre.

Premiers arrivés, les jeunes conscrits connaissent parfaitement la fortification. Bien équipés[428], encadrés par leurs officiers formateurs du temps de paix, constitués depuis plusieurs mois en groupes primaires établis à l'arrivée au camp de sûreté, bien souvent sans attache sentimentale autre que parentale de surcroît, sans doute sont-ils ceux qui s'adaptent le mieux à la vie de forteresse. La plupart des réservistes-frontaliers, du moins les plus jeunes, sont également familiarisés au béton qu'ils ont vu naître et qu'ils ont même parfois contribué à couler[429]. Les alertes qui émaillèrent par ailleurs la seconde moitié des années 1930 et les stages de formation effectués par les officiers et sous-officiers de réserve proches des ouvrages leur confèrent des bases techniques acceptables. Leur double casquette « d'initiés du béton » et d'hommes du cru en font des combattants précieux, souvent placés aux observatoires – dont les objectifs à surveiller sont parfaitement maîtrisés – et qui se révèlent extrêmement solide nerveusement après l'encerclement de la mi-juin 1940, lorsqu'ils engagent un combat « honorifique » pour défendre « leurs » terres. Seuls les hommes issus de l'échelon B2, les réservistes de l'intérieur, découvrent généralement la ligne Maginot pour la première fois. Issus principalement du Nord-Pas-de-Calais – région très peuplée à l'époque –, d'Ile-de-France et du sud-est, ils ont tout à apprendre et surprennent leurs camarades kaki, vêtus de leurs uniformes bleu horizon

[425] 6 h - 14 h ; 14 h - 22 h ; 22 h - 6 h.
[426] Les hommes trouvèrent d'eux-mêmes la parade à cette situation comme nous le verrons plus loin.
[427] Frederick Winslow Taylor (1856-1915), ingénieur et économiste américain. Promoteur de l'Organisation Scientifique du Travail (O.S.T.). Il réalisa la première mesure pratique du temps d'exécution d'un travail. Ses recherches aboutirent à un ensemble de principes et de procédés, le taylorisme.
[428] Equipements modèle 1935. Voir à ce sujet les planches infographiques de François Vauvillier et André Jouineau dans la série d'ouvrages *Hommes et Ouvrages de la ligne Maginot*, rédigée par Jean-Yves Mary et Alain Hohnadel, op.cit.
[429] À l'ouvrage du Bois du Four, le soldat Baboni, maçon de son état, a participé à la construction de l'ouvrage et effectue plusieurs sorties nocturnes, en juin 1940, pour colmater les impacts d'obus grignotant la dalle de ciel de l'ouvrage.

tirés des excédents de l'intendance… Bien installés dans la vie, abandonnant activité professionnelle et famille pour une région qu'ils connaissent à peine et un environnement qu'ils ne soupçonnaient pas, ils forment le maillon moral le plus fragile des équipages.[430] Sergent comptable de l'ouvrage de la Ferté (S.F. Montmédy), Jean Félot évoque en ces termes l'arrivée de ces néophytes entre le 27 août et le 3 septembre 1939 :

> « Après avoir franchi le sas d'entrée (…) les hommes, brusquement plongés dans une demi-obscurité, avancent en tâtonnant, guidés par un ancien [Ndla : en réalité, un jeune de l'active], à travers les couloirs, buttent du pied contre les encadrements des portes étanches (…), heurtent un camarade qui tente de s'effacer le long de la paroi pour laisser passer les nouveaux arrivants dont les yeux ne s'habituent pas encore à la lueur blafarde des veilleuses. Des jurons fusent dans le bruit sourd des pas descendants les escaliers, les semelles cloutées traînent sur le ciment et trahissent un mal assuré. »[431]

Si certains découvrent avec une certaine stupeur leur affectation de guerre, d'autres sont gagnés par l'enthousiasme de la découverte de la forteresse dont ils ont tant entendu parler dans les journaux, à l'image du sergent Marchand, réserviste de l'échelon B1 qui rejoint l'ouvrage du Bovenberg (S.F. Boulay) et écrit à son épouse, le 28 août 1939 :

> « Quelle vie ! J'ai fait la visite de l'ouvrage, c'est formidable, c'est le plus haut de la région et comporte 6 blocs. Je ne suis pas trop profond, à un étage du sol, il y a des couloirs qui font jusqu'à 800 mètres, à 6 étages en sous-sol. C'est une véritable usine. »[432]

Beaucoup, à l'instar de l'ancien caporal-chef Henri Schoun, chef de la chambre de tir du bloc 1 de l'ouvrage du Mottenberg (S.F. Boulay)[433], ou de son homologue Paul Lallemand, servant la tourelle de mitrailleuses du P.O. de Téting (S.F. Faulquemont)[434], reconnaissent une grande fierté d'être dans la ligne Maginot. Une certaine fascination opère sur les membres d'équipage, en particulier les servants des technologies électromécaniques. De nombreux sapeurs retrouvés dans les années 1990, parmi lesquels le diéséliste Auguste Lahner, « mécano » sur les gros groupes S.G.C.M.[435] de 225 chevaux de l'ouvrage de Molvange (S.F. Thionville)[436], le sergent Jean Sauterey responsable de l'usine du P.O. d'Hobling (S.F. Boulay)[437] ou le maître-ouvrier Pierre Ziegler, manipulant les petits Renault de Téting[438], étaient encore capables, des heures durant, d'évoquer avec passion leurs groupes électrogènes, imitant même avec jubilation les sonorités particulières émises par les machines au

[430] En mai, puis juin 1940, les soldats issus du nord de la France et de région parisienne eurent encore à souffrir du manque de nouvelles de leurs familles, lancées en plein exode ou piégées en territoire envahi.
[431] Témoignage du sergent Jean Félot livré à l'historien Gérard Giuliano pour son livre *Les soldats du béton, la ligne Maginot dans les Ardennes et en Meuse, 1939-1940*, paru aux éditions Terres Ardennaises en 1985. Muté avant la tragédie des 16-19 mai 1940, Jean Félot échappa au massacre de l'équipage de la Ferté.
[432] Fonds Ascomémo (Hagondange). Correspondances du sergent André Marchand (18e régiment du Génie) à son épouse.
[433] Témoignage oral de Monsieur Henri Schoun en date du 19 juillet 2007.
[434] Témoignage oral de Monsieur Paul Lallemand en date du 2 avril 2001.
[435] Société Générale de Constructions Mécaniques.
[436] Témoignage oral de Monsieur Auguste Lahner en date du 15 avril 1999.
[437] Témoignage oral de Monsieur Jean Sauterey en date du 5 février 1998.
[438] Témoignage oral de Monsieur Pierre Ziegler en date du 6 août 1997.

démarrage ou à l'arrêt… Un magnétisme semblable a lié artilleurs et fantassins aux engins les plus spectaculaires de la fortification, les tourelles à éclipse. Avec spontanéité, le caporal-chef Yves Cauchy, chef de la tourelle de mitrailleuses de l'ouvrage de Rohrbach (S.F. Rohrbach) déclarait en 1993 :

> « J'ai vu la tourelle, pour la première fois, en 1937. Elle était entièrement finie. Lorsqu'on est arrivé en tant que troupe d'occupation dans le fort, la tourelle fonctionnait déjà. (…) On a prélevé des gars dans chaque compagnie pour les envoyer à Strasbourg, à l'instruction. J'ai donc été nommé pour ce voyage ; nous allions au gros ouvrage du Hochwald pour la pratique, puisque cet ouvrage était fini ; j'ai tout appris là-bas, pendant un mois et demi. Au Hochwald, je me souviens être monté dans un bloc où il n'y avait qu'une tourelle, rien d'autre (Ndla : le bloc 5 du demi-ouvrage est). Quand j'ai vu cela, j'ai été enthousiasmé !!! " C'est chouette ça ! Si seulement je pouvais être un jour là-dedans… ". J'y ai aussi appris tout le maniement de l'armement de forteresse. »[439]

À la déclaration de guerre, les équipages d'ouvrages et de casemates sont au complet. Comme en 1914, les défections sont minimes.[440] À l'ouvrage de Fermont (S.F. Crusnes), les officiers chantent la Marseillaise dans leur popote[441] ; au P.O. du Bois de Bousse (S.F. Boulay), c'est l'ensemble de l'équipage qui entonne l'hymne nationale dans les galeries souterraines.[442] Depuis le Bovenberg, le sergent André Marchand écrit ces quelques mots à son épouse, datés du lundi 4 septembre 1939 :

> « Le moral, malgré les à-coups qu'il a subit, s'améliore, on finit je crois par s'habituer, à force de s'entendre seriner, " c'est pour tel jour ", " c'est pour tel jour ". Quand le moment arrive, après le premier choc, on réagit vite. J'ai été davantage impressionné hier midi lorsque j'ai appris l'entrée en état de guerre de l'Angleterre que le soir quand j'ai appris que c'était notre tour. À midi, la grande majorité des sous-officiers s'est mise à chanter la Marseillaise. Je n'ai pas cru devoir m'associer à leur manifestation que je crois d'ailleurs avoir été destinée à dissimuler leur sentiment intérieur moins spectaculaire. »[443]

Avec résignation pour les uns, résolution pour les autres, les soldats des troupes de forteresse se préparent à recevoir l'assaillant. Au Hochwald, le chef d'escadron Rodolphe conclut dans son rapport :

> « Si on ne criait pas : " À Berlin", le moral était bon, et chacun, résolu à en finir avec la guerre des nerfs déclenchée depuis plus d'un an, attendait résolument l'assaut du Boche. »[444]

---

[439] Témoignage de Monsieur Yves Cauchy retranscrit dans la monographie consacrée à l'ouvrage de Rohrbach par Olivier Koch, publié à compte d'association (2002).
[440] Sur l'état moral de l'armée française en août-septembre 1939 : François Cochet, ***Les soldats de la Drôle de Guerre***, Hachette Littératures, 2004.
[441] Fonds privé. Carnets personnels du lieutenant Delaye, chef du bloc 3 (observatoire et casemate cuirassée) de l'ouvrage de Fermont.
[442] Pierre Wolff, *Journal d'un résistant mosellan*, Sarreguemines, Editions Pierron, 1981. Maître Wolff commanda l'ouvrage du Bois de Bousse jusqu'au printemps 1940.
[443] Fonds Association pour la Conservation de la Mémoire de la Moselle en 1939-1945 (Hagondange). Correspondances du sergent André Marchand (18e régiment du Génie) à son épouse.
[444] Lieutenant-colonel René Rodolphe, op.cit.

Une bien longue attente…

La Drôle de Guerre : l'adaptation à l'atmosphère de forteresse

À l'exception de l'aventure sarroise de septembre 1939, le front ouest reste étrangement calme. Les équipages l'ignorent encore, mais nonobstant quelques alertes vite avortées, il va le rester jusqu'au printemps 1940. Huit mois durant, la ligne Maginot se consolide et les réservistes en profitent pour parfaire leur savoir ou tout apprendre des subtilités de la fortification.

Au fur et à mesure qu'une « Drôle de Guerre » s'installe à l'approche de l'hiver, ou une « guerre douce » pour reprendre l'expression moins connue du professeur agrégé de littérature et romancier Paul Guth[445], le quotidien s'organise dans les ouvrages… et se modifie progressivement. Ainsi retrouve-t-on dans les Journaux de Marche et d'Opérations de plusieurs ouvrages situés face au tampon retardateur de la Belgique et du Luxembourg (Thonelle, Latiremont, etc), la retranscription de cette note de service en date du 7 septembre 1939 :

> « Les équipages d'ouvrage participent aux travaux d'organisation et il n'y a plus lieu d'appliquer dans la situation actuelle le service par trois ou par quarts dans les ouvrages et casemates. Il suffira d'assurer un service de guet aux parties les plus importantes ainsi qu'une permanence aux centraux téléphoniques importants ainsi qu'aux centraux de blocs et de casemates. Tout le reste du personnel devra dormir la nuit et travailler le jour. En conséquence, les ordres seront donnés pour que les équipages d'ouvrage (artillerie et Génie compris) participent aux travaux. »

Trois mois après ces premiers assouplissements localisés, la situation restant inchangée, le 3e bureau du G.Q.G. transmet la note n°0858 3F/T aux commandants d'ouvrage de toute la position fortifiée :

> « Persévérons en vue du maintien en bon état physique et moral des équipages d'ouvrage :
>
> - des relèves aussi fréquentes que possible ;
> - une atténuation chaque fois qu'il sera possible des exigences du service, permettant de mettre à l'air la plus grande partie des équipages ;
> - des mesures secondaires concernant la ventilation et la température des locaux habités.
>
> Modifions les chapitres 145 à 148 de l'I.P.[446] du 7 octobre sur les services dans les ouvrages. Il est prévu quatre répartitions de personnel, correspondant aux quatre situations suivantes : situation de veille, situation d'alerte, situation de combat, situation d'attente.[447] Le service en situation d'attente est pris sur ordre du commandement lorsque l'ennemi n'est pas au contact de l'ouvrage

[445] Paul Guth, *Le naïf sous les drapeaux*, Paris, Editions Albin Michel, 1954. Il servit dans un abri d'intervalles du Secteur Fortifié du Bas-Rhin.
[446] Instruction Personnelle.
[447] À ne pas confondre avec les quarts de service au sein des ouvrages. Les « situations » assouplissent ou non le régime général des ouvrages.

et qu'aucune éventualité d'attaque terrestre n'est à envisager dans un avenir rapproché. Le service doit permettre d'assurer le guet aérien, la garde de l'ouvrage, du matériel et des munitions… Le rythme normal de l'occupation complète est repris sur ordre du commandement, ou en cas de nécessité sur ordre du commandant d'ouvrage, qui dans ce cas, en rend compte à son chef hiérarchique. »[448]

La ligne Maginot a joué son rôle protecteur au cours de la mobilisation générale. Elle n'a essuyé aucune attaque brusquée et l'adversaire n'entame aucune manœuvre en direction de la frontière. Alors que tombent les premières permissions, elle abandonne pour près de cinq mois les tours de service au profit d'une activité diurne mieux adaptée à ses occupants. Autrement dit, de début décembre 1939 au 10 mai 1940, les équipages d'ouvrage mènent une vie… de garnison classique !

Cette rupture complète du rythme journalier peut surprendre. L'inquiétude du Haut Commandement se justifie pourtant à plus d'un titre. Malgré la qualité de la nourriture[449] dispensée par les cuistots concoctant les marmites dévolues à chaque bloc de combat sur des cuisinières électriques dernier cri – les fameuses « lessiveuses » empruntant ce surnom à leur forme – ; malgré la protection des galeries souterraines remplaçant les tranchées et boyaux boueux arpentés péniblement par les camarades des intervalles durant les pluies diluviennes de l'automne et la tiédeur des galeries préservant du froid sibérien de l'hiver 1939-1940, la vie dans la ligne Maginot met à rude épreuve l'organisme humain.

Sans cesse, les officiers du Génie tentèrent d'alléger les contraintes imposées par l'existence troglodytique des équipages, parmi lesquelles la plus importante se trouve être l'humidité. À Anzeling (S.F. Boulay), le capitaine Kasper, commandant les services du Génie du dernier gros ouvrage d'artillerie oriental de la Région Fortifiée de Metz, donne une explication particulièrement précise du phénomène :

« La température des souterrains s'établit naturellement, été comme hiver, à environ + 10 à + 12°C. Dans ces conditions, l'air est saturé par 10,8 grammes de vapeur d'eau par mètre cube d'air humide (Manuel de la ventilation industrielle et minière). Quant à la température des blocs, elle accompagne – avec un retard dû à leur masse – celle de l'extérieur.

La température moyenne d'un hiver, dans la région, est d'environ + 5°C, l'air étant dans ces conditions saturé par 6,8 grammes de vapeur d'eau par mètre cube d'air humide. Pénétrant dans les souterrains, cet air se réchauffe jusqu'à l'ambiance, et absorbe – 6,8 retranché à 10,8 – 4 grammes d'eau par mètre cube. Il est donc visible que les souterrains s'assèchent d'autant plus vite qu'il fait plus froid à l'extérieur.

En été, la température et l'état hygrométrique varient dans de grandes proportions : c'est ainsi qu'on peut constater des températures de 20 à 35°C pour une humidité relative de 95 à 32 %. Dans le

[448] S.H.D., note n°0858 3F/T du 3e bureau du Grand Quartier Général en date du 29 novembre 1939.

[449] Pour parer à tout risque d'anémie provoqué par l'absence d'exposition au soleil, la nourriture servie dans la ligne Maginot était particulièrement riche. L'atmosphère régnant dans les ouvrages ne permettant pas une bonne conservation des aliments, les denrées fraîches étaient le plus souvent consommées immédiatement. Les ouvrages étaient ravitaillés en conséquence.

premier cas – après une pluie d'orage ou pendant des pluies répétées – la teneur de l'air en vapeur d'eau peut atteindre 16,4 grammes par mètre cube. Lorsque cet air pénètre dans les souterrains, sa température s'abaisse à celle d'ambiance, et il abandonne – 16,4 retranché de 10,8 – 5,6 grammes d'eau par mètre cube, sous forme de condensation ou même de brouillard. Si l'ouvrage est ventilé à ce moment, à raison de 40 000 mètres cubes/heure, on y introduit par conséquent 224 litres d'eau à l'heure.

Il est enfin facilement vérifiable, par un raisonnement parallèle, que l'air qui monte des souterrains vers les blocs se refroidit en hiver, surtout sur les cuirassements, apportant de l'humidité, et se réchauffe en été, asséchant alors les blocs. »[450]

Aussi est-ce sans surprise qu'il se retrouve confronté à de graves difficultés techniques dans son ouvrage, établit dans des couches géologiques aggravant encore un afflux d'humidité déjà difficilement contrôlable :

« L'étanchéité totale de l'ouvrage a bien été achevée au cours de premier semestre 1939, en vue de l'installation d'un chauffage général anti-condensateur, appelé « climatisation ». Celle-ci a pour objet la sauvegarde en temps de paix, des matériels craignant l'humidité (appareillage électrique, téléphonique, radio, pièces d'artillerie et armes d'infanterie), en relevant le point de saturation de l'air à partir duquel commencent les précipitations.

Mais l'installation est en panne en août 1939, l'état hygrométrique des souterrains est très élevé, au voisinage de 100 %. Les draps de lits – très hygroscopiques[451] – secs en apparence, sont humides et froids, et leur premier contact surprend désagréablement.[452] Il n'en faut pas plus pour que les hommes qui s'installent mettent d'eux-mêmes en service tous les moyens de chauffage qu'ils peuvent trouver[453] : ce qui peut encore fonctionner de la climatisation, radiateurs électriques des chambres et bureaux, batterie chauffante du ventilateur général de la caserne souterraine.

En quelques jours, vu l'absence de dispersion calorifique des souterrains, enfouis sous plus de 25 mètres de marnes compactes, la température intérieure croît jusqu'à devenir intolérable. L'arrêt de tout chauffage, combiné à une énergique ventilation « AIR FRAIS »[454] ne ramène pas les conditions normales, car il fait très chaud à l'extérieur, et l'apport calorifique des occupants dans des locaux à forte densité d'occupation est très important.[455]

Les galeries deviennent humides. Les locaux d'habitation restent secs d'apparence, mais ils sont surchauffés et leur atmosphère reste au voisinage de la saturation, hors de la « zone de confort »[456], sans discontinuité jusqu'à l'évacuation de l'ouvrage, le 4 juillet 1940.

---

[450] S.H.D., carton 34 N 156 : « Rapport d'un officier du Génie sur la Campagne de 1939-1940 dans un ouvrage de la ligne Maginot ».
[451] Qui a tendance à aspirer l'humidité de l'air.
[452] Ce que nous avons physiquement vérifié, en passant plusieurs nuits à l'ouvrage du Bois du Four (S.F. Crusnes), sur des châlits métalliques d'origine, en juin 2009. Les tissus paraissent effectivement sec au premier abord mais humides et très froids au contact de la peau.
[453] Ce qui est également attesté à l'ouvrage du Hochwald, à tel point que le lieutenant-colonel Miconnet, commandant l'ouvrage, demande un compte rendu sur les postes de T.S.F. et les appareils de chauffage clandestins le 30 septembre 1939, pour 18 heures le jour même. Note de service consignée dans les carnets personnels du maréchal des logis Albert Loeffler, chef de la tourelle de 81 du bloc 2, aimablement communiquée par son fils.
[454] Aspiré de l'extérieur et pulsé dans les galeries, sans passer par les filtres de neutralisation des gaz.
[455] Selon Kasper : 120 millithermies [unité de mesure de quantité de chaleur] et 80 grammes d'eau à l'heure par homme en faible activité.
[456] « En air calme, parois à la température d'ambiance, personnel normalement habillé, d'activité moyenne, ensemble des conditions de température et d'humidité de l'air qui donnent l'impression de bien-être. »

Dans le Poste de Commandement du Génie, installé dans quelques locaux de la caserne, un appareil « psychrabaque »[457] indique en permanence une température de 25°C pour un degré hygrométrique constant de 98 %. Dans le P.C. d'artillerie, la température monte à 28°C[458] lorsqu'il y a du travail (exercice ou tir) et le personnel se met torse nu…

L'état hygrométrique de l'air influe à la longue sur la santé.[459] Or, les valeurs admises (30 à 60 %) sont en permanence dépassées dans l'ouvrage d'Anzeling. L'évaporation superficielle de la transpiration s'effectue mal, le moindre effort met en moiteur. Les échanges calorifiques entre corps humain et atmosphère, indispensables au maintien du bien-être et de la santé, sont très insuffisants. L'humidité quasi-permanente de la peau imprègne à la longue les vêtements, qui s'encrassent. Le séchage du linge lavé dans l'ouvrage est très lent. Les vêtements, qu'ils soient portés ou qu'ils soient en armoire ou en cantine, s'imprègnent d'odeur de moisissure. Cette odeur flotte dans les locaux et se remarque dans le train, lors des départs en permission.[460]

Dès son arrivée à la tête des services du Génie du Mont des Welches, le sous-lieutenant Vinrich prend également conscience de l'ampleur de la tâche à accomplir :

« L'équipage est bien traité, bien logé, malgré l'exiguïté relative de locaux de tous ordres, bien nourri, matériellement à l'aise. (…) Au début, je suis assailli de plaintes au sujet de l'humidité, du manque d'air. Malheureusement, lorsqu'il fait très chaud dehors, c'est le cas en ce mois d'août 1939, l'air est souvent très humide. Une forte ventilation ferait rentrer des tonnes d'eau car nous sommes là depuis peu de temps, le cœur de la montagne reste frais, et nos moyens de chauffage n'ont pas encore pu faire leurs bons effets. Plusieurs semaines d'occupation seront nécessaires pour que la vie devienne plus supportable à cet égard. Et puis, il y a toujours les non satisfaits : pas assez d'air ! plus d'air ! Il faut régler, mieux répartir. »[461]

Nous l'avons en effet montré plus haut, « en plongée » au cœur des forteresses, les hommes ont des comportements très variables. Revenons à juste titre au témoignage du docteur Hurter qui conserve de son quotidien au Simserhof une hantise quasi hydrophobique. Au fil des mois, le responsable du service de santé de l'ouvrage bitchois note de nombreux cas de bronchites, ce qui constitue d'ailleurs une constante dans les témoignages d'officiers[462] :

« J'ai examiné les poussières qui traînaient un peu partout dans l'ouvrage, y compris dans l'infirmerie. Alors j'ai demandé au colonel si je pouvais envoyer ces produits dans le laboratoire de l'armée pour qu'il les examine. J'essuie un refus catégorique. Je les ai donc envoyés à un laboratoire

[457] « Combinaison de thermomètre et hygromètre dont les deux aiguilles se croisent sur un cadran où une courbe fermée indique la zone de confort. Durant toute l'occupation, sans discontinuité, les aiguilles se recoupent hors de cette zone. »
[458] La différence de température entre les deux P.C. peut s'expliquer du fait que le P.C. d'artillerie, situé aux « avants », est plus profondément enterré que le P.C. du Génie aménagé dans la caserne, soit à « l'arrière ». Ouvrage de plain-pied, la galerie d'Anzeling pénètre effectivement progressivement sous la colline…
[459] Il ne doit être ni trop faible, ni trop élevé selon le Manuel de la Ventilation Industrielle et Minière (Gauthier-Villars, édition de 1951).
[460] « D'être dans le trou… Ah ! Les vêtements sentaient le trou ! Ah ! Quelle horreur ! » nous expliquait Madame Bauler à propos des retrouvailles avec son époux, venant en permission à Ars-sur-Moselle, depuis l'ouvrage de Téting (S.F. Faulquemont).
[461] Fonds privé. Mémoires du sous-lieutenant Jean Vinrich transmises par son épouse.
[462] Au Kobenbusch (S.F. Thionville), le lieutenant Yves Marescot du Thilleul constate que 30 % de l'équipe du bloc 4 (tourelle de mitrailleuses) sont incommodés de maux de gorge persistants, de septembre 1939 à juin 1940.

privé avec lequel je travaillais avant la guerre. Résultat : proportion de silice qui provoque effectivement du silicose[463]… »[464]

Le dossier fut classé sans suite. La présence de nombreux composés, reconnus aujourd'hui particulièrement néfastes pour l'organisme n'a sans doute pas manqué d'incommodé les plus fragiles – fibre d'amiante, peinture au plomb. Mais ce sont surtout les variations parfois importantes de températures entre l'extérieur, les blocs de combat et les galeries souterraines qui provoquent des maux de gorge chroniques dont semble souffrir en moyenne un quart des équipages. À l'infirmerie de l'ouvrage de Fermont (S.F. Crusnes), le médecin-capitaine Leduc reçoit les malades classiques, souffrant de rhumatisme ou de bronchites, quelques blessés souffrant d'une mauvaise chute, beaucoup d'appendicite et de l'asthme.[465]

À ces gênes respiratoires s'ajoutent des incommodités imputables aux installations électriques. Les conforts évidents prodigués par la fée électricité ont effectivement leurs revers. Des mois passés au P.O. de Denting (S.F. Boulay), le docteur Caffiaux retint les variations constantes de tensions :

« À la longue, cela entraînait des manifestations ophtalmologiques : éblouissement électrique, asthénopies, photophobie… »[466]

L'équipage du Hochwald trouve d'ailleurs une parade pour atténuer « l'éclairage très intense et vite fatiguant »[467] en opalisant les verres lisses des hublots avec des moyens de fortune.

Le bruit continu de la ventilation, de la soufflerie des ventilateurs au ronronnement de leurs moteurs constitue également une nuisance non négligeable, ne facilitant guère le repos à la caserne. Partout, les machines bravent le silence imposé à leur serviteur[468]… et bien rares sont ceux qui, à l'instar du sapeur Madert, électromécanicien à l'ouvrage de l'Immerhof (S.F. Thionville), posent volontairement leur lit sur des filtres de rechange et s'endorment malgré la cacophonie des ventilateurs ![469] Le choix est cependant un luxe exceptionnel sur la ligne Maginot et comme le résume le capitaine Pierre Stroh, responsable du Génie de l'ouvrage de Schoenenbourg (S.F. Bas-Rhin) :

« Une partie de mes effectifs était composée de sapeurs-mineurs, ouvriers du bâtiment pour la plupart. Ils procédaient aux aménagements utiles aux matériels et à la vie des occupants de toutes armes ; il s'agissait du strict nécessaire, sans aucun confort. »[470]

---

[463] Inhalation de poussière de silice qui se marque par une transformation fibreuse du poumon.
[464] Témoignage oral du docteur Hurter en date du 5 mars 2004. Cette analyse officieuse est confirmée par le lieutenant Schmitt dans ces carnets (commandant le bloc 3).
[465] Jean-Yves Mary, *Quelque part sur la ligne Maginot, l'ouvrage de Fermont 1930-1980*, Paris, Editons Sercap, 1985. Fonds A.A.O.F.L.M., Carnets personnels du docteur Leduc retranscris par Jean-Yves Mary.
[466] Docteur Caffiaux, *La vie quotidienne en forteresse* in *Bulletin de liaison des Anciens Combattants de la ligne Maginot* n°16 d'octobre 1980.
[467] Lieutenant-colonel Rodolphe, p. 48 de l'édition de 1974, op.cit.
[468] Dans ces carnets personnels, le maréchal des logis chef Loeffler, chef de tourelle du bloc 2 du Hochwald, retranscrit cette note de service : « Le lieutenant-colonel commandant l'ouvrage souligne une nouvelle fois que la discipline la plus stricte doit être observée dans l'intérieur de l'ouvrage et que soient respectés ses ordres concernant la tenue et les cris bruyants dans les galeries ». Fonds Loeffler.
[469] Témoignage oral de Monsieur Madert, via Jean-Louis Nospeld.
[470] Lieutenant-colonel Pierre Stroh, *Souvenirs des combats de 39/40 dans ke nord de l'Alsace* in *Revue L'Outre-Forêt* n°53 de 1990.

Le sous-lieutenant de Vaulx le découvre à ses dépens lors de sa prise de commandement. Affecté à l'entrée des munitions de l'ouvrage de Soetrich – voisin de l'Immerhof – il fait une découverte surprenante :

> « Rien n'avait été prévu pour loger un officier, je logeais dans une armoire en fer blanc, assez grande pour mettre un lit, mais presque accolée à la tuyauterie assurant la surpression. La vibration de l'air circulant dans les conduites se transmettait à l'armoire métallique. À la longue, j'assimilais ces résonances au bruit d'un marteau piqueur… »

Le sous-lieutenant de Vaulx parvint à trouver le sommeil mais contracte très jeune, au terme de 330 jours et 330 nuits de ce régime, des acouphènes qui s'amplifièrent tout au long de son existence jusqu'à une perte quasi complète de son audition.[471] Voici ce qu'écrit le capitaine Kasper à propos des résonances et de leurs causes multiples :

> « Les maçonneries compactes des souterrains, en moellons de Lerouville hourdés au mortier de ciment, sont d'excellents transmetteurs des bruits. En 1938, lors de l'occupation de septembre (affaire des Sudètes), il est nécessaire d'interrompre des travaux de démolition effectués au marteau-piqueur au pied de la cheminée C.E.G.[472], car les bruits se répandent – très intenses – dans toute la caserne souterraine.
>
> Les gaines de ventilation sont d'excellents tubes acoustiques[473], et par eux les bruits se répandent dans tout l'ensemble ventilé. Pour permettre le repos que gêne également le « susurrement » de la ventilation, on tente un essai : la vie dans l'ouvrage étant organisée sur la base « travail de jour, repos la nuit avec permanence réduite », la ventilation est arrêtée de 22 heures à 4 heures. L'essai est concluant, aucun malaise n'étant constaté, et le repos étant normal. »[474]

Que ces nuisances physiologiques aient eu un impact – variable mais bien réel – sur la psychologie des individus n'a rien d'étonnant. Si l'expectative de la Drôle de Guerre délite le moral de l'armée française, l'attente des évènements au fond du « trou » aggrave encore l'impression d'inutilité, inutilité de l'enfermement forcé, de la séparation familiale, et plus généralement de la guerre… Chez certains le spleen se transforme en dépression chronique particulièrement difficile à surmonter. Cette pathologie fut semble-t-il suffisamment répandue dans les souterrains de la ligne Maginot pour que soit adopté le néologisme médical « bétonnite » dans les rapports médicaux des ouvrages et des services sanitaires de l'arrière. Singulièrement, ce n'est pas un représentant du corps médical mais un sapeur qui parle le mieux de cet état psychologique, en la personne du capitaine Kasper, responsable

[471] Lorsque nous le rencontrâmes, en novembre 2003, Monsieur Charles de Vaulx, âgé de 91 ans, avait fini par perdre 80 % de son audition.
[472] Bloc Cheminée d'Evacuation des Gaz (C.E.G.).
[473] Sans compter les tubes acoustiques eux-mêmes. En juin 1940, dans les petits ouvrages fortement « marmités » (Kerfent, Bambesch), l'onde sonore des impacts se propagea ainsi jusque dans les casernes souterraines.
[474] S.H.D., carton 34 N 156. Les galeries souterraines des ouvrages apparaissent, suivant les tronçons empruntés, soit directement maçonnées (pierre de Jaumont, de Lerouville… comme à Fermont, au Galgenberg, au Mottenberg), soit recouvertes de mortier et d'enduits (Molvange, Simserhof, Four à Chaux, etc.) L'acoustique y est généralement excellente… et donc très incommodante à l'époque. Dans certains souterrains, l'écho des pas se prolonge sur plusieurs secondes, donnant au visiteur l'inquiétante impression d'être suivi.

des services du Génie de l'ouvrage d'artillerie d'Anzeling, déjà longuement cité plus haut. Avant d'aller plus loin, cet officier du Génie mérite d'ailleurs d'être présenté plus longuement.

Chef de la tranche centre de la chefferie de Metz nord, le capitaine Kasper supervise des chantiers de fortification depuis le 1er avril 1932. Il conduit la construction du petit ouvrage du Bois de Bousse comme chef de chantier, ainsi que de l'observatoire d'Hestroff et parachève les finitions des casemates d'Edling, de l'abri bétonné d'Hestroff et de l'abri-caverne du Rotherberg. Nommé chef de la tranche n°3 en septembre 1934, il conduit l'équipement de l'ouvrage d'Anzeling, du petit ouvrage du Bérenbach, de l'abri de Bockange et de l'abri de Colming[475]. Il est désigné, dès le temps de paix, comme commandant du Génie de l'ouvrage d'Anzeling, conseiller technique du commandant d'ouvrage et responsable du service de sécurité. Le capitaine Kasper peut donc, à ces titres, et bien plus qu'un médecin réserviste découvrant la fortification à la mobilisation[476], être considéré comme un spécialiste émérite des questions morales et mentales liées à la fortification. Participant aux occupations successives des ouvrages dès 1936, il consigne scrupuleusement ses observations et tente sans relâche d'améliorer la viabilité de « son » ouvrage… Enfin et surtout, le capitaine Kasper a pris grand soin de détailler son expérience d'officier de forteresse et ses observations à chaud, en captivité. Il étoffa son rapport à deux reprises, en 1945, à l'attention des archives militaires, et au début de sa retraite, en 1973.[477] Découvrons maintenant le « diagnostic » rendu par le capitaine Kasper :

> « Le séjour prolongé dans un ouvrage de la taille de celui d'Anzeling, à l'intérieur duquel la majeure partie de l'équipage vit en quasi-permanence, présente des aspects bien particuliers :
>
> - l'absence de lumière solaire prive les occupants d'irradiation ultra-violette[478], c'est-à-dire, selon les médecins des ouvrages, d'un apport naturel indispensable à la santé physique et même psychique ;
> - il n'y a plus de différence entre le jour et la nuit, ce qui rompt le rythme habituel de la vie, lequel n'est plus maintenu, artificiellement, que par les horaires de certains services (les repas notamment) ;
> - les locaux des ouvrages n'ont que leurs portes comme seules ouvertures. Leur éclairage est uniquement artificiel. Il résulte rapidement de cela une pénible impression de claustration qui éveille une soif intense d'espace, d'air et de soleil ;
> - l'exiguïté des locaux, qui résulte de leur coût élevé de construction et des nécessités techniques de la protection, amène une forte densité d'occupation. De plus, les bruits se propagent facilement et fortement, particulièrement par les gaines de ventilation. Le repos dans le calme et le silence, nécessaires au moins périodiquement, est pratiquement impossible à y trouver. »

[475] Tous ces ouvrages se situent dans le S.F. Boulay.
[476] Et n'ayant pour la plupart laissé aucunes notes ou études significatives portant sur la question.
[477] Monsieur André Kasper termina sa carrière avec le grade de colonel.
[478] Selon le capitaine Kasper, certains médecins de réserve, voisins de leur domicile du temps de paix, auraient introduit, dans leurs infirmeries, leurs propres appareils d'irradiation. Quoi qu'il en soit, il n'a pas existé, contrairement à une célèbre photographie de propagande du Service Cinématographique des Armées, de salle de bronzage prodiguant des cures d'héliothérapie dans les ouvrages… (Match n°89 du 14 mars 1940).

Et sans doute les carnets personnels du soldat Adrien Prinz, mobilisé à la 7e compagnie du 168e R.I.F. occupant les abris d'intervalles C.O.R.F., illustrent le mieux le constat sensoriel du capitaine Kasper. Dès son arrivée dans le béton, le soldat Prinz ressent les premiers symptômes de la bétonnite :

> « Lundi 28-8-1939 (abri du Bornungshoff, bois de Cattenom). Dans l'abri, où les lits sont superposés, je couche dans la rangée du dessous ; ce qui fait qu'il m'est impossible de lire et écrire durant les longues veillées, à cause du bavardage des autres et du bruit des machines. (…) Autant les matinées sont avenantes, autant les soirées me pèsent et nous oppriment, nous acculant au pessimisme. Combien de jours encore ? Question amère ; je commence à me lasser de tout et de moi-même. Nous couchons tout habillés. Les murs sont suintants d'humidité. L'air est empuanti.
>
> Mardi 29-8-1939. (…) Nous nous rendons à l'abri Hemmereich. Six étages sous terre : cent quinze marches à descendre… Nous préparons le couchage pour des hommes qui doivent arriver. Antre sinistre de béton où court un dédale de couloirs ; dans le crépuscule des lampes, on s'y perd ; de l'eau s'égoutte des voûtes sillonnées par les tuyauteries. Cela pue le gazoil, les moteurs couvrent tout bruit et l'on désespère du jour… C'est avec un sentiment de délivrance que je remonte à la lumière. Ah ! Plutôt mourir au grand jour et en vue du ciel que de résister là-dessous !... »[479]

Certes, les mineurs s'adaptent sans mal à cet environnement inhospitalier. Plus étonnant, les Parisiens retrouve également des repères familiers au cœur des galeries. Isolé dans une campagne qu'ils découvrent pour la première fois, le petit train électrique desservant les blocs de combat leur évoque immanquablement le mode de circulation le plus usité de la capitale : le métro.

Les « trolleys » servis par les sapeurs du 15e Régiment du Génie semblent d'ailleurs désignés de la sorte, et il n'est guère qu'au Hackenberg que le « métro » devienne « la soupe » dans le jargon de l'équipage, eu égard sa principale mission durant la Drôle de Guerre.[480] Dans les galeries de l'ouvrage du Simserhof, le canonnier Romain Simon s'active même, à la demande du colonel Mauvin, à peindre en grands caractères le fameux slogan publicitaire d'une marque d'alcool, « Dubo - Dubon - Dubonnet », pour rappeler aux Franciliens les dédales du métropolitain, et circonscrire ainsi leur dépaysement.[481] Nul doute cependant que la comparaison passée, la durée de l'enfermement se faisait également sentir sur les « titis de Paname », vivant tout de même « en extérieur » entre deux stations... Habitués à vivre au grand air, les soldats issus du monde agricole – et ils sont aussi nombreux en Lorraine et en Alsace à cette époque – eurent de loin le plus à souffrir de leurs séjours souterrains, ce qui explique aussi peut-être que les témoins issus de ce secteur d'activité soient les moins enclins à évoquer leur existence troglodyte.

[479] Fonds famille Prinz, carnets personnels du soldat Adrien Prinz, du 168e R.I.F..
[480] Apporter les marmites calorifugées des cuisines au pied des blocs de combat… Robert Varoqui, *L'ouvrage du Hackenberg*, Véckring, Compte d'association, 1998.
[481] Témoignage oral de Monsieur Romain Simon en date du 30 octobre 2003.

Au-delà de ces considérations socio-économiques, des cas de claustrophobie aiguë se déclarent, dans tous les ouvrages, toutes classes et grades confondus. Officier de détail au Hackenberg, l'adjudant Robert Lavergne se fait l'écho d'un cas typique :

> « Mercredi 24 janvier 1940. Il faut veiller à la santé des hommes et il faudra faire des alertes pour les occuper car, sans sortie, le moral est en baisse. L'un d'eux est devenu un peu fou avec des cris et des larmes, il est à l'infirmerie. »

Le capitaine Kasper subit lui-même la pression de l'espace confiné sur ses occupants et tente de placer des mots sur ses maux :

> « Les conditions de séjour des équipages dans des ouvrages comme celui d'Anzeling sont pernicieuses. Dès les premiers jours de présence, on constate une apathie croissante qui, en deux ou trois semaines aboutit à un état stabilisé qui pourrait être qualifié, pour faire image, de 75% des possibilités normales. L'impression ressentie est celle d'un « lendemain de fête ». L'intellect n'est pas touché, mais on constate une certaine irritabilité, susceptible d'amener des accès de colère subits, qui tombent aussi vite qu'ils ont apparu. »

Sans pousser davantage l'analyse, le chef d'escadron Rodolphe constate ces pertes de maîtrise soudaines en septembre 1939, lorsque l'équipage du Hochwald est au grand complet :

> « Aux ouvrages, tout le monde s'installe de son mieux, essayant d'empiéter sur le voisin. On se dispute les rares locaux encore libres et il faut toute l'autorité des Commandants d'Ouvrages pour trancher les différents entre « Armes » et « Services » au mieux de l'intérêt général.
>
> Tout fini par s'arranger.
>
> Les caractères des occupants se rodent dans la vie au coude à coude, non sans quelques frictions assez rudes et inévitables. Les premiers jours, les repas sont agités. Le confort est d'ailleurs inexistant et de nombreuses difficultés viennent compliquer un changement de vie encore trop récent pour être accepté de bonne grâce par tous.
>
> Les conversations sur la guerre, la politique ou les détails du service dégénèrent souvent en polémiques où les répliques s'échangent comme des pavés. L'intervention énergique des officiers anciens ramène le calme, et les repas retrouvent vite, les traditions aidant, la bonne humeur de règle dans les popotes. »

Revenons au rapport du capitaine Kasper :

> « Au début de 1940, l'ouvrage reçoit la visite d'un médecin de la Marine, du rang de capitaine de Frégate. Au cours d'une conversation avec le commandant du Génie, cet officier supérieur l'informe de ce que les troubles ressentis par les équipages d'ouvrage s'apparentent à ceux qu'éprouvent les équipages de sous-marins, la privation de lumière solaire (rayons ultra-violets) étant susceptible, à la longue, de causer des incidents nerveux à caractère tétanique. (…)

L'exposé sur l'habitabilité des ouvrages ne serait pas complet sans l'indication de l'influence – psychologique, et peut-être physiologique – des couleurs adoptées pour la peinture des locaux, et de l'intensité de l'éclairement, en permanence artificiel. Les remarques ci-après ont été faites, d'une part en 1938, lors des trois semaines d'occupation des ouvrages, dues à « l'affaire des Sudètes », et d'autre part, pendant la Campagne 1939-1940.

En 1938, pour être les moins salissants que possible, les locaux, les couloirs, les bureaux, sont peints de la manière suivante : soubassement de 1m40 de hauteur en gris moucheté de gouttelettes blanches, au dessus des soubassements, teinte blanche unie légèrement « cassée ». L'éclairage par hublots étanches ne dispense qu'une lumière assez faible et souvent mal placée.

Par contre, le P.C. principal et certaines chambres d'officiers ont été revêtus de peintures plastiques à teintes chaudes, c'est à dire dérivées du jaune et du rouge.

Au bout de trois semaines d'occupation, on constate une véritable phobie du gris, couleur triste, s'accompagnant de lassitude, alors que ces réactions ne se remarquent ni dans le P.C. ni dans les chambres d'officiers.

Pendant l'année 1939, en mettant à profit les travaux de réalisation de l'étanchéité totale préalable à la « climatisation », les peintures sont rénovées : le gris, froid et triste, est remplacé par des couleurs chaudes et gaies, l'éclairement est amélioré grâce à l'emploi d'ampoules plus puissantes et surtout de lampes suspendues verticales dites « d'éclairage rationnel ». Ces changements sont tels que l'équipage n'éprouve aucune lassitude pendant la Campagne 1939-1940, comparable à celle de septembre 1938. »[482]

Et l'effort esthétique – qui atténue, sans le supprimer bien sûr, l'effet de compression et d'ensevelissement[483] – se retrouve en effet sur toute la ligne Maginot.[484] Malheureusement, ces succédanés de bien-être sont écornés par une multitude de facteurs conjoncturels, entre autres les soucis personnels et l'incertitude de l'avenir, pouvant rendre plus pénible encore l'enfermement.[485] Un facteur climatique va d'ailleurs considérablement joué sur les équipages : l'hiver 1939-1940. Comme le Robinson Crusoé de Michel Tournier[486], se laissant dépérir dans le placenta artificiel que lui procure une cavité rocheuse, les équipes des blocs de combat hésitent à rejoindre pour quelques heures les entrées distantes de plus d'un kilomètre dans les gros ouvrages, qui plus est pour affronter un temps glacial. Le climat confine les hommes à l'intérieur du béton : imposé par la guerre, le confinement devient un moindre mal pervers préservant des rigueurs météorologiques mais influant insidieusement sur le moral et le mental.

[482] S.H.D., carton 34 N 156.
[483] Le mot « comparable » employé dans la dernière phrase de cette dernière citation du capitaine Kasper n'est pas anodin.
[484] On en retrouve notamment la trace dans les blocs ferraillés après la guerre, les peintres ne déplaçant par les armoires métalliques scellées au mur lors de leurs retouches. Le changement de décor est notamment bien visible aux casemates d'Eblange (S.F. Boulay). Les peintures n'ont cependant pas été refaites partout, le monolithe du Bois du Four a conservé ainsi son revêtement deux tons d'origine, blanc cassé / gris foncé.
[485] Facteur au combien difficile à gérer pour les combattants en mai-juin 1940. À l'ouvrage de Fermont, le lieutenant Moêt, sans nouvelles de sa jeune épouse restée dans le nord de la France, succombe à l'anxiété et est évacué le 21 mai. Jean-Yves Mary, *Quelque part sur la ligne Maginot*, op.cit.
[486] Michel Tournier, *Vendredi ou la vie sauvage*, Paris, Flammarion, 1967.

Combien de jours consécutifs les « hommes-béton » restent-ils sans voir la lumière du jour ? Aucune donnée sérielle ne nous permet d'établir une moyenne. Certainement pas des mois entiers comme l'affirment encore certains journalistes en quête de sensationnel… Plusieurs jours consécutifs assurément et jusqu'à une semaine passée d'après certains témoignages. Très occupé à l'entraînement de ses artilleurs durant la Drôle de Guerre, le sous-lieutenant Cagnard évaluait à onze jours la période la plus longue durant laquelle il resta dans le bloc 4 de l'ouvrage de Soetrich sans sortir. Pour les membres d'équipages les plus sensibles à la claustration, quelques heures ou quelques jours suffisent à provoquer les premières crises d'angoisse. Pour les malades atteints, l'enfermement prolongé devient insoutenable et nécessite l'évacuation. Dès l'automne 1939, le jeune canonnier Jean Vindevogel, observateur à l'ouvrage de Laudrefang (S.F. Faulquemont), est le témoin direct de l'inégalité psychique des hommes à vivre continuellement en vase clos :

> « Je me sens outrageusement privilégié à l'égard de ceux qui manient la pioche, la pelle, la barre à mines et la scie pour couper les racines des arbres qui se trouvent dans le cheminement de la tranchée, en lisière du bois de Laudrefang. Ces fantassins n'ont pas la protection du béton, ne connaissent pas la douce chaleur qui règne dans les blocs.
>
> (…) Banucci, le barman de Pigalle, le grand copain de Jardu, était au bord de la dépression. Claustrophobie aiguë et surtout mal du pays, Paris. On ne sait pas comment il s'y est pris, mais il a été muté à l'arrière pour raison de santé (certainement bétonnite chronique). »[487]

Comment s'y est pris Banucci ? Le docteur Hurter nous l'explique sans détours :

> « Chaque mois se présentait à l'infirmerie des soldats nerveusement à bout. Principalement des gens de l'intérieur, des campagnards. J'envoyais les plus atteints à l'hôpital de Sarrebourg. Je me souviens plus particulièrement d'un maréchal des logis d'une quarantaine d'années. Rongé par les mauvaises nouvelles lui provenant de sa famille, qui ne parvenait plus à gérer la brasserie familiale, il me suppliait de lui permettre de retrouver les siens pour un temps. Je lui fournis les attestations nécessaires. Après un passage à Sarrebourg, il retrouva les siens, régla ses problèmes et revint à l'ouvrage… »[488]

Il est impossible de chiffrer les mutations ou départs imputables à la « bétonnite ». Ce qui est certain par contre, c'est qu'il y eut très peu d'affectés spéciaux quittant les fortifications pour les usines de l'arrière. La nécessaire spécialisation des tâches ferme définitivement cette « porte de sortie ».

En tout état de cause, la Drôle de Guerre présente le bénéfice d'avoir « purgé » les équipages d'ouvrages des éléments les plus inaptes au service de forteresse. Parfois malheureusement et pour de

[487] Jean Vindevogel, *Le temps des uniformes… et des bandes molletières*, compte d'auteur, 1985, p. 265 et 280 (automne 1939). Comme le disait le capitaine Harispe (cité plus haut), il y a une aptitude psychologique au service de forteresse. Nous l'avons nous-même observé lors de nos pérégrinations : s'il nous était possible de rester une journée complète dans les entrailles d'un ouvrage, plusieurs de nos camarades d'escapade manifestaient une sensation de malaise sitôt la première heure d'immersion passée.
[488] Témoignage oral du docteur Hurter en date du 5 mars 2004.

multiples raisons – hiérarchie inflexible, discrétion du malade – le pire s'est produit. Le 2 janvier 1940, le sergent rengagé Le Sech, chef comptable au P.O. de Thonnelle (S.F. Montmédy), se donne la mort.[489] Dans les « géants » de la ligne Maginot, au Hackenberg (S.F. Boulay) et au Hochwald (S.F. Haguenau), d'autres cas de suicides sont avérés. Le bloc 21 du premier perd ainsi un sergent en septembre 1939 et un puits de monte-charge du second est le théâtre d'une double défenestration.[490] Aux entrées de Soetrich, c'est un caporal-chef du sous-lieutenant de Vaulx, qui tente de se suicider en avalant de la teinture diode[491] ; suicide également évité de justesse à l'ouvrage de la Ferté, d'un homme tentant de se pendre avec son ceinturon.[492] Ces passages à l'acte restent néanmoins isolés, même s'il serait instructif de comparer le taux de suicide et de mutilation volontaire d'une troupe de campagne et des effectifs de forteresse.[493]

Le Haut Commandement prend très tôt en considération le pouls moral des troupes de forteresse. Avant même l'adaptation des tours de service et la suppression temporaire des quarts[494] en décembre 1939 – mesures qui interviennent d'ailleurs en même temps que l'instauration des premières permissions – des Centres d'Instruction de Secteurs Fortifiés sont chargés de recevoir une fraction des équipages d'ouvrage. Entré en vigueur dès octobre 1939, ce « cinquième quart »[495] doit permettre aux hommes de se mettre au vert à l'arrière de la ligne principale de résistance, dans les villages situés à une vingtaine de kilomètres des ouvrages.[496] Improvisée à son lancement – il fallut notamment réquisitionner à la hâte des bâtiments capables d'abriter la troupe – et inappropriée compte tenu la rigueur de l'hiver, cette mesure ne rencontra un succès relatif qu'à partir du printemps 1940.

Témoins directs de la morosité ambiante, les commandants d'ouvrage prennent également des décisions locales. Les officiers – chefs de bloc, de service – bénéficient de nombreuses largesses. Retenons deux exemples : les cadres de Fermont aménagent leur popote à l'extérieur, ceux d'Anzeling ont la possibilité de loger en alternance dans les pavillons abandonnés de la cité de Bockange. Mais s'il est aisé d'offrir quelques commodités à l'encadrement qui dispose déjà, la plupart du temps, de chambres individuelles, le problème est particulièrement aigu pour les hommes. L'adaptation du rythme des équipages sur celui d'un conflit larvé est une chose, mais l'adaptation matérielle à ce changement en est une autre. L'adoption des quarts avant-guerre a conduit à la disposition de places couchées en nombre suffisant pour recevoir entre un tiers et la moitié des occupants, le reste étant de

[489] Jean-Yves Mary, Alain Hohnadel, *Le petit ouvrage de Thonnelle, une sentinelle devant Montmédy* in *39-45 magazine*, n°229 de décembre 2005.
[490] D'après l'adjudant-chef Robert Lavergne, le sergent du Hackenberg, très porté sur la bière, s'est tué d'une balle de revolver dans la tête. Les deux hommes du Hochwald souffraient de claustrophobie. Témoignage écrit du lieutenant-colonel honoraire Albert Haas – commandant, comme sous-lieutenant, le bloc 3 de cet ouvrage en 1939-1940 – en date du 2 novembre 2001.
[491] « Il avait avalé un demi-litre de teinture diode et il se jetait sur les cloisons. Envoyé dans un hôpital de l'arrière, il survécu. » Témoignage oral de Monsieur Charles de Vaulx en date du 24 novembre 2003.
[492] Témoignage du sergent Jean Félot. Roger Bruge, *Faîtes sauter la ligne Maginot !*, Editions Fayard, 1990, p.212.
[493] Ce qui est impossible, les archives médicales du service de santé des ouvrages ayant été détruites fin juin 1940. Par chance, nous parvîmes néanmoins à sauver de nombreux fragments de dossiers médicaux jonchant encore le sol de l'infirmerie de l'ouvrage de Latiremont, en 1997.
[494] En décembre 1939, voir plus haut.
[495] La formule est du sapeur André Tinet, mobilisé à l'ouvrage du Hackenberg (2e Régiment du Génie). Témoignage oral de Monsieur André Tinet en date du 21 juin 2004. Elle se retrouve également dans le rapport du colonel Kasper. Généralement, le séjour était de deux semaines.
[496] Mercy-le-Bas pour le Secteur Fortifié de la Crusnes, Vrémy dans le Secteur Fortifié de Boulay, Créhange sur les arrières du S.F. Faulquemont, etc. Cette instauration de poches de récupération à l'écart des fortifications se retrouve dans d'autres systèmes fortifiés européens. Citons par exemple le cas du fort italien du Chaberton, dont une partie de garnison se reposait par alternance à la caserne Césana. Il est vrai qu'à l'autarcie de la vie de forteresse s'ajoutait la rigueur du climat en haute montagne.

piquet ou de garde. Chaque châlit métallique est donc à l'origine partagé en moyenne entre deux ou trois hommes – à l'ouvrage de Rochonvillers, 492 places couchées sont réparties entre 757 soldats, l'Immerhof est équipé de 132 lits pour 185 hommes, le Billig de 282 couchettes pour 628 individus[497], enfin, cas extrême, l'ouvrage du Bois du Four n'offre que 55 places à ses 140 pensionnaires.[498]

Le moratoire des quarts de service remet tout à plat… Et puis, comme le rappelle malicieusement le caporal-chef Cauchy, de l'ouvrage de Rohrbach : « On devait donc dormir, chacun son tour, dans les mêmes lits : ils rêvaient !!! Le Français étant un individualiste forcené, à commencer par moi, partager son lit avec un autre, ça ne va pas !!! ». La plupart des commandants d'ouvrage l'ont très vite compris et les mesures de décembre 1939 ne font bien souvent qu'officialiser des arrangements déterminés dès septembre. Les casernements légers établis à l'attention des Compagnies d'Equipage d'Ouvrage du temps de paix et construits en bois en prévision de leur incinération la guerre déclarée sont souvent conservés jusqu'à la dernière extrémité, afin de permettre d'y héberger, par roulement, une partie des effectifs. Entassés dans leur bloc monolithe à l'entrée en guerre, les 140 membres d'équipage du Bois du Four (S.F. Crusnes) se partagent avec satisfaction, et à l'instigation du lieutenant de Mecquenem, les baraquements abandonnés depuis le 24 août 1930. Des mesures identiques semblent avoir été prises par les commandants Brousse et Pophillat, à Fermont et Latiremont, alors que les superstructures du Hackenberg voient fleurir quelques baraques C.A.C.[499] pour soulager les galeries de l'ouvrage d'une fraction du millier d'hommes qui s'y côtoie. Devant les entrées de l'ouvrage de Schoenenbourg, le chef de bataillon Martial Reynier va plus loin : il y loge quelques hommes, paysans et chasseurs de leur état, auxquels il confie l'élevage des bestiaux. En sus des livraisons, l'équipage dispose ainsi de lait et de viande fraîche régulièrement.[500] Il en est de même au Mont des Welches, où le commandant Tari fait parquer des porcs à proximité des blocs de combats, ou à Anzeling, abritant… des chèvres. Les troupeaux abandonnés lors de l'exode ne sont donc pas perdus pour tous le monde, pas plus que les chiens et chats errants dont chaque casemate et ouvrage fait sa mascotte. Simultanément, aux côtés des espèces domestiques, le gibier sauvage alimente également roulantes et cuisinières électriques à l'issue d'un braconnage aussi discret qu'efficace.

En marge des directives de leurs officiers directs, les hommes prennent d'eux-mêmes en main l'amélioration de leur quotidien. Soyons franc : le système D est de mise.

Sous le béton, des lieux de vie et de repos s'improvisent. Des foyers du soldat sont créés quand la place le permet et de petites troupes de théâtre se montent, à Métrich[501], au Hochwald ou à Soetrich, sous la houlette du sous-lieutenant de Vaulx :

---

[497] S.H.D., *Répertoire des organisations défensives de la 3e Brigade de Forteresse* (S.F. Thionville) cité par le lieutenant-colonel Philippe Truttmann dans *La Muraille de France*, op.cit.

[498] Calcul de l'auteur. Des modifications sont proposées lors de l'occupation expérimentale de 1936 mais de nombreux indices relevés in situ montrent qu'elles ne dépassèrent pas les traits de plume.

[499] Bâtiments préfabriqués conçus par le Génie du Corps d'Armée Colonial. Robert Lavergne, *Journal de guerre du Hackenberg, mes deux années dans un ouvrage Maginot*, Ysec éditions, 2007.

[500] Témoignage écrit du lieutenant-colonel Pierre Stroh en 1990.

[501] Dans un article consacré à l'ouvrage, Michel Truttmann présente une photographie prise lors d'une représentation, à trente mètres sous terre (Histoire de Guerre n°19 d'octobre 2001, p.24).

« Pour lutter contre le bétonnite, il y avait des soldats qui faisaient des poèmes, qui écrivaient des lettres pour leur famille ou celle de leurs camarades analphabètes. Moi, j'ai essayé de servir et de faire jouer les gens par la lecture, de jouer un peu la comédie. Donc, j'avais demandé toutes les saynètes de foyer du soldat, des saynètes un peu idiote, ou au contraire de Molière. Alors, j'ai formé la troupe des « Taupes Joyeuses ». J'avais des acteurs amateurs dans tous les blocs, qui s'exerçaient d'abord à lire le texte et puis à le déclamer pour eux tout seul, et puis parfois, cela agglutinait autour tous les gens disponibles dans le bloc. Donc, on faisait un peu de lecture de textes théâtraux, de la lecture guidée et de temps en temps, on effectuait quelques représentations dans la gare du magasin à munitions, capable de contenir la moitié de la garnison…

J'avais aussi appris par les journaux, qu'il y avait des acteurs qui venaient pour essayer de distraire les troupes dans la ligne Maginot. Et j'avais écrit à Pierre Dac. Il a accepté bien volontiers notre invitation et est venu pour deux séances. »

Le quotidien s'organise également dans les blocs. Peu friands des chambrées collectives de la caserne, malodorantes du fait de l'humidité imprégnant les effets personnels et la proximité des latrines communes, canonniers et fantassins s'aménagent de petits espaces de repos bien à eux. Transmetteur au P.C. du bloc 6[502] de l'ouvrage de Rochonvillers (S.F. Thionville), Gustave Marchand acquiert facilement un peu d'intimité :

« Nous passons une bonne partie du temps libre à écrire ou à jouer aux cartes. La nourriture est bonne et copieuse et le quart de vin (avec ou sans bromure ?) est acceptable. Parfois, je monte dans la chambre de tir où l'on est à l'étroit. Les deux tubes de 135 mm sont impressionnants avec les cheminées amenant des obus que la culasse avale goulûment.

Nos paillasses auraient mérité d'être incinérées. Fort heureusement, le système D permettait un mode de repos plus efficace : c'est ainsi que j'utilisais un hamac de marin que j'avais ramené de permission. Je l'avais installé dans le local où se trouvait le ventilateur du bloc. J'étais là, très bien. »[503]

Chaque recoin inutilisé est rapidement mis à profit. Le docteur Caffiaux constate ainsi le détournement fonctionnel des caisses de munitions par les occupants de l'ouvrage de Denting, fournissant un mobilier « par élément » improvisé permettant d'assembler des tables, sièges et autres couchettes, quand d'autres ne dormaient pas purement et simplement entre le plafond et les réservoirs d'eau.[504] Apparues dès l'été 1939 et supprimées à la déclaration de guerre, les paillasses prohibées resurgissent discrètement mais sûrement, notamment dans les entrailles du bloc 3 de Laudrefang. Dès l'automne 1939, des matelas de récupération refont leur apparition dans les couloirs, entre les mortiers de 81 mm, dans la soute à munitions et même devant les latrines.[505] Quelques kilomètres plus à l'Ouest, les soixante-cinq hommes du monobloc de l'Einseling se lancent dans une folle entreprise.

[502] Une tourelle de 135, une cloche G.F.M. et une cloche lance-grenade.
[503] Témoignage écrit du canonnier Gustave Marchand au chef d'escadron de réserve Roger Lamy (✞) (mars 1995).
[504] Docteur Caffiaux, *La vie quotidienne en forteresse* in *Bulletin de liaison des Anciens Combattants de la ligne Maginot* n°16 d'octobre 1980.
[505] Jean Vindevogel, *Le temps des uniformes… et des bandes molletières*, compte d'auteur, 1985, p. 262 et 279.

Ouvrage palmé inachevé, le seul bloc construit de l'Einseling dispose d'un puits d'escalier conduisant à un cul de sac… Il n'en faut pas davantage au caporal Launoy, mineur de profession, pour s'attaquer, à la barre à mine et avec l'aide de ses camarades, au creusement d'une fouille de 20 mètres destinées à abriter une spacieuse chambrée. Dépourvus de poulies et d'ascenseur, les hommes remontent les mètres cubes de terre extraite sur des brancards, kilo par kilo, en escaladant les 122 marches de l'escalier. Ce travail de Romain s'avéra malheureusement inutile, faute de temps pour installer le système de ventilation.[506]

Au P.O. de Rohrbach, les servants de la tourelle de mitrailleuses, caporal-chef Cauchy en tête, prennent plus facilement leurs aises… au profit de la réactivité du bloc 3 :

> « On s'était démerdé en tirant des sommiers dans tous les coins ; moi, je dormais dans le local de la tourelle, sur le plancher, dans le recoin à côté du monte-charge à munitions. J'avais installé un matelas, j'étais donc toujours à pied d'œuvre et ensuite on a aménagé une petite chambre à l'étage inférieur.
>
> Dans ma chambre, nous étions quatre, avec une table rabattable. J'avais récupéré un poste de T.S.F. et avais bricolé un dispositif avec ficelle et crochets pour allumer et éteindre la radio de mon lit ; l'antenne passait par une cloche. (…) On bouchait les embrasures avec des vitres récupérées au village, lorsque les armes n'étaient pas en place. »[507]

Progressivement, semaines après semaines, le béton devient moins impersonnel… et des peintres amateurs ou professionnels mettent la main à leur pinceaux pour égayer le cadre quotidien. Le bloc austère devient la maison, les liens de camaraderie se renforcent. Avec le printemps et le retour des beaux jours, le moral revient au beau fixe. Outre les relèves semi-mensuelles permettant de rejoindre les centres d'instructions de l'arrière, de nombreuses alternatives s'offrent aux besogneux ou aventuriers en manque d'air pur. Le dégel terminé, les chantiers interrompus par l'hiver reprennent tout d'abord autour des ouvrages : tranchées, observatoires extérieurs, poses de câbles constituent autant d'occupation que de billets de sortie. Entre les exercices de tir fictifs mille fois répétés, les plus intrépides ont aussi la possibilité d'en découdre en rejoignant les corps francs progressivement formés sur la base du volontariat. Enfin, toujours enclin à améliorer l'ordinaire, les mains vertes s'activent autour des blocs de combat dès le mois d'avril, pour voir sortir de terre le fruit de leur labeur, à savoir des légumes… à quelques centimètres des embrasures de tir ! Aisée à réaliser dans les casemates et observatoires d'intervalles, où il suffit de franchir le fossé diamant pour profiter des douceurs printanières, la création de potagers sauvages se corse sur les superstructures des ouvrages, sans pour autant être impossible. Si les équipes des tourelles sont cloisonnées dans leur bloc[508], celles des

[506] Témoignage oral du général d'armée Albéric Vaillant en date du 3 février 1999 (sous-lieutenant et commandant de l'Einseling en 1939-1940).
[507] Témoignage oral de Monsieur Yves Cauchy recueilli par Olivier Koch en 1993.
[508] À l'exception des blocs mixtes composés d'une tourelle et d'une casemate accolée ainsi que de la tourelle de 135 du bloc 6 de l'ouvrage du Michelsberg qui dispose d'une « cloche issue de secours ». L'ouvrage de Molvange n'alignant que des blocs cuirassés, les seules sorties possibles se faisaient par les entrées principales.

casemates d'infanterie et d'artillerie d'ouvrage disposent de sorties directes sur l'extérieur grâce aux issues de secours, dont l'emploi est en théorie réservé exclusivement aux situations de danger extrême. Qu'à cela ne tienne ! Comme le relate l'adjudant-chef Lavergne dans ses carnets personnels, « chaque bloc du Hackenberg possédant une sortie de secours fait de l'élevage : une fosse et les porcs ont ainsi un asile ». À l'ouvrage de l'Annexe sud de Coume (S.F. Boulay), le capitaine Faucoulanche désigne quatre hommes, « médiocres soldats », pour s'occuper d'un demi-hectare de terre cultivable remuée derrière le bloc 2, en dehors des barbelés.[509] La palme agricole revient néanmoins sans doute à l'ouvrage de Rochonvillers, qui dispose d'un responsable ès culture, le lieutenant Roger Lamy, commandant le bloc 7 (une tourelle pour deux lance-bombes de 135 mm) :

> « En ce qui me concerne, l'épreuve du feu m'atteignit dans des circonstances cocasses qui auraient pu mal tourner. Dès l'automne 1939, et en raison sûrement des qualités agraires que je ne possédais pas, le commandant Guillemain m'avait chargé de mettre en état de cultures maraîchères, les dessus de l'ouvrage de Rochonvillers. J'avais à cet effet réquisitionné dans une ferme du village de Rochonvillers, un tracteur qui devait nous faciliter la tâche.[510] Fort heureusement les soldats originaires de la campagne, nombreux surtout parmi les frontaliers, n'eurent pas besoin de mes conseils pour retourner la terre et ensemencer.[511]
>
> (…) Et c'est ainsi que le commandant Guillemain me suggéra (ou m'enjoignit, je ne me souviens plus très bien) de sortir, par la casemate du bloc 5, pour aller cueillir quelques bottes de radis qui agrémenteraient l'ordinaire. Le soleil brillait, tout semblait devoir bien se passer et la récolte s'annoncer fructueuse, lorsqu'alertée sans doute par ma haute taille sur un terrain vierge de tout combattant, l'artillerie allemande envoya dans ma direction une bordée de projectiles dont je ne pensai par sur le moment à compter les coups. Réflexe aidant, je m'écrasai au sol, et restai là jusqu'à la trêve d'un tir qui me paru exagérément long. Alors, je me relevai, (…) et je regagnai la petite ouverture d'entrée de la casemate [ndla : l'issue de secours du bloc 5].
>
> Tout semblait s'être bien passé. Mais l'honneur n'était pas sauf puisque je ne rapportai aucun légume… Je ne fus pas « grondé », mais j'eus bien le sentiment que le commandant de l'ouvrage, rassuré, paraissait regretter d'avoir pris la responsabilité de cet exercice superflu… Et je songe alors, aux trésors d'imagination que l'autorité militaire aurait dû déployer pour traduire, en langage héroïque, un fait sans gloire mais qui m'aurait peut-être valu l'attribution de la Croix de Guerre… à titre posthume. »[512]

Aux abords directs des ouvrages, à l'exception de quelques escarmouches, la guerre semble loin. On entend certes parler à la radio de vagues actions de corps francs, de l'opération de Narvik… Les petites habitudes aidant, la vie suit son cours au rythme des entraînements hebdomadaires et des

[509] Témoignage oral du capitaine de réserve Alfred Compiègne (✞) en date du 28 février 2006.
[510] Et sur lequel l'officier pose fièrement sur une photographie prise en 1939, avec les blocs de l'ouvrage en arrière plan !
[511] Parmi lesquels les canonniers Bernard Pinon, Jacques Briard, Bernier et Crepin. Témoignage de Monsieur Bernard Pinon en date du 2 avril 1996.
[512] Témoignage écrit du chef d'escadron de réserve Roger Lamy (✞) en date du 17 août 2002, également publié par Ernest Niessen dans son ouvrage « 1931-1945 Angevillers, chroniques d'une enfance vécue sur la ligne Maginot, Fensch Vallée Editons, 2003.

activités parallèles. Au petit matin du 10 mai 1940, alors que *les pousses sont déjà généreuses*[513], un bruit sourd provenant du ciel va tout changer.

Les équipages d'ouvrage au feu

Sur la ligne Maginot, le déclenchement du *Fall Gelb* se caractérise surtout par les nuées d'avions de la Luftwaffe survolant tourelles et casemates pour lâcher leurs bombes sur les gares et les aérodromes de l'arrière. Partout le réveil brutal, et sans doute plus encore sur les positions faisant face à la Belgique et au Luxembourg qui n'ont pas été frappées par le moindre projectile depuis la mobilisation générale.

Instinctivement, le sous-lieutenant Vinrich, employé depuis plusieurs semaines au chantier extérieur d'électrification de l'ouvrage du Mont des Welches, reprend un langage de marin :

> « C'est l'alerte générale. Aussitôt enterrés, en plongée, nous reprenons le service de quart, tous postes de combat occupés, bien que nous ne craignions guère une attaque frontale. »[514]

Nécessairement, les équipages d'ouvrage reprennent leur rythme de service originel, ou plutôt leurs rythmes au pluriel. Chaque commandant de bloc ou de casemate isolé restaure en effet la cadence de relève qui lui paraît la plus efficace. Les « trois huit » semble être la formule la plus répandue, notamment à Fermont et au Michelsberg. Certains officiers leur préfèrent cependant les tranches de six heures – casemate de Crusnes ouest C 24 – plus rarement de quatre heures, comme au bloc 4[515] du Simserhof, commandé par le lieutenant Hauth :

> « Dans l'ouvrage, toute l'organisation était basée sur les « quarts ». Cependant, chaque commandant de bloc pouvait organiser ses quarts comme il l'entendait tout en transmettant régulièrement ses comptes-rendus au P.C. de l'ouvrage. C'est ainsi qu'au bloc 4 nous avions :
>
> - Le quart de veille (durée quatre heures). Le personnel devait assurer la permanence au téléphone, se tenir à proximité des pièces d'artillerie et armes automatiques en prévision d'une intervention immédiate. Le service de guet dans les cloches devait être également assuré.
>
>   Durant les veilles, un ou deux exercices de branle-bas de combat étaient réalisés afin d'obtenir une automatisation maximale des gestes et réaliser aussi une instruction complémentaire de tous les instants.
> - Le quart de piquet (durée quatre heures). Le personnel était au repos dans le bloc (la nuit seulement) ou en corvée également dans le bloc. Eventuellement, il lui était

[513] Témoignage écrit du chef d'escadron de réserve Roger Lamy (✞) en date du 17 août 2002.
[514] Fonds privé. Mémoires du sous-lieutenant Jean Vinrich transmises par son épouse.
[515] Une tourelle de mitrailleuses, une casemate d'infanterie, un lance-bombes de 135 sous-béton.

demandé de faire des rondes ou des travaux extérieurs. Il fallait bien entendu en aviser alors les blocs voisins.

- Le quart de renfort dit également de repos (huit heures). C'était un repos effectif dans la chambrée réservée à cet usage et située dans le bloc.
- Le quart disponible était le personnel logé pendant vingt-quatre heures dans la caserne de l'ouvrage et mis à la disposition du major d'ouvrage. »[516]

Pour des raisons de service, seuls les sapeurs conservent invariablement leur tempo propre, sans interruption d'août 1939 à juin 1940, soit pour les binômes des transmissions ou de l'électromécanique, un régime journalier découpé en cycles de douze heures. Dans les centraux téléphoniques comme les usines, ces spécialistes restent au contact constant de leurs instruments, jusque dans leur sommeil, qu'ils trouvent bercés dans les hamacs suspendus au-dessus du camarade de veille.

Si l'infanterie n'intervient pas dans un premier temps, l'artillerie d'ouvrage prouve d'emblée la qualité des équipages. À l'exception des contingents alsaciens, actifs depuis septembre 1939, la plupart des canonniers éprouvent leur baptême du feu en mai 1940, ce qui donne lieu à quelques rituels, comme la conservation des douilles des premières munitions tirées.[517] L'action des artilleurs s'intensifie tout au long du mois de mai, au fur et à mesure que se dégarnissent les intervalles au profit des tentatives de « colmatage » des fronts enfoncés. Elle prend toute sa mesure après l'abandon de la ligne Maginot à son sort, à partir du 13 juin 1940, secondée efficacement par l'infanterie d'ouvrage. Le 25 juin 1940, à l'heure du cessez-le-feu général, la plupart des ouvrages, casemates et observatoires sont invaincus entre Longuyon et le Rhin.[518] Symboliquement, sur des mâts prévus à cet effet ou par l'embrasure périscopique de leurs cloches cuirassées, les équipages hissent le drapeau tricolore face à la frontière.

En Lorraine et en Alsace, la plupart des attaques importantes survinrent après le 17 juin 1940, alors que par les postes de radios, les troupes de forteresse, du commandant d'ouvrage au simple soldat, connaissent la progression de l'armée allemande, la prise de Paris le 14, l'appel controversé du maréchal Pétain le 17.[519] Alors que tout s'effondre autour d'eux, les 25 000 sacrifiés de la ligne Maginot du nord-est supportent la pression permanente qu'exercent sur eux les commandos de la Wehrmacht, répondent à coups d'armes automatiques aux tentatives d'intimidation, improvisent des tirs anti-aériens pour perturber le bombardement des Stukas… Dans la tourmente, les cas de désertion furent exceptionnels[520], tout autant que les prémisses de mutinerie[521]. Le béton a tenu parce que ses occupants firent bloc dans l'adversité.

[516] Témoignage écrit transmis par la famille Hauth en date du 3 janvier 2001.
[517] En particulier à la tourelle de 75 du bloc 1 de Fermont.
[518] La fortification M.O.M. a été abandonnée entre le 13 et le 14 juin 1940, parfois après de lourds combats, comme dans le Secteur Fortifié de la Sarre. Seuls quelques P.O. et casemates C.O.R.F. dépourvus de tout soutien d'artillerie sont tombés aux mains des Allemands.
[519] Certains parvenaient à capter Radio-Toulouse, les autres se rabattaient sur Radio… Stuttgart. À l'ouvrage de Fermont, le capitaine Aubert confisque les postes radio personnels pour éviter l'effondrement moral de son équipage.
[520] Au Mont des Welches, le commandant Tari note dans le J.M.O., en date du 20 juin : « À 5h15, le sergent Ch…, du service électromécanique, réussit à franchir le fossé antichar intérieur, la grille et les chicanes de l'entrée et s'enfuit de l'ouvrage ! »

Faut-il pour autant suivre le général Fortin, lorsqu'il écrit après la guerre :

> « Au tacticien, je demande de se pencher un instant sur un problème qui le passionne : la liaison entre l'infanterie et l'artillerie sur le champ de bataille. Ces observateurs dans la cloche observatoire si bien équipée, sont-ce des artilleurs ou des fantassins ? Ils sont présents tous les deux. Cet homme du central téléphonique est-il sapeur, fantassin ou artilleur ? Ces hommes qui, dans les dépôts, dans les galeries souterraines, manoeuvrent ces caisses de munitions ou, sur la voie ferrée, les conduisent vers les tourelles, sont-ce des sapeurs sur la machines, des fantassins sur les wagons ? Je n'en sais rien. Cependant, ce n'est pas du désordre, car tout est parfaitement réglé. Ce n'est plus de la liaison, c'est de la fusion. Tous portent l'insigne de forteresse. Où trouverez-vous une meilleure solution ? »[522]

Certes, la ligne Maginot présente effectivement la particularité de placer des fantassins, des artilleurs et des sapeurs pour ainsi dire sur une même ligne de feu, mais s'il existe une réelle volonté officielle de créer un esprit de corps propre aux soldats du béton – adoption d'un insigne, du béret – le terme de fusion nous paraît exagéré dans la réalité. Dans chaque ouvrage, chaque casemate, les équipages constituent des microsociétés complexes.

Passons d'emblée sur le fossé esthétique qui distingue les troupes d'active des renforts issus de la réserve : les uniformes kaki et les bérets côtoient bien souvent les frusques délavées bleu horizon et les calots, même si l'emploi du bourgeron dans les blocs de combat tend à adoucir ce contraste. Passons aussi sur l'évidence des castes hiérarchiques qui séparent les effectifs en trois grands groupes, officiers, sous-officiers et soldats. Les ouvrages importants sont d'ailleurs souvent à même de proposer un foyer particulier à chacune de ces catégories ; au Hackenberg, les artilleurs de l'ouvrage ouest, plus nombreux que les fantassins, s'étaient aménagés un bar réfectoire dans un tronçon de galerie en cul de sac.[523] Une bien belle transition pour évoquer le visage interarmes des troupes de forteresse, que le caporal-chef Cauchy décrit ainsi au P.O. de Rohrbach :

> « L'équipage fonctionnait beaucoup par petits groupes : chaque bloc formait une famille, où les fantassins constituaient un groupe à côté des artilleurs et des spécialistes du Génie. Il n'y avait pas de mélange ; j'étais une sorte d'exception car j'avais de bons amis un peu partout dans l'ouvrage : bloc 1, bloc 2, central téléphonique… »[524]

Rattaché à un ouvrage ou indépendant, le bloc constitue un noyau de sociabilité important disposant de ces rites et codes propres, tels des noms de baptême donnés aux pièces – Lance-cailloux et bonbonnière pour les mortiers de 81 mm du bloc 5 de Fermont[525], Liliane et Christiane pour les 75

---

[521] Un cas connu dans une casemate d'intervalle. En réalité, la tentative ne dépassa pas le stade des paroles. Dans le S.F. Boulay, les deux sergents, deux caporaux et onze soldats occupants l'abri du Bois de Klang disparaissent mystérieusement le 21 juin 1940 : S.H.D., carton 34 N 150, Journal de Marche et d'Opération de l'ouvrage du Mont des Welches.

[522] Appréciations du général de Division Louis Fortin, ancien membre de la C.O.R.F. (durant sept ans) et chef d'état-major de l'armée d'Alsace, en préface de l'ouvrage du lieutenant-colonel Rodolphe, *Combats dans la ligne Maginot*, op.cit, p.15.

[523] Robert Varoqui, *Du béton et des hommes, ouvrage A 19 Hackenberg*, op.cit, p.42.

[524] Témoignage oral de Monsieur Yves Cauchy recueilli par Olivier Koch en 1993.

[525] Témoignage écrit du fils du sous-lieutenant Moêt, qui commanda ce bloc jusqu'en mai 1940, en date du 15 novembre 2003.

du bloc 12 du Hochwald – ou l'adoption de devise propre – « La narguer, c'est la méconnaître » pour la casemate Rohrbach Station[526], « La Nord résiste et mord » pour celle d'Oberroedern-nord.[527] Néanmoins, et comme dans toutes les « familles » pour reprendre l'expression du caporal-chef Cauchy, des clans s'organisent.

Mis à part quelques entités isolés – observatoire de la route du Luxembourg (S.F. Thionville), ouvrage de l'Einseling (S.F. Faulquemont) – où les cadres imposent un service pluridisciplinaire pour parer à toute éventualité[528], les témoignages sont presque unanimes sur ce point : du gros ouvrage d'artillerie aux petites casemates, biffins, canonniers et pionniers ne se côtoient que pour les nécessités du service, à l'exception des officiers et parfois des sous-officiers[529], faisant popote commune… pour le meilleur et pour le pire en certains cas, comme le raconte le capitaine Kasper :

> « L'équipage ne forme pas un corps homogène comme l'est, par exemple, celui d'un bateau. On y reste fantassin, artilleur ou sapeur, avec les préjugés que cela comporte quant à la supériorité des uns sur les autres. Il existe par ailleurs une sourde rivalité entre artilleurs et fantassins au sujet du commandement de l'ouvrage, que les premiers estiment avoir été donné à tort à un fantassin. Le capitaine commandant l'artillerie, en effet, chef du détachement le plus important, qui échappe à l'autorité du commandant de l'ouvrage pour l'essentiel de sa mission, estime qu'il sert dans un ouvrage d'artillerie, et que le commandant de celui-ci devrait revenir – comme au Hackenberg – à un artilleur (il concède cependant que ce commandement pourrait être confié à un officier du Génie)[530]. (…)
>
> [Par ailleurs], une certaine légèreté se traduit, chez les jeunes officiers, au moment des repas ; par des chants de popote littéralement hurlés et qui ne laissent aucune possibilité de tenir une conversation. Le commandant de l'ouvrage, qui ne dispose d'aucune pièce de réunion dans le P.C. s'est entouré, à table, de ses trois subordonnés principaux, et voudrait profiter de cette circonstance pour traiter d'emblée de questions communes. Devant l'impossibilité de s'entendre, la répétition bi-quotidienne des chants, et ne voulant ni violer une tradition de popote, ni supprimer un exutoire à l'énergie accumulée et non dépensée, il n'exige pas un silence qui serait sans doute inopportun, psychologiquement. »

Kasper ne le précise pas, mais sans doute l'architecture même de l'ouvrage d'Anzeling joue sur les relations entre les différentes armes, les 3000 mètres de galerie principale[531] séparant les blocs de combat des services de l'arrière rompant de fait tout lien social continu entre les services. Pour preuve, si aucune photographie collective des officiers de l'ouvrage n'existe pour Anzeling, elles sont légion

[526] Témoignage écrit du lieutenant Hauth, chef de casemate.
[527] Lieutenant-colonel René Rodolphe, p.174, op.cit.
[528] Témoignage oral du général d'armée Albéric Vaillant recueilli sur les superstructures de l'Einseling le 25 juin 2000 et carnets personnels du lieutenant Lionel Ignace, commandant l'observatoire de la route du Luxembourg : « J'entraînais régulièrement les hommes, chacun dans leur spécialité : observation, électromécanique, radio. J'imposais à chacun de connaître en outre les rudiments de la spécialité de leurs camarades… pour des remplacements éventuels ». (Fonds Ignace)
[529] Comme le rappelle Jean Costes, dans son ouvrage *Combattants sans panache* (éditions Serpenoise, 2000, p.15), rien dans les règlements militaires de l'époque n'oblige l'installation d'un foyer réservé aux sous-officiers. Celle-ci est par ailleurs tributaire de l'autorisation d'un officier.
[530] Seul l'ouvrage du Pas du Roc, en Savoie, fut commandé par un officier du Génie, le capitaine Paul Chanson.
[531] 2200 mètres entre l'entrée-munitions et les blocs de combat et 800 mètres encore jusqu'à l'entrée des hommes.

au Mont des Welches, ouvrage replié sur lui même sur les flancs d'une petite colline, dont les blocs se déploient dans un carré n'excédant pas 200 mètres de côté.

L'insigne des troupes de forteresse ne nivelle donc pas tout… et ceux des ouvrages en disent souvent long sur la compétition que se livre les armes entre elles, à la veille de l'épreuve du feu ! Car certains « forts » se dotent en effet promptement d'insignes propres. Or, seuls 11 ouvrages sur les 53 que compte le nord-est de la France disposent d'un emblème.[532] Une nouvelle fois, le capitaine Kasper nous explique l'absence d'un insigne commun à l'équipage d'Anzeling, bien qu'un projet ait bel et bien existé :

> « La première conséquence du manque de cohésion est l'absence d'insigne d'ouvrage, marque extérieure d'une appartenance commune, dépassant les origines diverses, comme l'est dans la Marine le nom du bateau porté fièrement sur les bérets. L'accord n'a pu se faire en effet entre la proposition du lieutenant d'infanterie Doyen[533], soutenue par le Génie, et celle du capitaine Salomon[534], commandant l'artillerie. »

L'absence de symbole est donc révélateur d'un esprit d'ouvrage, d'un esprit collectif pourrait-on dire, peu développé, mais son existence peut-être aussi révélatrice des tiraillements régnant entre les services d'un même ouvrage. En témoignent notamment les insignes distinctifs des ouvrages de Latiremont et du Hackenberg. Dessiné par le télégraphiste Roger Léost, le premier fait la part belle au Génie, dont l'armure en pied occupe plus du tiers de l'espace, à côté d'une tourelle crachant le feu, alors que l'œuvre du maréchal des logis Léost, présente, outre la chapelle du Hackenberg, une casemate d'artillerie qui n'est autre que son propre bloc de combat ! À l'inverse, les cadres du Mont des Welches et du Michelsberg trouvent le compromis parfait en adoptant respectivement la figure d'un guerrier gaulois et le buste de l'archange Saint-Michel, inspirés du nom du lieu-dit où ils furent construits.

Âge, grade, bloc, spécialité, composent les rouages de la complexe mécanique relationnelle des ouvrages, sur lesquels se greffent encore des combinaisons d'ordre affectives, sociales, géographiques et même politique. Pour avoir fréquenté les équipages de plusieurs ouvrages à partir de 1937, avant d'être désigné responsable adjoint de l'usine du P.O. d'Hobling, le sergent Jean Sauterey nous livre sa synthèse personnelle des mœurs de la ligne Maginot :

> « Les régiments servant dans la ligne Maginot étaient formés, en majorité, d'appelés originaires du Nord, de la région parisienne et bien sûr de Lorrains « frontaliers ». Chacun avait sa façon de vivre : Les rudes mineurs et métallurgistes du Nord avaient un tempérament joyeux, bien que pas toujours facile à conduire ; le mélange indiscipliné des parisiens, employés du tertiaire, ouvriers des multiples

[532] D'ouest en est : Fermont (projet sur le livre d'or, sur papier à lettre et insigne fixé sur l'entrée des munitions), Latiremont, Métrich, Hackenberg, Mont des Welches, Michelsberg, Hobling (insigne trônant dans la popote des officiers et à l'entrée de l'ouvrage), Bovenberg, Kerfent, Grand-Hohékirkel, Hochwald (insignes métalliques). Les officiers de l'ouvrage du Mont des Welches portaient par ailleurs un insigne des troupes de forteresse propre avec la devise « On ne part pas ».
[533] Un chevalier en armure, le sommet d'une tour crénelée, armée d'une bombarde avec le clocher d'Anzeling et la Nied en toile de fond.
[534] Façade d'une casemate d'artillerie d'où pointe la volée d'un canon, sur fond rouge et noir (couleurs de l'artillerie et du Génie).

usines entourant Paris, fonctionnaires débutants, rendait leur commandement délicat ; quant aux frontaliers, une grande différence existait entre les taciturnes paysans meusiens, les Meurthe-et-Mosellans francophones et les Mosellans, anciens annexés parlant le francique lorrain, dialecte proche de l'allemand « horrifiant » ceux qui ne le pratiquait pas. Il fallait de temps en temps s'interposer pour calmer la bagarre entre germanophones et chtimis principalement.

(…) Durant les hostilités, la vie dans les forts différait selon la taille de l'ouvrage. L'équipages des casemates, vingt personnes environ, fantassins en dehors de deux ou trois sapeurs chargés de la petite centrale électrique et des transmissions, était, vu l'exiguïté des lieux, forcé de s'entendre. Si l'activité ennemie le permettait, on vivait dehors, et les gradés partageaient la vie de leur personnel. Dans les petits ouvrages, les rapports se compliquaient, même s'il n'y avait que de l'infanterie et du Génie. Quant aux gros ouvrages, c'était la vie de la cité : on s'ignorait pratiquement de bloc à bloc et entre armes, le personnel se regroupait par affinité pour les repas.

(…) Il est difficile, même longtemps après [surtout longtemps après ?], d'imaginer ce qui se passait dans la tête des uns et des autres. Certains étaient gais et animés. J'ai su par la suite que ce n'était souvent qu'une façade. D'autres, moroses, ne savaient que dormir entre les bombardements, image de la mort. Quelques-uns lisaient beaucoup : ils avaient du mérite, comment s'isoler au milieu de cet incessant remue ménage dans un coin mal éclairé ? »[535]

Comme le rappel à juste titre le sergent Sauterey, l'histoire récente de la Lorraine et de l'Alsace ne joue pas en faveur de la cohésion des équipages, et les rixes auxquels il assiste personnellement à Hobling se retrouvent dans beaucoup d'ouvrages. Né à Metz en 1915 et parlant couramment l'allemand, le mitrailleur Guillaume Walraff en fait l'expérience à l'ouvrage du Kerfent : las des outrages d'un parisien s'obstinant à l'appeler « le boche » dans les galeries de l'ouvrage, il perd son sang-froid et défonce la mâchoire de l'amateur de sobriquet. Porté sur le bureau du capitaine Broché, commandant l'ouvrage, l'affaire coûte 1 mois d'arrêt à l'éclopé.[536]

Terre d'invasion mais aussi d'immigration économique, la Lorraine compte également d'importantes communautés italiennes et polonaises, que l'on retrouve en grand nombre dans les ouvrages proches des cités sidérurgiques et minières. Quelques termes de patois varsovien ou bergamasque et un accent plus ou moins prononcé ne manquent pas de colorer le vocabulaire des uns ou des autres, mais ces Français d'adoption, familiers de l'assimilation, semble s'être intégrés sans mal dans les équipages. Seule l'entrée en guerre de l'Italie provoqua quelques tensions sommaires, notamment entre soldats d'origine italienne et polonaise.[537]

La politique alimente enfin les dissensions possibles… Au-delà des débats d'idée traditionnels, la signature du Pacte germano-soviétique[538] et la dissolution du Parti Communiste français[539] placent les

[535] Témoignage écrit de Monsieur Jean Sauterey en date du 22 avril 2003.
[536] Témoignage oral de Monsieur Guillaume Walraff en date du 22 avril 2004.
[537] Rappelons pour mémoire que la Pologne a été annihilée en septembre 1939 et que de nombreux français d'origine polonaise sont sans nouvelles de leurs familles restées au pays, et ce depuis plusieurs mois. À l'entrée des munitions de l'ouvrage de Soetrich, le sous-lieutenant Charles de Vaulx note quelques éclats de voix entre « italiens » et « polonais » à partir du 11 juin 1940, sans que cela n'aille plus loin.
[538] Le 25 août 1939.
[539] Par le décret du 26 septembre 1939. François Cochet, *Les soldats de la Drôle de Guerre*, Paris, Hachette Littératures, 2004.

combattants attachés à cette mouvance dans une situation délicate, du point de vue de leur idéologie propre d'une part, mais aussi de leur hiérarchie qui les considère rapidement avec suspicion. Les électromécaniciens issus des usines de la « ceinture rouge » de Paris semblent notamment avoir fait l'objet d'une surveillance toute particulière. En tant que responsable des services du Génie du Mont des Welches, le sous-lieutenant Vinrich en prend conscience le 9 décembre 1939, à l'occasion de la visite exceptionnelle du roi d'Angleterre Georges VI à l'ouvrage :

> « Le roi était accompagné de Lord Gort, du duc de Gloucester[540], de très hauts chefs militaires anglais et français : plusieurs dizaines d'officiers généraux. (…) La prise d'arme organisée par l'armée anglaise sur le parvis du bloc d'entrée avec défilé devant le roi fut parfaite. (…) Vint la visite de l'ouvrage, brève, par petits paquets, puis le déjeuner. Pour les plus grands, il eut lieu dans une salle de l'infirmerie. N'y furent conviés qu'une douzaine de personnes dont notre commandant qui recevait. Tous les autres visiteurs, fussent-ils généraux, eurent droit comme tout l'équipage, à une sorte de camping, tout de même superbe, organisé dans notre casernement.
>
> (…) L'adjudant-major Schmidt de l'ouvrage vint me voir et me dit :
>
> – Un haut gradé français a demandé à vous parler. Il sortira par l'autre sortie de la salle, dans la grande galerie.
>
> Un peu surpris, je m'y rendis aussitôt. Le haut gradé en question sortait justement, un peu congestionné, sans doute entre la poire et le fromage. Il était tête nue et paraissait harassé dans la pénombre de la galerie aux rails ne luisant qu'à la hauteur des hublots. Il y avait tant d'étoiles sur ses manches que je n'ai pas eu le temps de les compter au juste.
>
> – Gamelin, dit-il, en me tendant la main.
>
> Que diantre pouvait bien avoir à dire en particulier le généralissime des armées françaises à un simple sous-lieutenant du Génie ?
>
> – Marchons un peu par là, ajouta-t-il. De la Porte du Theil[541] m'a dit qu'il était nécessaire et urgent de surveiller les sapeurs des ouvrages.
>
> Je n'eus aucun mal à deviner qu'ils craignaient quelques actions de sabotage. Je répondis que j'avais de bonnes raisons d'avoir confiance en mon personnel, mais que je resterai vigilant. Puis il me sourit et rentra, j'imagine, pour le dessert.
>
> Une ou deux semaines plus tard, un de mes sapeurs revint de permission entre deux gendarmes. J'appris par un rapport très confus qu'il était soupçonné de faire partie d'un groupe convaincu d'actions subversives. Des listes d'officiers à descendre dans un ordre déterminé, le jour du grand soir, auraient été découvertes. En attendant son transfert, j'allais le voir dans la prison de l'ouvrage. Je ne vis qu'un pauvre garçon malheureux, gêné par la confusion de ses camarades. Je ne pus qu'attester son

[540] Respectivement Commandant en chef du corps expéditionnaire britannique en France et frère du roi.
[541] Cadre de la Région Fortifiée de Metz.

bon comportement et en fait l'ouvrage n'était pas directement concerné. Ce n'était probablement qu'un lampiste, mais il l'a peut-être payé très cher.

Je me suis souvent demandé pourquoi le général Gamelin n'avait pas fait transmettre son message par la hiérarchie… »[542]

Plus au sud, une affaire similaire que narre le capitaine Kasper jette le trouble parmi l'équipage d'Anzeling et prend des allures d'un roman noir digne de Pierre Nord[543] :

« Aux environs de fin 1939-début 1940, alors que la propagande allemande par tracts lancés d'avions, et par haut-parleurs en première ligne, s'accompagne d'une propagande intérieure défaitiste, un sous-officier de l'ouvrage du Michelsberg est arrêté pour diffusion de tracts, qu'il imprime sur pâte à polycopier. Il est trouvé porteur d'un carnet sur lequel on relève une liste de personnels électromécaniciens et mineurs de l'ouvrage d'Anzeling. Parmi les noms, ceux du sergent Henry, électromécanicien, du caporal secrétaire dactylo du P.C. du Génie, et d'une dizaine de sapeurs des détachements.

En mettant le commandant du Génie au courant de ces faits, le commandant de l'ouvrage lui communique confidentiellement la liste des noms, avec la consigne de ne rien laisser paraître, et de surveiller discrètement les intéressés. Il faut essayer de découvrir les ramifications possibles.

La nouvelle est de taille… car le secrétaire, ouvrier civil du Génie en temps de paix, très apprécié, dactylographie le courrier et les instructions, en partie confidentiels…

Quelques jours se passent lorsque, inopinément, le commandant du Génie est invité par le commandant d'ouvrage, à recevoir avec lui, à l'entrée des munitions, une délégation de la Police Spéciale venant enquêter. Le commandant du Génie est alors prié de convoquer immédiatement le sergent Henry, sans indication de motif.

Le sous-officier est de service dans une sous-station de l'avant. Appelé par téléphone, il ne demande pas d'explication, et arrive peu après. Il est alors introduit par les policiers, avec le commandant d'ouvrage et le commandant du Génie, dans un local obscur, dont la seule lumière est celle d'une lampe de bureau, projetée très bas sur le plateau. Là, il est invité à s'asseoir en face d'un inspecteur assis au bureau, à peine visible. Les autres personnes sont invitées à s'asseoir au pourtour de la pièce, sur des sièges disposés dans l'ombre. Il y a manifestement une mise en scène impressionnante.

Le sergent Henry, interdit, ne réagit pas extérieurement. La lampe de bureau est alors braquée sur lui, en pleine figure, et l'interrogatoire commence. Accusé d'emblée d'être colporteur de défaitisme, le sous-officier nie énergiquement. Finit-il, à la longue, par convaincre son interlocuteur ? Toujours est-il que ce dernier change de tactique : il dévoile toute l'affaire, et propose au sous-officier de collaborer avec la Police. Le sergent accepte : il devra observer autour de lui, écouter, et rendre compte.

Dans les jours qui suivent, le commandant du Génie est alors fréquemment saisi de faits et de dires, et surtout il lui est remis des tracts qui circulent : petits opuscules lancés par des avions, tracts de formes diverses et notamment en forme de feuille morte : " l'hiver ne passera pas que le vent ne passe

[542] Fonds privé. Mémoires du sous-lieutenant Jean Vinrich transmises par son épouse.
[543] Pierre Nord, *Double crime sur la ligne Maginot*, Paris, Fayard, 1936.

sur vos tombes ", etc. Tous ces renseignements et documents sont aussitôt transmis au commandant de l'ouvrage, selon les consignes reçues.

La surveillance exercée à l'encontre des intéressés ne révèle rien, jusqu'au jour où un trait de lumière montre que la liste relevée sur le carnet du sous-officier du Michelsberg coïncide très exactement et très complètement avec celle d'une relève périodique, envoyée se "mettre au vert" au centre d'instruction de Forteresse n°202, à Vrémy, près de Metz.

Il devient évident que la liste complète a été relevée en vue de recherche ultérieure de contacts, et d'extension de la chaîne de propagande à partir du Michelsberg. Avec cette découverte, l'affaire est close, du moins à l'échelon de l'ouvrage. »

À l'échelon de l'ouvrage en effet, la surveillance renforcée au Michelsberg permettant à la sûreté militaire[544] de démanteler, en avril 1940, une réelle « organisation subversive communiste » continuant d'émettre des tracts défaitistes et d'usiner de fausses clés en prévision d'une action coup de poing – ce qui fut la seule affaire sérieuse sur toute la ligne Maginot.[545] « L'affaire » n'empêcha pas le « Michels » de résister vaillamment à l'attaque lancée sur lui deux mois plus tard, le jour de la signature de l'armistice, car comme l'indique le sergent Sauterey, de l'ouvrage voisin d'Hobling :

« Tout de même, le déclenchement des hostilités réelles remit les choses en place : nous étions là pour nous battre. La débandade à l'ouest, qui bientôt désorganisait tout, nous était étrangère. À personne ne venait l'idée que les forts étaient vulnérables. Incrédules, nous apprîmes la chute de La Ferté. Cela ne pouvait pas nous arriver… et cela ne nous est pas arrivé. Les attaques tardives sur la ligne montrèrent aux Allemands qu'il n'était pas facile de gagner la croix de fer. »[546]

Ernst Jünger l'avait déjà écrit au sortir de la Grande Guerre : « La bataille lie, tandis que l'inaction disperse ».[547] À partir du 10 mai 1940, en effet, s'il n'y a pas « fusion » des armes, il a incontestablement union des compétences. Dans le feu de l'action, la qualité de l'encadrement, le savoir emmagasiné au cours des classes, les réflexes entretenus par les uns, travaillés par les autres, tout au long d'une Drôle de Guerre qui a endurci et familiarisé les hommes à la forteresse, confirment une réactivité exceptionnelle de la Ligne Principale de Résistance. Si au repos, chacun se ressource au contact de son groupe primaire, si les fantassins, artilleurs ou sapeurs restent attachés à leur formation d'origine, la grande majorité sont fidèles à la devise de l'insigne général des troupes de forteresse. Cette fraternité est éclatante après le 14 juin 1940, alors que Paris est déclarée ville ouverte et que les équipages se retrouvent livrés à eux-mêmes. Les canonniers soutiennent les casemates isolées, sous la protection rapprochée des mitrailleurs de tourelles et de cloches, comme les chasseurs de l'aviation américaine escorteront les *Flying fortress* quelques années plus tard… À chaque panne, les

[544] Et grâce à l'enquête assidue du lieutenant Deschamps, commandant le bloc 6 de l'ouvrage (tourelle de 135).
[545] Témoignage oral de l'ex-sous-lieutenant Kaas, commandant le bloc 5 du Michelsberg (tourelle de 75/33), en date du 3 septembre 1999 et article de Michel Truttmann, *Juin 1940 au Michelsberg* in *Histoire de Guerre* n°1 de janvier 2000.
[546] Témoignage écrit de Monsieur Jean Sauterey en date du 22 avril 2003.
[547] Ernst Jünger, *Orages d'acier*, Paris, Folio, 1970, p. 257.

électromécaniciens accourent dans les blocs, remplacent les pièces défectueuses dans les meilleurs délais, en usinent de nouvelles au besoin. Pour reprendre une maxime tricolore anonyme exécutée au pied de l'entrée du Petit Ouvrage du Bois de Bousse (S.F. Boulay) : « l'union de toutes les armes fait la force de l'équipage ».

Cette force se retrouve après la signature l'armistice. Aucun ouvrage invaincu ne rend les armes sitôt celle-ci connue.[548] Certes, des négociations séparées conduisent les équipages du Secteur Fortifié de la Crusnes à quitter leurs ouvrages pour les camps de sûreté à partir du 27 juin, mais à la surprise des Allemands, les commandants d'ouvrage attendent de recevoir des directives du Haut Commandement Français[549] et la remise au vainqueur de la ligne Maginot traîne en longueur jusqu'au 4 juillet 1940. Mieux, les ouvrages attaqués jusqu'à la veille du cessez-le-feu – le 25 juin à 0h35 heure française – rendent coup pour coup jusqu'au fantastique « bouquet final » exutoire et spontané embrasant toute la Ligne Principale de Résistance les dernières minutes précédant l'entrée en vigueur de l'armistice avec l'Italie. Commandant les casemates de Tappe, à l'Est de l'ouvrage de Fermont, le lieutenant Chagniot note dans son rapport :

> « À minuit trente, les cloches d'Ugny et de Beuveille, où de grands incendies s'aperçoivent, sonnent à toute volée. Le 25 juin, conformément aux ordres reçus du commandant Pophillat, le feu s'éteint sur toute la ligne, les jumelages sont rouges… »[550]

Outre la personnalité des commandants d'ouvrage, la composition des ouvrages n'est pas étrangère à cette résistance symbolique, et notamment la présence de nombreux frontaliers, lorrains et alsaciens, à des postes clefs. Comme l'a écrit le lieutenant-colonel Laflaquière, pour un tout autre secteur, celui de la 30e demi-brigade alpine de forteresse défendant Modane :

> « Si cette situation peut pousser à quelques absences illégales, elle entraîne comme contrepartie la volonté d'arrêter l'ennemi à temps pour qu'il ne ravage pas la ferme. »

Début juillet 1940, les derniers équipages quittent leurs ouvrages. Nombreux sont les combattants à dévoiler leur sensibilité à l'heure du départ, témoin de l'attachement contracté par les hommes envers « leur » casemate, « leur » tourelle. Responsable du Génie de l'ouvrage du Kobenbusch (S.F. Thionville), le lieutenant Pierre Damart raconte les dernières minutes de l'ouvrage :

> « Ce n'est que le 1er juillet 1940 qu'un officier français, le colonel Marion, membre de la commission d'armistice de Wiesbaden nous apporta les derniers ordres du Haut Commandement français. Nous étions consternés ! C'est alors que le commandant Charnal prit une initiative digne d'un pur combattant de 1914-1918. Il fit rassembler l'équipage de l'ouvrage A 13 en tenue de campagne :

[548] Le jour même, grâce à la T.S.F. et… aux contacts que tentent d'établir les Allemands.
[549] Composée de trois officiers supérieurs de l'armée française, la Mission Marion, partie de Montauban, eu pour mission d'établir le contact avec les commandants d'ouvrage, pour leur demander de cesser le combat et de se considérer comme prisonniers de guerre.
[550] S.H.D., carton 34 N 160, rapports d'officiers du S.F. Crusnes.

infanterie, artillerie, génie, officiers armés en tête de leur détachement. Il pria les officiers allemands présents de se retirer à 150 mètres de l'ouvrage (ce qu'ils firent à notre stupéfaction) " afin de pouvoir pleurer sans témoins ". Il passa alors en revue la troupe au garde à vous. Puis il lut à haute voix les dernières pages du livre d'Or de l'ouvrage, où étaient notées les citations de ceux qui s'étaient particulièrement distingués, en arracha les pages qu'il remit aux récipiendaires présents et fit enterrer ce qui restait de ce glorieux recueil ainsi que sa propre épée brisée !

Pour terminer, la troupe très émue et souvent les larmes aux yeux, défila, fière et digne devant son chef, auquel elle rendit un dernier hommage. C'était la fin ! »[551]

À Laudrefang, l'observateur de 1ère classe Jean Vindevogel assiste à l'allocution du Commandant Denoix, responsable des ouvrages du Secteur Fortifié de Faulquemont :

« Le commandant fixe la masse des trois cents soldats, tendus comme jamais ils ne le furent, dans l'attente du verdict :

– Mes enfants, je vous demande de rester calmes, de m'écouter en gardant votre sang-froid. (…) Le colonel responsable du Secteur Fortifié, a reçu, de la commission d'armistice, l'ordre de rendre les ouvrages et de considérer prisonniers, les équipages. (…) C'est une trahison ! Nous devions êtres rapatriés en France non occupée ! Nos adversaires eux-mêmes le croyaient ! Cette décision est une monstrueuse injustice ! (…) Demain 2 juillet nous partirons pour Saint-Avold, et de là à Sarrebrück… Mes enfants, du plus profond du cœur je vous remercie pour votre dignité dans le malheur.

Sans hâte, celui qui fut le chef du P.O. de Laudrefang pendant dix jours et dix nuits de combat, se retire, les yeux mouillés. Et c'est seulement après son départ, que les hommes lâchent ce qu'ils ont sur le cœur. On entend surtout " Salauds ! " " Traîtres ! " " Ordures ! " à l'égard des responsables de Wiesbaden. Il y a de la colère, du dégoût, de l'écoeurement. De l'angoisse aussi.

De quoi demain sera-t-il fait ? »[552]

La ligne Maginot se vident de ses défenseurs et avec elle s'éteint le dernier grand système fortifié français de l'époque contemporaine et dix mois d'une existence troglodyte patiemment rodée. Sac au dos, quelques hommes saisissent un crayon et immortalisent la date du départ. Au Petit Ouvrage d'Hobling, un fantassin laisse cette formule laconique : « Adieu bloc 1 ».

La reconquête : les fortifications de l'Est à l'heure américaine (1944-1945)

Jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, des effectifs « passifs » et de passage occupent les différentes fortifications lorraines et alsaciennes. Soldats allemands, prisonniers de guerres russes ou

[551] Notes manuscrites rédigées 35 ans après les faits par le commandant de réserve honoraire Pierre Damart, commandant le Génie de l'ouvrage du Kobenbusch en 1939-1940, remises par sa fille, Elizabeth Back, que nous remercions.
[552] Jean Vindevogel, *Le temps des uniformes et des bandes molletières*, op.cit., p..381-382.

yougoslaves, se succèdent temporairement sous les voûtes bétonnées. Les fortifications deviennent des dépôts, des polygones d'essai, des prisons…

Le IIIe Reich domine l'Europe depuis deux ans lorsque les Alliés décident d'un assaut final à partir de la Manche. Approuvé à la conférence de Québec en août 1943, le plan Overlord retient la Normandie comme point d'arrimage à la plus grande opération amphibie jamais conçue.

Avant même qu'ils ne se propulsent hors de leurs chalands de débarquement le 6 juin 1944, les G.I.'s sont confrontés au tir des casemates d'une première fortification permanente : le Mur de l'Atlantique ou *Atlantikwall*, construit par l'organisation Todt depuis 1942. Leurs camarades participants au débarquement en Provence le 15 août ne sont pas plus épargnés par les bunkers du *Südwall* protégeant la Riviera ; premières confrontations d'une longue série avec les entrelacs de boucliers érigés par les Européens depuis la fin du XIXe siècle.

Après la réussite du débarquement en Normandie, les Alliés prennent le contrôle de la péninsule sur laquelle ils restent bloqués jusqu'au 30 juillet 1944. À cette date, le général Patton parvient enfin à percer le front à hauteur d'Avranches et exploite rapidement ce succès vers l'Est. L'objectif est d'atteindre la seconde barrière fortifiée allemande, le Westwall[553], et donc le Rhin, avant l'hiver, en vue d'établir une tête de pont menaçant la Ruhr.[554] Placé à la tête de la 3rd U.S. Army formée le 1er août, Patton dispose alors du 8e corps d'armée (C.A.) qu'il déploie vers l'Ouest, du 15e C.A. – auquel appartient la 2e Division blindée française –chargé de prendre Paris et de couvrir le flanc droit de la manœuvre, des 20e et 12e C.A. fonçant respectivement vers Metz et Nancy.

Tout paraît réussir à la 3rd U.S. Army dans un premier temps. Paris est investie le 25 août[555], Verdun et Commercy sont atteints le 31. Et pourtant la machine s'enraye. Pendant qu'une patrouille de reconnaissance réussit certes à atteindre le pont intact de Thionville sur la Moselle le 1er septembre, le gros des troupes est bloqué sur la Meuse… faute de carburant.

Paniqués dans un premier temps, les Allemands profitent de ce répit pour se ressaisir et improvisent la défense. Les vieilles fortifications de Metz et quelques ouvrages de la ligne Maginot s'interposent désormais entre les Américains et le Rhin. Lorsque la progression reprend le 4 septembre, l'occasion d'enfoncer la 1ère Armée Allemande sur la Moselle et de gagner le Rhin en quelques jours est manquée. S'ils établissent bien la jonction avec la 7th U.S. Army montant de Provence, le 11 septembre près de Sombernon, les formations de Patton stagnent devant Metz le 22, victimes de l'usure des troupes et du matériel, du mauvais temps et de la détermination de la 17. Panzergrenadier Division SS comme des défenseurs[556] des vieilles *Festen*. L'échec de Montgomery à Arnhem – aux Pays-Bas : opération Market Garden – décide Eisenhower à imposer la « pause d'octobre ».

[553] Ou « ligne Siegfried » pour les Alliés.
[554] Général Pierre Denis, *La libération de Metz*, Serpenoise, 1994.
[555] Bien trop tôt pour Eisenhower, qui aurait préféré différer la prise de la capitale, pour des raisons logistiques.
[556] Dynamisés par de jeunes cadres issus de l'« école n°6 pour aspirant-officiers d'infanterie de Metz ».

Entre temps, les premiers éléments américains sont entrés en contact avec la ligne Maginot au début du mois de septembre, au nord de Metz, secteur plus paisible à la jointure de la 1ère et de la 3e Armée. Tous les forts de Verdun, tous les ouvrages et casemates de la ligne Maginot s'étendant de la Ferté à Cattenom sont investis sans coup férir : les Allemands se sont repliés de l'autre côté de la Moselle. Il faut dire que les fortifications de l'ex-Secteur Fortifié de Montmédy ont toutes été ferraillées et sont inexploitables, les ouvrages de Fermont et Latiremont, dans le secteur voisin de la Crusnes, étant partiellement désarmés. L'armée américaine découvre alors les toutes premières positions de la ligne Maginot dont elle ne connaît presque rien, sinon les articles enthousiastes publiés quatre ans plus tôt par le journaliste américain Knickerbocker[557] ou sa compatriote, Miss Dorothy Thomson[558], en visite en France durant la Drôle de Guerre. Les spécialistes de la 1st et de la 3rd U.S. Army mettent dès lors à profit la « pause d'octobre » pour percer les talons d'Achille des fortifications avant la reprise de l'offensive sur la Moselle. Des essais de charges creuses sont ainsi menés sur plusieurs cuirassements, ainsi que des tirs concentrés sur les façades de gorge des blocs. Les ouvrages du Bois du Four et de Rochonvillers, les casemates de Verbusche et de Crusnes-ouest en portent encore les impressionnants stigmates. La découverte de plans[559] et l'aide du général Robert Nicolas, polytechnicien français qui avait participé avant-guerre à l'élaboration des cuirassements de la ligne Maginot, permirent aux forces américaines d'aborder avec plus de sérénité la reprise de l'offensive. Les G.I.'s en profitent également pour prendre leurs quartiers d'hiver dans les souterrains providentiels des ouvrages.

La machine de guerre alliée est relancée le 8 novembre, avec pour mission d'atteindre le Rhin entre Arnhem et Karlsruhe. Face à Metz, le général Patton renonce à une attaque frontale. Il lui préfère une manœuvre d'encerclement par les ailes – 20e C.A. au Nord, 12e C.A. au Sud –, suivie d'assauts concentriques sur la ville fortifiée. La 90th U.S. Infantry Division – la célèbre T.O. « Texas-Oklahoma – constitue le fer de lance de la manœuvre septentrionale. Elle franchit la Moselle à l'Est de Thionville le 9 septembre. Des combats s'engagent immédiatement avec la 19. Volksgrenadier Division qui occupe le vieux groupe fortifié de Koenigsmacker, finalement neutralisé le 11 septembre au prix de 111 soldats américains mis hors de combats. À quelques centaines de mètres, l'ouvrage Maginot de Métrich est par contraste prit sans difficulté, ainsi que son voisin, le Billig. Il est vrai que sérieusement endommagés à la suite d'essais balistiques réalisés sous l'Occupation, ces ouvrages étaient inutilisables. Il n'en va de même pour le gros ouvrage d'artillerie du Hackenberg, dont le bloc 8 propulse une avalanche d'acier à l'approche du 3e bataillon du 357th Infantry Regiment. Tirant à distance respectable, les tanks-destroyers M10 ne parviennent pas à neutraliser les canons de 75 mm

[557] Knickerbocker fut reçu à l'ouvrage de Fermont le 11 novembre 1939 et laissa ce commentaire dans le livre d'or mis à disposition par l'équipage : « With the hope that « les hitlériens » try to crack the Maginot line ».
[558] Miss Dorothy Thomson visita l'ensemble du Hochwald en mai 1940. Elle pu actionner un obusier de 75 sous tourelle et reçut symboliquement le grade de canonnier de 1ère classe.
[559] Dont l'utilisation a été optimisée avec la complémentarité de l'observation aérienne.

sous-béton qui reprennent du service en front renversé… et servis par une poignée d'artilleurs allemands ! Les obusiers de 203 et 240 mm mis en batterie sur la rive droite de Moselle n'obtiennent pas plus de succès alors que les pertes américaines s'aggravent d'heure en heure[560]. Au matin du 16 novembre, un canon automoteur de 155 mm se positionne à 1828 mètres du bloc 8, hors de sa zone d'influence et arrose la façade à tir tendu. Une heure après la propulsion du premier obus, la façade est littéralement ravagée, les chambres de tir éventrées et comme on l'imagine, les pièces neutralisées. Abandonné par sa garnison improvisée, l'ouvrage est aux mains des Américains le lendemain et le 20e C.A. poursuit sa progression vers la Sarre.

Au Sud de Metz, le 12e corps d'armée franchit successivement la Seille, puis la Nied, avant de retrouver le 20e C.A. sur la Sarre au début du mois de décembre. Littéralement submergée, la ville de Metz est aux mains des Alliés le 22 novembre, les dernières garnisons de *festen* capitulant les unes après les autres jusqu'au 13 décembre. Les Américains n'en ont pourtant pas fini avec ces terres de méfiance cristallisant toute la densité des antagonismes franco-allemands. Alors qu'elles progressent vers Bitche, les unités du 12e C.A. sont stoppées par l'aile Ouest de l'ancienne Région Fortifiée de la Lauter à laquelle la 25. Panzer-Grenadier Division a eu tout le temps de s'initier en vue de s'y défendre.

Situé au Sud-est de Sarreguemines, le petit ouvrage du Haut-Poirier est prit dans la journée du 9 décembre avec les casemates avoisinantes. L'ouvrage voisin du Welschhof[561], inoccupé du fait de son état, est investi le même jour, ainsi que celui de Rohrbach, rapidement abandonné.

Il en va tout autrement pour les ouvrages situés au Nord de Bitche qui ouvrent le feu avec une tourelle de 75 sur les éléments de reconnaissance dès le 6 décembre. Les 44th et 100th U.S. Infantry Divisions lancent l'attaque une semaine plus tard. Exploitant au maximum les capacités de la forteresse, les garnisons allemandes improvisées des gros ouvrages d'artillerie du Simserhof et du Schiesseck livrent un combat acharné. Au sol, l'artillerie américaine se déchaîne sur les façades arrières des grosses casemates d'artillerie tandis que depuis les airs, les bombardiers P-47 tentent de réduire les tourelles au silence. Les entrées du Simserhof sont neutralisées à partir du 16 décembre par des troupes d'assaut et des… bulldozers qui bouchent les entrées et les prises d'air. Des chasseurs-bombardiers prennent le relais le 17 décembre pendant que les chars du 749th Tank Battalion prennent position face au bloc 5, hors d'atteinte des pièces de 75 sous casemate[562] : la façade du bloc est complètement disloquée après quatre heures de tir tendu. À quelques kilomètres de là, les Américains parviennent à investir l'ouvrage du Schiesseck où ils font le coup de feu avec la garnison, mais la résistance ne s'arrête pas pour autant et il leur faut, à partir des dessus, neutraliser individuellement chaque bloc de combat en les recouvrant de terre. Les garnisons s'esquivent finalement discrètement dans la nuit du 19 décembre : la résistance a duré six jours, blessé 309 G.I.'s et coûté la vie à 42

[560] 8 morts et 54 blessés le 15 novembre.
[561] Le Haut-Poirier, le Welschhof et les casemates proches sont pris par des éléments du 328th et du 104th Infantry Regiments, le petit ouvrage de Rohrbach par la 12th Armored Division.
[562] Tactique similaire à celle employée devant le Hackenberg un mois plus tôt.

autres… À l'autre extrémité de l'ex-Région Fortifiée de la Lauter, en Alsace, la 79th U.S. Infantry Division (7th Army) a plus de chance ; les ouvrages sont rapidement abandonnés et elle prend notamment possession de l'immense ensemble du Hochwald le 14 décembre.

Hélas, l'opération Nordwind lancée sur Bitche et en Basse-Alsace – réplique de la puissante contre-offensive conduite par Von Runstedt dans les Ardennes – contraint les Américains à abandonner toutes les fortifications conquises entre Rohrbach et le Rhin. Ce tronçon perdu de la ligne Maginot redevint définitivement « américain » après deux jours de combat le 16 mars 1945. Base arrière appréciable d'un front qui ne cesse de s'étendre en direction de l'Elbe à compter du printemps[563], la ligne Maginot abrite des troupes au cœur de ses tièdes entrailles – 13°C constants en moyenne – du rigoureux hiver 1944-1945 à l'armistice du 8 mai. Trois jours auparavant, le capitaine Touyeras, officier d'artillerie français appartenant à la 2e D.B., parvenait, le premier, dans le Berghof, la résidence de Hitler. Commandant l'artillerie d'un ouvrage de la ligne Maginot[564] cinq ans plus tôt, il était passé par Berchtesgaden comme prisonnier de guerre le 11 juillet 1940. « Peut-être reviendrons-nous ici un jour en vainqueur ! » avait-il lancé à ses camarades de captivité. Il fallut une évasion et le sacrifice de milliers d'hommes de toutes nationalités pour que la triste boutade devienne la réalité d'un monde changé pour toujours.

Tout en subtilités et en nuances, l'univers des troupes qui se succédèrent aux frontières au cours du « premier vingtième siècle » n'est pas aisé à appréhender. Les témoignages manquent cruellement pour les fortifications contemporaines de la Grande Guerre alors que leur saisie est souvent délicate en ce qui concerne la ligne Maginot. Une autre source, encore largement sous-exploitée à ce jour, nous livre pourtant des informations de première main sur les temps de cette existence souterraine.

[563] Les « dessus » de l'ouvrage de Rochonvillers furent utilisés comme piste d'atterrissage pour de petits avions, à la suite des Allemands.
[564] Le Mont des Welches A 21 que son équipage, invaincu n'évacua que le 4 juillet 1940.

Partie II

L’expression pariétale des forteresses : les soldats du béton à murs ouverts

Chapitre 3 :

La création militaire et combattante : De la quille de conscrit à l'art pariétal de forteresse

« Surtout, toutes ces photos témoignaient à mes yeux d'une grande dignité. Encore aujourd'hui, je vois dans ces photos le spectacle de cet effort désespéré, quasi anonyme, mais dont l'anonymat même et la quotidienneté font toute la grandeur, pour ne pas tomber, ne pas céder un pouce de son humanité. »
Laurent Felser-Marinelli.[565]

Depuis que l'homme livre bataille à ses semblables, il tue ses ennemis ou se fait occire par eux, mais paradoxalement aussi, crée – en marge des corps à corps – pour les siens, sa famille, ses camarades ou pour ses propres besoins. Les découvertes archéologiques nous montrent bien qu'à l'antiquité déjà, les combattants grecs taillaient des objets en bois entre deux étapes, objets qu'ils destinaient à leur épouse ou leurs enfants de retour à la Cité. Bien avant eux, les guerriers du paléolithique ornaient leurs armes blanches de motifs à vertus protectrice et religieuse, comme ces deux lance-javelots sculptés de têtes de bélier mis au jour près de Saint-Germain-en-Laye.[566] Quelques millénaires plus tard, les combattants du XXe siècle s'expriment encore sur une multitude de supports. Comme le guerrier magdalénien gravant sa lance en prévision de la confrontation, les soldats de la ligne Maginot moulent des insignes ou gravent des symboles sur leurs nids de mitrailleuses bétonnés, dans l'attente de l'assaut. De même, l'artisanat de tranchée développé sur les fronts de 1914-1918 rappelle-t-il les figurines en bois réalisées par les hoplites la veille d'une attaque. Le sujet et le corpus analysés dans le cadre de notre étude prennent une dimension anthropologique très nette, sur laquelle nous reviendrons à de nombreuses reprises. Si le « poilu » ciselant sa bague contre la boue de sa tranchée ou gravant une vulve sur la paroi d'une creute[567] semble reproduire les gestes de ses lointains ancêtres, une chose change pourtant avec l'avènement progressif de la guerre industrialisée et qu'énonce avec justesse l'anthropologue britannique Nicholas J. Saunders :

[565] Réflexion et avant-propos de Laurent Felser-Marinelli à propos des travaux photographiques de son grand-père mobilisé sur le front des Vosges au cours de la Grande Guerre : *Un regard sur la Grande Guerre, photographies inédites du soldat Marcel Felser*, Paris, Larousse, 2002.
[566] William Reid, *Histoire des Armes*, Paris, Regards, 1995, p.13.
[567] Appellation locale des carrières de l'Aisne et du Soissonnais.

« Par son action destructrice, la guerre transforme la matière. Or, la guerre industrialisée est à la fois un agent plus destructeur et plus créateur que tout autre dans l'histoire de l'humanité. »[568]

Encore faut-il différencier, en préambule, la « culture de guerre » étendue à tous les systèmes de représentation[569], et la culture plus spécifique du front. Car ce n'est pas – ou très peu – l'image officielle de la guerre qui attire notre attention ici – on pense à la galerie des batailles du château de Versailles[570] comme aux faïences patriotiques garnissant les vaisseliers des familles d'Europe et du monde entier au XXe siècle – mais bien l'expression iconographique souvent directe du soldat, exécutée dans son propre environnement. Pour faire image, ce n'est pas vers le dessinateur de l'*Illustration* que se porte notre intérêt, mais vers l'artiste mobilisé ou le simple soldat, qui, à un moment donné de son parcours sous les armes, laissa une trace de son passage.[571] D'ailleurs, et contrairement aux artistes civils s'ingérant dans le monde du feu pour essayer, sans succès bien souvent, de le représenter à l'arrière[572], les créations au front des artistes mobilisés, autodidactes ou confirmés, constituent majoritairement autant d'effort pour tenter mentalement de s'en échapper. En cela, nos investigations fournissent une approche complémentaire à celles d'Hélène Puiseux dans son étude consacrée aux *figures de la guerre* et de François Robichon, spécialiste de l'iconographie historique et militaire, auteur d'un ouvrage de référence sur la perception de l'Armée française par les peintres.[573] Au regard que portent les sociétés contemporaines – hommes politiques, chefs de guerre, médias – *sur* l'armée et les combats, souhaitons-nous y ajouter le regard porté par les militaires certes sur mais spécialement *pendant* leur service aux armées et au front pour certains d'entre eux.

Nos travaux se penchent également sur une culture militaire au sens large, prenant ses racines dès le temps de paix et imprégnant les appelés entre 1919 et 1939 et même bien avant 1914. En effet, avec la montée progressive vers une guerre industrialisée tout au long du XIXe siècle, la composition d'armées de conscription dans la plupart des grandes nations européennes pose la genèse d'une créativité militaire massive, alimentée par des impératifs et des rites de caserne qui restèrent en vigueur jusqu'au retour aux armées de métier sur ce continent.

Alors que l'appareil photographique évolue rapidement à partir du début du XXe siècle, mais reste, même avant la Seconde Guerre mondiale, un engin encombrant, le dessin constitue un outil de

[568] Nicholas J. Saunders, *Objets de guerre* in *Encyclopédie de la Grande Guerre*, Paris, Editions Bayard, 2004.
[569] Promoteurs de la « Culture de Guerre » depuis la fin des années 1990, les professeurs Annette Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau définissent ce concept comme « le champ le plus large de toutes les représentations de la guerre forgées par les contemporains » et un « corpus de représentations du conflit cristallisé en un véritable système donnant à la guerre sa signification profonde ». Annette Becker, Stéphane Audoin Rouzeau, *Violence et consentement : la « culture de guerre » du premier conflit mondial*, in *Pour une histoire culturelle* (sous la direction de Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli, Seuil, p.251-271 ; *14-18. Retrouver la guerre*, Gallimard, 2000. Ce système d'explication a aujourd'hui été remis en question par plusieurs historiens dont les professeurs Rémy Cazals, co-directeur d'un colloque sur les pratiques et expériences de la Grande Guerre (actes publiés aux Editions Privat (Toulouse) en 2005, et François Cochet, co-directeur, avec le colonel Rémy Porte, d'un dictionnaire de la Grande Guerre : *Culture de guerre* in *Dictionnaire de la Grande Guerre, 1914-1918*, Paris, Editions Robert Laffont, Collections Bouquins, 2008, p. 297.
[570] Hélène Puiseux, *Les figures de la guerre*, Paris, Gallimard, 2002.
[571] Assurément, les œuvres commandées par le pouvoir politique ou les armes ornées par des armuriers à l'instigation – et la gloire – de ce même commanditaire, constituent un corpus graphique et contextuel connexe que nous garderons toujours en mémoire.
[572] Philippe Dagen, *Le silence des peintres : les artistes face à la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 1996.
[573] François Robichon, *L'Armée française vue par les peintres 1870-1914*, Paris, Ministère de la Défense / Editions Herscher, 2007.

représentation irremplaçable et l'un des apprentissages de premier ordre tant dans les écoles d'officiers que les pelotons de caporaux. Les carnets de cours se noircissent ainsi de vues en coupe de mitrailleuses, de culasses, de relevés topographiques[574], le tout révélant la disposition reconnue ou inconsciente des uns et l'inaptitude des autres. On apprend à dessiner à l'armée – les subtilités du croquis technique tout du moins – et à prendre soin du crayon à papier indissociable du paquetage.[575] En formation au centre d'instruction de Joinville-le-Pont en 1916, l'élève aspirant René Germain écrit dans ses carnets :

> « On nous fit donner des cours de dessin par un professeur de Paris qui nous apprit à tracer un croquis net et précis des terrains que nous aurions sous les yeux, exercice mené en extérieur par un froid de loup qui nous engourdissait les doigts. »[576]

On acquiert d'ailleurs l'usage de la mine de plomb dans les deux camps, et le dessin est aussi précieux pour les cadres de l'armée française qu'ils ne le redoutent, comme nous l'explique le docteur en histoire du droit et des institutions Marc Gateau-Leblanc :

> « Exercer la profession de dessinateur est un camouflage idéal pour un espion. Le dessin est un moyen facile d'espionner et de transmettre des renseignements. Ainsi, le fait de prendre des notes ou des croquis sur les ouvrages de fortification, les chemins stratégiques, les canalisations d'eau, les voies ferrées, les lignes télégraphiques ou téléphoniques militaires constitue un acte d'espionnage. Leur auteur est arrêté. Si cette dernière opération a lieu à moins de dix kilomètres de l'ouvrage fortifié, un flagrant délit est constitué, au titre de la loi du 18 avril 1886 sur l'espionnage. Les agents de la force publique s'emparent alors de l'individu et l'empêchent de détruite ses dessins et ses plaques photographiques. Ces éléments constituent les indispensables pièces à conviction nécessaires à la condamnation pour espionnage. »[577]

Outre l'initiation au dessin tactique, la conscription est également le théâtre d'une liturgie iconographique beaucoup plus relâchée, acceptée et plus ou moins encadrée, toute tournée vers la fin du service militaire. Cette expression omniprésente se caractérise particulièrement par des graffiti, parfois figuratifs, souvent épigraphiques, reprenant des formules génériques relatives au *Père Cent* et à la *fuite*[578]. Comme le rappelle Michel Bozon, le nombre de jours qu'il reste « à tirer » est une véritable obsession :

---

[574] Le futur sous-officier doit savoir représenter une position ennemie d'après ses observations et préparer une position de résistance. Il nous a été donné de consulter quelques-uns de ces cahiers de cours miraculeusement conservés, en particulier ceux du sergent Eugène Colonna, qui fit ses classes à Nancy entre 1912 et 1914 et du caporal Paul Lallemand incorporé au 146e R.I.F. en 1937.

[575] Avec les onze corps de soldats français exhumés à la ferme de Confrécourt en 1999 se trouvaient les effets personnels des défunts, et en particulier leurs crayons en bois. Jean-Luc Pamart, *Le paysan des poilus*, Paris, Editions des Equateurs, 2004.

[576] René Germain, *Il revint immortel de la grande bataille. Carnets de guerre 1914-1919*, Triel-sur-Seine, Editions italiques, 2007, p.119.

[577] Marc Gateau-Leblanc, *1871-1914, Civils et militaires dans le camp retranché de Toul*, Metz, Editons Serpenoise, 2003. On pense aussi, en la matière, aux redoutables topographes et dessinateurs du service d'espionnage de Briançon chargés de la surveillance des travaux du fort italien du Chaberton. Max Schiavon, *Une victoire dans la défaite : la destruction du Chaberton*, Parçay-sur-Vienne, Anovi, 2007.

[578] *Vivement la fuite*. La formule se retrouve dans presque tous les forts de la ceinture d'Epinal. Il n'est par ailleurs pas rare de retrouver, sous les mêmes voûtes bétonnées, des graffiti de conscrits des années 1920, 1930, mais aussi de 1945 à la fin des années 1990.

Il existe un petit calendrier du soldat qui, mis à jour régulièrement, lui permet de connaître son « score » quotidiennement et de l'annoncer à ses camarades en guise de salutation : « 193 au jus » ou « 193 » tout simplement. »[579]

Incorporé au 13e Bataillon de Chasseurs Alpins, Joseph Quey écrit à ses parents depuis un fort savoyard où il effectue une manœuvre en juin 1913 :

« Pour moi, encore 466 jours à faire et il y en a déjà 254 de fait. »[580]

Dans les casernes désaffectées et les forts du Grand Est, ces comptes à rebours se retrouvent partout, griffonnés, grattés contre la pierre sèche ou dans les enduits des murs. Dans son livre consacré aux régiments d'infanterie de la Grande Guerre, André Roland présente une photographie de caserne avec des conscrits ayant inscrit le nombre de jours qui leur reste à faire sur leur uniforme.[581] Lorsque le décompte atteint les 100 jours, les inscriptions s'accompagnent occasionnellement de croix et de petits cercueils comme au fort du Bois l'Abbé, à Epinal.[582] Avec cette célébration de la mort du Père Cent – personnage affecté de tous les défauts imaginables – débute la confection, en France tout du moins – les appelés allemands recevaient une chope de bière particulièrement ouvragée[583] – de quilles de bois, parfois d'allumettes. Nous ignorons encore si ce rituel de la conception d'une quille 100 jours avant la fin du service militaire est une métaphore relative au nom du bateau ramenant les forçats de Cayenne ou s'il s'inspire de l'expression « prendre les quilles à son cou », mais déjà, ce travail manuel produit par tous cristallise les savoir-faire et les états d'âme de l'homme sous l'uniforme.

En plus des créations individuelles et autodidactes fignolées à rebours du retour à la vie civile, les casernes voient poindre enfin le rôle moral des artistes confirmés incorporés. Cette implication psychologique, l'agrégé de littérature Paul Guth la ressent au contact des peintures d'Albert Dubout. Arrivé à la caserne de Saint-Cloud du 6e Groupe Autonome d'Artillerie (G.A.A.) en 1933, sept ans après celle du « fou dessinant »[584], il prête d'abord à peine attention aux œuvres laissées par ce dernier – « à travers le voile de ma tristesse, j'entrevis des mémères qui abritaient des troufions dans leurs seins »[585] écrit-il à propos du jour de son incorporation – avant d'y trouver un peu de réconfort au fil des jours :

« Je savourais les fresques de Dubout. Il avait peint les activités du 6e G.A.A.. Nous étions, paraît-il, un *groupe de repérage par le son et par l'observation terrestre*. D'après Dubout, j'essayais

[579] Michel Bozon, ***Les conscrits***, Nancy, Berger-Levrault, Collection Arts et Traditions populaires, 1981, p.37.
[580] Quey (correspondance familiale), *Poilus savoyards (1913-1918, chronique d'une famille tarentaise*, Bourg-Saint-Maurice, Gens de Savoie, 1981, p. 34.
[581] André Roland, *Régiments d'Infanterie de la Grande Guerre, du 1er au 100e*, Saint-Cyr-sur-Loire, Alan Sutton, Collection Evocations, 2008.
[582] Tome II, système Séré de Rivières, Place Forte d'Epinal, fort du Bois l'Abbé.
[583] Voir à ce sujet la très belle collection du musée du groupe fortifié de Guentrange (Thionville).
[584] Surnom donné à l'artiste au cours d'une rétrospective présentée à la Bibliothèque nationale de France (Paris) du 4 juillet au 3 septembre 2006. Albert Dubout était de la classe 1925.
[585] Paul Guth, *Le naïf sous les drapeaux*, Paris, Editions Albin Michel, 1954, p. 34.

d'imaginer en quoi pouvait bien consister ce repérage. Le 6e G.A.A. partait en manœuvres. Depuis les camions, tout en roulant, les repéreurs pêchaient à la ligne dans une rivière qui longeait la route. Le 6e G.A.A. déployait des fils téléphoniques dans un pré. Ils s'entortillaient dans les cornes des vaches qui se livraient à une corrida. Les activités amoureuses semblaient jouer un grand rôle dans la vie du 6e G.A.A.. Les pâturages et les bois étaient semés de ses représentants qui badinaient avec toutes les espèces de fermières. Corsages fructueux et cuisses tendres semblaient être les objectifs majeurs du repérage. »[586]

Acceptation, dérision, évasion. Dubout a réussi son pari et sans doute cela n'est-il pas un hasard si de nombreux artistes mobilisés sur la ligne Maginot en 1939-1940 s'inspirèrent de son trait – Roger Léost à Latiremont, Victor Pottecher au P.O. du Bambesch – quand ils ne reproduirent pas purement et simplement certaines de ses œuvres parues dans la presse, comme ce fantassin anonyme dans le puits d'escalier du bloc 2 de l'ouvrage du Schoenenbourg. C'est aussi une partie des mécanismes de cette culture de caserne de la Belle Epoque ou de l'Entre-deux-guerres que l'on retrouve sur les fronts de la Première et de la Seconde Guerre mondiale.

Comme nos anciens : ne pas s'en faire, quoi qu'il arrive…[587]

Assurément donc, si les soldats n'ont pas attendu les grands conflits du XXe siècle pour produire une expression iconographique spontanée – retenons tout particulièrement les magnifiques carnets illustrés que tint le soldat Joseph Laporte de la prise de Malte (1798) à son retour en France (1802) après la capitulation d'Alexandrie[588] – ou commanditée, la Grande Guerre constitue un pic de créativité considérable et peut-être jamais égalé. Et comme la guerre elle-même, on peut considérer que l'expression des millions d'hommes mobilisés sur tous les théâtres d'opération fut, elle aussi, « totale ». Rappelons tout d'abord quelques chiffres tirés des travaux du professeur François Cochet. Entre 1914 et 1918, la France mobilise 8 000 000 de soldats[589] – parmi lesquels un peu plus de 3 000 000 combattirent réellement – et 4 564 000, vingt-et-un ans plus tard, en août-septembre 1939.[590] Ces guerres de masse amalgament toutes les couches sociales, toutes les catégories socioprofessionnelles de la société. Des milliers d'hommes familiarisés aux travaux manuels vont se retrouver dans les tranchées ou les fortifications. Le docteur Paul Voivenel s'en fait l'écho dans ses carnets personnels :

[586] Paul Guth, *Le naïf sous les drapeaux*, op.cit, p. 49.
[587] Titre du *Journal du Hackenberg* lancé en décembre 1935 (fonds privés).
[588] Joseph Laporte, *Mon voyage en Egypte et en Syrie. Carnets d'un jeune soldat de Bonaparte*, Paris, P.U.F., Collections Sources, 2007.
[589] François Cochet, *Survivre au front*, op.cit., p.98.
[590] François Cochet, *Les soldats de la Drôle de Guerre, septembre 1939-mai 1940*, Paris, Hachette Littératures, 2004. 765 000 d'entre eux servent hors de métropole et 700 000 autres deviennent affectés spéciaux à l'arrière quelques semaines plus tard.

« 3 septembre 1916. Ambulance à Verdun. Parmi les éclopés, j'épluche les hommes de métier. Voici un maître d'hôtel : à la cuisine ; un menuisier, un peintre. »[591]

Au courant de l'été 1916, le jeune journaliste professionnel André Charpentier consigne les mêmes observations dans ses notes avant de se résoudre lui-même à puiser dans ses aptitudes pour créer un « canard du front » :

« Le ciseleur fignole au fond de la cagna la bague en aluminium ; le cuisinier s'applique à tourner de sa grande louche noire le brouet régimentaire ; le cultivateur plante avec joie la salade autour du cantonnement ; le photographe prend des clichés dans des décors tragiques ; le tailleur, avec quelques bouts d'étoffe, met de la fantaisie aux tuniques réglementaires ; le cordonnier, pour quarante sous, donne aux godillots une tournure quasi américaine ; (…) cet architecte relève les plans du secteur pour le colonel ; ce calicot s'occupe du matériel de tranchée comme des objets de son rayon de nouveautés ; ce comique de caf'conc' organise pour la grande joie du bataillon d'hilares tours de chant… Ainsi, chacun retrouve au front, en se rendant utile à tous, la joie du travail civil. »[592]

Du bijoutier au tanneur, de l'écrivain à l'artiste, du berger qui avait l'habitude de sculpter sa canne entre deux étapes dans les alpages au peintre-décorateur d'enseignes urbaines, tous vont progressivement retrouver leur savoir-faire pour occuper leur temps libre, meubler leurs pensées en recréant pour quelques instants, un « mirage » de normalité sous les yeux de leurs camarades avides d'apprendre et d'occuper leurs mains pour anesthésier leurs pensées sombres. Par ses « Lettres à Lou », nous savons que Guillaume Apollinaire s'essaya avec succès à la conception de bagues. Outre la rédaction de ses notes de guerre, le lieutenant Maurice Genevoix se risqua également à la conception de menus objets dès septembre 1914 :

« Nous avons coupé une grosse branche de merisier, et nous essayons de fabriquer une pipe. « Nécessité mère d'industrie », voire de l'industrie des pipes. Encore y faut-il quelque habileté. Bernardet, le cuistot, a réussi un chef-d'œuvre : tuyau percé droit et tirant bien, fourneau profond à paroi lisse. Même, il a sculpté dans le bois une face camarde, avec d'énormes yeux à fleur de tête, et une barbe effilée, agressive, lancée en avant comme une proue.

Porchon, à force d'application volontaire (il est écarlate et ses veines saillent sur son front), obtient des résultat non décisifs, mais encourageants : son morceau de bois s'évide, se creuse, prend décidément figure de pipe.

Moi, j'ai déjà fait éclater deux ébauches, en me donnant lâchement pour excuse que le bois de merisier est dur et que mon couteau ne coupe pas. Non lassé malgré mes échecs, je commence une nouvelle tentative, lorsqu'un sifflement accourt vers nous, brisé net par le fracas de trois marmites explosant à la fois : trop court ! »[593]

[591] Paul Voivenel, *À Verdun avec la 67e D.R.*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1991, p.157.
[592] Fonds privés, carnets d'André Charpentier.
[593] Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, Paris, Flammarion, 1950, p.109-110.

Bien entendu, pareilles émulations se retrouvent chez les Allemands à la même période ou chez les soldats de 1940, comme à l'ouvrage de Latiremont (S.F. Crusnes), où le caricaturiste Roger Léost forme ses camarades au dessin.[594]

Si la Grande Guerre n'invente pas l'artisanat militaire, sa longévité et la rigidité de son front occidental engendrent une dynamique de créativité, que, tant dans la variété des pratiques que les grandes thématiques, nous retrouvons dans les conflits postérieurs à 1918. Dès 1920, la guerre gréco-turque (1920-1922) voit la résurgence de « journaux de tranchée » dans l'armée grecque. Vingt ans plus tard, les *feuilles kaki* prennent le relais des *feuilles bleu horizon* dans l'armée française. Mieux, leur prolifération est quasiment instantanée et l'héritage souvent revendiqué, comme par les collaborateurs de *La Voix de la voie de 60* qui expliquent dans l'éditorial de leur numéro de septembre 1939 :

> « En vous présentant ce journal, mes chers amis, nous ne faisons que reprendre une tradition de nos pères. La guerre de 14-18 a vu la création de ces journaux du front, qui déridèrent nos glorieux aînés, lorsque le cafard morose descendait dans la tranchée. Nous essayerons de les imiter, et notre journal, sans jamais attaquer personnellement, et en respectant la morale, tentera de rapporter les faits saillants de la compagnie, mais vus sous un angle humoristique. »[595]

Comme pour renforcer encore un peu plus cette filiation, les sous-officiers rédigeant les colonnes de *Bautzen 1939*, bi-mensuel du 156e Régiment d'Infanterie de Forteresse[596], sous-titrent leur périodique : « Où le père a passé passera bien l'enfant… ». L'ancien rédacteur en chef du *Bochofage*[597], André Charpentier, intervient même en une du *Tortillard*[598], journal d'une compagnie de sapeurs du chemin de fer (15e Régiment du Génie) paru pour la première fois le 29 septembre 1939 :

> « 1916… *Le Bochofage*… 1939… *Le Tortillard* !
>
> Lorsque les journalistes du front de l'autre guerre tordirent le cou à leurs canards, le 11 novembre 1918, avec joie, certes, mais aussi avec un pleur au coin de la paupière, ils pensaient bien que la collection de leurs petites feuilles constitueraient les spécimens uniques et derniers de la presse de guerre et dormiraient dans les archives des musées et bibliothèques comme les vestiges de temps héroïques mais révolus.
>
> Et voici que les coins-coins des vaillants et joyeux canetons kaki réveillent aujourd'hui la vieille volatile bleu horizon. Nous, les anciens, vos aînés, assistons avec émotion à l'éclosion de vos feuilles qui reprennent la tradition de vaillance et de bonne humeur. »[599]

[594] Une série de skieurs retrouvée dans l'entrée des munitions de cet ouvrage atteste de cet apprentissage.
[595] Archives Départementales de la Moselle, carton 5 R 628 : *La Voix de la Voie de 60*, n°1 de septembre 1939.
[596] En 1813, Bautzen est la première victoire où le régiment, nouvellement formé, s'illustre dans la lutte contre les Prussiens et les Russes coalisés.
[597] Créé au cours de l'été 1916 en Champagne, devant Auberive. André Charpentier appartenait alors au 68e Régiment d'Infanterie.
[598] Sans lien aucun avec un journal du « front » du même nom apparu au printemps 1915 dans les rangs de la Ve Armée.
[599] Archives Départementales de la Moselle, carton 5 R 628 : *Le Tortillard*, n°8 du 14 janvier 1940.

Cette relance des « traditions » de 1914-1918 – ce terme fort est employé par les rédacteurs de *La Voix de la voie de 60* et chez André Charpentier – à laquelle procèdent les soldats de 1939-1940, se retrouve d'ailleurs à de nombreux niveaux, comme le constate le professeur Cochet au terme de ses recherches portant sur les soldats de la Drôle de Guerre :

> « L'autre point fort de la Drôle de Guerre est constitué par le fait qu'une résonance entre les deux conflits mondiaux existe en termes culturels. 14-18 continue d'être présente dans septembre 1939. Le traumatisme intellectuel de la Grande Guerre peut-être perçu dans la préparation du conflit, comme dans la stratégie globale de la Drôle de Guerre. »

Et, pourrions-nous ajouter, dans les comportements culturels des soldats mobilisés. Ainsi donc, dignes cadets du *Mouchoir*[600], du *Cri des Boyaux*[601] ou autre *Tacatacteufteuf*[602], le premier numéro de *C.Q., organe des compagnies de transmissions d'une division* paraît dès le 15 septembre 1939[603], suivi du *Tortillard*, « canard » de la 1ère compagnie du 221e bataillon de Sapeurs de Chemin de Fer (S.C.F.) et du *Pied Lourd*, journal des artilleurs de position du 165e fondé par le capitaine Albert Dechancé, ancien de la Grande Guerre, respectivement publiés le 29 septembre et le 1er octobre 1939. En novembre sont lancés *Marie-Guerre*, pastiche aux armées de *Marie-Claire* affichant en une un portrait de jeune femme arborant un masque à gaz en lieu et place d'un collier de perle ; *Le Barbu*, autre périodique des *Sapeurs de Chemin de Fer de la 4e bouillie du 12e biberon* – comprendre 4e compagnie du 12e bataillon – ; *Poilu 39*, de la 356e compagnie auto, *Rouge-Vert, l'écho des bouteillons*[604] du 11e Régiment de Légion Etrangère ; *Le Zimm-boum, organe de défense corporative et passive des Durs et des Mous* du 2e bataillon du 156e R.I.F. lancé le 25 de ce mois. Le rude hiver 1939-1940 favorise encore la création de nouvelles feuilles kaki. Les électromécaniciens de la 221e compagnie du 2e Régiment du Génie découvrent *Le Cours Jus* dès le 1er décembre, les mitrailleurs de forteresse du 162e R.I.F. *Le Chic à Nied*[605] le 10 décembre, les biffins des 80e et 151e R.I. disposent de *L'Isard de Metz* et du *Je passe partout* à partir du 15 décembre. Le 1er janvier 1940 paraissent simultanément *Cambronne, on ne passe pas*, journal du 146e Régiment d'Infanterie de Forteresse, *Le cheval vapeur*, 1er journal de la cavalerie au front (44e Groupe de Reconnaissance de Région Fortifiée rattaché à la R.F. Metz), *Le coup de Bambi, périodique scientifique, littéraire, ironique et reconstituant du 3e bataillon du 156e R.I.F.*. Au printemps encore, *La Rose Maginot*[606] fusionne les journaux d'un équipage d'ouvrage et des troupes d'intervalles[607] – le sobrement intitulé *L'équipage*[608] et *La tôle ondulée*.

---

[600] « Canard » de la 73e division fondé le 14 novembre 1915. André Charpentier, *14-18, Feuilles Bleu Horizon, le livre d'or des journaux du front*, Triel-sur-Seine, Editions italiques, 2007, p.304.
[601] Le journal du 1er bataillon du 3e Zouave naquit le 24 février 1915. André Charpentier, *14-18, Feuilles Bleu Horizon*, op.cit, p. 262.
[602] Journal du 12e groupe d'autos-mitrailleuses lancé en janvier 1917. André Charpentier, *14-18, Feuilles Bleu Horizon*, op.cit, p.304.
[603] C.Q. est un terme technique de radio.
[604] Terme de jargon militaire. Un bouteillon est une rumeur.
[605] La petite rivière de la Nied coure le long du Secteur Fortifié qu'occupe ce régiment.
[606] Allusion revendiquée, dans son numéro 1 du 1er avril 1940, au comité de bienfaisance créé en 1938 pour apporter un peu de gaieté dans les camps de sûreté de la ligne Maginot en finançant sur donations un programme de plantation de roseraies.
[607] Ce qui montre bien la volonté de la hiérarchie d'éviter les frictions et de rassembler les troglodytes des ouvrages et leurs camarades des intervalles, les « durs » et les « mous » pour reprendre la formule humoristique du Zimm-Boum. (Cf. chapitre 2).
[608] Journal du Petit Ouvrage de l'Annexe sud de Coume paru précocement le 7 septembre 1939 (160e R.I.F.).

Comme en 1914-1918, aucune arme, aucun corps n'est épargné…[609] Les équipages d'ouvrage ne sont d'ailleurs pas en reste et les détachements chargés de l'entretien de l'immense Hackenberg prennent les devants puisqu'ils se confectionnent une petite gazette hebdomadaire baptisée *Comme nos anciens* en… décembre 1935.[610] Il faut attendre 1939 pour que ce cas exceptionnellement précoce se généralise. Au Petit Ouvrage de Thonnelle, le médecin-auxiliaire Cauet propose avec quelques camarades et pour vingt-cinq centimes *L'écho de Thonnelle* dès le 19 septembre 1939[611]. Deux mois plus tard, le lieutenant-colonel Miconnet fait diffuser pour le vingt-et-unième anniversaire de l'armistice de 1918, le très officiel *Echo du Hochwald*[612], journal d'information de deux pages renseignant le millier d'hommes d'équipage de la conduite des opérations, des promotions et de la vie de l'ouvrage. Sur un registre beaucoup plus léger, *La Sirène de l'équipage* du sous-lieutenant Raymond Gangloff, commandant en second l'ouvrage du Kerfent, est un véritable condensé de bonne humeur et se propose de rire de tout avec force calembours. Chaque en-tête de rubrique se compose d'un habile jeu de mot maniant les accroches de la presse et des éléments de la ligne Maginot : *le son de cloche, la rubrique du père Hiscop, rail… lons un peu…* Plus tardif, *Fermons… le trou* reproduit, au fil de ses quatre pages ronéotypées et ses trente et un numéros diffusés du 26 mai au 25 juin 1940, les communiqués officiels et internes à l'ouvrage de Fermont et les billets d'humour d'anonymes de l'équipage.

Certes, toutes ces feuilles kaki sont particulièrement encadrées par la hiérarchie – elles sont le plus souvent fondées par des officiers et imprimées, à l'exception notable de *Fermons… le trou*, sur les presses de l'arrière[613] – mais elles rappellent clairement, par leurs premières pages humoristiques et leur contenu – caricatures d'officiers, de soldats, conseils, pastiches de publicités – les « canards » de la Grande Guerre dont beaucoup étaient également suivis par la censure.

La presse militaire et combattante n'est pas le seul héritage de la culture du front de la Première Guerre mondiale. Le *Nose Art*, expression picturale consistant à orner la carlingue des avions en sus des marquages officiels, qui se répandit comme une traînée de poudre avec l'essor de l'aéronautique militaire à partir de 1915 et surtout 1916[614], fut largement repris pendant la Seconde Guerre mondiale, notamment dans l'U.S. Air Force par les équipages des forteresses volantes – *Flying Fortress* – qui créèrent toute une signalétique dérivée des Pin-up de magazine.

La pratique de « l'artisanat de tranchée » est également avérée pendant l'Entre-deux-guerres, notamment sur les théâtres d'opération nord-africains, où quelques baroudeurs d'active réitèrent dans le désert le coup de poinçon dont ils gratifiaient déjà les douilles d'obus dans les tranchées de la

[609] Citons encore *Le Percutant, L'Ecot du Canon, Le Bigorneau, Hausse 400, Le Goujon mobilisé, Le Tireur debout, La Jument mécanisée, L'Anticafard, L'Echo de Betonville, Jusqu'aux Boues* (133e R.I.F.), *Le Poilu du 69* (69e R.M.I.F.), etc.
[610] *Comme nos anciens, ne pas s'en faire quoi qu'il arrive*. Nous en avons découvert l'existence par un heureux hasard, en prenant contact avec la famille d'un ancien du 162e R.I.F..
[611] Qui devient *L'écho des blocs* quelques temps après. Dans le même ouvrage, le lieutenant Tayot, de l'artillerie, dispense des cours de culture générale et d'actualité.
[612] Fonds militaires. La collection complète de 13 numéros est actuellement conservée dans le musée du Hochwald, à Drachenbronn (Bas-Rhin).
[613] Principalement à Metz, sur les rotatives des journaux *Le Messin*, *Le Lorrain* et *Le Républicain Lorrain*.
[614] Collectif, *Le diable, la cigogne et le petit lapin. 1914-1918, les aviateurs inventent une héraldique nouvelle*, Service Historique de l'Armée de l'Air, 2004.

Somme.[615] La mobilisation générale de 1939 redonne une nouvelle dimension à cette pratique, même si la matière première – douilles d'obus, éclats, ceintures de cuivre rouge – se fait bien plus rare, du moins jusqu'au 10 mai 1940, date à laquelle néanmoins le rapport « temps libre » / « matière disponible » s'inversa. Sur le front terrestre occidental, seules les troupes stationnées en Moselle et en Alsace – face à l'Allemagne – peuvent retirer ça et là les vestiges des quelques duels d'artillerie qui troublent la léthargie de la Drôle de Guerre. Faute de substance pourtant, les mobilisés découvrent des matériaux de substitution, comme l'observateur du 6e Groupe Autonome d'Artillerie Georges Forgeron qui sculpte des statuettes de ses officiers dans les rondins de bois débités pour installer son observatoire.[616] Entre Saint-Avold et Faulquemont, le canonnier Patriarche se démène pour trouver quelques feuilles de papier et croque, entre deux mises en batterie, ses camarades du 13e Régiment d'Artillerie, les tourelles démontables[617] aperçues à proximité de sa batterie, « son » 75. Dans la ligne Maginot même, un véritable artisanat de… galerie se développe aussi tous azimuts. Mobilisé dans le Secteur Fortifié de Montmédy, le soldat Harmand raconte comment il passa les rudes soirées de l'hiver 1939-1940 avec ses camarades de la casemate de Moiry :

> « Vincent le méridional nous apprit à faire des petits tapis en macramé. Cela consistait à lancer des fils sur un cadre, fils que l'on rassemblait ensuite par des points qui formaient soit des roses, soit des marguerites ou des arabesques. Cela était très scintillant et faisait beaucoup d'effet. Pour ma part, je me remis au dessin et je fis quelques fusains et des dessins à l'encre de Chine. »[618]

Au Mont des Welches A 21, commandé, comme la plupart des gros ouvrages d'artillerie, par un ancien de 1914-1918, les jeunes officiers, qu'ils soient d'active et frais émoulus des grandes écoles ou réservistes, s'ingénient à reprendre fièrement les « réflexes de tranchées » du chef de bataillon Tari, arborant rapidement bouffardes taillées et cannes sculptées autour de leur mentor. Le ressort traditionaliste de la confection de ces accessoires joue ici à plein puisqu'en dépit de son classement comme gros ouvrage d'artillerie, l'ouvrage A 21 se déploie dans un carré d'à peine deux cents mètres de côté, ne justifiant pas vraiment le recours à un bâton de marche pour rejoindre son bloc, si ce n'est par coutume et émulation du paternaliste et bienveillant chef de corps[619]. Cet exemple est d'ailleurs révélateur de ce que la démographie de l'armée française appelée sous les drapeaux à la fin de l'été 1939 n'est pas complètement innocente dans cette filiation culturelle, surtout lorsque l'on sait que la France mobilise 29 classes d'âge, la plus ancienne étant la classe 1909. Les jeunes issus de la génération des classes creuses engendrées par la Grande Guerre côtoient de nombreux vétérans de

[615] Et initient au passage les plus jeunes. À la même période (années 1920-1930), les différents mémoriaux provisoires établis à proximité des anciennes lignes de front proposent aux pèlerins des objets manufacturés à partir des vestiges du front et reprenant certains « canons » de l'artisanat de tranchée.
[616] Fonds Forgeron et article du lieutenant-colonel Michel Truttmann, *Les artistes-peintres de la ligne Maginot* in *Histoire de Guerre* n°4 d'avril 2000.
[617] Petit cuirassement démontable à révolution totale mis en place au besoin dans des emplacements prévus en temps de paix.
[618] Cité par Gérard Guiliano, *Les soldats du béton : la ligne Maginot dans les Ardennes et en Meuse, 1939-1940*, Charleville-Mézières, Terres Ardennaises, 1986.
[619] Les témoignages sont unanimes : le chef de bataillon Tari laissa un excellent souvenir à ses subordonnés comme à ses hommes. Soucieux de leur bien être, il encadra même de très près l'équipe de football du régiment avant-guerre ainsi que diverses activités culturelles.

celle-ci, comme à la casemate de Moiry, où le lieutenant Chaîneux dénombre pas moins de six anciens combattants sur la trentaine d'hommes de son équipage.[620]

Dans la journée du 25 juin 1940, quelques heures après l'entrée en vigueur du cessez-le-feu, alors que les passe-temps échafaudés durant la Drôle de Guerre pourraient sembler bien loin aux équipages d'ouvrage retrouvant la lumière du jour après deux semaines de combat et de claustration continue, l'observateur Jean Vindevogel surprend une scène étonnante devant le bloc 3 de l'ouvrage de Laudrefang :

> « Quand je remonte de la chambre de repos, à quatre heures de l'après-midi, le brouillard a fait place à un soleil éclatant. (…) Littéralement aveuglé, je me protège de la main pour m'habituer progressivement à une lumière aussi intense. Sur le terre-plein semé de décombres qui s'étend du bloc jusqu'au réseau de barbelé, ils sont une vingtaine à fouiller le sol à la recherche de souvenirs tangibles, en particulier de douilles de cuivre qui deviendront le corps d'un briquet. »[621]

Dans les fossés de l'ouvrage voisin de Téting, dont le bloc 3 a particulièrement souffert des tirs de 88 allemands mais fut constamment protégé par les mortiers de Laudrefang, le sergent-chef Roger Bauler, responsable des transmissions, ramasse un fragment de cuivre de son antenne T.S.F. et y modèle un briquet de table dans l'atelier du Génie, avant son départ de l'ouvrage (*Ci-contre*). « Déjà cette manie » conclue de son côté le canonnier Vindevogel en regagnant son bloc de combat pour rassembler ses affaires, référence à la longue captivité au cours de laquelle les prisonniers de guerre montèrent des spectacles, fabriquèrent nombre d'objets se rapportant à leur sort ou à leurs besoins quotidiens, et gravèrent quantité de graffiti dans les enduits de leurs chambrées, à l'instar, une fois encore, de leurs infortunés aînés de 1914-1918, ou plus loin encore et entre autres exemples, des captifs confédérés internés dans les soutes du fort Miflin, pendant la guerre de sécession.[622]

Pour bien aborder la création militaire et combattante

Cette approche rapide nous permet de constater l'importance et la continuité de la création militaire et combattante au cours des conflits de la première moitié du vingtième siècle, tout comme l'enracinement de certaines pratiques dans les siècles précédents. Quatre angles sont à prendre en considération pour la saisir dans toute sa complexité, éviter les erreurs d'interprétation, les contresens : les auteurs, le ou les destinataires de cette créativité, le cadre spatio-temporel, et bien entendu les supports.

Les auteurs

> « Depuis cette nuit, on entend sur la droite, vers l'est, une forte canonnade, d'énormes détonations, mais lointaines et dont je ne sais pas la signification. Par ces temps de soleil, de lumières qui réjouissent les yeux, il sort des peintres de partout, et des dessinateurs. Je viens de quitter Prat qui fait

[620] Gérard Guiliano, *Les soldats du béton*, op.cit., p. 19.
[621] Jean Vindevogel, *Le temps des uniformes… et des bandes molletières – septembre 1936 – juin 1940*, Compte d'auteur, 1985, p. 361.
[622] Ces graffiti sur bois et sur brique ont été mis au jour au cours de fouilles archéologiques entreprises sur ce site fortifié de Philadelphie.

> une pochade devant le vieux porche de l'église : le porche voûté, semé de décombres, mène à une petite cour ensoleillée qui est un des plus jolis coins de Presle (Aisne). Le dessinateur de mon escouade travaille pour le capitaine, continue une série de dessins à l'encre. Un autre illustre à la pierre noire les murs du boulodrome. Qu'on est loin de la guerre ! Et pourtant les Boches sont là, à 500 mètres, qui font comme nous, je pense, et prennent des bains de soleil paisiblement. »[623]

Ces peintres, ces dessinateurs qui pullulent sous les yeux de l'historien Jules Isaac, un matin du printemps 1915, se retrouvent sur tous les théâtres d'opération. Les auteurs se divisent néanmoins en deux catégories fondamentales, les militaires d'une part, les combattants d'autre part, car si tous les combattants sont des militaires, tous les militaires ne combattent pas forcément, loin s'en faut.[624] Prenons par exemple et sans détours le cas des systèmes fortifiés contemporains lorrains et alsaciens. Ceux-ci furent dans un premier temps – entre les années 1880 et 1914 pour le système Séré de Rivières et les places allemandes, entre 1933 et 1939 pour la ligne Maginot – occupés par des militaires, soit des conscrits et leur encadrement d'active, tous portant l'uniforme mais composant un effectif d'entretien et de formation du temps de paix. La donne resta parfois identique après les déclarations de guerre de 1914 comme de 1939 : composées principalement de territoriaux et d'appelés en transit, les « garnisons » de Toul et Epinal ne connurent à aucun moment l'épreuve du feu, pas davantage qu'elles n'eurent à le déclencher et restèrent cantonnées à des occupations d'ordre logistique. À l'exception des écoles à feu et de quelques tirs réels, les équipages de la ligne Maginot vécurent la Drôle de Guerre comme une période d'accoutumance à la vie de forteresse, d'amélioration de l'outil de combat et de perfection des bons réflexes. La forteresse eut aussi ses combattants. Ceux-là même qui résistèrent et contre-attaquèrent dans et aux abords des forts septentrionaux de Verdun, sous les bombardements dantesques de 1916 ; ceux du béton qui tinrent tête à la Wehrmacht un certain mois de juin 1940. Pour être concret, le graffiti autographique laissé par un territorial dans un fort d'Epinal en 1916 est le fait d'un militaire, alors que les traits verticaux symbolisant les jours passés sous le bombardement des 420 mm par un mitrailleur du fort de Moulainville, au pied de sa tourelle et à la même période, est à classer dans l'iconographie certes militaire, mais distinctement combattante.

Il est à noter ici une différence de taille entre les forts de Verdun écrasés de toutes parts par l'artillerie allemande et les ouvrages de la ligne Maginot : si, dans les premiers, biffins, artilleurs et téléphonistes subissent dos-à-dos, épaule contre épaule, les déflagrations des « marmites », les ouvrages Maginot comptent bien une majorité de combattants composée des équipes servant les blocs, mais également de petits groupes de non-combattants officiant trente mètres sous terre et en arrière de la Ligne Principale de Résistance (au niveau des entrées des ouvrages), à savoir les cuistots, égoutiers, infirmiers et autres électromécaniciens, sans qui, c'est entendu, rien ne serait possible, mais qui ne partagent pas la pression du canonnier soumis à l'onde de choc des ricochets d'obus allemands sur sa cuirasse.

---

[623] Jules Isaac, *Un historien dans la Grande Guerre, lettres et carnets 1914-1917*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 86.

[624] Nous renvoyons de nouveau aux calculs de François Cochet, qui évalue que sur les 8 000 000 d'hommes mobilisés entre 1914 et 1918, plus de 4 000 000 appartiennent aux unités non-combattantes. François Cochet, *Survivre au front*, op.cit., p. 98.

Distinguons aussi, parmi ces hommes, une « caste » d'artistes bien particulière et propre à la sphère de la Première Guerre mondiale : les « camoufleurs » employés par les belligérants qui imposèrent progressivement le « voir et combattre sans être vu » sur la tradition militaire séculaire, pour ne pas dire millénaire du « voir et se faire voir » visant, jusqu'au début du XXe siècle, à impressionner l'adversaire.[625] En France, le portraitiste mondain Guirand de Scévola, inventeur officiel, quoi qu'aujourd'hui controversé[626], mais assurément prêcheur de l'usage du camouflage auprès des hautes autorités militaires et civiles françaises, du trompe-l'œil peint au leurre tridimensionnel, passe rapidement du grade de maître pointeur (à Toul) à celui de capitaine et prend la tête, en 1915, de la *Section de camouflage* répartie entre l'atelier central de préparation parisien et ceux des trois groupes d'armées. Rapidement, l'unité, rattachée au 1er Régiment du Génie et disposant d'un insigne fédérateur – le caméléon – recrute des artistes et artisans reconnus ou non sur l'ensemble du front. Artistes-peintres, illustrateurs, sculpteurs, décorateurs de théâtre, affichistes, menuisiers, charpentiers, tôliers, monteurs, ajusteurs, mécaniciens, maçons, plâtriers, quittent leurs affectations pour rejoindre les rangs de la section de camouflage qui comptent jusqu'à 3 000 hommes en 1918. Peu à peu, le camouflage militaire s'internationalise. Les britanniques créent le *Special Works Park* en mars 1916, suivis des Belges, qui s'octroient les services permanents d'un officier français, des Italiens, qui fondent à leur tour le *Laboratorio di mascheramento*, début 1917, et des Américains qui implantent en France l'*American Camouflage Service* à l'automne de la même année. Devant l'emploi massif du camouflage par les armées alliées, les Allemands et les Austro-hongrois réagirent à leur tour et en conséquence à partir de 1917. Une telle mobilisation de la communauté artistique, structurée en unités militaires disposant de valeurs, d'emblèmes et de devises propres, n'eut pas d'équivalent par la suite, même si la quête d'invisibilité se poursuivit après 1918. Pour ne développer que le cas français, différentes sous-sections de camouflage – rivales – sont constituées dans les années 1920, chacune d'entre elles étant rattachées à l'infanterie, à l'artillerie ou au Génie. Dans l'absolu, ces bureaux d'étude privilégièrent l'usage de filets et de bâches, capables de briser directement les formes des engins et abris. La peinture ne fut pas abandonnée pour autant et le choix de la palette de couleurs donna lieu à des débats passionnés jusqu'à la décision ministérielle du 16 août 1938 généralisant l'usage du *gris vert* et du *terre d'ombre* sur les véhicules motorisés. Il n'existe plus alors d'ateliers de création sollicitant l'imagination d'artistes de tous bords ; les peintures de camouflage sont appliquées en usine, par le constructeur des engins lui-même, et peaufinées par les équipages sur le terrain.[627]

Les destinataires

[625] Nous renvoyons ici à l'excellente communication de Danielle Delouche, *Camouflage* in *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918* (sous la direction de Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker), Paris, Editions Bayard, 2004, p. 287-297.
[626] Parlons plus sagement, à l'image de Danielle Delouche, de synchronie de pensée entre Guirand de Scévola et Louis Guingot (assisté d'Eugène Corbin).
[627] Pascal Danjou, *Peintures de guerre : de la règle générale au « style » Renault* in *Histoire de Guerre, Blindés et matériel* n°89 d'octobre-novembre-décembre 2009, p. 8-17.

À l'autre bout de la chaîne de création se trouvent les « récepteurs » de cette iconographie. Quatre groupes se dessinent nettement, à savoir les « concepteurs » eux-mêmes, leur famille, leurs camarades, leurs ennemis.

Même si cela peut surprendre au premier abord, une évidence s'imposa progressivement à nous : l'homme crée d'abord pour lui-même. Le soldat qui épanche sa sensibilité sur un mur ou un matériau brut y trouve la possibilité de se retrancher pour un instant – et sans mauvais jeu de mot – dans son for intérieur, de quitter son environnement inhospitalier pour une poche de récupération mentale. François Cochet[628] a démontré que pour tenir au front, les soldats de la Grande Guerre se raccrochaient à toute une batterie de « béquilles mentales », telles que les « reconnaissances publiques » (médailles, distinctions), le courrier, l'alcool, et mettaient en œuvre toute une stratégie du contournement de la guerre et de sa violence. Certains devancent l'appel pour sélectionner une arme peu exposée, d'autres traquent le bon filon qui les éloignera des premières lignes pour un temps plus ou moins long. Bien souvent cependant, le soldat n'a d'autre choix que de se réfugier dans ses propres pensées pour échapper au cafard, au hasard de quelques instants fugitifs de répit, caractéristiques de ce l'on pourrait qualifier de « stratégie du mirage ». Dans les lettres qu'il adresse à sa famille durant la Grande Guerre et avec une rare précision, le philosophe Etienne Tanty tente de définir la mélancolie qui le ronge :

> « Influence psychophysique des circonstances physiques sur les sens : tristesse de la saison, ciel gris, terre dénudée (les couleurs et la lumière, objets de l'activité des cellules des yeux, leur manquent, surtout avec cette absence de lumière, même artificielle) ; comme sensations auditives, des bruits très inharmonieux ou tout à fait agaçant (les percutants !) ; sensations olfactives, je n'en parle pas ! – et tactile même. Indépendamment de toute considération psychologique, il suffit de faire appel à l'insuffisance de la vie physiologique, soit fonctions de nutrition, soit vie des sens, pour expliquer le cafard. »

Notons qu'en 1940, le capitaine Kasper, responsable des services du Génie de l'ouvrage d'Anzeling, sur la ligne Maginot, n'en dit pas moins lorsqu'il tente d'analyser les causes de la bétonnite : carence de luminosité, absence de couleur, bruits stridents et assourdissants du petit train électrique et de la ventilation, odeurs dégagées par les latrines, etc. En plus de la crainte de mourir, l'obscurité du milieu souterrain imposé par la guerre industrielle – sapes de tranchées, carrières ou « creutes », fortifications – agit directement sur le psychisme de l'homme. Sensible à la lumière, l'organe pinéal, glande du cerveau qui reçoit les informations de l'œil est le lieu de synthèse d'une hormone : la mélatonine. Plusieurs études scientifiques ont décelé des altérations dans le rythme de sécrétion de cette hormone chez les patients dépressifs et révélé des liens étroits entre l'état dépressif hivernal et l'absence de lumière vive en hiver, ralentissant effectivement la sécrétion de la mélatonine. Aussi, l'absence de lumière dans les refuges et les abris actifs du front ne manque pas de se répercuter

[628] François Cochet, *Survivre au front, 1914-1918 : les poilus entre contrainte et consentement*, Paris, 14-18 éditions, 2005, p.195 à 218.

sur la physiologie et le psychisme des hommes séjournant dans une cavité obscure.[629] Mais revenons à Tanty, qui évoque également ses rémissions :

> « Il y a une autre forme de cafard, qui témoigne au contraire de la survivance de ce désir de vivre. Il suit généralement une période d'excitation, et il est provoqué par le contraste. Il y a quelque chose de rageur dans ce cafard. Il n'est pas abrutissement comme les autres, mais fièvre, le cerveau n'est pas engourdi et gelé, c'est une flamme qui résiste désespérément aux souffles qui l'assaillent.
>
> Exemples, empruntés à ces derniers jours. Tenez, vos lettres, souvent : je les lis, je me sens causer avec vous, et je me sens retrouver ma vie normale – d'où joie – les rêves de même. L'imagination se représente vivement les objets et jouit de cette représentation : et l'on se retrouve tout à coup dans la réalité. Le matin où nous sommes allés couper des joncs, eh bien, j'ai eu un moment d'excellente humeur. Après deux terribles nuits : jours de tranchées, me retrouver, par un joli soleil de gelée sur la glace, près d'un ruisseau plein de cresson, je me trouvais heureux, et les souvenirs qui revenaient, au lieu de m'affliger, me donnaient confiance, il me sembla n'être plus ici. Mais en rentrant à la ferme : cafard… le soleil s'est caché, j'ai les pieds mouillés, je suis au milieu de ma compagnie.
>
> Comme la carte de Marcelle l'autre jour. Ça m'a réchauffé de la recevoir, de regarder les collines d'Aubusson, le chapitre, la route de la Rochette, mais la chute n'a été que plus profonde ! Je sentais bien que rien n'était changé en moi, je me retrouvais comme autrefois, et mieux en un sens, plus vigoureux physiquement et moralement plus apte à jouir des choses, et j'ai éprouvé le cafard en pensant qu'il suffisait d'un coup stupide pour tout démolir, alors que je pourrais être tranquille à présent. »[630]

En première ligne comme en caserne, face à l'attente, à l'absence des siens, dans un monde aussi où l'imagination n'est pas prémâchée par la radio ou la télévision, il faut se raccrocher à quelque chose, une photo, un objet, un « prêt-à-rêver » qui permette de s'évader mentalement quelques instants. C'est l'élément familier qui déclenche les douces et éphémères réminiscences d'Etienne Tanty, c'est aussi l'indispensable superflu dont parle G. de Pawlowski dans le 21e numéro du journal de la 223e section d'autos projecteurs (1er Génie) en 1918 :

> « J'ai connu un soldat qui ne se lassait pas d'admirer deux petites émeraudes sans valeur soigneusement enroulées dans du papier de soie au fond de son porte-monnaie. Peu lui importait le cantonnement illusoire dans une chaumière-écumoire en ruines qui n'avait conservé de la vie civile que les courants d'air. Posément, sous la pluie fine du nord, il développait le papier de soie, à l'abri de son casque, et regardait « ses émeraudes ». C'était, pour lui, la richesse, le luxe, l'avenir assuré. Tout aussitôt, il se croyait dans un palais ; la guerre était finie, il vendait ses émeraudes et vivait dans un pays de soleil à l'abri du besoin avec une femme de toute beauté.

[629] Jérôme et Laurent Triolet, *Souterrains et croyances*, Rennes, Editions Ouest-France, 2002, p. 15.
[630] Etienne Tanty, *Des violettes dans les tranchées*, Triel-sur-Seine, Editions Italiques, 2004, p. 99.

Un motocycliste d'une brigade coloniale n'a jamais voulu se séparer, à aucun prix, de ses belles sacoches en maroquin rouge. Tant pis si elles sont *perdues* d'huile, de pluie et de boue, c'est son luxe, c'est sa vie.

J'ai eu un camarade qui ne voulait pas abandonner son chapeau de paille. Au début de 1914, le chapelier lui avait dit : – évidemment, monsieur, c'est cher, mais ce chapeau-là, dans trois ans, vous le mettrez encore. Et cette échéance pour notre ami était devenue fatidique. Après la Marne, le splendide « panama » n'était plus qu'un bouchon de paille au fond d'une musette et des mains impies le jetèrent dans l'Yser quelques semaines plus tard. À voir les ravages que provoqua cette disparition, nous en eûmes du regret. Avec le chapeau de paille s'était envolé l'espoir en des jours meilleurs, le souvenir des temps passés. Notre ami n'était plus qu'un corps sans âme. »[631]

Un même fétichisme d'espérance relie les soldats à l'aspiration d'un avenir meilleur, à travers les menus objets qu'ils conçoivent de leurs mains ou la représentation d'une fiancée sur la paroi calcaire d'une creute. Malheureusement – Etienne Tanty l'explique magnifiquement – la béquille finit toujours par se rompre provisoirement. « Les poilus ont quelques loisirs, surtout lorsque le bataillon est en seconde ligne ; on arrive même à s'ennuyer : on se lasse de maniller, de fignoler une bague, d'écrire des lettres ; le cafard fait des siennes dans les cervelles » consent encore André Charpentier.[632] Peut-être est-ce un facteur d'explication aux grattages frénétiques opérés sur certaines œuvres murales, ou encore à ces tracés aléatoires et rageurs – les spécialistes des grottes ornées du paléolithique diraient « contours inachevés » (Leroi-Gourhan) ou « chevelus de traits » (Lorblanchet)[633] – gravés sur les parois de quelques forts comme une impuissance à surmonter et exprimer son mal-être.

Néanmoins, écrire, créer, se concentrer sur une activité intellectuelle ou manuelle, fut l'une des seules planches de salut pour les militaires et les combattants réduits à faire durer le plus longtemps possible les phases d'apaisement alternant avec les périodes de découragement. À l'insu même des soldats, la créativité s'impose d'elle-même, comme Maurice Genevoix en fait la saisissante expérience dans la boue de Meuse :

« Je n'ai pas sommeil. Non loin, quelqu'un chantonne, pour lui tout seul. À deux pas de moi, Pinet taille un lacet dans une rognure de cuir. Peut-être, si j'écrivais ?... Mais je ne le désire pas. Vouloir écrire, ne serait-ce pas, déjà, être sauf ?

Machinalement, j'ai détaché une motte du parapet, un bloc d'argile grasse où mes doigts creusent des empreintes si nettes que les fins sillons de la peau y laissent visible leur labyrinthe. Je la pétris, la roule entre mes paumes : une vraie glaise à modeler… Et pourquoi pas ? Essayons de ce portrait.

Sous mes doigts, la terre malléable prend forme, peu à peu. J'éloigne l'ébauche à bout de bras, la fais tourner, l'examine avec des clins d'yeux d'expert. Je suis content, me l'affirme à voix haute !

« Pas mal du tout ! »

[631] G. de Pawlowski, *L'indispensable superflu* in *Le Ver Luisant* n°21 de 1918. Collections du Mémorial de Verdun.
[632] André Charpentier, *14-18, Feuilles Bleu Horizon*, op.cit, p.9.
[633] Michel Lorblanchet, *Les grottes ornées de la préhistoire : nouveaux regards*, Paris, Editions Errance, 1995.

C'est passionnant ce modelage. La glaise happe un peu trop aux doigts, mais elle est ductile et souple. »[634]

Instinct, curiosité, satisfaction de la réussite, concentration sur le travail des mains anesthésiant la conscience du présent : tout y est. Certains comportements montrèrent d'ailleurs à quel point la création releva d'un besoin absolu qui poussa parfois les combattants à risquer leur vie pour satisfaire leur approvisionnement en matière première. Beaucoup succombe à cette « rage du butin », pour reprendre le mot du lieutenant Jacques Meyer[635], qui pousse les poilus hors des tranchées pour récupérer les restes fumants de fusée ou de ceinture de cuivre, et souffrent aussi sous le poids de leurs outils – lime, pointe, marteau, scie, étau, pinceaux, peinture, crayon, fragments de projectile bruts, etc – s'ajoutant encore à celui du barda. La thérapie manuelle de la création militaire et combattante accompagna parfois les soldats démobilisés jusqu'à leur foyer. L'incroyable manuscrit illustré et enluminé auquel travailla pendant près de vingt ans – entre 1919 et 1938 – le territorial Gaston Lavy[636] ou la chronique illustrée sous forme de bande dessinée du lieutenant Arnaud de Roquefeuil après 1945[637] témoignent de cet exercice d'exorcisation de l'angoisse après la guerre elle-même. De façon prémonitoire, le violoniste Lucien Durosoir écrit à sa mère, en août 1916, « après la guerre, il faudra une grande énergie pour se débarrasser de toute cette crasse ». Interviewé par le journaliste Pascal Delannoy au micro de France-info, son fils ajoutait il y a quelques années :

« Mon père ne retrouvera jamais ses capacités violonistiques, son niveau technique, son agilité initiale après cinq années de combats. Le germanophile d'avant-guerre qu'il était devenu en faisant une partie de ses études en Allemagne eut beaucoup de mal à réapprendre à vivre normalement dans une Europe ruinée par la guerre. Comment faire de la musique en face de tant de deuil ? Il eut alors envie non plus seulement d'exécuter, mais de créer, de construire. Comme s'il avait trouvé dans la création une forme de rédemption. C'est sa créativité qui l'a sauvé. »

Cette créativité qui préserve l'homme sous l'uniforme comme l'ancien combattant, n'est pas qu'une soupape de sûreté ou un lien virtuel avec l'arrière ou la « vie d'avant ». Au besoin de s'exprimer s'ajoute une nécessité du partage de son expérience avec les proches par l'envoi d'objets fabriqués ou de dessins. Décorateur aux galeries Lafayette mobilisé comme cartographe dans un régiment du Génie en 1939, Rémy Hétreau tisse sans répit un lien virtuel avec sa fiancée, qui reçoit jusqu'à trois cartes illustrées de sa main chaque jour :

« Le poêle ronfle. Je suis installé devant la petite suite d'enveloppes, d'encre, de boîtes pleines de crayons et de plusieurs bouteilles de colle, d'encres… le tout posé sur des journaux couverts de crayonnages bleus, rouges et de taches noires. (…) Mais là, j'ai le cœur triste. À quoi bon aimer tant ce

[634] Maurice Genevoix, *Ceux de 14, Nuits de Guerre*, op.cit., p. 298-299.
[635] Jacques Meyer, *Les soldats de la Grande Guerre*, Paris, Editions Hachette, Collection la vie quotidienne, 1998, p.155.
[636] Gaston Lavy, *Le journal d'un soldat inconnu, 1914-1918*, Paris, Larousse, 2004.
[637] Arnaud de Roquefeuil, *Chroniques illustrées de la Seconde Guerre mondiale*, Rennes, Editions Ouest-France, 2004.

grand ciel, ces arbres, pourquoi ces tristes épreuves, cette épreuve énorme et inutile que sont les guerres ? (…) Le jour où l'on nous sépare, on sent que la chair est plus forte que l'idée, il en sera de même de chaque essai contre la nature. (…) Voilà qui a fait resaigner cette plaie où ton amour avait posé son baume. Cette plaie creusée si profonde au départ de cette guerre et qui me faisait chercher chaque soir, en faisant écrire mon cœur, un peu de calme en sentant le mal s'épancher. Titine nous irons tous deux tirer au diable notre langue. C'est lui qui m'a fait tant de mal cette nuit, c'est lui aussi qui te fait mal en lisant ceci, mais il nous trouve tous deux devant lui et nous réussissons bien tous deux. »[638]

Et que dire de ces quelques lignes rédigées par Henri Barbusse dans « Le feu », vingt ans plus tôt ? :

« Le père Blaise reprend sa bague commencée. Il a enfilé la rondelle encore informe d'aluminium dans un bout de bois rond et il frotte avec la lime. Il s'applique à ce travail, réfléchissant de toutes ses forces, deux plis sculptés sur le front. Parfois, il s'arrête, se redresse, et regarde la petite chose, tendrement, comme si elle le regardait aussi.

- Tu comprends, m'a-t-il dit une fois à propos d'une autre bague, il ne s'agit pas de bien ou de pas bien. L'important, c'est que je l'aye faite pour ma femme, tu comprends ? Quand j'étais à rien faire, à avoir la cosse, je regardais cette photo (il exhibait la photographie d'une grosse femme mafflue), et alors je m'y mettais tout facilement, à cette sacrée bague. On peut dire que nous l'avons faite ensemble, tu comprends ? La preuve, c'est qu'elle me tenait compagnie et que j'lui ai dit adieu quand je l'ai envoyée à la mère Blaise. »[639]

Le partage de ces sensibilités s'effectue également entre soldats, entre camarades, ou à la demande de la hiérarchie – nous en reparlerons. Les uns mettent leur savoir-faire gracieusement au service de la collectivité, tandis que d'autres y voient l'occasion de palier à la faiblesse de la solde. Les peintres et graveurs officiant dans les abris de toute nature entrent généralement dans la première catégorie, car on les imagine mal se faire rémunérer pour une œuvre exécutée sur un support intransportable, si ce n'est par une obole reconnaissante en nature – nourriture ou alcool.

Une véritable petite économie souterraine sembla par contre se développer dans le domaine de l'artisanat de tranchée. Le monnayage de certains bijoux est en effet récurrent dans les carnets des soldats de la Grande Guerre, même s'il s'avère impossible de dresser un ordre de prix. Ainsi le caporal-fourrier René Clergeau, mobilisé sur le front de Lorraine dès 1914, fait faire des bagues d'aluminium – réalisées à partir des ceintures d'obus allemands – qu'il donne à graver, ou les commande directement, moyennant finance, au téléphoniste Dufau, qui « en fait de magnifiques, étant ancien graveur ». Cantonné à Moulin le 1er décembre 1915, il consigne dans ses carnets l'achat, pour 20 sous, d'une belle fusée de 130 en cuivre et d'une bague de 105, qu'il projette de confier à son

[638] Jean-Pierre Guéno, *Paroles de l'ombre, lettres, carnets et récits des Français sous l'Occupation 1939-1945*, Paris, Librio, 2009, p. 21-22. Rémy Hétreau a 26 ans en 1939 et est un ancien élève de l'école Boulle. Il vit avec une étudiante avant la guerre, Jeannine Jager, peintre comme lui. Cette lettre, postée à Crawick, dans les Flandres, date du 1er janvier 1940.
[639] Henri Barbusse, *Le Feu*, Paris, Flammarion, 2004, p. 63.

camarade Coudret, qu'il la sculptera en « beau coupe-papier avec croix de Lorraine et chardon ».[640] De plus, exprimer sa créativité au grand jour, ses capacités à distraire les autres, est un excellent vecteur d'intégration dans la communauté militaire. De la sorte, les artistes deviennent-t-ils bien souvent des personnalités à part entière du régiment et nous verrons comment certains d'entre eux prirent une importance toute particulière dans certains ouvrages de la ligne Maginot.

Enfin, créer pour ses camarades, c'est également créer pour les morts. Inévitablement, dans une guerre de position comme le fut une majeure partie de la Première Guerre mondiale, les combattants valides vivent au milieu des cadavres en décomposition, enterrés à la hâte sous les obus et reparaissant parfois à la suite d'un glissement de paroi. À l'assaut, les restes d'un mort peuvent également servir de parapet provisoire, quand la section de camouflage ne s'ingénie pas elle-même à concevoir des dépouilles factices, à la surprise du lieutenant Charles Delvert, qui visite les ateliers de Châlons à l'occasion d'un stage de formation, le 4 août 1916 :

> « Tout peut se transformer en observatoire ; un poteau télégraphique, une borne, etc. Ici on truque… jusqu'aux cadavres. Sur une ligne devant laquelle gisent des cadavres, on en enlève un que l'on remplace par un faux cadavre, lugubrement copié, et dont la tête renferme un observatoire. Le cadavre pris comme modèle est significatif. C'est naturellement un cadavre de fantassin. La capote porte au dos le placard de toile blanche des vagues d'assaut de septembre 1915, en Champagne. »[641]

À l'effroi initial de la vision d'un cadavre anonyme, se substitue une accoutumance à cette cohabitation forcée. L'indifférence a par contre beaucoup plus de mal à submerger l'émotion si le défunt est un officier apprécié et respecté par ses hommes ou un « bon copain ». Les récits contant les trêves ou les prouesses de combattants risquant leur vie en franchissant le parapet pour rapporter le corps d'un camarade ne manquent pas. La mise en terre d'un ami proche, arraché au groupe primaire, est une étape essentielle dans le deuil des combattants et l'archéologie funéraire désormais exercée sur plusieurs tombes de la Grande Guerre est particulièrement riche d'enseignements. C'est notamment lors des fouilles préventives précédant l'aménagement de la zone d'activité commerciale « Actiparc » d'Arras, que les archéologues découvrirent la tombe de vingt soldats britanniques du 10e *bataillon du Lincolnshire Regiment*, fauchés en 1917. Que révèle l'exhumation des squelettes des *Grimsby Chums*, soit littéralement les « potes de Grimsby » pour reprendre le surnom donné à l'époque aux soldats de cette unité ? Les survivants n'ont pas jeté les corps pêle-mêle pour constituer là une fosse commune de fortune. Les soldats sont disposés tête au nord – vers la Grande Bretagne ? – les avant-bras pliés à l'horizontale, les mains jointes reposant sur l'abdomen. Les fossoyeurs de circonstance ont par ailleurs pris soin que le coude droit de chaque défunt repose sur le coude gauche de son voisin de droite.[642] Pour reprendre le constat d'Yves Desfossés, Alain Jacques et Gilles Prilaux, « les corps des *Grimsby*

[640] René Clergeau, *Les carnets de René Clergeau, 1914-1919*, Guilherand Granges, La Plume du Temps, 2001, p. 87, 89, 113 et 114.
[641] Charles Delvert, *Carnets d'un fantassin (7août 1914 – 16 août 1916)*, Les Editions des Riaux, 2003, p.419.
[642] À l'exception du 20e et dernier corps, celui d'un gradé ?

Chums ont été disposés coude à coude dans la mort comme ils l'avaient été dans l'adversité ».[643] L'examen poussé de la sépulture révèle encore que les cadavres démembrés par les obus furent patiemment reconstitués alors que certaines caractéristiques osseuses communes à plusieurs dépouilles établissent que les membres d'une même famille reposent côte à côte. En écho à ces découvertes majeures, les témoignages des combattants nous permettent également de disposer d'instantanés d'inhumations, marqués par des rituels bien particuliers et souvent répétés. Il importe en effet de localiser une tombe creusée à proximité du champ de bataille, dans l'espoir d'y revenir plus tard et de permettre à la famille de s'y recueillir ou de récupérer le corps après la guerre. À cet effet, une simple bouteille ou une douille renversées et fichées en terre contiennent les informations nécessaires à l'identification du défunt.[644] À la mort de l'un de ses sergents en 1914, le lieutenant Anatole Castex retient la localisation de sa sépulture – « bois des Chevaliers, près de la tranchée des Grandes Ornières, bois à côté du village de Rauzières, et, en avant, à six kilomètres environ du fort de Troyon » – tandis qu'un soldat grave son nom sur un arbre proche…[645] Partout, les belligérants ont tenté de « conserver une dignité, une identité humaine dans le massacre »[646], souvent avec des gestes simples mais hautement significatifs. Ce peut être ce réflexe du caporal-fourrier René Clergeau, qui refait l'inscription d'une croix sur la tombe d'un soldat mort, parce que « le nom n'était presque plus apparent »[647], ou la présence d'une simple indication à même les tranchées précisant la présence de tout ou partie d'un corps, telle cette petite croix de bois aperçu par le lieutenant Emile Morin en Champagne et portant la mention : « Ici repose le bras d'un sergent »[648]. Louis Barthas exprime explicitement sa hantise de l'oubli des morts, lorsque son compagnon Mondiés est tué par un obus :

> « Une équipe du Génie arrivait en ce moment pour mettre ce boyau en état. Nous recommandâmes qu'on prît garde à notre camarade, mais on n'en tint aucun compte, on jugea plus simple de creuser à côté, et le lendemain matin à notre retour nous eûmes le regret de constater qu'on avait rejeté sur son corps toute la terre creusée dans la tranchée. Nous fîmes tout ce que nous devions faire pour essayer de le sauver de l'oubli, nous plantâmes au-dessus de lui une croix grossièrement faite avec deux mauvais morceaux de bois et à côté une bouteille le goulot planté en terre contenant un papier où son nom était écrit, mais quelque obus dut bientôt emporter tout cela et le nom de Mondiès n'existera que dans notre souvenir. »[649]

Barthas formule ici l'idée qui, bien des morts et bien des batailles plus tard, fut immortalisée dans le marbre du mémorial des Rapatriés d'Afrique du Nord - Aix-en-Provence, et désigne le cœur des

[643] Yves Desfossés, Alain Jacques, Gilles Prilaux, *L'archéologie de la Grande Guerre*, Rennes, Editions Ouest-France, INRAP, 2008, p. 87.
[644] Un courrier contenant les condoléances des camarades survivants pouvait indiquer à la famille la localisation exacte ou approximative de la sépulture.
[645] D'après le fils d'Anatole Castex, Henri, le nom du sergent Braneyres resta longtemps lisible sur ce tronc d'arbre, bien après la guerre. Henri Castex, *Verdun : années infernales, journal d'un soldat au front d'août 1914 à septembre 1916*, Editions Imago, 1996, p. 79.
[646] Un regard sur la Grande Guerre, photographies inédites du soldat Marcel Felser, Larousse, 2002, p. 58. Commentaires de Stéphane Audoin-Rouzeau.
[647] René Clergeau, *Les carnets de René Clergeau*, op. cit., p. 96.
[648] Emile Morin, *Lieutenant Morin. Combattant de la guerre 1914-1918*, Besançon, Cêtre Editions, 2002, p. 33.
[649] Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, Paris, La Découverte, 2003, p. 137.

vivants comme le vrai tombeau des morts. Au moindre répit pourtant, le groupe primaire endeuillé se charge d'orner la dernière demeure du camarade tombé. Les artefacts du champ de bataille – quelques douilles d'obus et grenades montées en crucifix[650] – peuvent honorer le courage, un parterre floral savamment étudié, une profonde tristesse. De leur côté et s'ils plantent également des croix de bois pour signifier la présence d'une tombe, les Allemands ont eu largement recours à la pierre tombale et ce sur l'ensemble des fronts, tant et si bien que nombre d'entre elles sont toujours visibles en Champagne, aux abords de Verdun comme dans les Vosges. Des ateliers de taille de pierre furent d'ailleurs installés à cette intention, notamment dans la *Feste* Lothringen, au nord de Metz. Derrière un rocher, au fond d'un bois ou dans un cimetière communal, un bas relief représentant un chevalier médiéval, un obus taillé dans la pierre ou une épitaphe indiquent toujours qu'un uhlan, un artilleur ou un fantassin perdit la vie en ces lieux au début du siècle dernier… Comme pour leurs positions et leurs fortifications de campagne, les Allemands ont eu à coeur de signifier durablement le lourd tribut de leurs avancées en territoire conquis.[651]

Il existe également un lien singulier qui unit les défenseurs aux fortifications qu'ils occupent. Parce que la configuration des fortifications contemporaines préfigure déjà l'inhumation des corps et que les combattants n'ont souvent pas d'autres choix au cœur de la bataille, le béton devint parfois l'ultime caveau des défenseurs malheureux. Parmi les exemples connus, celui du fort de Douaumont en 1916, qui renferma tant de cadavres de soldats allemands que ces occupants le baptisèrent le « couvercle de cercueil ». En juin 1940, la ligne Maginot eut également son lot de victimes. À l'ouvrage de Fermont, la galerie principale recueillit la dépouille du soldat Florian Piton, tué dans sa cloche cuirassée le 21 juin 1940 et emmuré au terme d'une cérémonie solennelle que relate le capitaine Leduc, responsable du service de santé :

> « À 10 heures, inhumation de Piton. J'ai fait creuser par le Génie une alvéole dans le mur de la galerie centrale, au niveau de la gare. Un piquet en armes, le capitaine Aubert, quelques officiers, le quart disponible accompagnent le disparu. Un prêtre officie. Le commandant de l'ouvrage lit la citation de notre camarade de combat, on salue une dernière fois sa dépouille, c'est terminé. Un entourage en ciment, une croix avec en son milieu une plaque de cuivre identifiant la tombe, voilà le modeste décorum funéraire que nous avons élevé. Piton reposera à Fermont où il est tombé, au champ d'honneur. »[652]

Quelques douilles de 75 récupérées à la suite des tirs de la tourelle du bloc 1 et fleuries pour l'occasion sont encore déposées devant la tombe comme pour signifier que sa mort fut vengée par l'artillerie d'ouvrage… À quelques kilomètres de là, à la casemate de l'Ermitage Saint-Quentin, la

[650] Paul Voivenel, *À Verdun avec la 67e D.R.*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1991, p. 186.
[651] Dans un autre contexte, de très nombreuses stèles ont été érigées en montagne et par les troupes alpines en particulier, pour rendre hommage aux hommes victimes de l'ennemi et… des éléments.
[652] Jean-Yves Mary, *Quelque part sur la ligne Maginot, l'ouvrage de Fermont, 1930-1980*, Paris, Editions Sercap, 1985, p. 267-268.

perte d'un membre de l'équipage, le soldat Grisard, laissa des traces plus discrètes, en l'occurrence ses initiales gravées sur le blindage de la porte d'entrée.

Mais le souvenir des disparus dépasse aussi allègrement la surface de la sépulture pour suivre les combattants tout au long de leur parcours sous les armes. Au-delà des tombes, certains blockhaus portent dans leur béton le nom des morts au champ d'honneur, à l'instar du blockhaus « de Courson » coulé dans l'Argonne en 1915 et arborant une énorme plaque en caractères latins honorant la mémoire du lieutenant de Courson de la Villeneuve tombé le 6 septembre 1914, jour du coup d'arrêt précédant la victoire de la Marne ; ou de la casemate Riebel, édifiée sur la ligne Maginot en 1940 et portant le nom d'un sous-officier du Génie abattu par un tireur d'élite devant Strasbourg.

Il en fut encore de même de certaines *Jeep* de la 2e D.B. en 1944, proclamant le nom des héros de l'unité sur leurs pare-brises, comme pour porter le culte des morts au cœur de la bataille et prolonger ainsi leur existence et leur sacrifice jusque chez l'adversaire.

L'adversaire, l'ennemi, l'autre, est le quatrième destinataire de la création militaire et surtout combattante. À l'image des Chinois, qui, au Moyen-âge, transmettaient des messages à leurs rivaux à l'aide de cerfs-volants ou des Gens d'Armes de Charles VII qui envoyaient des flèches porteuses de tracts sur les troupes ennemies, les soldats du XXe siècle tentent de communiquer avec ceux qui leur font face. Nous laisserons de côté les très médiatiques trêves de la Noël 1914 et la propagande officielle organisée à l'échelle des G.Q.G. ou des grandes unités, pour nous concentrer sur les messages manuscrits ou figuratifs que les belligérants tentèrent de se transmettre d'eux-mêmes pendant la Première et la Seconde Guerre mondiale.[653]

On communique d'une tranchée à l'autre en 1914-1918 ou par corps francs interposés en 1939-1940, le plus souvent par simples banderoles de grandes dimensions.

« Venez-y, nous vous attendons » peut ainsi lire le lieutenant Gaston Pastre en 1914, sur le front de Champagne[654] ; « Français admirez », « *Gott strafe England* ! 1914-1915 ! » comptent parmi les écriteaux abandonnés à l'attention des Français dans le Soissonnais dévasté en 1915…[655] Le procédé reste valable durant la Drôle de Guerre. À ce propos, l'historien lorrain Henri Hiegel raconte comment, en février 1940, les corps francs français s'immiscent dans les lignes allemandes, au sud de Sarrebruck, pour y planter des drapeaux tricolores ou laisser des inscriptions telles que « pour prendre congé », ou encore « ici commence le pays de la liberté ». Bien sûr, les Allemands ne restent pas muets, comme lorsque les commandos de la 1ère coloniale projètent de s'emparer du blockhaus du Bockfott, au sud d'Ittersdorf et tombent sur un bloc de béton sans vie dans lequel ne subsiste qu'un avis ironique : « Bon retour messieurs et sans rancune »…[656] L'échange fut même occasionnellement

[653] Notamment par le biais de projectiles creux chargés de papiers. Dans le secteur de Souain, à l'été 1915, l'aspirant René Germain relate par exemple l'explosion d'une bombe vide à laquelle était accrochée un paquet de la fameuse *Gazette des Ardennes*. Ce mode opératoire se répandit à grande échelle durant la Seconde Guerre mondiale jusqu'à devenir une véritable « quatrième arme ».
[654] Gaston Pastre, *Trois ans de front, Belgique, Aisne et Champagne, Verdun, Argonne, Lorraine*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, Collection Témoins et Témoignages, 1990, p. 65.
[655] René Naegelen, *Les suppliciés*, Bordeaux, Editions Baudinière, 1927, p. 28.
[656] Henri Hiegel, *La Drôle de Guerre en Moselle*, Sarreguemines, Editions Pierron, 1983, tome 1, p.263 et 273.

plus direct, à l'instar de l'expérience vécue par le lieutenant Guy des Cars qui entrevoit, de part et d'autre du canal de l'Ailette en mai 1940, une banderole allemande stipulant que la situation des français est impossible et qu'ils feraient mieux de se rendre, à laquelle les Français répondent par des lettres capitales sur un drap de toile blanche : « UNMOGLICH IST NICHT FRANZOSICH ».[657]

Nous ne saurions enfin clore le traitement de cette iconographie épigraphique ostentatoire sans évoquer en quelques lignes le cas de la fortification légère. Sur la ligne Maginot, la frénésie défensive qui voit s'ériger près de 3000 blockhaus aux seules frontières du nord-est entre 1935 et 1940 laisse effectivement se développer une pratique proprement française. Là où les Allemands – et à travers presque toutes leurs constructions équivalentes toutes périodes confondues – ornent leurs blockhaus d'insignes et de maximes moulés proches des entrées et tournés vers leurs lignes, les soldats-terrassiers français de l'Entre-deux-guerres puis de la Drôle de Guerre sacrifient à de nombreuses reprises les lois du camouflage et défient leurs ennemis d'insignes frontaux, moulés au-dessus des créneaux de tir et généralement peints ![658] La meilleure illustration en est sans doute la nuée de blockhaus construits par le 152e Régiment d'Infanterie devant Colmar et tournés vers le Rhin, arborant une silhouette de diable – insigne du 15-2 inspiré du nom qu'auraient donné les Allemands aux combattants de cette unité sur les pentes de l'Hartmannswillerkopf en 1915 – peinte en rouge criard au-dessus des embrasures de tir.

Le cadre spatio-temporel

Durant les deux conflits abordés ici, mais également les autres, militaires et combattants cisaillent, peignent, sculptent, écrivent au hasard des temps morts d'un bout à l'autre de la zone des combats. Les non-combattants – états-majors divisionnaires, intendance, musique et services divers – officient dans la zone d'*arrière-front* au voisinage des pièces d'artillerie lourde ; les combattants conçoivent également à *l'arrière-front*, au bénéfice d'une période de repos, mais aussi sur le *front-arrière* – regroupant la logistique nécessaire aux premières lignes – lorsqu'ils sont placés en réserve ou montent vers le *front*[659] lui-même, soit la zone d'une douzaine de kilomètres soumise *en permanence aux tirs d'artillerie des pièces de calibres courants de l'artillerie de campagne*[660], où les soldats parfont, entre deux pilonnages, de menus objets facilement transportables, dessinent parfois, quand la tranchée ne leur sert pas elle-même de support de création. Le lieutenant Emile Morin ne cache pas sa surprise au détour d'un boyau du secteur de la rivière d'Aain (Champagne), en août 1915 :

[657] Guy des Cars, *L'officier sans nom*, Paris, Flammarion, 1955.
[658] Michaël Séramour, *Blockhaus ornés des systèmes fortifiés lorrains et alsaciens, 1914-1940*, Knutange, Editions Fensch Vallée, 2008.
[659] Nous empruntons ce découpage de la zone des combats – « arrière-front », « front-arrière », « front » – à François Cochet, *Survivre au front*, op.cit, p. 95 à 112.
[660] François Cochet, *Survivre au front*, op.cit., p. 95. Avec la généralisation de l'aviation de bombardement, le crescendo de violence caractérisant la montée de l'arrière vers le front est bouleversé pendant la Seconde Guerre mondiale.

« Dans les boyaux où nous pénétrons bientôt, nous malaxons une mixture assez épaisse, faite de craie broyée délayée dans l'eau de pluie, qui nous monte à mi-jambes. Quand nous arrivons en 1ère ligne, par les boyaux Poincaré, Albert 1er et Alsace-Lorraine, nos vêtements sont transpercés et collent au corps. Je pénètre dans un abri assez bien agencé, creusé en pleine craie ; au milieu s'élève une table entourée de quelques sièges rustiques. Des statuettes merveilleusement sculptées au couteau, sont posées sur des tablettes taillées dans la craie ou dans de petites niches aux parois finement fouillées. Quel patient artiste était passé par là ? »[661]

La création militaire et combattante ne connaît donc aucun cadre spatio-temporel bien délimité. Une règle importante doit pourtant être posée ici : lorsque le support d'expression et l'espace de vie (ou de survie) ne font qu'un, ce qui est le cas de l'expression pariétale dans les carrières ou les fortifications, et particulièrement lorsque cet ensemble est parvenu détérioré ou intact jusqu'à nous, il importe de se prémunir de ce que les archéologues américains nomment le syndrome de Pompéi, soit cette tentation de simplifier le passé, de contracter le temps, comme si les matériaux archéologiques caractérisaient un moment précis et que les sites avaient été scellés.[662] Cette mise en garde est particulièrement valable pour notre champ de fouille. En temps de guerre, les fortifications de notre aire d'étude se retrouvèrent en effet dans les différents échelons susmentionnés de la zone des combats et certaines d'entre elles passèrent du *front-arrière* au *front* – les forts protégeant Verdun par le nord – et inversement – les forts des Hauts de Meuse. Certains ouvrages abritèrent même, en 1914-1918 comme entre 1940 et 1945 une autre grande catégorie de militaires, les combattants vaincus ou pris les armes à la main mais contraints de se rendre : les prisonniers de guerre. Des captifs de toutes nationalités défilèrent dans les fortifications orientales de l'hexagone. À Toul, le fort d'Ecrouves détint des prisonniers russes entre la signature de la paix de Brest-Litovsk (3 mars 1918) et celle du traité de Versailles (28 juin 1919). Outre les objets confectionnés à cette occasion et qui ont disparu avec leurs occupants, ces anciens soldats russes qui luttaient aux côtés des français depuis 1915 ont recouvert leurs chambrées d'inscriptions et de dessins, imitant en cela les soldats de la garnison française de 1914 et les conscrits formés au fort vers 1916-1917. Sachant que certains graffiti attestent encore de la présence de prisonniers de guerre allemands, on imagine aisément la lourde et longue tâche d'identification qu'impliquent les relevés. D'autres forts furent également transformés en centres de détention par les Allemands au cours de la Seconde Guerre mondiale à l'instar du fort Kronprinz, dans la banlieue de Strasbourg, où furent enfermés des prisonniers de guerre yougoslaves en 1944-1945 qui y réalisèrent une stupéfiante chapelle orthodoxe avec les moyens du bord. En périphérie de Metz, l'histoire prend une étrange tournure, le vieux fort de Queuleu achevé par les Allemands à la fin du XIXe siècle retient les garnisons captives de la ligne Maginot tout au long du mois de juillet 1940.[663] Si la créativité des prisonniers de guerre reste impactée des fantasmes que l'on peut attendre d'une

[661] Emile Morin, *Lieutenant Morin*, op. cit., p.86.
[662] Michel Lorblanchet, *Les grottes ornées de la préhistoire. Nouveaux regards*, Paris, Editions Errance, 1995, p. 250.
[663] Entre octobre 1943 et août 1944, 1800 Mosellans furent également internés dans ce centre d'interrogatoire devenu *SS Sonderlager Feste Göben*.

communauté d'hommes isolée de toute présence féminine, elle se rapproche aussi d'une expression carcérale bien connue, centrée sur l'individu, la mesure du temps passé et à passer et l'évasion psychologique. Dans certains cas, le talent des artistes confirmés est même mis à contribution pour transcender le succédané d'escapade visuel que représente la reproduction picturale d'un paysage[664] dans la réalité. Sapeur télégraphiste fait prisonnier sur la ligne Maginot le 2 juillet 1940, le caricaturiste Roger Léost s'évade d'un Stalag et gagne la zone libre en se confectionnant un faux livret militaire[665] ; après s'être illustré sous les voûtes de l'ouvrage du Kobenbusch, le brigadier-artiste Joseph Colomar organise de faux rapatriements sanitaires pour ses camarades du stalag XII F, en utilisant ses fusains violets pour imprimer de faux tampons sculptés dans des pommes de terre.[666] Pour revenir enfin à une échelle globale, la création en captivité relève aussi de la survie mentale et s'exerce jusque dans les conditions d'incarcération les plus extrêmes : déporté à Dachau en septembre 1944, le peintre Zoran Music tente d'immortaliser l'indicible en réalisant une centaine de dessins au péril de sa vie et nous savons aujourd'hui que cet acte de survie intellectuelle par l'art ne fut pas isolé.[667] En Lorraine, plus précisément à Moyeuvre-Grande, les caves Scharff[668] regorgent de graffiti émanant de déportés en transit pour les camps de concentration en 1943-1944 : « 1500 kilomètres et se faire piquer à la frontière… », « Vive la France, vive de Gaulle », « Vive la victoire russe mondiale sur le fascisme en Europe »… Quelquefois encore, la survie physique des détenus s'est raccrochée à la création :

> « Les prisonniers de guerre russes essaient d'échanger de petites sculptures et des objets qu'ils ont fabriqués avec des éclats d'obus et des morceaux de cuivre provenant des ceintures de ces derniers. Naturellement, ces choses-là ne leur rapportent guère ; ils les donnent pour quelques tranches de pain. »[669]

Cette pratique, observée vers 1917 par Erich Maria Remarque aux abords d'un camp tenu par les Allemands, se retrouve dans tous les camps de prisonniers où le troc s'organise entre les captifs et leurs geôliers. Elle se retrouve même aux abords de la ligne Maginot pendant la Seconde Guerre mondiale, des prisonniers de guerre russes ou requis yougoslaves occupés à démanteler la ligne Maginot tentant de survivre en confectionnant des jouets articulés à l'attention des enfants de frontaliers…[670]

Les supports

Souvent étroitement lié au cadre spatial, le support de création est tout aussi pluriel et est révélateur de l'intensité de la création militaire et combattante durant la Première et la Seconde Guerre

[664] Comme la série de panoramas réalisée par des prisonniers allemands entre 1944 et 1946 au fort de Malbousquet, près de Toulon.
[665] Témoignage recueilli auprès de la sœur du célèbre dessinateur du quotidien *Nice Matin* en juillet 1998.
[666] Témoignage de madame Marguerite Colomar et de monsieur Christian Colomar veuve et fils de l'artiste, en date du 13 mars 2003.
[667] Colloque ***Créer pour survivre*** (sous la direction scientifique de François Cochet), Actes du colloque international « Ecritures et pratiques artistiques dans les prisons et camps de concentration nazis », Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants Patriotes, Université de Reims, 20-22 septembre 1995.
[668] Nom de l'ancien propriétaire du bâtiment : *Les caves Scharff, pour témoigner de la Déportation* in *Le Républicain Lorrain* du lundi 28 avril 2008 et visite sur place grâce à l'association Ascomémo.
[669] Erich Maria Remarque, *À l'Ouest, rien de nouveau,* Paris, Stock, 1963, p. 201.
[670] Collectif, *Le camp de sûreté de Morfontaine,* A.P.P.V.L.M., 1998.

mondiale. Pour reprendre la classification des préhistoriens travaillant sur les sites du paléolithique et plus particulièrement les grottes ornées, le support peut être mobilier ou pariétal, exceptionnellement les deux, comme nous le verrons plus bas.

L'artisanat de tranchée constitue sans nul doute l'expression de la création militaire et combattante la plus connue sur un support mobilier. Spécialiste reconnu de la question par son approche anthropologique, Nicholas J. Saunders présente l'artisanat de tranchée comme la dénomination générique des *objets fabriqués par des soldats, des prisonniers de guerre ou des civils, directement à partir du matériel de guerre ou de tout autre matériel pourvu que ces objets soient associés dans le temps ou l'espace, à un conflit armé ou avec ses conséquences*.[671] Parallèlement à cette définition, l'ethnographe Patrice Warin affine cette perception et divise l'artisanat de tranchée en trois catégories : les « véritables » travaux de soldats dans les tranchées de première ligne, la confection d'objets plus évolués à partir des secondes lignes, enfin, la fabrication en série de pièces d'ornements par des sociétés civiles de l'arrière, reprenant les « canons » artistiques et développant le processus de fabrication en provenance de la zone des armées.[672] Nous ajouterons que cette forme d'expression fut universelle pendant le conflit et au-delà : tous les belligérants, de toutes positions militaires[673] et sociales ont pratiqué l'artisanat de tranchée.

Unique certitude d'un ensemble flou, la matière première de cet artisanat ne pose pour sa part aucun problème. La munition d'artillerie, l'obus, fournit une série de corps bruts omniprésents sur le champ de bataille et malléables entre les mains et au gré de la patience qu'y consacre l'homme :

- la douille de laiton, rarement d'acier, conservée dans son propre camp et entassée à l'arrière des pièces et dans les dépôts en vue d'une réutilisation ;

- l'acier des ogives, leur ceinture de cuivre rouge et la fusée de réglage, dispersés à l'impact et à disposition des adversaires survivants.

Mais il ne faut pas en oublier pour autant l'iconographie préparatoire antérieure à la projection, ornant certaines munitions avant leur enfournement et le verrouillage de la culasse. Destinée à être pulvérisée au moment de l'explosion, cette production encore trop méconnue et jamais abordée comme telle ne nous est naturellement parvenue que par l'écrit et la mémoire orale. Rituel d'artilleur, d'aviateur ou de sapeur prenant le pas sur la spontanéité, il pousse les canonniers du lieutenant Fouletier à barder de messages leurs obus de 280 mm, avant de les propulser sur le fort italien du Chaberton, en juin 1940[674], ou les aviateurs des *Flying Fortress* à faire usage de quelque humour noir sur les bombes qu'ils s'apprêtent à répandre sur un centre industriel allemand durant la Seconde

[671] Nicholas J. Saunders, ***Trench Art, Materialities and Memories of War***, Oxford, Oxford & NY, Berg, 2003.
[672] Patrice Warin, ***L'artisanat de tranchée***, Louviers, Ysec Editions, 1998-2006, 2 tomes.
[673] L'artisanat de tranchée n'était pas l'« apanage » des sous-officiers et soldats. Certains officiers supérieurs s'y essayèrent également, à l'instar du commandant René Hemery, du 48e R.I., qui fit des bagues pour ses filles : Gérard Canini, *Combattre à Verdun. Vie et souffrance quotidienne du soldat – 1916-1917*, Presses Universitaires de Nancy, 1988, p.117.
[674] Max Schiavon, *Une victoire dans la défaite : la destruction du Chaberton*, Parcay-sur-Vienne, Anovi, 2007.

Guerre mondiale…[675] Mobilisé sur le front des Vosges en 1914, Louis Sadoul, nous en apprend un peu plus sur cette iconographie éphémère, sous l'angle de la guerre des mines, au col de la Chapelotte :

> « A trois heures, le chargement commence, dans la galerie les hommes se passent de mains en mains les lourdes caisses, deux sous-officiers en tête rangent dans la chambre les paquets d'explosif. Et ainsi 14 000 kilos de dynamite sont amoncelés. Une opération délicate est l'amorçage. Pour éviter le mécompte, qui serait irréparable, d'un raté, on amorce avec deux dispositifs ordinaires et deux dispositifs électriques.
>
> Puis, coutume plaisante, que chacun respecte car elle est très vieille, le plus ancien sous-officier dépose dans le fourneau la « planchette ». C'est un morceau de bois bien blanc où le sous-officier a écrit son nom, ses prénoms et sa qualité, sans oublier quelques mots sarcastiques à l'adresse du voisin d'en face. Personne d'ailleurs ne se fait d'illusion. La planchette sera volatilisée par l'explosion, mais il y a des choses qu'il faut respecter, car elles viennent des ancêtres et la planchette est du nombre.
>
> (…) A l'heure dite, tout est prêt. Les Allemands sont en plein travail. Le capitaine Grandidier lève la main, il est 11 heures trois minutes. Un sergent met le contact. Le rocher est secoué, un grondement sourd et formidable sort de la profondeur de ma colline. Tout est fini.
>
> Les mineurs sont dans la joie, le « fritz » a encaissé. »[676]

À l'autre bout de la trajectoire, les détonations passées, nous retrouvons donc l'expression plus durable de l'artisanat de tranchée, tantôt utilitaire – coupe-papier taillé dans un éclat d'obus, douille de 75 détournée en bouillotte – tantôt décoratif – os à moelle de cheval tué taillé en rond de serviette, éléments de cartouches d'infanterie composant un encrier – et qui fait miel de tout. Les articles de Patrice Warin paraissant régulièrement dans le trimestriel *14-18, le magazine de la Grande Guerre*, sont à ce titre particulièrement évocateurs[677] : les poilus, doués ou non, sculptent et modèlent tout ce qu'ils trouvent, des restes de projectiles encore fumant – de tous les calibres – en passant par les ossements d'animaux et les blocs d'argile. Parmi les supports d'expression mobiliers les moins connus puisque les plus friables, les plus insolites sont ces *feuilles saines, évidées cellule par cellule avec une fine aiguille, entre les nervures les plus minces en laissant en réserve les parties qui composent un nom, une illustration ou une phrase longue*[678]. Tout aussi rares à nous être parvenues sont ces inscriptions sur écorces de bouleau, dignes des scribes de Novgorod ou sur peaux de crapauds séchées… Même la poudre d'aluminium, produite lors du limage des bagues – dont la matière première vient des ceintures d'aluminium des obus allemands remplaçant le cuivre rouge – est récupérée pour être projetée sur du papier personnalisé imbibé de colle ! Parfois, les matériaux se mélangent, comme le constate en 1915 le territorial Gaston Lavy au contact d'un artilleur jouant d'une mandoline confectionnée à partir d'une caisse à cartouches et d'un gros morceau de hêtre taillé au

[675] L'exemple sans conteste le plus célèbre est celui de la bombe atomique transportée par le bombardier *Enola Gay* jusqu'à Hiroshima et baptisée *Little Boy*. Elle fut recouverte de signatures et d'injures à l'attention des Japonais.
[676] Louis Sadoul, *La guerre dans les Vosges : Le Donon, la Chipotte, Raon-l'étape, La Chapelotte*, Nancy, Edition du Pays Lorrain, 1922, p.85.
[677] Patrice Warin, *Artisanat de tranchée*, rubrique régulière in *14-18, le magazine de la Grande Guerre*, depuis 2001.
[678] Patrice Warin, *Dans l'arbre, tout est bon* in *14-18, le magazine de la Grande Guerre*, n°26 de juin/juillet 2005.

couteau…[679] Les effets personnels du soldat n'échappent pas à la lame des armes blanches, traçant dans le fer blanc des quarts et des gamelles une production majoritairement épigraphique, utile en cas de perte et empêchant le vol. Il en est de même des casques et de l'armement portatif, les crosses en bois se prêtant parfaitement à ce type d'incisions.[680]

Nous l'avons dit, la pratique reste d'actualité durant l'Entre-deux-guerres et la Seconde Guerre mondiale. Plus proches de nous, certains conflits ont vu se développer un artisanat mobilier bien particulier ; les G.I.'s engagés au Vietnam passaient une partie de leur temps libre à graver des poèmes et refrains de chanson sur leurs briquets, cette pratique se répandit tellement que le phénomène prit le nom de « Zyppo song's »[681].

À l'extrême, le soldat lui-même devient le support ambulant de ses œuvres et crée sur sa propre chair. C'est ainsi qu'en 1914, le soldat Marcel S. Laurent côtoie, sous les voûtes du fort d'Ecrouves, quelques tatoués dont il dresse le portrait dans ses mémoires :

> « Si l'on fait le tour de cette nouvelle petite famille, on s'aperçoit qu'il y a là trois camarades visiblement tatoués. Burette a une bague à l'annulaire gauche, un bel objet d'orfèvrerie très bien piqué. Son voisin de lit, Ballouette, ancien clairon, changé d'escouade et versé à la seizième, a très grassement dessiné entre le pouce et l'index de la main droite, un cœur traversé par un poignard et les gouttes de sang sont rouges. Complication d'effet qui a du prix. Le troisième tatoué, c'est Ravigne, un immense individu renfermé et sombre, une sorte de gaulois arraché à quelque bas relief délabré par le temps, mené derrière le char d'un triomphateur. Echappé à quelque événement grave, incendie, accident ou jet de vitriol, il porte des traces de brûlures sur une face naturellement grêlée. Mais ingénieux, il a trouvé remède à cette disgrâce dont il n'avait nul besoin, en se faisant tatouer le sourcil flambé. »[682]

Détail intéressant, le tatouage du soldat Ballouette a été reproduit dans l'une des chambrées du fort (*ci-contre*), parmi des graffiti datés de 1914... Quelques années plus tard, l'inspecteur d'école devenu caporal-fourrier Ernest Chaussis remarque « un tatouage reproduisant une femme nue aux cheveux de feu, avec des initiales » sur le bras droit de son jeune camarade américain Benton.[683] Si ces motifs tracés sur l'épiderme se retrouvent effectivement essentiellement sur les mains, avant-bras et biceps, toutes les parties du corps peuvent être concernées, comme le relate Gaston Gras, observant ses camarades avant l'assaut lancé par le R.I.C.M. sur le fort de Douaumont, en octobre 1916 :

---

[679] Gaston Lavy, *Le journal d'un soldat inconnu*, op. cit. D'autres musiciens procédèrent de même au cours de la Grande Guerre, Lucien Durosoir, Maurice Maréchal ou encore François Gervais, dont le violoncelle est conservé avec ses plans de fabrication à l'Historial de la Grande Guerre (Peronne, Somme). En 1917, dans un secteur calme, près de Saint-Léonard, l'aspirant Lucien Laby observe l'un de ses camarades fabriquer une guitare dans… un bidon d'essence : Lucien Laby, *Carnets de l'aspirant Laby : août 1914 – juillet 1919*, Paris, Hachette, 2001, p.271.

[680] Plus couramment, l'armement individuel peut arborer un nom de baptême ou le décompte macabre des ennemis occis par cette arme.

[681] À la fin des années 1990, Théo Bleckman travailla à la retranscription musicale des poèmes gravés par les G.I.'s sur leurs Zyppos. Les conflits en ex-Yougoslavie et au Kosovo ont également vu se développer un artisanat des combattants, tels ce stylo à bille composé de deux cartouches de 5,56 réalisé à Mostar, en Bosnie, ou cette crosse de Kalachnikov peinte, gravée d'un aigle bicéphale et portant l'inscription « Armée de Libération du Kossovo ». Ces deux objets sont présentés en p. 245 du livre de Patrice Warin, A*rtisanat de tranchée*, Ysec Editions, tome 2.

[682] Archives départementales de la Meurthe-et-Moselle, cote 1 J 227. Marcel S. Laurent, *Tonnerre des hommes*, récit dactylographié par une secrétaire commerciale en 1950.

[683] Ernest Chaussis, *Les rides du sol, 1914-1918*, Louviers, Ysec Editions, 2005, p. 224-225.

« Malézieux, vieux marsouin de Chine, rouquin comme une *Fräulein* et qui, non sans fierté, porte tatoué au bon endroit un cadran d'horloge avec une aiguille inattendue. »[684]

Entre cette première catégorie de supports, mobiliers, et la seconde grande famille de supports, fixes et pariétaux que nous allons approcher plus directement, existe-t-il une classe intermédiaire de supports pariétaux de grandes dimensions et néanmoins… mobiles.

À présenter dans ce groupe, l'une des premières manifestations de la création militaire de la Grande Guerre, à savoir les innombrables graffiti réalisés sur les wagons des trains de mobilisés quittant les grandes villes pour les dépôts et le front.

Bien qu'il ne l'évoque que de manière sibylline, le musicien-brancardier Louis Leleu assista et participa à « l'ornement » de son wagon, à Paris, le 7 août 1914 :

« L'embarquement eut lieu à 15 heures à la gare de Vaugirard dans ces fameux wagons portant l'inscription : « Homme 40 – Chevaux en long 8. » On simplifia plus tard en les appelant les 40/8. En quelques minutes, les wagons furent couverts d'inscriptions telles que : « À Berlin. » Pas moins. »[685]

Observations similaires pour le territorial Gaston Lavy qui quitte la capitale à bord d'un « Train de Plaisirs pour Berlin »[686], ou bien plus critiques[687] de la part du caporal Louis Barthas, de service, en province, à la gare de Narbonne et à la même période :

« Les trains se succédaient sans interruption, trains de rapatriés italiens, de réfugiés, de matériel, de chevaux et de troupes qui fleurissaient leurs wagons comme s'ils allaient à une fête, ces inconscients.

Que d'inscriptions belliqueuses, fanfaronnes, écrites à la craie sur les wagons ! On voyait bien là l'esprit frivole, enfantin, présomptueux du soldat français.

Que d'injures, d'insultes à l'adresse du Kaiser et des Allemands qu'auraient dû faire effacer des officiers s'ils avaient eu quelques sentiments de tenue, de dignité ! »[688]

Ces inscriptions – « À Berlin » côté français, « nach Paris » au départ des gares allemandes – ces caricatures peu flatteuses de l'adversaire sont propagées instantanément sur la plupart des rames au départ des grandes villes…[689] Malgré l'hécatombe de l'été 1914, cette exaltation épigraphique perdura

[684] Gaston Gras, *Douaumont, 24 octobre 1916*, Editions Lorraines – Frémont, Verdun, 1950.
[685] Louis Leleu, *Des Flandres aux Vosges, un musicien-brancardier dans la Grande Guerre*, Saint-Cyr-sur-Loire, Editions Alan Sutton, 2003, p. 30.
[686] Gaston Lavy, *Le journal d'un soldat inconnu*, op.cit, p.11.
[687] Sur la dimension critique de cet extrait, qui pourrait passer, de par son caractère iconoclaste, pour de la déformation mémorielle où le climat et l'expérience d'après-guerre prendraient le pas sur le ressenti direct, nous conseillons la Postface de Rémy Cazals, parue dans les éditions de 1997 et 2003 des carnets du tonnelier (première édition en 1978), qui fait le point sur la haute crédibilité du témoignage de Louis Barthas.
[688] Louis Barthas, *Les carnets de Louis Barthas*, op. cit., p. 19.
[689] Les trains réquisitionnés acheminant les troupes d'Afrique du Nord ne dérogent pas à la règle. Sur une photographie publiée en page 20 du magazine Militaria de juillet 2007, un wagon de Zouaves photographié à l'occasion d'une halte porte l'inscription évocatrice : « on va leur coupe (sic) les c… ». Christophe Dumais, *Le 1er Régiment de Marche de Zouaves en 1914-1918* in *Militaria magazine* n°264 de juillet 2007, p.12-21.

même jusqu'à l'automne comme le raconte encore Louis Barthas qui rejoint à son tour le front, en novembre 1914 :

> « Le 8 novembre 1914 à neuf heures du matin nous arrivâmes au terme de notre voyage par voie ferrée. La gare où nous débarquâmes par une ironie du sort s'appelait Barlin. Sur les wagons de notre train entre autres inscriptions on lisait écrit à la craie : « Mort à Guillaume ! À Berlin ! À Berlin ! »[690]

Vingt-cinq ans plus tard, en août-septembre 1939, si l'état d'esprit des hommes appelés sous les drapeaux n'est pas si différent de celui d'août 1914, et que la détermination à faire son devoir est bien présente[691], les wagons de mobilisés restent cette fois, de part et d'autre du Rhin, souvent vierges de toute inscription vindicative.[692] Entre autres raisons – légitimité et contexte différents – le pouvoir de destruction de la guerre industrielle sur les biens et les corps s'est révélé au cours de la Grande Guerre et les notions de devoir et d'obligation le supplantent désormais aux encourageantes bravades collectives chez les survivants de la *Der des der* appelés à « rempiler » et les enfants de *Ceux de 14*. Par contre, le phénomène semble resurgir en 1942, certaines photographies – mise en scène de propagande ? – montrant les trains de la Légion des Volontaires Français partant pour le front russe recouverts de graffiti enthousiastes griffonnés à la craie blanche : « Vive la Légion Française », « Vive Doriot », « Vive Henriot », « Vive la France », accompagnés du Gamma, symbole de la Milice.[693]

Toujours dans ce groupe hybride pariétal / mobile, se placent les peintures et inscriptions recouvrant les carrosseries et fuselages de tous types, par delà le camouflage. Une fois n'est pas coutume, cette pratique se développa de façon intensive au cours de la Grande Guerre et resta en usage par la suite. En effet, si le premier conflit mondial emploie d'emblée, et avec succès, le transport ferroviaire lors de la bataille des frontières, d'autres moyens de déplacements motorisés se développent considérablement pendant la guerre de position, à commencer par le transport routier, qui démontra toute son évolution et sa puissance en 1916, le long de la Voie Sacrée entre Bar-le-Duc et Verdun. L'occasion, pour deux fantassins, d'observer les milliers de camions convoyant quotidiennement hommes, vivres, matériels et munitions vers le champ de bataille[694] et de distinguer la multitude de signes particuliers, d'insignes, distinguant les sections de transport dont le nombre a périclité depuis 1914. « C'est ainsi qu'on vit passer et repasser sans cesse, infatigable, le Cygne, le Trèfle à quatre feuilles, les As, le Coq, le Chameau, la Tête d'Alsacienne, la Bête à Bon Dieu, la

[690] Louis Barthas, *Les carnets de Louis Barthas*, op. cit., p. 41.
[691] François Cochet, *Les soldats de la Drôle de Guerre*, op.cit, p. 10.
[692] Ce qui est bien visible sur les photographies et les documents audio-visuels de l'époque. Le documentaire colorisé « Apocalypse », diffusé sur France 2 en 2009 le montre parfaitement. Malheureusement, les réalisateurs se sont contentés de reprendre de vieilles images de propagande de la ligne Maginot – alors qu'il existe des mètres de bandes authentiques, fiables et inexploitées à l'E.C.P.A.D. – pour resservir au téléspectateur un récit réchauffé.
[693] L'une de ces photographies a été publiée dans le n°10 du trimestriel « Les dossiers de la Seconde Guerre mondiale – La France en guerre », en page 26.
[694] 3000 camions en service journellement dès le 27 février, 9000 à la mi-mars, 12 000 véhicules de tous types en juin 1916. Nous devons ces chiffres au lieutenant-colonel Rémy Porte, co-directeur, avec François Cochet, du *Dictionnaire de la Grande Guerre 1914-1918*, paru aux Editions Robert Laffont en 2008.

Fourmi, la levrette, le Zèbre, la Comète, et tant d'autres groupes qui se reconnaissent aux insignes – œuvres, souvent, de grands artistes – peints sur les flancs de chaque camion » écrit le soldat Georges Pineau[695], qui attend, comme le marsouin Gaston Gras[696] au sortir d'un village, « d'énormes *trois tonnes* peints en gris, éclaboussés de boue et conduits par des territoriaux à grosses moustaches paternelles » et qui remarque également les « vignettes au pochoir [qui] distinguent les sections : oiseaux bizarres, dessins cubistes, peinturlurés sur le flanc des véhicules. » Et parmi les « grands artistes » attelés à l'ornement de leurs camions, notons le travail du célèbre illustrateur Benjamin Rabier, auteur de l'emblème de l'autobus de ravitaillement en viande fraîche, représentant une vache à l'expression hilare surnommée la Wachkyrie.[697] Rapportée dans plusieurs journaux de tranchée – en particulier dans *l'Echo des Gourbis*[698] – et surtout dans le très officiel Bulletin des Armées de la République, la manifestation de ces carrosseries peintes passionne témoins directs et lecteurs, tant et si bien que l'expression *camions illustrés* fait pour la première fois son apparition dans le 208e numéro de cette dernière publication[699] pour connaître son petit succès jusqu'à la fin de la guerre. Fréquemment, le Bulletin des Armées de la République présenta de nombreuses planches illustrées de ses œuvres sur métal souvent très bigarrées, contrairement à ce que pourrait laisser penser les documents noir et blanc de l'époque :

> « Notre premier tableau de *fétiches* paraît avoir intéressé nos lecteurs, et quantité de groupes ou de sections nous ont envoyés leurs insignes (…) pour les faire figurer dans la série.
>
> (…) Ce sont les animaux qui ont fourni le plus de sujets et nous retrouvons au premier rang notre vieille amie la tortue (…). Celle-ci, qui blanche sur fond rose, porte sur son dos massif, avec une parfaite aisance, deux canons en croix et une ancre. C'est, on l'a deviné, une tortue de marsouins…
>
> (…) Autres bêtes de lointains pays exotiques : le zèbre et le singe. Le singe est l'insigne du groupe n°… C'est « l'ancêtre poilu, qui monte au Layon, rapidement, pour embarquer ». Ce singe est vert, bleu, orangé, violet, rouge selon les sections. Le fond est blanc, le cercle noir.
>
> (…) L'insigne de la section n°…, appartient aussi, à tout prendre, au règne animal : c'est une clef à molette – rouge ombrée de noir, sur fond blanc – « dont la tête figure une sorte de bête hiératique mi-cheval, mi-vache ». L'auteur en est le poilu Bognard, dont nous avons déjà inséré plusieurs croquis. »[700]

Aux côtés de ces blasons de genre chélonien, primate ou empruntés à la mythologie, un autre insigne a particulièrement retenu notre attention : celui de la Section de Transport Sanitaire n°98

[695] Témoignage cité dans Jacques-Henri Lefebvre, *Verdun*, Paris, Durassié et Compagnie, 1966, p.163.
[696] Gaston Gras, *Douaumont*, op.cit., p.15.
[697] Il s'agit bien entendu d'un bon jeu de mot faisant référence à la *Walkyrie* de Wagner. Repris par Léon Bel en 1921, ce dessin de *la Vache qui rit* traversa les générations avec le succès qu'on lui connaît encore aujourd'hui. Source : www.museedelapub.org.
[698] Collection du Mémorial de Verdun : « Beaucoup de sections d'autos ont peint sur leurs camions un objet qui sert à les distinguer des autres formations. On voit sur certaines voitures la Fortune sur sa roue, d'autres représentent un dé, le Lion belge, des glaives croisés… »
[699] Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, cote 8 R 182-183 : *Les camions illustrés* in *Le Bulletin des Armées de la République* n°208 du mercredi 23 août 1916.
[700] Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, cote 8 R 182-183 : *Les camions illustrés* in *Le Bulletin des Armées de la République* n°211 du mercredi 13 septembre 1916. D'autres références aux *camions illustrés* se retrouvent dans les numéros 213, 219, 233, 243 et 252 respectivement du 27 septembre et 8 novembre 1916, 14 février, 25 avril et 27 juin 1917.

représentant une tête de poilu casqué arborant *bacchantes* et *brûle-gueule*[701] de circonstance. Curieusement, la copie conforme de cet emblème créé pour cette unité en 1914-1918 se retrouve peinte dans une caponnière du bloc 2 du Petit Ouvrage d'Infanterie du Bérenbach… sur le béton de la ligne Maginot (S.F. Boulay) ! Nous retrouvons d'ailleurs la présence de nombreux *camions illustrés* sur les routes de France entre septembre 1939 et juin 1940 à cette différence près – et essentielle – que la sous-direction du train imposa cette fois leur marque distinctive aux groupes de transport de matériel mis sur pied à la mobilisation : des insectes pour les groupes dits légers[702] et des mammifères pour les groupes désignés comme lourds. Au détriment de la spontanéité créatrice qui poussa des groupes de conducteurs à s'approprier leurs véhicules en 1914-1918, les marques propres aux voitures et camions de l'armée française de 1940 doivent permettre d'identifier les colonnes en mouvement, le sens symbolique individuel n'étant plus pris en compte.[703]

Sur terre comme dans les airs, d'autres tôles et cuirasses ambulantes brandirent symboles et messages. En avant des *camions illustrés*, les premiers chars de combat se parent rapidement de signes tactiques (trèfle, cœur, carreau, pique, etc.) et surtout individuels, l'exemple le plus intéressant étant sans conteste celui du char Schneider C.A.1 du commandant Bossut, engagé dans la bataille du Chemin des Dames en avril 1917. Armé d'un canon de 75 et de deux mitrailleuses, le *Trompe-la-Mort* de Bossut gagna les premières lignes avec une tête de mort peinte sur sa cuirasse et la devise « À fond et jusqu'au bout », un drapeau tricolore quelque peu subversif pour l'époque puisqu'orné du Sacré Cœur de Jésus[704] flottant sur l'engin. Il en fut de même sur les chars britanniques, comme le consigne un *soldat d'en face*, le sous-lieutenant Ernst Jünger en juin 1918 :

> « Dans les parages immédiats de remblai, de nombreux tanks percés de balles étaient restés, semblables à des navires échoués, et je les examinai attentivement au cours de mes promenades. Je rassemblai aussi de temps à autre ma compagnie autour d'eux, pour lui donner des instructions sur la manière de les arrêter, la tactique et les points vulnérables de ces éléphants de la bataille technique, dont les apparitions se faisaient toujours plus fréquentes. Certains portaient des noms humoristiques, menaçants ou bénéfiques, des symboles et des peintures de guerre ; il n'y manquait ni le trèfle à quatre feuilles, ni le cochon porte-bonheur, ni la tête de mort blanche. L'un d'eux se distinguait aussi par une potence d'où pendait un nœud largement ouvert ; celui-ci était baptisé *Judge Jeffries*. »[705]

À l'instar des véhicules de transport, une tradition des maximes, noms de baptême et insignes peints s'instaura sur la cuirasse des chars jusqu'à la fin du conflit et bien au-delà. À la veille de la Seconde Guerre mondiale, la plupart des chars français sont baptisés, bien que, comme pour les

[701] Grandes moustaches et pipe dans l'argot de tranchée.
[702] Un exemple parmi d'autres : le capricorne (coléoptère) incrusté dans la roue dentée du train arboré par la 667e compagnie du groupe de transport 7/22.
[703] A. Huyon, J.C. Mourot, *Insignes de tradition des formations du train*, Paris, Recueil conservé au Service Historique de la Défense, 1988.
[704] Le Sacré Cœur de Jésus est l'emblème des Vendéens en 1793, toujours révéré par les catholiques en 1914. Des mouvements catholiques militants veulent le faire figurer officiellement sur le drapeau tricolore. En 1917, le ministre de l'Intérieur interdit l'adjonction de tout emblème sur le drapeau tricolore et des procès verbaux sont dressés pour port d'un insigne du Sacré Cœur. Ce dernier ne porta pas chance au commandant Bossut, qui, conduisant la bataille depuis le capot ouvert de son char, ne parvint à *tromper la mort*, et fut tué d'un éclat au cœur.
[705] Ernst Jünger, *Orages d'acier*, Paris, Folio, 1970, p.344.

camions illustrés, le choix de l'appellation ne revienne plus au chef de char et à son équipage mais au chef de corps la plupart du temps. Ainsi le colonel de Gaulle désigna-t-il les blindés du 507e Régiment de Chars de Combat qu'il commanda à Metz à partir de 1937, du nom de grandes victoires françaises pour les D2 – du Moyen-âge à 1918 : le *Bouvines*, le *Fleurus*, le *Douaumont* – et d'adjectifs qualificatifs flatteurs pour les R35 – l'*Astucieux*, l'*Audacieux*, etc.[706] Ces baptêmes du temps de paix suivent un protocole bien établi, comme à l'occasion de la fête du régiment, qui se tient le 2 juillet 1939 :

> « Chaque marraine brisa sur le char la symbolique bouteille de champagne. Sont baptisés : le *Mont d'Origny* par Madame la générale Loizeau et Melle Loizeau, le *Sintzhein* par Madame la générale de la Porte du Theil, *L'Oise* par Madame la colonelle Bruneau (…). Durant toute la fête, la fanfare du régiment, dont les grandes trompettes sont très remarquées, donna des morceaux très applaudis. »[707]

À l'exception des insignes d'unité reproduits sur certaines tourelles, les peintures et inscriptions libres sont beaucoup plus rares sur les blindages des chars de l'Entre-deux-guerres et de 1939-1940, en France comme à l'étranger. Notons tout de même la présence de têtes de mort, similaires à celle du commandant Bossut ou cette autre observée par Ernst Jünger vingt ans plus tôt, peintes sur quelques chars D 2 de la 1ère section du 507e R.C.C. sur un temps relativement court de l'année 1937[708]. Au 14e Bataillon de Chars de Combat (B.C.C.), quelques chars Hotchkiss H39 qui combattirent sur l'Oise entre le 16 et le 19 mai 1940 se démarquent des conventions, notamment celui du capitaine Aiby, commandant la 3e compagnie, qui afficha son nom de baptême « grand typhon d'automne » – *Da qiu feng* – en idéogrammes chinois ou son homologue « Le Bouvet », dont l'appellation – faisant référence au cuirassé coulé au large des Dardanelles en 1915 – fut rédigée à la craie et à la hâte sur la caisse de l'engin.

Quelques motifs et adages humoristiques ou guerriers se retrouvent sur les blindés de la Seconde Guerre mondiale, toutes nations confondues. À la Libération, les unités F.F.L. participant à la reconquête de la France et de l'Europe occidentale présentent également quelques marquages spécifiques exécutés par telle unité de char, dont les véhicules furent ornés de tortues tricolores frappant un escargot nazi d'un coup de gourdin[709], ou les officiers de la 2e Division Blindée (D.B.) qui firent inscrire des prénoms féminins, des lieux de faits historiques, des noms d'animaux ou plus sérieusement de soldats morts au champ d'honneur, sur les pare-brises de leurs *jeeps* de commandement.[710] Comment ne pas mentionner ici la célèbre *jeep Willys MB* du capitaine Dronne – commandant la 9e compagnie de combat du R.M.T. – affublée d'un péremptoire « Mort aux cons » ?

---

[706] Stéphane Bonnaud, *Au 507e R.C.C. sous de Gaulle, Metz 1937-1939* in *Histoire de Guerre, Blindés et Matériel* n°79 d'octobre-novembre 2007.
[707] Archives Départementales de la Moselle, *Républicain Lorrain* du 3 juillet 1939.
[708] Stéphane Bonnaud, *Au 507e R.C.C. sous de Gaulle, Metz 1937-1939*, op.cit, p.20. La tête de mort apparaît également sur l'insigne du 9e B.C.C. et un char lourd FCM 2C présente ce symbole sur sa tourelle. Accroché au-dessus du capot de conduite, le fer à cheval est par ailleurs souvent visible sur les photographies d'époque des chars D2.
[709] Trimestriel *Histoire de Guerre, Blindés et Matériel* n°78, p.53.
[710] Alain Eymard, *La 2e D.B.*, Bayeux, Editions Heimdal, 1988, p. 242-278.

L'histoire de cette sentence mérite que l'on s'y arrête un instant. Son premier 4x4 ayant été détruit le 9 août 1944, c'est avec sa nouvelle jeep « Mort aux cons 2 » que le capitaine Dronne pénètre dans Paris à l'avant de la 2e D.B. le 24 août suivant. Bien que le général Leclerc lui ait intimé l'ordre d'effacer cette provocation du pare-brise de son véhicule quelques jours plus tôt[711], Dronne ne put s'y employer dans la fièvre des combats jusqu'à ce que le général de Gaulle vienne le féliciter et découvre à son tour l'inscription. « Lourde tâche » aurait fait remarqué de Gaulle au capitaine, qui, pour éviter tout équivoque, se décida à rebaptiser son véhicule « Mort aux boches, nach Berlin ». *Nach Berlin*, trente ans après le départ des premiers trains surchargés de graffiti de *Ceux de 14*, sans doute cette inscription fut l'une des dernières à apparaître sur un véhicule français au XXe siècle… Malheureusement pour Dronne, sa jeep lui fut dérobée et il rebaptisa sa dernière *Willys MB* « Inzell », du nom d'une petite ville allemande située sur la route de Berchtesgaden, marquant le point ultime de l'avance de la 2e D.B. en Allemagne.

Enfin, nous ne pouvions conclure cette rétrospective des supports mobiles de très grandes dimensions de la création militaire et combattante sans évoquer cet « art sans artiste, cet art éphémère, militaire, où l'avion devient chevalet et où l'acier remplace la toile »[712], soit en deux mots, ce que les Américains baptisèrent le *Nose Art* pendant la Seconde Guerre mondiale. Certes, Jules Védrines fut bien le premier pilote à faire orner son monocoque *Deperdussin* d'une représentation de la Joconde – pas moins ! – en 1912[713], mais c'est bien aux armées que les toiles de fuselage se parèrent de leurs plus belles couleurs. Comme les camions et les tanks, la Grande Guerre a été, si l'on ose dire, un formidable tremplin pour l'aéronautique. Cantonnés à des missions d'observation, les rares avions survolant les lignes du front en 1914 ne laissent apparaître qu'une cocarde ou une croix de fer. Avec l'augmentation croissante du nombre d'appareils – observation, bombardement, chasse – les pilotes et équipages toujours plus nombreux éprouvent progressivement le besoin de s'identifier comme de se différencier entre eux. À l'image de la presse de tranchée ou de la décoration des véhicules de transport, le Haut Commandement ne chercha pas à s'y opposer.[714]

En toute liberté, les premiers pilotes solitaires – observateurs et chasseurs – marquent leur indépendance d'esprit sur leurs appareils. Assez sobrement, Georges Guynemer laisse apparaître le sobriquet « Vieux Charles » sur son fuselage, de même que le commandant de Rose distingue son avion d'une fleur éponyme lorsqu'il dirige le premier groupe de chasse français. D'autres pilotes choisissent une iconographie plus ostentatoire, lancée comme un défi à la vie, à la mort, aux éléments et bien sûr à l'adversaire. Pour Charles Nungesser, ce fut la fameuse tête de mort encadrée d'un cercueil, de chandelles et de tibias croisés, le tout incrusté dans un cœur et qu'il arbore jusque sur ses effets personnels. Le baron Manfred von Richthofen ira quant à lui au delà du figuratif, en choisissant

[711] Attaché au terroir familial, le général Leclerc avait pris l'habitude de baptiser l'ensemble des moyens de transport personnels qu'il était amené à emprunter du nom de Tailly, en souvenir du château familial où résidaient son épouse et ses six enfants.
[712] Marcellin Hodeir, *Les chevaliers du ciel (Nose Art, une histoire de l'aviation)* in *Beaux-arts magazine*, 2004, p. 4-11.
[713] Le vainqueur de la course aérienne Paris-Marseille 1911 rejoint l'aviation militaire en 1914. Son avion de guerre porta pour tout signe distinctif, non une œuvre de Léonard de Vinci, mais une plus humble silhouette de vache, en référence à ses origines limousines.
[714] Collectif, *Le diable, la cigogne et le petit lapin : 1914-1918, les aviateurs inventent une héraldique nouvelle*, Paris, Service Historique de l'Armée de l'Air, 2004.

plus qu'un emblème, une couleur, le rouge vif, recouvrant intégralement son triplan Fokker. Vu du sol, Ernst Jünger livre une saisissante description de l'apparition de l'un de ces oiseaux d'acier au-dessus du champ de bataille :

> « Le jour s'était à peine levé qu'un Anglais qui volait bas s'en vint sur nous et se mit à tourner au-dessus de nos têtes comme un vautour, tandis que nous fuyions vers nos trous et nous y terrions. Mais l'œil perçant de l'observateur avait quand même dû nous repérer, car bientôt, nous entendîmes retentir de là-haut, à de brefs intervalles, des appels de sirène, bas et prolongés. On eût dit les clameurs d'un être fantastique qui planerait sans pitié au-dessus d'un désert. »[715]

Quelquefois, l'aviateur laisse apparaître son tableau de chasse à proximité de son cockpit, figuré par des traits verticaux la plupart du temps.[716] Plus insolite par contre est la vaste épitaphe rédigée sur l'appareil du pilote Octave Lapize – tué en mission le 14 juillet 1917 – au-dessus de l'aile droite :

> « Ce vieux n°4 a été piloté par votre Cher et Regretté Camarade O. LAPIZE. Qui que tu sois ne montes pas dans ce zinc sans avoir une pensée pour ce brillant pilote tombé glorieusement. Amitiés aux Pensionnaires Capitaine Chevrier et respectueux souvenir au Patron.
>
> Les pilotes de la N90. »[717]

La formation des premières escadrilles voit également l'apparition d'insignes collectifs inspirés de publicités de l'époque et surtout d'un bestiaire sans limite : louve romaine allaitant Romulus et Remus adoptée par l'escadrille 22 après un séjour en Italie, dragon monté sur une bombe à ailettes pour les bombardiers de l'escadrille 131, les cigognes qui servirent de mascotte à pas moins de 6 escadrilles, etc. Les célèbres lapins de l'illustrateur Benjamin Rabier furent eux-mêmes copiés par les peintres des escadrilles 39, 129 et 278. Ce thème trouva d'ailleurs nombre d'émules puisque les lapins du *meilleur ami des bêtes* se retrouvent également sur les portières de certaines sections de transport terrestre ainsi qu'en 1939, dans le foyer du soldat du fort de Battice (Liège), en Belgique.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, les aviateurs américains passèrent maîtres dans l'art d'orner leurs appareils, en particulier les équipages des forteresses volantes. Et comme souvent dans l'iconographie militaire et combattante américaine – nous en avons touché un mot pour les Zyppo song's et nous le verrons ultérieurement pour les graffiti de la Libération – une sorte de standardisation s'est imposée autour de la représentation de personnages de dessins animés et surtout de la femme idéale. Sous le cockpit des pilotes de *B-24 Liberator* et autres *B-29 Flying Fortress*, les pulpeuses *Pin-up* du *Nose Art* protègent les bombardiers et portent un pan de la culture populaire américaine jusqu'en territoire ennemi.

---

[715] Ernst Jünger, *Orages d'acier*, op.cit, p.131.
[716] Durant la Seconde Guerre mondiale, les chasseurs américains symbolisèrent leurs victoires par des drapeaux nippons juxtaposés.
[717] Collectif, *Le diable, la cigogne et le petit lapin*, op.cit., p. 27.

L'insigne, la maxime, le patronyme, ces « refuges ultimes de l'humain dans un monde qui va se déshumanisant, ce refus allégorique du grégaire anonyme et du nivellement universel » comme l'a écrit le pilote Marcel Jeanjean à propos des icônes de l'aviation dans la préface de son album *Sous les cocardes*, se retrouvent également sur d'autres supports, malmenés par le temps mais enchâssés dans l'espace, tels les parois, les rochers ou les murs de béton de la fortification contemporaine.

À la différence de l'« art mobilier » de la création militaire et combattante, généralement éparpillé et complètement extrait de son contexte de production[718] ou d'exposition[719], l'« art pariétal et rupestre » est, dans la majorité des cas et lorsqu'il nous est parvenu, conservé dans son cadre spatial, certes altéré par le temps et parfois rafraîchi, mais quoi qu'il en soit d'origine.

Sans surprise, les soldats ont figé leurs sensibilités sur toutes les parois possibles et imaginables : parapets ou parados des tranchées, glaise des sapes, roche calcaire des creutes, murs de maison comme à Suzémont[720] (Lorraine) en 1916, ou dans le village de Launstroff (Moselle) sous l'annexion allemande de 1940-1944. Certaines traces, aujourd'hui disparues dans les combats, devinrent célèbres dans le feu des évènements, tel ce poème hiératique écrit par un combattant allemand sur le mur d'un abri souterrain de Neuville Saint-Vaast, retrouvé, traduit puis transcrit dans ses carnets par le musicien Maurice Maréchal, après la reprise de la localité par les Français en 1915 :

> « Neuville. Ô effroyable amas de décombres.
> Plût au ciel que tant de guerriers allemands n'aient point encore appris à te connaître !
> À travers les brasiers fumants des ruines amoncelées, jour et nuit, nous courrons.
> On transporte là plus d'un brave camarade que les bombes et les grenades ont tué.
> Quel destin mystérieux avait décidé que sa vie palpiterait là pour la dernière fois ?
> C'est dans les caves que beaucoup sont enterrés, ils ne voient plus la lumière du jour ; pas une croix,
> Pas un monument ne marque leur tombe car le combat ne nous a laissé aucun loisir.
> Mais Neuville nous appartiendra. Nous le garderons, c'est là que nos camarades doivent achever de dormir en paix.
> Ils ont combattu sur la terre étrangère avec Dieu, pour le roi et la patrie, tandis que dans l'angoisse du foyer leur femme et leurs enfants attendaient vainement l'époux et le père.
> Ô France, il faut prendre garde, sinon tu peux encore verser à Neuville beaucoup de sang.
> Allons, bons camarades, nous quittons vos tombeaux, mais nous vous garderons dans notre mémoire car vous êtes morts ici, en faisant fidèlement votre devoir, et c'est ce qu'un camarade n'oublie pas !
>
> Walter J. Reichmann, 3/171. »[721]

[718] À noter, tout de même, une découverte archéologique rare : celle d'un atelier d'artisanat de tranchée lors du diagnostic de la Zone d'Activité Commerciale (Z.A.C.) Actiparc d'Arras, en 2006.
[719] Souhaité par ses auteurs ou leurs familles.
[720] Photographie présentée en tête de chapitre.
[721] Lucien Durosoir, Maurice Maréchal, *Deux musiciens dans la Grande Guerre*, Paris, Tallandier, 2005, p.251-253.

Ce même poème interpella quelques autres combattants de passage dans le secteur et parvint même à la rédaction de « L'Illustration » qui le fit paraître intégralement dans son numéro 3780 du 14 août 1915.[722] D'autres inscriptions murales furent rendues célèbres grâce aux photographes officiels. C'est ainsi que le surnom « Bunker Atemnot »[723] donné à l'ouvrage Maginot de Saint-Ours Haut (Alpes, S.F. Ubaye) par les soldats allemands de la 90e PanzergrenadierDivision qui s'y battirent à front renversé en 1944, passa à la postérité…[724]

Mais nous voici enfin aux portes de notre champ de recherche : l'iconographie des systèmes fortifiés contemporains lorrains et alsaciens. Les différentes unités constituées à travers les décennies pour garder et servir cette succession de dispositifs défensifs ont laissé quantité de traces de leur passage sur les piédroits et les voûtes des « forts ». Graffiti innombrables au crayon, au fusain primitif – un morceau de charbon « emprunté » aux abords d'une chaudière – à la flamme de briquet, esquisses maladroites à la mine de plomb, dessins à la craie, collages de vieilles coupures de presse, gravures à l'arme blanche, moulages sur béton, peintures de petites ou de grandes dimensions composent la variété des techniques déployées par les soldats, dans le but d'exprimer toute la gamme des envies, des sensibilités et des états d'âmes évoquée plus haut.

Tous les systèmes fortifiés européens sont concernés ou presque. Ceux des plus grands *remueurs de terre* – pour reprendre l'expression de Jean-Jacques Becker – et de béton entre 1871 et 1945 : les Allemands et leurs… prisonniers de guerre. Peintures murales et graffiti subsistent au cœur des vieux forts ceinturant Metz, au-dessus de la « ligne de flottaison » des milliers de bunkers du Mur de l'Atlantique parsemant les côtes françaises, belges, allemandes et norvégiennes[725], dans quelques dizaines de leurs homologues du Westwall[726] réchappés des destructions systématiques de l'après-guerre et jusque sur les murs des abris anti-aériens du dernier carré défensif de Berlin.[727] Plus au sud, les fortifications italiennes édifiées à la même période conservent pareillement quelques traces iconographiques. Face aux anciennes puissances de la Triplice puis de l'Axe, les garnisons belges rivalisèrent de couleurs sous leur carapace en laissant en particulier de nombreux graffiti marquant l'offensive allemande du 10 mai 1940, tandis que malgré la durée de vie très courte de leur système défensif (1936-1938), les tchécoslovaques réalisèrent quelques belles peintures patriotiques, en particulier dans le bloc NS 73 à peine achevé de l'ouvrage d'artillerie de Dobrosov.[728] Pour revenir en France, les forts du système Séré de Rivières regorgent d'inscriptions et de dessins cosmopolites

[722] Avec une traduction légèrement différente de celle de Maurice Maréchal. Archives de l'auteur, *L'Illustration* n°3780 du 14 août 1915, p.155.
[723] Soit littéralement : « Bunker Suffocation ». Cette inscription subsistait encore sur la façade crépie du bloc 2 de cet ouvrage en 2005 jusqu'à ce qu'un tag ne la recouvre partiellement.
[724] Cette célèbre photographie a été publiée à plusieurs reprises, et notamment dans l'ouvrage d'Henri Béraud, *La bataille des Alpes*, Bayeux, Editions Heimdal, 1987.
[725] Alain Durrieu, *Des Bunkers et des hommes*, Compte d'auteur, 2004.
[726] Un décor peint dans la chambre du commandant d'un bunker *B-werk* ayant survécu à hauteur de Besseringen, dans le *Land* de la Sarre. L'ouvrage fut recouvert de terre vers 1948, puis finalement dégagé ces dernières années.
[727] La plupart de ces bunkers dédiés à la défense passive ont été exhumés après la chute du Mur de Berlin et le lancement de grands chantiers de construction dans la capitale de l'Allemagne réunifiée. À la demande du Sénat (gouvernement régional de Berlin) Dietmar Arnold inspecta les quelque 30 000 m² de souterrains conservés sous la ville de Berlin, photographiant à l'occasion de nombreuses peintures murales datant de la Seconde Guerre mondiale. La presse française se fit l'écho de ses recherches : *Les témoins oubliés du troisième Reich* in Le *Républicain Lorraine* du dimanche 18 mai 1997.
[728] Situé près de Nachod, en République Tchèque.

accumulés en 130 années d'existence et il n'est pas un ouvrage de la ligne Maginot qui ne recèle un graffiti ou plus régulièrement une expression murale foisonnante. Finalement, il n'est guère que le parcours de la fortification helvétique qui se soit avéré, à l'exception des camouflages extérieurs, assez décevant sur ce point.

Nous souhaitons poser ici une base importante. Nous l'aborderons avec précision et rigueur dans le chapitre suivant, rien qu'en Lorraine et en Alsace, les peintures murales répertoriées se comptent en centaines et les traces iconographiques dans leur ensemble, en milliers. Mais peut-on alors, au regard de l'extraordinaire variété de la création militaire et combattante de la fin du XIXe et de la première moitié du XXe siècle, parler d'un phénomène d'activation propice des images dans l'antre des fortifications, comme se le demande Jean-Christophe Gouas à propos des creutes soissonnaises ?[729] Peut-on considérer, alors que les soldats créent partout et sur tout, qu'il y ait une influence supplémentaire du milieu souterrain propre à déclencher l'étincelle du besoin ou d'une envie créative ? Sans emphase, nous pensons que oui, et en particulier pour la fortification. En plus de notre confrontation au corpus étudié, la découverte d'une pensée du soldat-artiste Marcel S. Laurent, mobilisé, faut-il le rappeler, au fort d'Ecrouves (Séré de Rivières, Toul) en 1914, nous en convainc définitivement :

> « Dans ce vase clos où des hommes vivent enfermés, les esprits sont emportés et naviguent entre les plus folles espérances et le doute. La raison doit se tenir prudemment entre les extrêmes. »[730]

Et nous avons vu combien l'espérance, le doute et la quête de raison gardée étaient moteurs d'expression et de travail sur soi, d'autant que le vase clos évoqué par Laurent est à multiples facettes. Le poids des évolutions poliorcétiques qui se succédèrent entre la guerre de 1870 et la Seconde Guerre mondiale a un effet considérable sur la vie des hommes-béton.[731] L'apparition de l'artillerie rayée tout d'abord, qui, comme nous l'avons montré dans notre premier chapitre, poussa les ingénieurs et les architectes militaires à disperser les bastions des enceintes urbaines en forts détachés à plusieurs kilomètres des villes, la distance s'accroissant encore au gré des progrès de l'artillerie. Lorsqu'il quitte la caserne pour rejoindre son affectation, le soldat est donc soudainement coupé du lien social séculaire qui unissait jusqu'ici le défenseur aux civils défendus pour se retrouver en rase campagne, à bonne distance pédestre de toute habitation : quelques kilomètres pour les villages et parfois à plus de dix kilomètres des grandes villes.[732] L'évolution de la fortification permanente d'une base périphérique organisée autour d'une ville à une ligne continue ou semi-continue face à une frontière dans les années 1930, accroît encore la distance séparant les hommes des grands centres d'activité.

À ce premier vase clos social – assez poreux tout de même, du fait des permissions et de l'activité des villages bien plus dynamique au début du siècle dernier – maintenant les militaires entre eux et à

[729] Jean-Christophe Gouas, *L'iconographie des creutes de Froidmont et de Rouge-Maison*, Mémoire de maîtrise soutenu à l'université de Reims, 2001 (directeur de recherche : professeur François Cochet).
[730] Archives départementales de la Meurthe-et-Moselle, cote 1 J 227. Marcel S. Laurent, *Tonnerre des hommes*, op. cit., p. 16.
[731] Expression populaire dans la presse de l'Entre-deux-guerres.
[732] L'exception qui confirme la règle : le fort de Villey-le-Sec (Toul), accolé au village éponyme.

l'écart des femmes notamment, se superpose une seconde chape de plomb bien plus oppressante imputable à la crise de l'obus torpille, à savoir, l'enfouissement et le cuirassement hermétique de l'humain qui atteint son paroxysme sur la ligne Maginot où la technologie contrôle jusqu'à la pression et la qualité de l'air respiré par les équipages d'ouvrage.

Dans les faits, et au-delà des graffiti autographiques et autres traces épigraphiques universelles, le cadre de vie des fortifications contemporaines impose une iconographie qui leur est typique. En résistance aux odeurs fortes, à la luminosité cryptique, aux frottements lancinants ou aux bruits stridents, les soldats-artistes déployèrent toute une batterie de stratagèmes et de succédanés visuels. En véritables illusionnistes des profondeurs, ils tentèrent de briser les formes, les sons et les fragrances hostiles, ils essayèrent de restituer des repères et une dimension humaine au béton monochrome, humide et fuyant englobant une technologie standardisée de survie et de mort.

Avec la découverte du site de Côa[733], au Portugal, comptant des centaines de gravures rupestres exécutées à ciel ouvert voici plusieurs milliers d'années, les spécialistes des arts préhistoriques émettent la théorie séduisante selon laquelle les grottes ornées n'étaient au paléolithique qu'une composante de la créativité des chasseurs de rennes parmi beaucoup d'autres et qui est parvenue plus facilement jusqu'à nous du fait de son isolement. Dans notre cas, l'omniprésence de l'iconographie militaire et combattante sur tous les fronts et au-delà, sur tous les supports imaginables, chez l'ensemble des belligérants et quelque soit leurs aptitudes n'est pas une théorie mais un fait vérifié. Bien que l'on ne perçoive encore aujourd'hui les guerres du début du vingtième siècle qu'au travers du prisme souvent noir et blanc de la photographie ou du document audio-visuel qui nous les montrent, les soldats ont, malgré les impératifs de survie, malgré la généralisation du camouflage, usés de courbes, d'harmonie, de couleurs vives, chaudes pour embellir et symboliser le cadre matériel de leur vie quotidienne. L'iconographie retrouvée dans les fortifications contemporaines n'est donc pas un phénomène isolé mais s'inclut dans une dynamique culturelle très large, même si elle dispose de ses mécaniques propres.

L'iconographie pariétale de forteresse : un corpus rétif ?

Une réflexion embryonnaire

Malgré l'omniprésence des champs d'expression de la création militaire et combattante, les études s'y rapportant restent paradoxalement peu importantes, et ils sont le plus souvent relégués au rang d'iconographie de second ordre ou « d'ambiance » dans bon nombre d'ouvrages traitant des grands conflits contemporains. Quel livre généraliste traitant de la Grande Guerre n'arbore-t-il pas sa douille d'obus gravée ou telle page de journal de tranchée, *Le Mouchoir* ou autre *Rigol'boche*, pour évoquer le

[733] La « rivière aux mille gravures ».

quotidien du poilu de 1914-1918 et ses manifestations jugées « insolites » ? Il en est de même depuis une quinzaine d'années dans l'historiographie de la fortification contemporaine, où la peinture murale constitue l'atout émotionnel, la curiosité rapporté de l'étude *in situ*, de quantité d'articles et d'ouvrages. Malheureusement le lecteur n'obtient-il bien souvent pour toute analyse qu'une modeste légende descriptive…

Comment expliquer ce vide, là où seule l'étude des journaux[734] – il est vrai que quelques fonds archivistiques structurés ont le mérite d'exister – et de l'artisanat de tranchée[735] a évolué de manière significative depuis le milieu des années 1980 ? Certes, nous retrouvons l'émotion du photographe J.S. Cartier au contact d'un terrain bouillonnant de vestiges[736], ou l'engagement mémoriel de Frédéric Radet et Jean-Luc Kaluzco dénonçant l'ensevelissement de certaines tranchées du champ de bataille de Verdun et militant pour la sauvegarde des stèles funéraires réparties sur le sol meusien.[737] Dans la lignée des investigations de l'Association pour l'Inventaire et la Protection des Sites, créée en 1986 et plus connue aujourd'hui sous l'appellation Soissonnais 14-18[738], ces recherches aboutissent sur nombre de découvertes, rassemblées par une poignée d'autodidactes et de passionnés locaux animés par le goût du mystère, comme le furent, au XVIIIe siècle, ces aventuriers de tous bords partant à la conquête des trésors enfouis et abandonnés de l'Egypte antique, au profit des musées occidentaux…

Naturellement, ces recensements, aussi courageux et complets soient-ils, ne peuvent se suffire à eux-mêmes. À la mise au jour de sources de terrain inédites doit succéder la retranscription de cette accumulation de données, une typologie thématique, des grilles d'analyse… Force est de reconnaître qu'aujourd'hui, bien rares sont les auteurs à avoir dépassé le stade du recueil d'images. Signalons l'essai typologique de Jean-Louis Goby et Alain Hohnadel portant essentiellement sur les peintures murales des forts de la *Moselstellung* et des ouvrages de la ligne Maginot[739], ainsi que celui d'Alain Durrieu s'intéressant à l'iconographie des bunkers du Mur de l'Atlantique[740] ; ajoutons-y quelques articles isolés, une belle étude universitaire sur les gravures de deux carrières[741] et ce sera tout… L'insolite intrigue, se fixe sur la pellicule du photographe, mais ne déchaîne pas les plumes.

Tâche ardue, il est vrai, que de désacraliser cette iconographie pour la considérer avec rigueur et recul. Les pionniers du recours aux mémoires vives, aux sources orales, à la parole des témoins vivants, le savent bien – pour avoir été victimes de leur audace et pénalisés pour leur approche taxée de « journalistique » – l'emploi d'une source nouvelle surprend plus qu'elle ne convainc et met du

[734] En particulier un ouvrage certes un peu vieilli mais qui continue à être une référence : Stéphane Audoin-Rouzeau, *14-18, les combattants des tranchées*, Paris, Armand Colin Editeur, 1986.
[735] Sous la plume de Nicholas J. Saunders et Patrice Warin tout particulièrement.
[736] J.S. Cartier, *Traces de la Grande Guerre. Vestiges oubliés en Champagne-Ardennes, Lorraine et Alsace*, Paris, Editions Marival et Ministère des Anciens Combattants et Victimes de Guerre, 1994.
[737] Série de D.V.D. et livrets rassemblant les photographies de Frédéric Radet et Jean-Luc Kaluzko, rejoints par Didier Emonnot, Bruno Vintousky et Gérard Dalmaz : *Le bouclier abandonné* aux éditions Connaissance de la Meuse (2002), puis *La face cachée : Verdun* et *Verdun, secrets d'une place forte*, Louviers, aux éditions Ysec en 2005 et 2006.
[738] Dans une publication récente, Soissonnais 14-18 présente les techniques d'investigation et de recensement mises en œuvre depuis plus de vingt ans : Collectif, *Le graffiti des tranchées, graffitis, sculptures et autres traces de la Grande Guerre*, Soissonnais 14-18, 2008.
[739] Jean-Louis Goby, Alain Hohnadel, *La mémoire des forts. Peintures murales des soldats de la ligne Maginot et des forts de Metz (1914-1940)*, Metz, Editions Serpenoise, 1990.
[740] Alain Durrieu, *Des bunkers et des hommes – fresques et inscriptions du Mur de l'Atlantique*, Compte d'auteur, 2004.
[741] Jean-Christophe Gouas, *L'iconographie des creutes de Froidmont et de Rouge-Maison*, op.cit.

temps à s'imposer. Souvenons-nous aussi de la méfiance, encore pas si lointaine, des historiens médiévistes, à l'égard des travaux de leurs collègues archéologues.[742] En trente ans néanmoins, le rapport des historiens contemporanéistes à leurs sources a considérablement évolué et permis notamment aux spécialistes des phénomènes guerriers de progresser dans la compréhension de l'univers mental des combattants et des civils plongés dans un conflit. Fait inconcevable encore dans les années 1970, les historiens n'hésitent plus désormais à rencontrer les témoins oculaires, à compulser les correspondances de soldats, les dessins d'enfants ou les images, à l'instar des chercheurs de la Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine (B.D.I.C.)[743]. Et peu à peu, quelques archéologues, tels Frédéric Adam, qui travailla avec son équipe à l'exhumation de la tombe d'Alain Fournier, ou Yves Desfossés, qui milite depuis plus de dix ans pour la prise en compte d'une archéologie de la Grande Guerre, s'intéressent aux vestiges des conflits contemporains, qui, jusqu'ici, étaient considérés comme des parasites polluant les couches plus anciennes par les acteurs de l'archéologie préventive.

Dans notre cas, le problème du choix et de la mise en place d'une méthodologie est évident. Etape liminaire et déterminante, les relevés effectués sur le terrain nécessitent à eux seuls une véritable maîtrise et prise en considération de l'espace. Partir à la conquête de la fortification contemporaine ne peut décemment s'improviser. Tout d'abord, le parcours des zones de recherche peut s'avérer particulièrement dangereux. Bien souvent, les réseaux de barbelés, et en particulier les ardillons hérissent toujours leurs pointes rouillées aux abords des blocs de combat, tapis dans les nappes de résineux, tandis que de nombreuses plaques d'obstruction de puisards et autres cavités ont parfois disparu. Certaines constructions ont par ailleurs subi les outrages du temps ou plus simplement les contraintes géologiques de leur environnement. À ce titre, le parcours des *travaux 17* s'étendant sous les forts de Verdun plonge l'historien dans un monde souterrain assez proche de celui des *creutes* soissonnaises, la plupart des galeries étant inachevées et laissant apparaître une roche nue à peine étayée par quelques poutrelles vermoulues. La ligne Maginot n'est pas mieux lotie. Certains ouvrages importants, creusés dans un sol instable, sont soumis aux poussées d'une variété de gypse, l'anhydrite, disloquant les radiers et piédroits des galeries comme à l'ouvrage du Hackenberg-est, ou pire encore du Métrich. Dans ce dernier site, aujourd'hui remblayé pour raisons de sécurité, la galerie principale est en partie obstruée par une levée de roche de près de 2,50 m de hauteur, alors que l'accès à son observatoire d'artillerie – un puits d'escalier de plus de 300 marches – est littéralement concassé et rendu extrêmement difficile, sols et murs disparaissant derrière un mélange d'eau ruisselante charriant la boue de la surface, de béton déchiqueté et de coulées calcaire glissantes. Qu'elle s'effectue en

[742] Heureusement minoritaire, le scepticisme de certains universitaires rencontrés au fil de nos études, confina parfois au mépris. Nous renvoyons sans commentaires à cette réflexion que coucha sur le papier le professeur Marc Bloch, dans son ultime ouvrage, *L'étrange défaite*, Editions Gallimard, 1990, p. 147 : « Il faut toujours se méfier un peu des vieux pédagogues. Ils se sont constitués, forcément, au cours de leur vie professionnelle, tout un arsenal de schémas verbaux auxquels leur intelligence finit par s'accrocher, comme à autant de clous, parfois passablement rouillés. »

[743] Parmi les travaux phares diffusés par cet organisme : Robert Franck, Laurent Gervereau, Hans-Joachim Neyer, *La course au moderne, France-Allemagne dans l'Europe des années vingt, 1919-1933*, Paris, Musée d'Histoire contemporaine, Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, 1992.

surface ou au cœur des forteresses, la collecte d'informations nécessite donc, outre l'obtention d'un sésame pour l'autorisation de prospection, une bonne préparation physique et un équipement adapté, parmi lequel figure en premier lieu l'éclairage artificiel.

Les relevés effectués *in situ* constituent une étape cruciale de la recherche, car la moindre erreur risque d'avoir des conséquences sur l'analyse finale. Nous touchons ici à un point essentiel de notre travail. À aucun moment ou presque, il ne fut question de se présenter dans un centre d'archives pour consulter le précieux carton renfermant les photographies des peintures murales de tel ou tel site fortifié. À l'exception de quelques prises de vue réalisées par le capitaine Philippe Truttmann et le photographe Boboli pour l'E.C.P.A. à la fin des années 1960, cette documentation n'est recensée nulle part, ni dans les fonds militaires, ni dans les centres d'archives départementaux. C'est à l'historien lui-même d'investir les fortifications et de se créer son propre fonds documentaire, sa propre classification, soit d'organiser au préalable ses propres archives !

Il est par contre un outil indispensable et aisément accessible, en particulier au Service Historique de la Défense : les plans détaillés des ouvrages, des blocs de combat et les cartes d'état-major permettant de localiser une partie des entités de la fortification légère (petits blockhaus, etc.). Conjugués aux cartes I.G.N. actuelles – série bleue, échelle 1/25000[e744]– ces documents cartographiques nous permirent d'explorer le terrain avec précision, chaque journée étant dédiée au parcours de quelques cellules du damier tracé sur la carte et indiquant notre progression. Notre zone d'étude ainsi balisée et arpentée, se compose de 12 groupes fortifiés (occupant chacun une surface de 80 à 250 hectares), 77 forts, 60 ouvrages et une centaine d'abris, construits et occupés avant, pendant et après la Première Guerre mondiale, ainsi que de 53 ouvrages – 22 gros ouvrages d'artillerie de 5 à 19 blocs, 31 petits ouvrages d'infanterie de 1 à 6 blocs, reliés ou non par galeries souterraines – et 288 monolithes C.O.R.F. – casemates, abris et observatoires composant l'ossature de la ligne Maginot. À ce champ principal s'ajoute les quelque 6 000 petits blocs de la fortification légère réalisés à toutes les époques pour renforcer la fortification permanente.[745] Dans une moindre mesure, nous avons également mené quelques voyages d'étude, à titre d'enrichissement et de comparaison, vers les systèmes fortifiés contemporains européens, sur l'*Atlantikwall*, le *Südwall*, quelques rares vestiges du *Westwall*, la fortification belge implantée autour de Liège, les positions de montagne suisse, les sites italiens du Mont Cenis et la « ligne Maginot » tchèque inspirée de la fortification française.

Intéressons-nous maintenant aux subtilités du travail de terrain. Une fois le blockhaus, la casemate ou le gros ouvrage répertorié et localisé, la prospection peut commencer. Si l'examen se concentre sur les petits blocs de la fortification légère – construits par la Main d'œuvre Militaire (M.O.M.) le plus souvent – l'équipement embarqué prend rapidement la forme d'un sérieux impedimenta. Nous en

[744] 1 cm = 250 mètres.

[745] Dans le cadre du *dossier de restructuration du patrimoine foncier de l'armée* lancé après la Seconde Guerre mondiale et confié à l'Inspecteur du Génie Dromard, un total de 40 000 blocs, de tous types et toutes natures, toutes fortifications contemporaines confondues, est comptabilisé par les services du Génie dans le nord-est de la France. D'après leurs calculs récents, Pierre Martin et Pierre Grain en arrivent à la conclusion que de Dunkerque à la Corse, 19 600 blocs de toutes tailles ont été coulés pour protéger la frontière orientale de la France entre 1928 et 1940. Pierre Martin et Pierre Grain, *La ligne Maginot, cette inconnue*, Publibook, 2009.

avons effectivement touché un mot dans notre premier chapitre, la végétation a repris ses droits autour des fortifications. Au cœur comme en lisière des luxuriantes forêts lorraines et alsaciennes, la machette fut assurément un outil de choix pour vaincre les épines noires et ronces empêchant l'accès de petits P.C. de compagnie semi-enterrés – parfois si bien dissimulés et… reportés sur les cartes qu'il nous fallut plusieurs heures pour les localiser – ou de blocs anti-char. Souvent aussi, le béton même est envahi par la terre, qu'il faut évacuer à la pelle, et par la végétation, sous la forme de lianes et de mousses épaisses qui nécessitent d'être grattées à la spatule pour entrevoir la présence ou non d'une gravure ou d'un cartouche de construction.[746] Si un marquage est découvert au terme de cette première approche, le recours à la brosse métallique puis à poils doux met au jour les détails de la gravure ou du moulage. Pour finir et selon les cas, l'application d'une substance liquide peut également permettre de faire ressortir certaines teintes invisibles à l'œil nu par temps sec. Bien entendu, un bon éclairage est de mise pour la fouille intérieure, cependant limitée à quelques mètres carrés de surface dans le cas de la fortification M.O.M.. La fouille des ouvrages est indubitablement différente. À de rares exceptions près – le groupe fortifié La Marne (Moselstellung, Metz) où la galerie principale est obstruée par un « bouchon » de boue qu'il faut franchir en rampant, l'ouvrage du Chesnois (ligne Maginot, Montmédy) dont l'accès au « dessous » n'est accordé qu'aux sveltes carrures disposant de notions de descente en rappel – l'équipement peut s'alléger. Une fois l'entrée franchie, la durée de prospection est comprise entre deux heures pour les sites de moindre importance – les ouvrages monolithes par exemple – et une vingtaine d'heures, voire davantage pour les forts ou les gros ouvrages d'artillerie.[747] Dans ces conditions, l'éclairage artificiel est naturellement renforcé, même dans les ouvrages ouverts au public qui recèlent de nombreuses surfaces non couvertes par la lumière des hublots électriques. La lampe torche traditionnelle alimentée par une pile de six volts est incontournable en la matière mais ne suffit pas toujours pour inspecter les piédroits et voûtes des souterrains. Lorsque le revêtement est par exemple en pierre de taille, il ne faut pas hésiter à employer un projecteur – une puissance de 2 000 000 de candelas est suffisante – pour dispenser une lumière rasante qui fera apparaître les gravures finement incisées et difficilement visibles sous un éclairage frontal. La lumière noire constitue également un atout majeur, car elle permet de localiser certaines inscriptions invisibles à la lumière ambiante ou des compositions disparues sous une mince couche de chaux.

Que l'on se trouve devant un cartouche de construction exécuté à l'air libre ou une peinture murale découverte à quarante mètres sous la surface du sol, l'étape de la prise de vue est déterminante. En cela, l'apport des nouvelles technologies du numérique ouvre des perspectives quasi illimitées. Comment imaginer immortaliser dans toutes leurs subtilités l'iconographie des systèmes fortifiés contemporains avec un appareil photographique argentique ? Au problème du format – pellicules 36 poses au maximum – et de son coût, s'ajoute celui d'un bon développement et les inévitables

[746] La présence de peintures murales et de graffiti est plutôt rare dans la fortification légère. Michaël Séramour, *Blockhaus ornés des systèmes fortifiés lorrains et alsaciens, 1914-1940*, Editions Fensch Vallée, 2008.
[747] Plus d'une trentaine d'heures sont nécessaires pour examiner sérieusement l'ensemble du Hochwald (ligne Maginot, Haguenau) par exemple, ou encore l'ouvrage du Hackenberg (19 blocs reliés par galeries dont le réseau total atteint huit kilomètres).

« ratages » qui imposent de revenir sur le terrain pour recommencer son travail de prise de vue, ce qui n'est pas toujours possible compte tenu des contingences liées à l'accessibilité de certaines zones. Un bref calcul nous a d'ailleurs permis de conclure qu'en travaillant avec un appareil argentique, environ 600 pellicules de 36 poses auraient été utilisées pour atteindre le volume documentaire obtenu avec les moyens modernes.[748] Aussi ne nous paraît-il pas exagéré d'affirmer que l'apparition et le développement de l'appareil photographique numérique rend possible ce type d'étude sans restriction : des centaines de photographies peuvent être stockées sur une carte mémoire, qui va au passage enregistrer automatiquement la date et l'heure de chaque prise de vue, alors que la présence d'un écran LCD à l'arrière de ces instruments offre une possibilité de contrôle et de rectification du relevé photographique – atténuation du flash, changement d'angle, etc.

Une solide prise de note, une localisation du sujet sur nos plans afin de savoir instantanément si l'œuvre trônait dans une chambre troupe ou un mess d'officier, suivie d'une observation de l'environnement pour vérifier la véracité dudit plan, et la prise de dimensions clôt le relevé, l'opération étant reproduite chaque fois que nécessaire et parfois filmée.

La collecte des données passée, vient le moment de classer ces dernières. De retour dans son environnement familier, devant son bureau et aux côtés de sa bibliothèque personnelle, l'historien doit organiser sa documentation à chaud, dans la mesure du possible. Là encore, les supports technologiques proposés par l'informatique sont mis à l'épreuve. La rapidité et la maniabilité des systèmes d'exploitation actuels permettent de transférer en quelques clics de souris les photographies de l'appareil sur l'ordinateur, puis de les regrouper en dossiers. Comme nous l'avons laissé entendre, la date et l'heure de la prise de vue sont automatiquement enregistrées dans ses « propriétés », qui peuvent à l'occasion être sinon revues, du moins augmentées – nom de l'auteur du cliché, bande de texte disponible pour une légende, inscription de caractéristiques techniques telles que les dimensions de la peinture et sa localisation. Enfin, les logiciels de traitement d'image – nous sommes pour notre part très familier des programmes *Picture's it* et *Adobe Photophop* – proposent une palette d'outils très utiles pour rendre lisible une inscription partiellement effacée grâce au contrôle de la luminosité et des contrastes. L'ordinateur devient un véritable laboratoire d'analyse et de mise à l'épreuve du corpus photographique constitué.

L'ultime étape, ô combien délicate, de ce processus, est l'interprétation des données recueillies. La démarche initiale, on l'aura compris, est heuristique. Certaines des méthodes précédentes sont directement inspirées du travail des archéologues et des archivistes. L'analyse des traces recensées ne s'improvise pas davantage. Après nous être imprégnés des travaux des historiens de l'art, des sémiologues[749] et de quelques chercheurs spécialisés, tel Michel Pastoureau, dans l'histoire de

[748] Tous les photographes émérites rencontrés arpentant la fortification depuis près de trente ans, de Michel Mansuy à Jean-Louis Nospeld avouent avoir laissé de côté certaines peintures et bon nombre de graffiti pour privilégier d'autres sujets au cours de leurs pérégrinations.
[749] Notons René Alleau, *La science des symboles*, Paris, Bibliothèque scientifique Payot, 1996 ; Martine Joly, *L'image et son interprétation*, Paris, Nathan, 2002.

couleurs[750], nous nous sommes tourné vers les travaux de la B.D.I.C. et en particulier de Laurent Gervereau, qui dirigea récemment la publication du premier « dictionnaire mondial des images » et est l'auteur d'un ouvrage méthodologique de référence, « Voir, comprendre, analyser les images ».[751] Sa grille de lecture, divisée en trois parties – description, contexte et interprétation[752] – nous a paru bien adaptée à notre corpus moyennant quelques adaptations. Nonobstant, nous n'avons pas opté pour une interdisciplinarité totale et irraisonnée de ces grilles d'analyse, adoptant avant tout un regard d'historien sur cette iconographie spécifique, singulièrement ancré sur le contexte de création et perception. Naturellement, nous ne sommes pas restés insensible à l'approche de l'histoire de l'art, dont les outils d'expertise des styles graphiques et artistiques se sont avérés précieux, ou de la sémiotique, moyennant tout de même quelques restrictions. Il ne nous a pas semblé opportun, par exemple, d'insister sur les couleurs choisies par les soldats-artistes, d'une part parce que ces derniers fabriquaient le plus souvent eux-mêmes leurs enduits avec des moyens du bord plus que limités[753], d'autre part parce qu'il faut bien faire le distinguo entre le relevé photographique effectué avec un flash neutre qui fait ressortir les couleurs comme au grand jour, et le contexte réel de création et de perception que nous évoquions plus haut : sous terre, dans des forts ou ouvrages éclairés par une lumière artificielle, la dominante jaune de la fée électricité est de mise partout, « écrasant » la vitalité des teintes employées par les peintres. D'où notre prudence en la matière, pour éviter toute surinterprétation.

Toutes ces contraintes physiques, techniques et méthodologiques longuement exposées ci-dessus permettent de mieux comprendre le mutisme historiographique relatif à l'étude de l'iconographie pariétale de forteresse. Mais elles ne sont pas les seules entraves à ce type de recherches. Que nous dit Stéphane Audoin-Rouzeau, lorsqu'il décide, dans l'un de ses premiers ouvrages, d'exploiter les journaux de tranchée pour approcher la réalité quotidienne des combattants de 1914-1918 ? Il parle de la transformation de certaines réalités, d'autant plus aisée que « les anciens combattants se sont érigés en historiens exclusifs de leur expérience de guerre », tout en précisant que par manque de renouvellement, « bien des idées reçues subsistent encore sur les hommes qui occupèrent les tranchées ». Bien entendu, ces écrits désormais un peu datés sont aujourd'hui à nuancer tant l'approche générale du fait guerrier a évolué ces quinze dernières années, mais nous fûmes pour notre part, dans l'étude des microcosmes de forteresse, bel et bien confronté au schéma mémoriel verrouillé exposé par Stéphane Audoin-Rouzeau en 1986.[754]

Arrêtons-nous donc un instant sur ce que fut, des années 1920 aux années 1970, « l'historiographie réservée » de la Grande Guerre. Naturellement, le chercheur ne peut s'y appuyer

[750] Michel Pastoureau, Dominique Simonnet, *Le petit livre des couleurs*, Paris, Panama / essais, 2005.
[751] Laurent Gervereau, *Voir, comprendre, analyser les images*, Paris, Editions La Découverte, 2000.
[752] Voir catalogues des tomes II, III et IV.
[753] Le célèbre dessinateur animalier Romain Simon, qui fit ses classes à Bitche avant d'être mobilisé comme artilleur à l'ouvrage du Simserhof (ligne Maginot, Rohrbach) en 1939-1940, nous expliquait qu'il confectionnait sa peinture à base de poudre de couleur et de gomme arabique…
[754] Stéphane Audoin-Rouzeau, *14-18, Les combattants des tranchées*, Paris, Armand Colin Editeur, 1986.

exclusivement pour approcher les champs d'expression du soldat, dans la tranchée comme dans la creute. Dans un quotidien présenté comme indissociable du sang, de la souffrance et du danger, quelle place pour l'artisanat de tranchée ou l'iconographie rupestre face aux « gueules cassées » et à la démesure des décomptes funèbres ? Outre la place, quel intérêt pour le combattant d'évoquer la banalité de son quotidien et ses manifestations hétérogènes, si ce n'est pour faire paraître une frêle éclaircie d'humanité à son récit, maigre échappatoire d'une mort omniprésente. Heureusement, le regain d'intérêt suscité par la Grande Guerre a engendré dernièrement un véritable raz de marée de publications de carnets personnels et de correspondances de combattants – se posant donc non plus en historiens mais en témoins posthumes – souvent présentés à l'état brut et proposant une source de première main et de premier ordre aux historiens – et il est fort à parier que le pic de montée en puissance du phénomène est devant nous, avec l'approche des commémorations du centenaire des combats qui occupera une bonne partie des années 2010.

Plus ennuyeux pour nous est l'occultation mémorielle résultant de cette « historiographie réservée », car cette dernière ne dissimula pas qu'une partie du quotidien de ceux qui l'ont vécu, elle dérobât également celui d'autres catégories. Si les troupes coloniales n'ont par exemple fait l'objet que d'études tardives, d'autres groupes sont purement et simplement restés dans l'ombre, à l'image des territoriaux et des garnisons, directement concernés par notre étude. Or, si nous parvenons à quérir des informations sur certaines périodes de l'occupation des forts de Douaumont, Vaux, voire de quelques abris en superposant les témoignages manuscrits, le service des autres organes de la fortification verdunoise nous échappe assez largement. Inutile de préciser ce qu'il en est pour le reste du système Séré de Rivières… La situation n'est guère plus engageante côté allemand, où les garnisons des *Festen* de Thionville, Metz et Strasbourg ont cumulé les handicaps mémoriels. Vaincues, embusquées dans une fortification qui n'a pas connu l'épreuve du feu et donc *n'a servi à rien* aux yeux des non-initiés, ces garnisons et avec elles leur mémoire disparaissent après 1918. Reléguées au rang de mauvais souvenirs, isolées en dehors des cités et submergées d'une gangue végétale, les fortifications allemandes n'ont été redécouvertes que bien tardivement, grâce à la ténacité d'une poignée de bénévoles. Encore aujourd'hui, il nous est difficile de percevoir leurs occupants, comme s'il manquait à notre microscope une lentille suffisamment puissante pour passer sous l'échelle de la compagnie et approcher les hommes dans leur individualité. En clair, cette superposition des couches mémorielles, et la disparition « dans l'œuf » des plus fragiles, se traduisent tout naturellement par un vide archivistique qui rend difficile – mais pas impossible – la redécouverte des systèmes fortifiés de la Grande Guerre et bien entendu de leur iconographie.

D'une guerre à l'autre, pour la ligne Maginot, la mémoire continue de jouer un rôle non négligeable dans l'approche de notre sujet. À l'historiographie de la Première Guerre mondiale réservée aux seuls anciens combattants pour les aspects humains, s'ajoute ici une « historiographie de la réhabilitation » qui a longtemps occulté l'individu et ses conditions de vie au profit de messages revendicatifs forts. Le traitement du patrimoine pictural de la ligne Maginot se veut en effet beaucoup

plus sensible. Si personne ne songe à remettre en cause – par l'évocation de l'artisanat de tranchée par exemple – le sacrifice des soldats de la Grande Guerre, il n'en est pas de même pour leurs cadets de la ligne Maginot, qui ont contracté à leur corps défendant une image bien plus trouble suite à la Débâcle.

Comme pour l'ensemble des soldats de 1940, le retour de captivité s'est fait sans gloire et parfois dans la douleur.[755] La maigre satisfaction d'avoir résisté plus d'une semaine après l'armistice, et d'avoir été pris les armes à la main ne suffit pas à apaiser ceux qui ont perdu leur jeunesse dans les camps, tandis que quelques-uns cherchent tout de même à exister autour de l'offensive du Warndt – lancée en avant de la ligne Maginot en septembre 1939 – en créant une Amicale. Ce n'est que trente ans plus tard, alors que par extension l'association regroupe l'ensemble des Anciens de la ligne Maginot, qu'un journaliste du Républicain lorrain, pris de passion pour le destin des troupes de forteresse, décida d'en écrire l'histoire, à travers une monumentale trilogie qui fait toujours autorité. Et Roger Bruge ne fut pas seul sur ce terrain puisque quelques auteurs civils et militaires participèrent à cette « historiographie de la réhabilitation » sur le plan technique, dont Jean-Yves Mary et le commandant Philippe Truttmann.[756]

Aujourd'hui, alors qu'il ne se passe pas un trimestre sans que ne paraisse un article, que la sauvegarde de la ligne Maginot a périclité ces vingt dernières années[757] et que s'est constituée une encyclopédie sur la question[758], le quotidien des hommes qui l'ont servie reste peu abordé. Incontestablement, l'énorme travail de dépouillage entrepris par les autodidactes de la question nous permet d'avoir une connaissance unifomologique et régimentaire de premier ordre. Mais au-delà de la masse collective, des numéros et des couleurs, force est de reconnaître que le quotidien du soldat ne se détache que très rarement des clichés.

Il est en effet particulièrement intéressant de constater que la parole n'a été que rarement donnée aux « sans grades ». La consultation des sources mémorielles utilisées par Roger Bruge est à ce titre évocatrice : aucun simple soldat ne figure dans ses listes, là où lieutenants et capitaines sont largement représentés. Et si cela est certes logique pour une étude qui nécessite des regards d'ensemble, il est plus surprenant de constater que la manière d'aborder la question n'a quasiment pas évolué en quarante ans. Il suffit de compulser les nombreuses monographies disponibles de nos jours dans la presse militaire, pour s'apercevoir que les rapports d'officiers et les plans du Génie prennent toujours le pas sur le témoignage du simple soldat, cantonné à jouer les témoins d'ambiance d'une Drôle de Guerre truffée d'anecdote dont le seul intérêt apparent – et voulu comme tel – est de conduire au désastre de 1940.

Pour décharge, il faut bien dire que les anciens combattants ont longtemps eux-mêmes rechigné à évoquer ce qu'ils considéraient comme la banalité de leur quotidien. Lorsque nous retrouvâmes le fils du lieutenant Alfred Cagnard pour le questionner sur les nombreuses peintures murales retrouvées

[755] François Cochet, *Les exclus de la victoire, histoire des prisonniers de guerre, déportés et S.T.O. (1945-1985)*, Bruxelles, Kronos, 1992.
[756] Nous en avons parlé plus en détail dans le chapitre 1.
[757] Michaël Séramour, *La ligne Maginot de 1945 à nos jours*, Strasbourg, Jean-Pierre Gyss éditeur, 2006.
[758] Jean-Yves Mary, Alain Hohnadel, Jacques Sicart, *Hommes et ouvrages de la ligne Maginot*, Paris, Histoire et Collections, 2000-2009, 5 tomes.

dans l'ouvrage où servit son père en 1940 – Soetrich – celui-ci nous répondit que lorsqu'il se proposa, dans les années 1990, de lui offrir l'ouvrage « La mémoire des forts »[759], récemment paru, il rejeta l'idée avec dédain, ne voyant aucunement l'intérêt de faire état de ces productions picturales. Dans le même esprit, l'ancien sergent Compiègne nous confirma que quelques soldats « peinturluraient sans plus » à l'Annexe sud de Coume ; le docteur Hurter, du Simserhof, acceptant quant à lui d'aborder non sans colère les « petites peintures insignifiantes » du Simserhof… Pour certains, le drame fut trop grand et l'affaire entendue : juin 1940 a tué la Drôle de Guerre. D'ailleurs, un historien de l'importance d'Henri Amouroux ne dit pas autre chose, lorsqu'il stigmatise sévèrement et avec insistance les journaux du front qu'il juge « d'une médiocrité encore plus consternante que les programmes du Théâtre aux armées », et d'ajouter, « sans doute n'y a-t-il rien à dire mais, ce rien, Le Bigorneau, l'Anticafard, Le Goujon mobilisé, Le Tireur debout, Le Barbu, Le Percutant, La Jument mécanisée et autre Ecot du Canon le disent mal. L'humour est de quatrième ordre ».[760] Jugement de valeur repoussant *de facto* toute velléité d'analyse scientifique ! Un dernier exemple très concret permet encore d'étayer ce climat de désintérêt pour ne pas dire d'anathème. En octobre 1980, le docteur Caffiaux, ancien médecin d'ouvrage fraîchement promu président de la Section Nord de l'Association Nationale des Anciens Combattants de la Ligne Maginot (A.N.A.C.L.M.) fait paraître un article dans le bulletin de liaison de cette dernière, sur le thème de la « vie quotidienne en forteresse », dont voici un extrait :

> « Comment la vie de tous les jours se caractérisait-elle ?
>
> À ce point de vue, un facteur important a été le caractère rude de l'hiver 1939-1940 au cours duquel le thermomètre à ma connaissance descendit à – 30° au-dessous de zéro. (…) Qui ne revoit le pain, équitablement partagé, moitié-moitié avec les rats et généreusement recouvert de moisissure d'un vert espérance tout à fait approprié ? Le vin gelé fondait dans une grande cuve, tourné à l'aide de branches d'arbres agglutinant des masses de tanin ressemblant à des pruneaux.
>
> Faut-il rappeler les mœurs, peut-être pittoresques, mais rudes assurément ? Je préfère pour aujourd'hui évoquer ce que l'on pourrait nommer avec quelque euphémisme, nos distractions. Il y eut la capture d'un espion qui émettait des signaux lumineux à l'arrière de l'ouvrage. Il y eut le volontaire. Il avait souhaité être parachutiste. Il fut parachuté chez nous. Il y eut les artistes. C'est ainsi que l'un me sculpta une canne. Un autre fit mon portrait au crayon. Un autre jouait un hymne patriotique avec un instrument dont je ne puis préciser davantage la nature. Un autre enfin prédisait l'avenir… Mais qu'on ne s'y trompe pas. La vie était pénible malgré le profond sentiment de fraternité qui nous unissait. »[761]

Voici condensé l'un des rarissimes témoignages publié dans ce bulletin laissant de côté la campagne de 1940 et l'Armistice. Sans ambiguïté, et sous l'intitulé « n'exagérons rien », la rédaction

[759] Jean-Louis Goby, Alain Hohnadel, *La mémoire des forts*, Metz, Editions Serpenoise, 1990.
[760] Henri Amouroux, *Le peuple du désastre*, Paris, Editions Fayard, 1978, p. 240-241.
[761] Fonds privés, *Bulletin de liaison des Anciens Combattants de la ligne Maginot et des Intervalles*, n°16 d'octobre 1980.

– tout en précisant que le témoignage du docteur Caffiaux a provoqué de « nombreuses et vives réactions » – laisse les coudées franches à l'un de ses membres le numéro suivant pour remettre en place l'imprudent, allant jusqu'à discuter la mémoire de l'intervenant[762] : la plainte, quelle qu'elle soit, n'est admissible que si elle est relative aux souffrances du combat, un peu comme si le soldat de forteresse n'avait pas le droit d'évoquer la pénibilité de son enfermement et de son quotidien mais aussi ses joies, eu égard à la cause générale. Plus que la réponse, plus que la vivacité que sous-entend la rédaction du bulletin par rapport à un témoignage somme toute assez commun, mais que les messages revendicatifs de l'A.N.A.C.L.M. ne peuvent intégrer – rappelons qu'en pleine période électorale précédant les élections présidentielles de 1981, l'Association est parvenue à faire inaugurer une plaque aux Invalides et un mémorial des troupes de forteresse portant une citation du secrétaire d'état aux Anciens Combattants Maurice Plantier, déclarant que les équipages d'ouvrage furent les premiers résistants – c'est le rejet de ce même type de témoignages par certains porteurs plus jeunes de ces mots d'ordre, qui sclérosa longtemps notre perception des troupes de forteresse.

Toute la difficulté est donc d'assimiler les acquis indéniables et justifiés d'une iconographie de la réhabilitation patiemment construite tout en déconstruisant une part de mémoire bâtie sur des fondations bien trop rigides pour supporter les secousses des sensibilités humaines. Pour ce faire, la seule solution valable est de dénicher des sources inédites, sortant du cadre des rapports officiels, et surtout de prendre son bâton de pèlerin pour retrouver et établir un contact avec les témoins de tous rangs demeurés dans l'ombre et affiliés ou non à un mouvement revendicatif.

Du temps et des hommes : un corpus fiable ?

Le temps a fait son œuvre, bien qu'il ne semble avoir aucune prise, par exemple, sur les œuvres exécutées par l'adjudant d'artillerie Willi Reue, dans une chambrée de la *Feste* Luitpold en 1915 (*ci-dessous*). Certes, notre corpus est à l'abri de la lumière, mais pas de l'humidité ambiante et de ses conséquences directes, tel l'effritement du béton provoquant des coulées calcaires ou la formation de salpêtre et autres moisissures sur la peinture même ; bien entendu, l'exposition répétée aux flashs photographiques de tout à chacun n'arrange guère les choses. Pourtant, excepté de très rares cas avérés[763], ces conditions ne sont – pour l'heure tout du moins – guère suffisantes pour avoir entièrement raison d'une huile murale[764], même si elles provoquent parfois d'irréversibles dommages. Bien plus néfastes sont les actes de vandalisme gratuits voire… réfléchis, car, si contrairement aux sculptures des creutes, la peinture murale ou le graffiti s'avèrent perméables aux récupérations sauvages, certains n'ont pas hésité par le passé à pousser le pis aller en dégradant certaines œuvres par

[762] Fonds privés. Réponse de Monsieur Huant in *Bulletin de liaison des Anciens Combattants de la ligne Maginot et des Intervalles*, n°18, avril 1981.
[763] Bloc 1 du P.O. d'Aumetz (Ligne Maginot, S.F. Crusnes) : trois peintures n'ont laissé d'elles que quelques plaques de couleur complètement délavées.
[764] Seule l'association préservant le petit ouvrage du Bois de Bousse (ligne Maginot, S.F. Boulay) et les gestionnaires du musée du Simserhof (ligne Maginot, S.F. Rohrbach) ont pris des mesures draconiennes à l'attention des touristes quant à la présence d'appareils photographiques dans l'enceinte de leur site.

soucis d'exclusivité photographique. C'est incontestablement ce qui s'est produit dans l'*infanterie werk* Mey (Moselstellung, Metz), où les œuvres ont été consciencieusement caviardées à la peinture noire à la fin des années 1980 ou dans le fort du Randouillet qui a perdu son insigne de l'ouvrage du Janus (ligne Maginot, S.F. Dauphiné) détruit à coups de masse – malgré un graffiti de passionné implorant la bienveillance des visiteurs ! Cela reste fort heureusement aussi l'exception, et les graffiteurs contemporains se montrent la plupart du temps assez inoffensifs[765], même si chaque année passée porte son lot de dégradations supplémentaires.

Si l'altération naturelle et les dommages humains fragilisent notre corpus et en entravent notre perception, l'histoire stratégique des systèmes fortifiés n'a pas non plus été sans conséquence sur notre sujet. Le système Séré de Rivières n'est pas concerné ici, puisqu'abandonné dès l'Entre-deux-guerres et très partiellement occupé en juin 1940. Seules sont à déplorer quelques opérations de ferraillage sous l'Occupation, notamment de tourelles et de leurs panoramas de tir à jamais disparus, mais dont nous retrouvons la trace dans les écrits, en particulier ceux du capitaine-médecin Voivenel découvrant la tourelle de 75 du fort de Marre en février 1916.[766] Le cas de la fortification allemande est par contre beaucoup plus intéressant. À l'image des forts français susmentionnés, les places fortes de Thionville, Metz et Strasbourg ne sont plus entretenues après la Seconde Guerre mondiale.[767] Il n'y a qu'une caserne de la *Feste* Von der Goltz (groupe d'Ars-Laquenexy) qui ait été entièrement réaménagée par la *Canadian Air Force* et son état-major pendant la Guerre Froide[768], tandis que quelques hectares de terrain – *Festen* Lothringen et Leipzig – sont réoccupés plus tardivement par les Français qui y installent des bases radars. Mais là n'est pas notre intérêt, car eu égard à ces aménagements, la perte occasionnée – si perte il y a – est mineure par rapport à la tenue de l'ensemble… Il faut dire qu'à moins d'abattre les murs, les détériorations laissent inexorablement des traces, décelables à l'œil nu ou à la lumière noire. En réalité, c'est bien plus tôt que se porte notre attention, dans l'Entre-deux-guerres et surtout en 1939-1940, alors que toutes les fortifications ex-allemandes abritent états-majors et batteries d'artillerie postés en arrière – Thionville et Metz – ou sur la ligne Maginot – Strasbourg – et les conséquences de cette confrontation avec l'iconographie léguée par les aînés des adversaires d'alors.

À l'image de la tour Bismarck, l'Armistice de 1918 conduit à une série de lapidations des monuments prussiens sur fond d'expulsion de la communauté allemande installée à Metz. Paradoxalement, cette reprise en main semble ne s'être que très partiellement communiquée à l'iconographie de la fortification abandonnée par les Allemands, d'autant qu'il paraît particulièrement délicat de faire la distinction entre les dégâts imputables aux Français et le plausible et symbolique

[765] La plupart étant éloignés des villes, il faut reconnaître que les ouvrages importants restent difficiles d'accès sans équipement approprié, peut-être ceci explique-t-il cela…

[766] « Je rôde dans le fort dès le matin. Il contient une quarantaine d'artilleurs du 5e, de braves territoriaux. Il ne possède plus que deux pièces de 75 jumelées dans la tourelle. (…) Le maréchal des logis entre avec moi ; trois cases ; à l'intérieur de la deuxième – de bas en haut – se trouve un panorama circulaire en couleurs sur lequel glisse une pièce de cuivre qui permet le tir indirect. » Paul Voivenel, *À Verdun avec la 67e D.R.*, Presses Universitaires de Nancy, 1991, p.28-29.

[767] Pendant laquelle la caserne de l'ouvrage de Mercy (*Feste* Von der Goltz) explose des suites d'un bombardement américain, tandis que la caserne sud-ouest de la *Feste* Kronprinz est dynamitée.

[768] De la tapisserie et de la moquette attestent encore de cette occupation.

« sabordage pictural » auquel les garnisons sur le départ auraient pu se livrer, pour éviter que les blasons ne tombent entre les mains de l'ennemi…[769]

Quoi qu'il en soit, nous pouvons affirmer qu'aucune campagne de destruction systématique n'a été lancée par les Français, pas même pendant la Drôle de Guerre, alors que la fortification messine abrite de nouvelles garnisons, cette fois engagées contre l'Allemagne. Il n'est guère qu'aux *Festen* Wagner et Kaiserin – devenues groupes fortifiés L'Aisne et Jeanne d'Arc – que le grattage ait pris quelque ampleur, sans jamais être total. Même les blasons de la dynastie impériale sculptés sur les façades de certaines casernes n'ont aucunement attiré la vindicte française, excepté à Jeanne d'Arc, où les bas-reliefs des armoiries de l'Impératrice ont été endommagés par un tir à bout portant. Le plus souvent en effet, l'iconographie allemande de la Grande Guerre a été, sinon respectée, du moins épargnée. La cohabitation avec cette mémoire ne semble s'être traduite que par des détériorations bâclées et isolées, mais surtout par une totale indifférence, conduisant par exemple les sapeurs du Génie à faire passer leurs câbles électriques au travers des peintures allemandes – groupe fortifié L'Yser, L'Aisne – un peu comme si cet ensemble pictural faisait « partie des meubles » comme le suggère le capitaine Pierre Waline, qui occupe une *Feste* avec l'état-major du 165e R.A.P. :

> « Il n'y fait pas toujours très chaud, car le fort n'a pas de chauffage central. Par contre, la ventilation est convenablement assurée par la centrale électrique, qui fournit aussi la lumière. On y montre au visiteur diverses curiosités : les grandes marmites allemandes des cuisines, prévues pour 1 500 ou 2 000 rations, auxquelles les cuistots de la 7e préfèrent leurs lessiveuses et leurs " cuisinières " ; un foyer-cantine installé dans une salle que décora de fresques en couleur un artiste ici domicilié entre 1914 et 1918, maladroits dessins ayant pour principal sujet le « gulaschkanon » ; de petits monuments allemands érigés à la même époque, ou même avant 1914, à l'occasion d'une visite du Kronprinz, dont le fort portait le nom. »[770]

Pour autant, cette indifférence s'avère moins marquée lorsqu'il s'agit pour les Français de s'approprier, à leur tour, les parois des groupes fortifiés dont ils sont les nouveaux occupants, comme s'ils cherchaient à se différencier, par leurs choix thématiques et stylistiques aux peintres allemands de 1914-1918. Cette distance, le capitaine Albert Dechancé, la signale dans une « lettre ouverte à ceux d'en face » qu'il fait paraître dans un numéro du *Pied Lourd*, journal du 165e Régiment d'Artillerie de Position occupant les *Festen* et dont il est le fondateur :

> « Les forts, que tes frères ont construits ne sont pas mal : c'est massif, costaud, kollossal : mais ils ont oublié des tas de trucs là dedans : ça serait un peu long à t'expliquer et puis tu ne comprendrais peut-être pas.

[769] Il est tout aussi délicat de déterminer si les G.I.'s au contact des fortifications fin 1944, ont également contribué aux détériorations observées, la seule certitude se posant sur leur faible ampleur.
[770] S.H.D. ; Pierre Waline (capitaine, adjoint au colonel commandant le 165e R.A.P.), *Historique du 165e R.A.P.* (août 1939-juin 1940).

D'abord je ne peux pas t'expliquer, mais ton béton est humide et triste : les fresques coloriées, que tu y as laissées sont lourdes et bêtes, tes personnages ont des gueules de brutes. »[771]

Nous n'avons cependant observé qu'une seule superposition directe, dans une chambrée de la caserne centrale du groupe fortifié l'Yser, où une série de peintures exécutée en 1915 a été recouverte d'un voile rosé, sur lequel un soldat créatif français a réalisé un nu académique. Partout ailleurs, iconographies allemandes et françaises ne se mélangent jamais : phénomène de cohabitation passive déjà perceptible dans les creutes, malgré de successives occupations « à chaud ».[772]

Sur la ligne Maginot, les Allemands adoptent une attitude similaire dans les quelques ouvrages qu'ils parviennent à réduire au cours de la Campagne de mai-juin 1940, et ici aussi, seuls les impératifs stratégiques les ont conduits – une fois la France vaincue – à raser les casernes souterraines d'une poignée d'ouvrages, pour y installer des usines ou des dépôts pendant l'Occupation. Après-guerre, les ouvrages de Rochonvillers et de Molvange sont à leur tour transformés en P.C., pour l'O.T.A.N. dans les années 1960, puis pour la Ière Armée française de 1981 à 1998. Si la caserne de Molvange est entièrement restaurée, la modernisation du site de Rochonvillers n'a aucune conséquence sur les remarquables huiles murales que comptent le site, les peintres allant jusqu'à les éviter soigneusement. Parallèlement, l'aliénation des unités plus réduites de la ligne Maginot dès la fin des années 1960 conduit au ferraillage et au remblaiement de certains sites, souvent partiel, rarement total. Concrètement donc, six gros ouvrages sur les vingt-deux que compte la ligne Maginot sont amputés des cloisons de leur caserne – Rochonvillers, Métrich, Hackenberg, Mont des Welches, Michelsberg, Hochwald[773] – tandis qu'un septième est aujourd'hui quasiment inaccessible – Kobenbusch, ennoyé – et qu'un petit ouvrage a complètement sombré en 1973 – Village de Coume.

Globalement, la ligne Maginot se présente comme un champ de fouille résolument exploitable, d'autant qu'il nous est possible, contrairement aux systèmes fortifiés de la Grande Guerre, d'exploiter quelques fonds documentaires privés[774] constitués à l'époque, ainsi que les mémoires vives – sur la fiabilité desquelles nous reviendrons – pour tenter de se faire une idée de l'iconographie disparue prématurément. Nous avons également pu avoir recours aux relevés photographiques effectués par les photographes Michel Mansuy et Jean-Louis Nospeld depuis plus d'une trentaine d'années. Cette confiance est valable pour l'ensemble de notre terrain d'investigation, car si l'occupation militaire qui perdura au lendemain de la Seconde Guerre mondiale a laissé des traces, le statut particulier conservé par la plupart des sites jusqu'aux années 1970 et même 2000 pour les ouvrages les plus importants, offrit une chape de plomb plutôt salvatrice pour la conservation de l'iconographie.[775] Nous avons, sur

[771] Archives départementales de la Moselle, cote 5 R 628, *Le Pied Lourd*, numéro du 15 décembre 1939.
[772] Jean-Christophe Gouas, ***L'iconographie des creutes de Froidmont et de Rouge-Maison***, op. cit.
[773] Par contre, à l'exception du Hochwald, tous les blocs de combat de ces ouvrages nous sont parvenus dans leur état de 1940.
[774] Dont le formidable fonds photographique du sous-lieutenant Albert Haas, qui photographia plusieurs peintures murales de l'ouvrage du Hochwald (ligne Maginot, S.F. Haguenau) et le rapport du capitaine Kasper qui a reproduit quelques peintures de l'ouvrage d'Anzeling (ligne Maginot, S.F. Boulay) aujourd'hui disparues.
[775] Une dégradation surprenante s'est tout de même produite à l'ouvrage du Schoenenbourg, sauvegardé par l'Association des Amis de la Ligne Maginot d'Alsace depuis 1982. Dans le cadre des travaux de sécurisation du site en 2008, des ouvriers auraient détérioré un nu

ce point précis, un avantage certain sur l'artisanat de tranchée par exemple, inquantifiable et difficilement traçable, ou encore les sculptures et graffiti des creutes, mélangés à l'expression civile de carriers du XIXe siècle et exposés à la merci d'un environnement hostile – effondrements, vols. Notre seul regret est de ne pas avoir eu la possibilité d'établir un double parallèle comparatif entre le système Séré de Rivières et la Moselstellung, puis la ligne Maginot et le Westwall, celui-ci étant par contre trop atteint pour qu'un début d'analyse et de confrontation soit possible.

Reconnus, les champs d'expression des soldats de la première moitié du XXe siècle sont encore largement sous-exploités. L'approche de l'iconographie des systèmes fortifiés contemporains s'avère assurément complexe, on l'aura compris, mais abordable, et ô combien stimulante dans ce qu'elle propose à l'historien.

Alors que l'autorité militaire poursuit activement un programme d'enfouissement à grande échelle des fortifications du nord-est de la France qu'elle désire conserver sous sa tutelle, nous avons eu l'opportunité de nous glisser dans un segment temporel favorable, suffisamment tard pour ne plus être court-circuité par des silences mémoriels et des courants historiographiques arbitraires, et suffisamment tôt pour pouvoir fouiller ces fortifications les unes après les autres et y relever les éléments d'un corpus certes altéré, mais toujours perceptible.

féminin peint en 1940… Par ailleurs, il n'est plus rare aujourd'hui que certaines associations restaurent jusqu'aux peintures murales d'origine, qu'elles repeignent intégralement. Heureusement, notre fonds documentaire est plus ancien que ces « liftings » un peu excessifs.

Chapitre 4 :

L'iconographie pariétale des systèmes fortifiés contemporains lorrains et alsaciens : Essai de typologie plastique et thématique

« Aucune dichotomie n'apparaît entre le début et la fin d'un blockhaus qu'il serait possible – à l'extrême limite – de schématiser comme suit : l'homme y vit, il y dort, il y fait l'amour et il peut y mourir. »
Jean-Pierre Raynaud.[776]

Les données qui vont suivre sont le fruit de plus de dix années de prospection sur une surface composée des régions Lorraine et Alsace. Sont donc concernés par nos campagnes de fouilles méthodiques :

- un premier groupe de fortifications permanentes, le système Séré de Rivières et son pendant allemand noyauté autour des villes de Thionville, Metz et Strasbourg, construits et occupés avant, pendant et après la Première Guerre mondiale, à savoir :

  - 12 groupes fortifiés (occupant chacun une surface de 80 à 250 hectares) ;

  - 77 forts (s'étendant chacun sur quelques hectares) ;

  - 60 ouvrages (d'une surface équivalente ou inférieure à celle des forts) ;

  - une centaine d'abris (quelques dizaines de mètres carrés répartis sur plusieurs alvéoles.

- un second groupe de fortifications permanentes, la ligne Maginot, construite par les Français dans les années 1930, occupée par des équipages de forteresse en 1939-1940 puis des effectifs de passage de toutes nationalités jusqu'en 1945, et qui comprend :

  - 22 gros ouvrages d'artillerie de 5 à 19 blocs reliés ou non par des galeries souterraines s'étendant entre un kilomètre à Velosnes et huit kilomètres dans l'Ensemble du Hochwald ;

[776] Préface de Jean-Pierre Raynaud, à l'ouvrage de Jean-Claude Gautrand, *Forteresses du dérisoire*, Les Presses de la Connaissance, 1977.

- 31 petits ouvrages d'infanterie de 1 à 6 blocs, reliés ou non par des galeries souterraines pouvant atteindre six cents mètres sous le Bovenberg ;

- 288 casemates, observatoires et abris C.O.R.F., parfois reliés entre eux par quelques dizaines et centaines de mètres de galeries, comme dans les abris-cavernes ou certaines casemates d'intervalles (Hummersberg) mais le plus souvent monolithiques.

- Un troisième groupe annexe enfin, sur lequel nous reviendrons de temps à autre et qui regroupe les quelque 6 000 petits blocs de la fortification de campagne durable réalisés à toutes les époques pour renforcer les ensembles précédents.

L'examen poussé de l'iconographie concentrée dans les ouvrages fortifiés du champ d'étude susmentionné nous permet d'établir le décompte suivant :

- **Sous-total du corpus iconographique du système Séré de Rivières** :

- 1 sculpture et 51 graffiti français (1874-1914) ;

- 110 peintures, 280 graffiti, 7 collages, 2 compositions de cailloux fixés dans le béton et 2 moulages français (1914-1918) ;

- 5 graffiti allemands (1916) ;

- 248 graffiti russes (1918-1919) ;

- 1 peinture et 240 graffiti français (1919-1940) ;

- 16 graffiti français (1940-1945) ;

- 60 graffiti allemands (1940-1944) ;

- 66 graffiti américains (1917-1918 ; 1944-1945).

Soit 111 peintures, 966 graffiti, 7 collages, 2 compositions de cailloux, 2 moulages et 1 sculpture.

- **Sous-total du corpus iconographique de la fortification allemande** :

- 155 peintures, 63 graffiti, 7 sculptures, 138 moulages allemands (1914-1918) ;

- 75 peintures, 47 graffiti, 1 collage français (1939-1940) ;

- 47 graffiti français (1919-1939) ;

- 14 graffiti français (1940-1945) ;

- 35 graffiti américains (1944-1945) ;

- 1 peinture yougoslave (1944) ;

- 5 peintures, 28 graffiti allemands (1940-1944).

Soit : 236 peintures, 234 graffiti, 138 moulages, 7 sculptures et 1 collage.

- **Sous-total du corpus iconographique de la ligne Maginot** :

  - 272 peintures, 588 graffiti, 129 collages, 255 moulages, 7 empreintes, 2 compositions à base de clous plantés dans le béton, 5 compositions de cailloux fixés dans le ciment, 2 mosaïques, 1 sculpture d'origine française (1935-1940) ;

  - 3 peintures et 21 graffiti allemands (1940-1944) ;

  - 22 graffiti russes (1941-1943) ;

  - 1 peinture et 111 graffiti américains (1944-1945) ;

  - 3 graffiti français (1944-1945).

Soit : 276 peintures ; 745 graffiti, 129 collages, 255 moulages, 7 empreintes, 2 compositions à base de clous plantés dans le béton, 5 compositions de cailloux fixés dans le ciment, 2 mosaïques, 1 sculpture.

Notre corpus global comptabilise donc, tous systèmes fortifiés confondus, 623 peintures, 1941 graffiti, 133 collages, 397 moulages, 9 sculptures, 7 empreintes, 2 compositions à base de clous plantés dans le béton, 7 compositions de cailloux fixés dans le béton, 2 mosaïques, soit 3 121 traces iconographiques recensées.

Le choix des armes : la typologie plastique

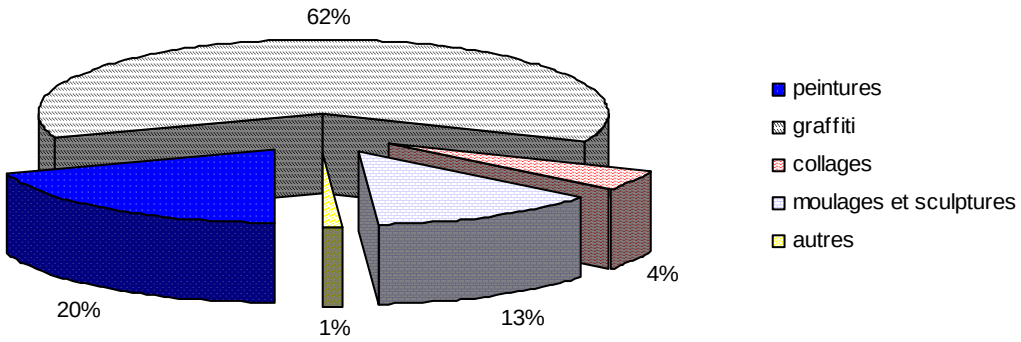
L'iconographie pariétale de notre corpus est le fruit de plusieurs pratiques, très différentes les unes des autres. Nous en avons dénombré sept dans notre zone de prospection :

- la peinture ;
- le graffiti au crayon, à la craie, au fusain, incisé, etc ;
- le collage ;
- le moulage ;
- la sculpture ;

- l'empreinte d'une partie du corps ;
- la mosaïque.

Et voici ce que nous donne l'analyse sérielle de notre corpus et la transcription des informations recueillies dans un diagramme :

Typologie plastique de l'iconographie des fortifications contemporaines lorraines et alsaciennes (1871-1945)



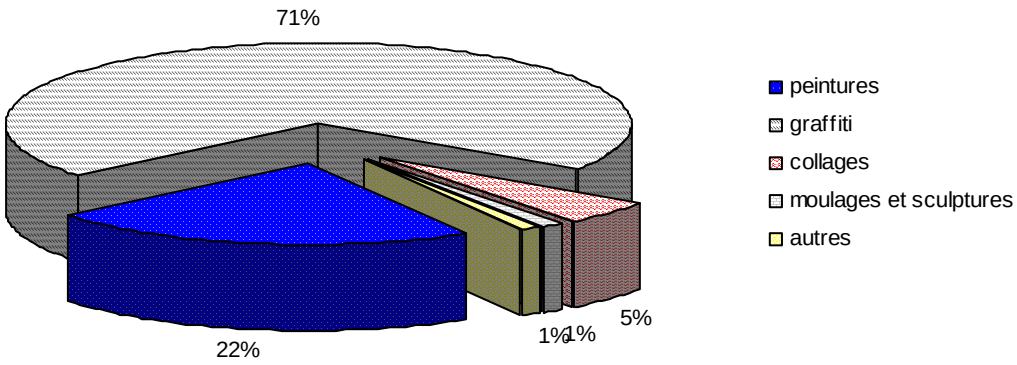
Trois ensembles se détachent nettement, les graffiti tout d'abord, qui représentent largement plus de la moitié des objets découverts, suivis des peintures et du groupe moulage-sculpture, les collages et autres – mosaïques et empruntes – étant beaucoup plus rares.

Nous pouvons d'emblée isoler les moulages qui ne s'appliquent pour ainsi dire qu'exclusivement à la fortification de campagne durable. Clôturant – comme les sculptures dont se parent encore principalement quelques façades de *Festen* en héritage des portes ornées des places de l'époque moderne – la construction d'un élément de fortification, les moulages ont invariablement une vocation baptismale. Leur mode de fabrication est souvent identique ; il consiste en la conception d'un moule en bois sculpté et inséré au coffrage au moment de la coulée, ou plus rarement rempli de béton séparément et plaqué contre la masse encore fraîche du bloc permettant encore une prise de la pièce rapportée sur la dalle. Après démoulage, la matrice servait à estampiller des constructions équivalentes – ce qui fut fait sur les coupoles type VIIe Région du S.F. de Colmar, sur la ligne Maginot[777] – ou était simplement jetée. Dans plusieurs cas, les auteurs de cartouches de construction omirent de sculpter leurs modèles à l'envers ce qui eu pour conséquence de donner des insignes inversés au moment du démoulage, à l'instar des insignes du génie du plateau de Rohrbach (ligne Maginot) dont les pots-en-tête sont orientés vers la droite alors qu'ils le sont à gauche sur l'insigne de poitrine. Dans un même ordre d'idée en 1916, les soldats-terrassiers allemands de la 4e compagnie du bataillon de Landsturm Hagelberg, qui souhaitèrent agrémenter les moulages de leurs abris thionvillois de l'emprunte de leur plaque de casque, eurent-ils la surprise de découvrir la maxime y figurant illisible puisque inversée…

[777] Michaël Séramour, *Blockhaus ornés des systèmes fortifiés lorrains et alsaciens, 1914-1940*, Fensch vallée éditions, 2008.

La surprise passée, ils se contentèrent d'appliquer leur plaque de casque et d'ajouter leur devise latine *SUUM CUIQUE* – À chacun son dû – à la main et à l'aide d'un objet contondant. La pratique du moulage ne se retrouve qu'en de rares exemplaires dans la fortification permanente. Autour de Metz, seul l'ouvrage de Bellecroix arbore un cartouche crénelé à croix chrétienne et millésimé 1908-1912. Sur la ligne Maginot, deux blocs de l'ouvrage de Fermont et deux casemates du sous-secteur de Arrancy (L.M., S.F. Crusnes) portent des plaques moulées posées à la demande du capitaine Charlier, responsable des chantiers entre 1931 et 1933 : trois aux noms de ses enfants – Marie-France, Jacqueline et Pierrot[778] – la dernière en hommage au président Paul Doumer, mort en 1932. Deux autres ouvrages possèdent également un modeste cartouche de construction. Le bloc 24 du Hackenberg (L.M., S.F. Boulay, *ci-dessous*) s'est vu poser une plaque millésimée frappée des initiales de la République française et ornée de canons croisés ceints d'une couronne de lauriers à l'instigation du capitaine du Génie Olmy, alors que le plafond du bloc 3 du Four à Chaux (L.M., S.F. Vosges) dissimule une curieuse étoile de feuilles de chêne à cinq branches moulée dans une rondache ornée de motifs similaires. Sur les 397 moulages mis au jour dans la fortification contemporaine lorraine et alsacienne, ces sept représentations constituent les seuls exemplaires connus pour la fortification permanente, les 390 autres moulages ayant été recensés sur les petits blockhaus, observatoires et abris de la fortification de campagne durable, à raison d'un moulage sur un observatoire léger proche du fort de Lucey (Place Forte de Toul), 133 bas-reliefs en béton sur 112 abris de la *Moselstellung* (Thionville et Metz) et 257 autres sur 165 blockhaus des intervalles de la ligne Maginot. Cette particularité plastique de la fortification de campagne sera abordée plus longuement dans notre partie consacrée à la typologie thématique, aussi, si l'on met de côté la fortification M.O.M. et les quelque 718 marquages de construction – 390 moulages et plus de 300 graffiti essentiellement sous forme de gravures – pour nous concentrer exclusivement sur la fortification permanente, obtient-on un bilan typologique sensiblement différent :

Typologie plastique de l'iconographie des fortifications contemporaines permanentes lorraines et alsaciennes (1871-1945)



[778] Selon une tradition orale, le bloc 7 de l'ouvrage de Fermont aurait été baptisé Jeannette, mais rien ne permet de l'établir formellement *in situ* ou dans les textes.

Les graffiti y sont la forme d'expression la plus répandue. Quelles techniques revêt cette appellation ? Si l'on se réfère aux éléments de définition proposés par l'anthropologue Claire Calogirou[779], le terme « graffiti » – emprunté au pluriel italien *graffiti*, dérivé de *graffio*, du latin *graphium* « stylet » – « est usité pour parler de gribouillis ou des inscriptions sur les murs, messages personnels, messages de révolte », etc. Le graffiti est indissociable de la paroi, de toutes les parois, il est universel. Sa pratique est attestée dès la préhistoire, dans les grottes ou sur les rochers en plein air, sur les pierres de l'antiquité, les murs des églises depuis le Moyen-âge comme l'ont révélée notamment les analyses de Marcel Griaule, les façades urbaines jusqu'à nos jours… Elle n'échappe évidemment pas au monde militaire et combattant. Seuls les outils changent et dans les fortifications contemporaines, les marqueurs ne manquent pas pour laisser son emprunte sur les murs.

Le crayon est de loin l'instrument le plus utilisé puisqu'il fait partie intégrante du barda du militaire. Les soldats y sont particulièrement attachés et y ont recours continuellement, pour rédiger leur correspondance, noter les scores des jeux au cantonnement, établir un plan de cagna ou la topographie d'un terrain et bien entendu laisser des inscriptions sur les parois. Lorsqu'ils le perdent ou qu'ils l'ont terminé, ils tentent de s'en réapproprier un autre aussitôt, comme l'ordonnance de Maurice Genevoix, Pannechon, qui s'en procure un « pour douze sous chez l'épicière Colin, à Mont » et en utilise la moitié pour baptiser « Comme on peut » un abri de la tranchée de Calonne.[780] Cette importance du crayon est également évoquée par le caporal Louis Barthas, qui relate la généreuse distribution de paquets de crayons à un sou aux soldats du 280e Régiment d'Infanterie, quelques heures avant l'annonce d'un nouveau départ pour les tranchées.[781] Dans le camp adverse, le soldat allemand d'origine alsacienne Dominique Richert ne saurait abandonner son crayon – dont il tire à l'occasion des esquisses et portraits – lors de sa désertion vers les lignes françaises en 1918, crayon qu'il peut du reste conserver après une fouille en règle.[782] Dans notre corpus, le crayon à papier est de loin le plus fréquemment employé alors que les crayons de couleur, rares et chers, furent d'un emploi plus discret que l'on retrouve cependant dans les dédales du fort de Domgermain (Séré de Rivières, P.F. Toul) où un G.I.'s a représenté un drapeau américain et des chars hachurés de bleu vif.[783] Sensible à l'humidité, l'encre ne fut pas plus populaire et il n'est guère qu'un petit tableau de corvée retrouvé dans l'ouvrage de Rochonvillers (L.M., S.F. Thionville) qui paraisse avoir été tracé de la sorte.

Faute de crayon, d'autres instruments ou fragments de matière peuvent être employés pour marquer les parois. La craie par exemple, qui a permis à un électromécanicien français affecté au groupe fortifié la Marne (Metz) de réaliser une caricature d'Hitler sur une citerne de gas-oil le 13 mai 1939, ou à défaut de craie un morceau de pierre calcaire, qui, frotté contre un support sombre, laisse

[779] Claire Calogirou, *Graffiti : Signatures dans la ville ou le mur réinventé* in *Dictionnaire mondial des images* (sous la direction de Laurent Gervereau), Nouveau monde éditions, 2006.
[780] Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, Flammarion, 1950, p.484.
[781] Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, La Découverte, 2003, p. 188.
[782] Dominique Richert, *Cahiers d'un survivant*, La Nuée bleue, 1994, p. 268.
[783] Un drapeau étoilé américain a notamment été réalisé au crayon de couleur dans le fort de Domgermain (P.F. Toul).

une traînée blanche qui a donné une série de profils humains et un bestiaire dans les cuisines de l'abri de l'Helmreich (L.M., S.F. Thionville).[784] La matière première peut également se trouver dans les forts eux-mêmes et les réserves de combustibles. De nombreux soldats ont puisé dans les réserves de charbon ou ramassé les inévitables boulets échappés d'un sac de ravitaillement pour improviser des « fusains » parfois remarquables au regard de la forme de la matière brute utilisée. C'est de cette manière que des portraits féminins ont été dessinés par des soldats allemands dans une chambrée de la *Feste* Graf Haeseler (*ci-contre*). Le recours au morceau de charbon est d'ailleurs loin d'être propre aux fortifications, puisqu'on le retrouve largement dans les carrières soissonnaises[785]. Cantonné dans le secteur d'Armancourt (Oise) en août 1916, à cinq cent mètres des premières lignes, l'infirmier Jean Pottecher y est également confronté, comme le relate la correspondance qu'il entretient avec ses parents :

> « Nous sommes extrêmement bien logés, dans une chambre intacte, meublée par les coloniaux, avec les murs ornés de dessins au charbon, dont quelques-uns sont assez bien. »[786]

Plus surprenant est l'usage de la flamme. Ainsi ont été réalisés certains graffiti du fort d'Ecrouves (Séré de Rivières, P.F. Toul) ou encore un surprenant portrait dans les cuisines de l'ouvrage Maginot du Four à Chaux. La technique consiste à appliquer une flamme contre une paroi recouverte de chaux ou de peinture. La combustion du revêtement obtenue en conséquence marque le mur d'une traînée noire plus ou moins affirmée suivant le temps d'exposition. Après avoir nous-même tenté d'exécuter des graffiti de cette façon, nous pensons que la bougie constitue très certainement l'ustensile le plus propice à cette pratique. En effet, la flamme d'une allumette est trop fugace pour laisser le temps à la chaux ou à la peinture de gagner suffisamment en chaleur et noircir, et nous avons consommé pas moins de… 250 allumettes pour écrire la moitié de notre prénom en caractères de dix centimètres de hauteur.[787] Quant au briquet, ses réserves embarquées se consomment également assez rapidement, or, briquets et allumettes restant des objets coûteux et forts utiles pour d'autres usages au début du XXe siècle, la bougie paraît être l'instrument de la situation, d'autant que tous les forts en sont abondamment pourvus pour faire face à l'obscurité naturelle et aux problèmes d'alimentation du courant électrique.[788]

L'incision du support, autrement dit la gravure, est le dernier procédé rencontré dans ce corpus.[789] Dans son ouvrage consacré à la question, Brassaï appréhende la gravure comme un mode d'expression à part dans la famille des graffiti :

---

[784] Comme semblent l'attester des morceaux de pierre calcaire retrouvés à l'intérieur de cet abri.
[785] Jean-Christophe Gouas, ***L'iconographie des creutes de Froidmont et de Rouge-Maison***, op.cit.
[786] Fonds famille Pottecher, correspondance familiale.
[787] Hauteur moyenne des graffiti du fort d'Ecrouves. Las, nous ne sommes pas allé plus loin dans l'expérience.
[788] Le graffiti au « noir de fumée » paraît plus répandu dans les creutes, où il était déjà pratiqué au XIXe siècle par les carriers.
[789] À notre connaissance. Un graffiti retrouvé dans les latrines du bloc 3 de l'ouvrage du Four à Chaux dénonce cependant l'emploi… d'excréments à des fins iconographiques ! Cette inscription est reproduite intégralement dans les pages qui suivent.

« Graver sur un mur, c'est retrouver l'antique geste humain (…). J'y vois plutôt l'instinct de survie de tous ceux qui ne peuvent dresser pyramides et cathédrales pour laisser leur nom à la postérité. Les instants rares où l'on entend battre le pouls de l'existence suscitent une émotion si intense qu'ils appellent la pierre, le mur, l'écorce d'arbre pour s'y fixer (…). Un trait gravé est infiniment plus puissant que leur tracé. Il ralentit le geste, concentre toute l'attention et l'effort musculaire qu'il exige, libère une force vitale (…). Un outil qui burine, en l'occurrence un clou, un canif ébréché engage une lutte que le crayon et le pinceau ne connaissent pas. »[790]

Si elle n'exige – comme dans les cas précédents – que des outils à la portée du soldat, tels que couteau, baïonnette, pointe ou tout autre objet contondant, la gravure apparaît, en effet, comme l'expression graphique exigeant le plus d'énergie, tant il est parfois difficile d'effriter une pierre de Jaumont et *a fortiori* du mortier ou la croûte du béton armé. Elle isole effectivement provisoirement son auteur de sa condition en le plongeant dans un exercice manuel au service de réminiscences mentales récupératrices. Le soldat gravant son nom ou celui de son village songe forcément à ses origines, ses proches, ses activités civiles tout en cherchant à les immortaliser dans la masse protectrice. Néanmoins, ces vertus ne nous paraissent pas propres à la gravure, tout au moins dans le cas du support offert par la fortification contemporaine. À l'image du graveur, le soldat à la bougie doit faire preuve de patience et de concentration pour maîtriser la flamme qui danse au moindre souffle et marque la paroi en arabesques vibrantes trahissant son instabilité, tout comme le crayonneur attelé à son portrait doit maîtriser les aspérités du mortier pour garder autant que possible une ligne fluide et juste. Ce qui est certifié, c'est que la gravure s'attaque à toutes les surfaces imaginables. Des substances les plus malléables, ainsi que cette plaque de puisard fraîchement coulée devant le monolithe de l'Einseling (L.M., S.F. Faulquemont) et gravée, alors que le béton n'est pas complètement pris, d'initiales de membres de l'équipage, aux matériaux les plus résistants, comme l'acier nickel chrome de la cloche V.D.P. – observatoire à Vision Directe et Périscopique – de l'ouvrage de Roche La Croix (L.M., S.F. Ubaye) portant l'inscription « Vive la classe 35 » frappée au poinçon et au burin. La plupart du temps, la pointe des graveurs se contente d'entamer la fine couche de peinture recouvrant le mortier. Quelques témoignages nous ont encore évoqué des gravures sur… les vitres de casernements légers d'ouvrages de la ligne Maginot, ou, pour être plus exact, d'incisions pratiquées dans la peinture dont étaient badigeonnées les fenêtres afin d'éviter tout repérage nocturne de ces bâtiments.[791] Dans l'ancienne prison de Bressuire, où il est cantonné, le soldat polonais Andrzej Sachon observe le même phénomène :

« Ici, les vitres étaient peintes en bleu de la même façon qu'à Modane et devaient nous rappeler que c'était la guerre et l'obligation d'obscurité (pour respecter l'obscurité anti-aérienne). Les Français

[790] Brassaï, *Graffiti*, Flammarion, 1993, p. 25.
[791] Malheureusement, tous les casernements légers ont disparu pendant la guerre, à l'exception de ceux de la Ferme Chappy.

faisaient la « drôle de guerre » de la même façon qu'ils faisaient la « drôle d'obscurité ». Les vitres étaient pleines d'inscriptions et de dessins gravés dans la peinture. »[792]

Sur un plan purement numérique, les peintures pariétales arrivent juste derrière les graffiti avec presque le quart du corpus iconographique de la fortification permanente. Paradoxalement, elles occupent une surface nettement plus importante, car si une inscription ou un dessin s'étendent sur quelques centimètres carrés, chaque composition picturale s'étale bien souvent sur plusieurs mètres carrés à elle seule.

La peinture murale exige des moyens beaucoup plus importants que le graffiti, à commencer par l'approvisionnement en peinture et en pinceaux. Instructeur dans un centre d'entraînement du nord de la France en 1916, le caricaturiste et sergent Jean Veber est l'un des rares artistes mobilisés à évoquer sa promiscuité lorsqu'il décide de décorer un réfectoire commun :

« Samedi 5 février 1916. J'attends les soldats qui doivent former ma section, ils n'arrivent que dans huit jours. Me voyant libre aujourd'hui, j'ai fait de la peinture. J'ai commencé la décoration d'une salle commune qui nous sert de réfectoire, salle de conférence, salle d'étude, etc. J'ai trouvé un pot de noir et un mauvais pinceau, ça sera sévère comme harmonie. J'ai commencé une frise qui représente les victoires de la IIIe armée dont nous faisons partie. J'en ai fait trois déjà : la Marne, Vauquois, Rambercourt. »

Les jours qui suivent et jusqu'à la mi-mars, Jean Veber poursuit son entreprise, « debout sur deux tables » en guise d'échafaudage le 6 février, frustré le lendemain « de travailler avec si peu de moyens » et finalement tout de même heureux de renouer avec « la joie de peindre », ayant obtenu du pétrole de l'armurier en guise de noir et des pinceaux servant à graisser les pièces pour poursuivre sa série de « Victoires » !

Dans les systèmes fortifiés contemporains et plus particulièrement la ligne Maginot, pour laquelle nous sommes mieux renseigné, des stocks de peinture à l'huile existent dans les ateliers du Génie. C'est d'ailleurs lors de ses classes au 2e Régiment du Génie que le sapeur Robert Tinet – qui travailla en binôme avec son homologue Raymond Charpentier aux décors de la chapelle de l'ouvrage de Soetrich (L.M., S.F. de Thionville) – apprit à manier le pinceau en peignant une partie des installations électromécaniques du Secteur Fortifié de Thionville.[793] La précieuse matière est néanmoins maintenue sous scellés, ainsi qu'on peut le lire dans une note de service de l'Ensemble du Hochwald (L.M., S.F. Haguenau), en date du 25 septembre 1939 :

[792] Bibliothèque municipale de Sarreguemines, série « témoignages retranscrits » : François Gueringer, *Le long chemin. Nos soldats polonais de juin 1940 en Lorraine*, Compte d'auteur, 1993, p. 178. Cette technique de la peinture gravée se retrouve aussi dans l'artisanat de tranchée, notamment sur des douilles de gros calibre peintes en noir et incisées de motifs décoratifs.
[793] Groupes électrogènes, réseaux de tuyauterie : bleu pour l'eau de refroidissement, rouge pour le gas-oil, jaune pour l'huile, etc.

« Instruction technique sur la peinture pour le camouflage des blocs : des fiches sont à remplir pour faire des demandes au bureau du Génie avec les teintes demandées pour le 26 septembre. »[794]

On imagine que les premiers intéressés, les sapeurs, n'ont pas hésité à piocher dans cette manne pour leur usage personnel et sans doute cela n'est-il pas étranger au fait que l'on retrouve tant d'insignes du Génie dans les ouvrages Maginot ou les groupes fortifiés ex-allemands réoccupés par les français en 1939-1940… Les reflets souvent brillants de ces compositions symboliques, caractéristiques de la peinture à l'huile, ne trompent pas quant à l'origine des enduits « empruntés » pour leur réalisation. L'approvisionnement est par contre moins évident pour les soldats créatifs des autres armes, car ne l'oublions pas, dans les microsociétés militaires que constituent les équipages d'ouvrage, fantassins, artilleurs et sapeurs se côtoient rarement dans un environnement où la spécialité et la structure hiérarchique empêchent les hommes de déambuler à leur guise. Certes, et comme le fait Veber vingt ans plus tôt, mitrailleurs et canonniers ont la possibilité de recycler les pinceaux servant à graisser les armes et qui existent en toutes tailles.[795] Pour le reste, chacun doit s'arranger comme il peut. De nombreux artistes-peintres mobilisés, comme Daniel Derveaux (162e R.I.F.) ou Robert Humblot ont anticipé la durée hypothétique du conflit et d'éventuels temps morts puisqu'ils emmènent avec eux crayons, palettes, petits pots de peintures, papiers et pinceaux personnels. Très rapidement en effet, le premier réalise des caricatures à l'attention du lieutenant-colonel Sohier et de ses officiers de l'état-major du 162e Régiment d'Infanterie de Forteresse occupant le sous-secteur de Burtoncourt, alors que le second peint des aquarelles du Petit Ouvrage du Village de Coume, où il sert comme téléphoniste. Mais rapidement, le papier ne suffit plus ; les longs corridors et les voûtes blanches vierges de toute couleur deviennent rapidement très tentants. En parfaite disposition avec son supérieur et par ailleurs sollicité pour réaliser de grands décors pour le théâtre aux armées, Robert Humblot parvint ainsi à s'approvisionner en peinture auprès des autochtones, qu'il remercie à sa façon en jouant des airs de piano au bistrot de Coume.[796] Au Simserhof, le très sollicité canonnier Romain Simon – décorateur de théâtre dans le civil – va également connaître la pénurie d'enduit lorsqu'il s'attaque à la décoration du foyer du soldat, sur le thème de l'adaptation de Blanche-neige et les sept nains que les studios Disney ont sorti sur les écrans américains et européens, respectivement en 1937 et 1938. Son option fut radicale :

« Les peintures ?... Je les avais fabriquées avec des poudres de couleurs que j'avais acheté ainsi que de la gomme arabique dans une droguerie de Bitche ; ayant préféré me les procurer à mes frais en voyant que le déblocage de budget pour ce travail nécessitait trop de paperasse ! Pour un prix très

[794] Fonds Loeffler, reproductions de notes de service dans les carnets personnels du maréchal des Logis Loeffler, chef de tourelle de 81.
[795] Que nous avons pu retrouver en nombre lors de nos prospections, dans les tourelles et ateliers des blocs de combat.
[796] Témoignages croisés d'anciens combattants du Petit Ouvrage du Village de Coume, que nous avons retrouvé grâce au carnet d'adresse – répertoriant tous les membres de l'équipage – conservé par Madame Lussus, veuve du dernier commandant du P.O..

modique, mélangeant poudres plus gommes dans des pots, et me servant d'une palette… je me suis pris ainsi, assimilé à Michel-Ange !!! »[797]

Romain Simon réussit donc à obtenir des enduits de couleurs proches de la gouache.[798] Un pis-aller technique très perméable à l'humidité permanente régnant dans l'ouvrage mais tout à fait adapté au temps court que les soldats espéraient y passer. Malgré tout, soixante dix ans après son exécution, la série du canonnier Simon, bien que partiellement délavée, subsiste dans le casernement souterrain du Simserhof. En d'autres lieux par contre, comme au Petit Ouvrage d'Aumetz, les trois peintures réalisées dans le bloc d'entrée n'ont pas résisté aux attaques de la condensation et s'estompent presque complètement, ne laissant derrière-elles que quelques tâches inintelligibles de couleurs. Tant bien que mal, les peintres ont dû improviser pour disposer des substances nécessaires à la réalisation d'œuvres picturales recouvrant des surfaces de plusieurs mètres carrés et il en fut de même des échafaudages de fortune qui leur permirent de peindre sous les voûtes, au-dessus des coffrets téléphoniques de l'ouvrage de Soetrich par exemple, ou à l'aplomb du vide dans les puits d'escaliers du Schoenenbourg (L.M., S.F. Haguenau).

Parce qu'ils n'en avaient pas le talent ou l'envie, quelques soldats souhaitant vaincre l'uniformité de leurs chambrées dépassent toutes les contraintes évoquées précédemment. En effet, dans 5 % des cas, ils s'adonnent au collage. La technique est très simple ; elle consiste au découpage pour ainsi dire caractéristique de portraits féminins – ouvrage du Chesnois (L.M., S.F. Montmédy), ouvrage de Soetrich, groupe fortifié de Koenigsmacker (Thionville) – plus rarement de paysages – abri de Petit-Réderching (L.M., S.F. Rohrbach) – tirés des grands magazines populaires distribués dans les casernes. Nous sommes notamment parvenu à retracer, à partir des relevés effectués sur le terrain et de la consultation de séries complètes du *Miroir*, de *l'Illustration* et de *Match*, l'origine de certains découpages fixés aux parois d'ouvrages de la ligne Maginot. C'est ainsi qu'une jeune téléphoniste de Santa Monica, Abby « Pugdy » Eville, qui pratiqua la gymnastique pour perdre du poids et devint en quelques années une spécialiste mondiale de la discipline, est repérée dans un article de Match du 25 janvier 1940[799] par un fantassin basé à l'abri de Véckring. Détourée soigneusement sur une photographie pleine page où elle apparaît propulsée dans les airs par son compagnon – les bras tendus horizontalement, la jambe gauche étirée, la droite fléchie en arrière – et sortie de son contexte, la jeune athlète en sous-vêtements de sport paraît courir vers le soldat allongé sur son châlit métallique.

La technique du collage est nettement moins exigeante que le graffiti ou la peinture. Elle nécessite simplement un objet coupant, si possible une paire de ciseaux, l'humidité chronique des murs et des voûtes suffisant bien souvent à les fixer durablement au-dessus d'une couchette ou d'une table. À défaut, un peu de graisse d'arme pouvait être utilisée et trahit aujourd'hui sa présence par l'incrustation de tâches jaunâtres aux points de fixation. Apanage des soldats français de 1939-1940 –

[797] Témoignage oral de Monsieur Romain Simon en date du 22 février 2001.
[798] Peinture à l'eau rendue opaque par l'addition de gomme arabique.
[799] Fonds de l'auteur. Match du 25 janvier 1940.

quelques collages féminins datant de la Première Guerre mondiale ont été retrouvés au fort de Lucey, mais il s'agit là d'une exception – la pratique et sa filiation thématique quasi-exclusive ne sont pas, ici encore, propres à la fortification permanente. Bien que l'historien Jules Isaac soit plus sensible aux gravures de Bernard Naudin, qu'il découpe dans l'Opinion durant l'été 1917 et fixe dans son observatoire d'artillerie – comme l'infirmier Jean Pottecher qui en tapisse également son gourbi de première ligne – il note que ses poilus préfèrent de loin « les petites femmes retroussées de *La Vie Parisienne* et trouvent [qu'il] a bien mauvais goût ».[800] Le lieutenant Charles Delvert en fait aussi état sur le front de Champagne, non sans amertume :

> « Au loin, la canonnade. Après deux ou trois heures de promenade, on rentre dans la cagna, où l'on travaille. On lit, ou l'on écrit. L'esprit y trouve son compte et l'on est pas distrait par les tourments, qui supplicièrent si fort Saint-Antoine. Et cependant, la pensée de la chair hante les cagnas.
>
> Je n'en veux pour preuve que les gravures de *La Vie Parisienne*, toujours renouvelées, qui décorent les planches de coffrage. De tous les illustrés, *La Vie Parisienne*, avec les petites femmes en corset et pantalon de Gerda Wegener, a incontestablement le plus de succès. Je n'ai pas fait un P.C. sans en trouver. En ce moment (14 heures) les minens et les gros obus descendent sur le Réduit. Mais la blonde aux grands yeux et aux blancheurs voluptueuses qui languissamment, s'étend dans son fauteuil à ma droite, me rappelle qu'au-delà des lignes la vie continue ; que la claustration et la mort sont réservées aux poilus, et qu'à deux cents kilomètres, il est des créatures humaines qui goûtent toutes les joies d'une civilisation raffinée. »[801]

Graffiti, peintures et collages abordés, les derniers éléments de notre corpus – moulages et sculptures mis à part puisqu'évoqués plus haut – se composent de quelques mosaïques et d'empruntes corporelles.

Le travail d'une mosaïque exige tout d'abord une chape de béton, de mortier ou de ciment frais, à la surface de laquelle sont ensuite incrustés des objets hétéroclites alignés afin de former des symboles. Sur le front de Verdun, les sapeurs-mineurs allemands chargés de l'édification d'abris dans le Bois des Caures en 1918, baptisent leurs constructions de noms d'animaux à l'aide de silex multicolores – calcédoine rouge orangée, quartz, opale – récupérés dans la pierre calcaire du sol meusien concassée par les bombardements, silex qu'ils incrustent patiemment, suivant leur forme arrondie ou rectiligne, dans des cartouches de béton en forme de maisons.[802] Face à eux, les sapeurs français marquent les abreuvoirs du Bois-Bourrus ou de la route stratégique du fort de Landrecourt à l'aide de galets provenant des stocks nécessaires à la confection du béton. Mais les matériaux peuvent varier, comme en témoigne l'aspirant René Germain, engagé dans le secteur de Canny-sur-Matz au printemps 1916 :

---

[800] Jules Isaac, *Un historien dans la Grande Guerre. Lettres et carnets 1914-1917*, Armand Colin, 2004, p. 222.
[801] Charles Delvert, *Carnets d'un fantassin*, Les Editions du Riaux, 2003, p. 237.
[802] Ce véritable travail d'orfèvre ne fait malheureusement l'objet d'aucune démarche d'entretien et de présentation au public.

« Une grande fabrique de vitraux, en partie détruite, se trouvait au sud-est du village, et l'on pouvait encore y voir une grande quantité de verre de toutes les couleurs que les soldats venaient prendre pour orner leurs abris (…) de dessins variés et multicolores. Nous fûmes parfois dérangés par quelques marmites boches mais elles ne provoquèrent aucun accident. »[803]

Sous des formes tout aussi variées, des mosaïques ont été réalisées en petite quantité sur la ligne Maginot. Quelques abris et blockhaus de la fortification légère en sont pourvus et permettent de se faire une idée de la disparité des matériaux sélectionnés. Il s'agit notamment du P.C. de la ferme du Hambu (S.F. Escaut), arborant à son entrée la cuirasse et le pot-en-tête du 2e Régiment du Génie (carrelages bleus, blancs et jaunes), du bloc pour mortier du lieu-dit « les serpes » (S.F. Montmédy) baptisé « Varin » (assemblage de poussier), de la casemate S.T.G.[804] Mb 51 (S.F. Montmédy) millésimée « 1939 » (galets blancs et orangés), du P.C. du Bois de Laudrefang (S.F. Faulquemont) portant une plaque commémorative rappelant son inauguration par le capitaine Fleygnac le 23 juillet 1937 (galets de Moselle), du blockhaus pour mitrailleuses de Domfessel (S.F. Sarre) orné d'un beau macaron du 26e Régiment d'Infanterie de Nancy (carrelages rouges, blancs, verts, jaunes et bleus) et du blockhaus antichar de Bining (S.F. Rohrbach) découvrant sur ses arrières une maxime – « Pourquoi les obus sont si pointus ? » – formée de clous de coffrage plantés dans le béton frais. Ce dernier procédé a d'ailleurs été employé avec succès dans la fortification permanente, plus précisément à l'ouvrage de l'Annexe nord de Coume, où un insigne général des troupes de forteresse de 72 centimètres a été conçu à partir de 712 clous de brodequins usagés fixés dans le béton. Enfin, la salle des machines du gros ouvrage d'artillerie de Soetrich a longtemps conservé une somptueuse mosaïque, au sens artistique du terme, reproduisant sur un plan incliné spécialement adapté et entouré d'une rambarde, l'insigne des électromécaniciens du 2e Régiment du Génie. Prélevée en 1998 par cette même unité, cette composition atypique aurait séjourné un temps au quartier Séré de Rivières, à Metz, avant de disparaître mystérieusement.

Nous achevons notre présentation des techniques plastiques employées par les soldats avec l'emprunte, pour en quelques sortes, boucler la boucle. Car, très certainement, elle est la forme d'expression qui se rapproche le plus du graffiti autographique. Le spécialiste des grottes ornées du paléolithique, Michel Lorblanchet, l'a très bien écrit suite aux expérimentations visant à reproduire ses empreintes de main de la même manière que les chasseurs de rennes, « dans l'image de sa main, dont le caractère intime et personnel affiché à tous les regards ne laisse pas d'être troublant, l'individu est incomparablement présent ».[805] Les mains représentent l'une des parties du corps les plus précieuses des soldats, elles lui permettent d'avoir une prise sur la vie et son environnement. Dans son journal de guerre, Henri Aimé Gauthé ne dit pas autre chose en septembre 1914 :

[803] René Germain, *Il revint immortel de la Grande Bataille, carnets de guerre 1914-1919*, Editions italiques, 2007.
[804] Section Technique du Génie.
[805] Michel Lorblanchet, *Les grottes ornées de la préhistoire. Nouveaux regards*, Editions Errance, 1995, p. 218.

« La marque extérieure de la distinction militaire est la blancheur des mains. Je m'efforce de soigner les miennes : c'est un besoin, surtout quand j'ai le cerveau clair, si bien qu'en regardant mes mains, je vois la netteté de mon esprit. Et des jours, j'ai les mains bougrement sales ! D'autres jours, je les admire et les contemple. Elles semblent vivantes d'une autre vie que la matérielle. Je sens en les voyant ce que je peux entreprendre comme d'autres voient ce qu'ils peuvent saisir. La main ne montre pas que les déformations professionnelles : elle est la preuve d'une mentalité. »[806]

Et la transposition physique de cette réflexion du soldat de 2nde classe Gauthé se retrouve largement dans la fortification permanente. Mains plongées dans des enduits aussi divers que la graisse d'arme ou le pétrole et appliquées sur les murs des chambrées, empruntes de doigts plongés dans le béton frais, silhouettes de mains posées à plat contre un piédroit et surlignées au crayon, les extrémités des membres supérieurs de l'homme se retrouvent en de nombreux endroits. Néanmoins, il nous est impossible de les situer dans le temps dans de nombreux cas. Il manque encore à l'historien contemporanéiste, un équivalent de carbone 14 lui permettant de dater les traces proches ou toujours attachées au Temps présent ! Nous nous sommes néanmoins forgé quelques certitudes, par exemple sur une plaque de béton marquant le territoire d'un Régiment de Tirailleurs Marocains, dans le S.F. d'Altkirch. Sous une étoile en fer forgé à cinq branches et un millésime 1939, les coloniaux ont plaqué tour à tour leur index et leur pouce contre le béton frais de la chape pour faire apparaître les initiales R.T.M.. La plaque ayant été coulée d'un seul tenant, il n'y a aucun doute possible quant à la datation de ces empruntes de doigts. Les silhouettes de mains surlignées au crayon ou les placages de main contre les murs posent plus de problème. Dans un blockhaus antichar du Bois du Pinauset (L.M., S.F. Crusnes), nous avons retrouvé six empruntes de main contre les murs bruts de décoffrage de la chambre de tir et de l'étroit corridor d'accès. Bien que nous ne soyons pas en mesure de les dater formellement, la dégradation du pigment, les nombreuses éraflures les recouvrant et l'effritement du béton les entaillant en maints endroits, attestent de leurs origines anciennes. Détail marquant dans ce cas, ces empruntes de différentes tailles semblent provenir d'individus différents et présentent cinq mains droites pour une main gauche. Dans ce groupe primaire, chacun s'identifie par la forme bien particulière de la paume de sa main, la longueur de ses doigts, l'un d'eux marquant nettement sa différence puisque gaucher.[807]

Cette projection de soi-même – pour paraphraser de nouveau Michel Lorblanchet – se retrouve dans les profondeurs de l'ouvrage de Rochonvillers (L.M., S.F. Thionville) qui concentrent très certainement, sur un tronçon de galerie conduisant à la tourelle de 135 du bloc 6, le plus grand rassemblement d'empruntes de mains de notre corpus. Ces quelque 150 spécimens ont été réalisés sous la voûte et à 2 m 50 de hauteur, sur une surface fibreuse destinée à retenir l'humidité. Pour

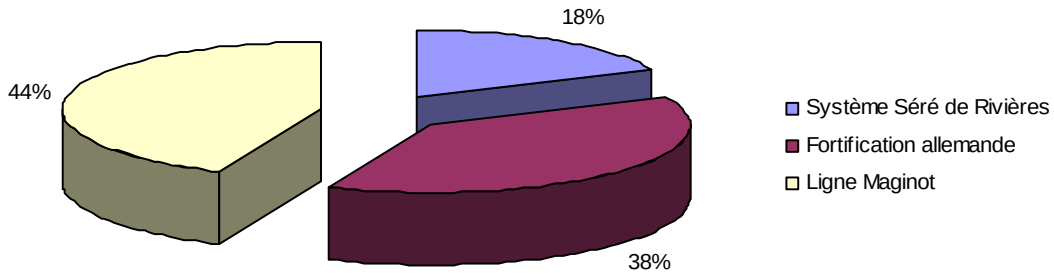
[806] Fonds D.M.P.A., section Première Guerre mondiale, *Extrait du journal de guerre du soldat de 2nde classe Henri Aimé Gauthé* collecté lors de l'appel lancé par Radio-France pour le recueil « Paroles de Poilus ».
[807] À une époque où le fait d'être gaucher est mal accepté par la société, tendance qui se poursuit jusque dans les années 1970. Il n'est pas rare, dans les années 1930, que les enfants soient blâmés par les Instituteurs pour ne pas savoir écrire de la main droite. L'ambidextrie est imposée.

parvenir à y imprimer la forme de leur main, les hommes devaient donc sauter pieds joints, dans une sorte de rituel physique à l'issue duquel ceux qui ne parvenaient pas à marquer la voûte ou laissaient une emprunte trop basse par rapport à celle des autres étaient raillés par le groupe. Certains plaisantins ont tenté l'opération avec un brodequin clouté tenu à bout de bras, ce qui nous permet bien de situer l'amorce de cette série à 1940. Il s'agit d'ailleurs des seules empruntes de chaussures « d'origine » découvertes dans la fortification permanente lorraine et alsacienne, toutes les autres reproduisant des semelles caoutchoutées de conscrits d'après-guerre ou de civils.

Voici donc passées en revue toutes les techniques plastiques mises au jour dans notre zone d'étude. Nous avons pu voir par avant leur répartition à l'échelle de l'ensemble des fortifications abordées, puis de la fortification permanente. En restant confiné à ce dernier cadre, voyons maintenant si cette distribution est équivalente pour chacun des trois systèmes fortifiés :

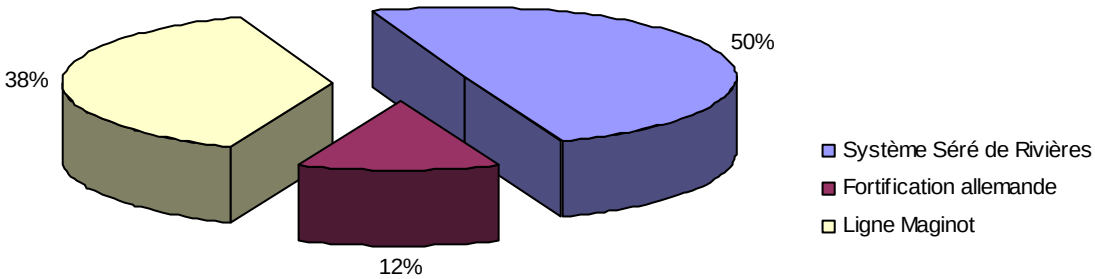
Répartition de l'iconographie
des systèmes fortifiés contemporains lorrains et alsaciens

Peintures pariétales



Répartition de l'iconographie
des systèmes fortifiés contemporains lorrains et alsaciens

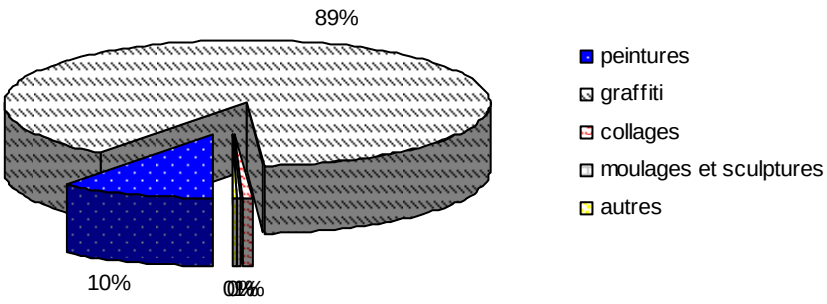
Graffiti et collages



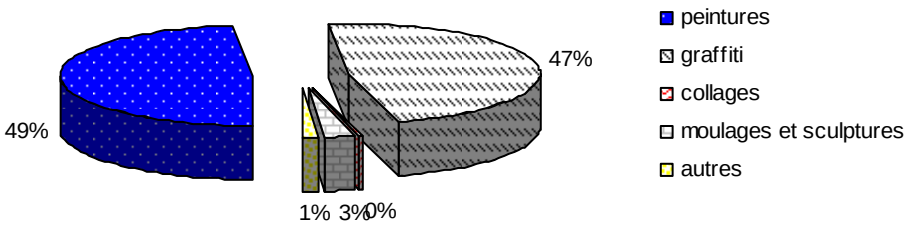
Comme cela apparaît très clairement, les peintures murales, les graffiti et les collages sont répartis de façon très inégalitaire dans les différents systèmes fortifiés. Les écarts sont criants pour les premières mais on observe principalement que la production picturale n'est pas proportionnelle à la

durée d'occupation des fortifications. Ainsi, sur un temps assez court puisque s'étendant sur une décennie à peine – entre 1935, date de formation des troupes de forteresse et 1945 marquant le départ des derniers contingents américains et français – la ligne Maginot rassemble nettement plus de peintures murales (44 %) que la fortification allemande (38 %) et surtout le système Séré de Rivières, occupés militairement pendant plus de soixante ans. *A contrario*, les forts de Verdun, Toul et Epinal concentrent quatre fois plus de graffiti que leurs homologues allemands de Thionville, Metz et Strasbourg, tandis que les ouvrages de la ligne Maginot en réunissent tout de même plus du tiers. Ces premiers résultats sont intéressants mais l'échelle adoptée est encore trop grossière pour pouvoir en tirer de réelles conclusions et échafauder des hypothèses de travail. Il nous faut dans un premier temps isoler les différents systèmes pour voir quelle est la proportion des pratiques plastiques à l'intérieur de chacun d'entre eux :

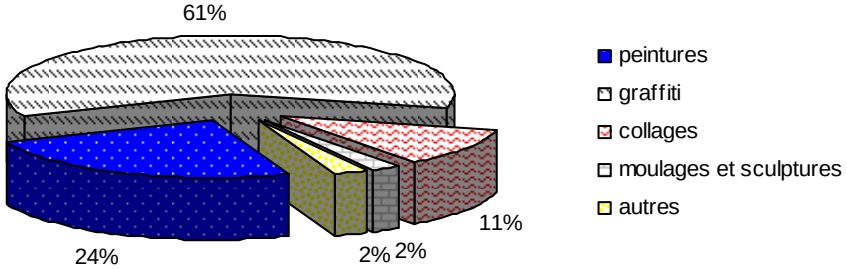
Typologie plastique de l'iconographie du système Séré de Rivières (1874-1945)



Typologie plastique de l'iconographie des fortifications permanentes allemandes (1871-1945)



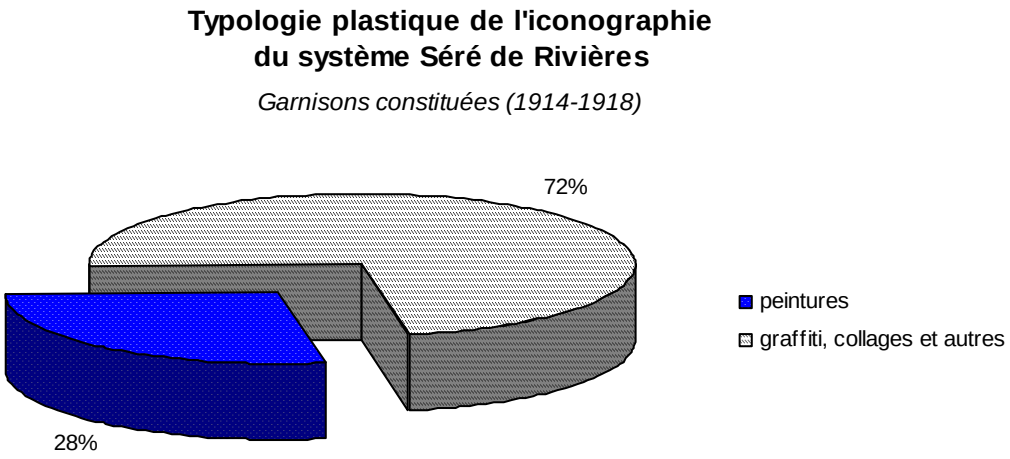
Typologie plastique de l'iconographie de la ligne Maginot (1935-1945)



On note d'emblée que les différences sont considérables d'un système à un autre. Celles-ci ne se jouent pas, ou très peu, entre les pratiques les moins usitées, à l'exception du collage qui occupe un dixième des traces iconographiques de la ligne Maginot alors qu'il atteint moins de 1 % dans le système Séré de Rivières – portraits féminins collés entre 1914 et 1918 dans le fort de Lucey – et la fortification allemande – uniquement des collages d'origine française et datés de 1939-1940. Les disparités les plus spectaculaires se jouent néanmoins entre les proportions de graffiti et de peintures murales. Largement majoritaires dans le système Séré de Rivières avec un rapport de 9 contre 1, les graffiti représentent moins des deux tiers de l'iconographie de la ligne Maginot et sont même moins représentés que les compositions picturales dans les *Festen* et ouvrages des places de Thionville, Metz et Strasbourg.

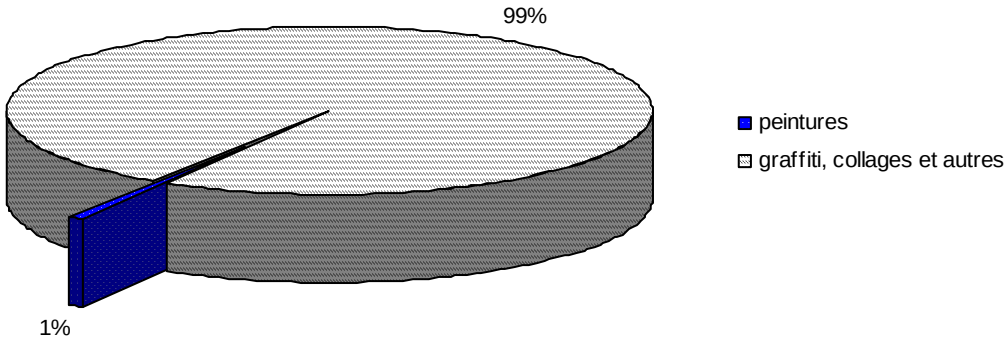
Nous devons encore affiner nos données pour expliquer de tels écarts entre les graffiti et les peintures. C'est pourquoi nous avons détaillé nos calculs de proportion en séparant cette fois, pour chaque système fortifié, l'iconographie provenant des garnisons et équipages constitués pour servir l'armement organique des ouvrages – garnisons françaises sans cesse amoindries entre 1914-1918, garnisons de territoriaux allemands mêlées aux « provisoires » de l'active, équipages d'ouvrage affectés à la ligne Maginot entre 1935 et 1940 – et celle émanant des effectifs de passage – prisonniers de guerre russes ou yougoslaves, G.I.'s américains en 1917-1918 ou 1944-1945. Nous y ajoutons des diagrammes complémentaires présentant quant à eux l'origine des peintures murales, des graffiti et des collages de chaque système fortifié. Voici les résultats obtenus :

Système Séré de Rivières (1874-1945)

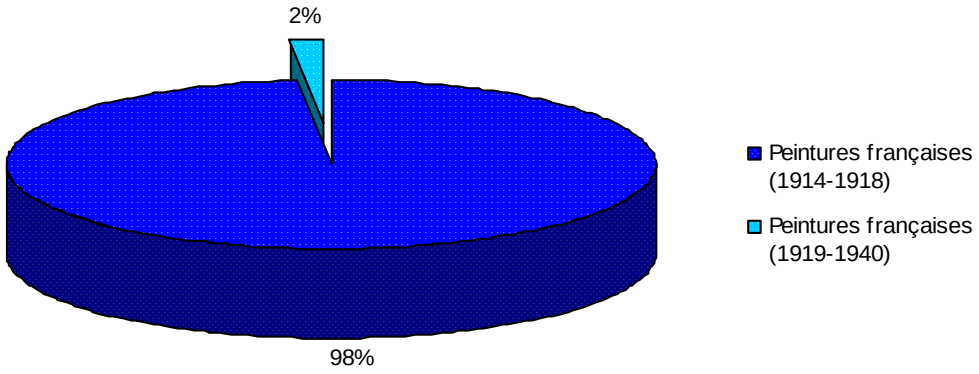


Typologie plastique de l'iconographie du système Séré de Rivières

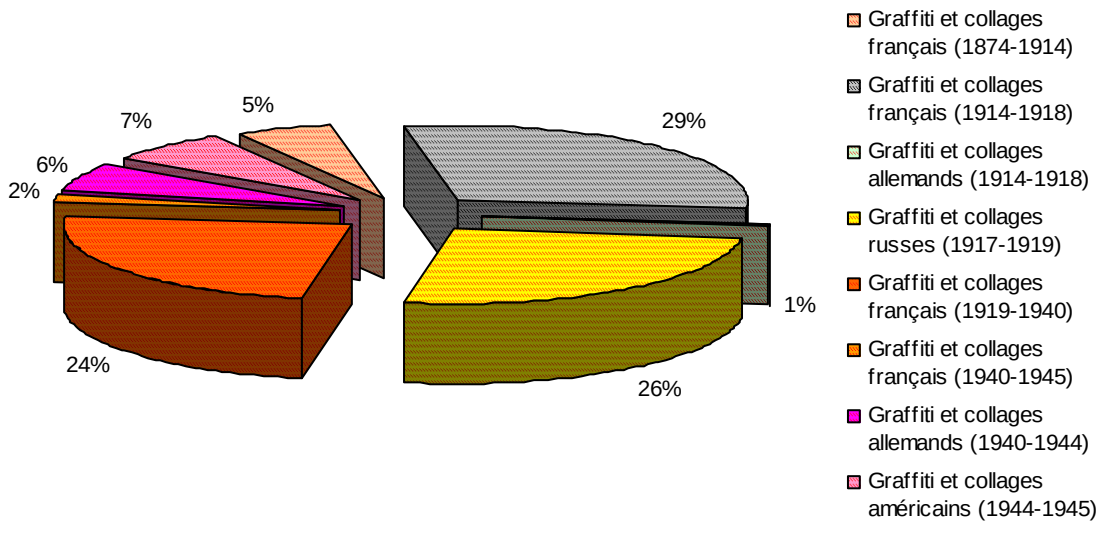
Effectifs de passage (1874-1945)



Origines des peintures pariétales du système Séré de Rivières

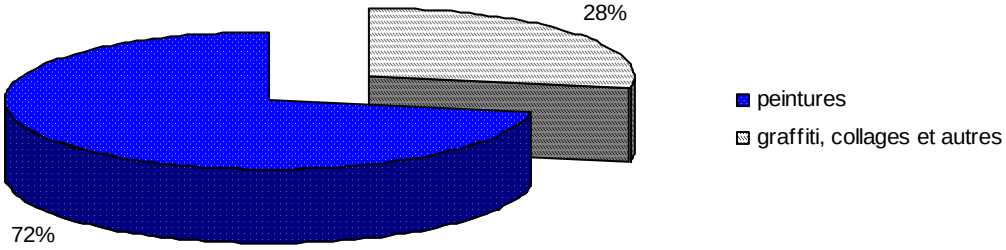


Origines des graffiti et collages du système Séré de Rivières



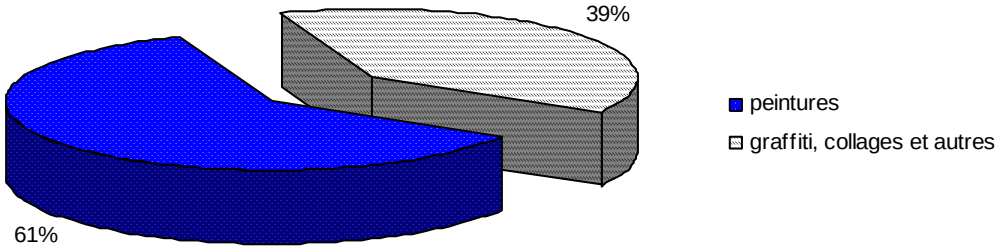
Typologie plastique
de l'iconographie de la fortification permanente allemande

Garnisons allemandes constituées (1914-1918)



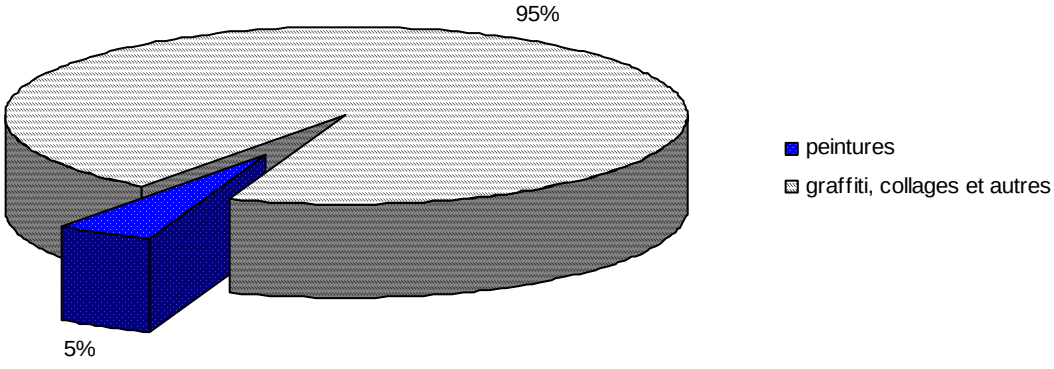
Typologie plastique
de l'iconographie de la fortification permanente (ex) allemande

Garnisons françaises constituées 1939-1940

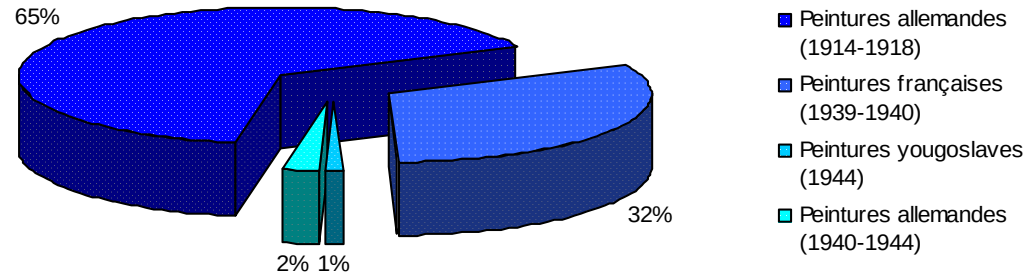


Typologie plastique
de l'iconographie de la fortification permanente allemande

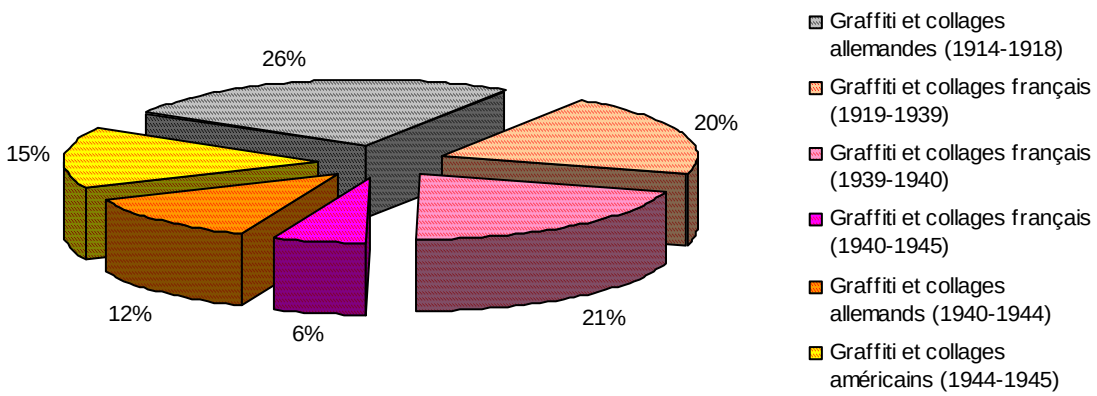
Effectifs de passage (1871-1945)



Origines des peintures pariétales de la fortification allemande



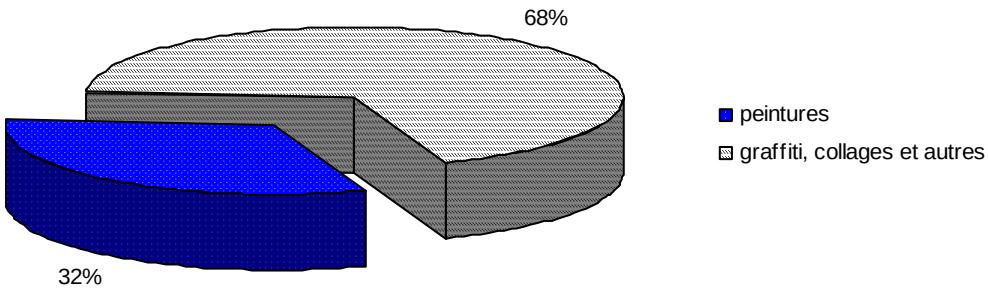
Origines des graffiti et collages de la fortification allemande



Ligne Maginot (1935-1940)

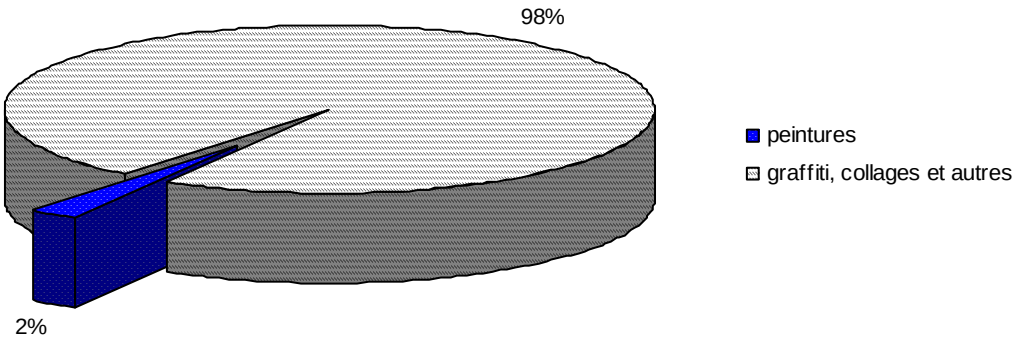
Typologie plastique de l'iconographie de la ligne Maginot

Equipages d'ouvrages (1935-1940)

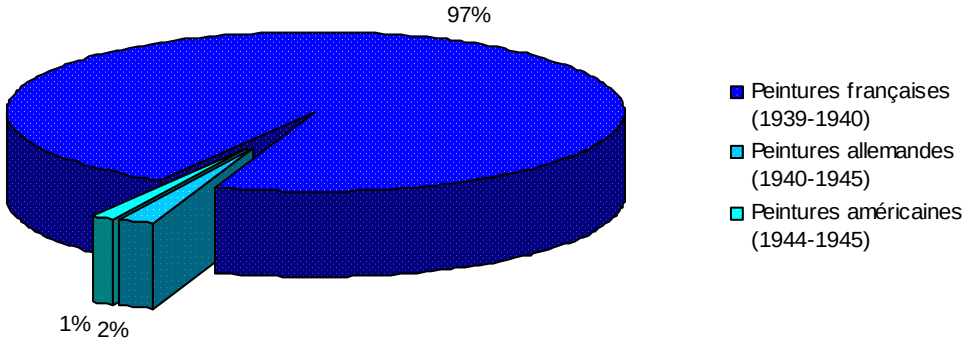


Typologie plastique de l'iconographie de la ligne Maginot

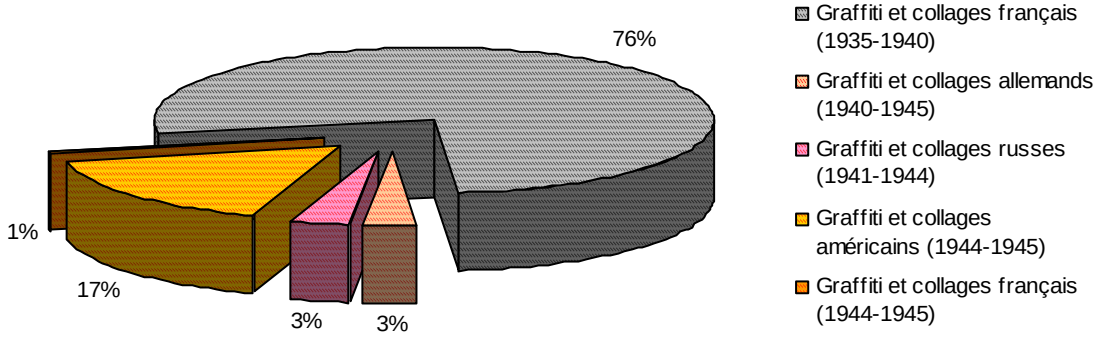
Effectifs de passage (1940-1945)



Origines des peintures pariétales de la ligne Maginot



Origines des graffiti et collages de la ligne Maginot



Une évidence fondamentale pour bien saisir le corpus iconographique traité dans cette étude apparaît par trois fois, dans chacun des systèmes fortifiés : les effectifs de passage laissent derrière eux beaucoup plus de graffiti que de peintures murales et n'usent du pinceau qu'exceptionnellement comparé aux garnisons et équipages, c'est une constante. À l'inverse par contre, la peinture est incontestablement l'affaire des unités constituées pour occuper durablement les fortifications et s'y battre le cas échéant. D'ailleurs, si les Allemands ayant occupé les *Festen* entre 1914 et 1918 sont à l'origine de 65 % des peintures mises au jour, les français affectés à leur place vingt ans plus tard en ont exécuté 32 % sur un temps nettement plus réduit – neuf mois à peine. Ce qui ne veut pas dire pour autant que la pratique du graffiti n'existe pas chez les membres des garnisons et des équipages, et soit une exclusivité réservée aux troupes de passage, bien au contraire. Bien qu'ils soient les auteurs de 110 peintures, les fantassins et artilleurs du système Séré de Rivières ont réalisé beaucoup plus de graffiti et il en est de même – dans un rapport presque identique d'une peinture pour trois graffiti ou collage – des soldats de forteresse de la ligne Maginot. Et lorsque les soldats des contingents défensifs peignent plus qu'ils n'exécutent de graffiti, l'on ne retrouve pas les écarts énormes décelés chez les troupes temporaires. Dans les *Festen*, les trois quarts de l'iconographie d'origine allemande sont des peintures murales – contre un petit tiers environ chez les français du Système Séré de Rivières à la même époque et de ceux de la ligne Maginot vingt ans plus tard – ce qui laisse tout de même au moins un graffiti pour trois peintures.

Que déduire de toutes ces informations ?

Tout d'abord que le contexte structurel et conjoncturel pèse énormément sur l'acte créatif et pariétal. Ce n'est effectivement pas un hasard si les troupes de passage sont à l'origine de nombreux graffiti mais de très peu de peintures murales. Nous l'avons détaillé plus haut, la pratique du graffiti est extrêmement simple à mettre en application et n'exige que des moyens restreints. Un simple couteau, même usagé, un crayon, un fragment de pierre ou de charbon ramassé au sol peuvent faire l'affaire et ne prennent aucune place dans les effets personnels. Que ces « villégiateurs » soient en transit vers le front ou retenus captifs pour une durée indéterminée, ils ne disposent pas ou trop peu du bagage matériel qui leur permettrait de composer des peintures. Les G.I.'s en route vers l'Allemagne pouvaient certes trouver des pinceaux et les transporter facilement, mais où et comment obtenir quelques teintes de peinture à quelques jours à peine d'une nouvelle étape ? Et remarque liminaire, quel intérêt pour eux de réaliser une peinture murale, d'aménager un foyer, dans un lieu qu'ils vont bientôt quitter ? La peinture murale est peu compatible avec le mouvement, elle est le fait des effectifs statiques et « libres » – dans le sens de porter l'uniforme dans son propre camp. Car parmi les internés de tous statuts et les prisonniers de guerre, les peintures ne sont pas plus fréquentes. Ainsi, les soldats russes internés provisoirement au fort d'Ecrouves en 1918, après la signature du traité de paix de Brest-Litovsk, ont réalisé, sur un seul site, plus du quart de tous les graffiti recensés dans le système

Séré de Rivières, mais n'ont exécuté aucune peinture, sans doute faute de moyens. Il n'est guère, dans cette catégorie d'effectifs de passage captifs, que les prisonniers de guerre yougoslaves retenus au fort strasbourgeois « Kronprinz », pour avoir eu *l'enthousiasme et l'audace*[808] de marchander et d'acquérir une quantité importante de peinture auprès de l'autorité allemande pour concevoir un immense décor de chapelle orthodoxe recouvrant voûtes et piédroits – entre le 22 mars et le 11 avril 1944 – en l'honneur de l'ordre de Saint-Sava.

La donne est toute différente lorsque l'on se tourne vers les garnisons et équipages. Bien entendu, les troupes de forteresse usent du graffiti qui est tout autant, si ce n'est davantage, à leur portée techniquement. Elles bénéficient effectivement d'un éclairage constant et de réserves matérielles du temps de guerre constituant d'inépuisables stocks d'ustensiles détournés et de pigments en tous genres. Mais au-delà de cette pratique souvent spontanée du graffiti ou du collage, la peinture est également à leur portée. Certes, il n'est pas toujours simple de s'en procurer, mais les soldats du béton disposent une fois encore de structures matérielles et sociales pouvant leur facilité la tâche – dépôts du Génie pour ceux qui y ont accès, réserves personnelles apportées à la mobilisation – et surtout de temps pour trouver les substances leur faisant défaut. Cette notion de temps est ici majeure, car elle explique encore pourquoi la peinture est avant tout une pratique de sédentaires insérés dans une microsociété bien structurée. Contrairement aux occupants temporaires des fortifications qui créent essentiellement pour laisser une trace de leur passage, l'artilleur sous tourelle ou le mitrailleur de casemate cherche, en plus de laisser sa marque, à organiser son existence tendue vers l'attente de l'épreuve du feu et la fin de la guerre.

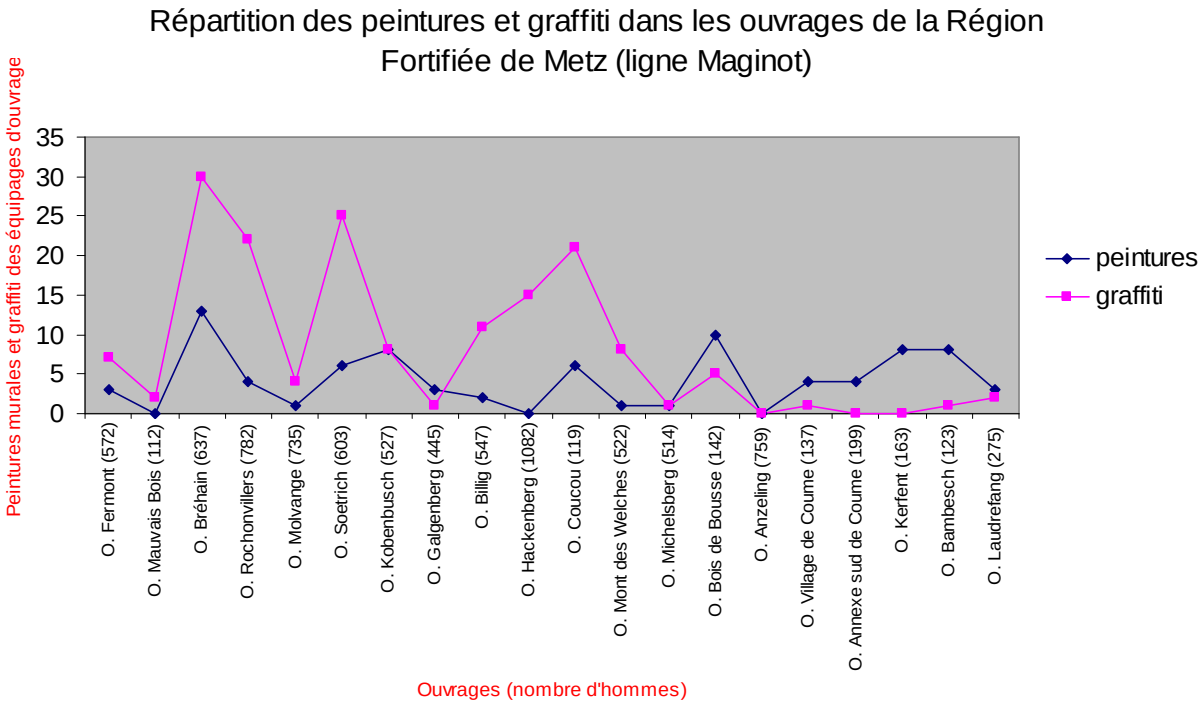
En comparant les us iconographiques des effectifs de passage, on note donc qu'il n'y a aucune différence de comportement d'un système fortifié à un autre, seules les quantités de graffiti de G.I.'s américains, d'internés russes ou de conscrits français varient en fonction de critères comme l'envie ou l'opportunité.[809] Il n'en est rien au contraire si l'on confronte les pratiques des formations défensives. C'est que le rapport à l'autorité et le mode de fonctionnement des microsociétés militaires que constitue chaque garnison et équipage ont des impacts sur l'expression pariétale des soldats. Dans le système Séré de Rivières, les garnisons de 1914-1918 réalisent beaucoup plus de graffiti que de peintures, à raison de trois graffiti pour une peinture, alors que ce rapport est inversé pour les garnisons allemandes à la même période et revient à une pour trois sur la ligne Maginot. Le graffiti étant, de part sa taille et sa faible exigence technique, un mode d'expression plus spontané et discret que la peinture, qui demande un processus de préparation plus lourd et officiel, l'on pourrait être tenté de tirer des conclusions hâtives. À y regarder de plus près pourtant, s'il ne nous paraît pas possible de parler de constantes plastiques, comme pour les effectifs de passage, nous observons quelques tendances assez nettes. Dans les forts du système Séré de Rivières, l'abondance de graffiti dénote bien la présence de microsociétés désorganisées, sans cesse remaniées au gré de l'évolution du conflit – ce

[808] Ces deux termes apparaissent sur un parchemin peint à proximité des œuvres.
[809] Cette homogénéité plastique ne renvoie pas à une même uniformité de contenu, ce que nous verrons par la suite.

que nous avons pu constater dans le chapitre 1. Elle indique aussi une grande spontanéité du soldat français dans sa façon de s'exprimer, mais les tout de même nombreuses peintures murales, majoritairement techniques et balistiques, nous montrent bien l'influence de la hiérarchie sur des garnisons se préparant au combat de forteresse dans les tourelles cuirassées[810] de Verdun ou à la guerre de tranchée dans les casemates du fort d'Ecrouves. À l'inverse des Français et à la même période, les garnisons allemandes des *Festen* peignent trois fois plus qu'elles ne dessinent ou n'inscrivent de graffiti. La présence massive de peintures indique effectivement l'existence de microsociétés organisées dans le temps et l'espace, qui aménagent durablement leur existence à l'abri du béton. Pourtant, si les Allemands s'adonnent trois fois moins au graffiti qu'à la peinture, ils n'exécutent qu'un tiers de peintures de plus que les Français à la même période – 155 contre 110 – et par voie de conséquence compte tenu de ce qui a été dit, beaucoup moins de graffiti – 63 contre… 287. Et si leur expression picturale est plus récréative que celle de leurs adversaires, nous verrons par la suite qu'elle n'en est pas moins encadrée et formatée. Le contraste avec les équipages d'ouvrage de la ligne Maginot est plus saisissant encore, avec certes un potentiel de soldats créatifs plus important si l'on compare les effectifs détachés sur la ligne Maginot à ceux du système Séré de Rivières ou de la *Moselstellung*, et sur une surface un peu plus développée, mais aussi dans un laps de temps beaucoup plus court – dix mois contre quatre ans et demi. En terme de proportions plastiques, les soldats de la ligne Maginot se rapprochent de leurs aînés des places de Verdun, Toul et Epinal – à savoir trois graffiti pour une peinture – mais dans l'absolu, ils peignent presque le triple de ces derniers, et le double des Allemands, alors qu'ils laissent… dix fois plus de graffiti et collages que les occupants des *Festen* et près de deux fois plus que ceux des places meusiennes et meurthe-et-mosellannes. Un si grand nombre de peintures signale de nouveau l'implantation de microsociétés solides – puisque formées dès l'Entre-deux-guerres – l'abondance de graffiti, une prise de parole spontanée prise par les occupants assez généralisée. Que l'on ne synthétise pas à la diable cependant, la pression de la hiérarchie n'est pas absente sur la création militaire et combattante des équipages de la ligne Maginot, et comme nous le révèle le graphique présenté *ci-dessous*, les données recueillies peuvent être complètement différentes d'un site bien particulier à l'autre, un équipage de plus d'un milliers d'hommes ne réalisant que quelques graffiti tandis qu'une compagnie répartie dans trois blocs d'infanterie, peut avoir décoré et marqué de nombreuses salles de son petit ouvrage. Néanmoins, il s'avère bien, que toutes données confondues, il est davantage de soldats français qui aient bénéficié d'une certaine latitude pour s'exprimer, que de soldats allemands. Seules les garnisons françaises ayant réoccupé en 1939-1940 les fortifications allemandes récupérées par la France après l'armistice de 1918, semblent singulièrement se rapprocher davantage des pratiques de leurs prédécesseurs que de leurs contemporains basés sur la ligne Maginot. Mais à la lecture des écrits des capitaines Chaline et Dechancé[811], ironisant et dénonçant la *Kultur* allemande – souvenons-nous que le second parle des

[810] Par la présence de panoramas de tir qui pourraient dater du printemps 1914, quelques semaines avant l'entrée en guerre.
[811] Cités dans le chapitre précédent.

« gueules de brutes » peintes dans les *Festen* – nous serions tenté de penser qu'il faut y voir un effet de mimétisme quantitatif, où, entraînés par leurs cadres[812] voire par convictions personnelles, les Français ont eu à cœur d'apposer ce qu'ils considéraient comme leur touche particulière, leur vision de l'art populaire à armes égales – donc plus de peintures que de graffiti – en prenant d'ailleurs bien soin de ne pas ou peu toucher aux peintures allemandes, comme pour bien signifier leur différence.



L'approche de notre corpus par sa typologie plastique et ses origines nous permet de commencer à l'appréhender, d'en cerner les constantes, les tendances et les variations. L'examen de sa typologie thématique va compléter notre analyse, en nous permettant de comprendre les références culturelles, les systèmes de représentation et de sensibilité des soldats de forteresse et de ceux qui y séjournèrent.

Choix et orientations des représentations : la typologie thématique

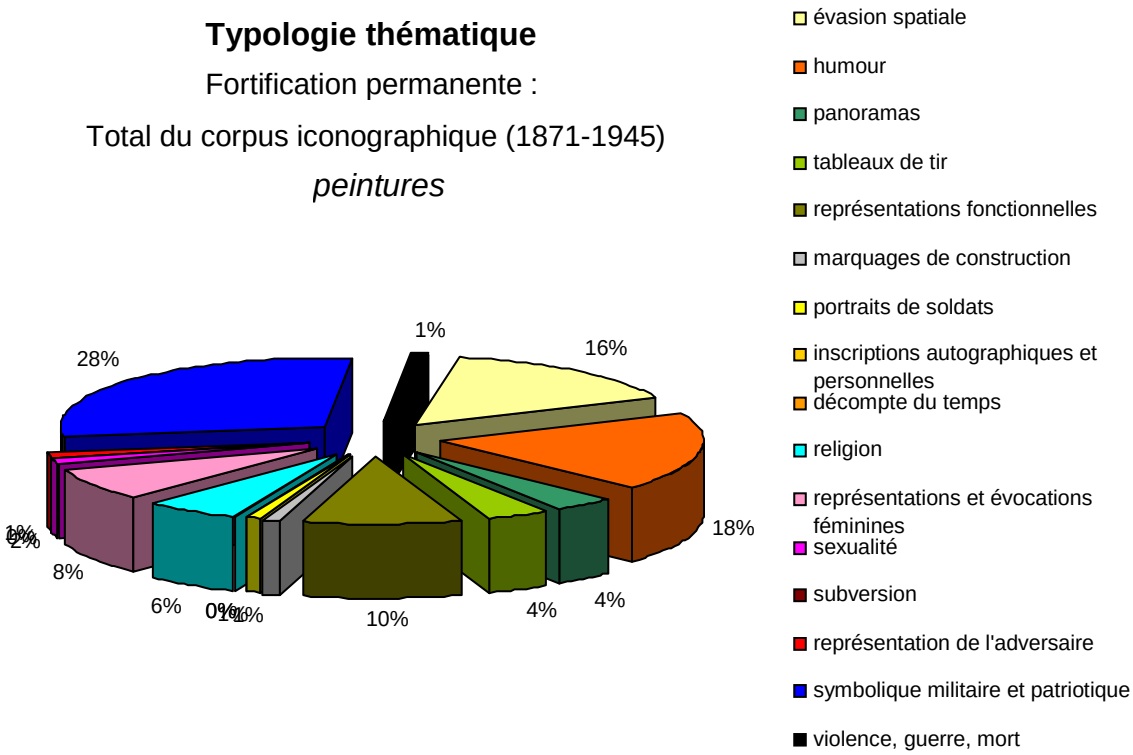
Bien que l'iconographie considérée provienne d'auteurs d'origines très différentes, il est possible de dresser une typologie thématique commune à l'ensemble des mondes militaires et combattants qui se sont succédés à l'intérieur du béton. Afin d'être le plus précis et le plus rigoureux possible, nous avons opté pour une typologie détaillée, se détachant en douze thématiques :

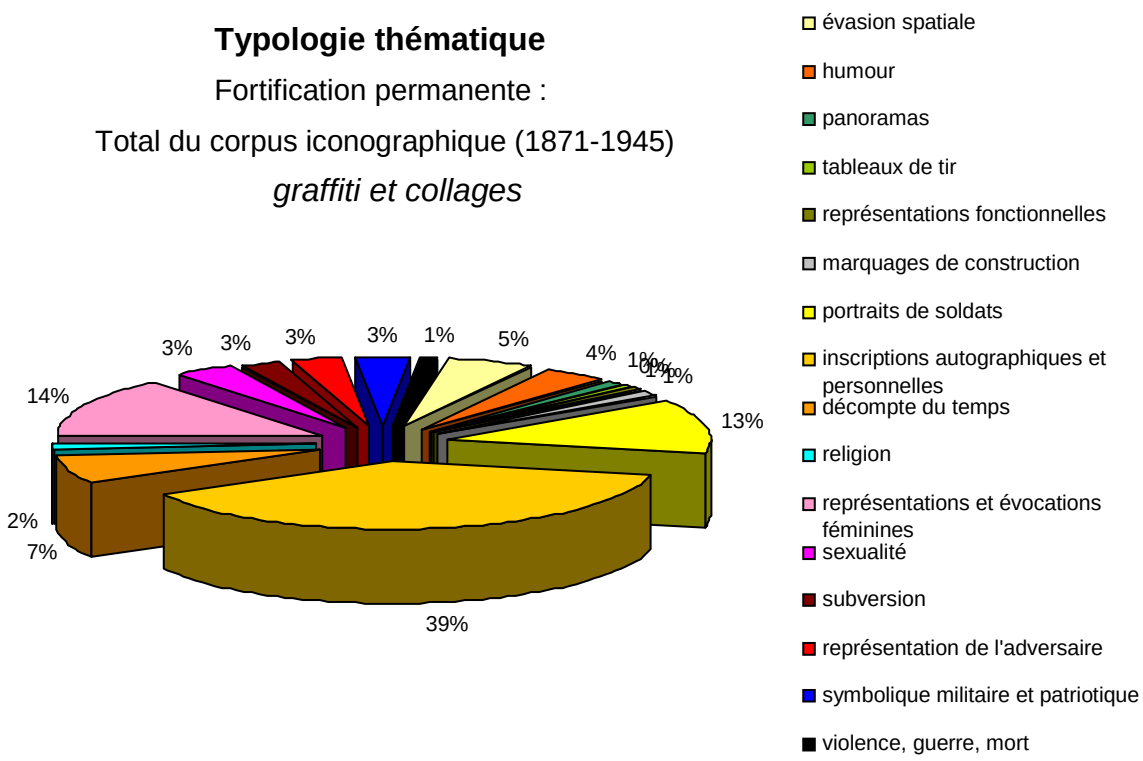
- évasion spatiale (paysages, compositions végétales, culinaires) ;
- humour ;

[812] Dechancé brocarde les peintures d'origine allemande en première page du journal de guerre du 165e R.A.P., *Le Pied Lourd*, qu'il a fondé et qui se distribue dans tous les groupes fortifiés ex-allemands de Metz. Archives Départementales de la Moselle, carton 5 R 628, *Le Pied Lourd*, numéro du 15 décembre 1939.

- informations techniques et balistiques : panoramas (1), tableaux de tir (2) et inscriptions fonctionnelles (3) ;
- marquages de construction ;
- portraits de soldats (1), inscriptions autographiques et personnelles (2), décompte du temps qui passe (3) ;
- religion ;
- représentations et évocations féminines ;
- sexualité ;
- iconographie subversive ;
- représentation et évocation de l'adversaire ;
- symbolique militaire ou patriotique, insignes, encadrement du soldat ;
- violence, guerre, mort.

Que l'on ne s'y trompe pas cependant, le but de cet exercice n'est pas de classer les traces retrouvées dans des cases hermétiques les unes par rapport aux autres. Certaines compositions peuvent recouvrir plusieurs thématiques à la fois et nous l'avons pris en compte lors de notre estimation. Nous avons également pris soin de séparer les peintures murales des graffiti et collages, ces deux catégories principales relevant d'abord de modes opératoires créatifs presque opposés puis occupant des surfaces trop espacées pour qu'une fusion des données soit crédible – un nu féminin dessiné sur trois centimètres de hauteur n'a pas la même portée qu'un équivalent peint sur un mètre carré – et qu'à ce titre, la comparaison est intéressante. Elle porte d'ailleurs ses fruits d'entrée :





s'agisse de peintures murales ou de graffiti. Certaines thématiques sont affiliées à une pratique plastique bien précise, ce qui est flagrant pour les graffiti touchant l'intimité du soldat – portraits, inscriptions autographiques et décompte du temps – qui constituent 59 % de l'ensemble alors qu'on ne les retrouve qu'à moins de 2 % dans les peintures murales. Dans l'autre sens, si 28 % et 16 % des peintures murales évoquent des symboliques militaires et patriotiques ou l'évasion spatiale, il n'est respectivement que 3 et 5 % des graffiti à s'intéresser à ces thèmes. Et si ces premières données ne nous ont pas étonné, l'écart important de la thématique de l'humour entre les graffiti et les peintures nous a plutôt surpris. Il est à noter également que certaines thématiques restent fugaces sur les parois des fortifications contemporaines, sur le plan du graffiti comme de la peinture ou apparaissant très peu dans l'un et pas du tout dans l'autre : la mort, la subversion, la représentation de l'adversaire. Notre objectif est de passer ces thématiques en revue, de voir ce qu'elles incluent, en progressant des plus visibles aux plus confidentielles. Mais, pour étayer nos descriptions et nos commentaires, il nous faut avant tout disposer des retranscriptions graphiques de nos relevés, non pas à l'échelle globale, comme nous l'avons présenté plus haut, mais au degré de chaque système fortifié, suivant les périodes d'occupation, les origines. Par commodité, nous dévoilons d'un bloc les diagrammes obtenus, avant de passer à la dissection complète de nos découvertes. Nous avons opté pour un code de couleur radicalement identique, permettant des comparaisons rapides d'un graphique à un autre. Enfin, le lecteur ne s'étonnera pas de ne pas voir apparaître certaines catégories – iconographie allemande dans la ligne Maginot par exemple – sous représentées et dont les proportions thématiques établies sur une poignée de graffiti ne signifient pas grand-chose.

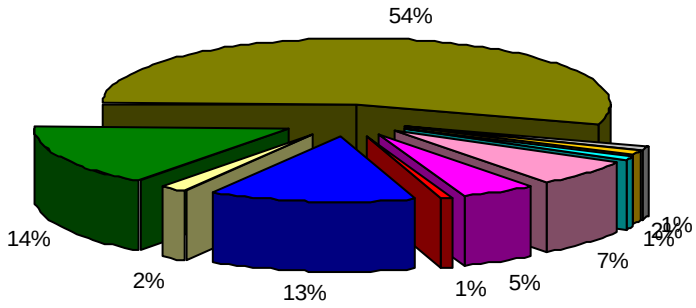
Système Séré de Rivières (1874-1945)

Graph. 1a - Typologie thématique

Système Séré de Rivières :

Total du corpus iconographique (1874-1945)

peintures

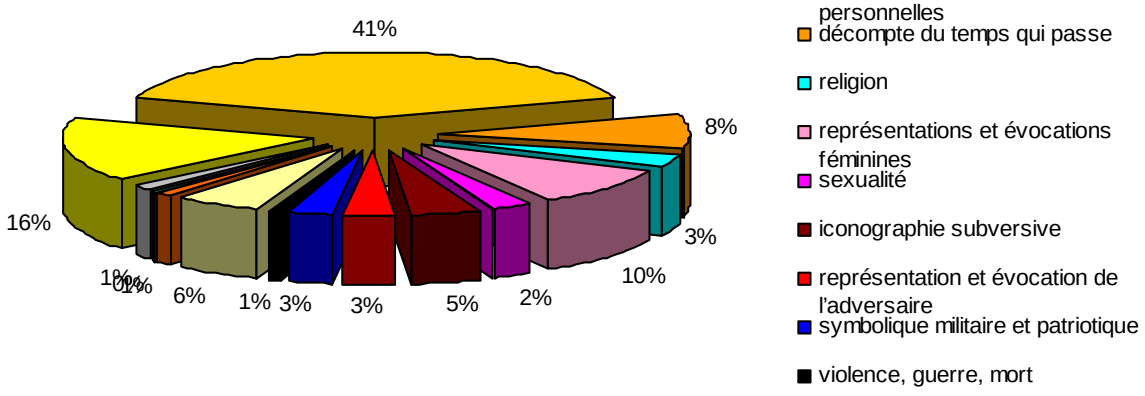


Graph, 1b - Typologie thématique

Système Séré de Rivières :

Total du corpus iconographique (1874-1945)

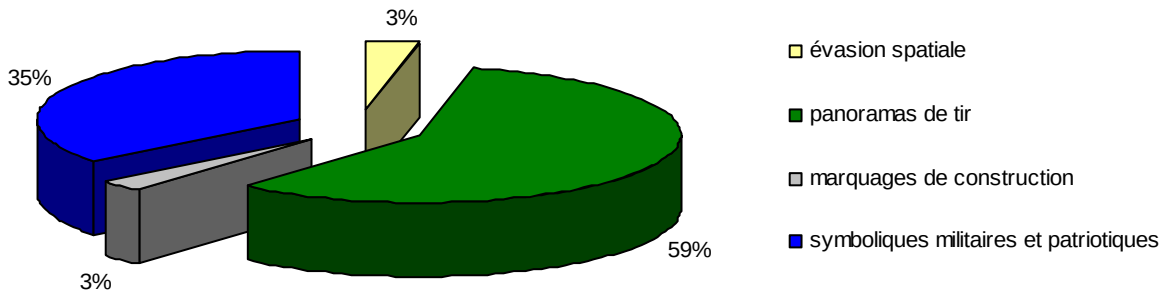
graffiti, collages et autres



Graph. 1c - Typologie thématique

Système Séré de Rivières : iconographie française (1914-1918)

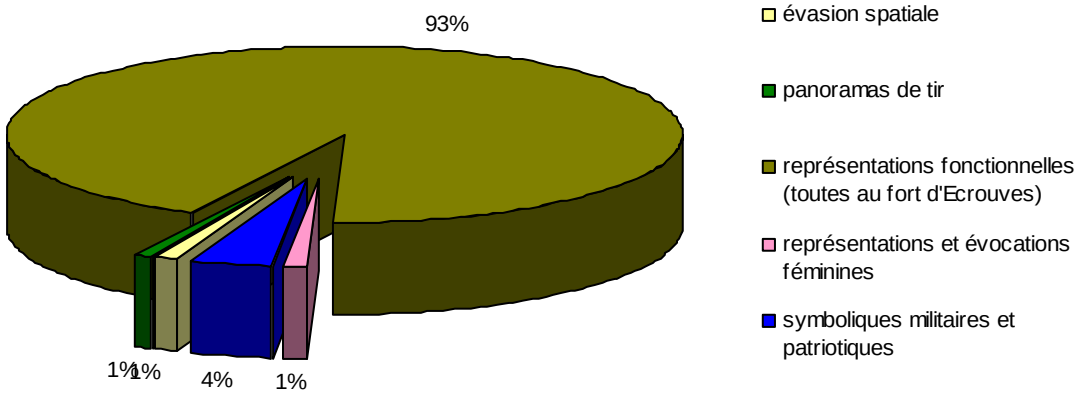
Place de Verdun, peintures



Graph. 1d - Typologie thématique

Système Séré de Rivières : iconographie française (1914-1918)

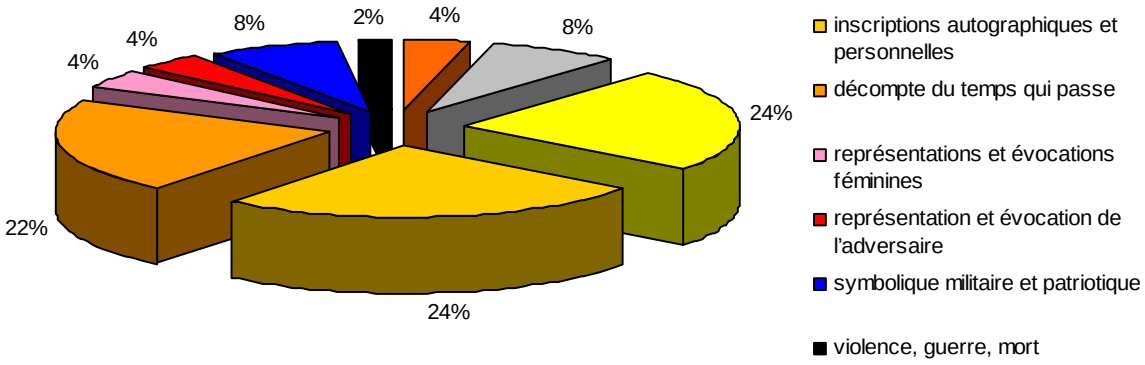
Place de Toul : peintures



Graph. 1e - Typologie thématique

Système Séré de Rivières: iconographie française (1914-1918)

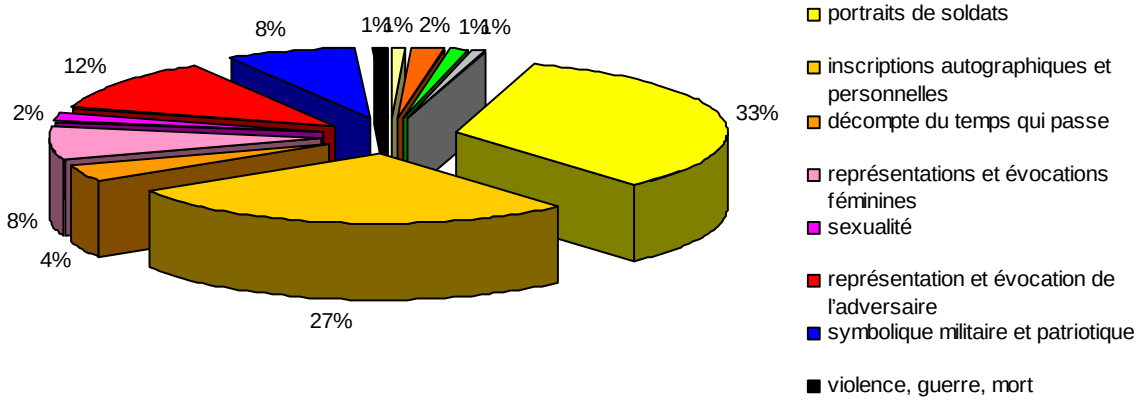
Place de Verdun : graffiti, collages et autres



Graph. 1f - Typologie thématique

Système Séré de Rivières : iconographie française (1914-1918)

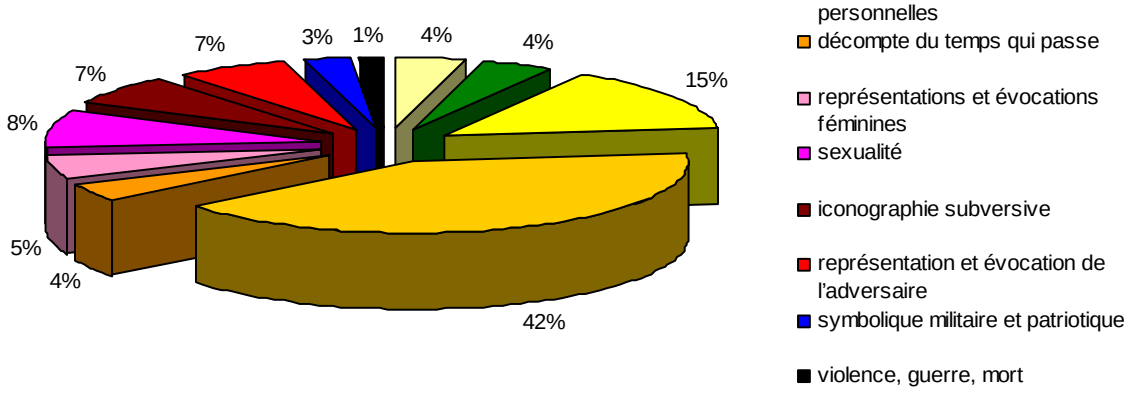
Place de Toul : graffiti, collages et autres



Graph. 1g - Typologie thématique

Système Séré de Rivières : iconographie française (1914-1918)

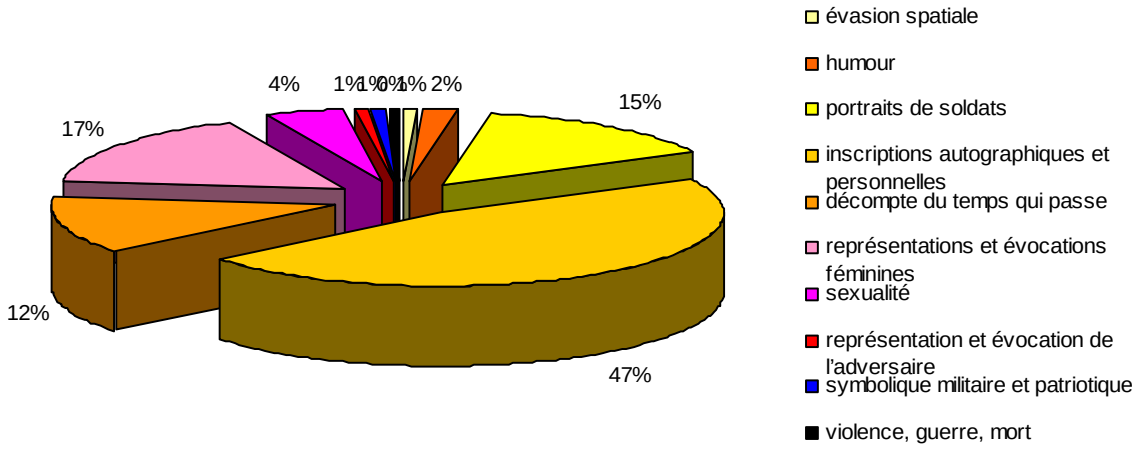
Place d'Epinal graffiti, collages et autres



Graph. 1h - Typologie thématique

Système Séré de Rivières : iconographie française (1919-1940)

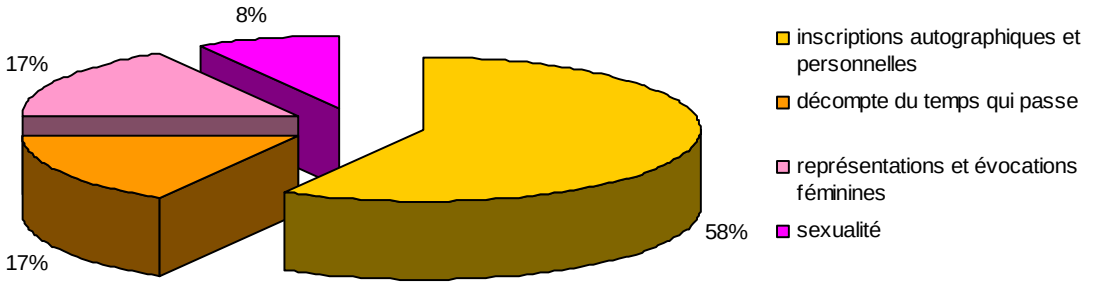
graffiti, collages et autres



Graph. 1i - Typologie thématique

Système Séré de Rivières : iconographie française (1940-1945)

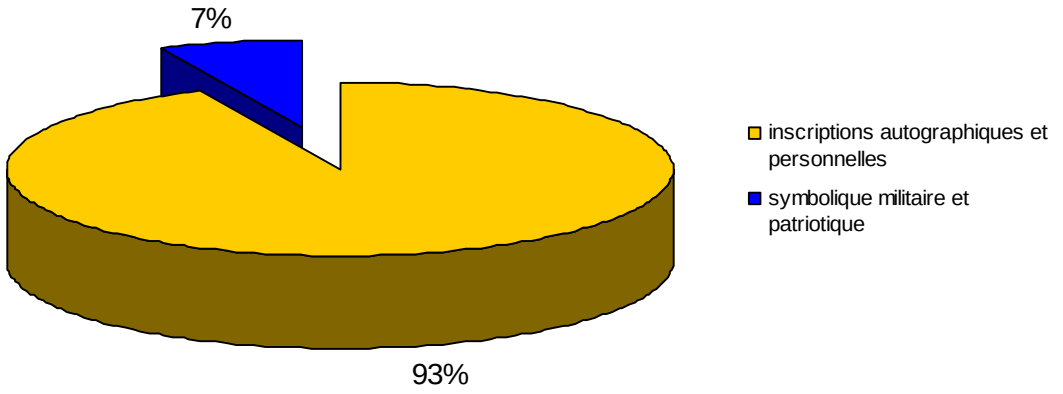
graffiti, collages et autres



Graph. 1j - Typologie thématique

Système Séré de Rivières : iconographie allemande (1940-1944)

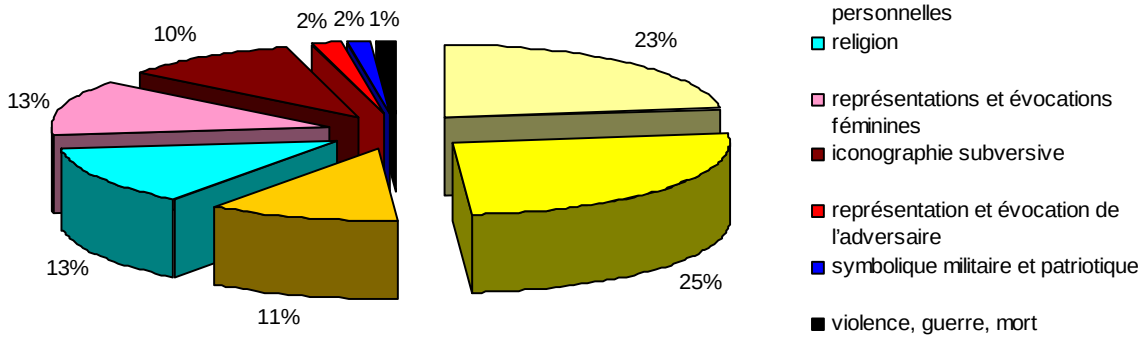
graffiti, collages et autres



Graph. 1k - Typologie thématique

Système Séré de Rivières : iconographie russe (1917-1919)

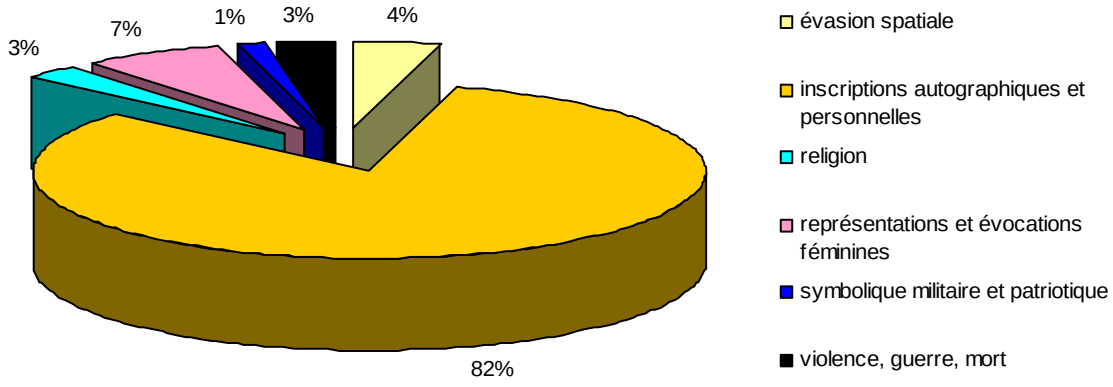
graffiti, collages et autres (fort d'Ecrouves uniquement)



Graph. 1l - Typologie thématique

Système Séré de Rivières : iconographie américaine (1917-1918 / 1944-1945)

graffiti, collages et autres



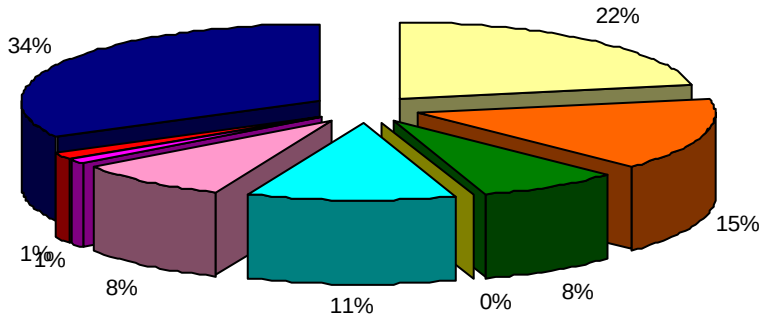
Fortification allemande – *Moselstellung*, Strasbourg (1871-1945)

Graph. 2a - Typologie thématique

Fortification allemande :

Total du corpus iconographique (1871-1945)

peintures



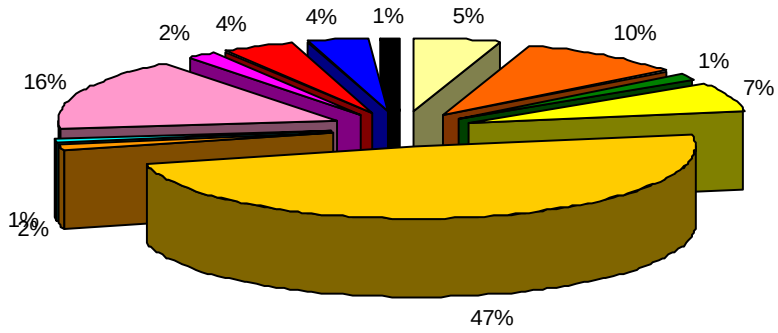
- évasion spatiale
- humour
- panorama de tir
- portraits de soldats
- religion
- représentations et évocations féminines
- sexualité
- représentation et évocation de l'adversaire
- symbolique militaire et patriotique

Graph. 2b - Typologie thématique

Fortification allemande :

Total du corpus iconographique (1871-1945)

graffiti, collages et autres

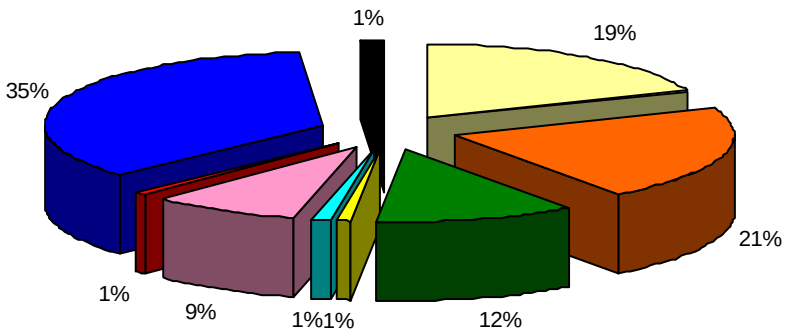


- évasion spatiale
- humour
- panorama de tir
- portraits de soldats
- Inscriptions autographiques et personnelles
- Décompte du temps
- religion
- représentations et évocations féminines
- sexualité
- représentation et évocation de l'adversaire
- symbolique militaire et patriotique
- Violence, guerre, mort

Graph. 2c - Typologie thématique

Fortification allemande : iconographie allemande (1914-1918)

peintures

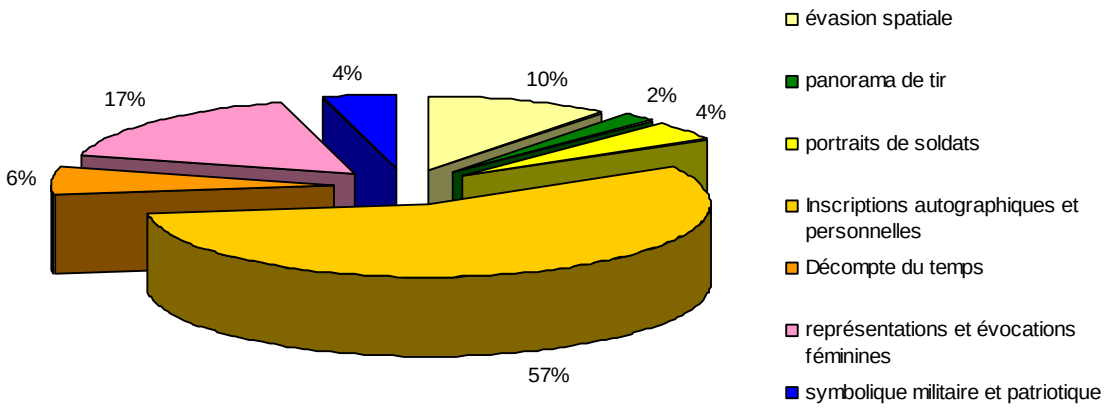


- évasion spatiale
- humour
- panorama de tir
- portraits de soldats
- religion
- représentations et évocations féminines
- représentation et évocation de l'adversaire
- symbolique militaire et patriotique
- Violence, guerre, mort

Graph. 2d - Typologie thématique

Fortification allemande : iconographie allemande (1914-1918)

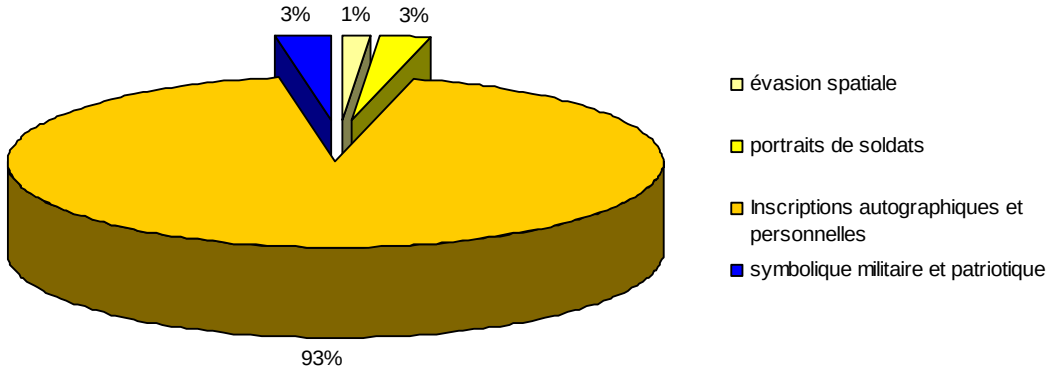
graffiti, collages et autres



Graph. 2e - Typologie thématique

Fortification (ex) allemande : iconographie française (1919-1939)

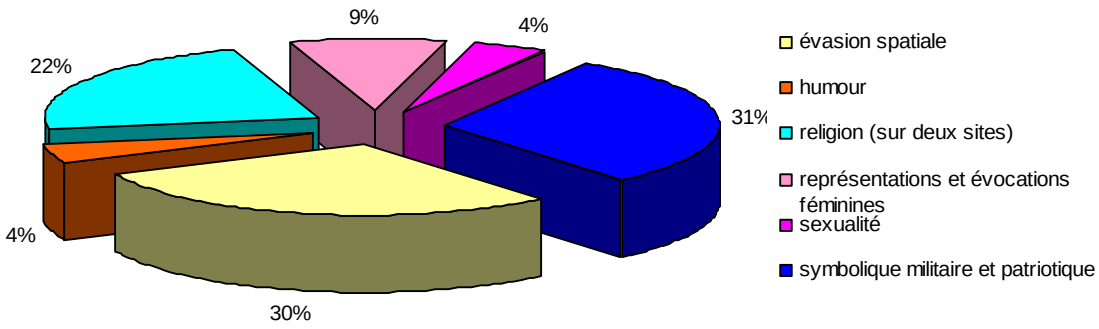
graffiti



Graph. 2f - Typologie thématique

Fortification (ex) allemande : iconographie française (1939-1940)

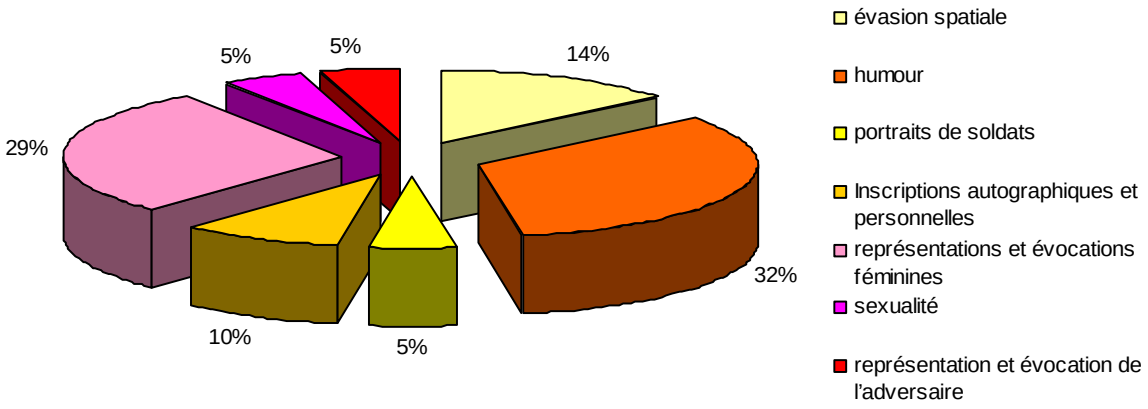
peintures



Typologie thématique

Fortification allemande : iconographie française (1939-1940)

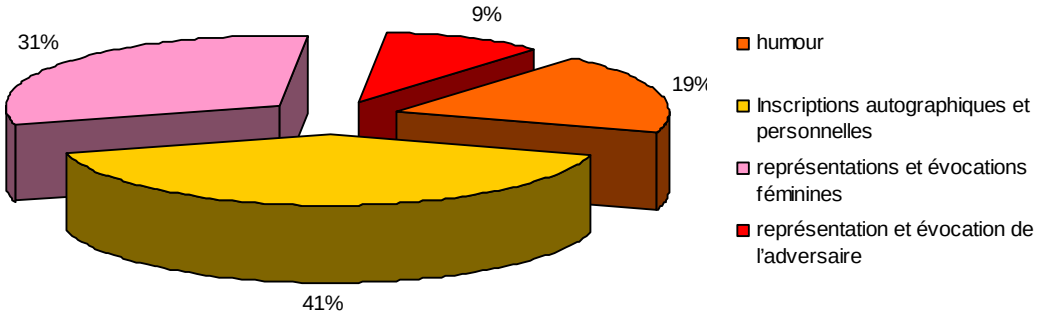
graffiti



Graph. 2h - Typologie thématique

Fortification allemande : iconographie américaine (1944-1945)

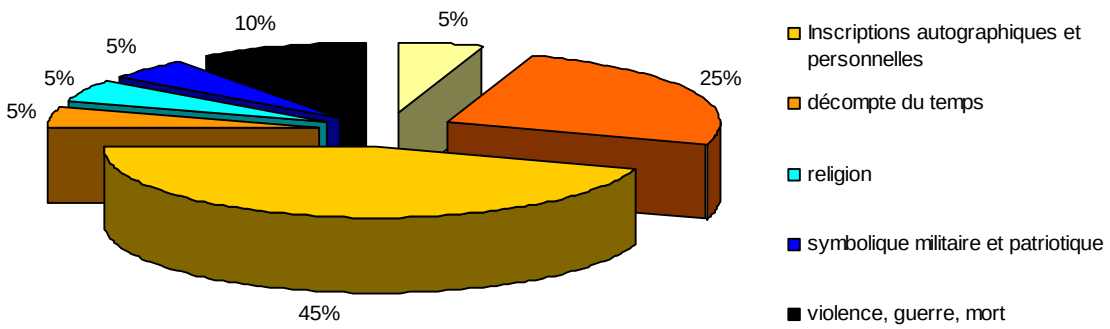
graffiti



Graph. 2i - Typologie thématique

Fortification allemande : iconographie allemande (1940-1944)

graffiti



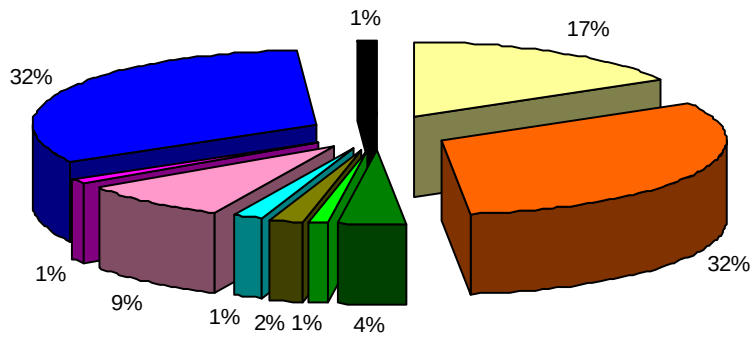
Ligne Maginot (1935-1940)

Graph. 3a - Typologie thématique

Ligne Maginot

Total du corpus iconographique (1935-1945)

peintures



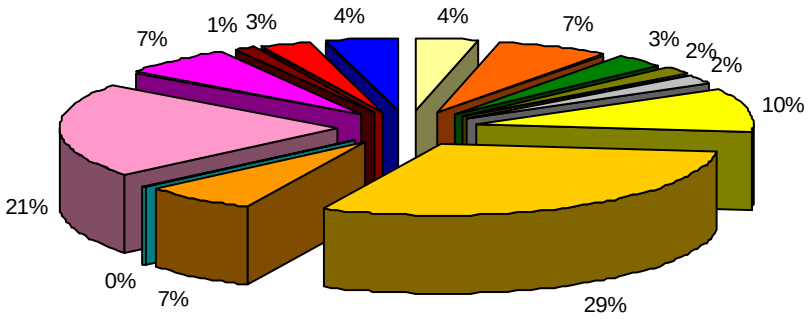
- évasion spatiale
- humour
- panorama de tir
- tableaux de tir
- représentations fonctionnelles
- religion
- représentations et évocations féminines
- sexualité
- symbolique militaire et patriotique
- Violence, guerre, mort

Graph. 3b - Typologie thématique

Ligne Maginot

Total du corpus iconographique (1935-1945)

graffiti, collages et autres



- évasion spatiale
- humour
- panorama de tir
- représentations fonctionnelles
- marquages de construction
- portraits de soldats
- inscriptions autographiques et personnelles
- décompte du temps qui passe
- religion
- représentations et évocations féminines
- sexualité
- iconographie subversive
- représentation et évocation de l'adversaire
- symbolique militaire et patriotique

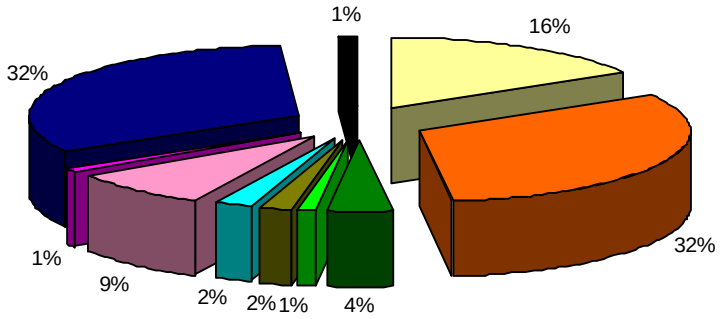


Ci-dessus : Frise sur blindage aux couleurs françaises peinte dans l'abri du Rippert (S.F. Thionville).

Graph. 3c - Typologie thématique

Ligne Maginot : iconographie française (1939-1940)

peintures

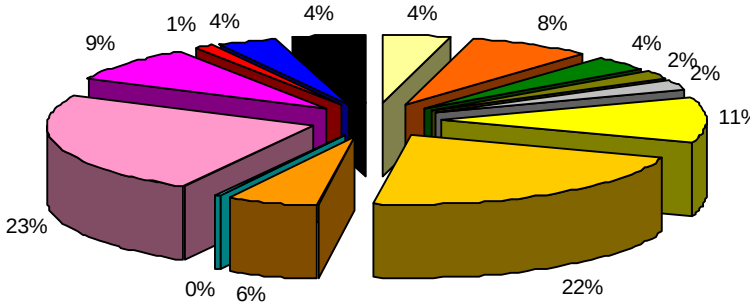


- évasion spatiale
- humour
- panorama de tir
- tableaux de tir
- représentations fonctionnelles
- religion
- représentations et évocations féminines
- sexualité
- symbolique militaire et patriotique
- violence, guerre, mort

Graph. 3d - Typologie thématique

Ligne Maginot : iconographie française (1939-1940)

graffiti

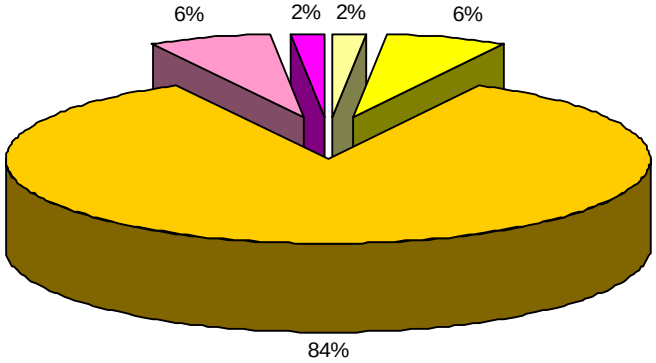


- évasion spatiale
- humour
- panorama de tir
- représentations fonctionnelles
- marquages de construction
- portraits de soldats
- inscriptions autographiques et personnelles
- décompte du temps
- religion
- représentations et évocations féminines
- sexualité
- représentation et évocation de l'adversaire
- symbolique militaire et patriotique
- Violence, guerre, mort

Graph. 3e - Typologie thématique

Ligne Maginot : iconographie américaine (1944-1945)

graffiti



- évasion spatiale
- portraits de soldats
- inscriptions autographiques et personnelles
- représentations et évocations féminines
- symbolique militaire et patriotique

Portraits de soldats, inscriptions autographiques et personnelles, décompte du temps

Avec moins de 2 % des peintures exécutées mais 59 % des graffiti, les portraits de soldats, inscriptions autographiques et personnelles et décomptes du temps qui passe forment le groupe de tête de notre corpus. Les soldats de toutes nationalités s'y sont consacrés, à toutes les périodes.

Peu de mots sont couchés sur le mortier, les hommes du béton représentent plus qu'ils ne disent. Fait surprenant, si les peintres et les dessinateurs de talent mobilisés se sont appropriés les parois des fortifications contemporaines, il n'en est rien des écrivains, préférant coucher leurs pensées sur le support papier. De nombreux artistes lyriques déclament pourtant, dans les popotes et les mess, des classiques appris par cœur ou des œuvres personnelles, mais qui ne trouvent aucune résonance pariétale. Mis à part un *Notre Père* rédigé en russe dans le fort d'Ecrouves, les rares bribes de texte mises au jour se résument à quelques vers érotiques ou scatologiques hérités des rites de caserne et dont les latrines du P.O. d'Hobling (L.M., S.F. Boulay) proposent la parfaite illustration désinhibée sous le titre « Hygiène » :

« Chiez dur, chiez mou,
Mais ! Chiez dans le trou !
Vous qui ! Venez ici ! En riant !
Prenez garde ! De mourrir (sic) en chiant !
Car Dieu !
Punit de mort
Tous ceux qui chient
Sur les bords ! »

En d'autres latrines, celles du bloc 3 du Four à Chaux (L.M., S.F. Vosges), un autre « poète » dénonce en rimes le manque de propreté de certains de ses camarades, mais pour mieux décrire des pratiques iconographiques pour le moins originales :

« Quel est ce salop (sic),
Ce monstre de la nature,
Qui de ses doigts fait un pinceau,
Et de sa crotte de la peinture. »

Lorsque les occupants des fortifications se décident à écrire plus sérieusement, c'est pour s'identifier en inscriptions laconiques et essentielles : les graffiti autographiques. Ils consistent à écrire son nom et/ou son prénom, voire une signature – dans ce cas souvent incompréhensible pour le non-initié – sur une paroi. Ils se différencient des plus rares inscriptions anonymes – une silhouette de cheval signée « fait par le dessinateur à la compagnie », au fort d'Ecrouves – ou collectives – « les As » à Ecrouves, « Les potes du 2e Génie » dans l'abri Maginot du Rippert (S.F. Thionville). Prise

isolément, chaque trace ne mesure que quelques centimètres, à l'exception de quelques spécimens peints et de grandes dimensions, à l'instar du soldat Marcel Shenne qui s'est identifié à la peinture noire sur un mur du fort de Gondreville en 1918. Ce mode d'expression est un acte souvent solitaire, dont le but est de signifier sa présence à un endroit bien défini, et souvent à une date précise. Les projections dans le temps sont au contraire plus insolites et ce soldat de la classe 1912 cantonné au fort du Bois l'Abbé (Séré de Rivières, P.F. Epinal) ignore tout de la portée tragique de son souhait lorsqu'il noircit un mur de son crayon à papier pour écrire « Vivement le 25 septembre 1915, qu'on se barre de ses [illisible] de Vosges ». Mobilisé sur place en 1914, cet anonyme dont le nom est aujourd'hui indéchiffrable, a-t-il survécu jusqu'à ce fameux 25 septembre 1915… jour du lancement de l'offensive française en Champagne et alliée en Artois, que l'ironie du sort ne lui épargna peut-être pas ?

Les graffiti autographiques peuvent être accompagnés d'une indication sur l'origine de leurs auteurs – « Morel 1917 Soissons », dans l'entrée du fort de Tavannes – mais cette particularité est surtout le fait de soldats étrangers, distants de plusieurs milliers de kilomètres de leur famille. Les internés russes du fort d'Ecrouves nous apprennent ainsi qu'ils proviennent pour beaucoup de la ville de Novgorod, qu'ils inscrivent à plusieurs reprises et symbolisent par la représentation de cerfs[813], mais les champions en la matière sont incontestablement les G.I.'s américains comme nous le verrons ultérieurement et dans le chapitre suivant.

La présence de symboles est plus inhabituelle. Elle peut apparaître sous la forme des cerfs russes du fort d'Ecrouves, de branches de lauriers encadrant la signature que le soldat Marius Beck a laissé sous les mêmes voûtes le 5 novembre 1916, ou encore d'une croix gammée accompagnant le prénom *Stefan*, gravés au fort des Sartelles (Séré de Rivières, P.F. Verdun), dans la bande rouge caractéristique parcourant ses surfaces bétonnées. La mention d'une spécialité quelconque ou d'un numéro n'est pas plus fréquente et rares sont ceux, pareillement au canonnier Félix Petit, à ajouter à côté de leur graffiti, le calibre de leur arme – « canon 37 » dans son cas – voire un numéro de matricule comme s'évertue à le faire apparaître à plusieurs reprises le soldat de forteresse Masson affecté à l'ouvrage de Rochonvillers (L.M., S.F. Thionville) en 1939 – « Masson, matricule 3073, 28 juin 1939 ».

D'aucuns ont réglé depuis longtemps la question des motivations des graffiteurs : ils tuent simplement le temps et il y a peu à en dire... Nous allons démontrer combien ce sophisme mérite d'être balayé. Est-ce par peur de disparaître que le soldat Louis Péroche inscrit son nom et prénom dans une soute à munitions du fort de Vaux, le 18 mars 1916 ? Craint-il de finir comme ces cadavres écartelés par les obus aux abords du fort ou souhaite-t-il revendiquer à la postérité sa présence en première ligne, sous des bombardements de gros calibre ? Si l'on se pose un tant soit peu les bonnes questions, on se rend compte que les motivations des militaires et des combattants ne sont pas toujours aisées à définir et peuvent dépendre d'éléments palpables pour l'historien tel que le contexte ou au contraire très fuyant comme l'état d'esprit du moment, une émotion ressentie, une sensibilité à un

[813] L'animal est lié à la symbolique de la cité, en particulier parce que les artisans estampillaient leurs plaques ornementales (icônes...) d'une silhouette de cerf : Ol'ga Popova, Engelina Smirnova, Paola Cortesi, *Les Icônes*, Soar, 2001.

paysage ou une ambiance. L'élément déclencheur peut être, hypothétiquement comme le soldat Louis Péroche, un traumatisme dû à l'épreuve du feu, un bombardement lourd par exemple ou la perspective d'un corps à corps incertain. Le 27 août 1914, après avoir enduré un pilonnage d'artillerie dantesque durant plusieurs jours, un certain Cordier grave son nom dans la peinture blanche du fort de Manonviller et inscrit bien distinctement, en grandes lettres détachées comme s'il criait : « BOMBARDEMENT DU FORT – 27 (?) août 1914 ». Dans un tout autre contexte, celui du mois de juin 1940, un soldat de forteresse du Petit Ouvrage d'Hobling écrit, au lendemain de la défaite de l'armée française et à quelques heures du départ : « Bientôt la fuite, Adieu bloc 1 ». Rédigée en caractères cursifs, de la même taille que si le mur eusse été une feuille de papier quadrillé, cette formule sibylline chuchote cette fois le trouble du moment, partagé entre la joie de la liberté retrouvée –entre le 25 juin et début juillet 1940, les hommes ignorent encore que la captivité les attend et espèrent gagner la zone libre –, « la fuite », et la tristesse de quitter le bloc de béton où bien des souvenirs se sont façonnés pendant près d'un an d'occupation continue.

Enfin, le graffiti autographique que le sous-officier de l'armée allemande Ferdinand Selzmüller, originaire d'Autriche comme il le précise – « aus Wien » (de Vienne) – grave dans la modeste guérite escargot[814] qu'il occupe comme sentinelle sur les superstructures de la *Feste* Kaiserin (P.F. Metz) le 27 novembre 1944, témoigne encore d'une émotion transcendée par l'expression manuscrite de son identité. Les yeux rivés sur le réseau de barbelés lui faisant face, à la merci de n'importe quelle bombe aérienne dans son abri trop fragile et en proie aux patrouilles nocturnes américaines distantes de quelques dizaines de mètres à peine à cette date, Ferdinand Selzmüller sait que sa position est très exposée, mais également qu'il est encore en vie grâce à cette tôle qu'il incise et qui est le seul obstacle entre son corps et les projectiles adverses. En cela, cette inscription très forte n'a rien de commun avec les gravures au contenu pourtant semblable – nom, prénom, ville d'origine, date – réalisées par les sentinelles allemandes occupant les guérites escargot de la *Feste* Kronprinz[815] (*Moselstellung*, P.F. Metz) vers 1915-1917, alors que les premières lignes sont à plusieurs dizaines de kilomètres à l'ouest.

C'est que le graffiti autographique peut aussi recouvrir une attirance grégaire pour la postérité ou marquer encore l'attachement profond à un lieu, à du matériel. Au-dessus d'une flèche indiquant sa paillasse, un Boy's de Pershing laisse l'inscription « George slept here » – George a dormi ici – dans une chambrée du fort de Gondreville, en 1918 (*ci-contre*) ; quatre ans plus tôt, un soldat français a noté, dans une chambrée située de l'autre côté du fort qu'« Ici a passé Youssef Julot … Bien le bonjour… ». Sur la ligne Maginot, il n'est pas rare que les spécialistes laissent un nom ou un prénom à proximité du matériel qu'ils servent amoureusement, à l'image d'un certain « Jean » qui a patiemment gravé et surligné de bleu son prénom à proximité de la chambre de tir du bloc de l'ouvrage de Chappy (L.M., S.F. Crusnes). Dans l'armée américaine par contre, l'attachement foncier à une parcelle de béton prend des airs de conquêtes territoriales : le graffiti autographique constitue une spécificité à part

[814] Observatoire de campagne composé d'une double tôle galvanisée enroulée sur elle-même.
[815] Voisine de la *Feste* Kaiserin.

entière qui devient le jalon de l'avancée sur les troupes nazies. Des bunkers des plages de Normandie aux abris salvateurs conquis en Lorraine et en Alsace, en passant par les caves civiles ou les écorces des arbres, les G.I.'s. notent leur nom partout, l'expression figurative passant complètement au second plan. Si l'on isole les graffiti américains dans chaque système fortifié, on s'aperçoit que les graffiti autographiques représentent 82 %, 41 % et 84 % des traces qu'ils laissent dans le système Séré de Rivières, la fortification allemande et la ligne Maginot…[816] À travers eux, les soldats américains débarqués en France en 1917 ou en 1944 semblent aussi tenter de conjurer un mal qui les ronge et que décrit Hugh C. Hulse dans ses souvenirs de guerre :

> « Entre-temps, une autre maladie était apparue dans notre groupe. C'était ce qu'on appelle la nostalgie, mieux connue, pourtant, comme le mal du pays, qui généralement empire quand la journée de travail est terminée. Moi, j'avais décidé que c'était un mal dont je ne souffrirais pas et que si j'en souffrais, personne ne le saurait. C'est pourquoi je rejoignis un groupe d'hommes qui se réunissaient pour aller chanter au bout de la rue. »[817]

La halte dans un ouvrage abandonné par les Allemands en retraite ou la prise d'une casemate défendue constituent souvent le cadre idéal à une iconographie de prise, où le G.I.'s va faire apparaître son nom sur le mortier mais aussi son Etat, sa ville d'origine et jusqu'à son… adresse précise, soit le foyer familial évoqué par un simple numéro et une rue qui ne prend réellement forme que dans un dessin retrouvé dans la *Feste* von der Goltz (P.F. Metz), représentant, à l'issue des combats pour la prise de Metz, une paisible maison de banlieue avec boîte aux lettres et traction stationnée dans l'allée du garage. Le rêve américain en somme !

Pour solitaire qu'elle soit, l'exécution d'un graffiti autographique ne signifie pas obligatoirement isolement spatial. C'est notamment le cas des graffiti américains, généralement réalisés à plusieurs jours d'intervalles – à Fermont, les graffiti autographiques sont datés du 4 janvier, 2 février, 15 février, 5 mars, 21 mars, 29 mars, 1er avril, 28 mai 1945 – mais toujours réunis sur quelques mètres carrés de paroi à peine, sur des sites de plusieurs hectares, comme si, à l'instar de Hulse qui chasse sa nostalgie par l'intégration d'un chœur masculin, les soldats américains tentaient de combattre le cafard dans une communion entrecoupée mais bien réelle de réminiscences manuscrites. Peut-être par perte de repères, il n'est par rare que ces graffiti U.S. « parasites » des œuvres picturales antérieures – ouvrages de Fermont, de Rochonvillers ou du Schonenbourg où des peintures murales françaises de 1940 sont surchargées de graffiti américains qui ont parfois trompé les observateurs peu attentifs sur l'origine des premières – ou se rattachent à des écritures plus anciennes. Ainsi observe-t-on parfois de véritables chaînes de création, soit des rassemblements d'inscriptions et de noms millésimés s'étalant sur plusieurs décennies. L'un des plus beaux exemples est très certainement une poterne du fort Frère (P.F. Strasbourg). Composée d'un appareillage en moellon recouvert de béton et de terre, chacune de

[816] Quelques G.I.'s ont laissé une trace de leur passage en 1918 dans le système Séré de Rivières (Verdun, Toul), la fortification allemande et *a fortiori* la ligne Maginot ne regroupant que des graffiti réalisés vers 1944-1945.
[817] Hugh C. Hulse, *Mémoires de guerre d'un soldat américain 1918-1919. Le bon endroit*, L'Harmattan, 2007, p. 15.

ses briques porte le nom et le prénom d'un soldat, accompagnés d'une date, la chaîne ayant été en quelque sorte inaugurée par un soldat allemand en 1915 et clôturée par des G.I.'s à la fin de la Seconde Guerre mondiale. À leur façon, les occupants successifs s'approprient dans le temps et l'espace une petite surface bien délimitée du fort.

En d'autres lieux, on assiste au contraire à de véritables éruptions graphiques, comme aux entrées baignées des lueurs du jour du fort de Manonviller (Séré de Rivières, Trouée des Charmes), où les noms se chevauchent, se mordent les uns les autres, quand ils ne sont pas entaillés de traits creusés furieusement dans l'enduit et sans signification apparente… Certains rassemblements de graffiti semblent également être la manifestation de rituels quasi initiatiques, surtout si ces agglomérats graphologiques sont localisés dans des endroits difficiles d'accès ou très discrets. Que penser par exemple des notes de musique dessinées derrière des câbles électriques haute tension, dans la galerie principale de l'ouvrage de Molvange (L.M., S.F. Thionville, *ci-contre*), ou des séries de noms dissimulés de la même façon au pied du bloc 1 de l'ouvrage de Latiremont ? Au-dessus du siphon prolongeant l'égout visitable du Petit Ouvrage de Téting (L.M., S.F. Faulquemont), une série de graffiti autographiques a été créée entre 1936 et 1940 par les membres des compagnies d'équipages d'ouvrage du temps de paix et des hommes de l'équipage de guerre. Le parcours aller-retour de cette galerie très étriquée (1,60 x 1 m), peu éclairée de surcroît puisque secondaire et complètement coupée par une porte étanche de l'activité du reste de l'ouvrage, a quelque chose de foncièrement initiatique, comme une expérience particulière partagée entre les seuls préposés à l'entretien des écoulements d'eau et à la surveillance de l'issue de secours placée à proximité.

La présence des graffiti autographiques est l'expression manuscrite de ce cercle très fermé, qui rappelle d'ailleurs une manifestation similaire découverte autour de la station de pompage du fort de Dogneville (Séré de Rivières, P.F. Epinal), où, dans l'isolement de leur besogne quotidienne[818], des soldats ne se connaissant pas puisqu'appartenant aux garnisons sans cesse restructurées[819] qui occupèrent le site entre 1914 et 1918, se livrent à un duel devant l'éternité de record de tours de manivelles à la pompe dont ils ne connurent jamais le résultat final[820] : « Record à la pompe, 161, M. Fleury, 161 tours, 9 mars 1915 », « Classe 1912, le 25 octobre, un jour de guerre pompe » (ce graffiti est incrusté dans le képi d'un profil de soldat – celui de son auteur ?) avec son score illisible), « Les records, 133, 140, 182, 233, 240, 269, 418 ».

Il faut bien reconnaître que la forme même de la fortification contemporaine, et en particulier ses galeries tentaculaires isolant du reste des ouvrages coffres de contrescarpe, station de pompage et autres galeries de contre-mines, favorisent les retraites spirituelles, de temporaires replis sur soi réparateurs durant lesquels l'homme se coupe de tous réseaux sociaux – groupe primaire, escouade, hiérarchie – parce que sa fonction le lui permet ou qu'il sait telle partie d'ouvrage peu fréquentée, pour mieux revenir. Il n'y a aucun hasard dans la présence de nombreux graffiti autographiques dans les

[818] La pompe à eau est située dans une étroite et très inclinée galerie de coffre de contrescarpe, à l'écart de la caserne du fort.
[819] Voir chapitres 1 et 2.
[820] En examinant les graffiti, on remarque en effet qu'aucun nom ne revient deux fois, du fait de la mobilité des effectifs.

coffres de contrescarpe du fort Von Baden (P.F. Strasbourg) ou du fort de Manonviller, pas plus que dans l'isolement choisi en 1917 par un anonyme de la garnison du fort de Dogneville – un boyau souterrain rejoignant le coffre de contrescarpe nord, désarmé en 1915, inoccupé, et vers lequel plus personne ne descend donc à cette époque – pour pleurer un camarade disparu, « Léon Schichen, dit Toto de la Bastille, classe 1916, 149e Régiment d'Infanterie, tué le 12 août 1917 ».[821]

Aux côtés des graffiti autographiques, les soldats trouvent dans le portrait[822] un autre moyen, plus figuratif, de se lier durablement au site occupé. Dans cette thématique, le crayonné règne une fois encore en maître, comme le montrent nos diagrammes, et le buste d'officier allemand représenté dans une chambre individuelle de la *Feste* Kaiserin, avec ses moustaches taillées à la façon de l'Empereur Guillaume II, fait figure d'exception.

L'autoportrait est invariablement le complément d'un graffiti autographique, qui nous permet d'ailleurs de l'identifier comme tel, et comme son cousin de lettres, il se glisse partout, sous les escaliers du groupe fortifié La Marne – petit portrait de quelques centimètres du soldat L. Benay – ou bien en vue dans une chambrée du fort de Lucey où un nommé Gablois se représente pipe en bouche, arborant képi modèle 1884 et pattes de col aux chiffres du 168e Régiment d'Infanterie de la Brigade de Forteresse de Toul. Dans la casemate du Légeret (L.M., S.F. Rohrbach), qu'ils reprennent pour la seconde fois consécutive aux Allemands en mars 1945, les soldats américains se reposant dans le corridor d'accès agrémentent leurs graffiti autographiques de petits portraits représentant les signataires.

Lorsque l'on examine attentivement l'ensemble des visages dessinés, il est flagrant de constater qu'ils se répartissent en deux catégories : les faces et les profils. Les premières sont visiblement le fait d'autodidactes doués ou d'artistes confirmés et lorsque ce n'est pas le cas, l'auteur n'essaie pas de reproduire les caractéristiques faciales d'un visage particulier mais se contente de simples formes rondes ou ovoïdes incrustées de traits et de points représentant la bouche, le nez et les yeux. Les profils, tels que ceux esquissés par le soldat Pierre Grimaldi sur les cadres de fenêtre du fort d'Ecrouves, offrent par contre des facilités incomparables puisqu'ils ne nécessitent aucune étude de perspective et qu'une silhouette caractéristique suffit à identifier un individu du premier coup d'œil.

Les portraitistes amateurs reprennent d'ailleurs ni plus ni moins que les procédés de Bertillon – inventeur de l'anthropométrie judiciaire – ayant cours dans tous les grands centres de recrutement des armées contemporaines, pour cerner les « portraits parlés » de leurs modèles et les reproduire sur les murs. Pour reprendre le vocable anthropométrique employé sur les fiches signalétiques individuelles et les registres matricules, un front – proéminant, légèrement vertical, très oblique –, la longueur d'un cou – court, long ou au larynx saillant –, les positions habituelles des lèvres – bouche bée ou pincée –,

[821] Nous n'avons pas trouvé de trace de cette disparition, ni dans le J.M.O. du 149e R.I. qui est effectivement un régiment vosgien – document aimablement transmis par le colonel Alain Schwartz, président de l'amical du 149e R.I. – ni sur le fameux site Internet « Mémoire des hommes ». Le soldat Schichen est-il mort sur le front des Vosges ou au fort de Dogneville, des suites d'un accident ?
[822] À ne pas confondre avec la caricature subversive ou humoristique.

le contour des lobes ou l'inclinaison de l'antitragus[823] constituent autant de particularités physiques propres à attribuer un profil à un individu bien précis plus qu'à un autre. Mais de tous, c'est le nez, qui, à la pointe du visage et à travers treize « dos » différemment taillés, défini le mieux le « caractère » d'un profil, auquel peut encore s'ajouter une marque particulière rare ou unique, comme une cicatrice, un nævus ou grain de beauté voire un tatouage.

Si ces caractéristiques physiques sont exagérées volontairement – et il nous est parfois difficile de faire la part des choses en la matière – on passe alors du portrait à la caricature. Cette dernière peut-être consentie, comme par les officiers de l'ouvrage de Fermont, du Bois de Bousse ou de l'abri-caverne de Véckring, qui commandent leurs caricatures auprès de dessinateurs avertis pour leur plaisir personnel et dans des salles à l'abri du regard de la troupe. La plupart du temps cependant, la caricature est railleuse et réalisée à l'insu de son modèle. Dans ce cas, elle est souvent reconnaissable au surnom, pas toujours compréhensible sorti du contexte de création mais assurément moqueur, qui lui est attribué. De nombreux combattants mentionnent les sobriquets peu flatteurs donnés à tel ou tel de leur camarade et s'appuyant essentiellement sur des critères physiques, comme la maigreur ou la corpulence. Le surnom « Quinze Grammes » revient ainsi dans les carnets du lieutenant Charles Delvert comme chez Louis Barthas pour baptiser respectivement un soldat très mince et un capitaine étoffé peu apprécié de ses hommes. Dans notre corpus, le soldat André Rose « dit le Carisey » (?) est la victime de l'une de ces pochades, lorsqu'il est représenté le visage écrasé sur une grosse pipe au-dessus d'une couchette du groupe fortifié de Koenigsmacker (fortification ex-allemande, P.F. Thionville)[824], mais sans doute la caricature féroce d'un adjudant (?) instructeur de Bitche au pied du bloc 2 du Grand Hohékirkel vers 1938 en est-elle la forme la plus provocatrice et la plus aboutie. Au milieu de portraits féminins et d'une traction apoplectique, le « Sheriff de Bitche » apparaît comme un vieux grognard de 14-18 à sa manche gauche couverte de brisques – au nombre de sept soit quatre années consécutives de front[825]. Déformé par un nez proéminent marqué d'une verrue et une mâchoire puissante, son visage peu avenant est prolongé d'un corps marqué par la guerre, dont le pistolet en bandoulière et la jambe de bois vissée au genou droit ne constituent pas les moindres effets. Réalisé en temps de paix, à une époque où les ouvrages sont occupés temporairement par les Compagnies d'Equipages d'Ouvrage, ce graffiti de conscrit n'a peut-être été découvert que par l'effectif du temps de guerre, qui n'y a, du reste, pas touché. Quelquefois, nous en savons un peu plus sur les caricaturés, en particulier au fort d'Ecrouves, où de curieux personnages meurtris dans leur chair se trouvent être des membres de la garnison de 1914, balafrés ou tatoués et qui ne sont pas passés inaperçus aux yeux du peintre Marcel S. Laurent[826], qui les évoque dans ses mémoires, ni de leurs camarades facétieux qui ne les ont pas représentés à leur avantage sur les voûtes de leur chambrée.

[823] Petit cartilage qui borde la partie supérieure du lobe. L'inclinaison de l'antitragus peut-être horizontale, intermédiaire ou oblique tandis que son profil peut apparaître cave, rectiligne, intermédiaire, saillant, etc.
[824] S'agit-il de son lit, la caricature ayant été dessinée à son insu.
[825] Une première brisque pour une année de front, puis une nouvelle tous les six mois.
[826] Archives départementales de la Meurthe-et-Moselle, cote 1 J 227. Marcel S. Laurent, *Tonnerre des hommes*, récit dactylographié par une secrétaire commerciale en 1950.

Cela n'apparaît pas évident au premier abord, mais toutes ces caricatures jouent un rôle important dans la cohésion du groupe primaire, dont on ne répètera sans doute jamais assez l'importance. Qu'elles traduisent une moquerie passagère ou un acharnement, les caricatures qui peuvent se commuer rapidement en railleries collectives, consolident le groupe autour du rejet de l'un des leurs ou d'un « étranger ». Heureusement, les groupes primaires trouvent également dans le portrait des manières plus tolérantes de célébrer leur fraternité. L'une d'elle prend les allures d'un rituel physique très personnel et que l'on retrouve notamment dans la casemate de Jalaumont (L.M., S.F. Crusnes), l'abri de surface du Coucou (L.M., S.F. Boulay), le Gros Ouvrage d'Artillerie du Simserhof et l'abri-caverne du Légeret (L.M., S.F. Rohrbach). Celui-ci ne consiste plus à dessiner des portraits à main levé, mais à surligner le contour de plusieurs profils ; autrement dit, chaque membre du groupe plaque à son tour sa joue gauche – Coucou – ou droite – Jalaumont, Simserhof, Légeret – contre la paroi fraîche d'un mur, en léger retrait par rapport au camarade précédent, pour qu'un autre trace sa silhouette, de façon à ce que l'ensemble forme un saisissant éventail de profils imbriqués les uns dans les autres. Ces compositions sont la manifestation iconographique la plus explicite du scellement symbolique d'une amitié durable. Les liens unissant le groupe primaire sont si forts qu'ils excluent ici toute représentation isolée des portraits de ses membres, ils se confondent sur le mur comme sous l'uniforme. D'autres rituels, plus allégoriques encore et qui n'ont guère laissé de trace sinon dans quelques écrits, ont marqué ces attaches si particulières. Mobilisé durant la Grande Guerre, le violoniste Lucien Durosoir narre la liturgie d'un serment passé avec ses amis musiciens, après un concert donné devant l'état-major du général Mangin :

> « Hier soir au dîner après le concert, nous avons bu du champagne, ou du moins ce que l'on appelle ainsi ; c'est Caplet qui l'a offert, et pour nous souvenir de ce mois passé en communion constante et pour sceller l'amitié qui nous unit, nous avons bu dans la même coupe que nous avons ensuite brisée et jetée dans le lac du château, à la mode slave. Cela ne manque pas de chien. »[827]

Et Lucien Durosoir ne croit pas si bien dire car les animaux – chiens, chats, chevaux – font souvent partie intégrante de ces groupes primaires. Quelle garnison, quel équipage n'a adopté un chien ou un chat errant érigé au rang de mascotte ? Aux pires instants de son histoire, même le fort de Vaux abrita un chien – *Quiqui* – rapporté par un sapeur d'une équipe de transmission décimée en chemin vers le fort et qui fut, aux dires du commandant Raynal, « l'unique joie d'un enfer dont il a partagé toutes les souffrances et tous les dangers ».[828] Dans une chambrée de la casemate de Jalaumont, le berger allemand de l'équipage se confond même dans les profils surlignés cités plus haut.

Enfin, à ces graffiti autographiques et/ou portraits s'associent une iconographie temporelle, qui apparaît également séparément. Ici encore la peinture n'est pas de mise, le temps ne se mesure qu'à la

[827] Durosoir Lucien, Maréchal Maurice, *Deux musiciens dans la Grande Guerre*, Tallandier, 2005, p. 162. La scène se passe le 26 mars 1916. Le violoncelliste Maurice Maréchal l'évoque également dans ses correspondances, en page 289 du même recueil.
[828] Colonel Raynal, *Journal du commandant Raynal – Le fort de Vaux*, Albin Michel, 1931, p. 82-85. L'ex-commandant du fort de Vaux lui consacre quatre pages, c'est dire l'importance de l'animal dans la vie du fort…

mine de plomb, parfois sous forme de calendrier – *Feste* von der Goltz, pour un graffiti d'origine américaine, Gros Ouvrages de Molvange et de Métrich pour des calendriers français de 1939-1940 – mais surtout en nombres inscrits ou plus symboliquement en successions de petits traits serrés représentant les journées écoulées. Cette troisième façon de décompter le temps montre bien la sensation qu'eurent leurs auteurs de vivre une expérience de type carcérale sous l'uniforme. Nos relevés de terrain et les diagrammes établis nous révèlent que les militaires appréhendèrent le temps fort différemment suivant leur statut et leur exposition. Effectivement, si à l'échelle générale des trois systèmes fortifiés, les graffiti consacrés au décompte du temps ne rassemblent que quelques pourcents de l'ensemble, ils ressortent de façon flagrante à certaines périodes d'occupation des fortifications avec un premier paradoxe : cette iconographie d'inspiration carcérale dans l'une de ses formes n'a pas tenté les captifs eux-mêmes, comme les internés russes du fort d'Ecrouves (1918-1919)[829] ou les prisonniers de guerre yougoslaves enfermés dans les forts de la banlieue de Strasbourg (1944). Quelques séries de traits barrés par groupes de quatre existent bien sur l'extérieur des portes des cellules de l'ouvrage du Billig (L.M., S.F. Thionville), mais dans cette configuration, elles sont naturellement le fait des gardiens. Les conscrits et les combattants furent beaucoup attirés par la représentation du temporel dans leur espace.

L'appelé d'avant-guerre est obsédé par le temps. Tout tourné vers l'avenir, il s'intéresse au temps qu'il lui reste « à tirer ». Dans le système Séré de Rivières, 12 % des graffiti de conscrits qui occupèrent constamment les forts entre 1919 et 1939 s'y rapportent. Et comme le veut l'usage, le nombre de jours qu'il reste à effectuer et alors joint à l'expression « au jus », 364 au jus, 290 au jus, etc. À Epinal, c'est « la fuite des Vosges » qui revient à de nombreuses reprises dans les graffiti des jeunes hommes déracinés et certains établissent même un compte à rebours régulier du temps les séparant encore du retour à la vie civile, à l'image de cet artilleur du fort d'Uxegney, apposant des chiffres sur les briques d'une travée, comme si chacune d'entre elles marquait un nouveau pallier décisif vers la libération tant désirée, jusqu'à l'écœurement :

> « Un homme de la classe 1902 qui compte 287 jours, artilleur trempé au 8e bataillon, un type qui commence à s'en foutre. »
>
> Signature illisible.

Le combattant agit par contre tout autrement. Il ignore pendant combien de temps il va servir sous les armes et ne peut donc se projeter dans l'avenir, mais il cherche à mesurer, à avoir une notion du temps écoulé, cette disposition trouvant par ailleurs une interprétation uniformologique avec l'apparition de brisques sur la manche gauche des soldats français de la Grande Guerre, comptabilisant aux yeux de tous l'ancienneté de chacun – une peinture du fort de Pagny-la-Blanche-Côte (Séré de Rivières, sud de la P.F. de Toul) s'en fait l'écho. Dans leur cas, le champ lexical du service militaire et

[829] Deux calendriers ont seulement été laissés par les prisonniers de guerre russes chargés de démanteler la ligne Maginot vers 1942-1943 dans le secteur de Bitche et se trouvent dans l'abri de Petit Réderching.

les chiffres disparaissent au profit des petits traits verticaux barrés par paquets de sept. Ces manifestations graphiques se retrouvent dans 6 % des graffiti français de la ligne Maginot, les soldats de forteresse éprouvant la nécessité, au-delà de plusieurs jours d'enfermement, de rétablir une échelle de temps artificiel dans les profondeurs des ouvrages où la journée solaire est remplacée par le service des quarts. On retrouve la même proportion de graffiti similaires d'origine allemande (1914-1918 dans les *Festen*, alors qu'à la même période, les garnisons françaises ne s'intéressent au temps écoulé que dans 4 % des cas. La donne est tout autre par contre pour LA Place forte qui a connu l'épreuve du feu durant la Grande Guerre, Verdun, puisque ce sont 22 % des graffiti français de 1914-1918 qui se focalisent sur le temps qui passe, et exclusivement dans les forts et ouvrages des premières lignes de 1916, Douaumont, Moulainville et surtout Froideterre, où des pans de murs entiers sont recouverts de décomptes sous forme de traits. Dans ces fortifications massacrées par l'artillerie lourde, chaque nouvelle verticale tracée est un jour de vie supplémentaire, quelques heures gagnées sur la mort omniprésente. Les garnisons écrasées sous les bombes en ont pleine conscience, elles doivent mourir ensevelies sous les ruines du fort plutôt que de se rendre – comme le rappelle la devise frappée aux entrées des ouvrages de Verdun – et risquer plus encore le même sort au moment de le quitter à découvert. La présence d'un pendu et d'une petite faux à proximité de ces séries de traits, à Froideterre et Douaumont, n'est sans doute pas anodine…

La symbolique militaire et patriotique, encadrement du soldat

La symbolique militaire et patriotique forme une autre grande thématique de création, mais majoritairement picturale, à l'inverse du groupe précédent, et davantage centrée sur les garnisons et équipages constitués que sur les effectifs de passage. Les conscrits ou les captifs s'y sont peu intéressés, de même que les Américains, plus portés sur les réminiscences de leurs origines que la célébration de leur unité.[830] On la retrouve au contraire à plus de 30 % dans les peintures murales des garnisons allemandes de 1914-1918 – 35 % – et des équipages d'ouvrage de la ligne Maginot – 32 %. Si elle reste plus discrète dans les Places Fortes de Toul et Epinal – 8 % –, elle occupe 35 % des peintures et des compositions de grandes dimensions de la Place de Verdun, principalement du fait de la présence des fameuses devises « S'ensevelir sous les ruines du fort plutôt que de se rendre », peintes à même la pierre de taille des forts de Douaumont et de Saint-Michel, sur des panneaux en bois placardés au-dessus des entrées de la Redoute de Belrupt[831] et du fort de Gironville[832], taillée sur la voûte du fort du Rozellier, etc.

La symbolique militaire recouvre tous les éléments se raccordant à la culture propre d'une unité militaire ou d'un groupe d'unités équivalentes, soit les insignes et les devises. Comme l'a écrit le

[830] Notons un insigne de la 12th armée au fort du Bois Bourru (P.F. Verdun), un drapeau américain au fort de Domgermain (P.F. Toul).
[831] Nous ne connaissons les ornements de cette dernière qu'à travers les photographies d'époque du Service Photographique de l'Armée (actuel E.C.P.A.D.) et du Mémorial de Verdun.
[832] Ce panneau très sobre a miraculeusement été préservé et est aujourd'hui visible au musée de Villey-le-Sec, à Toul.

professeur Jacques Frémeaux[833], ces symboles naissent du fait « qu'une unité doit être plus qu'une collectivité d'hommes vivants ; ses hommes doivent se vivre comme partageant un destin commun ; l'individu doit être fier d'appartenir à son unité, précisément d'abord, parce qu'il s'agit de celle-là et non d'une autre ». Et d'ajouter :

> « Tout comme l'insigne, la devise a un caractère initiatique et la connaissance seule de celle-ci est déjà approche de l'initiation, car (…) elle est généralement inconnue des personnes extérieures à l'unité. (…) Chacune constitue une petite énigme qui doit être normalement dévoilée aux nouveaux venus et qui constitue le secret qu'ils partagent entre eux, pour former une sorte de conjuration. »

On retrouve là mêlés besoin d'identification, codes de ralliement et rituels initiatiques chargés de les sceller tout aussi symboliquement, à l'instar des graffiti autographiques, sauf qu'ici, l'échelle n'est plus la même, elle marque l'appartenance à une communauté d'arme, dépassant à la fois les clivages des groupes primaires et refusant de se noyer dans la masse anonyme d'une garnison ou d'un équipage.

La symbolique patriotique – qui est également militaire bien souvent mais pas que – transcende groupes primaires, unités, armées, pour se porter vers des symboles nationaux et politiques, tels que les drapeaux, les personnalités fondatrices d'un Etat ou les dirigeants du moment. La répartition des symboliques militaires et patriotiques montre clairement deux perceptions différentes, suivant que l'on se trouve dans une *Festen* durant la Grande Guerre, ou un ouvrage de la ligne Maginot en 1939-1940.

Côté allemand, la symbolique patriotique au sens large prime largement sur la symbolique militaire proche du soldat. Les fortifications allemandes ne comptent ainsi que très peu d'insignes d'unités ayant occupé les *Festen*, voire plus simplement de mentions manuscrites de ces dernières. Tout au plus trouve-t-on une poignée de références à quelques bataillons de Landwehr ou de Landsturm et au *Fussartillerie Regiment n°12*, entouré de deux lions héraldiques, en signature d'une peinture de la *Feste* von der Goltz (*ci-dessous*). Par contre, le culte de l'Empereur et de la noblesse allemande est omniprésent et orchestré dès la construction des groupes fortifiés, ce qui renvoie totalement à la conception idéologique de l'appareil de commandement de l'armée allemande, avec à sa tête l'Empereur, chef suprême cumulant autorités politique, militaire et religieuse, et toute la caste nobiliaire des provinces du Reich dans laquelle sont recrutés les officiers.[834] À Metz et Strasbourg, toutes les fortifications sont baptisées du nom de personnalités militaires et politiques du Reich – Von der Goltz, Graff Haeseler, Von Baden – ou de membres de la famille impériale – Wilhelm II, Kaiserin, Prinzregent Luitpold, Kronprinz qui donne son nom à une *Feste* de Metz et un fort de la ceinture de Strasbourg – et dans de nombreux cas apparaissent leurs armoiries, soit peintes dans les ouvrages

[833] Jacques Frémeaux (professeur à l'université Paris IV-Sorbonne), *Les devises de l'armée* in *Revue historique des Armées*, n°240, 3e trimestre 2005, p. 30.
[834] Expert renommé dans l'armée comparative et de l'histoire sociale et culturelle de la Première Guerre mondiale, le professeur Benjamin Ziemann (université de Sheffield) a écrit une étude de premier plan sur l'armée et le militarisme de l'Empire allemand : *The military and militarism in Kaiserreich, 1871-1914*, Frankfurt, Frankfurt Verlag, 2001.

même – fort Von Baden (P.F. Strasbourg) – soit sculptées et bien en vue sur les façades extérieures des fortifications messines. Dans ce dernier cas, la disposition de ces bas-reliefs a été libre. Les armoiries du Prinzregent Luitpold sont fixées très en hauteur, sur la façade d'une caserne bétonnée, celles du comte Graf Haeseler au-dessus de l'entrée d'une batterie cuirassée, alors que les symboles héraldiques et l'impératrice pointent à l'avant d'une caponnière magnifiquement ouvragée en pierre de Jaumont. Cependant, ces quelques exemples occupant un mètre carré de surface et incrustés dans l'appareillage des ouvrages sont sans commune mesure avec l'imposant arc de triomphe orné des armoiries du Kronprinz, sur la route stratégique de la *Feste* éponyme.

Entre 1914 et 1918, les garnisons continuent de perpétuer le culte de la famille impériale et plus particulièrement de l'empereur Guillaume II. Au-dessus des entrées d'abris de la fortification légère thionvilloise, les croix de fer frappées du W de Wilhelm foisonnent, tout comme dans les ensembles plus importants. Dans les groupes fortifiés, l'empereur est omniprésent, sous forme de portraits – dans la *Feste* Kaiserin et l'*infanterie werk* Mey, où il apparaît monté à la tête de sa troupe et semble aspirer l'attention de la foule et la fougue des jeunes engagés jusqu'à lui – ou de symboles divers, tels que les gigantesques aigles recouvrant les foyers des *Festen* Luitpold – 150 x 195 cm – et Kaiserin – 168,5 x 166 cm – ou le paquebot portant son nom et représenté au large du port de Brême dans la *Feste* Luitpold.

L'unité de l'Empire allemand est également un sujet de représentation très fort dans les groupes fortifiés et insiste sur l'héritage politique de Bismarck : Seid einig, einig, einig ! – Soyez unis, unis, unis ! Cette incarnation apparaît sous forme de drapeaux aux couleurs du Reich, noir-blanc-rouge, au cœur d'un aigle héraldique de la *Feste* Kaiserin, et plus symboliquement encore dans le foyer du soldat de la *Feste* Luitpold, de bannières nouant une frise végétale encadrant des tableaux bucoliques présentant les beautés du littoral et des campagnes de l'Empire, et ralliant, sur la trentaine de mètres du périmètre de la salle, tous les blasons des provinces allemandes, parmi lesquels figurent bien entendu l'Alsace-Lorraine.

Cette instrumentalisation du paysage est capitale. En effet, et comme nous le verrons tout à l'heure pour la thématique consacrée à l'évasion spatiale, le paysage est une ouverture factice sur l'extérieur, chaque peinture constituant autant de *fenêtres magiques*[835] tentant de rompre la claustration des locaux souterrains. Il serait pourtant très réducteur de ne les considérer qu'à travers leur sens dénoté. Le choix des paysages n'est pas toujours innocent, loin de là, et parfois, la symbolique patriotique s'embusque au couvert des verts pâturages. Arrêtons-nous sur le cas messin, particulièrement évocateur. Nous le savons[836], les garnisons de Metz sont formées de brigades de Landwehr provenant du Magdebourg et de Rhénanie, quant à l'artillerie, elle est fournie par le 2e Régiment d'Artillerie à Pied Bavarois cantonné à Metz dès le temps de paix mais qui est loin de ne compter que des Lorrains dans ses rangs, d'autant que ceux-ci furent rapidement écartés des fortifications pour rejoindre d'autres zones du

[835] L'expression est de Roland Dorgelès qui en a observé une lors de son séjour au Hochwald en 1940.
[836] Cf. chapitre 2.

front.[837] L'on pourrait donc s'attendre à retrouver, dans les paysages peints dans l'antre des *Festen*, des célébrations du cher *Heimat* abandonné pour le temps de la guerre[838], les montagnes de bavière, les plateaux rhénans ou les lacs du Magdebourg, mais il n'en est rien… Sous les voûtes des *Festen* Luitpold, Wagner, von der Goltz ou de l'*infanterie werk* Hindersin, c'est Metz qui est omniprésente, à travers son temple protestant, l'aqueduc d'Ars-sur-Moselle, la Porte des Allemands, les blés et joncs de sa campagne, ses plateaux et collines se déversant dans la Moselle, etc. Et à travers Metz, c'est le message de Bismarck, celui-là même qui veille sur la cité messine depuis la tour érigée en son honneur en proue de la *Feste* Friedrich Karl, qui prend nettement le pas sur l'évasion nostalgique. La lutte présente occulte le passé civil et les origines des garnisons, qui doivent se focaliser, dans l'attente de l'épreuve du feu, sur la défense de la terre messine, dont les dizaines de nécropoles allemandes de la guerre de 1870, bien visibles des observatoires cuirassés, marquent le juste et cher rattachement. Dans la *Feste* Wagner par exemple, le soldat est plongé au cœur de larges étendues de terres idylliques, sa terre de droit – l'aphorisme *l'aigle combat pour ses droits* apparaît au-dessus d'une reproduction de la campagne messine survolée par le rapace – unifiée au Reich soudé bâti par Bismarck comme le rappelle encore une maxime peinte sous une représentation des tours de garde de la *Feste* Graf Haeseler. Dans ce foyer du soldat, le peintre mobilisé Ernst Koch fonde son œuvre et son message sur le triptyque *défense - puissance - justice*. En représentant la colline de Xon – au sommet de laquelle passe le front depuis 1914 – la butte de Froidmont, les mamelons de la *Feste* Graf Haeseler susmentionnée et la vallée de la Seille, l'auteur légitime le combat de l'Empire dans le secteur : le Reich retient l'envahisseur sur la frontière de 1871 et défend, de ses inexpugnables sentinelles de pierre, le sol de ses fils, ses belles terres, définitivement intégrées, qu'il importe de ne lâcher à aucun prix. Quand Ernst Jünger emprunte la route de Gravelotte au cours d'une permission, n'est-il par heureux de ressentir *le plaisir mélancolique d'une promenade en Allemagne* ?[839] Le face à face des visages feuillus coiffant les panoramas messins de la *Feste* Wagner semble immortaliser cette juste puissance : incarnée par une reproduction de la fameuse caricature de Louis-Philippe en forme de poire[840], la faible royauté française, déchue en 1848 par un peuple finalement emmené à la défaite par son nouvel empereur en 1870, fait face à la vénérable et prospère – comme l'atteste la présence d'épis de blé – couronne prussienne. C'est en réalité une véritable chaîne idéologique qui se tend entre Metz et les premières lignes. Comme cela est représenté sur les panoramas de Koch, la *Feste* Wagner est une étape transitoire entre le nœud logistique que constitue la ville de Metz et les positions avancées, soit, entre une cité ouverte sur la propagande de l'arrière et les blockhaus du Froidmont exposés à l'artillerie française, frappés de croix de fer et ornés d'inscriptions marquant l'attachement foncier des soldats au terrain défendu. En cela, la *Feste* Wagner se pose en sas de conditionnement accompagnant,

[837] Comme le peintre Willi Reue, adjudant au 2e Régiment d'Artillerie à Pied bavarois qui reste quelques mois dans le secteur de Metz, avant de rejoindre les tranchées de Belgique où il fut réformé, pour arthrose. Fonds privé famille Reue. Christa Reue, arrière petite nièce de l'artiste, a accepté de nous présenter pour reproduction les photographies de guerre de Willi Reue et ses papiers militaires.
[838] Et que l'on découvre exceptionnellement dans un foyer de la *Feste* Kaiser Wilhelm II, mais dans la campagne strasbourgeoise.
[839] Ernst Jünger, *Orages d'acier*, Folio, 1970, p. 108.
[840] Dessinée par Daumier et publiée par Charles Philippon dans *La caricature* en 1831.

de ses maximes patriotiques et terriennes, les soldats au feu ou justifiant à leurs camarades relevés les souffrances endurées.

La symbolique militaire et patriotique prend un visage très différent dans les fortifications françaises. Le culte du régime ou de la personnalité y existe peu, sur le plan politique ou militaire, la France est une République. Mais ce qui frappe, c'est l'absence complète de référence aux dirigeants en exercice. Nous n'avons retrouvé aucune mention à Clemenceau, Pétain ou Mangin dans les forts de Verdun. Les tranchées Joffre, Driant et Poincaré n'ont pas trouvé d'équivalent dans le système Séré de Rivières, à l'exception semble-t-il de la galerie principale creusée sous le fort de Moulainville à partir de 1916, qui aurait été baptisée du nom du vainqueur de la bataille de la Marne. Sur la ligne Maginot, le *Haut de Meuse* qui en fit voter les premiers crédits n'est représenté qu'à une reprise, dans le Poste de Commandement de l'ouvrage du Simserhof, et mentionné dans une galerie du P.O. du Bois de Bousse. C'est d'ailleurs le seul homme politique français peint dans un ouvrage. Les chefs militaires ne sont pas mieux représentés puisque l'on ne compte que le collage d'un portrait de Joffre en pleine gloire dans la chambrée de servants de la tourelle de mitrailleuses du Petit Ouvrage du Coucou et un écu crénelé orné du château de Vincennes évoquant le général Gamelin à travers son G.Q.G. dans l'abri du Bois de Férange, aux côtés de l'insigne imaginé du 164e Régiment d'Infanterie de Forteresse et de l'insigne général des troupes de forteresse.[841] Deux ordres du jour du généralissime ont également été partiellement reproduits dans la galerie principale de l'ouvrage du Bois de Bousse qui est le seul à perpétuer la tradition baptismale consistant à *dénommer les avenues et rues des cités que la guerre avait imposées aux hommes pour y vivre*[842], et ce dans un ensemble très construit : le général Foch – dernier généralissime en 1918 – donne son nom à l'artère principale de l'ouvrage, le général Ferrié se retrouve dans la galerie conduisant aux installations des sapeurs téléphonistes et télégraphistes du 18e Régiment du Génie, une galerie Pasteur mène à l'infirmerie du lieutenant-médecin Caron, etc.

Les symboles nationaux sont tout aussi timides même s'il nous faut néanmoins nuancer cette carence iconographique, car les drapeaux tricolores rapportés étaient présents dans de nombreuses popotes et naturellement sur les places d'arme de chaque casemate et ouvrage. Notons donc quelques « Vive la France » inscrits sur les briques du groupe fortifié de Mutzig ; de rares initiales R.F. pour République Française ; deux pochades de Marianne dans le fort de Trondes (Séré de Rivières, Toul) et l'abri de l'Helmreich (L.M., S.F. Thionville) ; et quelques drapeaux tricolores, très discrets, comme les frises au pochoir de l'abri du Rippert ou de la tourelle de mitrailleuses du bloc 2 de Téting, de taille moyenne au-dessus de l'entrée du fort de Dogneville ou sur la porte en bois d'un mess-mixte du vieux groupe fortifié d'Illange, voire gigantesques – 3 x 3 mètres – sous la voûte du local du 15e Régiment du Génie (chemin de fer), au pied de l'entrée des munitions du Schoenenbourg. Dans une chambre partagée par deux sous-officiers électromécaniciens de l'ouvrage du Schiesseck (L.M., S.F. Vosges),

[841] Sur un imprimé collé dans une chambrée de la casemate de Rohrbach Station (L.M., S.F. Rohrbach), très dégradé aujourd'hui mais semblant représenter une charge française avec des chars F.T. 17, l'inscription « Notre Gamelin » est toujours visible.
[842] Jacques Meyer, *Les soldats de la Grande Guerre*, Hachette Littérature, Collection La vie quotidienne, 1966, 1998, p.71.

le drapeau bleu-blanc-rouge flotte sur deux fleurons de l'armée française : le cuirassé Courbet et le susdit ouvrage du Schiesseck, symbolisé par son entrée des munitions. Et nous touchons ici encore la faille ténue séparant le sens dénoté et connoté de l'iconographie abordée… Car, si l'on ne considère ces représentations des cuirassés maritimes et terrestres que sont le Courbet et le Schiesseck que comme des tentatives de rompre l'autarcie et l'enfermement, l'on va en déduire fort logiquement que si la marine remplit son office, la représentation de l'entrée des munitions de l'ouvrage est un manque flagrant d'imagination[843] et revient à replonger vicieusement son auteur aux racines de son mal – l'entrée vers les profondeurs déprimantes. Or, si l'on prend en compte la présence des drapeaux tricolores, l'interprétation change du tout au tout.

Comme dans les paysages allemands, certaines compositions françaises abritent des messages subliminaux sous couvert d'évasion et d'exotisme. Les trois vastes panneaux peints par le maréchal des Logis Bouillot, dans le mess des sous-officiers du groupe fortifié de Guentrange, constituent naturellement un incroyable décor à taille réelle plongeant les artilleurs dans un autre univers que celui qui les maintient dans leur cellule souterraine, du fait de leur mobilisation et du climat de l'hiver 1939-1940 qui les empêche de sortir s'aérer – l'œuvre est datée de janvier 1940. Mais le turban tricolore arboré par une autochtone devant sa case, la présence d'une autochenille Colomb-Béchar de la croisière noire et d'un paquebot fendant une mer d'huile disent bien, à travers tous les poncifs de l'imagerie populaire de l'époque, toute la puissance coloniale et technologique de la France, qui vaincra parce qu'avec ses alliés, elle est la plus forte.

Il est pourtant un plan où l'allégorie patriotique s'est largement exprimée dans la fortification française, par les symboles de la région défendue ou retrouvée et à conserver. Dans le fort de Gondreville en 1914, la représentation d'une Jeanne d'Arc chevauchant sa monture face à la *furia francese* « lâchée » par un officier français indiquant de son bâton les positions ennemies, exprime bien, aux abords d'une ville fortifiée lorraine proche de Domrémy-la-Pucelle[844], la résistance séculaire de la Lorraine face aux envahisseurs et son rôle de premier plan dans l'histoire de France. Dans une représentation plus crue intitulée « Point ne baise », au fond de la popote des officiers de l'ouvrage Maginot du Kerfent (L.M., S.F. Faulquemont), prenant en enfilade toute la galerie principale de l'ouvrage, n'est ce pas Jeanne d'Arc qui laisse entrevoir sa nudité totale derrière un bouclier à croix de Lorraine ne dévoilant que sa poitrine ? Comme les Allemands affectés à Metz en 1914-1918, les Français de 1939-1940 marquent à leur tour leur attachement aux provinces recouvrées, souvent plus spontanément, d'autant que les équipages d'ouvrage comptent cette fois de très nombreux frontaliers.

La croix de Lorraine est présente partout, frappée au-dessus des embrasures de tir de la tourelle de mitrailleuses de l'ouvrage du Bois du Four (L.M., S.F. Crusnes), découpée dans une cloison de l'ouvrage de Rochonvillers, gravée dans l'entrée des hommes de Soetrich ou dessinée dans une casemate d'artillerie du Hackenberg… Au-dessus des coffrets du central téléphonique de l'ouvrage de

[843] Jean-Louis Goby, Alain Hohnadel, La mémoire des forts, Editions Serpenoise, 1990, p. 91.
[844] L'une des portes des remparts Vauban de Toul, orientée vers Domrémy-la-Pucelle, porte le nom de Jeanne d'Arc.

Soetrich, un champ de bataille représentant une attaque de chars allemands sur la vallée sidérurgique de la Fensch, est planté, à l'endroit même où la ligne Maginot est symbolisée par des réseaux de rails antichars, d'une énorme croix de Lorraine de laquelle partent des guirlandes et banderoles tricolores. Sur le même ton, une iconographie semblable affirme l'attachement des Français à l'Alsace et leur volonté de la conserver une fois pour toute. Au Schoenenbourg, un alsacien et une alsacienne en tenue traditionnelle interpellent les défenseurs engagés dans l'ascension du puits d'escalier conduisant aux mortiers de 81 mm du bloc 5, leur réalisation étant d'autant plus symbolique qu'ils ont été peints par le canonnier Jean Matt, un Lorrain. Devant Colmar, les diables du 152e Régiment d'Infanterie incrustés en rouge vif sur les dômes des nids de mitrailleuses camouflés en vert sombre, au-dessus des créneaux de tir frontaux, provoquent, cherchent à intimider l'adversaire se présentant dans l'axe des embrasures, ou observant les positions françaises à bonne distance. Le symbole régimentaire semble s'interposer entre la ligne bleue des Vosges franchie en 1918 et l'inquiétant massif de la Forêt noire, incarnation symbolique de l'Allemagne. Mais, pour patriotique qu'elle soit, cette mise en scène aborde l'autre grand versant des représentations françaises : la reproduction des insignes de poitrine.

Déjà très présente dans la fortification légère, où elle apparaît moulée sur le béton, la symbolique militaire l'est également dans son homologue « lourde », peinte sur les murs. Cela commence tout d'abord par les insignes d'ouvrage, pour ceux qui en ont disposé. S'il en reste peu de trace aujourd'hui, les ouvrages de Fermont, du Michelsberg et du Hochwald affichaient leurs insignes du temps de guerre sur leur entrée des munitions, alors que le rapace fétiche de l'équipage d'Hobling subsista jusqu'en 1947 sur une pancarte plantée devant le P.O.. L'unité des équipages est également mise en exergue à l'intérieur des ouvrages, soit très discrètement dans une chambrée du bloc 8 du Hackenberg, soit beaucoup plus officiellement, au cœur de la casemate de l'Ermitage Saint-Quentin proclamant son matricule « C 7 » dans un écusson du 149e Régiment d'Infanterie de Forteresse, dans la salle des machines de Latiremont dont le nom recouvre une cloison entière, et le monolithe de l'Einseling où l'équipage soude son union dans un losange reprenant les pattes de col des fantassins, sapeurs et artilleurs de l'ouvrage. Il est d'ailleurs intéressant de constater que dans ce cas précis, la fusion des armes n'est pas que figurative ; elle dénote clairement l'esprit de commandement imposé par le sous-lieutenant Albéric Vaillant, qui voulait qu'en temps de guerre, chaque membre de son équipage puisse remplacer son voisin, sans distinction de spécialité.[845]

Autre signe de ralliement, infiniment plus large, l'insigne général des troupes de forteresse – symbole interarmes porté par toutes les unités plus ou moins proches des ouvrages de la ligne Maginot – n'apparaît guère dans la fortification de campagne durable, où l'insigne de l'unité propre est une forme de distinction et d'appropriation collective du blockhaus coulé, mais est très présent dans la fortification permanente. Cet emblème célèbre représente une tourelle d'artillerie sommitale trônant sur une casemate bandant son canon de 47, le tout entouré d'une bordure circulaire portant la maxime

[845] Témoignage oral du général d'armée Albéric Vaillant en date du 3 février 1999 (sous-lieutenant et commandant de l'Einseling en 1939-1940).

héritée de Verdun « On ne passe pas ». Doré pour les officiers, en bronze vieil argenté pour la troupe, de différentes tailles et suivi d'une multitude de variantes tant polychromes que polymorphes[846], l'insigne rappelle curieusement la symbolique graphique d'un macaron imaginé par les artilleurs de l'ouvrage de La Laufée (Séré de Rivières, P.F. Verdun) vers 1916 – une tourelle d'artillerie en batterie surmontée d'un observatoire cuirassé. Dans les ouvrages, l'attribut général des troupes de forteresse est plus qu'un simple insigne métallique reproduit sur les murs, c'est un véritable symbole tout à fait assimilable dans sa généralisation et sa formulation directive au « s'ensevelir sous les ruines du fort plutôt que de se rendre » de Verdun. Le « On ne passe pas » est aussi bien formulé tel quel sur les parois du P.O. du Bois de Bousse, que plus fréquemment sur la rondache de l'insigne intégralement reproduit, comme dans le P.C. du Kobenbusch (L.M., S.F. Thionville) ou une chambrée de l'abri de Hatten (L.M., S.F. Haguenau), où il compose un diptyque avec l'insigne régimentaire local ; on en retrouve même un exemplaire dans les lointains groupes fortifiés messins, puisqu'un canonnier du 165e Régiment d'Artillerie à Pied l'a peint dans une alvéole du fort de Queuleu (P.F. Metz). Dans un local du 18e Régiment du Génie – transmissions – de l'ouvrage de Bréhain (L.M., S.F. Crusnes), la symbolique graphique de l'insigne est reprise au compte des sapeurs télégraphistes, qui remplacent la volée du canon de 47 par les ondes de la T.S.F..

À plusieurs reprises, les soldats créatifs sont allés beaucoup plus loin, en mettant en scène l'insigne général des troupes de forteresse dans leurs ouvrages. En la matière, la composition la plus spectaculaire a sans conteste été retrouvée dans la galerie principale du Petit Ouvrage du Coucou, où l'insigne peint de 2,30 mètres de diamètre (!) prend corps autour du créneau pour fusil-mitrailleur (F.M.) du blockhaus de défense intérieur, prenant en enfilade toute la voie souterraine rejoignant l'abri éponyme. Si le blockhaus avait eu à intervenir, en cas d'invasion de l'ouvrage, l'insigne aurait littéralement pris vie, avec, en lieu et place du canon de 47, un F.M. crachant des flammes ! Comme pour donner du courage aux mitrailleurs de surface et leur rappeler leur mission, les insignes « On ne passe pas » fleurissent également à proximité des créneaux des casemates, au-dessus d'un fusil-mitrailleur de l'entrée des hommes du Galgenberg (L.M., S.F. Thionville) par exemple, ou dans les chicanes d'entrée des petits ouvrages du Secteur Fortifié de Faulquemont – casemate du Mottenberg[847], blocs 1 et 3 de Laudrefang, casemate nord des Quatre-vents.

D'autres insignes ou symboles militaires, propres cette fois, aux unités en présence – infanterie, artillerie – sont également instrumentalisés dans l'espace en prévision de l'épreuve du feu, et dans ce même secteur fortifié de Faulquemont, les insignes du 146e R.I.F. prennent le relais des « On ne passe pas » à portée du regard des mitrailleurs de porte, garants de la sécurité du P.O. de Téting (bloc 1) ou de la casemate de Bambiderstroff-sud. Il n'y a pas davantage de hasard pour expliquer la représentation d'un insigne du 155e Régiment d'Infanterie de Forteresse dans un endroit aussi

[846] Michel Truttmann, *On ne passe pas : l'insigne général des troupes de forteresse* in *Armes Militaria* n°75 d'octobre 1991. « Même ceux qui ne faisaient pas directement partie de la fortification se plurent à le porter, sans doute plusieurs centaines de milliers d'hommes au total ». À voir aussi les planches infographiques de Jacques Sicard et François Vauvillier dans l'encyclopédie consacrée par Jean-Yves Mary et Alain Hohnadel aux *hommes et ouvrages de la ligne Maginot*, Editions Histoire et Collections, 2000-2009.
[847] La casemate du Mottenberg passe au S.F. Boulay au cours de la guerre.

incongru de prime abord que le pied de la cloche d'arme-mixte du bloc 2 de l'ouvrage de la Ferté. Visibles sur l'emblème au loup du 155e R.I.F. comme par les créneaux du cuirassement quelques mètres plus haut, ce sont bien les courbes de la Meuse et ses sapinières – caractéristiques dans ce secteur – qui doivent retenir toute l'attention et la protection du mitrailleur ! L'on rencontre du reste la même configuration derrière le sas d'une cloche pour jumelage de mitrailleuses du Petit Ouvrage de l'Annexe sud de Coume ; sitôt la lourde porte blindée ouverte pour gagner la chambre de tir, les servants passent devant une représentation de Jeanne d'Arc semblant leur emboîter le pas vers le poste de tir du cuirassement dont la silhouette apparaît à l'arrière plan (*ci-dessous*). L'occupation symbolique de l'espace est parfois très poussée, à l'image d'une série de peintures mises au jour dans la casemate n°4 du Biesterberg (L.M., S.F. Boulay). Dès le pallier de la casemate, les fantassins étaient accueillis par une frise au pochoir exécutée à mi-hauteur du corridor et composée de dizaines de petites silhouettes de faucons se déroulant jusqu'à un insigne géant du 146e R.I.F. – dont le faucon est l'élément principal – prenant en enfilade tout le couloir d'accès conduisant à la chambre de tir, fixant, entre ses deux jumelages, la conduite à tenir au combat, « Vaincre ou mourir », peinte en dégradé tricolore sur fond de drapeau français (*ci-dessous*). En appliquant un regard actuel sur ces compositions, l'on pourrait être tenté de n'y percevoir que désuétude et gloriole pré-combattante. C'est oublier trop vite la portée de tels symboles sur les hommes de 1939-1940, plus particulièrement encore en période de stress et de danger. Beaucoup d'entre eux ont perdu un membre de leur famille durant la Grande Guerre ou retrouvé un père changé à jamais, certains même, remobilisés, « en ont été »[848] ; pour tous ces hommes, et en particulier les frontaliers, « ch'timis », champenois, lorrains, alsaciens, l'adage « On ne passe pas » revêt une lourde signification. Michel Goya l'a très bien expliqué dans son analyse comportementale du combattant de 1914-1918, rappelant que dans la réduction du champ de conscience qu'impose l'isolement d'un assaut ou d'un échange de tir avec l'adversaire, « l'esprit se focalise sur une seule idée ou une seule image concrète : le chef, le drapeau ou l'objectif à atteindre »[849]. Ces mécaniques restent tout à fait valables en juin 1940. Aucun insigne n'a été peint à proximité des créneaux de la casemate d'Oberroedern-nord, mais c'est bien par l'acclamation de la devise de la casemate – « La Nord Résiste et mord » – et au son de la Marseillaise que le lieutenant Vialle reprend en main ses hommes, sévèrement secoués par leur premier bombardement de Stukas, qui regagnent instinctivement les chambres de tir pour annihiler l'assaut des pionniers allemands dans la foulée.[850]

Tous les insignes répertoriés n'ont cependant pas été peints au contact des armes. Certains sont situés dans des chambrées de troupe – abri de Hatten – et des locaux techniques, où ils délimitent le territoire des spécialistes. Les électromécaniciens de la ligne Maginot se sont ainsi fait les champions de telles réalisations. Dans la salle des machines des ouvrages de Latiremont, de Soetrich, du

[848] Comme l'atteste peut-être un insigne de la Section de transports sanitaires n°98 datant de 1914-1918 et curieusement représenté dans une caponnière de l'ouvrage du Bérenbach (L.M., S.F. Boulay).
[849] Michel Goya (chef de bataillon), *La chair et l'Acier, l'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Tallandier, 2004, p. 322.
[850] Pierre Maine-Lombard, Ceux du béton, Editions Louvois, 1957, p. 189 ; Roger Bruge, *On a livré la ligne Maginot*, Editions Fayard, 1975.

Kobenbusch, du Kerfent, de l'Otterbiel (L.M., S.F. Vosges) et du groupe fortifié de Guentrange, les pots-en-tête et roues dentées du 2e Régiment du Génie sont partout mis en valeur et toujours bien visibles des fantassins et artilleurs empruntant les galeries de passage proches de ces installations sans pouvoir y pénétrer.[851] Le schéma est identique aux abords des équipements feutrés des sapeurs télégraphistes et téléphonistes du 18e Régiment du Génie où pullulent petits pochoirs d'éclairs T.S.F. et d'étoiles à cinq branches caractéristiques de l'insigne du 18e R.G. dans les ouvrages de Denting et du Village de Coume et insignes de toutes tailles et toujours visibles de l'extérieur à Velosnes, Bréhain, Soetrich, Kerfent, Bambesch, Schoenenbourg, etc. Dans certains observatoires d'artillerie, les observateurs spécialisés dans le maniement très complexe des périscopes n'ont pas manqué non plus de s'affirmer aux yeux des néophytes en peignant leurs insignes – ouvrage de Latiremont – ou de manière plus insolite une frise au pochoir composée de petites silhouettes de périscopes de type M au pied de la cloche Vision Directe et Périscopique de l'ouvrage de l'Annexe sud de Coume. Cette multitude de symboles unitaires montre bien que si l'appartenance à un ouvrage particulier et aux troupes de forteresse en général était fortement ancrée, la spécialité ou le numéro de régiment ne s'effaçaient pas, comme on a pu l'écrire, derrière ces deux notions.[852]

À un certain niveau, symboliques militaires et patriotiques constituent une forme d'encadrement du soldat, mais il arrive également que celui-ci soit plus explicite encore, sous forme de conseils ou d'adages plus ou moins directifs, réalisés en sus des consignes de sécurité classiques – *Rauchen Verboten*, interdiction de fumer, etc. Fortifications allemandes et françaises se rejoignent sur ce point précis. Dans les *Festen* concernées, principalement Luitpold, Wagner et Kaiser Wilhelm II, les maximes prennent des allures de dictons populaires et de recommandations. Pour la plupart regroupées dans des foyers militaires, elles insistent essentiellement sur la consommation d'alcool, non sans paradoxe. Dans une même salle de la caserne centrale de la *Feste* Luitpold – des banderoles peintes déclarent que « celui qui cherche querelle ou qui excite les autres se verra mis dehors », mais qu'il faut « rugir, rugir comme un lion, même si cela ne plaît pas à tous le monde », d'autres, presque côte à côte que « l'homme apprend d'abord à boire, et bien après à manger », mais que « celui qui picole comme un ivrogne va tomber malade et que celui qui va manger comme un cochon tombera également malade »… À la *Feste* Wagner, c'est face à un centaure ivre et pourchassé par de jeunes femmes dévêtues qu'apparaît la mise en garde suivante :

> « Camarade, marche droit !
> Ce doit être un foyer et non – penses-y – une taverne débauchée.
> Enlève le bonnet ; puis installe-toi. Soit doux et paisible et ne picole pas, ne te bats pas,
> Et ne chante pas, ne saute pas !
> Soit propre et agréable ! Ne crache pas sur le parquet !

[851] Une série de plaques en émail indiquait par ailleurs aux entrées des usines que les lieux étaient « Interdit à la troupe, réservé aux spécialistes ».
[852] Philippe Truttmann (lieutenant-colonel), *La Muraille de France ou la ligne Maginot*, Editions Klopp, 1996, p. 494.

Enlève-toi proprement, comme si ta femme agissait ici à sa guise ! – tu connais ta vieille ! »

Il faudrait en savoir davantage sur le contexte d'exécution de ces peintures murales, et l'origine de ces contradictions flagrantes, mais tout se passe comme si les commanditaires de ces œuvres cherchaient à créer un mirage de liberté bachique rapidement tempéré par les mises en garde omniprésentes.

La ligne Maginot compte également de nombreux adages peints dans ses galeries, et c'est l'ouvrage du Bois de Bousse qui en concentre la plus grande quantité. À l'instar des dénominations de galeries mentionnées plus haut, ces maximes constituent un ensemble d'inscriptions homogènes, conçues avec des pochoirs de lettres rouges criardes – rappelant au passage les consignes de sécurité placardées dans les ouvrages Maginot – encadrées de rubans tricolores. En bon avocat – qu'il est dans le civil au barreau de Metz – le très paternaliste capitaine Wolff plaide pour le sacrifice, le service de la patrie, notions héritées du bourrage de crâne de sa P.M.S. érigées ici en dogme. Reliquat des lectures du darwinisme social du début du siècle, Wolff éduque ses hommes à coups de sentences évoquant les cours de morale de la IIIème République. Omniprésent, dans les souterrains – « L'union de toutes les armes fait la force de l'équipage » –, le foyer – « Sois bon camarade avec ceux qui vivent à tes côtés » –, et les blocs – « Instruit-toi et sois prêt à remplir ton devoir avec courage et confiance » –, il résulte de cet ensemble unique un encadrement parfaitement homogène usant d'un langage simple, accessible et redondant au possible. Ainsi reviennent fréquemment les notions d'Honneur, de Devoir, de Propreté ou de Courage. La volonté anesthésiante de ces formules calibrées cultivant le patriotisme et la « soumission utile » a t-elle joué à plein ? De nombreux témoignages évoquent un quotidien assez détendu, Wolff étant apprécié pour ses « largesses » concernant entre autres le braconnage. En visite à Bousse, André Maurois en convient lui-même dans les colonnes du Figaro : « Le commandant d'ouvrage est affectueusement respecté par tous … ».[853]

À la confrontation disciplinaire brute, l'officier a préféré un bourrage de crâne patriotique emprunt d'un système de valeur basique (*ci-dessus*), s'appuyant sur des icônes nationales ou humoristiques et se superposant à un martelage moral et mental visuel, tenant le soldat d'un bout à l'autre de l'ouvrage. Derrière l'image de « Pères tranquilles » que laissent entrevoir le commandant d'ouvrage et ses seconds se dissimulent un équipage et une iconographie sous contrôle.

Marquages de construction

Comme nous l'avons évoqué au début de ce chapitre, les marquages de construction ne recouvrent qu'une infime proportion de l'iconographie de la fortification permanente[854], pour se généraliser jusqu'à devenir la quasi-exclusivité de la fortification de campagne. En effet, l'exiguïté des blockhaus

[853] Fonds privés : *Le Figaro* du 29 décembre 1939.
[854] Quelques plaques moulées dans le sous-secteur d'Arrancy, une à l'ouvrage du Hackenberg, par les capitaines du Génie responsables des travaux.

de cette dernière n'a pas permis l'émergence d'une iconographie d'occupation. Tous les insignes moulés et les gravures dans le béton frais ont été réalisés à l'achèvement de la construction. Il s'agit donc ici davantage d'une production de bâtisseurs que d'occupants, même s'ils furent parfois les mêmes. Bien que la fortification légère ne constitue qu'une zone d'investigation annexe dans la présente étude, nous souhaitions, à la suite de la symbolique militaire et patriotique dans laquelle puisent largement ses moulages, évoquer en quelques lignes les particularités de son iconographie baptismale.

Il importe tout d'abord d'insister sur le fait que l'édification d'une position de campagne solide et durable obéit à une unité de temps et d'action précise : seuls la paix, l'éloignement ou l'inertie de l'adversaire permettent de débiter des troncs d'arbre et de couler du béton à profusion. En période de guerre, les secteurs calmes ou les trêves occasionnelles peuvent permettre aux belligérants de créer ou de renforcer des abris et des nids de mitrailleuses mis à mal par les bombardements. Les blockhaus allemands de la *Moselstellung* sont ainsi coulés pendant toute la durée de la Première Guerre mondiale, alors que les Français sont à plusieurs kilomètres des groupes fortifiés… Les soldats terrassiers de la position du Froidmont, au Sud de Metz, furent de loin les plus exposés face aux tranchées adverses de Xon-Lesménils, mais bénéficièrent de l'assoupissement du secteur sitôt le front stabilisé à l'automne 1914. Les premiers blockhaus français de la ligne Maginot sont quant à eux apparus en temps de paix, puis au fil des mois de la léthargique Drôle de Guerre. La coulée du béton constitue donc un acte *préparatoire* aux combats, une anticipation du contact, point certes évident mais fondamental pour comprendre les moulages de la fortification légère. Cette planification recouvre une symbolique profonde et forte liée à la terre, à la défense du sol, dans un rapport quasi-filial : la mère-patrie pour les Français, *Vaterland* chez les Allemands.

Inlassables « remueurs de terre », les soldats allemands sont reconnus pour la solidité et l'organisation de leurs positions. De la qualité de leurs constructions sur la plaine de la Woëvre comme en périphérie des reculées places de Thionville, Metz et Strasbourg dépend respectivement la conservation de leurs acquis territoriaux d'août-septembre 1914 et de l'annexion de 1871, avec, en arrière plan, l'aura de la « Grande Allemagne ». Ainsi, certains abris de Thionville et de Metz se posent-ils en véritables pivots idéologiques et culturels de la civilisation germanique, arborant les attributs impériaux et de véritables professions de foi de la valeur du soldat allemand et de son œuvre défensive. Le soin apporté à l'architecture des blocs jusqu'à portée de l'artillerie française atteste également de cette revendication qualitative consécutive du choc des civilisations dans lequel l'autre devient l'ennemi barbare[855]. La finesse des vastes abris défilés sur la butte du Froidmont illustre à merveille ce propos. Pied de nez à la guerre et monuments cristallisant toute la maîtrise architecturale

[855] Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, série R, cote 8° L I 52 art. 12. Une phrase tirée de la correspondance d'Henri Berlet, sous-lieutenant au 269ème Régiment d'Infanterie en 1915 résume bien cette dynamique idéologique de la Grande Guerre : « Les Allemands se conduisent comme des monstres. Ci-joint une carte que j'ai trouvée dans une tranchée allemande ; dans cette carte, un Allemand écrivant à sa mère dit que nous sommes des sauvages. » Extrait tiré de *Deux soldats lorrains, rapports et citations, recueillis par Charles Berlet.* Se référer aussi au débat initié par Annette Becker et Stéphane Audoin Rouzeau sur la barbarisation de l'ennemi, à partir des travaux de George Mosse : Audoin-Rouzeau Stéphane, Becker Annette, Becker Jean-Jacques, Ingao Christian, Rousso Henry, Werth Nicolas, *La violence de guerre 1914-1945*, Complexe, Paris, 2002.

allemande en première ligne de l'affrontement culturel, ces reliefs de colonnes, ces gouttes moulées, ces voûtes crépies accompagnent un texte à la calligraphie soignée : au Sud de Metz, le béton protecteur devient l'avant-poste robuste et artistique d'une nation bien installée dans la cité lorraine depuis la précédente défaite française de 1870.[856]

Employés tout au long de la Première Guerre mondiale à reconquérir le terrain perdu jusqu'au redressement de la Marne au prix d'offensives coûteuses, les Français ne conçoivent dans un premier temps que des tranchées de médiocre qualité, la priorité étant de reprendre celles de l'adversaire. La faillite des tentatives de percées conjuguée à l'étirement en longueur d'un conflit espéré court, conduisent finalement à la rédaction et à la diffusion d'« Instructions sur les travaux de campagne à l'usage des troupes de toutes armes » en 1915, réimprimées bien au-delà de 1918. « La frontière, c'est moi. Ma poitrine est la borne de la France » écrit le soldat Laurentin dans les carnets de guerre qu'il rédigea entre 1914 et 1918.[857] Travaillant vingt ans plus tard en parallèle d'une frontière encore paisible, les fils des combattants de la Grande Guerre obéissent plus que jamais à la mystique du sol et au principe de 1915 selon lequel « tout soldat doit manier l'outil aussi bien que le fusil, et le combattant doit travailler. » Le général Corbe, commandant la 20ème D.I. positionnée dans le sous-secteur de Marville en octobre 1939 ne considère t-il pas qu'une « troupe qui travaille bien se bat bien »[858] ? Le traumatisme des offensives de 1914 et leurs conséquences sont dans tous les esprits. Pour les soldats et les états-majors régimentaires de 1940, ne disposant pas de la feuille de route stratégique des alliés et dont le regard ne porte que sur quelques kilomètres de « front », les vagues d'assauts allemandes doivent se briser sur le béton : la France doit être inviolable. Brisant l'imagerie d'Epinal – encore vivace aujourd'hui ! – voulant que le Français dédaigne à mouiller la chemise pour aménager ses positions, les 3 000 blockhaus coulés dès 1935 mais surtout en 1939-1940 montrent bien que lorsqu'il doit défendre son sol encore inviolé, le soldat hexagonal peut remuer autant de terre qu'en face – et bien entendu, l'on juge aujourd'hui qu'après avoir été un piètre bâtisseur en 1914-1918, il a trop pelleté en 1939-1940…

En 1914-1918 du côté allemand, comme dans la seconde moitié des années 1930 en France, l'aménagement du terrain concentre ainsi une part importante du service des unités terrestres. De nombreux écrits relatent cette dimension « ouvrière » de l'activité militaire et combattante. Deux récits – l'un Allemand, l'autre français – permettent d'en saisir certaines subtilités. Le premier est tiré des cahiers de Dominique Richert, alsacien mobilisé dans l'armée allemande et envoyé sur le front russe en 1916. À la tête d'une section de mitrailleuses, il se retrouve dans les positions situées au Sud d'Illuxt pendant plusieurs semaines, et, devant les intempéries qui persistent, décide avec ses hommes de se construire un abri, sous les tirs imprécis de l'adversaire :

---

[856] Cette « urbanisation » des positions du Froidmont est d'autant plus évidente sur les photographies d'époque présentées par G. Dalmaz, J.L. Kaluzko et F. Radet dans leur D.V.D. consacré aux traces de la présence allemande de l'Argonne à la Lorraine. La prise de vue de l'abri *Schreibstube* dévoilant un béton multicolore entouré d'un environnement soigné permis par le calme du secteur est particulièrement évocatrice (*La face cachée, Verdun. Empreintes de l'armée allemande, 1914-1918*, Ysec Editions, 2005).

[857] M. Laurentin, *1914-1918. Carnets d'un fantassin*, Arthaud, 1965.

[858] Jean-Yves Mary, Alain Hohnadel, *Les blockhaus oubliés de Marville, genèse d'une position fortifiée de campagne* in *39-45 magazine* n°245 et 246 de mai-juin 2007.

« Pour améliorer notre habitat, nous avons décidé de construire un nouvel abri. On commença par creuser un trou carré de la dimension d'une petite chambre, puis on se mit à abattre des sapins solides et à scier des poutres et de bonnes poutrelles. Ce travail n'était pas une tâche facile, mais comme nous étions tous solidaires on en eut rapidement terminé. Le toit de l'abri était fait de six couches de troncs de sapins disposés en quinconce. Les interstices étaient remplis de terre. (…) Puis on passa à l'aménagement intérieur. D'un côté, on installa trois lits superposés. L'un d'entre nous était maçon dans le civil et construisit un joli fourneau avec des briques. On fabriqua une table avec des planches et, derrière la table, on installa une sorte de sofa, rembourré d'herbes sèches et recouvert de toile de sacs neufs et décousus. Comme j'avais quelques talents en dessin et en peinture, je fis plusieurs dessins que j'encadrai ensuite avec une solide écorce de bouleau avant de les fixer au mur. On tapissa les murs avec l'écorce des sapins abattus et que nous avions soigneusement écorcés. Devant la petite fenêtre, un camarade, jardinier de métier, avait planté un petit carré de fleurs forestières en forme d'étoile, un autre, sculpteur sur bois, confectionna une mitrailleuse de bois d'un mètre et demi de haut. Elle fut érigée au milieu du parterre de fleur, dans un socle de pierre. Quant tout fut achevé, nous étions tous heureux de notre travail, y compris notre chef de compagnie, le lieutenant Matthes, qui était un chef bon et compréhensif, et qui nous félicita. Notre mitrailleuse était installée dans un abri en béton muni de meurtrières, prête à tirer. »[859]

Le caporal Richert détaille les grandes constantes du projet commun que constitue l'édification d'un blockhaus : la solidarité dans le labeur, la satisfaction du travail bien fait, et donc de la hiérarchie, enfin, la conjugaison des savoir-faire individuels au service d'une réalisation conjointe différente de toute autre, tant par son aménagement intérieur que par le soin apporté à son apparence externe. Vingt ans plus tard, le sous-lieutenant de réserve français Jacques Riboud mesure l'impact positif de la création collective sur ses hommes, lui qui construit à son tour un observatoire en avant de la forêt de Haguenau (Bas-Rhin) au printemps 1940 :

« Un ouvrage de deux mois pour mes hommes qui travaillent comme maçon, coffreurs, ferrailleurs. Le travail leur plaît. Ils ont une occupation, ils réalisent quelque chose qui, une fois achevé, assurera leur propre protection ; ce n'est même pas cela qui compte, c'est le plaisir de bâtir.

Au début, le travail progresse lentement, le sol est gelé sur une cinquantaine de centimètres. Enfin, au bout de deux mois, nous avons un observatoire en béton armé adjoignant un abri profond pouvant abriter plusieurs hommes. Nous l'inaugurons. Caron est rouge comme une tomate en trinquant avec le commandant à la gloire du 237, et plus particulièrement du V° groupe. »[860]

À l'image de Richert, le sous-lieutenant Riboud exprime tout le bénéfice retiré par la mise en œuvre du chantier, rompant avec la routine des entraînements ou la léthargie d'une guerre cette fois

[859] Dominique Richert, *Cahiers d'un survivant*, La Nuée Bleue, 1994, p.145.
[860] Jacques Riboud, *Souvenirs d'une bataille perdue - 1939-1940*, François-Xavier de Guibert, 2006, p. 78. Cet observatoire, qui subsistait en 1957, a été détruit depuis.

sans bataille : l'occupation des bras se transmet à l'esprit.[861] La dureté de la tâche parachève le processus de cohésion d'un groupe qui a appris à se connaître tout au long de l'hiver 1939-1940 et que le rapport de solidarité physique soude définitivement à l'issue d'un labeur de deux mois destiné au service et au bénéfice salvateur de tous. Si les soldats de Richert s'identifient avec une mitrailleuse sculptée incarnant la nature de leur section, les artilleurs de Riboud immortalisent leur nom sur le béton devenu armure « individualisée » à l'échelle de la collectivité. Géniteurs d'une structure originale imaginée par leur hiérarchie, les soldats-terrassiers baptisent leur œuvre, fixent son millésime[862], premier cérémonial auquel succède celui de l'inauguration officielle avec l'officier supérieur. Comme l'a joliment dit l'ancien poilu Jacques Meyer, « l'abri, c'était la maison »[863]. Trois clés se détachent ici de notre trousseau de réflexion : une partie de notre corpus s'inscrit tout d'abord parfaitement dans cette identification collective des bâtisseurs transgressant l'anonymat de la guerre de masse, ainsi que dans cette appropriation foncière comme cette préparation symbolique à l'épreuve du feu, revendiquant son savoir-faire aux siens, sa force à l'adversaire et confirmant sa propre confiance. Situé à l'autre extrémité de l'Alsace par rapport à celui de Riboud, un autre observatoire coulé en 1940 au lieu-dit *Kingelerain*, au Sud de Mulhouse, expose le mieux ces idées mêlées d'identification, d'appropriation foncière et de vecteur symbolique. Conçu comme une flèche de béton horizontale transperçant la pente, il présente deux visières recouvertes d'inscriptions, l'une alignant le nom de tous les hommes qui ont participé à son élaboration – identification collective, appropriation foncière et portée symbolique réunies – l'autre la mention « Propriété privée » – appropriation foncière on ne peut plus explicite ! – l'angle pointant une tête de mort au ciel – symbole de force et de défi déclaré au monde extérieur.

La construction d'un blockhaus réunit donc un ensemble de facteurs matériels – malléabilité du béton frais – sociologiques – dynamique de groupe, affirmation individuelle – et culturels – us et coutumes militaires – favorables à l'apparition de formes d'expression très diverses, poursuivies dans une moindre mesure au cours de leur occupation définitive. Tous les blocs examinés ne recèlent pas toutefois de traces iconographiques, loin de là. La tenue d'un « cahier des charges » stricte, la cadence des chantiers, la discipline imposée par certains cadres, le manque de savoir-faire ou simplement de motivation constituent autant de barrières castratrices au développement d'une pratique créative, certes marginale au regard du total bâti, mais bien imprégnée à la totalité des secteurs abordés. Sur le nombre de 6 000 unités construites pendant la Première Guerre mondiale par les Allemands et entre 1935 et 1940 par les Français, 414 blocs – antichars, mitrailleuses, observatoires, abris passifs – sont ainsi concernés par notre étude, soit un peu plus de 6 % de l'ensemble réalisé en presque dix années de labeur. Les 414 éléments ornés recensés concentrent 718 traces iconographiques dont 162 ont été mis au jour sur 120 blocs de la fortification allemande et 556 sur 294 sites de la ligne Maginot. À nombre

[861] En temps normal, la construction de six blockhaus de 500 m^3 nécessitait une compagnie du Génie renforcée de manœuvres pendant trois mois. J.Y. Mary, A. Hohnadel, *Les blockhaus oubliés de Marville*, op.cit.
[862] À une époque où cette pratique est encore très présente dans l'architecture civile. Il suffit d'observer les frontispices des maisons lorraines pour s'en rendre compte.
[863] Jacques Meyer, *Les soldats pendant la Grande Guerre*, Hachette Littérature, Collection La vie quotidienne, 1966, réédition 1998, p.66.

de blocs et temps investi équivalents, les Allemands créent donc trois fois moins que les Français, mais dans les deux camps, une grande majorité de leurs « œuvres » est étroitement liée à l'achèvement de la construction, soit respectivement dans 80 et 73 % des cas. Nous l'avons souligné, l'aménagement intérieur des « petits bétons » ne permettait qu'une expression restreinte aux occupants.

Les statistiques générales nous révèlent d'autres tendances, à commencer, une fois n'est pas coutume, par les différences flagrantes entre les pratiques ornementales allemandes et françaises. La comparaison plastique est révélatrice de deux occupations du terrain bien distinctes. L'homogénéité encadrée de la production iconographique allemande se démarque de la variété et de l'improvisation française. Si les premiers ne pratiquent que des moulages simplement utilitaires – numérologiques et millésimés – ou plus savamment idéologiques et disciplinaires – icônes patriotiques, noms des officiers, numéros d'unités –, les seconds font également apparaître, des insignes, des noms, des messages, mais par le biais des techniques les plus variées comme le moulage, la gravure sur béton frais ou sec, sur ciment, et dépassent même parfois le stade de la matrice de bois ou de la lame de couteau pour recourir aux clous, aux cailloux ou à la mosaïque. Une telle différence pourrait trouver son explication grâce à l'analyse comparative des unités engagées de part et d'autre : seuls quelques régiments de garnison travaillent au renforcement des fortifications allemandes des places de l'Empire alors qu'un tiers de l'armée française est employé, par roulement, au renforcement de la ligne Maginot du nord-est. Toutefois, au regard des productions respectives étudiées à l'échelle de l'ensemble des champs de bataille de la Première et de la Seconde Guerre mondiale, tant sur le plan technique qu'iconographique – tels l'occupation et l'ornement des creutes de l'Aisne – la variation observée ici confirme bien, une fois encore, les différences sociologiques et culturelles profondes distinguant les armées françaises et allemandes. L'influence des cadres et l'effacement de l'individu derrière la symbolique de groupe sont criants sur les ornements de Thionville et Metz. Au-delà des matricules, presque omniprésents à Thionville, croix de fer, lauriers et feuilles de chêne sont incontournables autour de maximes guerrières très explicites. Quelques abris reprennent même à leur compte ni plus ni moins que les devises de caserne rédigées sur les souvenirs de conscription. Sans que cela n'étonne, on constate que les murs des abris et des blockhaus sont vierges de toute inscription, les rares graffiti retrouvés ayant été réalisés *a posteriori*. L'iconographie allemande résulte donc, en premier lieu, d'un acte collectif conditionné par la hiérarchie, soigneusement pensé et préparé au moment de la construction à destination des futurs occupants et en prévision de l'épreuve du feu. L'exception à la règle se limite à de minuscules noms gravés à la pointe fine dans le ciment frais, à l'entrée d'un abri situé dans le bois de Gaumont (Metz) et d'un observatoire bordant le ruisseau du Kieselbach (Thionville). Pour comprendre cette rigidité et cet absence d'individualisme, il faut se reporter aux travaux du professeur Benjamin Ziemann, qui montre d'une part la place déterminante du dogme de la formation collective, régie par des règlements strictes et une forte discipline socialement acceptée, et d'autre part combien aussi, dans l'armée allemande, la dureté de l'instruction apparaissant comme une

garantie comportementale détruit tout esprit d'initiative.[864] Avec ses cartouches de construction mettant en avant le nom des officiers mais jamais celui des simples soldats, l'iconographie des abris allemands illustre le rapport quasi féodal liant les hommes à l'encadrement de contact, hommage des protégés à l'égard des protecteurs.[865]

Vingt ans plus tard, il serait cependant faux de prétendre que les Français créent dans l'anarchie la plus totale. Plusieurs zones comptent en effet quelques cas poussés d'harmonisation iconographique préparée avant-guerre, dépassant largement deux ou trois blocs et étendue à l'échelle de Secteurs Fortifiés entiers. Chapeautées par le 1er Régiment du Génie, les unités bigarrées des 10e et 11e divisions laissent ainsi de nombreux cartouches souvent traditionnels d'armures du génie, de grenades enflammées de l'infanterie et de canons d'artillerie croisés au-dessus des créneaux de tir des blockhaus type R.F.L. coulés en 1935 sur le plateau de Rohrbach. Déployé pour renforcer la plaine rhénane devant Colmar, le 152e R.I. incruste la silhouette du diable rouge de son insigne sur les dômes de presque toutes les coupoles type VIIe Région. Plusieurs failles d'individualités caractérisées sont pourtant déjà décelables. Dans la première série, quelques insignes du 5e et du 26e R.I. se démarquent de l'attribut standard porté sur le casque Adrian et les boutons d'uniformes, alors qu'en Alsace, les diables des trois coupoles de Richtolsheim ne sont plus moulés sur la dalle, mais en relief sur les murs d'aile, l'un d'eux jaillissant des flammes de l'enfer, pointant un visage aux traits gravés et un trident au chiffre de l'unité. Beaucoup plus au Nord, en Moselle, dans le Secteur Fortifié de Faulquemont, plusieurs blockhaus R.F.M. coulés entre 1935 et 1936 se démarquent d'un assortiment pour le moins hétéroclite et arborent des plaques de construction collectives honorant principalement le 2ème Régiment du Génie et le 146ème Régiment d'Infanterie de Forteresse. Mobilisés en août 1939 au blockhaus Ab 3, au Sud-Est de Téting, des éléments du 146ème R.I.F., différents des appelés ayant participé à l'édification du bloc quatre ans plus tôt, ont greffé une extension bétonnée destinée à en protéger l'accès et à agrandir leur espace vital. Désormais dissimulé dans la pénombre intérieure, le premier cartouche informel moulé en 1935 est remplacé par une petite plaque blanche humoristique sertie sur le fronton de la nouvelle entrée et baptisant l'ensemble à la pointe du couteau : « Villa[866] des Privés de Pinard ». Cette touche distinctive, parfois individuelle[867], dépassant par endroit le cercle du groupe primaire[868] pour celui de l'escouade, régit majoritairement la diversité iconographique française.

Contrairement aux finitions invariablement réglementées, encadrées et malgré tout souvent très abouties des plaques allemandes révélant la sensibilité et le savoir-faire artistique de leurs auteurs, les marquages français naissent, sur plus de la moitié des sites concernés, de l'initiative spontanée du chef

[864] Benjamin Ziemann, *The military and militarism in Kaiserreich, 1871-1914*, Frankfurt, Frankfurt Verlag, 2001.
[865] Nous empruntons ce concept de féodalité à François Cochet, qui parle, pour l'armée française à la même période, de « micro-consentement d'une féodalité démocratique ». François Cochet, *Consentement / Contrainte* in *Dictionnaire de la Grande Guerre, 1914-1918* (sous la direction de F. Cochet et R. Porte), Paris, Editions Robert Laffont, Collections Bouquins, 2008, p. 271.
[866] Le terme « villa », évoquant le confort de la vie civile, apparaît fréquemment dans les écrits de combattants évoquant le baptême d'un abri. Sur la ligne Maginot, il revient ainsi au-dessus de l'entrée du blockhaus Mb 51, dans le Secteur Fortifié de Montmédy : « Villa l'os mou ».
[867] Comme par exemple le blockhaus « Rossone » dans le S.F. d'Altkirch.
[868] Blockhaus du Bois du Four (S.F. Crusnes), P.C. Ubernied (S.F. Sarre)…

direct et/ou des hommes, laissant une empreinte dont le souci esthétique n'est plus la priorité. À l'échelle de l'exécutant, la même recherche d'humanisation, un attachement foncier similaire à l'œuvre achevée à grand peine motivent le soldat allemand de 1916 incisant patiemment les détails de son moulage fraîchement décoffré, que le fantassin français de 1940 gravant simplement son nom aux côtés de ceux de ses camarades sur une fine couche de ciment rapporté. La principale différence naît en amont, avec l'intériorisation plus poussée de l'appareil hiérarchique et militaire tant chez le premier que chez le second[869]. Si les soldats Allemands s'expriment avec coeur par la qualité esthétique de leurs finitions[870] mais s'effacent derrière les quelques rares noms d'officiers mentionnés sur une poignée d'abris et l'anonymat du numéro de régiment, les Français immortalisent certes quelques noms de cadres, mais rarement séparés de ceux de leurs hommes. Ces derniers lient au contraire, sur plus d'une soixantaine de sites, une intimité toute particulière avec la cellule de combat qu'ils ont contribuée à faire sortir de terre, en fixant leur nom au sort de leur béton, souffle de vie symbolique communiqué à la masse inerte qui n'existe et ne s'active qu'avec eux. Cette intimité, cette relation nouée pour la postérité entre les géniteurs et le fruit de leur travail collectif dépasse parfois la caractérisation nominative pour une symbiose physique, lorsque l'extrémité de l'index voire les empruntes digitales, les plus exclusives qui soient, s'appliquent directement sur le béton frais pour y inscrire une date ou des initiales, comme nous avons pu l'observer sur un blockhaus de Petit-Réderching – plateau de Rohrbach – ou une plaque laissée par un Régiment de Tirailleurs Marocains dans le S.F. d'Altkirch.

Contrairement à la fortification permanente, les ornements symboliques de la fortification de campagne sont généralement destinés à être vus, à identifier les bâtisseurs et/ou les occupants : toute l'iconographie allemande est ainsi exécutée à l'air libre alors que 85% des blockhaus français portent des marquages sur la surface extérieure de leurs parois. Cette ouverture reflète le caractère composite d'une armée de masse. De part et d'autre, des communautés militaires de toutes échelles se revendiquent aux yeux de leurs voisines. Est-il utile de détailler les tensions régnant entre l'infanterie, l'artillerie et le génie dans toute armée de terre ? Au sein de chacune de ces armes, en deçà des nébuleuses[871] structurelles, tout un conglomérat soudé de groupements, emboîtés à la façon des poupées gigognes, subdivise encore les effectifs, du Régiment à l'escouade[872], le premier se posant en matrice culturelle.

Du point de vue allemand, les positions de la place de Thionville sont évocatrices. Responsable d'une portion de terrain bien délimitée, chaque compagnie du 15ème Régiment de Landwehr se distingue de sa voisine par une occupation des façades et des choix esthétiques propres. Le 16ème

[869] Spécialiste de l'armée allemande, Jean-Claude Laparra évoque « une hiérarchie disposant d'une place primordiale dans la société allemande (…) une forte discipline socialement acceptée ». Jean-Claude Laparra, *La machine à vaincre. L'armée allemande 1914-1918*, 14-18 Editions, 2006.
[870] Compte tenu de la difficulté de travail du béton ou du ciment, dont la malléabilité est éphémère.
[871] Par ordre décroissant : Groupe d'Armée, Armée, Corps d'Armée, Division.
[872] Par ordre toujours décroissant, à la suite de la Division : régiment, bataillon, compagnie, section, escouade.

Régiment d'Artillerie à Pied cantonné entre celles-ci apporte sa touche personnelle, en apposant notamment une maxime latine au-dessus de l'entrée d'un abri.

Sur la ligne Maginot, les ornements interarmes découverts sur les blockhaus du plateau de Rohrbach constituent l'exception. La répartition spatiale des attributs et insignes, dispersés à proximité des entrées et au-dessus des créneaux, reflète cependant dans ce cas précis la recherche d'un consensus visuel équitable et chargé de sens, de l'incarnation sur le béton des différentes unités participantes. En règle générale, la construction de la plupart des éléments d'intervalles n'engageait la collaboration que de deux unités tout au plus, les sapeurs dirigeant les chantiers avec le concours des fantassins ou artilleurs concernés, lorsque ces derniers ne se débrouillaient pas seuls pour concevoir leurs propres emplacements. Les plaques communes, à l'image de celles des blockhaus R.F.M. du S.F. de Faulquemont sont minoritaires et mentionnent toujours bien distinctement les différentes fractions affectées aux chantiers. Tout à fait symptomatique de l'attachement porté au particularisme régimentaire, souvent poussé à celui de la compagnie également signalée, la rareté de l'insigne général des troupes de forteresse est saisissante et montre bien toute la différence d'état d'esprit entre les équipages d'ouvrage et les troupes d'intervalles, les *Durs* et les *Mous* pour paraphraser l'éditorial du journal de guerre du 156e R.I.F., en date du 25 novembre 1939.[873] Alors que devises et insignes peints pullulent dans les ouvrages C.O.R.F., une petite dizaine d'exemplaires à peine ont été retrouvés, et encore sont-ils accompagnés de la mention de l'unité en place, comme à l'avant-poste de Guestling (S.F. Boulay), quand le chiffre du régiment ne s'inscrit pas purement et simplement sur l'insigne interarmes lui-même ainsi qu'on peut l'observer avec le 163ème Régiment d'Artillerie de Position à l'observatoire de la cote 400 (S.F. Faulquemont). Cette nécessité distinctive explique t-elle, par extension, l'absence de l'épithète « Forteresse » sur plusieurs plaques moulées sur des blockhaus du 146ème et 37ème R.I.F. (S.F. Faulquemont et des Vosges) ?

Par contre, les symboles nationaux ont été réalisés avec la même parcimonie que sous les voûtes d'ouvrage. Un coq gaulois sur un P.C. de Faulquemont, une mention à Jeanne d'Arc dans les secondes lignes du S.F. de Rohrbach, des drapeaux tricolores croisés dans le S.F. des Vosges constituent des curiosités. À l'inverse, les marquages autres que distinctifs sont tout autant insolites. La découverte, sur un blockhaus coulé au Sud de Bining, d'un fragment d'inscription s'inquiétant de la pointe des obus ou de la « sérénade sans espoir » évoquant le tir de la mitrailleuse d'un blockhaus de Kembs constituent de réelles surprises pour l'historien.

Pour tenir et consentir à faire la guerre, le soldat français semble ne pas pouvoir se contenter de vagues idées patriotiques, encore moins tout au long des mois interminables d'une Drôle de Guerre qui délite la résignation et la détermination des premières semaines. Le régiment, les camarades ou le prénom de la fiancée – spécificité du S.F. de Boulay – s'immortalisent sur le béton comme des justificatifs directs, fraternels, sentimentaux, en un mot, immuables, de l'engagement prolongé dont la

[873] Archives départementales de la Moselle, 5 R 628. Journal *Zimm-Boum* du samedi 25 novembre 1939 (semi-mensuel édité par le 2e bataillon du 156e Régiment d'Infanterie de Forteresse).

mort peut être l'issue. La quasi-omniprésence des dates de construction participe également de cette stabilisation des repères. « L'exécution rapide et soignée des travaux engage l'honneur militaire des troupes qui en sont chargées » prescrivait l'« Instruction sur les travaux de campagne » héritée de 1915. Rompus à l'inaction guerrière, les hommes se rabattent sur l'aménagement du terrain qui devient l'épreuve de force par excellence, un acte de patriotisme défensif, confirmant, à chaque pelleté de terre, la volonté farouche de protéger la nation. Non sans fierté, les millésimes 1939 et 1940 accompagnent les insignes et les noms des biffins qui participent au renforcement de la *Muraille de France* et à l'effort de guerre.

En Haute-Alsace, de nombreux régiments du génie se sont succédés de 1935 à 1940, en particulier au Sud de Mulhouse, coulant leurs modèles de blockhaus caractéristiques dont certains éléments ont été estampillés comme pour marquer les espaces d'influence de chacun. À partir d'août 1939, au-delà de cette émulation entre sapeurs-mineurs de tous horizons, l'ennemi à combattre devient la priorité. Séparés des Allemands par le Rhin, les soldats français se trouvent dans une situation paradoxale par rapport à leurs homologues basés en Lorraine : si le fleuve interdit toute action de corps francs, l'ennemi est visible quotidiennement sur l'autre rive. De part et d'autre du fleuve, les adversaires poursuivent donc l'aménagement de leurs systèmes fortifiés respectifs – le Westwall est en cours de construction depuis 1936 – et presque partout, les messages interposés remplacent les balles.[874] Contraints par leur hiérarchie au silence des armes jusqu'en mai 1940, les soldats de la ligne Maginot observent passivement l'activité des Allemands, qui s'engagent de leur côté, par voie d'affichage, à ne pas attaquer « le peuple français, si les français n'attaqueront pas les Allemands ». Affairés à la construction d'une série de blockhaus à quelques centaines de mètres des berges du Rhin, les 144e et 212e bataillons du Génie de Forteresse rompent le secret militaire et moulent leurs numéros au-dessus des embrasures frontales visibles depuis les bunkers de la *ligne Siegfried*. Bâtisseurs dépourvus de puissance de feu, les sapeurs bouleversent les conventions élémentaires et brandissent leurs armes face à leurs adversaires du Westwall : leur fierté corporative et leur savoir-faire. Un simple coup d'œil général à la répartition des blockhaus ornés sur la carte des Secteurs Fortifiés de Mulhouse et d'Altkirch révèle ainsi toute la concentration – le long du fleuve par opposition à la frontière de l'inoffensive Suisse – d'une iconographie « captée » par la proximité de l'adversaire omniprésent et contre lequel se livre un véritable duel poliorcétique.

Cette rupture du secret militaire, cette résistance du « voir et se faire voir » régissant les codes visuels des champs de bataille des siècles durant sur le « voir et combattre sans être vu » imposé au cours de la Première Guerre mondiale[875], ce besoin culturel et corporatif de l'exaltation du groupe observé sur la rive gauche du Rhin en 1940, se retrouvent dans toute la ligne Maginot, dès 1935, sur

[874] Quelques coups de main sont néanmoins répertoriés et les tirs de snipers invitent à la prudence. À Strasbourg, le caporal Riebel périt ainsi sous les balles d'un tireur embusqué en février 1940. Son nom a été honoré sur la casemate S.T.G. du Port de Strasbourg après son décès.
[875] Danielle Delouche, *Le camouflage* in *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Bayard, 2004.

des unités d'avant-poste comme sur des blocs positionnés à plusieurs kilomètres en arrière de la frontière, dans l'attente du « contact » décisif.

Il s'agit sans doute de la scission la plus fascinante observée entre les fortifications allemandes et françaises étudiées ici. L'approche comparative de la nature des cellules concernées est édifiante. Sur les 120 entités d'origine allemande où les fouilles se sont révélées concluantes, toutes sont des abris – P.C. ou dortoirs – à l'exception des observatoires de Garche et du blockhaus pour mitrailleuses du village de Verny[876] sur lequel un jeune enfant porte une pioche, mais il est vrai que ce dernier est camouflé en fontaine pour tromper la vigilance de l'adversaire. Il en va tout autrement chez les Français où plus de 90 % des unités recensées sont au contraire des blockhaus actifs (casemates de tir et observatoires), les P.C. et abris ne représentant qu'une portion moindre des sites ornés. L'affinage de ces données montre de surcroît que le tiers des marquages de construction relevés sur la fortification légère de la ligne Maginot sont tournés vers l'adversaire, parfaitement visibles à plusieurs centaines de mètres. Cette recherche de contact visuel se démarque clairement de l'iconographie allemande conçue en circuit fermé pour entretenir le moral et le système de valeur des occupants transitant entre la ligne de feu et les refuges physiques et mentaux que sont les abris défilés.

Rappelons tout d'abord qu'à elle seule, l'impassibilité du béton impose une épreuve et un stress supplémentaire à l'assaillant, confronté au bloc compact et à son apparente robustesse, mais surtout à l'absence d'activité humaine perceptible, avec en lieu et place de la silhouette ou du regard de l'adversaire, l'impénétrable embrasure infernale d'où jaillissent les gerbes de feu mortelles et toujours imprévisibles. Dans son anthologie consacrée à son expérience combattante (1914-1915), Maurice Genevoix rend parfaitement cette angoisse à l'approche du « fameux blockhaus » du ravin des Eparges[877], auquel il consacre un chapitre de son livre III ; appréhension précédant l'effroi du contact de l'homme et de la masse remarquablement mis en scène par Terrence Malick dans le long métrage *La ligne rouge*.[878]

Certaines particularités esthétiques peuvent renforcer l'impact psychologique du béton, à l'instar par exemple du goudron noir recouvrant la façade de la casemate S.T.G. du bois du Kalmerich (S.F. Sarre), que les Stosstruppen du 222e Régiment d'Infanterie allemand préparant l'attaque du 14 juin 1940 surnomment le « Schwartze Bunker » – le bunker noir – qu'ils neutraliseront néanmoins à l'issue des combats. L'opacité entretenue à l'aide de teintes sombres autour de certaines embrasures, la géométrie plus ou moins anguleuse, fuselée et de fait agressive de la structure, concourent à l'entretien de l'aversion initiale, auxquelles s'ajoutent encore les insignes clairs ou criards brisant le tabou du secret militaire.

---

[876] Sud de Metz.

[877] Genevoix Maurice, *Ceux de 14 (Livre III – La Boue)*, Flammarion, 1950, Omnibus, 1998. « De nouveau, je surprenais un mot qui m'avait frappé cette nuit, dans les granges : « Le blockhaus… C'est nous qu'est bons. » »

[878] Le film suit la progression d'une compagnie de G.I.'s engagée dans la guerre du Pacifique et débarquée à Guadalcanal. Entre autres instants forts, la réduction d'un point d'appui japonais composé d'un blockhaus pour mitrailleuses est d'un réalisme saisissant, surtout si on la croise avec des témoignages d'anciens combattants ayant vécu une expérience similaire. Le choix du réalisateur de filmer l'attaque du point de vue des assaillants permet d'entrevoir le choc terrifiant du commando « nu » face à la masse sombre du blockhaus dissimulant les défenseurs et leurs réactions. Terrence Malick, *The Thin Red Line*, 20th Century Fox, 2000.

En effet, sur la ligne Maginot, la fantomatique « Cinquième colonne » ne fut parfois d'aucune utilité aux services de renseignements allemands, de nombreux contingents court-circuitant d'eux-mêmes les règlements militaires prônant la discrétion pour défier l'ennemi de leurs propres symboles, distinctement mis en valeur au-dessus des bouches à feu. Ainsi en est-il de l'ancre de marine des coloniaux, presque[879] invariablement moulée non seulement au-dessus ou à proximité des créneaux de tir mais qui plus est sur les blockhaus les plus exposés de la Tête de Pont de Montmédy ou du Secteur Fortifié de la Sarre. Auréolés du prestige de la Grande Guerre toujours vivace dans la mémoire collective, tant par la présence de vétérans jusque sur la ligne Maginot elle-même que par l'œuvre de deuil et l'énorme littérature produites tout au long de l'Entre-deux-guerres, les marsouins de 1940 rappellent la gloire acquise par leurs aînés– à Verdun notamment, avec la reprise du fort de Douaumont en octobre 1916 –, la seule présence de l'ancre coloniale suffisant à attester la haute qualité de la troupe occupant les lieux. Autre symbole des grandes victoires et des sacrifices héroïques du précédent conflit, bien ciblé dans le mémento sur l'armée française remis aux troupes allemandes, le cor des Chasseurs Alpins s'expose fièrement en première ligne, sur le relief du Glaserberg, à la pointe Sud de la ligne Maginot du nord-est, exposée à une hypothétique manœuvre de débordement par la Suisse. Comme pour narguer un peu plus les patrouilles potentielles en quête d'informations et écornant davantage encore l'anonymat de rigueur, les « Diables bleus » identifient sur de larges cartouches – atteignant un périmètre similaire à celui du redan extérieur du créneau de tir – jusqu'aux noms des sous-officiers responsables des mitrailleuses dissimulées sous béton !

Plus au nord, devant Colmar, les « Diables rouges » du 152ème Régiment d'Infanterie moulent dès 1935 d'insolites silhouettes de démons cornés brandissant un trident – incrustées en rouge vif sur le camouflage vert d'une trentaine de coupoles type VIIe Région – insigne de l'unité inspiré du surnom gagné par ce régiment d'élite sur les pentes de l'Hartmannswillerkopf (Vieil Armand) en 1915.[880]

Cantonné à Gérardmer avant la Première Guerre mondiale et déplacé à Colmar après l'Armistice de 1918, le 15-2 prépare ses positions de défense à l'Est de la cité alsacienne convoitée dans la douleur par les poilus de 1915, et gardée, précisément vingt ans plus tard, par leurs cadets. Imprégnés des sacrifices passés transfigurés dans le monument aux morts érigé au Vieil Armand tout proche, ils conçoivent la série des diables moulés comme la revendication la plus directe de cette valeur combattante, de ce legs du sang qui pigmente encore leurs emblèmes criards. Face à la Forêt Noire masquant l'agitation du nazisme, les « Diables Rouges » montent la garde, et arborent même, ultime symbole de leur héroïsme acquis, une fourragère complétée du cri de guerre « Hardi les gars », sur une coupole inévitable en bordure de l'axe Appenwihr-Wolfgantzen.[881] Autre unité d'exception, le 26ème Régiment d'Infanterie de Nancy affiche également la fourragère rouge rapportée des tranchées de

[879] Dans une récente étude, Jean-Yves Mary présente une photographie – issue de sa collection privée – d'un blockhaus du Secteur Fortifié de la Sarre (présumé d'avant-poste) orné d'une ancre au-dessus de son entrée défilée. Alain Hohnadel, Jean-Yves Mary, *Sarre 1940 : opération Tiger* in *Batailles, l'histoire militaire du XXe siècle, hors-série n°13*, juin 2007, p.71.

[880] Servi par des troupes n'hésitant pas à sortir des tranchées avant la fin de la préparation d'artillerie, le 152ème R.I. parvint à se hisser au sommet du Vieil Armand à plusieurs reprises et essuya des pertes particulièrement élevées. Un monument est aujourd'hui érigé sur le site.

[881] En 1940, le 15-2 n'occupa pas les coupoles coulées à partir de 1935 et cède ainsi le prestige de ses symboles à d'autres unités. Envoyé dans le Nord le 5 juin 1940, il échappe à la capture et parvient à gagner le Massif central.

1914-1918 sur plusieurs blockhaus des S.F. de la Sarre et de Rohrbach… tandis que de nombreux insignes des autres formations de l'illustre « Division de Fer » (11ème D.I.) sont omniprésents de Singling à Siersthal. Conçus pour déstabiliser l'attaquant, ces insignes « projetés » constituent un héritage, et à travers lui, l'assurance donnée à l'adversaire et la confiance stimulée entre les servants que sera remplie coûte que coûte la mission prioritaire de résister sans esprit de recul.

Outre la menace et l'exaltation virile qu'ils invoquent, les cartouches frontaux s'interposent aussi symboliquement par leur aura d'invincibilité – en plus du mur de béton bien réel – entre les servants et la mort portée par l'ennemi.

Défiés par les observateurs du Kingelerain – au Sud de Mulhouse – par la représentation d'un crâne gravé face au ciel, le trépas et le coup d'embrasure mortel, cherchent aussi à être exorcisés par les soldats. Ainsi, au-delà même des emblèmes connus des troupes d'élite, d'autres symboles apparaissent dans la ligne de mire de « ceux d'en face ». On ne peut plus classique, le fameux trèfle à quatre feuilles, porte-bonheur prisé des soldats figuré sur l'insigne du 153ème R.I.F., apparaît donc sur les blockhaus conçus par cette unité au Nord de Petit-Réderching (S.F. Rohrbach) en 1939-1940, plusieurs exemplaires « protégeant » les chambres de tir, un autre, le créneau frontal extérieur.

Spécificité du Secteur Fortifié de Boulay, douze blockhaus produits pendant la Drôle de Guerre arborent quant à eux des prénoms féminins, évocation patronymique des sirènes protectrices sculptées à la proue des navires de jadis, rappelant également les Pin-up généralisées sur les flying-fortress américaines quelques années plus tard…

Exhortation ou superstition, ces marquages sont avant tout, plus encore que des cris de guerre, des cris de vie d'hommes confrontés à l'incertitude du lendemain, à une mort virtuelle rôdant autour de tout soldat engagé dans un conflit. Qu'il forge sa motivation dans la solidarité du groupe de camarade, le destin ou son rôle crucial de mâle protecteur, le mobilisé subit l'attente du choc, en figeant ses espoirs dans le béton. *Inch'Allah* a gravé face au ciel un observateur des coupoles de Valette, remettant son destin entre les mains de Dieu…

Informations techniques et balistiques : panoramas, tableaux de tir et inscriptions fonctionnelles

Nous passerons plus rapidement sur cette thématique qui occupe certes une place honorable – 18 % des peintures, moins de 2 % des graffiti – mais répond à des impératifs relativement simples et toujours identiques d'un système fortifié à l'autre : instruction et efficacité.

Si l'on décortique attentivement les données rassemblées, on note de flagrants déséquilibres. Dispersés à travers les secteurs suivant les envies des cadres et à très faible dose, les dessins et inscriptions fonctionnelles du type des vues en coupe permettant aux servants d'assimiler les

trajectoires de leurs tirs – casemate du Biesterberg n°4 ou bloc 7 du Kobenbusch sur la ligne Maginot – semblent occuper une place énorme dans les forts du Système Séré de Rivières. Mais il n'y a là aucune conclusion à tirer, le fort d'Ecrouves rassemblant à lui seul, dans ses vastes alvéoles, l'ensemble de cette production, avec vues en coupe de mitrailleuses Hotchkiss, Saint-Etienne et Maxim, cours peints portant sur la balistique des projectiles et l'usage des différentes pièces du canon de 37 mm, le tout à destination des jeunes recrues du 134e Régiment d'Infanterie.

En réalité, il n'est guère que les panoramas qui aient été généralisés. Ils constituent d'ailleurs presque les seules peintures découvertes dans les forts de Verdun. La fortification verdunoise compte quarante-sept tourelles tournantes à éclipse. Six d'entre-elles, les plus importantes, sont armées de pièces de 155 mm à tir courbe. Effectuant exclusivement du tir indirect et ne disposant pas du support tronconique adéquat, aucune ne possède de panorama. Sur les quinze tourelles de 75, cinq sont détruites (pulvérisée au fort de Vaux), ferraillées (ouvrage de La Laufée, fort Vacherauville, fort de Marre, fort de Choisel) ou n'ont jamais été posées (fort du Bois Bourrus). Dispersées aux quatre coins de la place, sept d'entre-elles ont conservé un panorama de tir sur les dix restantes. Des 26 tourelles de mitrailleuses, enfin, cinq ont été ferraillées et onze panoramas ont été retrouvés dans les vingt-et-un engins restants. Il est par ailleurs à noter que les tourelles du fort de Douaumont ont subi de profonds travaux après-guerre et que celles de Froideterre ont probablement été repeintes… Verdun a donc conservé les traces d'une amélioration notoire et généralisée de ses cuirassements mobiles… amélioration quantitativement unique en son genre. Le premier réflexe serait de rattacher ce corpus à la bataille de 1916. Les forts connaissent l'épreuve du feu et les servants, conscients par la pratique que leur réactivité peut s'accroître par la maîtrise de leur environnement, auraient amélioré sur le tas leurs outils de combat…Pourtant, plusieurs éléments montrent que ces panoramas sont bien antérieurs à 1916… et peut-être même de justesse à la Grande Guerre. Ainsi, tous les paysages représentés sont-ils incroyablement idylliques, en particulier à Moulainville et Marre. On notera au passage la foultitude de détails montrant l'ascendant mûrement calculé des canonniers et des mitrailleurs sur leurs cibles potentielles. Les arbres et forêts toutes entières sont debout et feuillus, les clochers d'églises sont intacts, les maisons conservent des toitures bien rouges. Ces reproductions des champs de tir sont donc antérieures à 1916. L'année 1915 ne se prête pas davantage à un tel développement pictural. Les garnisons sont réduites dès l'automne 1914 et les quelques territoriaux maintenus dans les tourelles se bornent à un simple gardiennage, dont l'oisiveté s'amplifie considérablement avec l'adoption du fameux décret du 5 août. Le printemps ou l'été 1914 offrent donc un créneau chronologique valable, d'autant qu'il correspond à l'homogénéité symbolique et tactique imprimée par le gouverneur de la place, le général Coutanceau, et déjà exprimée avec l'adoption d'un adage commun à tous les forts. Du reste, la seule circulaire panoramique signée par son auteur, un certain H.B., au fort de Dugny, est datée du 3 juin 1914.

Ce qui surprend le chercheur, lors de l'analyse des panoramas de Verdun, c'est la variété des styles, qui oscillent du coup de pinceau naïf dans la tourelle de mitrailleuses de l'ouvrage de Déramé, à

l'impressionnisme dans celles du fort du Rozellier. Mais plus encore, c'est la profusion de couleurs et de détails qui captive le plus. Les couleurs ont bien sûr un intérêt fonctionnel de premier ordre, le mitrailleur distinguant du premier coup d'œil le vert des zones forestières, le rouge des toitures de village et des pointes d'églises, le bleu des cours d'eau. Mais qu'apportent les détails de branches soigneusement peints dans les feuillures des arbres à portée de tir des tourelles de Moulainville, les dégradés de couleur des pâturages protégés par les tourelles du fort de Landrecourt, la représentation minutieuse de chaque piquet du réseau de barbelé ceinturant le fort d'Haudainville, les minuscules fenêtres, portes et escaliers figurés sur les maisons et clochers visibles depuis l'ouvrage de la Falouse ? Sous l'avant-cuirasse d'une tourelle de Landrecourt, le mitrailleur-peintre a même fait apparaître des drapeaux tricolores au-dessus des forts voisins représentés sur le panorama de tir. En surimpression du document technique, on peut déceler toute la considération portée au service de l'armement, l'attachement de l'homme pour la machine, qui le pousse ici à peaufiner son panorama de tir durant des heures et dans des postures parfois complexes, là où, en d'autres circonstances, il baptise son blockhaus ou son canon. Mais n'y a-t-il pas, paradoxalement aussi, à travers cette profusion de détails, un profond besoin de dépasser la cuirasse, de faire entrer la couleur, la perspective de l'espace et la lumière du jour dans l'environnement mécanique et étriqué des tourelles ? N'y a-t-il pas tentative de rompre la sourde angoisse du service des cuirassements modernes ?

Presque absents des autres places fortes de la Première Guerre mondiale – indications toponymiques sur les circulaires de l'ouvrage-est du Vieux-canton (Séré de Rivières, P.F. Toul) et de la batterie de Plappeville (*Moselstellung*, P.F. Metz), croquis des nids de mitrailleuses de l'enceinte d'Illange – les panoramas de tir reparaissent sur la ligne Maginot, et parfois de façon insolite, comme le découvre le lieutenant-médecin André Dufilho, dans une tourelle de 75 de l'ouvrage de Schoenenbourg :

> « Relevés par un bataillon du 279e R.I., nous atteignons en fin d'après-midi, avec notre 2e bataillon [123e R.I.], l'ouvrage de Schoenenbourg, le plus proche de nos lignes. Nous devons y passer la nuit du 30 au 1er mai 1940. Nous sommes d'autant plus intéressés par la visite de celui-ci que nous avions eu l'occasion unique, d'assister un après-midi, à un tir de représailles sur la partie allemande du village d'Altenstadt. (…) Nous assistions alors à la jumelle à la fuite éperdue des soldats allemands, sortant des maisons et courant dans la rue orientée nord-sud. C'est donc avec un intérêt particulier que nous fûmes admis par exception à pénétrer à l'intérieur d'une chambre de tir, de forme cylindrique, coiffée d'une coupole et armée de deux longs tubes de canon orientables, sortant chacun de leur bouche. Sur la paroi verticale de la chambre de tir, les photos de chacune des cibles avec leurs coordonnées précises. Pour chacune d'elles une commande électrique règle automatiquement l'orientation des deux canons jumelés et assure le réglage de la distance. Les tirs demandés peuvent être ainsi réalisés sans la

moindre perte de temps qu'exigerait le calcul des coordonnées. Nous sortons émerveillés de la perfection de cette installation… »[882]

La plupart des panoramas de la ligne Maginot ressemblent néanmoins à ce qui se fit à Verdun en 1914, bien qu'ils furent moins systématiques : plusieurs bandes panoramiques ont été retrouvées dans des casemates bétonnées voire des P.C. d'ouvrage – P.O. Laudrefang –, treize tourelles de mitrailleuses sur les soixante et une posées sont pourvues de panoramas esquissés au crayon ou peints[883] et quelques tourelles d'artillerie arborent de belles représentations du paysage alentours à Bréhain, au Mont des Welches ou au Grand Hohékirkel. Il faut dire que les techniques du tir de forteresse ont énormément changé entre 1914 et 1940, et si les panoramas se justifient pour les défenses anti-personnelles des tourelles d'infanterie, amenées à exécuter des tirs directs au moment de l'assaut, les tourelles d'artillerie qui ne procèdent la plupart du temps qu'à du tir indirect – soit parce que leur portée les conduit à intervenir à plusieurs kilomètres, ce qui est le cas des 75 qui peuvent tirer jusqu'à 9,5 voire 12 kilomètres, soit qu'elles soient armées de mortiers à tir courbe – n'en ont pas vraiment l'utilité, d'autant qu'elles exécutent leurs tirs en fonction des informations chiffrées et codées en provenance des observatoires collatéraux.[884]

Nous avons tout de même remarqué une belle curiosité dans la tourelle de 135 de l'ouvrage de Bréhain, où la bande paysagère peinte par l'artificier André Pithois au-dessus de la circulaire graduée… n'est pas un panorama de tir. L'examen attentif de l'œuvre ne laisse pas l'ombre d'un doute à ce sujet. André Pithois ne cherche tout d'abord à aucun moment à en faire un document technique exploitable, il conçoit son panorama sans aucune annotation toponymique, sans chercher un seul instant à prendre de la hauteur et ne travaille qu'à travers ses observations directes, comme si le panorama était visible des tireurs, soit au ras des tubes. Il ne donne ainsi qu'une perspective limitée mais réelle à son champ d'observation, depuis le bloc dissimulé au creux du plateau. Frontalement, excepté le château d'eau de Cantebonne perçant derrière le promontoire de l'observatoire du bloc 3, les servants restent aveugles dans sa représentation… Détail frappant, l'angle mort que constitue la cloche G.F.M. surplombant la tourelle n'est pas indiqué ![885] Le panorama n'a en définitive aucune utilité théorique ou fonctionnelle. Les réseaux de barbelés bas sont bien présents, mais noyés dans une végétation luxuriante de joncs et de fleurs bigarrées alors que le ciel s'embrase d'un magnifique coucher de soleil. L'objectif n'est pas de tuer l'adversaire ici, mais bien de réchauffer le cœur des artilleurs le temps d'un regard, comme si une baie vitrée percée dans le béton armé permettait à la

[882] André Dufilho, *Mon lieutenant, un blessé vous demande*, Les Dossiers d'Aquitaine, Collection « Mémoires de France », 2002, p.83. Les aménagements décrits par le docteur André Dufilho ne sont pas parvenus jusqu'à nous.
[883] Il n'est pas exclu qu'il y en ait eu davantage, plusieurs tourelles ayant été ferraillées dans les années 1940 – P.O. Chappy – ou 1970 – P.O. Mauvais Bois, Village de Coume, Mottenberg, etc –, d'autres, comme celles du Four à Chaux et du Hochwald, détruites en 1944, ayant été entièrement réparées ou repeintes. Michaël Séramour, *La ligne Maginot de 1945 à nos jours*, Editions du Donon, 2006.
[884] Cf. chapitre 2.
[885] On pense notamment à la tourelle de 75 du Grand Hohékirkel, pourvue d'un panorama de tir. Sur celui-ci, outre le paysage magnifiquement restitué et afin d'éviter tout accident mortel pour les guetteurs, le soldat artiste fait apparaître en rouge vif les deux cloches cuirassées que compte le bloc et qui constituent un bel angle mort vers l'arrière de l'ouvrage.

lumière solaire de pénétrer leur taupinière… Et ce besoin très fort « d'ouvrir les parois » sur l'extérieur ne s'exprima pas que sur l'acier des tourelles.

Evasion spatiale (paysages, compositions végétales, culinaires)

L'évasion spatiale se définit par une volonté farouche de sortir du cadre de la fortification et ce de deux façons : en introduisant des éléments de l'extérieur à l'intérieur des ouvrages ou en tentant de créer des ouvertures sur l'extérieur. On ne s'étonnera donc pas que la peinture soit plus usitée en la matière que le crayon. Bien présente dans l'iconographie picturale des garnisons allemandes (1914-1918) et françaises des fortifications permanentes de Thionville, Metz et Strasbourg – respectivement 19 % et 30 % des peintures murales mises au jour – ainsi que sur la ligne Maginot – 16 % des peintures murales – la thématique de l'évasion se fait beaucoup plus rare chez les garnisons composites du système Séré de Rivières et plus encore chez les effectifs de passage, à l'exception des prisonniers de guerre russes qui restèrent au fort d'Ecrouves pendant près d'un an et dont 23 % des graffiti traitent de paysages campagnards et urbains.

La recherche d'évasion taraude donc clairement et fort logiquement les unités maintenues au contact des souterrains plusieurs mois durant, ce qui n'est pas le cas des garnisons toujours recomposées des forts de Verdun, Toul et Epinal ou des contingents temporaires. Les G.I.'s évoquent bien à des centaines de reprises leur ville d'origine mais sans jamais passer ou presque à l'étape figurative de leur nostalgie. Le cas des internés russes du fort d'Ecrouves est un peu plus particulier à saisir, car les marines qu'ils dessinent, la faune et la flore qu'ils représentent rageusement, les vastes étendues campagnardes que certains reproduisent naïvement, sont toutes réalisées dans les vastes salles de la caserne centrale, non modernisée suite à la crise de l'obus torpille des années 1880[886] et ayant conservé ses larges ouvertures sur la cour intérieure du fort. Pour les Russes ruminant leur solitude loin de leur pays en plein bouleversement, la captivité elle-même est bien plus oppressante que les murs des fortifications. Durant les longs mois de leur enfermement, ils ne cessent d'imaginer leur retour dans un quartier bien connu de Novgorod et surtout l'accès au partage des terres que semble enfin promettre la Révolution communiste.

Pour les garnisons et équipages permanents, la lecture de cette thématique est plus homogène : les hommes cherchent davantage à vaincre la paroi que leur statut de mobilisé. Paraphrasant le mélodrame français que Léonide Maguy porta à l'écran en 1937, « Prison sans barreaux », les artilleurs et sapeurs du groupe fortifié de Guentrange se voient, sous les coffrages perdus de tôles galvanisées, comme des volatiles exotiques tatoués de leur numéro de régiment, des « oiseaux en cage », détenus d'une « prison sans carreaux ». Les troupes théâtrales montées dans les ouvrages de la ligne Maginot tentèrent de rire de leur quotidien de « sous-terriens », se représentant comme des hommes des

[886] Cf. chapitre 1.

cavernes croqueurs de nazis à Latiremont, ou jouant les « taupes joyeuses » dans les profondeurs de Soetrich.

Il faut donc, pour mâter la bétonnite, se donner l'illusion que la cage est entrouverte… Et pour y parvenir, les troupes de forteresse déploient tous leurs trésors d'ingéniosité, ce qui n'échappe pas au correspondant de guerre Roland Dorgelès, lorsqu'il séjourne à l'ouvrage du Hochwald en 1940 :

> « Des femmes, des paysages : voilà ce qui manque. Les emmurés en collent partout, pour se tromper. À la sous-station électrique, ils ont peint, sur le mur du fond, une fenêtre magique par où l'on aperçoit les Vosges. Cela leur donne, un instant, l'illusion de respirer.
>
> Les officiers de l'ouvrage sont allés plus loin. Ils ont installé leur bar sur la plage avant d'un yacht de plaisance. Voici la cheminée, les oriflammes du grand pavois, le feu vert de tribord. Les bouées portent le nom de l'ouvrage et de jolies figures s'encadrent dans les hublots. Le serveur, costumé en marin, vient emplir les verres et, dans la fumée d'une cigarette, on regarde la mer bleue et la côte d'Afrique. Un peu de rêve à bon marché.
>
> Cet amour du trompe-l'œil, ces décors d'évasion, ne sont-ils pas l'indice du mal secret qui les oppresse ? De leur claustrophobie ? »[887]

Les tentatives d'évasions spatiales sont plus complexes qu'elles n'y paraissent et les « fenêtres magiques » de Dorgelès en sont les manifestations les plus abouties. Là où les Allemands peignent de nombreux paysages, certes instrumentalisés, comme nous l'avons vu, mais attrayants, le trompe-l'œil est vraiment une spécificité française, qui ouvre littéralement la paroi souterraine sur un espace fantasmé, notamment orienté vers les colonies, un espace reprenant plus ou moins consciemment les poncifs de l'imagerie publicitaire de la Ligne Marine et Coloniale, dévoilant dans les grands illustrés des années trente une France ouverte sur le monde grâce à ses majestueux transatlantiques et la richesse de son empire colonial présenté comme acculturé. Lorsqu'il souhaite faire partager à ses camarades sous-officiers son attirance pour le continent africain dont il ignore tout, le maréchal des logis puise largement dans cette iconographie patriotique et romanesque dans son majestueux décor du groupe fortifié de Guentrange. Rien ne manque, ni l'étrave dominatrice du transatlantique, ni les prouesses mécaniques de l'autochenille Colomb-Béchar de la très médiatique Croisière Noire lancée en 1924 par André Citroën entre le Niger et Madagascar, les cases typiques et surtout, les fameux cactus, souvent représentés sans aucune véracité sur les plages africaines de l'imagerie populaire, bien que ces plantes grasses poussent essentiellement en climat désertique. Il est par ailleurs fort intéressant de constater que les dates d'exécution de certains ornements exotiques et chauds coïncident parfaitement aux longs mois du très rigoureux hiver 1939-1940, comme si le climat extérieur avait eu une influence supplémentaire sur les sujets géographiques choisis par les soldats créatifs. L'œuvre de guerre de Bouillot fait partie de ces décors monumentaux, à échelle humaine, ne laissant aucun répit

[887] Roland Dorgelès, *Dans le trou* in *Gringoire* d'avril 1940. Roland Dorgelès, *La Drôle de Guerre*, Editions Albin Michel, 1957, p. 186.

au vide pour recouvrir des murs entiers et plonger les occupants dans un univers intégralement structuré.

Dans des compositions équivalentes, citées par exemple par Roland Dorgelès pour l'ensemble du Hochwald, la thématique du navire et de la mer revient constamment. À lui seul, le bateau est la parabole suprême de l'évasion. Les collections du musée Balaguier de Toulon – musée national de la Marine – montrent qu'il fut une source d'inspiration inépuisable pour les bagnards de Toulon et de Guyane, tout comme il devint le fil rouge créatif des Juifs victimes de la rafle du billet vert et internés dans les camps de Pithiviers et Beaune-La-Rolande à partir de 1941.[888] Gravé sur la pierre de taille du *Sargdeckel* de Douaumont en 1916, sous le visage de Jésus couronné d'épines et dans le tout autre contexte d'une chapelle française peinte au fort Pétain en 1939 (P.F. Strasbourg), le voilier incarne aussi une évasion plus spirituelle et religieuse, celle de l'âme des chrétiens guidée vers le phare, le paradis. Dans les fortifications occupées par les Français en 1939-1940, la mer prend les hommes, les entraîne comme à Guentrange ou au Hochwald dans une autre dimension. À l'instar de la forteresse alsacienne, dont les ornements ont malheureusement disparu sous l'Occupation, une salle du groupe fortifié Jeanne d'Arc fut entièrement transformée en pont de navire, voûtes et piédroits étant recouverts du bleu céleste et maritime (*ci-dessous*). Pour renforcer encore l'illusion des coques de pêcheurs voguant au large et l'approche des côtes méditerranéennes, les décorateurs ont planté dans le sol deux rangées de piquets reliés d'un cordage figurant le garde fou du pont et se confondant par un tracé en ogive dans une proue peinte en trompe l'œil au centre du mur du fond. Créer l'illusion et y croire fermement, l'espace d'un instant…

Mêlant, comme à Jeanne d'Arc, pièces rapportées réelles et illusion picturale, un lieutenant-médecin affecté au groupe fortifié Luitpold compose deux marines qu'il recouvre de portes factices encastrées dans le mur ; de sa salle d'opération enterrée, une île déserte se détache sur l'horizon.

L'idée du pont de bateau est reprise dans les profondeurs de Rochonvillers, proposant dans une petite pièce de la caserne – aujourd'hui disparue suite aux aménagements de la 1ère armée française dans les années 1980 – de prendre la barre d'un yacht, ou dans une chambre d'officier de l'ouvrage de Latiremont, percée de hublots donnant sur la baie d'émeraude à quelques encablures de l'observatoire d'artillerie résonnant des impacts d'artillerie. Il est toutefois des créations plus équivoques, singulièrement dans un foyer du groupe fortifié d'Illange, où, par le choix de teintes sombres dans lesquelles évoluent des ombres chinoises rouges de poissons des profondeurs, le peintre plonge ses camarades dans un aquarium humain à disposition de la faune marine, comme pour renforcer encore l'impression de claustration. Faut-il y voir une tentative d'évasion ratée[889] ou une volonté délibérée de dénoncer leurs conditions ?

Le trompe-l'œil s'est aussi largement exprimé par la profusion de fenêtres. La tradition orale veut, que lors de sa visite à l'ouvrage du Mont des Welches, sa majesté le roi Georges VI, sans doute

[888] Collectif, *Derniers souvenirs : objets des camps de Pithiviers et Beaune-La-Rolande, 1941-1942*, Mémorial de la Shoah, 2008.
[889] Si tel est le cas, une composition similaire – un aquarium – réalisée par un soldat allemand dans la base de la Kriegsmarine de la Rochelle, est beaucoup plus réussie.

incommodée par quelque reflux d'air vicié, demanda qu'on lui ouvre une fenêtre… par trente mètres de fond.[890] Devant l'impossibilité matérielle d'effectuer une telle opération dans leur quotidien, les soldats de la ligne Maginot ont ouvert des « fenêtres magiques » au hasard des galeries et des blocs, sur Notre-Dame de Paris dans la casemate de Crusnes-ouest, la campagne mosellane sous Rochonvillers, le Kobenbusch et l'abri du Bois de Klang – où, au passage, l'illusion des volets grands ouverts est parfaitement rendue, la perspective évoluant au gré de la posture du spectateur. Au pied d'un bloc du Billig, seuls des volets clos sont représentés, sans décor extérieur. La seule présence de la fenêtre rassure déjà un peu.

Cette large inventivité présentée en quelques exemples typiques, n'a d'égale que la naïveté de certains paysages représentés sans talent particulier ou avec des moyens beaucoup plus sommaires. Il peut s'agir d'un pot de fleur qui ne trompe personne dans l'infirmerie de l'ouvrage du Four à Chaux, de branches végétales timidement dessinées aux croisements de galeries de l'ouvrage de Rochonvillers (*ci-contre*) ou des fusains naïfs découverts dans les alvéoles du groupe fortifié Jeanne d'Arc. Certains n'ont voulu y voir que des œuvres d'un intérêt moindre, d'une banalité affligeante entretenant à peine la rêverie bucolique.[891] Au même titre que les œuvres plus développées, ces représentations dénotent pourtant le besoin viscéral de faire entrer un peu de vie, un peu de nature dans les souterrains, besoin si fort que le talent pour l'exprimer passa parfois au second plan.

Nous ne saurions être complet en n'évoquant cette thématique de l'évasion picturale qu'à travers ces formes paysagères. Les soldats cherchent bien sûr à changer leur environnement, à gagner de l'espace, à briser les formes et créer de la perspective, mais pas seulement. Ils partent en guerre contre tous les éléments de leur environnement quotidien. Par l'emploi de couleurs vives et chaudes, ils tentent, sans succès, de contrer l'écrasante dominante jaune prodiguée par la lumière artificielle des ampoules et il est effectivement surprenant de constater la différence de teinte d'une peinture murale avec et sans emploi d'un flash d'appareil photographique. Nantis de leurs pinceaux comme les alchimistes de la pierre philosophale, certains s'attaquent directement à la matière elle-même, et non tentés de changer le plomb en or, essaient de métamorphoser le béton brut ou le mortier en matières nobles. Les cadres en faux bois ou les dorures factices ne sont pas rares et l'on en trouve de beaux exemples aux ouvrages de Soetrich et du Kobenbusch, légués par le sapeur Raymond Charpentier et le brigadier Joseph Colomar. Quelques faux marbres ont aussi été brillamment réalisés, notamment dans les cuisines de l'ouvrage du Bois de Bousse. À l'ouvrage voisin d'Hobling, le parement en pierre de taille recouvert de mortier à la fin de la construction resurgit en trompe-l'œil sur tout un tronçon de galerie principale…

Décuplés à l'infini, les motifs au pochoir adoucissent également le béton armé et se retrouvent dans tous les systèmes fortifiés européens, dans les fortifications lorraines et alsaciennes naturellement, mais de façon tout à fait identique dans les bunkers du Mur de l'Atlantique et les

[890] Roger Bruge, *Faîtes sauter la ligne Maginot*, Editions Fayard, 1975, p. 215.
[891] Jean-Louis Goby, Alain Hohnadel, La Mémoire des forts, op. cit., p. 74.

casemates suisses. La technique n'est d'ailleurs pas spécifique à la fortification et l'artiste mobilisé Valdo Barbey en fait état dans les carnets qu'il tient dans un dépôt de l'arrière en septembre 1914 :

> « L'adjudant me demande d'exécuter un modèle de frise pour décorer au pochoir le haut des parois de notre nouvelle installation. Il me laisse toute liberté quant au choix du sujet. (…) J'établis l'esquisse de mon projet de frise, un fantassin français transperçant un boche de sa baïonnette. Je fais poser deux plantons du commandant pour avoir des mouvements exacts. Quels types différents que mes deux modèles ! L'un petit, rageur et sombre, vient du Limousin, il s'exprime toujours en jurons et en imprécations ; l'autre est un gentil voyou parigot, de la place d'Italie, gai compagnon et très myope.
>
> (…) La frise est presque terminée et le commandant, très satisfait, me demande un nouveau projet pour son bureau particulier. (…) Je commence à travailler à mon nouveau projet de décoration, quand se répand le bruit que ce soir, partiront pour rejoindre le 109e, deux cents hommes de la 29e compagnie. Je cours aux informations, elles sont exactes. »[892]

Présentés en frises courrant à mi-hauteur des chambrées ou sous les plafonds, les pochoirs apparaissent dès la Première Guerre mondiale, souvent sous des formes très conventionnelles, comme les fleurs de lys subsistant au fort de Moulainville ou les grappes de raisin bleu-marine exposées aux intempéries mais toujours visibles sur les lambeaux de mortier accrochés aux ruines du casernement du fort de Manonviller. Dans la fortification allemande à la même époque, puis sur la ligne Maginot fleurissent également de nombreuses frises florales, parfois très abouties et fortes de sens. S'ils apportent un peu de flore artificielle aux parois de la *Feste* Luitpold, les branchages et guirlandes de feuilles de chêne peints par l'adjudant Willi Reue en 1915 ne sont pas sans évoquer la puissance prêtée par les Allemands au chêne de Ramowe. Les mêmes superstitions justifient l'existence de longues frises de houx et de lierre dans les blocs des ouvrages Maginot du Bovenberg – bloc 1 (entrée) et 6 (tourelle de mitrailleuses) – et du Mont des Welches – bloc 1 (tourelle de mitrailleuses). Interposées entre les lits des hommes et l'épaisseur de la dalle de ciel soumise au choc de l'artillerie allemande, les branches de houx étaient considérées comme un symbole d'éternité et de protection des étables tout en incarnant la force morale et physique dans certaines campagnes, le lierre garantissant la protection divine et l'immortalité.[893] Comme Valdo Barbey en 1914, d'autres peintres mobilisés ont agrémenté leurs frises végétales de personnages humoristiques, silhouettes de vignerons penchés sous leur fardeau dans les cuisines de la *Feste* von der Goltz – présumées d'origine allemande –, contours de biffin à la pipe dans le bloc 1 de l'ouvrage du Simserhof ou ombres chinoises de fantassins sortis d'eaux turbulentes par leurs camarades au plafond du bloc 2 du Bambesch[894], etc.

Ne dépassant pas quelques centimètres de largeur, les frises restent des éléments de décor « passe-partout » et assez discrets. Ce n'est plus le cas lorsque les pochoirs occupent toute la surface des

[892] Valdo Barbey, *Soixante jours de guerre en 1914*, Bernard Giovanangeli Editeur, 2004, p. 33, 34, 45 et 47.
[893] Houx et lierre se retrouvent abondamment dans les motifs gravés ou frappés sur les douilles de l'artisanat de tranchée.
[894] « Signée » par le sergent Victor Pottecher, cette frise est en fait inspirée d'un programme de festivité qu'il distribua en janvier 1940 en prévision de l'épiphanie célébrée par la 2e compagnie du 156e Régiment d'Infanterie de Forteresse. Pour l'occasion, le dessin représentait deux groupes d'hommes tirant sur une fève avec la légende « on tire la galette des rois à la 2e compagnie du C.R. du S.F.F. le 6 janvier 1940 ». Fonds privés famille Pottecher.

parois, composant ainsi de véritables tapisseries picturales. Puisant largement dans les motifs des arts décoratifs diffusés durant l'Entre-deux-guerres, les soldats français s'en sont fait les spécialistes. Quelques beaux ensembles subsistent aujourd'hui dans un foyer improvisé dans un ravelin du groupe fortifié La Marne, à base de fleurs stylisées et de croix de guerre, et surtout dans les chambrées du groupe fortifié L'Yser, où des myriades de perles peintes tombent des voûtes jusqu'au sol, imbriquées dans des frises de motifs géométriques. Soulignons aussi la technique du tampon, consistant à imbiber un chiffon de peintures pour l'appliquer par petites touches sur la surface inférieure des murs, procédé idéal pour casser les formes rectilignes en proposant un revêtement deux tons tranchant entre la blancheur de la partie supérieure et le panache de couleurs et de formes infinies de la portion retouchée.

Les succédanés d'évasion physique peuvent également passer par la tentation des sens gustatifs et même olfactifs et auditifs. L'assertion peut surprendre, particulièrement dans les deux derniers cas. C'est qu'il ne faut pas se laisser envoûter par le silence cryptique actuel des fortifications contemporaines, qui en leur temps, furent des ruches pleines d'activités, de bruits stridents, comme le passage du trolley électrique, le crissement des palans acheminant les châssis à munitions, le claquement des brodequins cloutés sur le béton ; capharnaüm sonore embaumé d'odeurs aussi, pas toujours agréables, lorsqu'elles émanaient des latrines ou des citernes de gas-oil. Contre cela, les frises florales et les paysages ruraux ou maritimes, presque toujours isolés et dépeuplés, opposent autant d'antidotes mentaux souvent rehaussés d'eau de Cologne achetée par les plus fortunés dans le commerce et de bouquets odorants cueillis sur les superstructures des ouvrages. Au début des années 2000, d'authentiques fleurs séchées subsistaient dans la caserne de l'ouvrage de Latiremont, enroulées autour des câbles électriques d'une chambre d'officier !

Mis à part quelques grappes de raisins évoquées plus haut au fort de Manonviller, ainsi que celles peintes dans les foyers de l'ouvrage de Fermont et du Kerfent, ou représentées sur leur pied de vigne dans un cul de sac de Soetrich (!), toute la symbolique gustative se développe dans les *Festen* allemande, de manière très poussée. Jugeons sur pièce, en parcourant rapidement les meilleures tables picturales de la Moselstellung. La charcuterie porcine apparaît à plusieurs reprises, « sur pattes » et grasse à souhait, suivant les jeunes recrues dans l'*Infanterie werk* Mey, servant de monture à des soldats enivrés à la *Feste* Kaiserin ou précédée d'un charcutier aux étagères déjà bien garnies à l'entrée d'une chambre du fort Hindersin. Les saucisses bien faites figurent aussi abondamment dans les compositions messines, « fixées » au-dessus d'une étagère en trompe-l'œil supportant des boîtes de cigares et une bouteille de schnaps, dans un abri de la position Wolffsberg, accompagnant les pommes de terre d'une tablée de soldats dans la cantine de la *Feste* Graf Haeseler, ou célébrées par les artilleurs cantonnés à la *Feste* von der Goltz vers 1916 : « La bière d'Uckange, la saucisse saxonne, l'une calme la faim, l'autre la soif ». Au cœur de cette peinture, alcool et charcuterie sont sacralisés dans un médaillon de feuilles de vigne les présentant dans un mirage autochrome, disposés sur la table – avec une tranche de pain blanc – d'une cave voûtée cloisonnée de tonneaux, bien que la palme du mystère

culinaire revienne à une surprenante montgolfière chargée de victuailles imaginée dans un abri de parapet du même groupe fortifié. La bière n'est pas oubliée des peintres, celle d'Uckange, qui trouve les faveurs des Saxons, mais surtout celle de la *Hoffbräuhaus* de Munich, dont la petite sorcière à la chope et au radis recouvre les murs des *Festen* Wagner et Luitpold. Professant que l'on meurt quoi qu'il arrive et qu'en conséquence il vaut mieux boire que de s'abstenir inutilement, les consommateurs de bière occupent une place importante dans les décors de cette dernière. Plutôt que de voir, dans cette iconographie gustative, une caricaturale expression de la culture gastronomique allemande – car les Français ne sont pas en reste mais ne nourrissent presque pas cette thématique – c'est principalement la manifestation de carences alimentaires qu'il faut percevoir ici. Comment comprendre autrement les habiles trompe-l'œil de la position Wolffsberg (*ci-contre*) ? Si les soldats allemands pouvaient garnir conséquemment de vivres leurs soutes bétonnées, auraient-ils besoin de simuler leur présence ou de déclamer des odes à leurs préférences ? En aucun cas et c'est bien parce qu'ils manquent de tout au fur et à mesure de la Grande Guerre et des effets du blocus, qu'ils rêvent la qualité de leur nourriture.

Paysages, nourriture, alcool, les soldats du béton ont tenté par tous les moyens picturaux qui étaient à leur disposition de combler leurs manques. L'on ne s'étonnera donc pas de leurs multiples tentatives pour créer des placebos capables de les soulager de leur solitude masculine.

Représentations, évocations féminines et sexualité

Selon le philosophe indien Zarathushtra (628-551 avant Jésus-Christ), fondateur du mazdéisme, « l'homme doit être élevé pour la guerre et la femme pour le délassement du guerrier », tout le reste n'étant que folie. 2 500 ans plus tard, cette approche perdure chez une minorité de « durs à cuir » d'active, taillés pour le combat, et que côtoie Jean Costes, dans les positions fortifiées du Secteur de la Sarre, en mai 1940 :

> « Un homme le chef Moresty : un vrai. Ah, celui-là n'est pas une dilettante qui s'observe et se cherche comme Guérard [pseudonyme de Costes dans le texte]. Il est armé d'une philosophie simple et robuste : tout enfant mâle reçoit, en naissant, le devoir sacré de défendre son sol ! Il ne se demande pas si la guerre est une réalité ou une représentation illusoire. Il y croit. Il la vit, et il la fait. Et à ses hommes exténués, quand ils eurent bien pris conscience de leur isolement dans cette boue à peine creusée, il dit : " Je brûle la cervelle au premier qui parle d'évacuer…" Et il veille. »[895]

Ce concept de la toute puissante virilité masculine où la femme n'est qu'un exutoire de pulsions sexuelles ne pointe que rarement dans notre corpus – nous songeons notamment aux prostituées entourées de mousquetaires sur une peinture murale de l'ouvrage du Schoenenbourg – sans doute parce que chez la plupart des militaires et des combattants, le rapport à la femme fut infiniment plus

[895] Jean Costes, *Combattants sans panache*, Editions Serpenoise, 2000, p. 41.

complexe que cela. Le jeune soldat allemand Erich Maria Remarque nous en offre un bel aperçu alors qu'il se repose sur les arrières du front des Flandres en 1918 :

> « Ici, dans la région, il y a eu dernièrement des représentations d'un théâtre du front. Sur une palissade sont encore collées des affiches bariolées. Kropp et moi nous faisons devant elles de grands yeux. Nous ne pouvons pas comprendre qu'il y ait encore pareille chose. Voici une jeune fille, vêtue d'une robe claire d'été, avec une rouge ceinture de cuir verni autour de la taille. Elle pose une main sur une rampe et de l'autre, elle tient un chapeau de paille, elle porte des bas blancs et des souliers blancs, de mignonnes chaussures à boucle avec de hauts talons ; derrière elle luit la mer bleue, avec quelques vagues écumeuses, et sur le côté s'amorce une baie pleine de lumière. C'est une fille splendide, avec un petit nez, des lèvres rouges et de longues jambes, d'une propreté et d'une coquetterie inimaginable. (…) À côté d'elle est un homme en pantalon blanc avec un veston bleu et une casquette de navigateur, mais il nous intéresse beaucoup moins. La jeune fille de la palissade est pour nous un miracle ; nous avons absolument oublié qu'il existe des choses pareilles et même maintenant, nous avons de la peine à en croire nos yeux. En tout cas, depuis des années, nous n'avons rien vu de semblable, rien qui, il s'en faut beaucoup, marque autant de sérénité, de beauté, de bonheur. Voilà bien la paix ; elle doit être telle, sentons-nous avec émotion. »

Puis s'observant mutuellement avec son camarade Kropp, dans leur crasse :

> « C'est pourquoi, d'abord, nous faisons disparaître de la palissade le jeune homme en pantalon blanc, avec précaution, pour ne pas endommager la jeune fille. C'est déjà un résultat. (…) Mais voici que Leer et Tjaden s'approchent en flânant : ils aperçoivent l'affiche et en un tournemain la conversation devient assez cochonne. Leer fut le premier de notre classe qui eut une maîtresse ; et il nous donnait, de ses amours, des détails qui nous agitaient. Il s'enthousiasme à sa manière pour cette image et Tjaden l'imite énergiquement. À vrai dire, cela ne nous dégoûte pas. Celui qui ne dit pas de cochonneries n'est pas un soldat : seulement, en ce moment-ci nous n'avons pas l'esprit tout à fait à ça. C'est pourquoi nous coupons court et nous nous dirigeons vers l'établissement d'épouillage avec le sentiment que nous aurions en allant chez un tailleur chic. »[896]

Tout est compris dans cet extrait. L'association de la femme à l'évasion spatiale, l'appropriation soigneuse du corps pour une mise en scène excluant l'homme présent à ses côtés[897], l'antinomie entre l'harmonie prêtée à la féminité et la violence de guerre, l'incarnation de l'arrière et de « l'après », et bien sûr, la culture soldatesque balançant entre le fantasme virginal et la grivoiserie empirique. Tous ces éléments se retrouvent condensés dans l'iconographie de notre corpus consacrée aux femmes et à la sexualité.

[896] Erich Maria Remarque, *À l'Ouest, rien de nouveau*, Stock, édition de 1963, p. 151.
[897] Ce qui n'est pas sans rappeler le collage de l'abri de Véckring mentionné au début de ce chapitre.

Présente dans 10 % des peintures murales et 17 % des graffiti et collages, les femmes ne boudent aucun système fortifié et ne sont affiliées à aucune pratique plastique particulière, elles sont peintes, griffonnées ou directement collées au mur. Dans le système Séré de Rivières la femme apparaît à part égale dans 12 % des peintures[898] et des graffiti, chez les Français – presque toujours à plus de 10 % – les prisonniers russes du fort d'Ecrouves – 13 % – et les G.I.'s – 7 %. On obtient des données assez proches pour les places de Thionville, Metz et Strasbourg, puisque les Allemands peignent et dessinent 9 % et 17 % de femmes sur l'ensemble des créations qu'ils laissent sur les parois des *Festen* entre 1914 et 1918, contre 13 et 34 % pour les Français dans les mêmes sites durant la Drôle de Guerre et 31 % pour les soldats américains y séjournant à la Libération. Sur la ligne Maginot enfin, sur 100 peintures et 100 graffiti et collages, les Français représentent respectivement 10 et 32 femmes, les Américains, 8. Ce rapide tour d'horizon nous montre clairement que, contrairement à d'autres thématiques et si elle ne domine pas largement, la carence de femmes est internationale dans les fortifications contemporaines. Chez les G.I.'s, les représentations de femmes prennent même la seconde place derrière les graffiti autographiques qui font la particularité de leur iconographie.

Contrairement aux paysages et à la nature, dont les soldats peuvent jouir plus ou moins librement à l'occasion de corvées ou de permissions de sortie, les femmes sont les grandes absentes physiques des systèmes fortifiés lorrains et alsaciens, occupés par des effectifs exclusivement masculins. En théorie. En période calme et dans les places les moins exposées – le cas de certaines garnisons en 1914-1918 et des équipages d'ouvrage au cours de la Drôle de Guerre – les hommes s'organisent à l'insu de la hiérarchie. Au fort d'Ecrouves, des membres de la garnison de 1914 profitent de l'éloignement du front pour installer discrètement leur épouse ou leur (s) maîtresse (s) à Toul et aux abords directs de l'ouvrage, au grand dam du lieutenant Hulot, dont Marcel S. Laurent reproduit une tirade dans ses mémoires :

> « Ce matin, aussitôt les ordres journaliers lus par Croquet, le sous-lieutenant a sorti un morceau de choix, quelque chose de savoureux.
>
> – Je commence à en avoir marre, je ne peux pas mettre les pieds hors du fort sans tomber sur un tas de gonzesses qui ne sont pas du pays. Je me doute de ce que c'est alors, que ceux d'entre vous qui lâchent le boulot pour rejoindre leurs bonnes femmes et cueillir la noisette se méfient. Je veux bien être bon zigue, aussi je tiens à vous prévenir : encore vingt-quatre heures, dites à vos rombières de remballer leurs affaires et de foutre le camp chez elles, car après demain, ça deviendra une chasse, les flics seront prévenus, les mômes interrogées et leurs mâles descendront d'abord en prison pour monter ensuite au casse-pipe. Je ne veux plus de femelles autour du fort. »[899]

[898] Dont plusieurs peintures sont d'origine françaises et datent des années 1940-1945.

[899] Archives départementales de la Meurthe-et-Moselle, cote 1 J 227. Marcel S. Laurent, *Tonnerre des hommes*, récit dactylographié par une secrétaire commerciale en 1950, p. 106. Dans l'une de ses correspondances à sa compagne datée du 6 mars 1915, l'écrivain Louis Pergaud écrit qu'« aucune permission n'a encore été donnée et Coutanceau interdit fermement la venue de femmes (épouses) sur Verdun ». Louis Pergaud, *Les tranchées de Louis Pergaud* (présenté par Bernard Piccoli et préfacé par François Cochet), 14/18 Meuse et Conseil général de la Meuse, 2006, p. 302.

Vingt-ans plus tard, les issues de secours des blocs-casemates sont largement mises à contribution par les frontaliers, souhaitant rejoindre leur épouse à la nuit tombée.[900] La combine semble trouver sa métaphore à l'entrée de l'issue de secours du bloc 3 de l'ouvrage de Denting, où un buste de femme nue est dessiné à proximité d'une clef – clef de la liberté permettant de rejoindre le lit conjugal, tout proche ? Dans le Secteur Fortifié de Montmédy, c'est tout l'équipage de la casemate de Margut, qui, avant une reprise en main, regagnait les villages des environs en prenant bien soin de fermer la porte de la casemate à clef ![901] À plusieurs reprises, quelques officiers bienveillants ont accepté que les épouses de frontaliers non évacuées puissent retrouver leur mari mobilisé devant les entrées du Galgenberg[902] et du Simserhof[903]. Affecté à l'Einseling, le sous-lieutenant René Vion recevait fréquemment sa compagne, qui montait sur la ligne Maginot en vélo depuis Metz…[904]

Plus exceptionnelles furent les intrusions de femmes à l'intérieur des fortifications. L'une d'elle, révélée par le journaliste Roger Bruge, concerne une sombre histoire d'espionnage qui entacha l'ouvrage du Billig, son commandant ayant convié dans sa chambre souterraine une serveuse thionvilloise prénommée Lily et malheureusement pour lui en cheville avec l'*Abwehr*.[905] Quelques journalistes américaines furent également conviées au Mont des Welches et au Hochwald, où, le 14 mai 1940, Miss Dorothy Thompson est invitée à monter dans la tourelle de 75 du bloc 7bis pour actionner elle-même l'une des pièces sur les Allemands.[906] Seule Jacqueline Cousin, jeune lorraine dont le père est un ami du chef de bataillon Pophillat, commandant Latiremont, bénéficia, au titre de marraine de guerre, d'un passe illimité lui permettant de gagner à sa guise les souterrains de l'ouvrage A3 pour égayer un peu le quotidien des emmurés vivants. On notera d'ailleurs au passage que cet ouvrage est l'un des rares sites importants où toute représentation féminine est absente des parois…

S'il est donc une chose à retenir de ce sommaire état des lieux, c'est que d'une part, la gent féminine est pour ainsi dire proscrite des ouvrages et que d'autre part, aux abords d'entre eux, les frontaliers ont un net avantage sur les mobilisés originaires du reste de la France. Ceux-là sont tributaires des permissions et des marraines de guerre pour renouer le contact avec l'autre sexe. Et pour combler ce manque physique, visuel, certains soldats vont éprouver le besoin de recréer la femme… à taille réelle. Lorsqu'il rend visite à son camarade du Génie cantonné dans un village abandonné du nord de l'Alsace, le sous-lieutenant Jacques Riboud ne se lasse pas de contempler les personnages sculptés en bois disposés à la table du mess des officiers – « la belle-mère, le cousin éloigné qui rend visite, le petit garçon mal élevé, etc. »[907] – dont le commandant prétendait avoir besoin pour se remonter le moral. Cette nécessité qui paraît insolite à Riboud, nous en retrouvons la

[900] Plusieurs cas sont avérés pour les ouvrages de Rochonvillers et du Simserhof, où les issues de secours des casemates de 75 se prêtaient parfaitement à ce type d'escapade.
[901] Il est vrai que la Belgique et le Luxembourg forment un tampon entre ce S.F. et l'Allemagne…
[902] Témoignage oral de Messieurs Louis Francks et Georges Danois, artilleurs au Galgenberg.
[903] Témoignage oral de Messieurs André Luisbeck et Martial Chapon, fantassin et sapeur au Simserhof.
[904] Témoignage oral de Monsieur René Vion recueilli par Michel Mansuy le 28 mai 1992.
[905] Roger Bruge, *Faîtes sauter la ligne Maginot*, Editions Fayard, 1973.
[906] Au terme d'une petite cérémonie, le commandant Rodolphe remet l'insigne du Groupe d'Artillerie de Forteresse n°3 à Miss Thompson, et la fait « canonnier de 1ère classe pour avoir tiré hardiment le canon contre l'ennemi ». Lieutenant Colonel René Rodolphe, *Combats dans la ligne Maginot*, Klausfelder, 1974, p. 86-87.
[907] Jacques Riboud, Souvenirs d'une bataille perdue, 1939-1940, op.cit., p. 87.

trace dans plusieurs photographies datant de la Grande Guerre ou de la Seconde Guerre mondiale. C'est ainsi que malgré le danger permanent régnant dans le village de Dreslincourt (Picardie), en 1915, les soldats du 12e Landwehr posent complaisamment devant une copie en ciment reconstituée de la Vénus au bain de Christophe Allegrain ; le regard du soldat allemand qui lui enlace le bras pour lui offrir une rose en dit long sur les affinités qu'il souhaiterait lier avec la « femme de pierre ».[908] Sur un tirage argentique tiré au mois de juin de la même année sur les plages d'Oost-Dunkerke-Bains, sur le front des Flandres, et conservé dans les collections de la Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine, un zouave comme repu après un acte sexuel, se repose allongé aux côtés d'une femme endormie sculptée dans le sable des dunes.[909] Les mêmes formes généreuses embellissent une femme de neige dénudée modelée au cours de l'hiver 1944-1945 par des G.I.'s tentant de la séduire, qui d'une cigarette, qui d'une bouteille de Coca Cola, devant l'objectif du sergent G.W. Herold.[910]

Dans les *Festen* allemandes et sur la ligne Maginot, le besoin de reconstituer la présence de femmes à échelle humaine s'exprime à travers plusieurs tentatives et toujours sous la pulsion du désir charnel. Cette volonté de recréer la femme est d'ailleurs parfaitement revendiquée dans un graffiti français du groupe fortifié l'Yser où des portraits masculins – civils au canotier et militaires au calot – entourent une poupée gonflable en pleine expansion. La disposition de ces femmes picturales ne doit rien au hasard. Dans un abri de piquet de la *Feste* Koenigsmacker, une citadine et une soubrette, peintes depuis le sol d'une chambrée jusqu'à hauteur d'homme, attendent le bon vouloir des soldats au repos. Peut-être faut-il y voir une émulation, mais l'on retrouve encore cette disposition dans un coffre de contrescarpe du même groupe fortifié, avec des représentations beaucoup plus crues de jeunes femmes s'offrant aux soldats dans l'intimité des latrines individuelles. Un même appel à l'amour se retrouve dans une popote d'électromécaniciens du groupe fortifié L'Aisne (ancienne *Feste* Wagner) avec l'apparition de quatre femmes géantes graduellement dénudées et surplombant le petit local isolé des spécialistes. Il n'est pas inintéressant de noter au passage que le peintre fait figurer des effets d'apparat de séduction, tels que rouge à lèvre et vernis à ongle. Au pied du bloc 5 de l'ouvrage de Rochonvillers, l'œuvre du peintre se construit comme une prolongation de sa couchette en canapé, sur lequel repose une femme nue : son auteur cherche à rompre sa solitude nocturne par un succédané pariétal que l'on rencontre également dans la carrière picarde François, où des éléments du 236e Régiment d'Infanterie ont sculpté, en décembre 1916, des bas-reliefs féminins allongés au-dessus des paillasses.

---

[908] Jean-Yves Bonnard, Didier Guénaff, *Souterrains de la Grande Guerre, d'Attiche aux cinq piliers*, Alan Sutton, 2005, p. 120.

[909] B.D.I.C., musée d'histoire contemporaine, fonds Valois 13582 : « *Zouave près d'une statue de femme modelée avec du sable*, camp général de Buyer, Oost-Dunkerke-Bains, juin 1915, Mendès, tirage original argentique noir et blanc, 16,5 x 12 cm ». Il est à noter que la femme est légèrement plus grande que le zouave qui l'accompagne. Sous la direction de François Rouquet, Fabrice Virgili et Danièle Voldman, *Amours, guerres et sexualité*, Gallimard, B.D.I.C., Musée de l'Armée, 2007, p. 171.

[910] Defense Visual Information Center (Riverside, C.A.), « *Their snow woman*, Etats-Unis, 14 janvier 1945, Sgt. G.W. Herold ». Sous la direction de François Rouquet, Fabrice Virgili et Danièle Voldman, *Amours, guerres et sexualité*, Gallimard, B.D.I.C., Musée de l'Armée, 2007, p. 171.

Et lorsque l'illusion iconographique ne suffit plus, certains hommes osent la transgression de leur identité masculine, comme nous en retrouvons la trace au fort de Gondreville. Les soldats troquent alors momentanément l'uniforme viril pour chapeaux et robes bariolées, le temps d'une représentation de pièce de théâtre, au fond de l'ouvrage du Hochwald (*ci-contre*),[911] ou d'une séance photographique privée de l'équipe de l'observatoire de Sarre-Union.[912]

Plusieurs femmes sont présentes sous les voûtes des ouvrages étudiés et toutes ne disent pas la même chose, loin s'en faut. Sous leur nudité apparente, nombre d'entre elles constituent de véritables métaphores de la terre et de la patrie. Dans ses recherches portant sur les filiations entre les sexualités, les identités et les nationalismes, l'historienne australienne Alison Moore évoque bien cet anthropomorphisme de la patrie dans l'iconographie militaire et populaire de la Première et Seconde Guerre mondiale :

> « Même si l'imagerie officielle est rarement aussi explicite que chez les nazis, le thème d'une nation passive, innocente, féminine qu'une masculinité héroïque doit défendre s'installe un peu partout dans les discours politiques de la première moitié du XXe siècle. (…) Dans une grande partie de l'Europe postnapoléonienne, alors que les codes civils officialisaient le statut légal inférieur des femmes, les symboles de la nation se féminisèrent dans des images de virginités fières et nobles. (…)
>
> Les images de patries personnifiées, masculines ou féminines, aidèrent à renforcer l'identification des citoyens. La patrie est comme notre père [Vaterland, chez les Allemands], comme notre mère [Mère-patrie chez les Français], comme notre fille vierge. Pour encourager l'amour d'un concept aussi abstrait que celui de nation, il fallait lui accorder des qualités non seulement anthropomorphiques, mais aussi genrées, voire sexualisées. (…)
>
> La représentation de la nation avait été trop souvent sexualisée depuis plus de cent ans pour que le soldat ne vit pas sa conquête comme un viol, pour qu'il ne vécût pas sa trahison comme un adultère (…). »[913]

Tour à tour, le corps de la femme apparaît comme patrie à conquérir ou à protéger et plusieurs sujets de notre corpus correspondent parfaitement à la grille de lecture d'Alison Moore. La patrie à conquérir apparaît par exemple sans mystère dans un graffiti du cachot du fort d'Arches, sous le coup de crayon d'un puni : l'Allemagne y est incarnée comme une captive, les bras et les jambes écartés comme ligotés au sol, soumise à un pénis français en érection accompagné du titre de la chanson patriotique écrite par Alphonse Vandencamp en 1885, « c'est un oiseau qui vient de France ». La démonstration, dans la même pièce, de la similitude entre un pistolet et un pénis avive encore la place de la virilité, à part égale avec la force militaire, dans la prise de possession de la terre de l'autre.

---

[911] Une photographie de l'une de ces représentations est conservée au musée de la Base aérienne 901, occupant l'ouvrage du Hochwald.
[912] Archives municipales de Sarreguemines. Mémoires écrites et photographiques de Robert Vanderputte, observateur d'artillerie à l'observatoire de Sarre-Union.
[913] Alison Moore, *Sexualités, identités et nationalismes dans la longue guerre européenne* in *Amours, guerres et sexualité* (sous la direction de François Rouquet, Fabrice Virgili et Danièle Voldman), Gallimard, B.D.I.C., Musée de l'Armée, 2007, p. 23 et 25.

On retrouve l'idée à Gondreville où c'est le canon d'artillerie qui se transforme en phallus imposant. Certaines compositions sont plus énigmatiques. Que veut montrer le soldat du Simserhof qui a dessiné, aux côtés de dizaines de petits pénis, une carte de France hachurée rappelant la situation désespérée de la nation devant l'avance Allemande au 14 juin 1940. Evoque-t-il la combativité de ceux qui ne baissent pas les armes, la résistance jusqu'au-boutiste des troupes de forteresse isolées mais combatives et combattantes. L'esprit ne serait pas sans rappeler celui d'un autre graffiti retrouvé dans une travée très étroite de la caserne du Four à Chaux, montrant un soldat à béret – signe distinctif des troupes de forteresse – dévoilant un pénis monstrueux. Et si l'on se risque sur le terrain des sens cachés des symboles, ne faut-il pas voir, dans l'insigne général des troupes de forteresse, un formidable emblème viril où la casemate bande vers le ciel son canon comme un phallus en érection prêt à protéger la mère-patrie ? Sans être exprimé aussi directement, le concept de la virginité de la femme à soustraire au viol de l'adversaire ressort sans détour dans la popote des officiers de l'ouvrage du Kerfent, dominée par la vision d'une jeune française à cocarde tricolore dont la nudité est protégée par un bouclier à croix de Lorraine incarnant la devise orale partagée entre les initiés : « Point ne baise ». La sexualisation du sol à défendre peut aussi se dévoiler de façon beaucoup plus inattendue et subtile. Comme une retranscription des pensées du capitaine Paul Voivenel, qui, un soir de mars 1916 à Verdun, « se laisse prendre par ce paysage lorrain, ces mamelons à courbe féminine »[914], un peintre d'en face, le territorial Ernst Koch, semble laisser poindre un corps de femme allongé sous les côtes de verdures et les collines bombées du sud messin. Une érotisation du paysage qui est plus évidente et vérifiée dans les alvéoles du fort de Malbousquet (Toulon), qui abritèrent des prisonniers de guerre allemands entre 1944 et 1946.[915]

Lorsque les fortifications furent occupées durablement par des contingents de nationalités différentes, comme ce fut le cas des *Festen*, la manière de présenter le corps féminin devient un enjeu de confrontation culturelle. En cela, les peintres et dessinateurs mobilisés dans l'ex-*Feste* Luitpold devenue groupe fortifié L'Yser en 1939-1940, adoptent deux comportements. Prenant leur distance avec les compositions allemandes de la caserne principale – paysages, drapeaux, blasons allemands, soldats à l'accordéon et à la chope de bière – les dessinateurs ne composent que des femmes gracieuses dans la caserne bétonnée voisine de l'ouvrage d'Orny, appartenant au même ensemble mais dépouillée de toute iconographie allemande. L'un des peintres par contre, choisit la confrontation directe avec les emblèmes militaires d'origine germanique. Recouvrant d'une peinture rose bonbon quelques motifs d'une série comprenant un drapeau du IIe Reich, un bestiaire marron foncé et agressif – singe hirsute, coq battant des ailes, chauve souris – et des maximes patriotiques, il intercale une naïade voluptueuse entourée de paons. Volontairement, le soldat créatif français oppose couleur et thème à l'iconographie humoristique et patriotique allemande, tant et si bien que dans cette

[914] Paul Voivenel, À Verdun avec la 67e D.R., Presses Universitaires de Nancy, 1991, p. 133.
[915] Jean-François Roudier, *Les fresques du fort de Malbousquet*, La Plume du temps, 2000.

superposition très aboutie et réfléchie, l'on peut se demander si l'artiste n'a pas, comme un fait exprès, dilué suffisamment sa peinture pour que les ornements de 1914-1918 apparaissent en filigrane très léger, signe de la volonté de recouvrement de ces motifs vaincus. Et comme pour montrer plus explicitement encore le fossé séparant la sensualité à la française de la férocité allemande, un triptyque très aéré mis au jour dans un abri de piquet du même site, révèle deux danseuses nues contrastant avec une caricature de Hitler agrippant la Pologne de sa main bestiale. Dans un même ordre d'idée, sans doute faut-il voir une affirmation de la culture américaine à travers l'idéal féminin personnifié par les Pin-up des G.I.'s…

Dans l'éventail des formes allégoriques qu'elle incarne, l'image de la femme est également constamment affiliée à la vie. Celle qu'elle porte et qu'elle donne, signifiée biologiquement par la vue en coupe d'une femme enceinte entretenant des rapports sexuels dans une coupole de mitrailleuses du Secteur Fortifié de Mulhouse[916], ou plus simplement par la représentation de mères de famille poussant des landaus dans un foyer d'officier de la *Feste* von der Goltz (*ci-dessous*). Celle qu'elle protège aussi et que l'on retrouve dans le portrait d'infirmière du fort de Manonviller et peut-être, à quelques mètres de celui-ci, dans le captivant visage d'innocence dessiné en 1917, et semblant sortir de la nuit sous le casque Adrian trop lourd la recouvrant presque intégralement. Tradition ancienne appliquée aux navires de guerre de l'antiquité à l'époque moderne, l'image de la femme protectrice s'interpose à la « proue » des blockhaus du Secteur Fortifié de Boulay, soit au-dessus de l'embrasure exposée aux tirs de l'adversaire, entre les potentiels coups au but et les servants réfugiés sous le béton.[917] Dans le même registre, les portraits féminins exécutés au pied des cloches pour jumelage de mitrailleuses des ouvrages de l'Annexe sud de Coume et du Grand Hohékirkel accompagnent-ils les mitrailleurs au feu, tout comme un profil daté du 3 décembre 1944 dans un coffre de la *Feste* Kaiser Wilhelm II. À quoi pensait donc le combattant allemand qui en est l'auteur et qui l'a représenté en pleine lutte, puisque le groupe fortifié est pris par les Américains le lendemain 4 décembre ? À une épouse, à une mère dont il implore la protection ?[918]

Au-delà des symboles, le corps féminin est également représenté pour lui-même, pour le désir qu'il suscite et pallier à cette carence sexuelle et visuelle. Si les Allemands ne représentent que peu de corps dénudé – un nu académique à l'*Infanterie werk* Mey et deux femmes dévêtues tentant de retenir un centaure à la *Feste* Wagner – tout comme les soldats français à la même époque dans les forts Séré de Rivières, les conscrits de l'Entre-deux-guerres et les troupes de ligne Maginot expriment leur frustration à grande échelle, même si les icônes à caractère purement sexuel restent minoritaires.

La conscription obligatoire est vécue – dans la société mais également dans sa liturgie propre (bizutages en particulier) – comme le passage de l'adolescence à l'âge adulte. C'est cette évolution que nous restituent les graffiti de conscrits et de jeunes mobilisés achevant leurs classes lorsqu'éclate

[916] Michaël Séramour, *Blockhaus ornés des systèmes fortifiés lorrains et alsaciens – 1914-1940*, Fensch vallée éditions, 2008, p. 371.
[917] Michaël Séramour, *Blockhaus ornés des systèmes fortifiés lorrains et alsaciens – 1914-1940*, Fensch vallée éditions, 2008, p. 183 à 188.
[918] Certains soldats réalisent des portraits de femmes de leur entourage, une certaine Andrée Teulliot apparaît ainsi à plusieurs reprises au fort d'Ecrouves, une Nini à Domgermain, etc.

la guerre. Ainsi, les graffiti autographiques révèlent l'identité, l'origine, et donc le passé des incorporés ; les décomptes sous forme de traits verticaux, l'écoulement du temps présent, de l'épreuve sous les drapeaux ; enfin les portraits féminins, l'avenir de ces jeunes, leur avenir en tant qu'hommes à part entière, qui ne demandent qu'à offrir leur virilité acquise.

Ce futur envisagé entre les bras – ou les membres inférieurs – des femmes est l'objet de représentations récurrentes où elles sont montrées, sans soucis de beauté et de rendu de genre probant – casemate de Puxieux (L.M., S.F. Crusnes), etc. – jambes écartées ou purement et simplement réduite à leurs membres inférieurs ou à leurs parties génitales (*ci-contre*, au fort d'Ecrouves) – paire de jambes dessinée dans une alvéole du fort de Queuleu, au-dessus d'un lavabo du bloc 2 de l'Ensemble du Hochwald, etc. Cette culture des sexes gravés, l'ancien soldat Claude Simon l'évoque dans la bouche de Corinne, personnage de « La route des Flandres », évoquant la Campagne de France :

> « Tout ce que je suis pour toi, c'est une fille à soldats, quelque chose comme ce qu'on voit dessiné à la craie ou avec un clou sur les murs des casernes dans le plâtre effrité : un ovale partagé en deux et des rayons tout autour comme un soleil ou un œil vertical fermé entouré de cils et même pas de figure… »[919]

Des différentes évocations de la sexualité, la figuration des pubis offerts renvoie à d'autres corpus plus ou moins lointains, en particulier celui que nous avons retrouvé sur le portrait d'une femme de l'alvéole n°1 du 1er étage du fort d'Ecrouves, non pas simplement dessiné, mais creusé à même le mortier (*ci-dessus*). Une figuration analogue a été découverte dans le beffroi d'Issoudun, occupé par des prisonniers de guerre allemands durant la Grande Guerre et rapportée dans un catalogue d'exposition publié en 2006 :

> « Les cellules renferment de nombreuses figures de prostituées, pensionnaires d'une maison close, femmes dévêtues et fardées pour susciter le désir de la chair. Un homme et une femme sont représentés nus faisant l'amour. Une prostituée dessinée de face, écarte les jambes : le mur est littéralement creusé à l'emplacement de son sexe offert. Ce cri de la chair renvoie le spectateur à la misère sexuelle des prisonniers, ces hommes sans femmes. »[920]

Cette même misère sexuelle est vécue par les conscrits français, quoi qu'il s'agisse avant tout pour la grande majorité, compte tenu des mœurs de l'époque, de misère visuelle et fantasmée de jeunes hommes prêts à passer pour la première fois à l'acte. Cette focalisation du sexe féminin apparaît d'ailleurs sur de nombreux nus découverts sur les différents sites fortifiés lorrains et alsaciens fouillés. Les portraits dévêtus, et à l'origine très académiques, du groupe fortifié de l'Yser (Metz) ou de

[919] Pierre Bazantay, *Guerre et amour dans le roman français du XXe siècle* in *Amours, guerres et sexualité* (sous la direction de François Rouquet, Fabrice Virgili et Danièle Voldman), Gallimard, B.D.I.C., Musée de l'Armée, 2007, p. 112.
[920] Exposition *Hors la vie, artistes et prison*, catalogue publié à l'occasion de l'exposition organisée par le musée de l'Hospice Saint-Roch d'Issoudun du 17 mars au 5 juin 2006.

l'ouvrage du Simserhof (Bitche) sont ainsi surchargés de gravures figurant le relief des zones érogènes.

Spécialisés dans l'exploration des souterrains répartis sur l'hexagone, Jérôme et Laurent Triolet[921] racontent leur découverte d'une jeune danseuse dessinée par des officiers en 1907, « avec une fissure pour figurer le sexe ». Expliquant que cette représentation du pubis « est une constante dans les figurations rupestres depuis la nuit des temps, les frères Triolet développent leur filiation en énonçant l'exemple de ces « populations néolithiques du Messak qui sculptaient, au-dessus de l'entrée de grottes, des « femmes ouvertes » dans des attitudes sexuellement explicites et associées à des formes placentaires contenant des bovidés, (…) ces ensembles s'intégrant indéniablement à des rites de la fertilité et à des croyances en la Terre-Mère. » Les pubis offerts et creusés sur les murs du fort d'Ecrouves ne renvoient probablement pas aux croyances et aux liturgies de la Terre-Mère, mais la « force instinctive » de ces représentations est passionnante. « Equivalent laïc de la communion ou du baptême »[922], l'épreuve de patience et de formation de la conscription n'est-elle pas, elle-même, un rite de fertilité, à l'issue duquel les reconnus « Bons pour le service »[923] deviennent des mâles aptes à honorer les femelles restées au pays et fonder éventuellement une famille à leur retour au foyer ? Les représentations, au fort du Bois l'Abbé, d'une femme en tenue d'Eve ôtant son masque de carnaval comme pour dévoiler aux appelés le visage d'un avenir prochain de jouissance et d'une prostituée adossée à un réverbère s'apprêtant à être percutée par un phallus ailé en forme d'obus fendant les airs, écriteau 100 en bandoulière comme pour entamer le compte à rebours de la libération[924], ne disent pas autre chose.

En temps de guerre, soldats vierges ou d'expérience sont tiraillés par l'abstinence imposée par un univers exclusivement masculin. Jean-Pierre Raynaud ne s'y trompe pas cependant lorsqu'il écrit que les hommes des blockhaus y font l'amour.[925] Sujet inabordable avec les Anciens combattants retrouvés, la masturbation est avérée sans difficulté dans les fortifications.

Dissimulés dans les latrines isolées d'un coffre de contrescarpe désarmé et donc inoccupé du groupe fortifié de Koenigsmacker, les portraits lascifs de jeunes femmes nues à taille humaine ne laissent aucun doute quant à leur office en cet endroit… Inégaux face au manque, certains hommes vivent l'absence de rapport sexuels comme une obsession dévorante qu'observe Louis Pergaud chez ses hommes cantonnés dans les casernes et forts de Verdun :

> « Par certain canal détourné, j'ai pu savoir que la plupart des hommes qui écrivent à leur femme, légitime ou non, tombent maintenant dans une lubricité folle. Les uns voilent cela et revêtent leur désir des images les plus détournées et les plus touchantes ; d'autres y vont plus carrément. Que d'ardeurs

[921] Jérôme et Laurent Triolet, *Souterrains et croyances*, Editions Ouest-France, 2002.
[922] Michel Bozon, *Les conscrits*, Bibliothèque Berger-Levrault, Collection Arts et traditions populaires, 1981.
[923] Les inaptes étant moqués et parfois rejetés par les femmes dans certaines régions : Michel Bozon, *Les conscrits*, Bibliothèque Berger-Levrault, Collection Arts et traditions populaires, 1981.
[924] Le fameux Père Cent.
[925] Préface de Jean-Pierre Raynaud, à l'ouvrage de Jean-Claude Gautrand, *Forteresses du dérisoire*, Les Presses de la Connaissance, 1977.

congénitales évaporées en fumée épistolaires ! Que de coups de reins perdus pour la puériculture ! Après tout, c'est légitime. Et je comprends ces pauvres bougres… »[926]

En écho aux perceptions de l'auteur de « La Guerre des Boutons », un rébus français dessiné dans le ravelin de l'ouvrage de Verny (Metz, groupe fortifié L'Aisne) se superpose à sa transcription manuscrite : « À la pensée des enfants perdus, le cœur saigne ». L'intimité des correspondances personnelles est l'occasion de maintenir une vie sexuelle différée et souvent plus désinhibée qu'avant-guerre. Les contemporains de la Première et de la Seconde guerre mondiale évoquent rarement cette sexualité entretenue à distance, préférant souvent, comme Jaques Meyer ou Anatole Castex[927], éclipser la question derrière les fatigues imposées par la guerre qui n'auraient laissé que peu de place aux appétences. Yves Le Naour précise bien, dans ses travaux universitaires, la difficulté des combattants à exprimer les tourments et les fantasmes qui les hantaient.[928] Même dans leurs carnets personnels, rares sont ceux qui mentionnent leur sexualité postale, comme le caporal Ernest Chaussis, dont la lecture de l'ouvrage du Professeur Ellis Halverik, « L'Impulsion sexuelle », fut une révélation :

> « Excellent ouvrage, sympathique à la femme, et qui apprend à considérer sous un jour naturel et exempt de préjugés mondains ou religieux le grand problème sexuel. La femme a des droits et des besoins tout spéciaux que l'homme doit satisfaire : à lui de rejeter ses préoccupations égoïstes, de rechercher pour chaque cas particulier « ce qu'il faut » à sa compagne, et de mettre en œuvre son esprit et son amour pour le lui procurer. On quitte ce livre avec un amour sans limite pour celle qu'on a choisie. (…) Je lis, je discute d'amour, d'instinct sexuel, avec ma femme, et c'est une jouissance exquise que de se sentir le cerveau pas encore rouillé tout à fait. »[929]

L'intimité des recoins de la fortification contemporaine permet tout autant aux hommes de purger leur corps de leur trop plein de fantasmes. Avec autant de respect que semble vouer Ernest Chaussis au plaisir de son épouse, un soldat allemand a passé de longues heures à travailler au portrait d'une fiancée, tout au fond du local au réservoir d'eau de l'ouvrage de Jury (Metz, *Feste* von der Goltz), dans un ermitage souterrain difficile d'accès et interdit à certaines corpulences. Seul, face à la nuit, le guetteur de cloche de la casemate de Morfontaine se délivre quant à lui de ses pulsions pornographiques entre les créneaux de l'observatoire et les consignes de tir de son mortier de 50 mm (*ci-contre*). Dessiné finement au crayon à papier, son Kama-Sutra comprenant plus de vingt graffiti naïfs étirés en lieu et place d'un plus conventionnel panorama de tir se retrouve également dans une coupole type VIIe Région du Secteur Fortifié de Mulhouse.[930]

---

[926] Louis Pergaud, *Les tranchées de Louis Pergaud*, op.cit., p. 302.
[927] Henri Castex, *Verdun : années infernales, journal d'un soldat au front d'août 1914 à septembre 1916*, Editions Imago, 1996, p. 136 : « Les coquettes sont plutôt rares et nous sommes obligés de les regarder en rêve… Il faut dire que nous n'y pensons pas trop. Il faut savoir, ici, oublier un peu la civilisation… ».
[928] Constant et Gabrielle M., *Des tranchées à l'alcôve, correspondance amoureuse et érotique pendant la Grande Guerre*, Imago, 2006.
[929] Ernest Chaussis, *Les rides du sol, 1914-1918*, Ysec Editions, 2005, p. 232 et 233.
[930] Michaël Séramour, *Blockhaus ornés des systèmes fortifiés lorrains et alsaciens*, op.cit, p. 371.

Il est néanmoins un endroit, autre que les bordels militaires de campagne[931] de l'arrière ou le foyer retrouvé à la faveur des trop rares permissions, où les soldats peuvent faire l'amour avec une partenaire : leurs rêves. Tout aussi rarement évoquée, cette sexualité rêvée, aboutissant à des éjaculations nocturnes inconfortables, apparaît de façon sibylline dans les lettres de Louis Pergaud à son épouse Delphine :

> « Mon cher petit Cricri, je ne me plains pas de ma nuit car j'ai rêvé de toi et ça a été divinement bon jusqu'au bout. J'étais seulement un peu gêné au réveil et surtout ennuyé que ce ne fut pas la réalité. »[932]

Il n'est qu'une lettre d'un certain Constant M. à sa compagne, Gabrielle, pour décrire ces rapports virtuels et inconscients, ainsi que leur importance :

> « J'ai caressé bien amoureusement ces petites menottes qui me charment tant et que je voyais se soutenir au-dessus du décolletage de ta chemise qu'une ravissante dentelle bordait. Tu me permettais tout cela, ma belle, et je n'étais pas encore content. C'est alors que j'ai détaché les deux boutons de ta mimise au-dessus de tes épaules veloutées. Ah que tu étais jolie comme cela, quelle beauté, ce petit corps qui rend fou ! Oui, mon adorée, j'étais fou, non de la folie des bêtes, mais fou de l'amour le plus violent. Tu ne t'es point retirée de moi, délicieuse petite Gabrielle, et nos corps n'en faisaient plus qu'un. Oui, sans retenue, je t'ai donné dans la plus large mesure ce liquide abondant et bien clair que je ne conserve que pour toi. Tu étais heureuse, ma petite, et moi j'étais au ciel du bonheur et de l'amour.
>
> Tu ne m'as rien dit, petite amoureuse, mais j'ai compris que toi aussi tu avais joui beaucoup. Je t'ai demandé s'il fallait recommencer bientôt, tu m'as simplement répondu oui. Mais ce oui venait bien du cœur et ton soupir était bien sincère. Je m'étais bien frotté contre tes lèvres d'amour, je m'étais fait pointu, j'avais bien déchargé ; je t'avais rendue la plus heureuse des femmes. Nous étions bien contents et moi je prenais la plus grosse part.
>
> Et tout cela, ma belle, ce n'est que mon rêve dernier. Qu'il était beau et combien je voudrais le recommencer ; la nuit que je viens de passer sera la plus belle passée dans cet abri que je viens de quitter. Je suis donc un peu soulagé, mais j'aurais voulu recueillir ce liquide abondant et t'en envoyer la trace. Faut-il essayer de t'envoyer pareil souvenir ? Ah, si seulement cela te faisait du bien !... »[933]

Cette sexualité rêvée, les soldats français de la ligne Maginot sont passés maîtres dans l'art de l'accompagner, de l'attiser, comme le raconte Jean Vindevogel affecté comme observateur d'artillerie au bloc 3 de l'ouvrage de Laudrefang :

---

[931] Une anecdote au sujet des B.M.C. de la ligne Maginot, racontée par le sous-lieutenant De Vaulx, chef de l'entrée des munitions de l'ouvrage de Soetrich : « Un jour, le commandant de l'ouvrage me demande de créer un B.M.C. (Bordel Militaire de Campagne), je lui explique que je n'ai pas compétence en ce domaine, qu'il faut en parler au docteur Weber – ce qui n'est pas difficile – et au colonel Ferroni. " Non, non, non, pas le colonel, il n'en est pas question ! " Il avait une peur épouvantable du colonel Ferroni, qui dirigeait le 168ème R.I.F., qui avait beaucoup de sympathie pour l'officier de réserve que j'étais. » Témoignage oral de Monsieur Charles de Vaulx en date du 3 décembre 2003.

[932] Louis Pergaud, *Les tranchées de Louis Pergaud*, op.cit., p. 338.

[933] Constant et Gabrielle M. (préface de Yves Le Naour), *Des tranchées à l'alcôve, correspondance amoureuse et érotique pendant la Grande Guerre*, Imago, 2006.

« Quand Alphonse [son pseudonyme dans le récit] descend de la cloche Nord après avoir fait de multiples tours d'horizon au périscope (et bouquiné un peu à l'occasion) au terme de son temps de veille, il gagne sa place et son lit, au troisième niveau, à cinquante centimètres du plafond bétonné. Avant de s'endormir, bercé par le ronflement du moteur Diesel qui fournit la lumière et la force, ou par le sifflement particulier de l'air venant de l'extérieur quand les gars du Génie mettent la ventilation en route, il a un geste rituel. Il extrait de la poche de sa vareuse, le précieux mouchoir d'Isa, pour en respirer le délicat parfum qui malheureusement se fait de plus en plus discret au fil des jours. Raymond Vandame, allongé sur sa couchette, regarde amoureusement une photo de belles dimensions – format artistique –, celle de sa danseuse du théâtre municipal de Lille. »[934]

Là où la fragrance d'un mouchoir suffit à évoquer au canonnier Jean Vindevogel quelques réminiscences de rapports sexuels passés avec sa maîtresse mosellane, d'autres collent des photographies collectées dans les journaux et soigneusement détourées, ce qui n'échappe pas à Roland Dorgelès au Hochwald :

« L'empreinte des corps marque encore les paillasses qu'une nouvelle fatigue va creuser. Valises et baluchons s'entassent sur les planches, partout les mêmes, à se tromper. Le seul détail qui distingue les chambrées, ce sont les photos épinglées au mur : une collection complète des vedettes de cinéma. Mais le talent, pour cet usage, compte moins que le visage ou le décolleté, et jamais ces belles filles ne sauront ce qu'elles ont enchanté de rêves dans la ligne Maginot. »[935]

Ces prêts-à-rêver se retrouvent partout dans la ligne Maginot, des grappes ou mosaïques de portraits féminins recouvrant les voûtes surplombant les paillasses, au P.C. du Hackenberg ou dans une chambrée de Soetrich. Le détourage donne parfois lieu à des mises en scène, comme à l'abri de Véckring ou à l'ouvrage de Welschoff, où une jeune naïade de Match ou du Miroir semble courir en direction des soldats.[936]

Plus tabou encore, l'homosexualité ne transparaît peut-être qu'à une reprise dans notre corpus, dans la représentation de deux pingouins, ventre à dos, sur une frise au pochoir de l'ouvrage du Schoenenbourg, mais peut-être touchons-nous là un autre registre, celui de l'humour.

Humour

Nous rejoignons tout à fait André Loez lorsqu'il écrit que dans l'analyse de la régulation des comportements militaires et combattants, « il manque une étude de fond de l'humour, des plaisanteries

[934] Jean Vindevogel, *Le temps des uniformes… et des bandes molletières, septembre 1936-juin 1940*, Compte d'auteur, 1985.
[935] Roland Dorgelès, *Dans le trou* in *Gringoire* d'avril 1940. Roland Dorgelès, *La Drôle de Guerre*, Editions Albin Michel, 1957, p. 186. Les collages des chambrées du Hochwald ont disparu avec elles, lorsque les Allemands ont transformé le site en usine souterraine.
[936] La pratique du collage se retrouve dans les cagnas de la Grande Guerre et dans l'artisanat de tranchée. L'un des exemples les plus connus est celui de cette femme portée par un poilu sur la couverture de la Vie Parisienne du 3 février 1917 – « Ah ! Si à chaque perm' j'pouvais en ramener une comme ça !... ». Récupéré, découpé puis appliqué comme canevas pour retranscrire l'image sur le laiton, ce dessin apparaît en série sur des douilles de 75.

et de la gaieté souvent forcée qui se déploient dans cet espace [celui de la tranchée dans son exposé] ».[937]

Comme l'évasion ou la représentation de la femme, l'humour est un dérivatif du quotidien, un renfort supplémentaire pour tenir avec la béquille mentale, morale et manuelle qu'est la création militaire et combattante toute entière. Plus incontournable dans la peinture – 18 % – que dans les graffiti ou collages – 4 % – il est peu présent dans le système Séré de Rivières mais explose dans les *Festen*, où il occupe 21 % des peintures allemandes de 1914-1918 contre 4 % des peintures mais 32 % des graffiti d'origine française (1939-1940), ainsi que sur la ligne Maginot qui compte 32 % de compositions picturales pour 8 % d'inscriptions et de dessins.

Cependant, si les autres thématiques sont ouvertes les unes sur les autres à des degrés divers, celle de l'humour se présente davantage comme une nébuleuse qui s'immisce dans chacune d'entre-elles parce que tout peut-être tourné en dérision. Traité avec humour, le sexe est déformé, pour moquer ou exacerber la virilité, le portrait devient caricature, les corps représentés se dilatent ou s'amaigrissent à l'envie, l'alcool se consomme au litre, les adversaires sont ridiculisés, hommes et valeurs se muent en bestiaire, etc. Parfois plus qu'une thématique, l'humour est un vecteur de représentation.

Nous n'avons pas la place, ici, pour reproduire une étude de fond sur l'humour aux armées, qui nécessiterait une thèse toute particulière, mais nous sommes néanmoins parvenus à extraire de notre corpus quelques mécanismes et usages fondamentaux.

L'humour se décline en plusieurs catégories. Il peut-être burlesque dans la popote des officiers de l'*Infanterie werk* Mey, lorsqu'il présente un photographe malmené par les éléments et ses sujets[938] ; facétieux ou féroce dans les caricatures qu'il dresse des officiers, des camarades ou des ennemis ; scatologique quand il se borne à la réalisation de chats qui défèquent au fort de Queuleu, de chien atteint d'aérophagie musicale au groupe fortifié L'Aisne[939] et de consignes ou poèmes liés à l'hygiène des latrines[940] ; bachique avec ces multiples nez rouges pochant les portraits de l'ouvrage de Velosnes, ces hommes ivres et désoeuvrés de la Feste von der Goltz et cet étrange centaure tentant d'échapper à deux furies avec ses bouteilles de bière dans le foyer de la *Feste* Wagner ; sexuel en imaginant des rapports charnels dissimulés dans une frise de pingouin de l'ouvrage de Schoenenbourg ou des pratiques extrêmes, etc.

Si elle est libre et parfois très crue dans les discrets et furtifs graffiti, l'expression de l'humour prend des tournures bien plus cadrées dans l'iconographie picturale. On détecte ainsi un certain formatage dans les maximes pince-sans-rire des *Festen* allemandes, tirées de proverbes bavarois ou prussiens ou saxons. L'un d'entre eux, « Si tu bois, tu meurs ; si tu ne bois, tu meurs ; alors bois ! », se

[937] André Loez, *L'espace public des tranchées. « Tenir » sous le regard des autres en 1914-1918* in *La Grande Guerre : pratiques et expériences* (publication des actes du colloque éponyme tenu à Soissons et Craonne en 2004, sous la direction scientifique de Rémy Cazals, Emmanuelle Picard et Denis Rolland), éditions Privat, 2005, p. 265.
[938] Burlesque que l'on retrouve dans la représentation d'un clown dans une chambre d'officier de la *Feste* Kaiserin.
[939] Détourné de son utilisation première, ce petit fox-terrier jaune est en réalité la mascotte du service électromécanique de Metz-sud, chargé de la maintenance des vieux forts de Metz. Il fut frappé en 150 exemplaires dans du métal découpé. Jean-Yves Mary, Alain Hohnadel (avec le concours de Jacques Sicard), *Hommes et ouvrages de la ligne Maginot*, Editions Histoire et Collections, 2001, tome 2, p. 210.
[940] P.O. de Holving, P.O. du Bois de Bousse, G.O.A. du Four à Chaux.

retrouve même peint à deux reprises dans la *Feste* Luitpold vers 1916, mais également sur des menus du 146e Régiment d'Infanterie de Forteresse de la ligne Maginot. D'autres représentations figuratives sont purement et simplement empruntées au registre populaire, ce que montrent parfaitement les portraits de grandes dimensions à la Poulbot dessinés durant la Grande Guerre dans le fort de Gondreville, les nombreux Nimbus reproduits par les Français en 1939-1940 – ouvrages de Bréhain, Coucou, Hochwald, groupe fortifié L'Aisne – et indubitablement les multiples dérivations de Mickey Mouse, dessinées et peintes à profusion par les Français, à une reprise par les Allemands au fort de Queuleu, mais jamais par les… Américains.

Plus rarement, l'humour peut être canalisé et réservé par la hiérarchie – ce que nous verrons dans le chapitre suivant pour les ouvrages de Fermont et du Bois de Bousse – voire instrumentalisé à des fins de gestion comportementale, comme au foyer souterrain du Bois de Bousse peuplé de Mickeys illustrant des adages disciplinaires.

Le cas de l'ouvrage de Schoenenbourg est probablement le plus passionnant en la matière. Avec les compositions découvertes dans un magasin aux vivres des cuisines, son corpus pictural apparaît constamment où on l'attend le moins ! Les chambrées de la caserne sont désespérément blanches, mais les peintres n'ont pas hésité à œuvrer dans les cages d'escalier reliant les blocs de surface n°1, 2 et 5[941] aux galeries souterraines, au milieu de la circulation – les blocs 1 et 2 sont dépourvus de monte-charge, de toute façon réservés aux officiers et aux munitions au bloc 5 – juchés sur des échafaudages à l'aplomb du puits de 20 mètres de profondeur ou encore à hauteur du fût pivot d'une tourelle, au-dessus d'une armoire à munitions. Curieusement disposées dans les cages d'escalier, ces séries de peintures composées principalement de Mickeys et de reproductions de dessins de guerre publiés par Albert Dubout rappellent le *Nose Art*, où « l'humour, caractéristique de l'esprit de corps (…) sert aussi d'antidote à l'angoisse que peuvent susciter le danger et la mort. »[942] En ce sens, le corpus des blocs de combat de Schoenenbourg est une iconographie d'accompagnement aux œuvres vives, dans l'attente de la conduite au combat réel. Comme l'aviateur jetant un œil sur sa mascotte picturale avant de rejoindre son cockpit, les fantassins et artilleurs de Schoenenbourg côtoient une galerie de personnages burlesques avant d'accéder aux mécanismes huilés de leurs engins de tir. À l'instar des symboles porte-bonheur des jeux de carte, la candeur des Mickeys et des personnages de Dubout exorcise les blocs de combat de leur gravité guerrière et de la pression de la montée au feu : aux premiers – et effroyables[943] – bombardements du 19 juin 1940, l'équipage du bloc 2 ne suivit-il pas le même chemin que les parisiens de Dubout fuyant une fausse alerte aux gaz, pour se retrouver, casque sanglé et masque à gaz vissé au visage, entre les portes du sas souterrain, avant de regagner leur poste, galvanisé par les officiers accourus sur place ?[944] Cet accompagnement iconographique est néanmoins personnalisé pour chaque puits, à partir de références culturelles propres à chaque groupe – l'équipage

[941] Casemate d'infanterie, tourelle de mitrailleuses, tourelle de mortiers de 81.
[942] Edouard Bouyé, *Le diable, la cigogne et le petit lapin*, Service Historique de l'Armée de l'Air, 2004.
[943] Pièce de 420 mm, 355 mm et bombes de Stukas et Heinschel de plus d'une tonne.
[944] *La Ligne Maginot*, Revue Outre-forêt, 1990.

du bloc 5 est particulièrement soudé, puisqu'il s'est confectionné son propre fanion, ce qui est extrêmement rare à l'échelle d'un simple bloc d'ouvrage.

La sobriété l'emporte au bloc 1. Un avion français – relatif à une victoire observée par l'équipage ? – conforte les hommes dans l'appui aérien apte à pallier leur manque conscient de D.C.A..[945] Les mousquetaires exécutés au sommet du bloc sont plus ambigus, comme une promesse orgiaque des douceurs de la prochaine permission… Les séries picturales des blocs 2 et 5 ont davantage de prise sur leur environnement et la psychologie du soldat grimpant à son poste. Les Mickeys de Jean Matt accueillent les artilleurs au pied même du puits, invitant joyeusement à accéder aux premières marches, premier seuil en route vers l'épreuve du feu. Les icônes de l'Alsace française et paisible rappellent l'importance du devoir de chacun. En écho à ce « sas iconographique » décompressant et exaltant, d'autres Mickey suivent les hommes dans un ultime pied de nez à la mort à quelques volées de la tourelle. Les personnages du bloc 2 sont plus prenants encore et rappellent contextuellement les peintures retrouvées dans les blocs même du fort Liégeois de Battice, exécutées dans la fièvre de l'entrée en guerre[946]… De la décrédibilisation du chef des armées adverses à la fuite des civils – de « l'arrière », faisant penser à la célèbre conversation de deux poilus de première ligne, imaginée par un affichiste durant la Grande Guerre : « Pourvu qu'ils tiennent. – Qui ça ? – Les civils ! » – cédant la place aux glorieux défenseurs de la frontière, en passant par le respect de l'intellectuel nain Prof'[947], dont le regard se perd dans les mécanismes de la tourelle de mitrailleuses, l'iconographie concourt à galvaniser les hommes. À l'image du mousquetaire, le repos bien gagné du guerrier n'est pas négligé, et Joséphine Baker attend le chef de bloc au seuil de son lit.

L'épreuve du feu surprend les hommes du bloc 1 à l'extérieur, observant leur chef pointer les Stukas de son F.M. monté en D.C.A. ; les occupants du bloc 2 connaissent un temps d'hésitation avant de regagner leur poste la surprise passée ; gravement blessé par l'éclatement d'une pièce de 120 censée rompre l'ennui des artilleurs du bloc 5, Jean Matt ne la partage pas avec ses camarades et échappe ainsi à la captivité. Nous ignorons l'impact effectif de cette iconographie d'accompagnement au cours des combats de juin 1940. Elle laisse néanmoins transparaître le bon moral, l'assimilation complète du service des blocs et l'appropriation fraternelle du béton cultivés durant la Drôle de Guerre et qui fit toute la force des équipages soumis à un pilonnage massif et restés maître de leur position au-delà de l'armistice.

Face à ces compositions parfois très crues et souvent du premier degré, quelques œuvres allégoriques se démarquent nettement par la réflexion poussée qui semble avoir habité le soldat créatif.

[945] Nous employons le terme *conscient* sans verser dans la reconstruction mémorielle. En juin 1940, l'artillerie d'ouvrage, très réactive face aux bombardements de Stukas, improvise des tirs de barrage anti-aériens à partir de ses pièces de forteresse, dans le cadre du système des appuis-feux réciproques. De son côté, le chef du bloc 1, l'adjudant-chef Lorthioir, « fait le coup de feu » au F.M. sur les bombardiers dès leurs premiers passages. Les officiers ont conscience de cette faiblesse et l'improvisation est instantanée.
[946] Le mousquetaire est peint dès 1939.
[947] Tiré de la version de Walt Disney du conte de Blanche-neige et les sept nains (1937).

À titre d'exemple, nous souhaitons nous attarder sur deux compositions, l'une allemande, peinte en 1915 par le territorial Fritz Quose, l'autre française, dessinée en 1939-1940 par un pionnier français.

La première représente une petite fille africaine aux yeux bleus, coiffée d'un turban et juste vêtue d'un bas rapiécé, portant une énorme chope de bière frappée des initiales de la Hoffbräuhaus de Munich et un gros radis en bandoulière. Il s'agit, comme l'indique une banderole peinte au-dessus d'elle, de « l'enfant de Munich au Cameroun », symbole munichois incarné par une petite sorcière blanche portant une toge noire. Un mot tout d'abord sur le Cameroun. À partir du milieu du XIXe siècle, des marchands allemands originaires des villes hanséates s'installent au Cameroun et prennent le contrôle du trafic commercial. Le territoire devient colonie allemande effective à partir de 1884. En 1914, 1643 Allemands sont mêlés aux 2 540 000 habitants, la défense du territoire étant assurée par une armée permanente (Kaiserliche Schutztruppen) de 199 officiers et sous-officiers et 1550 soldats. Attaqués sur leurs frontières terrestres et maritimes par les Britanniques, les Allemands s'engagent dans une longue campagne de 18 mois, mais malgré une belle résistance, se replient finalement en février 1916 pour éviter l'encerclement…[948] C'est alors que l'Allemagne livre bataille pour conserver son unique colonie, que Fritz Quose peint son « enfant de Munich au Cameroun », caricature plutôt osée, compte tenu les théories raciales occidentales de l'époque. Certes, l'Allemagne s'est implantée en Afrique et s'y bat effectivement en 1915, mais l'émoi des soldats allemands au contact des troupes coloniales françaises en dit long sur la perception intellectuelle et morale de l'Africain par les Européens. La mythologie du « nègre » anthropophage et collectionneur d'oreilles – prémices de la *Honte noire* – n'a peut-être encore que peu de prise sur le troupier allemand en 1915 – de surcroît les Territoriaux – à moins que Fritz Quose ne fasse réellement preuve ici d'un goût certain pour le persiflage et l'ironie. Et s'il cherchait plutôt à marquer, allégoriquement mais sûrement, le rattachement du Cameroun à l'Allemagne, à certains camarades de garnisons peu convaincus par l'engagement de Guillaume II en Afrique ?… En cela, la petite camerounaise en tenue munichoise constituerait une habile icône de propagande, plus subtile que les troupiers vantant naïvement la vie de caserne…

Dissimulé dans le ravelin de l'ouvrage de Verny, un pionnier français affecté au groupe fortifié L'Aisne en 1939-1940 est l'auteur d'une composition étonnante. Il semble avoir été obsédé par le problème des classes creuses – 1935-1938 – conséquence directe de la cassure matrimoniale engendrée par la Grande Guerre, crise envisagée des effectifs qu'André Maginot déploya comme flèche de Parthe devant les députés pour faire voter son projet de loi de financement des nouvelles fortifications en 1930. En 1939, la classe d'âge des 20-25 ans représente effectivement 600 000 hommes mobilisés, contre 1 250 000 en 1914 : la France s'engage dans la guerre sans réserve en mobilisant 19 classes d'âge contre seulement 7 pour l'Allemagne.[949] Conscient de cette réalité, le

[948] Rémy Porte, *Cameroun* in *Dictionnaire de la Grande Guerre 1914-1918* (sous la direction de Rémy Porte et François Cochet), Editions Robert Laffont, Collection Bouquins, 2008, p. 193-194.
[949] François Cochet, *Les soldats de la Drôle de Guerre. Septembre 1939-mai 1940*, Hachette Littérature, 2004.

dessinateur s'amuse tout d'abord crûment de la masturbation stérile et improductive dans un rébus, puis dans une œuvre beaucoup plus élaborée, oscillant entre mythologie et allégorie.

Attiré par des nymphes tentatrices et la musique du Dieu Pan – mi-bouc, mi-homme, incarnation de l'univers dans la mythologie grecque – gardien d'un troupeau de « mères-porteuses » sans visages – le Dieu Pan est le Faune dans la mythologie romaine, ce qui signifie étymologiquement *dieu champêtre*, protecteur des troupeaux – un pionnier isolé et hagard pénètre cette terre de femelles. Gardien de la démographie militaire, un cupidon coiffé du casque Adrien en embuscade, s'apprête à tirer ce soldat d'élite, en vue de rationaliser l'usage de sa semence. Défenseur de la nation, le soldat – *a fortiori* un fier représentant de *l'arme savante* du Génie – est également érigé comme le seul garant d'un renouvellement de qualité.

L'humour constitue la dernière thématique « consistante » de notre corpus. Les quatre dernières – religion, subversion, représentation de l'adversaire et violence – n'apparaissent que de manière anecdotique dans les systèmes fortifiés contemporains lorrains et alsaciens.

Religion

Nous savons, part les témoignages écrits et oraux, que de nombreux forts de la Première Guerre mondiale et presque tous les ouvrages de la ligne Maginot disposaient de lieux de culte – tous chrétiens – aménagés par la troupe. Une célèbre photographie prise par le Service Photographique des Armées montre ainsi les fidèles réfugiés pour une messe improvisée dans une alvéole intacte du fort de Douaumont, le 24 décembre 1916, sous l'inscription « S'ensevelir sous les ruines du fort plutôt que de se rendre » (*ci-dessus*, Collection Mémorial de Verdun). Le même jour, l'aumônier Thellier de Poncheville fait retentir *l'Angélus à la mer* dans l'une des gaines principales du fort de Moulainville, sur la plaque tournante du Decauville.[950] Dans la ligne Maginot, les messes de Noël 1939 donnèrent également lieu à une bonne couverture médiatique, les chapelles du Mont des Welches et du Hackenberg[951] étant photographiées pour l'occasion, celle du Hochwald filmée à l'attention des actualités cinématographiques. Comme à Soetrich ou à Anzeling[952], ces lieux de culte étaient installés dans les gares ou les magasins à munitions eux-mêmes, du fait de la place – la hauteur de galerie y est notamment importante – et de façon à ne pas être perturbés par le passage du petit train électrique. Compte tenu la taille de l'ouvrage du Hochwald, ses chapelles permanentes étaient installées dans chacun des demi-ouvrages, dans des soutes à munitions inoccupées des coffres de contrescarpe. Des culs de sac furent mis à profit dans le même but, au pied du bloc 24 du lieutenant-prêtre Hanne, au Hackenberg, et du bloc 4 du Kerfent à l'instigation du sergent-chef Valentin, curé du village de

[950] Abbé Charles Thellier de Poncheville, *Dix mois à Verdun*, J. de Gigord, 1919, p. 299.
[951] Fonds de l'auteur. Les photographies obtenues furent diffusées au grand public sous forme de cartes postales.
[952] Dans ses crayonnés d'après-guerre, le capitaine Kasper situe exactement la chapelle de l'ouvrage d'Anzeling à l'entrée de son magasin à munitions principal M1. S.H.D., carton 34 N 150, rapport du colonel Kasper, commandant le Génie de l'ouvrage d'Anzeling, sur *l'organisation de la vie quotidienne dans un gros ouvrage*.

Zimming dans le civil. Les ouvrages plus restreints, voire les casemates, n'étaient pas en reste, les messes quotidiennes pouvant éventuellement être célébrées entre les jumelages de mitrailleuses d'une chambre de tir, devant des autels portatifs, comme le fait est attesté à l'ouvrage de La Ferté[953] ou à la casemate de Crusnes-ouest C24 (L.M., S.F. Crusnes).[954]

Cependant, bien peu de chapelles sont parvenues jusqu'à nous, cela tenant essentiellement au fait que celles-ci étaient composées d'éléments rapportés et qu'elles ne bénéficièrent qu'isolément d'ornements muraux. Nos relevés ne nous ont donc permis de découvrir que six lieux de cultes sur l'ensemble de notre terrain de fouille, ce qui peut paraître limité comparé à l'importance de cette thématique dans les creutes soissonnaises de la Première Guerre mondiale. Quatre d'entre eux sont d'origine française et datent de 1939-1940, un autre, également français et retrouvé au fort de Frouard, pourrait avoir été conçu en 1914-1918, le dernier étant l'œuvre d'une quinzaine de prisonniers de guerre slaves dans un fort de la ceinture de Strasbourg, en 1944.

Composée d'un rameau d'olivier, d'un chrisme et de deux encensoirs peints, la chapelle du fort de Frouard est très intimiste comparée à ses homologues de 1939-1940. Ces dernières sont au contraire prévues pour la troupe. À l'ouvrage du Bois de Bousse, l'autel du sergent Ory – prêtre mobilisé responsable des transmissions téléphoniques et télégraphiques – est largement composé d'éléments apportés de l'extérieur comme l'atteste la photographie prise à l'époque par le capitaine Wolff.[955] Une tenture, un crucifix sur pied et des calices en constituent les éléments essentiels. Un second crucifix est fixé au mur et encadré d'un *de profondis* de circonstance peint au pochoir, sous la maxime *In hoc signo vinces*, également mise en exergue au groupe fortifié de Verdun (P.F. Metz), où les artilleurs du 165e Régiment d'Artillerie de Position ont aménagé une chapelle à l'attention du commandant Poiget, curé d'une paroisse d'Orléans avant la guerre.[956]

Installée au centre du fort Saint-Blaise, dans une salle voûtée à double fond, elle est beaucoup plus ouvragée que celle de Frouard ou du Bois de Bousse (*ci-contre*) puisqu'agrémentée de peintures murales de grandes dimensions. Une croix plantée au sommet d'une colline occupe le centre de la composition. De part et d'autre de celle-ci, deux fiers cerfs et de hautes rangées de sapins occupent symétriquement la scène. Deux calices bleutés et argentés, des compositions d'épis et la fameuse inscription latine très abîmée – *in hoc signo vinces* – épousent la seconde voûte en surplomb de l'autel. En souhaitant accompagner la liturgie, le peintre a recherché le parallélisme parfait, symbole de la pureté de la foi, incarnée par une toute puissante croix latine – centrale – tout en exploitant au mieux l'architecture particulière de la salle. Toute

la signification de la peinture se place cependant dans l'inscription latine *in hoc signo vinces* : *tu vaincras par ce signe*, la maxime qu'accompagnait la croix apparue devant les armées de Constantin se préparant à combattre Maxence en 312. Nous connaissons la suite. Constantin fit peindre ce signe

[953] Témoignage du sergent Félot à Roger Bruge : *Faîtes sauter la ligne Maginot*, Editions Fayard, 1973.
[954] Claude-Armand Masson, *Ligne Maginot, la veille inutile*, Editions Sercap, 1985, p. 38.
[955] Fonds famille Wolff, collection Jean-Louis Nospeld.
[956] S.H.D., historique du 165e R.A.P. par le capitaine Pierre Waline, ancien adjoint au colonel commandant le 165e R.A.P., et témoignage du canonnier Anselme Benvenutti en date du 13 mars 2001.

sur son étendard, et remporta la victoire qui décida du triomphe du christianisme. La représentation des cervidés n'est pas davantage anodine. Dans l'iconographie chrétienne antique – mise au jour notamment dans les catacombes et reprise dans les temples protestants – le cerf symbolise l'âme chrétienne se régénérant dans le baptême : « Comme le cerf, aspire aux eaux vives, ainsi mon âme soupire vers dieu » (Psaume XLI, 2). Cette composition renvoie à la victoire du christianisme sur le paganisme antique et donc à la victoire sur le paganisme de l'Allemagne hitlérienne. Equivalent artistique du *Gott mit Uns* – ornant toujours les boucles de certains ceinturons de *Feldgrau* en 1940 – cette œuvre, dont la symétrie illustre l'équilibre d'un monde placé sous la protection divine, justifie le combat livré en le présentant comme une croisade religieuse et culturelle.

Un même souci d'organisation de l'espace secoue le pinceau du peintre décorateur Camille Wagner, mobilisé au 155e R.A.P. au cœur du fort Pétain (P.F. Strasbourg). Optant pour le style Art déco, prépondérant dans les années 1920, qu'il mêle à la peinture religieuse traditionnelle, le canonnier Wagner reprend les plus purs symboles de l'art paléochrétien – poisson, cerf, monogramme du Christ – qu'il met en valeur par la gestion géométrique de l'espace. Ainsi, le prêtre officiant au-dessus de l'entrée est-il transfiguré par l'intensité de rayons (des droites) et de ronds lumineux, incarnant la puissance du seigneur d'une auréole flamboyante irradiant son messager. Cette géométrie divine apparaît dans un même équilibre autour de la clef céleste (*ci-contre*), du monogramme du Christ et aux extrémités d'une frise scénique de courbes entrelacées. Camille Wagner conçoit dans ce cas précis une chapelle à l'usage de tous. À l'exception du prêtre en soutane blanche, son choix de symboles basiques hérités de l'art des premiers chrétiens peut amener des protestants à se joindre aux catholiques. Mais il conçoit aussi « sa » chapelle, celle qui l'aide à tenir dans cette existence militaire interminable qu'en qualité de réserviste, il n'a pas choisie.

À Soetrich, la quatrième et dernière chapelle française exécutée en 1939-1940 a été peinte par les sapeurs Raymond Charpentier et Robert Tinet, au fond de l'impasse d'une galerie de desserte du magasin à munitions principal M1. Elle se compose de trois niches séparées par quatre colonnes à chapiteaux simples soutenant des voûtes en ogive, la centrale, plus importante, portant une croix chrétienne. Le cul de sac est par ailleurs recouvert d'une façade de pierre de taille exécutée en trompe-l'œil. L'ensemble était éclairé par une lampe suspendue installée pour l'occasion. Ce triptyque présente trois icônes. Au centre, la vierge à l'enfant nimbée d'étoiles. L'enfant Jésus, auréolé d'or, brandit une croix chrétienne. A gauche, se fixe l'archange Saint-Michel revêtu d'une armure et d'un bouclier ; à droite, Saint-Joseph (?) nimbé et drapé. Cet ensemble, représenté à 1,50 m de hauteur et complété d'un autel en bois aujourd'hui disparu[957], prenait en enfilade tout le défilé de galerie d'une soixantaine de mètres faisant office de longue nef offerte aux prières des croyants. Outre l'impression d'isolement imposée par la configuration des lieux[958], les décorateurs ont particulièrement soigné leur

[957] Lors de nos prospections en 2001, cette chapelle avait malheureusement été taguée. Son état de conservation était pourtant exceptionnel.
[958] Naturellement, il ne faut pas se laisser piéger par le calme qui régnait dans l'ouvrage de Soetrich, complètement abandonné, au moment de nos relevés. Néanmoins, le magasin à munitions n'abritait que quelques artilleurs en 1940 et l'endroit où se situe la chapelle ne devait résonner que des roulements de palans et vrombissements de wagonnets chargeant les châssis de munitions.

œuvre, Tinet donnant les traits de la célèbre actrice de cinéma Annabella[959] à la vierge Marie, Charpentier reconstituant par le trompe-l'œil l'appareillage originel en pierre de taille, recouvert de mortier. Mais tous deux ne se contentent pas de transposer quelques icônes chrétiennes et culturelles dans un lieu de culte improvisé, ils donnent une âme toute particulière à leur création. Par l'absence de perspective du carrelage que foulent ses pieds nus, la représentation de Saint-Joseph semble provenir d'une enluminure médiévale. Expert dans l'exécution du trompe-l'œil, Charpentier n'a pu omettre involontairement ce détail. Il a au contraire composé la solennité de sa composition par le choix d'une imagerie pieuse ancienne. Le choix de Saint-Michel n'est pas plus anodin : l'archange en armure chassant Lucifer n'incarne t-il pas de la même manière, la Jeanne d'Arc boutant l'occupant hors de France, comme au fort de Gondreville, le soldat français stoppant l'Allemand à ses frontières ?[960] La représentation du bouclier, allégorie de la ligne Maginot, légitime une guerre déclarée par la France, ultime saint bastion dressant ses murailles contre l'envahisseur nazi. Tinet et Charpentier ont su trouver un remarquable équilibre entre le culte religieux, la culture populaire, et l'exaltation d'un patriotisme subtilement mis en scène.

Les mêmes symboles se retrouvent dans l'iconographie religieuse produite par les captifs. Priant pour leur salut et le retour au pays, les internés russes du fort d'Ecrouves ont rédigé des « Notre Père », dessiné des archiprêtres, des encensoirs, des têtes de Christ nimbés, des têtes de cerfs, encore. À l'ombre du fort Kronprinz, dans la banlieue de Strasbourg, quinze prisonniers de guerre yougoslaves et un russe vont plus loin et métamorphosent intégralement une partie de la caserne en lieu saint, avec salle de lecture, chœur et sacristie. Recouvert de symboles nationaux et religieux du sol aux voûtes, cet espace clos est plus qu'une chapelle, il devient une oasis de récupération mentale, morale et spirituelle pour des hommes déracinés en proie au doute.

Ce qui frappe, chez certains de ces ornements religieux, c'est leur intemporalité. Jouissant du cadre qu'offrent les galeries des fortifications contemporaines, très proche des chœurs d'église et – avec les piédroits qui se rejoignent en voûtes arrondies – de la conception du monde transcrite dans l'iconographie religieuse, certaines peintures pourraient avoir parfaitement trouvé leur place dans les catacombes servant de refuge aux premiers Chrétiens. Pourtant, le message de cette iconographie liturgique est assez commun au final : Dieu a choisi son camp et ses fidèles veulent défendre ses valeurs. Les maximes allemandes mises au jour dans les *Festen* sont tout aussi explicites : *Gott mit uns* (*Feste* Prinz Friedrich-Karl), *Gott strafe England !*[961] (*Feste* Luitpold), *Gott sei mit dir, mein Sachsenland !*[962] (*Feste* von der Goltz).

[959] Suzanne Charpentier de son vrai nom. Annabella fut remarquée avant-guerre dans le film « L'hôtel du Nord ». Le portrait de l'actrice esquissé par le sapeur Robert Tinet avant la conception de la chapelle fut longtemps conservé par sa veuve, aujourd'hui décédée.
[960] Dans le Secteur Fortifié de Boulay, l'équipage du Michelsberg choisit, en référence au lieu-dit où fut bâti le « fort », Saint-Michel comme insigne d'ouvrage. Cet emblème de Saint-Michel au bouclier a été peint sur la façade de l'entrée mixte de l'ouvrage.
[961] *Dieu punisse l'Angleterre !* Lancée comme un cri de guerre, cette injonction se retrouve dans l'iconographie de propagande allemande de la Première et de la Seconde Guerre mondiale. Elle apparaît en caractères géants sur la poterne de l'entrée de Poilcourt-Sydney, dans les creutes du Soissonnais ou encore les bunkers du Mur de l'Atlantique.
[962] *Dieu soit avec toi, mon pays saxon !*

Au même titre que les symboles nationaux ou régimentaires, auxquels elles sont d'ailleurs largement mêlées aux entrées des creutes, les chapelles ornées font figure d'autels de célébration des valeurs collectives – pays, religion, famille – qui justifient la présence du soldat sinon au feu, tout du moins loin des siens et sous l'uniforme. Par petites touches pourtant, la foi et ses dérivés que sont les croyances populaires suivent le fantassin dans d'autres thématiques iconographiques. Nous n'avons nous-même pas fait immédiatement le rapprochement, mais la foi chrétienne est présente indirectement aux points les plus chauds des forts et ouvrages, et en particulier des tourelles. Outre les objets – symboles chrétiens, fétiches – que pouvaient porter les servants sur eux, l'on est en droit de se demander ce que le mitrailleur de tourelle du Petit Ouvrage du Bois Karre (L.M., S.F. Thionville) ressentait, sous le bombardement ou dans les secondes interminables précédant l'exécution d'un tir et la mise en batterie fatidique, à la vue de la très ouvragée église d'Usselskirch représentée sur sa circulaire panoramique ?[963] Qu'éprouvaient les artilleurs des tourelles de 75 de Verdun, devant les clochers intacts des villages meusiens reproduits sur leurs supports de limbes graduées, qu'ils savaient annihilés dans la réalité par les bombardements à répétition ? Y percevaient-ils, à l'instar de l'aspirant René Germain, autant d'outrages de l'armée allemande sur le sol sacré de France ?[964] Et chez les Allemands justement, à la même époque, le choix (?) d'un soldat créatif de la *Feste* Kaiser Wilhelm II de mettre l'accent, dans des paysages reflétant les beautés du Saint Empire romain germanique[965], sur les cathédrales, toutes exceptionnelles par leurs dimensions et leur richesse historique, ne reflète-t-il pas également la demande de soutien d'un Dieu si bien honoré en son pays, comme une plaidoirie symbolique répondant aux exactions sataniques dénoncées par les Français sur la cathédrale de Reims ?

Une chose est certaine, les signes religieux individuels sont presque inexistants dans notre corpus. Quelques petites croix latines sont bien tracées ici ou là dans les chambrées, mais dans cet accompagnement du repos, les soldats ont souvent préféré des symboles de superstition, comme le lierre, le houx, les (bonnes) étoiles, etc.

Sans doute ne connaîtrons-nous jamais la fréquentation des chapelles de la fortification contemporaine, même s'il est évident, comme nous l'a confirmé le maréchal des Logis Georges Henriot – qui vit l'exécution de la chapelle de l'ouvrage de Soetrich – que les lieux de culte improvisés par les hommes furent davantage fréquentés lorsque l'épreuve du feu se précisait. Confronté à la mort au quotidien, vivant parmi les tombes éboulées de ses camarades enterrés, un soldat allemand grave un diptyque bouleversant dans la pierre du fort de Douaumont, composé d'une nef conduisant les âmes au paradis et d'un Christ couronné d'Epines, transperçant l'âme du spectateur de son regard vide d'effroi et suintant d'humidité. Sous les vibrations des obus français plongeant par intermittence le fort dans l'obscurité, auxquelles se mêlent les cris des ordres et les complaintes des blessés, tout indique que l'auteur de ces gravures se préparait à la mort.

[963] Peut-être par lui-même d'ailleurs.
[964] René Germain, *Il revint immortel de la Grande Bataille*, Editions italiques, 2006.
[965] « Oh, Heimat, wie bist du so schön ! » : « Oh, mon pays, comme tu es beau ! ».

Violence, guerre, mort

L'on ne s'étonnera pas de la très faible proportion de cette thématique dans les systèmes fortifiés étudiés. L'iconographie rencontrée a pour but principal de servir la collectivité, de la distraire et d'occuper l'esprit de ses auteurs. Présenter la mort et la violence de guerre n'aurait guère d'intérêt dans cette optique. Ce qui ne veut pas dire que la mort ne soit pas évoquée.

Pour ceux qui l'ont côtoyée de près comme les occupants du fort de Douaumont, elle peut être symbolisée par le bateau des âmes évoqué plus haut ou la faux dont nous avons retrouvé un exemplaire dessiné à l'étage inférieur de la tourelle de 155 du fort (*ci-dessus*). On retrouve les mêmes symboles de la main de soldats qui n'ont pas encore connu le combat, comme Robert Humblot qui peint la mort et sa faux pour le théâtre aux armées de Boulay (*ci-contre*) et dans le Petit Ouvrage du Village de Coume. Le motif du pendu apparaît également, notamment à l'entrée de l'ouvrage de Froideterre où il est plutôt énigmatique, et dans le fort d'Ecrouves, pour signifier le sort réservé aux traîtres de l'armée russe (*ci-dessous*). La mort et la violence de guerre sont suggérées en de rares cas. La devise « s'ensevelir sous les ruines du fort plutôt que de se rendre » définit bien la notion de sacrifice qui attend les garnisons de 1914, mais elle ne reste qu'une formule martiale jusqu'à ce que les premiers obus ne fassent effectivement s'ébouler les voûtes en pierre de taille sur les défenseurs.

Loin du front, la mort est moquée. Elle prend alors les traits du Cerbère, chien à trois têtes gardien des enfers, dans une évocation humoristique du panthéon de la mythologie grecque, ou sert d'alibi à la consommation déraisonnable d'alcool à la *Feste* Luitpold. À l'étage inférieur de l'*Infanterie werk* Mey, la représentation d'une tranchée est prétexte à sa banalisation : *Treu leben – Todtrotzend kämpfen – lachend sterben* (vivre fidèlement, combattre en bravant la mort, mourir en riant).[966]

Et puis il y a les instants où la mort n'est plus vaguement suggérée, où elle ne fait plus rire du tout. Dans ces moments particuliers où elle a frappé un être proche, un camarade, elle prend la forme d'une épitaphe pour l'éternité. Le deuil peut être exprimé de différentes manières, toujours très pudiques. Il peut prendre la forme d'une commémoration militaire et nationale, comme un petit graffiti de couloir du fort de Gondreville commémorant ainsi la disparition d'un soldat Cohidon (?), « Mort pour la France 1914-1918 » (*ci-dessous*), ou d'un hommage tout aussi laconique mais plus personnel lorsqu'il s'agit de signifier la mort du soldat « Léon Schichen, dit Toto de la Bastille, classe 1916, 149e Régiment d'Infanterie, tué le 12 août 1917 », dans une galerie isolée du fort de Dogneville.

Les scènes de combat ne sont pas plus fréquentes – une bataille de chars et d'avions où le matériel détruit transmet la violence des combats (fort de Domgermain) ; un soldat allemand chargeant à la baïonnette sous l'inscription *Glück auf*[967] (*Feste* Graf Haeseler) – et finalement seule l'inscription

[966] Dans ses « Orages d'acier », Ernst Jünger évoque les vers d'une chanson de soldat proclamant *qu'il n'est pas de plus belle mort au monde que celle contractée au champ d'honneur*. De son côté, Dominique Richert, confronté aux cadavres de ses camarades, s'insurge, dans ses « Cahiers de guerre », contre ces écrits faisant état que les « soldats mouraient pour la patrie le sourire aux lèvres ». Cette formule, *mourir en riant*, est donc bien ancrée dans la propagande allemande des premières années de guerre.
[967] Bonne chance.

« Vor der Hunger war schuld daran Dez.1944.8 » (Seule la faim en est responsable, 8 décembre 1944) justifiant la reddition de la garnison allemande encerclée et pilonnée dans la *Feste* Kronprinz, renvoie aux violences de guerre telles que l'emprise de la faim et l'humiliation du dépôt d'armes.

Iconographie subversive et représentation de l'adversaire

Ces deux dernières thématiques sont infimes. Elles captent moins d'1 % des peintures murales et à peine 3 % des graffiti. Nonobstant, c'est précisément leur absence qui fait tout leur intérêt, aussi réservons-nous leur décryptage plus détaillé au sixième chapitre de cette étude, consacré aux conformismes et silences de notre corpus.

Ce long chapitre est sans conteste le cœur de notre travail. Il met à nu notre corpus, le classifie et dévoile certaines de ses dominantes, de ses constantes et de ses variations. Les données recueillies nous en apprennent beaucoup sur les pratiques iconographiques des militaires et des combattants des systèmes fortifiés. Il nous reste maintenant à prendre du recul par rapport à ces images, en nous positionnant justement à la place des soldats qui en sont à l'origine et des influences, qui, dans leur inconscient ou par dessus leur épaule, ont pu jouer un rôle majeur dans la conception de cette iconographie pariétale.

Partie III

Le for intérieur des soldats créatifs : Identifications et tentatives d’approche

Chapitre 5 :

Soldats créatifs et hiérarchie

« Ligne Maginot, ouvrage de Latiremont, 30 octobre 1939. Nous somme en alerte constante et préparons cependant les fêtes pour tenir le moral des troupes. Je dessine des décors, fait la caricature des officiers et copains. Le commandant me réclame aussi des dessins. Chacun cherche à faire passer le temps car la claustrophobie est mauvaise. »

Carnets de Roger Léost.[968]

À de très rares exceptions près, toutes les études traitant d'une manifestation de la création militaire et combattante n'abordent pas un point du sujet qui paraît pourtant absolument fondamental vu de l'extérieur : les hommes à l'origine de cette production.

Les collections publiques et privées regorgent de centaines de milliers d'objets d'artisanat de tranchée mais bien que les noms de leurs auteurs foisonnent sur les douilles de laiton ou dans le cuivre rouge, bien exceptionnels sont ceux à pouvoir être rapprochés d'une photographie d'époque de leur créateur, à l'instar du violoncelle de François Gervais, fabriqué durant la Grande Guerre à partir de matériaux de récupération, conservé, ainsi que ses plans et la photographie de son concepteur et pratiquant, à l'Historial de la Grande Guerre de Peronne. À l'inverse, de nombreux militaires et combattants évoquent leurs productions dans leurs carnets personnels et correspondances sans que les objets ouvragés ne soient parvenus jusqu'à nous. La déconnection entre les œuvres et leurs auteurs est, plus de 90 ans après les faits, pour ainsi dire totale.

Le constat est identique pour l'iconographie des 300 creutes[969] du nord de la France. Des milliers de graffiti autographiques gravés dans la roche, des centaines d'œuvres signées ou anonymes pour seulement une poignée de visages et de cursus artistiques connus ; ceux de Louis Le Clabart (1876-1929), sculpteur picard du 12e Régiment d'Infanterie Territoriale, de Jacques Cadars (1895-1918), cavalier au 4e Régiment de Cuirassiers à Pied ou encore de Lucien Bonnyaud, sergent au 240e Régiment d'Infanterie Territoriale, qui réalisèrent de somptueux bas-relief dans le Noyonnais.[970] D'autres, comme le Cap-hornier Eugène Gourmelen, qui sculpta une magnifique reproduction de son

[968] Fonds privés, famille Léost. Caricaturiste autodidacte mobilisé à Latiremont comme maître-ouvrier (télégraphiste, 18e Régiment du Génie), Roger Léost travailla notamment comme caricaturiste pour Nice-matin après la guerre.
[969] Carrières enterrées occupées par les soldats français, allemands, britanniques et américains durant la Grande Guerre.
[970] Ces trois sculpteurs mobilisés ont été identifiés grâce aux efforts constants de l'Association « Soissonnais 1914-1918 » et présentés pour la première fois au public dans l'ouvrage *Le Graffiti des tranchées*, publié à compte d'auteur en 2008.

voilier dans la carrière du Froidmont, nous ne connaissons qu'une photographie jaunie, ce qui n'est déjà pas si mal au regard de l'indigence générale…[971]

Nulle envie cependant pour nous, de « jeter l'opprobre » sur les historiens avertis ou autodidactes s'intéressant à la création militaire et combattante tant la tâche d'identification est écrasante. Il faut bien reconnaître que les objets de l'artisanat de tranchée ou les dessins de « poilus » ont souvent trop voyagé pour qu'une traçabilité puisse être sérieusement établie. Pour des raisons aussi diverses que les réquisitions d'acier et pillages de la Seconde Guerre mondiale ou les plus prosaïques problèmes d'héritages, il devient rare que les douilles gravées ou les dessins esquissés par le bisaïeul soient toujours conservés par ses lointains descendants. Quant à d'éventuels dépôts d'objets en musée par lesdites familles, le fait demeure malheureusement rarissime, les héritiers leur préférant désormais certains sites de vente aux enchères en ligne sur Internet, les brocanteurs professionnels, ou plus simplement et tristement le dépôt d'ordures. Il existe cependant quelques furtives exceptions à la règle, comme ce fut le cas pour la quinzaine de carnets de croquis du sergent Marius Laithier (172e Régiment d'Infanterie), jeune franc-comtois de 22 ans tué à l'ennemi au cours de la bataille de la Somme, dont les dessins ont été transmis de génération en génération pour être enfin présentés au public du musée de Pontarlier en 2006, à l'occasion des commémorations de la bataille de Verdun.[972]

Du côté des creutes, très tôt reversées au domaine civil, les déprédations en tous genres et l'usure d'un support calcaire instable sont les principales ennemies des chercheurs, et si les graffiti autographiques restent lisibles, il n'en est pas de même pour les signatures des œuvres plus abouties, lorsqu'elles existent toujours…

Concernant la fortification contemporaine, que l'on nous permette d'aborder cet aspect sans fausse pudeur. Pour essentielle qu'elle nous paraisse, cette recherche, cet essai d'identification des soldats ayant orné les parois de béton de leurs ouvrages fortifiés confine au déraisonnable pour un historien isolé.

Néanmoins, le niveau de handicap nous semble légèrement inférieur, et ce pour plusieurs raisons. S'il n'est pas épargné par l'humidité ambiante, le béton offre un support robuste et très stable dans le temps, d'autant que dans les ensembles importants, son enfouissement généralisé abrite les peintures et graffiti de la lumière et des curieux les moins motivés, ce qui est un point commun avec les carrières du Soissonnais. Par contre, et contrairement à ces dernières, les ouvrages fortifiés des systèmes abordés sont restés très longtemps dans le giron de l'autorité militaire et ont bénéficié d'une certaine protection durant des décennies. Dans le cas des forts et des gros ouvrages de la ligne Maginot, l'armée procède d'ailleurs depuis plusieurs années à des opérations de merlonnage, qui, si elles peuvent se discuter sur le plan des méthodes et des techniques employées, montrent bien que l'abandon de ces forteresses n'a jamais été total. En conclusion, l'iconographie de la fortification

[971] Présenté par Jean-Christophe Gouas dans son mémoire de maîtrise consacré aux creutes du Froidmont et de Rouge-Maison, op.cit.

[972] Exposition « Marius Laithier ou les croquis d'un poilu trop vite disparu », musée de Pontarlier, 21 octobre – 10 décembre 2006. Lorsque le corps du sergent Marius Laithier a été découvert par ses camarades, on retrouve sur lui ses carnets baignés de sang, et des crayons et aquarelles dans ses poches, puis encore une quinzaine de carnets laissés à l'arrière. L'ensemble fut restitué à sa famille et seuls les carnets maculés de sang furent détruits. Arrière-petit fils de Marius Laithier, Jean Barthelet, maire de Pouilly en 2006, est à l'origine de l'exposition.

contemporaine n'a pas la volatilité de l'artisanat de tranchée et a disposé pendant longtemps d'une sécurité dont n'ont pas bénéficié les creutes. Enfin, l'iconographie picturale de la fortification permanente, plane et essentiellement réalisée sur du béton armé ou du mortier, n'offre pas les mêmes attraits techniques de subtilisation qui voient disparaître chaque année de nombreux bas-reliefs cavernicoles de la Première Guerre mondiale.

Peut-être ces éléments expliquent-ils que les tentatives d'identification des soldats-artistes soient plus nombreuses et fructueuses dans le béton qu'ailleurs. Pour la ligne Maginot, deux tentatives courageuses ont apporté des bases de travail dans les années 1990. Celle du duo de passionnés formé par Alain Hohnadel et Jean-Louis Goby tout d'abord, qui parvinrent à retrouver deux artistes mobilisés en 1939-1940, dans le Secteur Fortifié de Boulay ; le premier, Daniel Derveaux (1914 - …), observateur du 162e Régiment d'Infanterie de Forteresse ayant exercé ses talents dans le Petit Ouvrage (P.O.) du Bois de Bousse, le second, le sapeur-téléphoniste de 1ère classe Robert Humblot (1907-1962), étant à l'origine des peintures murales retrouvées dans le P.O. du Village de Coume avant le remblaiement complet et la disparition totale du site.[973] Quelques années plus tard, le lieutenant-colonel Michel Truttmann apporta à son tour sa contribution dans les colonnes du mensuel généraliste *Histoire de Guerre*.[974] Il y a dix ans en effet, ce spécialiste reconnu de la ligne Maginot nous proposait une vingtaine de biographies d'« artistes-peintres » s'étant illustrés dans les ouvrages. Même s'il se cantonne à une succession de biographies tirant parfois un peu trop sur le récit « hagiographique » puisque rédigées pour certaines par les familles elles-mêmes, l'article n'en demeure pas moins un beau tour de force sur le plan de la recherche brute. Au terme de nos propres investigations, nous suivons d'ailleurs à quelques détails près Michel Truttmann sur dix-neuf cas, seules trois identifications nous paraissant clairement erronées.[975]

Le travail d'identification des soldats créatifs : une longue quête

Un mot sur le choix de l'appellation « soldats créatifs ». Aucune terminologie précise n'ayant été définie, les différents passionnés et historiens s'intéressant aux graffiti ou aux peintures murales évoquent tour à tour des *soldats-artistes*[976], des *artistes-soldats*[977], des *soldats-peintres*[978] ou bannissent même tout champ lexical militaire pour ne parler que de *fresquistes*[979] ou d'*artistes-peintres*[980]. Ces deux dernières dénominations ne sauraient d'emblée nous satisfaire, d'une part parce qu'aucune fresque au sens stricte n'a été mise au jour sur notre zone de fouille, d'autre part du fait de la dimension trop académique qu'elles dénotent prises isolément.[981] Beaucoup de ces peintres en

[973] Jean-Louis Goby, Alain Hohnadel, *La Mémoire des Forts*, Metz, Editions Serpenoise, 1990.
[974] Michel Truttmann, *Les artistes peintres de la ligne Maginot* in *Histoire de Guerre* n°4 d'avril 2000.
[975] Nous y reviendrons dans les pages qui suivent.
[976] Jean-Christohe Gouas, op.cit.
[977] Alain Durrieu, *Des bunkers et des hommes*, Compte d'auteur, 2004, p.17.
[978] Jean-François Roudier, *Les fresques du fort de Malbousquet*, Lagnieu, Editions La Plume du Temps, 2000, p. 11.
[979] Jean-Louis Goby, Alain Hohnadel, *La Mémoire des Forts*, op.cit., p. 65.
[980] Michel Truttmann, *Les artistes-peintres de la ligne Maginot* op.cit., p. 42.
[981] Nous avons vu dans le chapitre précédent pourquoi le terme de fresque (et donc de fresquiste) n'était pas adéquat dans notre propos.

uniforme n'avaient effectivement aucune formation artistique et certains d'entre eux, même talentueux, ne se considéraient pas forcément comme des artistes-peintres, ce qui est le cas de nombreux autodidactes – à l'image de l'adjudant-chef François Privat parlant de « barbouillages » à ses camarades de l'ouvrage du Kerfent (ligne Maginot, S.F. Faulquemont) pour évoquer ses peintures murales souterraines[982] – n'adoptant pas nécessairement un système de réflexion, un questionnement spirituel ou intellectuel autour de l'acte de peindre qu'ils assimilent davantage à une distraction. Si la qualification d'« artiste » est donc valable pour le canonnier réserviste Hubert Le Vey (1904-1969, une peinture retrouvée sur la ligne Maginot, dans l'ouvrage de Rochonvillers) ou le sergent Raymond Daoust (1914-1956, une peinture exécutée sur la ligne Maginot, dans le foyer des sous-officiers de Métrich), qui consacrèrent leur vie à leur art jusqu'à en mourir de dénuement, le terme est trop restrictif pour être employé à l'attention de tous les auteurs de peintures et de graffiti des systèmes fortifiés contemporains. Mais surtout, c'est l'absence du terme de « soldat » qui déconnecte trop, dans ces deux propositions – *fresquistes* et *artistes-peintres* – les auteurs de ces œuvres de leur contexte de création – sous l'uniforme – d'autant qu'il est parfaitement adapté à la situation puisqu'il regroupe à la fois les militaires et les combattants. Il nous reste donc trois désignations proposées : *soldats-artistes*, *artistes-soldats* et *soldats-peintres*. Pour plus acceptables qu'elles soient, aucune n'est encore suffisamment complète. Nous préfèrerons tout d'abord la combinaison *soldats-artistes* à celle d'*artistes-soldats*, une fois encore en raison du contexte de création : les auteurs sont avant tout des soldats, d'active ou de réserve, incorporés dans des microsociétés parmi lesquelles ils ont à remplir des tâches et missions précises, et qui mettent à profit un temps libre plus ou moins généreusement alloué par leur hiérarchie, pour s'exprimer à sa demande, librement mais officiellement ou à son insu, sur les parois de béton. Aussi, si le militaire d'active doué pour l'aquarelle est bien entendu soldat avant tout, la palette de couleur de l'*artiste-peintre* mobilisé est tout comme lui recouverte de l'uniforme, et ne reparaît qu'en des occasions privilégiées. Cependant, et comme nous l'avons évoqué plus haut pour le terme isolé d'artistes, l'appellation *soldats-artistes*, tout à fait valable dans certains cas, n'englobe pas tous les acteurs de la production iconographique inventoriée. Plus satisfaisante, celle de *soldats-peintres* laisse par contre de côté tous les auteurs de dessins et de graffiti… Par contre, ce que l'ensemble des auteurs de peintures murales et de graffiti ont en commun, c'est leur volonté de créer, d'orner une pièce obscure ou de laisser une trace de leur passage, en un mot, ils sont tous créatifs, des soldats créatifs. Aussi est-ce en ces termes que nous allons présenter les auteurs identifiés de notre corpus iconographique.

Ayant repris, par souci d'objectivité, toutes les recherches effectuées par nos prédécesseurs de zéro, nous sommes parvenus à identifier avec certitude et à reconstituer le parcours civil et militaire de

[982] Lettre du commandant Raymond Gangloff, ancien commandant en second de l'ouvrage du Kerfent, en date du 6 décembre 1999 et témoignage oral de Monsieur Guillaume Walraff en date du 22 avril 2004.

plus de quarante soldats créatifs sur les murs des forts du système Séré de Rivière, de la fortification allemande et surtout de la ligne Maginot. Pour plus de clarté, voici le détail de nos découvertes[983] :

- ***Système Séré de Rivières, place forte de Toul, 1914-1918*** :

  - Soldat **Marcel S. Laurent** (1877-1955),
    Réformé engagé, sculpteur de formation, artiste-peintre autodidacte,
    Fort d'Ecrouves, 168e Régiment d'Infanterie,
    Une dizaine de graffiti dont plusieurs silhouettes de chevaux dans des chambrées de troupe (1914) ;

- ***Fortification allemande, place forte de Metz, 1914-1918*** :

  - Adjudant, chef de pièce, **Willi Reue** (1893-1962),
    Appelé du contingent, sculpteur de formation, peintre autodidacte,
    Feste Luitpold, 2e Régiment d'Artillerie à Pied bavarois, séries de peintures murales dans des foyers (1915) ;

  - Soldat **Fritz Quose** (1874-1929), *Feste* Luitpold, 4e compagnie du bataillon d'infanterie territoriale d'Oppeln, plusieurs séries de peintures murales dans des foyers du soldat (1915-1916) ;

- ***Fortification allemande, place forte de Thionville, 1939-1940*** (occupation française des fortifications ex-allemandes) :

  - Maréchal des Logis, observateur, **Henri Bouillot** (1916-1988),
    Appelé du contingent, formation de décorateur d'ameublement,
    Groupe fortifié de Guentrange, 151e Régiment d'Artillerie de position,
    Une série de trois peintures murales dans un foyer de sous-officiers (1940) ;

  - Soldat **Robert Vibien** (1910-1993),
    Réserviste, artiste-peintre, décorateur de fêtes foraines,
    Groupe fortifié de Guentrange, 168e Régiment d'Infanterie de Forteresse, une peinture murale dans un foyer du soldat (1939) ;

- ***Fortification allemande, place forte de Strasbourg, 1939-1940*** (occupation française des fortifications ex-allemandes) :

  - Soldat, canonnier, **Camille Wagner** (1908-1976),
    Réserviste, décorateur de façade,

[983] Les biographies complètes de ces soldats créatifs sont disponibles en annexe.

Fort Pétain, 155e Régiment d'Artillerie de Position,
Une série de peintures murales dans une salle collective consacrée à la prière, décor en trompe-l'œil d'une salle de spectacle (1939) ;

- Soldat, canonnier, **Robert Riehl**, idem.

o ***Fortification allemande, place forte de Strasbourg, 1944*** (prisonniers yougoslaves) :

- Lieutenants (prisonniers de guerre des allemands) **Stanislav Belozanski** (?) et **Pavle Vasic** (1907-1993), Fort Kronprinz, 155e Régiment d'Artillerie de Position, une série de peintures murales dans une salle collective consacrée à la prière (1944) ;

o ***Ligne Maginot*** :

- Lieutenant, commandant l'infanterie d'ouvrage, **Jean Stabler**,
Active, dessinateur autodidacte,
Ouvrage de Thonnelle, 155e Régiment d'Infanterie de Forteresse,
Dessins sur papier et insignes muraux dans des blocs de combat (1939-1940) ;

- Soldat, télégraphiste, **René Heffner** (1905-1989),
Réserviste, commerçant et peintre autodidacte,
Ouvrage de Fermont, 18e Régiment du Génie,
Une toile accrochée dans une popote d'officiers (1939) ;

- Sous-lieutenant, commandant de bloc, **Joseph Scherb** (1916-1940),
Active, maquettiste autodidacte,
Ouvrage de Fermont, 149e Régiment d'Infanterie de Forteresse,
Maquettes de bateaux (1939) ;

- Maître-ouvrier, télégraphiste, **Roger Léost** (1912-1990),
Réserviste, études de dentiste, peintre autodidacte,
Ouvrage de Latiremont, 18e Régiment du Génie,
Décors peints, série de peintures dans un bloc de combat (1939-1940) ;

- Soldat, observateur, **Georges Forgeron** (1912-1977),
Réserviste, dessinateur aux Chemins de fer du Nord,
Intervalles et ouvrage de Latiremont, 6e Groupe Autonome d'Artillerie,
Décors peints (1939-1940) ;

- Lieutenant, chef de casemate, **Paul Grégoire** (1913-1999),

Active, dessinateur autodidacte,
Casemate de Villers-est, 139e Régiment d'Infanterie de Forteresse,
Panorama peint dans une cloche (1940) ;

- Soldat, artificier, **André Pithois** (1911-1940),
  Réserviste, artiste-peintre, décorateur de façade,
  Ouvrage de Bréhain, 152e Régiment d'Artillerie de Position,
  Peintures murales en caserne, panorama de tir (1939-1940) ;

- Maréchal de Logis, observateur, **Emile Bouillet** (1913-1972),
  Réserviste, prêtre,
  Casemate de Crusnes ouest, 152e Régiment d'Artillerie de Forteresse,
  Collages dans une chambrée (1940) ;

- Soldat, canonnier, **Hubert Le Vey** (1904-1969),
  Réserviste, artiste-peintre,
  Ouvrage de Rochonvillers, 151e Régiment d'Artillerie de Position,
  Une peinture murale dans un bloc (1940) ;

- Sergent, chef de tourelle, **Louis Brunel** (1907 - …),
  Réserviste, décorateur, peintre autodidacte,
  Ouvrage de Molvange, 169e Régiment d'Infanterie de Forteresse,
  Une peinture murale dans une chambre de sous-officier (1939) ;

- Sapeur, électromécanicien, **Raymond Charpentier** (1914-1987),
  Réserviste, décorateur, peintre autodidacte,
  Ouvrage de Soetrich, 2e Régiment du Génie,
  Une peinture murale en caserne, une autre dans un magasin à munitions, une dans une chambrée (1939-1940) ;

- Sapeur, électromécanicien, **Robert Tinet** (1913-1976),
  Réserviste, électricien chef monteur, peintre autodidacte,
  Ouvrage de Soetrich, 2e Régiment du Génie,
  Une peinture murale en caserne, une autre dans un magasin à munitions (1939-1940) ;

- Caporal, électromécanicien, **Yves Cornet** (1917-1990),
  Appelé du contingent, électricien, peintre autodidacte,
  Ouvrage de Soetrich, 2e Régiment du Génie,
  une peinture murale dans le central téléphonique (1940) ;

- Brigadier **Joseph Colomar** (1907-1966),
  Réserviste, artiste peintre,
  Ouvrage du Kobenbusch, 151e Régiment d'Artillerie de Position,
  Cinq peintures murales dans la chambre d'un officier du P.C. (1939-1940), une dans la chambre d'un officier de bloc ;

- Sergent **Marcel Simony** (1915-1990),
  Disponible, peintre autodidacte,
  Ouvrage du Kobenbusch, 167e Régiment d'Infanterie de Forteresse,
  Une peinture murale dans le foyer du soldat (1940), une sur la porte d'une chambre d'officier du P.C., un panorama de tir ;

- Sergent **Raymond Daoust** (1914-1956),
  Active, artiste-peintre et musicien,
  Ouvrage de Métrich, 167e Régiment d'Infanterie de Forteresse,
  Une peinture murale dans le foyer des sous-officiers (1940) ;

- Maréchal des Logis, chef calculateur, **Robert Louard** (1914-1992),
  Réserviste, études d'architecture, peintre autodidacte,
  Ouvrage du Hackenberg, 153e Régiment d'Artillerie de Position,
  Dessins sur papier, décors muraux, illustration du livre d'or ;

- Sous-lieutenant, officier Service de Renseignement de l'Artillerie d'Ouvrage, **André Colmet-Daâge** (1914-…),
  Appelé du contingent, études de mathématiques, dessinateur autodidacte,
  Ouvrage du Mont des Welches, 153e Régiment d'Artillerie de Position,
  Dessins sur papier, panorama perspectif de 180°;

- Caporal-chef, tireur sur jumelage de mitrailleuses, **Bernard Théobald** (1909-1994),
  Réserviste, boulanger-pâtissier, dessinateur autodidacte,
  Ouvrage du Bois de Bousse, 162e Régiment d'Artillerie de Position,
  Une série de peintures dans le foyer du soldat ;

- Soldat, observateur, **Daniel-Louis Derveaux** (1914-…),
  Réserviste, imprimeur, maître-graveur, artiste-peintre,
  Intervalles, ouvrage du Bois de Bousse, 162e Régiment d'Infanterie de Forteresse,
  Dessins sur papier, esquisse de peinture murale dans la popote d'officiers ;

- Lieutenant, officier-adjoint, **Roger Gendre** (1914-1998),
  Active, peintre autodidacte,

Ouvrage du Bois de Bousse, 162e Régiment d'Infanterie de Forteresse,
Une peinture murale dans la popote d'officiers ;

- Lieutenant, chef du service électromécanique, **André Haffner** (1914-1982),
  Réserviste, polytechnicien, Grand Prix de Rome pour une gravure sur cuivre,
  Ouvrage d'Anzeling, 2e Régiment du Génie,
  Une série de toiles accrochées dans la popote d'officiers ;

- Maître-ouvrier, téléphoniste, **Robert Humblot** (1907-1962),
  Réserviste, artiste-peintre,
  Ouvrage du Village de Coume, 18e Régiment du Génie,
  Deux peintures murales, dans l'infirmerie et le central téléphonique ;

- Adjudant-chef, responsable électromécanique, **François Privat** (1902-1979),
  Active, peintre autodidacte,
  Ouvrage du Kerfent, 2e Régiment du Génie,
  Une peinture dans la popote des officiers, une autre dans l'usine ;

- Médecin-lieutenant **Pierre Teulade** (1914-1991),
  Réserviste, peintre autodidacte,
  Ouvrage du Kerfent, service de santé,
  Deux peintures dans la popote des officiers ;

- Sergent, chef de chambre de tir, **Victor Pottecher** (1911-1984),
  Réserviste, chef de chambre de tir, opticien, dessinateur et peintre autodidacte,
  Ouvrage du Bambesch, 156e Régiment d'Infanterie de Forteresse,
  Une série de peintures murales dans un bloc de combat ;

- Maître-ouvrier **Maurice Simon** (?),
  Réserviste, électricien,
  Ouvrage de Téting, 2e Régiment du Génie,
  Un graffiti autographique ;

- Soldat, mitrailleur, **Pierre Hemmer** (?),
  Réserviste, entrepreneur,
  Blockhaus pour tourelles démontables, S.F. Sarre,
  Initiales gravées dans le béton ;

- Caporal-chef, chef de tourelle, **Yves Cauchy** (1915-…),
  Active, dessinateur autodidacte,
  Ouvrage de Rohrbach, 166e Régiment d'Infanterie de Forteresse,

Panorama de tir dans une tourelle de mitrailleuses ;

- Soldat, canonnier, **Romain Simon** (1916-…),
  Appelé du contingent, artiste-peintre,
  Ouvrage du Simserhof, 155e Régiment d'Artillerie de Position,
  Une série de peintures murales dans le foyer du soldat, dans la galerie souterraine ;

- Soldat **Marcel Falter** (1886-?),
  Engagé, artiste-peintre, affichiste,
  Ouvrage du Simserhof, 153e Régiment d'Infanterie de Forteresse,
  Deux peintures murales dans un bloc ;

- Soldat **Jean Cottel** (1917-1981),
  Appelé du contingent, restaurateur de tableaux,
  Ouvrage du Schiesseck, 37e Régiment d'Infanterie de Forteresse,
  Dessins sur papier distribués à ses camarades ;

- Soldat, canonnier, **Jean Matt** (1914-1986),
  Réserviste, peintre en bâtiment,
  Ouvrage du Schoenenbourg, 155e Régiment d'Artillerie de Position,
  Une série de peintures dans le puits d'escalier d'un bloc ;

- Soldat, mitrailleur, **Marius Rossone** (1916-1999),
  Appelé du contingent, maçon,
  Blockhaus du Shaeterhof (Kembs, Haute-Alsace), 38e Régiment d'Infanterie,
  Une gravure sur béton.

Si elles existent bel et bien, les bases de départ sont minces pour authentifier l'auteur d'une peinture murale ou d'un graffiti. La signature au bas d'une œuvre picturale constitue sans conteste la source primitive la plus fiable. Parfois l'artiste nous gratifie de l'initiale de son prénom et même de son unité d'incorporation, ce qui est par exemple le cas de Willi Reue (1893-1962), sculpteur messin de formation et peintre autodidacte qui exerça ses talents sous les voûtes de la *Feste* Luitpold (P.F. Metz) en 1915, et qui signe ainsi deux de ses œuvres : 2. bayr Fussartillerie, battr Ammann, W. Reue, juli 1915.[984] Dans le même groupe fortifié, son camarade de la territoriale Fritz Quose revendique la réalisation d'une série de peinture d'une signature d'un demi mètre carré : 4. Komp. Landst. Inf. Batl. Oppeln, Fritz Quose.[985] La présence d'une belle signature n'est cependant pas gage d'une réussite implacable. Malgré nos efforts, nous déplorons effectivement quelques « manqués », comme pour une série de peintures mis au jour dans la *Feste* Wagner (P.F. Metz), où, malgré la paraphe très complète

[984] 2e Régiment d'artillerie à Pied bavarois, batterie Ammann, W. Reue, juillet 1915.
[985] 4e compagnie du Bataillon d'infanterie territoriale d'Oppeln (Prusse orientale), Fritz Quose.

laissée par le territorial Ernst Koch, originaire de Kiel, nous ne sommes pas parvenus à retrouver la trace de ses descendants en Allemagne.

D'autres signatures sont en revanche indéchiffrables ou particulièrement dissimulées. Situé sur la ligne Maginot, le tristement célèbre bloc 2 du Petit Ouvrage du Bambesch, martelé par les 88 mm allemands plusieurs heures durant et finalement percé, recèle toujours une belle série de peintures exécutées, pensait-on encore récemment, par un fantassin anonyme.

En réalité, l'examen attentif des différentes saynètes, traitant avec humour le quotidien du soldat, et en particulier du portrait en pied d'un joyeux permissionnaire, révéla que le nom de l'artiste apparaissait très discrètement sur la feuille de permission tenue à l'envers par ce personnage regagnant ses foyers : Victor Pottecher (1911-1984). En d'autres cas, nous fûmes moins chanceux. Dans les profondeurs du Hochwald, en Alsace, une petite fenêtre en trompe-l'œil porte la date 1940 et un début de nom raturé – Sie… (?) – dont nous ne parvinrent à savoir davantage. De même, dans les cuisines du P.O. du Coucou (S.F. Boulay), le millésime 1940 réapparaît sous une représentation de *la vache qui rit*, aux côtés du patronyme incertain *Lenel*, qui nous conduisit dans une impasse.

La plupart du temps cependant, c'est à l'anonymat des peintres qu'il faut nous confronter. Nous dûmes donc nous reporter vers des sources plus indirectes pour remonter la trace de ces artistes sans nom. Naturellement, il n'existe aucun fonds d'archives sur la question, bien que nous ayons eu le bonheur de mettre la main, aux archives départementales de la Meurthe-et-Moselle (Nancy), sur les mémoires personnelles du soldat Marcel S. Laurent, qui servit au fort d'Ecrouves en 1914, dans lequel il réalisa de nombreux graffiti, tout en initiant ses camarades à l'art du crayonné.[986] Excepté cet extraordinaire coup de chance, il nous fallut, pour tous les autres cas, retrouver des vétérans des ouvrages concernés pour tenter d'obtenir des informations sur les œuvres picturales réalisées plusieurs décennies plus tôt… avec toute la marge d'erreur que cela implique. Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, nous nous sommes parfois heurtés aussi à une certaine réticence des témoins à évoquer un aspect jugé minimaliste en comparaison des combats. Fait marquant néanmoins, la grande majorité des anciens combattants à qui nous avons soumis des photographies des peintures murales retrouvées dans leurs ouvrages ne sont pas restés indifférents. Même si elle a plus souvent évoqué qu'elle n'a précisément rappelé, la présentation de ces reproductions et ses conséquences dans le recueil du témoignage montrent à quel point les œuvres exécutées dans les souterrains des fortifications ont marqué les hommes qui les côtoyèrent. Beaucoup, comme le sergent René Briaré, chef de gare à l'ouvrage de Fermont (15e Régiment du Génie), nous avouèrent logiquement qu'ils avaient « beaucoup oublié » depuis 1940[987] ; et si cet alerte nonagénaire fut capable de nous transmettre un listing assez poussé des distractions qui s'organisèrent dans « sa » gare, il avait complètement occulté de sa mémoire les peintures murales ornant le foyer du soldat – dont il fut pourtant capable de nous décrire l'aménagement avec justesse – reprenant à son compte une hypothèse

[986] Archives départementales de la Meurthe-et-Moselle, cote 1 J 227. Marcel S. Laurent, *Tonnerre des hommes*, récit dactylographié par une secrétaire commerciale en 1950.
[987] Lettre de Monsieur René Briaré en date du 14 novembre 2001.

émise dans les années 1970, se basant sur la présence de graffiti américains, pour attribuer l'origine de ces compositions à des G.I.'s (*ci-dessus*).[988] D'autres, comme le maréchal des Logis Georges Henriot, chef de pièce dans la tourelle de 135 de l'ouvrage de Soetrich, furent marqués par la réalisation d'une peinture bien particulière, en l'occurrence dans son cas, la chapelle de l'ouvrage :

> « J'ai vu la chapelle terminée, au fond du magasin à munitions. Je revois encore les peintres suspendus sur leur échafaudage de fortune ! C'était deux électromécaniciens. L'un d'eux était décorateur dans le civil et je crois qu'il venait de la capitale. Il s'appelait… Charpentier ! Il y en avait beaucoup à l'ouvrage. On était content de voir ça ! Surtout la chapelle. J'étais pratiquant et j'étais content ! C'est un aumônier, curé à Hettange-Grande, qui faisait la messe tous les matins. »[989]

En tout état de cause et par pure déontologie, il est évident qu'un seul témoignage ne peut suffire à identifier l'auteur d'une peinture murale anonyme, à moins bien entendu qu'une fois retrouvé, le peintre désigné ou des membres de sa famille n'aient en leur possession des éléments manuscrits ou iconographiques ne le certifiant tout à fait. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, sans remettre en cause l'intégralité du travail de Michel Truttmann, trois de ses authentifications nous paraissent erronées, celles du caporal-chef Yves Cornet et des soldats René Perraudin et Jean Cottel. Selon lui en effet, les deux premiers, électromécaniciens au 2e Régiment du Génie, seraient les auteurs d'un vaste décor peint dans le foyer du soldat de l'ouvrage de Soetrich à l'automne 1939, représentant un orchestre basque accompagné d'une frise composée de guirlandes de lampions. Pour argumenter sa découverte, Michel Truttmann se base sur le témoignage d'un ancien sapeur de l'ouvrage, qui identifie Yves Cornet comme l'auteur de cet ensemble, ainsi que sur celui du fils de René Perraudin, qui pense identifier la patte de son père – bon caricaturiste – bien que celui-ci n'est jamais évoqué ses supposées compositions murales de la ligne Maginot. L'examen de l'œuvre *in situ* montre pourtant que ni l'un, ni l'autre ne sont à l'origine des ornements du foyer. Lors de nos relevés, nous avons tout d'abord pu observer que le mortier de cette salle enterrée à plus de trente mètres sous les entrées était rongé par l'humidité et l'afflux de quelque source souterraine, et fissuré en de nombreux endroits, voire littéralement rejeté au sol par plaques complètes, laissant à nue la pierre de taille des piédroits. Fort heureusement, les différents ornements avaient été exécutés à bonne hauteur, pour être bien visibles des hommes attablés. L'humidité remontant du sol, les peintures étaient donc presque épargnées par les lézardes et la désolidarisation du support, à l'exception de l'*orchestre basque*, sérieusement attaqué sur son angle inférieur gauche. Par contre, une partie de la signature du peintre était bien visible, et nous sommes parvenus à en retrouver les fragments manquants dans les décombres accumulés au sol : *Mars 1940, R. Charpentier, décorateur*. En fait de duo, l'auteur solitaire de ces peintures se nomme

[988] Cette pratique du recouvrement par des graffiti américains de compositions antérieures se retrouve également à l'ouvrage du Schoenenbourg. Les peintures murales du foyer de Fermont sont bien d'origine française, d'une part parce que l'usage de peinture – et ici d'une peinture adaptée et non pas d'une peinture à l'huile chapardée dans les stocks de l'ouvrage – est incompatible avec le nomadisme des G.I.'s ; d'autre part parce que la thématique de ces œuvres – tournant autour du jeu – colle parfaitement au lieu et dénote donc une occupation active alors que les soldats américains découvrent sans repères un ouvrage sans vie ; enfin parce que ces peintures sont directement inspirées de publicités françaises de la fin des années 1930.
[989] Témoignage oral de Monsieur Georges Henriot, en date du 5 mars 1998.

Raymond Charpentier (1914-1987), décorateur de profession formé à l'école de Tours. Incorporé au 2e Régiment du Génie pour y faire ses classes en 1934, le sapeur Charpentier s'occupe de la mise en peinture des nombreuses installations électromécaniques de la ligne Maginot. Mobilisé à l'ouvrage de Soetrich en août 1939, il signe, avec son ami Robert Tinet, un triptyque religieux au fond du magasin à munitions principal (M1), puis seul, un petit tableau avec cadre en trompe l'œil au fond de sa chambrée[990] – faux-bois, ce qui est sa spécialité – et les décors festifs du foyer du soldat. Pour autant, le caporal-chef Yves Cornet est bien l'auteur d'une vaste composition picturale à l'ouvrage de Soetrich, mais dans le central téléphonique, où figurent les insignes du 2e et du 18e Régiment du Génie sur fond d'attaque de char et de vallée sidérurgique. Bien que son nom ait été effacé par le salpêtre, la mention *caporal-chef* figure toujours au coin inférieur droit de la peinture et la lecture des carnets personnels tenus au jour le jour par le téléphoniste Jean Chorretier[991] et le recueil des témoignages du sous-lieutenant De Vaulx[992] et du caporal Foulet[993], attestent de cette paternité.

Michel Truttmann nous présente également le restaurateur de tableau Jean Cottel, comme l'auteur d'une peinture murale dans le mess des officiers de l'ouvrage du Schiesseck (ligne Maginot, Bitche), sur la base du témoignage d'un ancien du « fort ». Or, malgré des fouilles minutieuses entreprises en 2005 et 2007, aucune trace picturale n'a été décelée dans le P.C. ou la caserne du site, d'autant qu'une photographie d'époque dudit mess – publiée une première fois par Roger Bruge en 1975, en page 106 d'*On a livré la ligne Maginot*[994], puis plus récemment par Jean-Yves Mary et Alain Hohnadel en page 127 de leur tome 3 consacré aux hommes et ouvrages de la ligne Maginot[995] – montre qu'une partie de cette salle était recouverte de tentures agrémentées de publicités présentant un profil féminin dédié à la marque de crème *Nivéa*. S'il est certain que Jean Cottel est l'auteur de dessins sur papier dans le Schiesseck et en captivité, aucune trace de son talent n'a pour l'heure été retrouvée sur les murs de cet ouvrage.

Ces quelques exemples montrent bien combien le travail d'identification est complexe et surtout combien il est nécessaire de confronter dans un premier temps les données extraites du terrain et les témoignages oraux ou écrits patiemment collectés. Et encore ce travail d'identification n'est-il qu'une première étape, puisque celle-ci obtenue, il reste évidemment à remonter la trace du dessinateur ou du peintre reconnu pour recueillir son témoignage, ou à défaut, consulter les archives familiales conservées par ses proches – en la matière, nous n'essuyâmes aucun refus – afin de définir son parcours militaire, artistique et personnel.

Tout dépend en fait des éléments rassemblés sur le terrain et auprès des vétérans. Si l'on dispose du nom et de quelques informations sommaires concernant les origines géographiques d'un soldat

[990] Aménagée au fond de la sous-station B, cette cellule haute-tension, située entre les entrées et les blocs de combat, est chargée d'abaisser le courant provenant de la salle des machines à destination des monte-charge et des tourelles électriques.
[991] Fonds famille Chorretier : « 7 février 1940. Ce matin, comme convenu la veille, nous montons un échafaudage de fortune à l'attention du caporal-chef Cornet qui va mettre à profit ses talents d'artistes pour illuminer notre sombre cellule. » Nous remercions au passage madame Daret, petite-nièce du soldat Chorrelet, de nous avoir communiqué des extraits ces cahiers.
[992] Témoignage oral du sous-lieutenant De Vaulx en date du 24 novembre 2003.
[993] Témoignage oral du caporal Foulet (18e Régiment du Génie), en date du 6 mars 1999.
[994] Roger Bruge, *On a livré la ligne Maginot*, Paris, Editions Fayard, 1975, p.106.
[995] Jean-Yves Mary, Alain Hohnadel, *Hommes et ouvrages de la ligne Maginot*, Paris, Histoire et collections, 2003, tome 3, p.127.

créatif, il nous est possible de consulter les registres matricules des archives départementales concernées ou la municipalité de la commune qui le vit naître afin d'obtenir une copie de son acte de naissance, sur lequel figure en principe le nom et le prénom de l'épouse, et le lieu du décès le cas échéant. Dans la majorité des cas cependant, c'est avec un simple nom, éventuellement un prénom, que nous débutâmes nos recherches à travers la France et l'Allemagne. En premier lieu, une recherche Internet préliminaire sur les pages blanches permet de se faire une certaine idée de la répartition d'un patronyme sur le territoire, et l'inscription sur quelques sites de généalogie n'est pas un acte superflu, loin s'en faut. Il ne reste plus ensuite qu'à préparer une lettre type pour lancer un premier panel ciblant sinon des homonymes – pour reprendre un exemple cité plus haut, il existe beaucoup de Raymond Charpentier ou de Robert Tinet en France ! – du moins des personnes portant naturellement le même nom, mais associé à un prénom moins usité de nos jours et d'une consonance laissant présager qu'il peut-être un contemporain de la personne recherchée ou l'un de ses enfants ou neveux. La méthode surprendra, mais sur cinquante et une recherches déclenchées, quarante-trois ont abouti. Nous nous sommes ainsi rendu à Cologne, en Allemagne, à la rencontre de Christa Reue, qui a accepté de nous parler de son grand-oncle, Willi Reue, l'artiste messin mobilisé comme adjudant à la *Feste* Luitpold, et de nous montrer, dans ses collections personnelles ou chez des amis collectionneurs, une partie de ses œuvres. Nous avons eu la grande chance de nous entretenir avec le dessinateur animalier Romain Simon dans son refuge du sud-est de la France, pour recueillir son témoignage sur ses représentations de Blanche-neige et les sept nains exécutées au Simserhof et reproduire quelques aquarelles réalisées au cours de la Drôle de Guerre et conservées par ses soins. La veuve et la fille de Robert Humblot nous reçurent dans leur résidence parisienne, emplie, au travers de toiles enroulées ou encadrées et de photographies, de toute la vie artistique de celui qui a laissé l'une des plus mystiques œuvres de la ligne Maginot avec son ténébreux *Triomphe de la Médecine* peint dans l'infirmerie du Petit Ouvrage du Village de Coume. Ces rencontres, toutes riches, toutes essentielles, ont considérablement enrichi nos analyses et souvent changé radicalement la vision que nous nous faisions de telle ou telle peinture souterraine.

Les soldats créatifs

Existe-t-il un profil type de soldat créatif ? Y a-t-il des points communs, outre que la motivation de créer, qui relient les auteurs de graffiti et de peintures murales avant même qu'ils ne s'expriment ? Etroitement imbriquées, les motivations et les capacités constituent un premier ordre entre les protagonistes. Les carnets de combattants de la Première et de la Seconde Guerre mondiale, regorgent de mentions de leurs auteurs à l'égard de ceux de leurs camarades qui se sont distingués par une démarche créative, qu'il s'agisse de la réalisation d'une vaste peinture murale dans un état-major ou de l'exécution d'un plus modeste graffiti sur un abri de la tranchée de Calonne en 1914, que relate savoureusement le lieutenant Maurice Genevoix, en retranscrivant une tirade justificative de son ordonnance Pannechon :

« Un jour mon lieutenant, j'avais écrit quelques chose là. Y a déjà longtemps : vers la fin de novembre… Comme souvent, j'étais venu bagoter par ici, à cause d'elle [la guitoune qui les abrita quelques mois plus tôt] qui m'attirait. La claie de l'entrée était posée sur le côté, le locataire avait dû sortir… Alors, en douce, j'ai descendu les marches. Y avait du feu, la cheminée tirait toujours bien. J'ai vérifié les portemanteaux, et avec une petite pierre, j'en ai raffermi un qui branlait un peu. Et puis je me suis baissé, j'ai plongé mes deux mains dans la paille : et j'ai été content, à sentir qu'elle était sèche… Alors, mon lieutenant, je n'saurais vous dire c'qui m'a pris. J'ai sorti mon couteau, et j'ai fait une grande entaille, dans le rondin au-dessus d'la porte ; j'ai mouillé mon crayon et j'ai marqué sur l'entaille fraîche, en appuyant, le jour qu'on avait bâti la maison, le 2 novembre vous vous rappelez ?... Et je n'ai pas osé signer nos noms, mais j'ai marqué not'e compagnie, not'e section… Et j'ai aussi baptisé la maison « COMME ON PEUT »… »[996]

Cet instinct de propriété, cette fierté affichée du travail accompli et cet attachement matériel, se retrouvent largement parmi les garnisons et équipages actifs, mobilisés pour servir la fortification permanente ou l'étoffer, certains soldats sans talents particuliers ressentant simplement le besoin, à un moment bien précis, de laisser une trace de leur passage. C'est le cas, au cours de la Drôle de Guerre, du soldat Marius Rossone, qui, satisfait de l'achèvement de son blockhaus[997] en sa qualité de maçon, grave son nom, sa ville d'origine et le numéro de son unité dans le redan extérieur d'un créneau de mitrailleuses : « ROSSONE, BANDOL (Var), 38e R.I. ». Ce réflexe personnel de maçon ou de mineur se retrouve d'ailleurs sur de nombreux blockhaus d'intervalles, voire dans les ouvrages de la fortification C.O.R.F., comme à Fermont (S.F. Crusnes), où le maître-ouvrier Joseph Bancon grave une clef symbolique avec ses initiales dans la voûte de la galerie conduisant au bloc 4 (vers 1932), ou dans une chambrée de l'abri du Bois de Klang (S.F. Boulay), dont les joints de ciment sont millésimés (1935). Dans un autre cadre, le maître-ouvrier Maurice Simon, mobilisé comme électromécanicien à l'ouvrage de Téting, fait de même sur un mur de la station de pompage située à quelques mètres de la salle des machines, alors qu'approche l'heure du cessez-le-feu et qu'il sait qu'il va bientôt devoir abandonner « ses » Renault de 50 chevaux : « M. Simon, 24.6.1940 ».

Avec des motivations créatives différentes, cette même sobriété se retrouve chez les troupes de passage, qu'elles séjournent pour quelques heures aux côtés des effectifs de forteresse, ou trouvent refuge dans les casemates en des temps où les fortifications sont abandonnées. Les signatures britanniques retrouvées dans un bloc de combat de l'ouvrage du Michelsberg (ligne Maginot, S.F. Boulay) et datées de 1939, évoquent par exemple une tentative de fraternisation entre des membres du B.E.F. (Corps expéditionnaire britannique) en visite sur la ligne Maginot et leurs cicérones des

[996] Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, Paris, Flammarion, 1950, p.483-484.
[997] Situé au lieu-dit Shaeterhof, près du petit village de Kembs, dans le S.F. de Mulhouse.

équipages d'ouvrage.[998] Par contre, les centaines de graffiti autographiques de G.I.'s paraphés vers 1917-1918 dans les forts du système Séré de Rivières puis entre 1944 et 1945 dans les groupes fortifiés allemands et les ouvrages de la ligne Maginot, relèvent d'une véritable spécificité de la culture du front américaine et sont à replacer dans le contexte de reconquête du continent européen. Le détail de ce corpus iconographique très particulier est fascinant. Toutes fortifications confondues – système Séré de Rivières, fortification allemande, ligne Maginot – 247 traces iconographiques américaines ont été recensées en Lorraine et en Alsace, dont 133 dans les ouvrages de la ligne Maginot. Seuls vingt dessins se détachent de l'ensemble, dont une quinzaine de Pin-up, encensées par les troupes américaines, notamment sur les carlingues des *Flying Fortress*[999], au point de devenir, au-delà du succédané érotique, de véritables icônes de la fraîcheur et de l'attraction des Etats-Unis dans la symbolique militaire des G.I.'s.

Ces représentations figuratives constituent cependant l'exception – à peine 8 % – dans un ensemble principalement composé de graffiti autographiques. Dès la Grande Guerre, les patronymes américains foisonnent sur les parois des carrières soissonnaises, dans l'écorce des arbres comme sur les murs des forts français du système Séré de Rivières dans lesquels les Dougboy's de Pershing cantonnèrent, notamment aux abords de Toul. Le cas du fort de Gondreville est révélateur de cette constante iconographique fortement ancrée chez les G.I.'s. Occupé par les Américains en 1918, à la Libération et pendant la Guerre Froide, ce fort conserve, dans les chambrées comme dans les recoins les plus secrets, encore et toujours la même empreinte : le graffiti autographique – pour exemple : George Slept here, 1918 ; Vince Coffey, Jersey City, New Jersey, 10 octobre 1944 ; Jim Broadus, Berea Kentucky, 14 octobre 1961.

Comment interpréter une telle dynamique culturelle ? Analysons les graffiti dans le détail. Qu'importe les périodes, les contextes ou les lieux, ils se construisent généralement autour de trois notions : le nom de l'intéressé, le millésime de l'inscription et l'adresse. On remarquera tout d'abord que le nom est rarement précédé du grade ou de toute précision permettant de connaître l'unité d'origine de l'auteur. L'identification de l'individu prime sur toute autre considération. Nous entrevoyons ici un aspect fondamental du rapport complexe, quasiment charnel, unissant le soldat au champ de bataille. Souvenons-nous de l'artisanat de tranchée qu'exercèrent tous les belligérants de la Première Guerre mondiale. L'un de ses principes de base consistait à récupérer tout résidu issu du front – douilles, éclats de fusée – pour le transformer en objet de la vie courante, de façon à ce que le souvenir de la guerre en général ou d'une bataille en particulier, subsiste de retour au foyer. Nous savons que cette activité se poursuivit plus discrètement pendant la Seconde Guerre mondiale, bien que la volonté de s'imprégner, de s'approprier le champ de bataille resta vivace, en particulier dans l'armée américaine. Ainsi, plusieurs témoignages nous apprennent que certains G.I.'s récupéraient à

[998] Dans le même secteur, les gros ouvrages d'artillerie du Hackenberg, du Mont des Welches et du Michelsberg reçurent de très nombreux visiteurs britanniques et américains. S.H.D., carton 34 N 150, Journal de Marche et d'Opération de l'ouvrage du Mont des Welches (le chef de bataillon Tari y détaille toutes les visites diplomatiques et journalistiques effectuées dans son ouvrage).
[999] Le *Nose Art*.

chaque étape importante – un débarquement, une victoire – un peu de terre ou de sable qu'ils conservaient pieusement jusqu'à leur retour au pays.[1000] L'application de leurs nom et prénom sur la paroi d'une galerie ou d'une chambre de tir de la ligne Maginot nourrit ce même contact entre les combattants et leur terrain de manœuvre, mais dans une logique inversée : au lieu d'emporter un « souvenir », le G.I.'s immortalise un instantané de sa présence pour la postérité. Comme certains emportent les témoins matériels de leurs souffrances, d'autres – voire les mêmes – jalonnent leur avancée en direction de l'Allemagne. Les bunkers conquis du Mur de l'Atlantique, les palissades parisiennes et les ouvrages de la ligne Maginot constituent à ce titre autant d'étapes marquantes justifiant une manifestation graphique. On peut ainsi supposer que certains soldats ont tissé un fil d'Ariane identitaire au gré de leur périple, hypothèse étayée par certains recoupements effectués entre les plages de la Manche et la ligne Maginot.

Pourtant, une énigme subsiste. Si l'on peut comprendre le besoin de rapporter des « preuves » de son aventure ou du danger auquel on a été soumis, comment expliquer l'abandon d'une part de soi *in situ* ? Nous l'avons mentionnée plus haut, la disposition des hommes pour l'éternité – la postérité – est un facteur indéniable. La grande distance séparant les *Boys* de leur pays d'origine – en fait surtout de leur ville, voire de leur quartier qu'ils n'ont jamais quitté – et l'enjeu humain de l'effort qu'ils contribuent à réaliser en vue de la Libération du continent[1001] n'incitent que davantage ces soldats à célébrer – souvent collectivement – la bonne marche de leur « croisade » en manifestant hardiment leur participation. Comme l'a écrit l'ex-lieutenant Jacques Meyer à propos des graffiti épigraphiques des tranchées de la Grande Guerre :

> « Mêlé au besoin de s'épancher, c'est aussi le soucis d'une gloire posthume, qui explique ces inscriptions sur les boisages des tranchées (…) alors que j'ai pu lire le nom de vétérans de Bonaparte, gravés glorieusement par eux-mêmes aux frontons des temples de Louxor. »[1002]

L'explication est pourtant si générale qu'elle en paraît banale. D'autres facteurs expliquent la particularité de l'iconographie américaine, en particulier la date et l'adresse qui accompagnent presque toujours la paraphe des G.I.'s.

La date structure le graffiti comme un instantané, mais accentue aussi parfois la portée symbolique, voire thérapeutique, de l'inscription, lorsqu'elle s'inscrit dans un contexte particulier. Apposer son nom à l'intérieur d'un bloc de combat récemment conquis participe d'une revendication territoriale sur la parcelle arrachée à l'ennemi, mais revient surtout à plonger son regard dans le miroir de son identité : « je peux écrire mon nom, malgré tous les obstacles, je sais encore qui je suis, je suis encore vivant ».

[1000] La pratique se retrouve dans d'autres circonstances, notamment pendant et après la Grande Guerre, sous l'impulsion des élus locaux des communes françaises : « Comme si, par les commémorations, l'arrière avait rapporté le front à l'arrière. En France, la terre de Verdun, souvent placée dans une urne devant les monuments ou à l'intérieur des mairies, illustre très bien ce phénomène d'appropriation spatiale, par le sol lui-même, dans le deuil. » Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, 14-18. Retrouver la guerre, Paris, Gallimard, 2000, p. 248.

[1001] Et que les liesses spontanées rencontrées à la Libération de chaque village ne font qu'alimenter.

[1002] Jacques Meyer, Les soldats de la Grande Guerre, Paris, Editions Hachette, Collection la Vie quotidienne, 1966, réédition de 1998, p.155.

L'adresse, enfin, est l'élément clé du graffiti. La plupart des hommes ne se contentent d'ailleurs pas d'indiquer leur Etat d'origine. Dans 80 % des cas, la mention de la ville, mais aussi de l'adresse précise, donnent aux graffiti l'allure d'authentiques plaques d'identité améliorées :

" Rueselt L. Ulger, 2458 N. Penn, Indianapolis, Indiana, U.S.A., October 1918 " (fort de Gondreville, Toul) ;

" Bob Steiner, 7338 – 68th Road, Middle Village, L., april 1945 " (fort de Fermont, ligne Maginot, Crusnes) ;

" W.K. (Dub) Lewis 314 North Alamo St Marshall, Texas " (ouvrage Immerhof, ligne Maginot, Thionville).

Cette revendication aussi poussée du moi, d'une vie bien établie sur l'autre continent, de ses racines, dénote la crainte de disparaître dans la masse humaine ou la terre du champ de bataille sans laisser de trace, qui poussait déjà leurs aînés engagés dans la fratricide Guerre de sécession (1861-1865) à inscrire leur nom et le numéro de leur unité sur un morceau de papier[1003] – « I am X… » – comme continuèrent à le faire en 1914 les soldats britanniques sur des plaques en acier non-oxydable non réglementaires, en lieu et place du cuir bouilli fourni par l'intendance militaire mais disparaissant trop vite dans la terre. Et comment ne pas lire aussi un « Lafayette, nous voilà ! » entre les lignes des inscriptions de ces soldats se revendiquant du New Jersey, du Texas, de l'Illinois, etc. Le cas est résolument unique comparativement à l'ensemble des corpus iconographiques cosmopolites qu'il nous a été donné d'étudier dans le cadre de nos travaux universitaires[1004]. On imagine la portée mélancolique de l'évocation du foyer d'origine pour ces jeunes hommes déracinés[1005], mais sa généralisation à l'ensemble du corpus américain la présente aussi comme une insolite bouteille à la mer – une revendication ? – destinée aux Français libérés du joug nazi grâce à la témérité de leurs cousins d'Outre-Atlantique.

Nous évoquions précédemment la mention faite par le normalien Jacques Meyer aux graffiti autographiques gravés par les Français dans la pierre des pyramides pharaoniques, à l'occasion de la Campagne d'Egypte (1798-1799). Parmi les 32 300 soldats embarqués dans la flotte de Bonaparte, se trouve Joseph Laporte[1006], un jeune sous-officier du 1er bataillon de la 69e demi-brigade qui note tout ce qu'il vit, ce qu'il voit – et en particulier les gravures mentionnées par Meyer un siècle et demi plus tard[1007] – mais surtout tente de le représenter à travers une trentaine de croquis coloriés de sa main. Ce cas, qui doit être bien différencié de celui des artistes sans uniformes engagés pour représenter des scènes dignes de la future galerie des batailles[1008], n'est pas unique à cette époque ou même au cours de guerres antérieures, mais reste pourtant l'un des rares connus avant les grands conflits

[1003] Certains se procuraient des plaques en métal avec le nom de leur ville d'origine. Bruno Nion, *Les plaques d'identité f*rançaises, 1881-1940 in Militaria magazine, n°268, novembre 2007.
[1004] Corpus allemand, américain, anglais, français, belge, italien, russe rencontrés au cours de nos prospections en Europe.
[1005] Une maison de banlieue avec une voiture dessinée dans la *Feste* Von der Göltz (Metz) est la seule expression figurative de cette pensée.
[1006] Joseph Laporte, *Mon voyage en Egypte et en Syrie, carnets d'un jeune soldat de Bonaparte* (préface de Jean Tulard), Paris, P.U.F., 2007.
[1007] « On voit, au bas des diverses pyramides, les noms de nombreux voyageurs qui les ont visitées, gravés sur les pierres ». Joseph Laporte, *Mon voyage en Egypte et en Syrie*, op.cit, p.120.
[1008] Inaugurée par Louis-Philippe en 1837.

contemporains. À la suite de Laporte, ils sont des milliers de militaires et de combattants à sauter de l'expression purement manuscrite à la représentation figurative. Sans complexes ou autodidactes disposant d'une prédisposition intuitive pour le dessin ou la peinture, ils esquissent des portraits, s'essayent à la peinture murale et noircissent leurs carnets de croquis. Durant la Grande Guerre, nombreux sont les amateurs à dessiner dès qu'ils le peuvent, tels le caporal Ernest Chaussis, inspecteur primaire dans le civil, qui émaille ses carnets de guerre de 34 portraits de camarades et 24 dessins de paysages et d'objets hétéroclites qui ont attiré sa curiosité[1009], ou l'aspirant du R.I.C.M. René Germain, dont le bon coup de crayon fut à plusieurs reprises tenté par les églises endommagées, symbolisant pour lui autant de villages, de lieux de repos, que d'outrages de l'armée allemande sur le sol français.[1010] Autre profil encore que celui de Lucien Laby, étudiant en médecine lorsqu'éclate la Première Guerre mondiale, qui se munit d'un carnet de croquis dès le 8 août 1914, alors qu'il se trouve près de Reims.[1011] S'il cherche avant tout, dans ses notes personnelles, à dépeindre la guerre plus qu'à n'évoquer la banalité de son quotidien, Lucien Laby fait figurer à une quarantaine de reprises les mentions lacunaires « je dessine », « dessins » ou plus simplement « croquis » au cœur de sa narration. Au fil des mois, son trait s'affirme. Ses dessins s'échangent entre ses camarades, remontent à l'état-major par l'intermédiaire d'un médecin divisionnaire, puis auprès des généraux Barratier et Dartein. En novembre 1914, l'aspirant Laby est reçu par le général de Castelnau, commandant la 2e armée, et commence à proposer ses dessins aux journaux de l'arrière comme *L'Excelsior*, *Le Rire* ou *Fantasio*. À partir de 1917 et jusqu'à sa démobilisation, le jeune médecin tarifie ses réalisations – « cinq dessins au *Sourire* : 120 F »[1012] ; « 200 balles à *Vermot*, 50 à *La Baïonnette* »[1013] ; « Neuf de mes dessins exposés à la Galerie Sauvage sont vendus pour 380 F »[1014] –, se met à la peinture, réalise une frise dans sa salle de pansement, une autre de treize mètres de long dans une popote, peint des insignes sur les appareils de l'escadrille 242, des Alsaciennes sur les camions de son unité sanitaire en vue d'un départ imminent pour Mulhouse, peu après la signature de l'Armistice.

Vingt ans plus tard, le cas du sous-lieutenant Teulade, responsable du service de santé du Petit Ouvrage du Kerfent, sur la ligne Maginot, rappelle un peu celui de l'aspirant Laby. Doué pour le croquis et la peinture, le « toubib » de l'équipage profite de la Drôle de Guerre pour illustrer de temps à autre les canards kaki créés par les unités locales – dont *La Sirène de l'Equipage*, journal de guerre du Kerfent lancé par le lieutenant Gangloff, commandant adjoint du P.O. – et surtout pour décorer le foyer des officiers improvisé dans une impasse de galerie inoccupée. Prenant à son compte des compositions bucoliques proches du cubisme et des frises de grappes de raisins, il est accompagné dans cette opération ornementale par l'adjudant-chef François Privat, électromécanicien et

[1009] Ernest Chaussis, *Les rides du sol*, Louvois, Ysec éditions, 2004.
[1010] René Germain, *Il revint immortel de la Grande Bataille*, Triel-sur-Seine, Editions italiques, 2006.
[1011] Lucien Laby, *Carnets de l'aspirant Laby : août 1914 – juillet 1919*, Paris, Hachette, 2001.
[1012] Lucien Laby, *idem*, op.cit., p. 298.
[1013] Lucien Laby, *idem*, op.cit., p. 306.
[1014] Lucien Laby, *idem*, op.cit., p. 337.

baroudeur[1015], qui exécute une Lorraine nue protégée des regards indiscrets par un bouclier, ainsi qu'un insigne du Génie dans l'usine de l'ouvrage et un paysage exotique en relief dans la chambre du lieutenant Gangloff.[1016] Face au Kerfent, l'opticien Victor Pottecher, affecté au bloc 2 de l'ouvrage du Bambesch comme sergent instructeur, met son aisance picturale au service de sa fonction. Il peint dans un premier temps, au-dessus du créneau de la chambre de tir, un pochoir relatif au lien particulier unissant le mitrailleur de casemate à son arme, puis des insignes géants aux armes de la ligne Maginot et du 146e Régiment d'Infanterie de Forteresse dans le couloir attenant, et enfin des saynètes humoristiques à hauteur du puits d'escalier regagnant la caserne souterraine. On appréciera au passage l'harmonisation des compositions avec leur environnement, légères et drôles à l'approche des dessous protecteurs, martiales en direction des œuvres vives, et directives au contact des armes.

Quelques kilomètres plus au nord, à l'ouvrage du Bois de Bousse, nous devons les voûtes peuplées de remarquables instantanés de *Silly Symphonies* à la Walt Disney à un boulanger-pâtissier mosellan, le caporal-chef Bernard Théobald ; en Alsace, les Mickey dévalant le puits d'escalier du bloc 5 du Schoenenbourg sont le fruit du travail du canonnier Jean Matt[1017], peintre en bâtiment de son état.

Plus exceptionnellement enfin, pour achever une liste d'autodidactes que nous pourrions poursuivre, quelques peintures ont été réalisées à deux pinceaux. Dans les ouvrages du Soetrich et du Kobenbusch, l'électricien Robert Tinet et le disponible Marcel Simony aiguisent leur don pour la peinture murale au contact d'un décorateur chevronné pour le premier, Raymond Charpentier, et d'un mosaïste et membre de la Société des Artistes Lillois pour le second, Joseph Colomar, respectivement mobilisés comme électromécanicien et brigadier d'artillerie sur la ligne Maginot. Dans la popote des officiers du Bois de Bousse, le lieutenant Roger Gendre agrandit et peint quant à lui une caricature imaginée par le maître-graveur et peintre Daniel Derveaux. Sous le groupe fortifié de Guentrange, l'immense peinture représentant l'arrêt en gare d'un train militaire durant la Grande Guerre[1018], signée Vibien et Sabattier, est en fait la reproduction, par le soldat de 2nde classe Robert Vibien – jeune artiste auvergnât monté sur Paris pour y vendre ses toiles et décorer des fêtes foraines – d'une œuvre publiée par le peintre Louis Sabattier, dans la Revue L'Illustration n°3872 du 19 mai 1917.[1019] Car la fortification contemporaine abrita également des artistes « professionnels », qui travaillèrent certes en binôme, en compagnie d'un « apprenti » comme dans les cas précédents[1020], ou seuls pour la plupart.

On a beaucoup parlé, ces dernières années, et principalement une fois encore, pour la Grande Guerre, du rapport des peintres combattants à la guerre, de leur difficulté et surtout de leur volonté, de

[1015] Cet avignonnais participa aux campagnes de pacification en Afrique du Nord.
[1016] Ce qui est du reste, la seule composition qu'il signa, à la demande du lieutenant Gangloff. Si Teulade les mentionne bien dans ses mémoires, il ne signa pas davantage ses œuvres souterraines.
[1017] Servant les mortiers de 81 de l'ouvrage du Schoenenbourg, puis les canons de 120 mis en batterie sur les dessus de l'ouvrage, Jean Matt manqua de perdre un bras et ses facultés de peintre suite à un tir de contre-batterie de l'artillerie allemande. Transporté de salles d'opération en zones de transit au gré du repli des forces françaises, il est finalement prit par les Allemands et soigné avec succès en Belgique.
[1018] Peinte à l'attention des soldats du 168e R.I.F., cette œuvre rappelait le sacrifice de leurs aînés, les Loups du Bois-le-Prêtre.
[1019] Intitulée « Ravitaillement d'une cantine militaire par une cantine de gare ». Louis Sabattier fournit plusieurs peintures de guerre aux journaux de l'époque et travaille pour *L'Illustration* depuis 1904.
[1020] Selon les témoignages d'anciens de Métrich, il semblerait que le sergent Raymond Daoust, auteur de peintures dans la caserne de cet ouvrage, ait été secondé par un soldat.

prime abord de la représenter.[1021] Cette volonté de confronter son art à la violence des combats, l'expressionniste allemand Otto Dix ne s'en cache pas l'ombre d'une seconde en 1914 :

> « Il me fallait cette expérience : comment quelqu'un situé juste à côté de moi pouvait tomber tout à coup et disparaître. Il me fallait l'expérimenter dans les moindres détails. Je le désirais. Je ne suis pas un pacifiste ou le suis-je ? Juste quelqu'un qui se pose des questions. Je voulais tout voir de mes yeux. Je suis un réaliste qui doit voir de lui-même pour avoir confirmation que cela se passe comme cela. Je dois expérimenter toutes les abysses de la vie : c'est pour cela que je me suis engagé comme volontaire. »[1022]

Les avant-gardistes comme Beckmann[1023], Duchamp-Villon, Léger[1024], Meidner[1025] ou Schmidt-Rottluff éprouvent tous, en 1914, la même fascination, le même enthousiasme pour la guerre, pour ce qu'elle propose d'initiatique et d'inédit en terme de représentation. Expressionnistes allemands, futuristes italiens, vorticistes anglais et cubistes français espèrent beaucoup de cette expérience au feu. Pour Fernand Léger, Verdun devient même une véritable académie du cubisme :

> « J'adore Verdun. Il y a dans Verdun des sujets tout à fait inattendus, et bien faits pour réjouir mon âme de cubiste. Par exemple, tu découvres un arbre avec une chaise perchée dessus. Les gens dit sensé te traiteront de fou si tu leur présentes un tableau composé de cette façon. Pourtant, il n'y a qu'à copier. Voilà pourquoi je m'y plais tant. »[1026]

Les artistes plus académiques voient également, avec l'éclatement de la guerre, un moyen de développer leurs sens, leurs perceptions, d'autant qu'ils sont parfois encouragés dans cette voie par le monde de l'arrière. Jeune recrue de l'école nationale des Beaux-arts, Adrien Ouvrier[1027] suit ses cours de dessin sur le front, comme le paysan mobilisé gère son exploitation à distance. Son maître, Frédéric-Auguste Laguillermie, ne cesse de l'encourager, de lui envoyer de nouveaux coloris ou des mandats-cartes de cinq francs pour qu'il puisse s'approvisionner : « dessinez, dessinez tant que vous pourrez » lui écrit-il à de nombreuses reprises.

Egalement bien représentés, certains artistes n'ont pas perçu l'entrée en guerre comme une opportunité artistique. Leur patriotisme et l'envie d'en découdre relèguent au second plan leur créativité. Dans l'abondante correspondance qu'il destine à sa mère, le peintre prodige Eugène-Emmanuel Lemercier écrit, le 26 août 1914, quelques heures avant son départ pour les Eparges :

[1021] Philippe Doyen, *Le silence des peintres : les artistes face à la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 1996. Annette Becker, *Les artistes* in *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918* (sous la direction de Jean-Jacques Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau), Paris, Bayard, 2004.
[1022] Bertrand Lorquin, Annette Vogel, Hans Wilderotter, *Allemagne, les années noires*, Paris, Gallimard, 2007.
[1023] Fasciné, comme de nombreux artistes et intellectuels allemands, par le thème de l'apocalypse – perçue comme la seule voie permettant de revivifier le corps social et l'âme de tout un peuple perçu comme perverti par le productivisme de la bourgeoisie – Beckmann est l'auteur, dès 1909, d'un tableau intitulé « L'effondrement de Messine ».
[1024] Fernand Léger participe à la première exposition du mouvement cubiste en 1911, avant de s'en détacher pour inventer une représentation qui recompose les objets sous la forme de cylindres et de tubes sur un fond uni.
[1025] Tout autant fasciné que Beckmann par l'apocalypse, Meidner peint, entre 1912 et 1913, des toiles intitulées « Apokalyptische Landschaft ».
[1026] Fernand Léger, *Une correspondance de guerre*, Paris, Cahier du Musée nationale d'Art moderne, 1990, lettre à Poughon.
[1027] Adrien Ouvrier, *Carnets et croquis de guerre 1914-1918*, Paris, Somogy éditions d'art, 2007.

« La seule assurance que je puisse te donner, concerne mon état moral et physique qui est excellent. La vraie mort serait de vivre dans un pays vaincu, surtout pour moi, dont l'art serait anéanti. »[1028]

Et pendant que le jeune membre du prestigieux Salon des Artistes Français gagne la Meuse dans un wagon à bestiaux, le talentueux et virulent caricaturiste de *L'Assiette au beurre*, le célèbre peintre, graveur et illustrateur Jean Veber enrage dans son appartement parisien.[1029] Si son âge – 50 ans – et ses relations peuvent à coup sûr lui permettre de rejoindre les rangs des affichistes propagandistes de l'arrière, il s'engage sans hésitation et ronge son frein dans l'attente de sa mobilisation dans une unité combattante. Il en est de même pour le peintre Valdo Barbey. Cet artiste d'origine Suisse – naturalisé français en 1909 – à renommée internationale, ancien élève des Beaux-arts, ami d'André Dunoyer de Segonzac et d'André Villeboeuf entre autres, est mobilisé au 109e Régiment d'Infanterie au dépôt de Chaumont où il attend impatiemment sa montée au front :

« Cette vie de rond-de-cuir me dégoûte. À une existence pareille, je préfèrerais les risques et les fatigues de la guerre, mais le commencement de la sagesse et du courage au régiment, c'est l'acceptation et l'exécution des fonctions qui vous sont imposées. J'attendrai donc impatiemment mon tour. »[1030]

Plus insolite enfin, est le cas de l'ouvrier d'art parisien Marcel S. Laurent, qui ne rejoint pas la place forte de Toul (168e Régiment d'Infanterie) par goût de l'expérience ou patriotisme. Réformé en 1906 suite à une mauvaise chute, lui qui s'était senti coupable de ne pouvoir accompagner son ami d'enfance, le sculpteur Henri Lefranc, au service militaire, avait fait le serment de le rejoindre au front en cas de guerre, quoiqu'il arrive… Une promesse tenue en 1914, puisque les deux hommes se retrouvent parmi l'effectif de la garnison du fort d'Ecrouves au mois d'août.

Pour tous ces artistes, fascinés, curieux ou tendus vers l'action, les désillusions de l'épreuve du feu, de la violence de guerre et de sa durée, sont rudes. Débarrassés de leurs illusions héroïques, certains se murent dans un refus de représentation de la guerre là où d'autres produisent des œuvres plus réalistes. Cette évolution est particulièrement visible dans les carnets illustrés qu'André Mare tint sans défaillance de 1914 à 1918.[1031] À ses aquarelles au cubisme de plus en plus clair et maîtrisé, plus froides en apparence, au fur et à mesure que l'on s'éloigne des portraits expressifs et colorés des premières pages – sur lesquels s'ajoute la mention « tué » au fil de la guerre – se heurtent la dureté de la vie au front, à travers la rudesse d'un profil de soldat, le malaise d'un portrait sans yeux, le découragement d'un cavalier… Assurément, la Grande Guerre laisse des traces dans les œuvres et les corps. Eugène-Emmanuel Lemercier perd la vie sur la crête des Eparges en 1915. Grièvement blessés, Valdo Barbey et Marcel S. Laurent quittent le front sur un brancard respectivement en décembre 1914

[1028] Eugène-Emmanuel Lemercier, *Lettres d'un soldat, août 1914-avril 1915*, Paris, Bernard Giovanangeli Editeur, 2005, p. 27.
[1029] Jean Veber, *J'y étais ! Un peintre dans la Grande Guerre*, Triel-sur-Seine, Editions Italiques, 2005, p. 21 à 35.
[1030] Valdo Louis Barbey, *Soixante jours de guerre en 1914*, Paris, Bernard Giovanangeli Editeur, 2004, p. 23.
[1031] Laurence Graffin, *Carnets de guerre, 1914-1918 : André Mare*, Paris, Editions Herscher, 1996.

et avril 1915 et finissent la guerre sur un lit d'hôpital. André Mare semble parvenir indemne jusqu'à l'Armistice de 1918, mais l'inhalation de gaz a provoqué des dégâts irréversibles sur ses poumons et il décède de la tuberculose en 1932.

Les murs des fortifications contemporaines examinées ne portent pas la trace d'œuvres d'artistes d'avant-garde, à l'exception peut-être d'un portrait féminin esquissé en 1914 par un expressionniste allemand mobilisé dans la garnison de la *Feste* Obergentringen. Mis à part ce visage de femme à la cigarette comme taillé au couteau[1032], les peintures observées dans les forts du système Séré de Rivières ou les *Festen* allemandes sont au contraire très académiques, ou proviennent directement du style de l'art populaire. Cela peut tenir à plusieurs choses. Outre que tous les artistes mobilisés ne goûtent pas aux perspectives des avant-gardes, certains peintres affectés dans les garnisons restent confinés, du fait de leur âge notamment, au service de forteresse, loin de la réalité des premières lignes, ce qui est sans doute le cas des deux peintres allemands de la 4e compagnie du Bataillon Territorial d'Oppeln, Fritz Quose et Ernst Koch, officiant dans les *Festen* Luitpold et Wagner, au sud de Metz. Pour ceux qui savent par contre, ceux qui ont vu les ravages de la guerre industrielle, comme l'adjudant Willi Reue – qui a fait la bataille des frontières au Grand Couronné et alterne depuis 1915 entre les positions d'artillerie du Froidmont et les chambrées feutrées de la *Feste* Luitpold – la production artistique sous l'uniforme se détache en deux parties bien distinctes, soit les œuvres personnelles sur papier lorgnant vers l'expressionnisme et les œuvres murales du front arrière soumises à la pression de la hiérarchie et à l'envie de ses camarades, pour la plupart béotiens des subtilités de l'art moderne et plus enclins à se changer les idées qu'à se replonger dans leurs angoisses profondes. Et d'ailleurs, comme Adrien Ouvrier, certains artistes mobilisés dans les forts se servent davantage des parois de béton pour parfaire leur maîtrise picturale sur un support inédit, que pour exprimer leurs états d'âme artistiques et psychologiques. Face à face à la déclaration de guerre, Willi Reue et Marcel S. Laurent sont deux sculpteurs réputés. Diplômé de l'Ecole des Beaux-arts de Metz, 1er prix du concours organisé par la commission des Arts et Métiers en 1908, à Sarrebourg, alors qu'il n'a que 15 ans, l'Allemand a travaillé sur les gargouilles de la gare de Metz et les frises sculptées des colonnes de la nef de la cathédrale ; le Français, originaire de Nancy et formé à l'Ecole supérieure des arts décoratifs, officie comme ouvrier d'art à Paris. Or, sans être las du relief, les deux sculpteurs sont attirés par la peinture. Marcel S. Laurent, qui prend depuis peu des cours de peinture, est déjà l'auteur « d'une grande toile avec des personnages et animaux, chevaux, chiens, et cerfs miraculeux »[1033] et, encouragé par son capitaine, aiguise son coup de crayon dans les chambrées du fort d'Ecrouves, en représentant des silhouettes de cerfs et de chevaux au galop dont il fera sa spécialité après la guerre. Plus tard, en 1916 et alors qu'il est en convalescence suite à de graves blessures contractées au Bois-le-Prêtre, son ancien camarade de régiment Jacques Dieterlen vient le trouver pour lui proposer

[1032] Qui évoque un peu un portrait à la Otto Dix, notamment comme il put en faire de la journaliste Sylvia Von Arden dans les années 1920.
[1033] Archives départementales de la Meurthe-et-Moselle, cote 1 J 227. Marcel S. Laurent, *Tonnerre des hommes*, récit dactylographié par une secrétaire commerciale en 1950, p. 13. Cette toile a été vendue à un mécène américain en 1914.

d'illustrer son ouvrage consacré aux combats livrés par le 16-8 entre octobre 1914 et avril 1915.[1034] Willi Reue n'est par contre pas encore passé du maillet au pinceau à l'été 1914, et si l'on se réfère à l'ensemble de sa production picturale, ses médaillons bucoliques et sa frise végétale exécutés dans la *Feste* Luitpold constituent sans doute la genèse de sa carrière de peintre, déjà fortement influencée par l'impressionnisme de Cézanne.

Vingt ans plus tard, le contexte est bien différent lors de la mobilisation des troupes de forteresse. Si les artistes-peintres mobilisés comme leurs contemporains croient à un conflit de courte durée, ils ne se font plus d'illusions sur le visage de la guerre « moderne » et l'enthousiasme a laissé la place à la résolution ou la résignation. Dans la ligne Maginot comme dans les fortifications de la Première Guerre mondiale, aucune peinture d'avant-garde n'orne les murs des casernes souterraines ou des blocs de combat. Les décors sont une fois encore très classiques, parfois académiques et souvent inspirés de l'art populaire. Tout au plus trouve-t-on quelques frises *art déco* dans quelques couloirs et dans le foyer du soldat de l'ouvrage de Fermont ou le Poste de Commandement du Galgenberg. Seul l'artiste-peintre parisien Robert Humblot, dont l'inspiration artistique est partagée entre les peintres de la réalité du XVIIe siècle et l'expressionnisme – qui lui a permis de retranscrire ses visions d'horreur de la guerre d'Espagne là où Pablo Picasso a choisi le cubisme – laisse transparaître ses influences au fond du Petit Ouvrage du Village de Coume, allant jusqu'à composer un diptyque troublant sur le thème du « triomphe de la mort et de la médecine » dans l'infirmerie de ce P.O.. Tous les autres ont composé des œuvres murales toujours abordables pour le plus grand nombre, sur le plan des thématiques et des esthétiques, conformément aux demandes de leurs camarades ou officiers, mais aussi semble-t-il, parce que leur parcours artistique dans le civil ne les avait pas conduit sur des chemins plus expérimentaux.

Au terme de nos investigations, nous pouvons conclure que les troupes de forteresse comptèrent dans leurs rangs des artistes de grand talent. Robert Humblot bien-sûr, formé dans les académies libres de La Grande Chaumière et de Calarossi, puis aux Beaux-arts comme étudiant libre, notamment dans l'atelier de Lucien Simon et créateur enfin, en 1935, du groupe *Forces Nouvelles*, rejetant le cubisme, le fauvisme et l'Abstraction, au profit des *peintres de la réalité*. Egalement passé par La Grande Chaumière, l'illustrateur Romain Simon, qui n'est encore que décorateur occasionnel pour le théâtre et l'opéra, et est l'auteur, en 1939, des reproductions des personnages de Walt Disney – Blanche-neige et les sept nains – dans le foyer du soldat du Simserhof, va devenir après 1945, l'excellent dessinateur animalier bien connu de toute la génération des collections du Père Castor. D'autres disposent déjà d'une solide notoriété lorsque l'entrée en guerre vient contrarier leurs projets. Jeune fondateur d'une maison d'édition d'art près de Tourcoing, le maître graveur et peintre Daniel Derveaux est titulaire du prix Catenacci de l'académie française et du prix Wicar remis par la Société des Sciences de Lille en 1936. Particulièrement sollicité lors de sa conscription tout d'abord, puis de sa mobilisation dans le S.F. de Boulay, il commença, à la demande du lieutenant-colonel Miserey, la réalisation du livre d'or

[1034] Jacques Dieterlen, *Les Loups du Bois-le-Prêtre*, Paris, Hachette, 1917.

de l'ouvrage du Hackenberg qu'il traita à la façon d'un manuscrit médiéval – bénéficiant de largesses de sa hiérarchie pour consulter les archives municipales de Metz et de l'évêché – l'historique du site mérovingien[1035] enluminé et rédigé en gothique sur vélin d'Arches et relié. Durant la Drôle de Guerre, il réalisa des dizaines de caricatures pour les journaux du front et est bien entendu le créateur de la peinture burlesque ornant la popote des officiers de l'ouvrage du Bois de Bousse. Né la même année que Derveaux et également originaire du nord, le sergent rengagé Raymond Daoust perfectionne quant à lui « ses » arts dans le Secteur Fortifié de Thionville. Artiste touche-à-tout, il obtient le premier prix de violoncelle du Conservatoire de Valenciennes en 1935, et un prix d'Honneur de poésie aux Jeux Floraux du Languedoc en 1938 pour « la mélodie des ruines ». Incorporé au 168e Régiment d'Infanterie de Forteresse, dont il illustre et rédige la chanson-marche tout en intégrant la clique, puis au 167e, il écrit encore des opéras et spectacles qu'il joue dans les jardins du château de Manom avec la complicité de la comtesse de Berthier, exécute des peintures murales dans la caserne Jeanne d'Arc, le camp d'Elzange et le foyer de l'ouvrage de Métrich. Premiers prix encore pour un autre « chtimis », Joseph Colomar, lauréat avant-guerre du concours de croquis au crayon Conte, du concours des Artises Lillois pour « La cour des élites », du prix Rosati de Flandre pour « La tour à diable à Orchies » et encore du prix du tableau anti-tuberculeux avec un portrait du professeur Calmette (10 000 morceaux de 120 timbres anti-tuberculeux). Brigadier au 151e Régiment d'Artillerie de Position au service de la tourelle de 75 de l'ouvrage du Kobenbusch, il réalise de nombreux portraits au crayon, une fenêtre en trompe-l'œil dans la chambre de son commandant de bloc et une succession de tableaux encadrés de dorures peintes dans la chambre de son mécène direct, le capitaine Bonnet. Beaucoup plus discret puisque ne distillant ses œuvres qu'auprès de ses proches, l'auteur d'une série de toiles évoquant le péché originel[1036] dans le mess des officiers de l'ouvrage d'Anzeling, le lieutenant André Haffner, est pour sa part titulaire d'un deuxième Grand prix de Rome pour une gravure sur cuivre. Quelques fameux décorateurs s'illustrèrent également au fond *du trou*. Retenons le restaurateur d'hôtels particulier Louis Brunel, qui a laissé un triptyque dans une chambrée de l'ouvrage de Molvange, le peintre alsacien Camille Wagner, diplômé de l'école des Arts décoratifs, auteur d'une série biblique dans un vieux fort de la ceinture de Strasbourg, le spécialiste de faux bois Raymond Charpentier, déjà cité précédemment, et surtout l'artiste de racines sparnaciennes mais longovicien d'adoption André Pithois, travaillant aussi bien la peinture murale, les toiles que l'illustration de cartes postales et qui a laissé les traces d'une activité extraordinairement prolifique dans les catacombes du grand Bréhain. Notons pour terminer que si l'immense Albert Dubout ne fut pas mobilisé sur la ligne Maginot, mais au 6e Groupe Autonome d'Artillerie[1037], son œuvre fut

[1035] Un cimetière mérovingien est situé à proximité des observatoires d'artillerie de l'ouvrage du Hackenberg.
[1036] De ces toiles ne nous sont connus que les aquarelles et crayonnés du colonel Kasper. Commandant le génie de l'Anzeling en 1939-1940, Kasper est l'auteur d'un rapport fondamental sur l'univers mental des troupes de forteresse et la technologie de la ligne Maginot, rapport qu'il a rehaussé en captivité et après-guerre, de nombreux dessins personnels (Cf. chapitre 2).
[1037] Unité dans laquelle servit également l'affichiste des Chemins de Fer du Nord Georges Forgeron. Affecté aux abords de l'ouvrage de Latiremont en 1939, cet observateur y réalisa de nombreux décors sur toile en compagnie de son ami, le télégraphiste Roger Léost.

soigneusement copiée à l'ouvrage du Schoenenbourg, en particulier dans le puits d'escalier du bloc 2, et inspira de nombreux soldats créatifs comme Victor Pottecher au Bambesch.

Il n'existe pas de soldat créatif type. Comme leurs réalisations, ils sont tous très différents. Simples graffiteurs attachés au matériel qu'ils servent ou refusant de disparaître dans la masse et la guerre, autodidactes occasionnels ou chevronnés, artistes diplômés et réputés, la quarantaine de profils retrouvés nous donnent une vision assez précise des hommes placés à l'autre bout des crayons et pinceaux de toutes natures.

Toutes les armes sont par ailleurs concernées. Si nous ne sommes parvenu à découvrir que trop peu de peintres mobilisés dans le système Séré de Rivières et la Moselstellung pour tirer de réelles conclusions, le grand nombre d'auteurs retrouvés pour la ligne Maginot l'atteste, puisque l'on y compte 17 fantassins, 13 artilleurs, 9 sapeurs et 1 médecin, ce qui coïncide d'ailleurs tout à fait aux proportions des trois armes et du corps médical dans la fortification française de 1939-1940.

Il en est de même pour les grades ou les fonctions. René Heffner est sapeur télégraphiste au bloc 7 de l'ouvrage de Fermont lorsqu'il exécute ses caricatures ; Hubert le Vey donne quelques coups de pinceau à sa « jeune femme à la rose » entre deux simulations de tir sur la pièce de 75 de casemate qu'il sert comme canonnier ; quand ils ne se perdent dans les paysages d'Afrique qu'ils représentent dans leurs cellules souterraines, le maréchal des Logis Henri Bouillot observe la vallée de la Moselle de sa cloche cuirassée perchée sur le fort de Guentrange, tandis que l'adjudant-chef électromécanicien François Privat s'occupe de la bonne marche de sa salle des machines, etc. Les officiers sont également bien représentés puisque sur quarante-trois soldats créatifs retrouvés, sept lieutenants et sous-lieutenants se distinguent par leurs dessins et peintures. Quelques-uns d'entre eux, comme le lieutenant médecin Teulade ou le lieutenant Haffner créent pour ainsi dire exclusivement pour leurs homologues ou supérieurs directs – ornements de popotes et de mess – alors que d'autres mettent leur talent au service de leur fonction, comme les commandants respectifs de l'infanterie du Petit Ouvrage de Thonnelle (S.F. Montmédy) et du Service de Renseignement d'Artillerie du Mont des Welches (S.F. Boulay), les lieutenants Stabler et Colmet-Daage, qui travaillent sur un grand nombre de dessins humoristiques qu'ils distribuent dans les galeries et foyers. Par contre, si le lieutenant Gendre peint sa propre caricature au Bois de Bousse – d'après l'œuvre de Daniel Derveaux – les cadres de la ligne Maginot se font représenter plus qu'ils ne représentent. C'est qu'à vrai dire, les officiers endossent généralement un autre rôle, déterminant puisqu'ils permettent aux artistes de s'exprimer, de disposer parfois de l'appoint logistique nécessaire à la mise en forme de leur imagination.

La place des commanditaires

Durant la période qui nous intéresse – 1871-1945 – les états-majors généraux du temps de paix et G.Q.G. du temps de guerre ne sont jamais allés radicalement à l'encontre des différentes

manifestations de la création militaire et combattante. Certes, dans le cas de l'artisanat de tranchée, quelques arrêts furent promulgués chez les français – le général Joffre dès 1915 – et surtout chez les Allemands, concernant la récupération dangereuse de débris du champ de bataille, davantage pour des raisons matérielles que par volonté de castration artistique. Bien sûr, les productions des soldats furent contrôlées, parfois censurées, chaque fois que cela fut possible et les exemples dans les feuilles bleu horizon et 1914-1918 ou kaki de 1939-1940 sont légions. Mais les élites françaises et allemandes ont conscience des bienfaits de l'acte créatif sur le moral des hommes et la cohésion des unités du front. Au cours de la Grande Guerre comme de la Drôle de Guerre, hommes politiques et généraux acceptent de parrainer les journaux du front et organisent des ventes aux enchères publiques destinées à valoriser encore ces publications. Pour exemple, lors d'une vente à l'encan organisée au théâtre de la Madeleine en avril 1940, la collection complète des canards du front part pour 42 800 francs !

La peinture et le dessin sont également fortement encouragés. Il faut tout d'abord dire qu'en 1914-1918, de nombreux artistes mobilisés disposent rapidement d'un statut particulier du fait de leurs expérimentations dans le camouflage, d'autant que le commandement a encore besoin d'eux pour représenter la guerre auprès d'un public qui reste très réceptif à l'illustration picturale ou crayonnée, malgré la bonne implantation de la photographie. Avec la généralisation du camouflage, réalisé en usine et rehaussé sur le terrain, et le développement de la photographie et surtout du cinéma durant l'Entre-deux-guerres, ces deux faits prirent une ampleur nettement moins importante en 1939, même si les soldats créatifs de tous ordres continuèrent de bénéficier d'une belle marge de manœuvre.

Devant l'ampleur de la production iconographique circulant au front et du front vers l'arrière, l'idée d'un « Salon des armées » fait son chemin dans les G.Q.G. français et allemands à partir de 1916. En France, le très officiel Bulletin des Armées de la République[1038] lance le projet dans son numéro 199 du 21 juin 1916[1039], d'abord sous l'aspect d'un concours, puis d'un « Salon du Poilu » et enfin d'un « Salon des Armées » dans les numéros suivants. Tout au long de l'année 1916, le Bulletin encourage les envois, distribue des fiches à remplir à destination des potentiels exposants, émet un règlement. Une section du G.Q.G. suit l'affaire de très près et transmet, par l'intermédiaire de sa section « presse », une note aux Armées en date du 6 octobre 1916, qui atteste du déploiement logistique et de l'intérêt porté aux soldats créatifs[1040] :

> « Une exposition d'ensemble des œuvres exécutées aux Armées aura lieu à Paris, salle du Jeu de Paume (jardin des Tuileries), durant les mois de décembre 1916, janvier et février 1917, sous la dénomination d'Exposition de l'Art sur le front ». Elle réunira toutes les productions ayant été exécutées sur le front par les officiers et les soldats, dans le domaine de la peinture, de la sculpture, de l'art décoratif, etc.

[1038] En théorie réparti à raison d'un exemplaire par officier et d'un exemplaire pour dix hommes.
[1039] Nous avons consulté la collection complète des Bulletins des Armées de la République aux archives départementales de la Meurthe-et-Moselle, à Nancy : cote 8 R 182-183.
[1040] Entre juin 1916 et février 1917, le Bulletin des Armées de la République communique à 26 reprises sur l'événement, sans compter les multiples manchettes.

Les œuvres et objets susceptibles de figurer à l'Exposition devront être groupés dans chacune des Armées, le 1er novembre 1916, en un lieu que les Armées feront connaître par une note adressée au G.Q.G. (section de la Presse). Un jury composé de membres désignés par Monsieur le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-arts et le G.Q.G. se rendra dans les armées pour y faire un choix des objets à envoyer à Paris.

Les entrées de l'Exposition de l'Art sur le front seront payantes et le montant affecté aux bénéfices d'une œuvre de guerre. Un bureau de vente sera installé dans la salle du Jeu de Paume, mais les œuvres vendues ne seront remises aux acheteurs qu'une fois l'Exposition terminées et pourront être au besoin retenues, s'il est décidé de faire une exposition à l'étranger. »[1041]

On imagine naturellement que le jury fut tenu de mettre à l'écart toutes les œuvres jugées subversives ou démoralisantes pour les spectateurs de l'arrière… En puisant à la source de la culture du front les représentations que l'avant fait de lui-même, le G.Q.G. conclue ce que l'on appellerait aujourd'hui une belle opération de communication sous forme de propagande déguisée. La manifestation fonctionne d'ailleurs au-delà de toute espérance. Quelque 6000 œuvres de plus de 800 soldats[1042] sont retenues et le vernissage a lieu le 22 décembre 1916, en présence du tout-Paris et à grand renfort médiatique. Ayant rencontré un beau succès à en juger par les nombreuses ventes, l'exposition se clôt le 25 février 1917, peu après la visite du Président de la République Raymond Poincaré.

En marge de ce salon, d'autres concours plus informels tentent de stimuler la créativité des combattants, comme cet appel de l'Union Vélocipédique de France, agissant comme fédération de préparation au cyclisme militaire, proposant de récompenser le poilu qui saura lui proposer le plus beau modèle de médaille commémorative destinée à tous les combattants cités à l'ordre du jour au titre de cycliste.[1043] Les Allemands suivent le modèle français et des expositions itinérantes sillonnent les grandes villes du Reich, de Berlin à Metz, pour présenter les toiles produites par les artistes-peintres mobilisés sur le front.

Le concept est repris pour ainsi dire à l'identique en 1939 et dès le mois de février 1940, le téléphoniste Paul Harmand se remet au dessin et exécute quelques fusains et portraits à l'encre de Chine, qu'il expédie depuis la casemate de Moiry à destination de l'Exposition d'œuvres d'art aux Armées (Paris), organisée au profit des foyers militaires.[1044] En face, pour un régime autant attaché à l'image que le IIIe Reich, rien de plus naturel que les artistes mobilisés triés pour leur conformité avec les canons de la culture nazie[1045] soient amenés à présenter publiquement leurs œuvres dès la Campagne de France et pour toute la durée de la guerre. Plusieurs catalogues des œuvres disponibles

[1041] A.D.M.M., cote 8 R 182-183, *G.Q.G., section de la Presse, note n°4422* du 6 octobre 1916.
[1042] Dont les noms apparaissent en intégralité dans le n°227 du 3 janvier 1917. A.D.M.M., cote 8 R 182-183.
[1043] A.D.M.M., cote 8 R 182-183. B.A.R. n°195 du 24 juin 1916.
[1044] Gérard Giuliano, *Les soldats du béton, la ligne Maginot dans les Ardennes et en Meuse, 1939-1940*, Charleville-Mézières, Terres ardennaises, 1986, p. 24.
[1045] Ce que n'était pas Willi Reue. S'il ne fut pas mobilisé en 1939, sa sensibilité spartakiste lui valut la mise à sac de sa demeure et la destruction de 200 de ses toiles. Il n'eut d'autre choix que de se réfugier dans un couvent de Metz, sous la protection de sa sœur. Il reçu, le 20 septembre 1946, la médaille de la Libération de Metz. L'autre artiste de la *Feste* Luitpold, Fritz Quose est décédé avant la Seconde Guerre mondiale, mais toutes ses archives personnelles furent détruites ainsi que la demeure où vivait encore son épouse en 1945.

furent même édités, à l'instar de celui de « l'Exposition des artistes en uniforme, peintures, gravures, sculptures » – Kunstausstellung im Gau Westmark : Künstler im Feldgrauen Rock, Malerei, Graphik, Plastik – regroupant une sélection d'œuvres de guerre réalisées entre 1940 et 1942.[1046]

Au niveau des Armées, corps d'armée, divisions et régiments, les officiers supérieurs peuvent également encourager l'expression des talents de leurs hommes. Ce fut le cas du général Mangin, qui appréciait régulièrement la compagnie des virtuoses mobilisés comme Lucien Durosoir ou Maurice Maréchal[1047] dans ses P.C. de Verdun, ou du général Réquin, commandant la IVe Armée placée au centre de la ligne Maginot, très sensible à l'art et dont l'un des secrétaires exécuta de vastes peintures murales en l'honneur de la Sainte Vierge, dans les corridors de son P.C. du couvent des Sœurs du Cœur de Marie. Si le mécénat de certains officiers de haut rang ne fut jamais reproché aux généraux et colonels de la Grande Guerre, il fut parfois retourné contre les « vaincus » de 1940 par certains observateurs de la Drôle de Guerre qui témoignèrent sous l'Occupation – qu'ils soient à la solde de l'Occupant ou écœurés par l'ampleur de la défaite – ajoutant à la liste des supposés errements ayant causé la défaite d'une « société décadente et faible », le fait que les chefs de guerre se seraient a priori plus préoccupés de leurs artistes mobilisés que de la préparation de leurs hommes. Et le journaliste Jacques-Henri Lefebvre de rapporter dans son ouvrage d'auto-flagellation paru en 1942[1048], l'histoire d'un général de division plus intéressé par l'aménagement d'une « salle de ping-pong avec salle d'estaminet et fresques murales » que par les « histoires d'obus » de son chef du troisième bureau… Certains historiens particulièrement lus dans les années 1970-1980 ont par ailleurs repris à leur compte ce jugement d'une culture du front insipide et inappropriée de la Drôle de Guerre, comme indice parmi tant d'autres de la faiblesse morale des soldats de l'armée française...[1049] De vertu morale en 1914-1918 et 1939-1940, la création militaire et combattante devient délit anti-patriotique sous l'Occupation. Aussi, certains ont-ils pu être tentés jusqu'à un présent assez proche, par le stéréotype de l'artiste *planqué*, mais là encore, le schéma type ne prend pas. Certes, et c'est humain, le don artistique de certains soldats leur a permis d'éviter les corvées ou de se réfugier dans les P.C. pour y réaliser les documents cartographiques indispensables à la conduite des combats, mais pour combien d'autres, nous l'avons vu pour la Grande Guerre, qui périrent sous les balles ennemies ou manquèrent de laisser la vie ? En cela, 1939-1940 ne dément pas 1914-1918. Dans les intervalles de la ligne Maginot, le sergent-mitrailleur Christian Marceau exécute à la fois de remarquables décors dans les cantonnements du Secteur Fortifié de la Sarre tout en rapportant trois citations à l'ordre de la 41e division et de la IVe Armée en qualité de chef de corps-franc. L'heure de la captivité venue, quelques soldats créatifs des souterrains refusent encore de s'avouer vaincus et s'évadent au beau milieu de la Moselle réannexée. Pour ne citer que la plus spectaculaire, l'évasion de l'adjudant-chef François Privat, auteur

[1046] Un exemplaire est conservé aux archives municipales de Metz, cote 2 R 11 2740.
[1047] Pour en avoir un aperçu : Lucien Durosoir, Maurice Maréchal, *Deux musiciens dans la Grande Guerre*, Paris, Tallandier, 2005.
[1048] Jacques-Henri Lefebvre, *1939-1940, le suicide, notes d'un correspondant de guerre*, Paris, G. Durassié et compagnie, 1942, p. 24.
[1049] Sans y revenir ici, nous avons cité les écrits de l'historien Henri Amouroux dans notre chapitre 3.

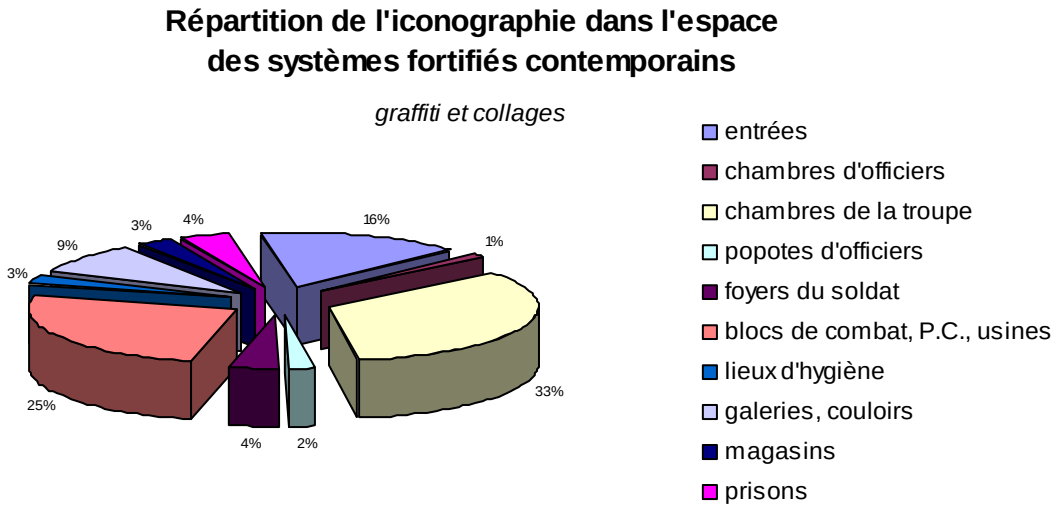
des peintures murales du Kerfent, maintenu à l'ouvrage à la tête d'une équipe d'entretien au service des Allemands, s'effectue par l'issue de secours du bloc 3 au cours de l'été 1940. Le sous-officier assomme une sentinelle, se paye le luxe de saboter tous les fils téléphoniques allemands et passe la ligne de démarcation quelques jours plus tard pour entrer dans la résistance à Avignon.[1050] Quant au général d'Armée Réquin, les positions qu'il fut chargé de renforcer et bien souvent de créer de toute pièce tout au long de la Drôle de Guerre, essuyèrent l'une des plus violentes attaques allemandes de la Campagne de France. Engagé à 3 contre 1 et presque sans artillerie face à la 1ère armée de von Witzleben, ses mille bouches à feu et ses stukas, ce qu'il reste des troupes du mécène du S.F. de la Sarre[1051] tiennent toujours leurs positions le soir du 14 juin, alors que Paris est déclarée ville ouverte : les hommes du général Hubert et du colonel Dagnan firent preuve d'une pugnacité encore trop méconnue aujourd'hui, dans un dispositif d'ensemble patiemment choisi et renforcé avec succès par l'équipe du général Réquin durant les longs mois de la Drôle de Guerre.

À l'échelle enfin de notre cadre d'étude, où la création est murale et ne peut être portée à une quelconque exposition ou au P.C. d'un général divisionnaire, les lieutenants et quelques commandants d'ouvrage d'un grade plus élevé, forment le corps d'officiers au contact direct des soldats créatifs. Néanmoins, l'exécution des graffiti et des collages, du moins ceux de petite taille et suffisamment distillés pour passer inaperçus dans la pénombre des souterrains – soit la majorité – passent complètement outre l'autorité des cadres et nous verrons jusqu'à quel niveau les graffiteurs subversifs en profiteront dans le chapitre suivant. De part sa liberté d'exécution, ses revendications – de sa personnalité dans le cas du graffiti autographique, de la *quille*, de la fin de la guerre – son esthétisme souvent très abrupt et précipité dans un cadre de vie à l'époque fraîchement peint et entretenu, le graffiti de forteresse est perçu par ses contemporains et en particulier les cadres, comme une transgression. Certains graffiteurs en jouent d'ailleurs autant que possible, comme ce conscrit incorporé à la garnison du fort d'Uxegney (Séré de Rivières, place d'Epinal) vers 1902, pressé de retrouver ses foyers et qui le fait savoir à plusieurs reprises sur les briques d'un couloir desservant les chambres des officiers. Si l'on veut bien nous accorder un anachronisme de circonstance, il ne paraît pas faux de prétendre que l'image du graffiti militaire dans la forteresse est proche de celui du graffiti urbain actuel aux yeux des autorités civiles. La chose est d'ailleurs entendue de fort longue date dans la culture militaire, le seul impératif pour le rédacteur d'un nom millésimé ou l'auteur d'un dessin naïf étant de ne pas se faire prendre pour éviter d'écoper d'une corvée ou d'une peine de prison pour dégradation du domaine militaire. Et c'est paradoxalement « au trou », que l'on retrouve notamment le plus grand nombre de graffiti dans le fort d'Arches (au sud d'Epinal), un accord tacite entre geôliers et punis permettant à ces derniers d'expulser leurs états d'âme contre tel sous-officier voir contre

[1050] Il obtient une citation en 1945 pour ses nombreux sabotages.
[1051] Soit le 20e corps d'armée, le général Réquin et le gros de ses effectifs ayant quitté le secteur le 28 mai pour colmater les brèches multiples.

l'ennemi (!), à la pointe du crayon dont ils n'ont pas été privés. La prison sert ici d'exutoire graphique contre les contraintes du monde extérieur.

Comme nous pouvons le voir sur le diagramme *ci-dessous*, reprenant la production des garnisons et équipages – et non des troupes de passage – le graffiti n'est pas ou peu une pratique d'officier, mais se développe considérablement entre les mains des sentinelles tuant le temps des longues gardes aux entrées des fortifications (16 %) ou des galeries (9 %), des hommes aux repos cherchant le sommeil dans les chambrées bondées (33 %) ou des soldats de veille dans un bloc de combat (25 %).

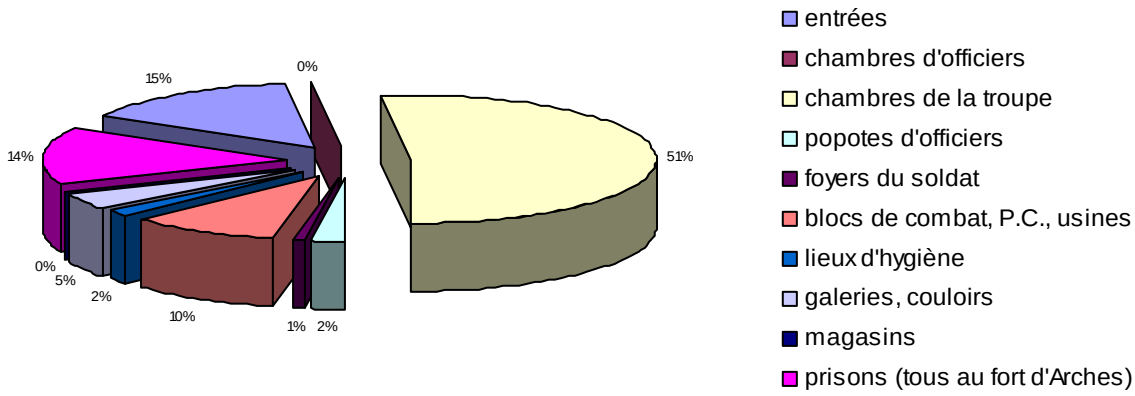


Le détail au cas par cas présenté page suivante nous en montre encore davantage. Des évidences tout d'abord, à savoir que dans les trois systèmes fortifiés, les dortoirs et les œuvres vives rassemblent de véritables nids à graffiti, la paroi jouxtant les paillasses d'une chambrée ou les interstices des tourelles, P.C. et salles des machines s'y prêtant généralement parfaitement. De même, la proportion plus conséquente de graffiti dans les galeries et couloirs de la ligne Maginot que dans ceux des deux autres fortifications n'est pas surprenante, les ramifications souterraines étant beaucoup plus importantes dans la première ; pas plus que l'absence de graffiti, souvent individuels, dans des lieux à connotation collective, comme les foyers. Le détail révèle cependant quelques surprises, ainsi l'expression libre des punis du fort d'Arches constitue une quasi exception ; partout ailleurs, à l'exception de l'ouvrage du Billig (S.F. Thionville) sur la ligne Maginot – et encore les graffiti ont été retrouvés sur la face extérieure des portes et sont donc le fait des gardiens – les cellules disciplinaires ont été retrouvées vierges, faute de prisonniers enfermés peut-être ? Nous sommes en tous cas loin des cartes postales d'humour militaire représentant des cachots de récalcitrants maculés d'inscriptions et de dessins en tous genres…[1052] Autre sujet d'étonnement, l'importance des graffiti dans les accès des forts Séré de Rivières et des *Festen* alors qu'ils disparaissent presque des entrées des ouvrages Maginot. Peut-être un début d'explication est-il à trouver dans le fait que l'appel de la clarté, qui joue

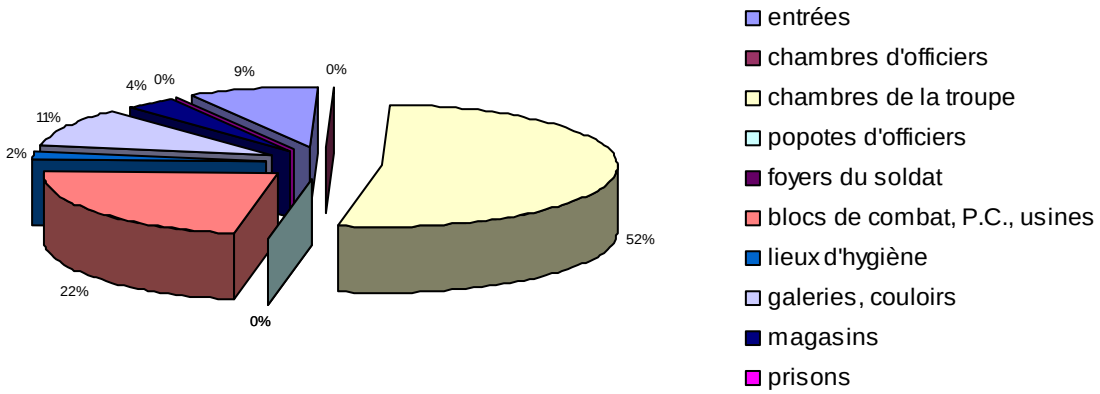
[1052] Nombre de ces cartes postales fantaisies ont été publiées par les éditions Noyer, de Paris. Les fortifications des Alpes regorgent, au contraire, de graffiti de prisonniers, surtout en Savoie et dans le Dauphiné. À Modane, les forts de l'Esseillon en sont un bon exemple.

fortement sur la concentration de nombreux graffiti aux points les mieux exposés à la lumière solaire dans les forts pas ou mal éclairés de la Grande Guerre, n'opère plus sur la ligne Maginot où les passages donnant sur l'extérieur sont infiniment moins nombreux. Concernant les graffiti d'officiers et conformément à ce qui a été dit plus haut, seule une poignée a été réalisée dans des chambres ou popotes d'officiers des ouvrages de la ligne Maginot, ou des groupes fortifiés ex-allemands réoccupés par les Français en 1939. Il semble au contraire qu'aucun cadre n'ait été tenté par les murs vierges des forts du système Séré de Rivières et des *Festen* de Thionville, Metz et Strasbourg à l'heure allemande.

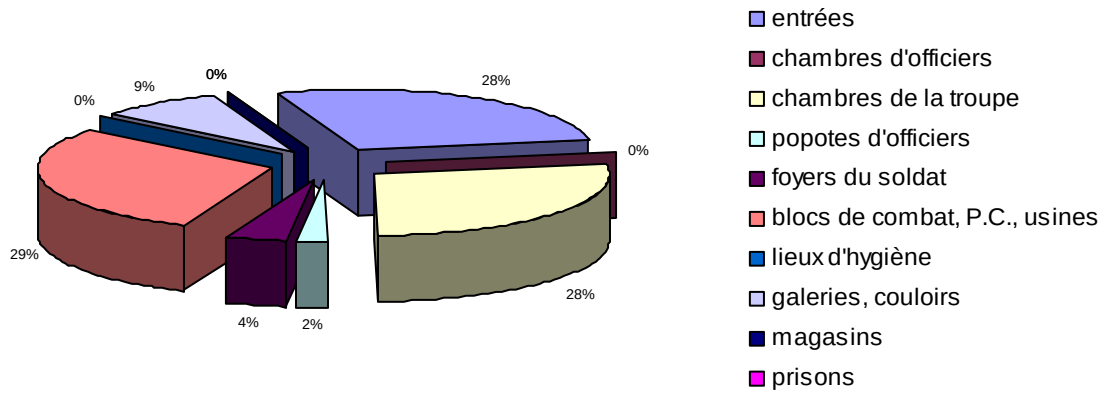
Répartition des graffiti dans l'espace des garnisons du système Séré de Rivières (1914-1918)



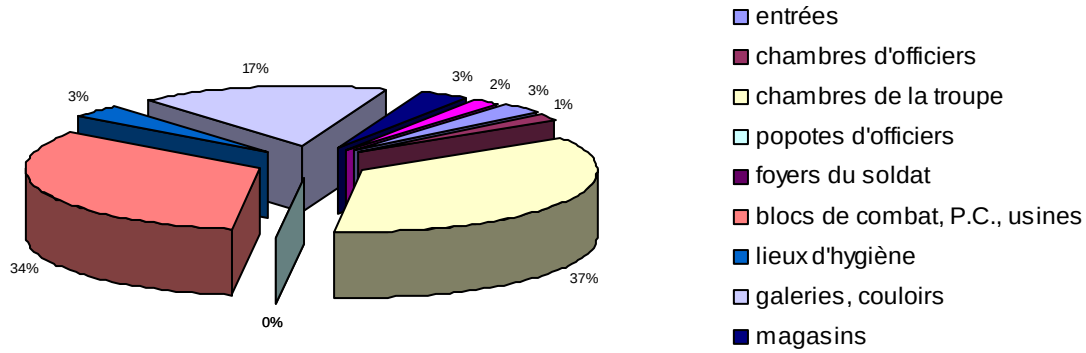
Répartition des graffiti dans l'espace des garnisons allemandes de la Moselstellung et des fortifications alsaciennes (1914-1918)



Répartition des graffiti dans l'espace des garnisons françaises des fortifications ex-allemandes (1939-1940)



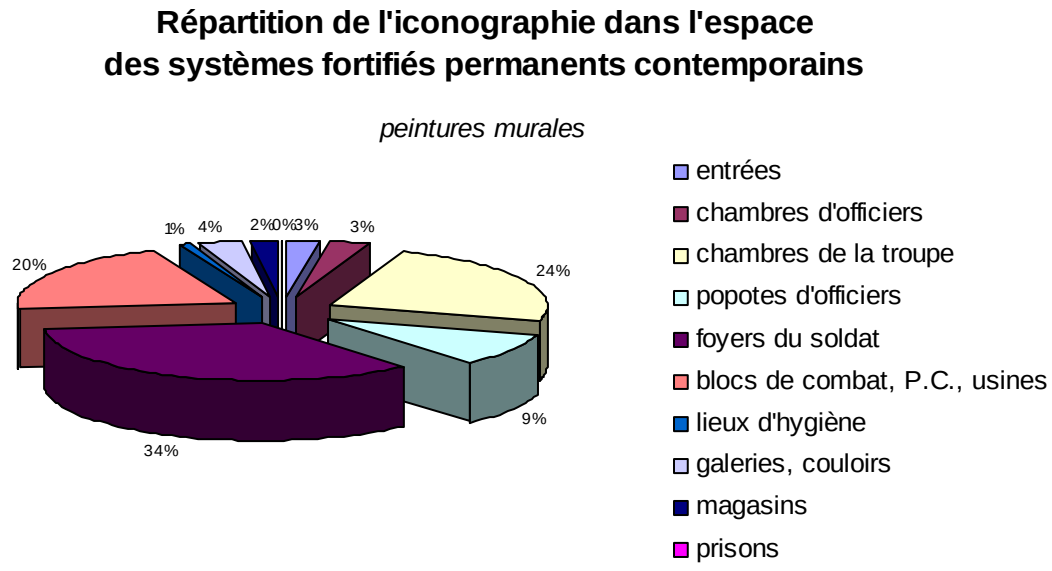
Répartition des graffiti dans l'espace des équipages d'ouvrage de la ligne Maginot (1935-1940)



Ainsi en est-il pour les garnisons et équipages, alors que la pratique du graffiti est beaucoup plus libre chez les troupes de passage, d'une part parce qu'elle constitue le mode d'expression le mieux adapté pour les effectifs nomades – une fois encore, un simple crayon, un caillou calcaire ou un morceau de charbon suffisent – et d'autre part parce que dans cette configuration, l'inscription ou le dessin libre sont moins perçus comme une dégradation par les officiers, les lieux n'étant qu'une étape parmi d'autres. La hiérarchie n'en reste pas moins présente, comme semble nous le montrer les caviardages opérés sur des graffiti de grandes dimensions réalisés par des soldats français cantonnés au fort de Gondreville en 1945. Représentant par endroits des soldats travestis et surtout un très osé soldat approchant son visage des parties génitales d'une femme nue de dos, ces dessins au charbon ont été consciencieusement grattés aux endroits les plus salaces, alors qu'une représentation voisine de fellation mettant cette fois l'homme en position de domination n'a pas été effleurée. Peut-être est-on en présence d'un cas de censure où un cadre de passage n'a pas apprécié les graffiti touchant atteinte à la virilité des combattants ?

Si le rapport des officiers au graffiti est donc complexe, il en va tout autrement pour les peintures murales. Du fait des moyens logistiques qu'elles demandent – échafaudages, pinceaux, peintures – de la place qu'elles recouvrent et du temps que les soldats créatifs doivent y investir, les compositions picturales ne peuvent se faire à l'insu de la hiérarchie. Il n'y a donc pas ici de jeu du chat et de la souris entre les auteurs de peintures murales et leurs chefs, tout se passe officiellement, et pour une large part, les officiers sont particulièrement tolérants vis-à-vis des peintres mobilisés voire très réceptifs à leur savoir-faire. Pour une large part seulement, car certains commandants d'ouvrage se démarquèrent par un rejet complet de toute démarche créatrice de leurs hommes sur les murs des souterrains, comme dans l'immense Hackenberg, où le chef d'escadron Ebrard, sous-officier de la Grande Guerre sorti du rang, applique une discipline ne souffrant aucun « laisser-aller ». À l'envie, le pacha du Hackenberg vadrouillait dans l'ouvrage à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit pour effectuer des contrôles inopinés[1053], son bâton de marche dans une main – d'où le surnom de commandant Toc-toc que lui donnèrent rapidement les hommes en rapport avec le bruit familier de sa canne, frappant le béton à chaque pas et indiquant son arrivée – et un carnet noir dans l'autre, où il consigne l'état de propreté des blocs et les évolutions des travaux. Le résultat d'une telle prise en main est sans appel : aucune peinture murale n'a été retrouvée malgré les huit kilomètres de galerie et les dix-neuf blocs que compte le Hackenberg, alors qu'un petit ouvrage situé dans le même secteur, comme le Bois de Bousse commandé par le paternaliste capitaine Pierre Wolff, regorge de peintures murales et d'inscriptions disséminées dans ses quatre blocs d'infanterie et les cinq cent mètres de galerie les reliant ! L'impact de la hiérarchie sur la branche picturale de l'iconographie pariétale de forteresse est déterminant.

En comparaison avec la répartition des graffiti dans l'espace des garnisons et équipages, celle des peintures murales offre des différences sensibles :



[1053] Témoignages recueillis auprès de onze vétérans de l'ouvrage du Hackenberg entre 1998 et 2001, Messieurs Laby, Tinet, Vernier, Durant, Pasquier, Lefebvre, Paris, Charme, Jumel, Portzer et Kolling.

Sans surprise, les lieux consacrés à l'hygiène corporelle (douches, W.C. : 1 %) ou les magasins (à munitions, aux vivres : 2 %) n'abondent pas plus de peintures que de graffiti. Par contre, les entrées et les galeries bien garnies en graffiti sont pauvres en peintures (7 % à peine à elles deux). Quelques insignes représentatifs des unités en place, peints sur ou à l'intérieur des accès principaux aux forts et ouvrages, justifient la présence de la catégorie « entrée » dans ce diagramme. Les blocs de combat (20 %) et les chambres de troupes (24 %) accueillent logiquement de nombreuses peintures, mais sont largement supplantés par les foyers du soldat qui concentrent le tiers des œuvres picturales, tandis que douze peintures sur cent ont été exécutées dans les popotes et chambres d'officiers, ce qui est tout à fait considérable au regard de l'infime superficie occupée par ces espaces privilégiés et montre bien le contact lié entre les lieutenants – principalement – et les soldats créatifs doués pour la peinture.

Sur la ligne Maginot, le rapport entre les officiers et les auteurs de peintures murales oscille sur une échelle de proximité allant de la bienveillance au mécénat. La bienveillance, c'est celle du capitaine Mansuy, qui commande le Petit Ouvrage du Village de Coume et laisse déambuler à sa guise le téléphoniste Robert Humblot. Pas davantage regardant sur la tenue de ses hommes pour peu qu'ils accomplissent leur besogne et soient rôdés aux tâches qui leur sont assignées, le commandant fait grâce du port de l'uniforme à l'artiste, qui s'afficha tout au long de la Drôle de Guerre en simple chemise à carreau. Sans restriction, Humblot put représenter les superstructures de l'ouvrage sur ses aquarelles de guerre et composer ses œuvres sur le mortier de l'ouvrage : il bénéficia d'une liberté de ton totale qui lui permit d'exécuter des œuvres plus profondes qu'à l'ordinaire, dans l'infirmerie de l'ouvrage. Et d'ailleurs l'artiste le rend bien à son chef. Dans le « triomphe de la médecine », où Robert Humblot représente deux médecins dont la victoire sur la mort est symbolisée par l'arrivée d'un cortège d'anges, débordant des diablotins ailés pour auréoler de couronnes de plumes les pourfendeurs improbables d'une mort qui s'éloigne vers l'horizon, l'un des démons bousculé par un séraphin arbore un violon et son archet. Longtemps restée mystérieuse, la présence de cet accessoire inutile est en fait un clin d'œil humoristique du sapeur de 1ère classe à son capitaine, violoniste amateur sortant de temps à autre l'instrument de sa cantine.[1054]

En d'autres lieux, les officiers ont laissé une latitude assez importante aux peintres mobilisés mais n'ont pas hésité à passer quelques « commandes », notamment d'ordre technique. Afin de renforcer la rapidité de tir des tourelles et casemates et de permettre aux servants de ne plus agir complètement en exécutants aveugles, plusieurs panoramas ont fleuri au voisinage des canons et des munitions. Le canonnier André Pithois est l'auteur d'un splendide panorama bucolique dans le bloc 5 de Bréhain, à la demande du lieutenant Graveel ; le sergent Marcel Simony a passé des heures dans l'exiguë tourelle du bloc 4 pour reproduire le champ de tir des mitrailleuses du sous-lieutenant Marescot du Thilleul ; le caporal-chef Yves Cauchy, véritablement passionné par la tourelle de mitrailleuses qu'il sert au bloc 3 du P.O. de Rohrbach propose (!) et obtient du lieutenant Demazi l'autorisation d'effectuer un

[1054] Témoignages croisés de sept anciens combattants du Petit Ouvrage du Village de Coume retrouvés entre 1997 et 1999.

panorama dans sa chambre de tir[1055], etc. D'autres œuvres, plus récréatives, sont également commandées au profit de l'équipage tout entier, comme à l'ouvrage de Soetrich, où le capitaine Suhas recrute les sapeurs Charpentier et Tinet pour la conception des décors d'une chapelle improvisée dans le magasin à munitions principal. Au Simserhof, le canonnier Romain Simon est également rapidement repéré pour ses talents de dessinateur et de peintre, notamment grâce aux aquarelles qu'il compose pour son plaisir ou transmet au « Journal du matin » à Paris. Rien de neuf pour l'artiste bohème qui a déjà connu des classes au 155e Régiment d'Artillerie de Position plutôt particulières :

> « Lors de mon incorporation à Bitche en 1936, mon titre de dessinateur décorateur m'a obligé à prendre très vite les pinceaux pour partir à l'assaut des murs, des dortoirs et réfectoires. C'est ainsi que chaque dortoir a été décoré de la représentation d'une province de France, sans oublier Paris. Ceci me prit plus de huit mois. Entre temps et à l'occasion du 14 juillet, j'avais fait une grande fresque dans le réfectoire de la citadelle représentant la prise de la Bastille d'après des documents d'époque, fresque fort bien accueillie. Ensuite entre les embrasures des fenêtres, les Maréchaux de France peint sur un papier d'emballage très fort. (…) Ceci explique que je n'ai pas fait de classe, tout mon temps, à la demande de mes officiers, se passant au travail d'artiste-peintre !!! Officiers qui sans fausse modestie, m'ont toujours encouragé et estimé. »[1056]

À la déclaration de guerre, Romain Simon retrouve Bitche et rejoint l'ouvrage du Simserhof, comme canonnier dans la casemate de 75 du bloc 6. D'emblée et pour chasser le cafard, sa hiérarchie lui commande la réalisation de décors « joyeux et légers » dans le foyer du soldat et le mess des sous-officiers[1057]. Le jeune décorateur de théâtre ambulant prend même quelques aises avec le colonel Aumoitte, commandant l'ouvrage, dont il sculpte une marionnette dans une quille de bois.[1058] Lorsque celui-ci est remplacé par le colonel Mauvin, les « commandes » ne faiblissent pas pour le canonnier Simon. À la fin de l'année 1939, on lui demande de peindre dans la galerie principale de l'ouvrage, le slogan publicitaire DUBO… DUBON… DUBONNET en caractères géants, afin de replonger les mobilisés parisiens dans le Métropolitain.[1059] Mais déjà, le canonnier est sollicité ailleurs :

> « Je n'ai pas continué longtemps, les officiers m'ont demandé de décorer entièrement une baraque en bois servant de théâtre aux armées située dans un petit village voisin du fort. Je partageais les repas avec les soldats et sous-officiers du bureau militaire, et j'avais pour moi tout seul, une petite chambre au village dont je me souviens encore. Pour cette décoration, j'ai repris mon procédé habituel, peignant

[1055] Témoignage écrit de Monsieur Yves Cauchy en date du 1er décembre 1999. Son panorama a malheureusement disparu aujourd'hui.
[1056] Fonds Simon, mémoires de Romain Simon aimablement communiquées par l'artiste lui-même.
[1057] Au dos d'un dessin qu'il envoie à sa mère en 1939, Romain Simon écrit ceci : « Ma chère maman, deux mots pour te dire que tout va bien. J'ai reçu les cahiers de dessin et les journaux. Je les reçois toujours régulièrement. Je ne sais pas encore quand je pourrai partir en permission. J'ai beaucoup de travail : je vais ensuite décorer le mess des sous-officiers après le foyer. Je t'embrasse de tout mon cœur. J'ai reçu les nains de Blanche-neige… » Les nains ont bien été reproduits dans le foyer du soldat de l'ouvrage, mais bizarrement, aucun ornement peint n'a été localisé dans le foyer des sous-officiers. Document transmis par Monsieur Romain Simon en date du 6 mars 2001.
[1058] Le colonel Aumoitte n'en prit pas ombrage et s'en amusa même aux dires de Romain Simon. La pratique est également attestée en d'autres points du « front », comme dans les intervalles du S.F. Crusnes où le canonnier Georges Forgeron sculpte de petites statuettes en ronde-bosse à l'attention de ses supérieurs, dont le capitaine Collard et le maréchal des logis Baldet.
[1059] Une autre référence à cette célèbre marque d'apéritif a été retrouvée dans l'abri du Stressling (S.F. Thionville) : DUBO, DUBON, DUBETON.

tout l'intérieur de ce bâtiment : personnages de la commedia dell'arte (Arlequin, Colombine, Polichinelle), masques de comédie et de tragédie, au-dessus de la scène. J'ai refait les décors représentés jusque-là par des toiles poussiéreuses devenues décors champêtres d'intérieur ! Mais les Allemands avançaient, les bombes ont commencé à tomber non loin du village. J'ai rejoint le Simserhof. »[1060]

Les artistes-peintres mobilisés reçurent parfois des commandes très personnelles de la part de leurs officiers, dans le cadre notamment d'ornements de popotes souterraines ou de chambrées. Entrent dans cette catégorie la fenêtre en trompe l'œil peinte par le brigadier Joseph Colomar dans la chambre du commandant du bloc 5 de l'ouvrage du Kobenbusch, ou le campement colonial sur une plage africaine immortalisé par l'adjudant-chef François Privat au-dessus du lit du lieutenant Gangloff, au Kerfent. D'autres œuvres, moins consensuelles, puisque composées de caricatures d'officiers peu avantageuses, ont également été retrouvées dans les popotes des ouvrages du Bois de Bousse et de Fermont.

Intitulée « La descente du guet dans une officine clandestine », la première représente la charge des officiers interarmes de l'ouvrage, capitaine Wolff en tête, contre la « salle des tortures » du lieutenant-médecin Caron, ripostant à grandes giclées du très médiatique bromure. Sabre au clair, Wolff y est représenté dans sa robe noire d'avocat – au barreau de Metz, dans le civil – son adjoint d'artillerie, le lieutenant Ulhmann en filiforme *Don quichotte* d'acier brandissant l'étendard des « chevaliers de Moulins » en référence à sa formation d'origine, le 163e R.A.P., cantonné à Moulins-lès-Metz. La genèse de cette peinture murale tient à la notoriété du maître-graveur Daniel Derveaux, excellent caricaturiste mobilisé au 162e R.I.F. et affecté comme observateur dans un bois proche du Bois de Bousse. Invité à la popote des officiers de l'ouvrage pour y réaliser des portraits-souvenirs individuels, le 2nde classe Derveaux est finalement retenu, aux vues de son talent, pour l'exécution d'une composition caricaturale de grandes dimensions dans ladite popote. Le capitaine Wolff fera d'ailleurs peser son grade dans l'affaire en signant plusieurs « ordres de mission », justifiant la présence de l'artiste des intervalles parmi l'équipage, et à sa mutation et son remplacement par le capitaine Ramaud, le lieutenant Gendre prit le relais de l'artiste-graveur pour poursuivre la peinture murale, avant que son propre départ pour un ouvrage voisin ne la laisse inachevée.

Quant à la toile de René Heffner, aujourd'hui exposée dans les vitrines du musée de Fermont, elle aurait très bien pu passer à nos yeux pour une composition très subversive, si le capitaine Philippe Truttmann ne l'avait pas fait photographier à son emplacement d'origine dans les années 1960.[1061] C'est dire que le « Mercenaire's club » du télégraphiste Heffner a tout du brocardage en règle. Autour d'un insigne général de forteresse dont elles paraissent bien incapables de servir la devise, des caricatures scatologiques d'officiers nabots et défroqués errent sans but dans les galeries de Fermont. L'officier des transports, dont l'absence de pantalon laisse apparaître un caleçon rapiécé et de

[1060] Fonds Simon, mémoires de Romain Simon aimablement communiquées par l'artiste lui-même.
[1061] S.H.D., Inventaire photographique des peintures murales de la ligne Maginot, sous la conduite du capitaine Philippe Truttmann en 1969 ; E.C.P.A.D., Fonds « peintures murales » : Réf. F 69 205 R 112 ; F 69 205 R 162.

saillantes bretelles de maintien, tire un petit train à roulette symbolisant les trolleys électriques de l'ouvrage et souffle dans un sifflet, à l'instar du lieutenant Scherb, qui, s'il ne porte qu'une chemisette, est coiffé d'une casquette de marin faisant allusion à sa passion pour les maquettes de navires ; cherchant les sanitaires à la lueur de sa lampe de poche, le lieutenant Braye n'a pas plus fier allure, alors que l'adjudant responsable de la salle des machines, comme prit en défaut au saut du lit, exhibe un fessier rebondi que ne recouvre plus un bas de pyjama trop large et replié sur ses chevilles ! Peu flatteuse, cette huile sur toile a pourtant été réalisée très officiellement, à la demande des officiers enclins, entre eux, à l'autodérision, mais à destination exclusive de leur popote. Comme nous l'a confirmé le soldat Maillot[1062], ordonnance du lieutenant Scherb commandant du bloc 7 où servait René Heffner et commanditaire de la toile, l'artiste Rémois travailla à sa peinture directement dans la popote et resta assez évasif sur son contenu. Il est des humours qui ne se partagent qu'en petit comité…

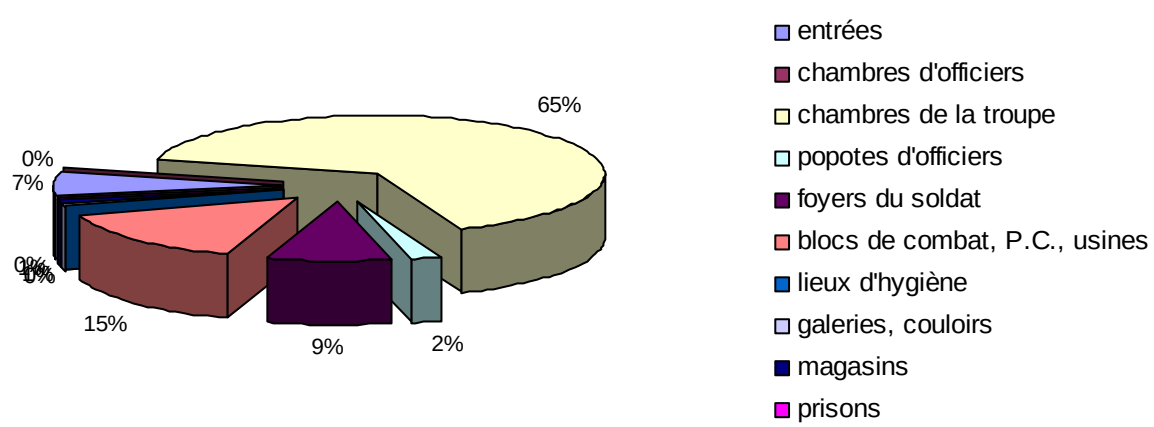
Quelques officiers se comportèrent enfin en véritables mécènes, encourageant les soldats créatifs à se dévoiler et tissant des liens particulièrement forts avec eux. Le plus parfait exemple en est sans doute le capitaine Bonnet, du 168e puis 167e Régiment d'Infanterie de Forteresse. Petit fils d'un portraitiste alsacien réputé, le fantassin de carrière Elie Bonnet – sorti du rang pour devenir capitaine – rencontre fortuitement l'artilleur Joseph Colomar dès le temps de paix, à l'ouvrage du Kobenbusch, où ils appartiennent au détachement de gardiennage. Partageant des ascendances paternelles méditerranéennes, provençales pour le premier et hispano-algéroise pour le second, l'officier et le sous-officier se retrouvent dans la passion du chant et se révèlent être tous deux d'excellents siffleurs. Dès 1938, le capitaine Bonnet propose au brigadier Colomar d'agrémenter les baraquements légers occupés par les Compagnies d'Equipages d'Ouvrage devant le Kobenbusch. Selon Michel Truttmann, ces décors se seraient composés de caricatures d'officiers, mais malheureusement, les bâtiments en bois ont été brûlés au cours de la guerre et les œuvres de conscription de Joseph Colomar ne nous sont pas parvenues… Les deux hommes se retrouvent au Kobenbusch en août 1939, Bonnet comme commandant de l'infanterie d'ouvrage, Colomar au service de la tourelle de 75, et ne se quittent que sur le chemin de la captivité, au mois de juillet suivant. Grâce au capitaine, dont la chambre est située dans le P.C. d'ouvrage, au voisinage de celle du chef de bataillon Charnal et des responsables des autres services, le brigadier rencontre les autres officiers du Kobenbusch, dont il fait les portraits. C'est également Bonnet qui découvre un autre talent de l'équipage, le sergent Marcel Simony, autodidacte formé aux ateliers de peinture de la S.N.C.F. et doté d'un don certain pour la peinture murale, et le présente à Colomar. Dans des ouvrages de fortification où la spécialité et les affectations empêchent tous mélanges, l'officier parvient à réunir les deux peintres – artilleur et fantassin dans les blocs 5 et 4 – qui travaillent très rapidement ensemble. Sous sa bénédiction, les deux sous-officiers ornent la petite cellule monacale servant de chambre à ce dernier, à trente mètres sous terre. Joseph Colomar y compose une série de cinq huiles exotiques entourées de cadres dorés en trompe-l'œil, Marcel Simony se chargeant de la porte en acier sur laquelle il peint un insigne stylisé des troupes de

[1062] Témoignage de monsieur Lucien Maillot en date du 8 novembre 1997.

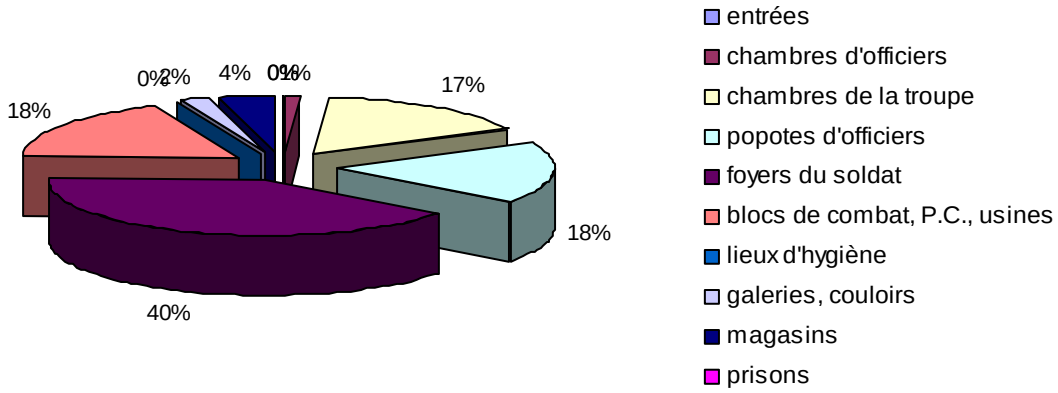
forteresse, sous la mention du grade et du nom de l'officier, ainsi que la maxime provençale en caractères gothiques « lou souléo mi fa canta » – « le soleil me fait chanter » – souvent associée à Bonnet dont la chambrée souterraine et les galeries résonnaient régulièrement au son de quelque balade occitane…[1063]

Ce bref aperçu nous permet de voir les différents profils d'implication des officiers dans l'iconographie pariétale de la ligne Maginot, pour ne pas dire leur importance fondamentale, allant du rejet à la complicité. Aux vues des répartitions spatiales, et si nous disposons de nettement moins d'informations pour les *Festen*, il s'avère que l'implication de la hiérarchie dans ces dernières revêt une forme beaucoup plus autoritaire et homogène. Le calcul de la répartition des peintures murales dans l'espace des garnisons et équipages des trois systèmes fortifiés parle de lui-même :

Répartition des peintures murales dans l'espace des garnisons du système Séré de Rivières (1914-1918)

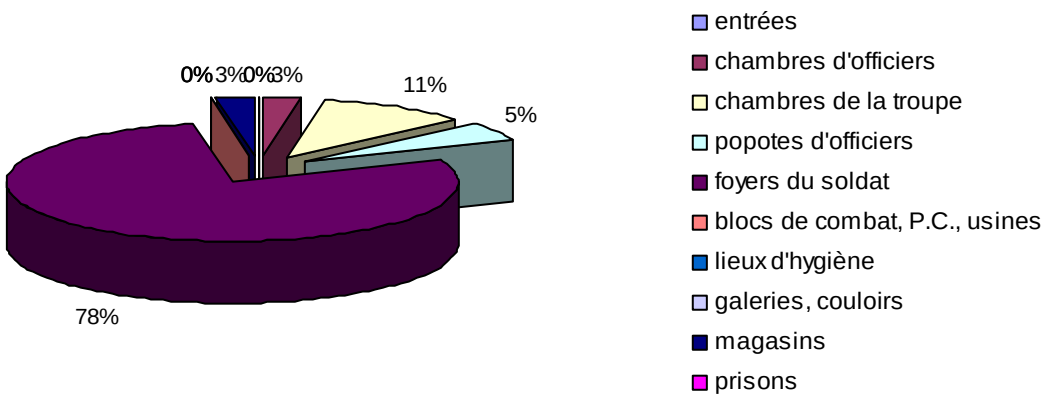


Répartition des peintures murales dans l'espace des garnisons de la fortification allemande (1914-1918)

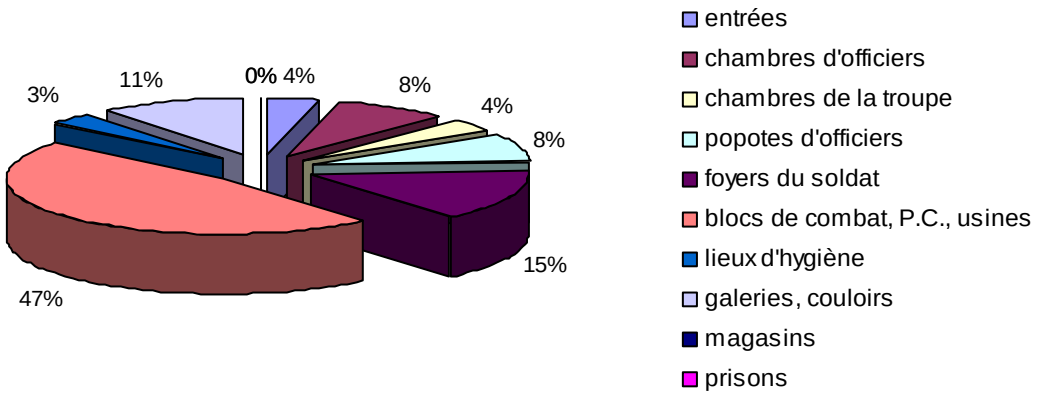


[1063] Nous ne connaissons cette porte ornée qu'au travers des photographies de Jean-Louis Nospeld. Démontée dans les années 1980, elle serait aujourd'hui stockée chez un particulier. Il existe cependant d'autres portes décorées sur la ligne Maginot, comme dans l'abri du Krekelbusch ou celui du Rippert, dans le S.F. Thionville. Bien que le Kobenbusch soit partiellement ennoyé depuis la construction de la centrale nucléaire de Cattenom, le niveau de l'eau stagnante n'a pas atteint la chambre du capitaine Bonnet et les œuvres de Joseph Colomar traversent le temps dans les entrailles de l'ouvrage désormais inaccessibles.

Répartition des peintures murales dans l'espace des garnisons françaises des fortifications ex-allemandes (1939-1940)



Répartition des peintures murales dans l'espace des équipages d'ouvrage de la ligne Maginot (1939-1940)



Les restructurations continuelles des garnisons du système Séré de Rivières, évoquées dans le second chapitre, ne donnent qu'une iconographie très peu développée dans des foyers du soldat souvent aléatoires et d'une durée de vie plutôt courte. Par ailleurs, si 65 % des peintures murales ont été localisées dans des chambrées, cela tient essentiellement aux nombreuses compositions techniques et balistiques réalisées à l'attention des conscrits faisant leurs classes vers 1916 au fort d'Ecrouves ; de même, les blocs de combat justifient une concentration de 15 % des peintures essentiellement par la présence des panoramas de tir agrémentant les tourelles de Verdun. Apanage des troupes affiliées à la forteresse sur un temps long et liées à elle par une devise, des connaissances et une mission précise, les peintures murales ne se sont logiquement développées que de façon très localisée et sur une gamme thématique très restreinte dans les forts Séré de Rivières, alors que le graffiti domine largement.

Par contre, à effectifs durablement constitués égaux – les garnisons des *Festen* et les équipages de la ligne Maginot – les différences sont criantes. Dans la fortification française de 1940, l'iconographie picturale est présente partout et se répartit presque proportionnellement à la superficie des locaux : la moitié des peintures ont été réalisées dans les blocs de combat, les P.C. et les salles des machines, plus du tiers dans les casernes et le dixième dans les galeries de jonction. Que l'on ne s'y trompe pas

cependant et comme nous l'avons constaté plus haut, les officiers sont bien présents par-dessus l'épaule des peintres et même dans un ouvrage comme le Schoenenbourg, qui rassemble l'un des plus grands nombres de peintures humoristiques de tous les ouvrages de la ligne Maginot, on retrouve une certaine logique. Certes, au premier abord, les œuvres de l'ouvrage le plus bombardé de toute la ligne Maginot se situent là où on les attend le moins, mise à part quelques insignes : certaines ont été exécutées dans les cuisines ou l'étage intermédiaire de la tourelle de mitrailleuses – au-dessus d'une armoire à munitions (!) – et toutes les autres l'ont été… dans les cages d'escaliers permettant d'accéder aux blocs depuis les galeries souterraines ![1064] Et pourtant, au-delà de cet iconoclasme de l'occupation spatiale peut-on lire une certaine dynamique d'ensemble, ayant poussé les différents commandants de blocs – bloc 1 et bloc 2 : infanterie, bloc 5 : artillerie – à employer les soldats créatifs de leurs effectifs à « décompresser », par l'humour populaire d'Albert Dubout ou de Walt Disney, l'ascension parfois angoissante vers la casemate ou la tourelle bombardée.

Il n'existe rien de tel dans les *Festen* allemandes où 40 % des peintures murales se trouvent dans les foyers du soldat, auxquels s'ajoutent les 18 % déguisés découverts dans les blocs de combat puisqu'ils recouvrent des foyers aménagés dans des salles inoccupées des œuvres vives – caponnière de la *Feste* Luitpold, magasin à munitions d'une batterie de la *Feste* von der Goltz – et réaffectées du fait de l'éloignement du front et de l'absence de combat tout au long de la Grande Guerre. Autrement dit, 58 % de l'iconographie picturale de la fortification permanente allemande se concentrent dans une poignée d'alvéoles de caserne. La peinture allemande est collective et regroupée en séries ou frises. Les œuvres individuelles et isolées sont rarissimes. Ainsi, dans la *Feste* Luitpold, les quarante-deux peintures des soldats créatifs allemands Fritz Quose et Willi Reue se partagent dans quatre salles d'une forteresse en cumulant soixante. À l'image des ornements de la fortification de rase campagne, où la spontanéité du soldat-terrassier ne s'exprime quasiment jamais au profit de plaques de construction de grandes dimensions en l'honneur des cadres ou de l'Empereur et invariablement moulées au-dessus des entrées et vers l'arrière, les peintures murales des *Festen* sont clairement compartimentées par la hiérarchie, dans les salles collectives. Les thématiques sont contrôlées avec la même exigence et en comparant les relevés, des soupçons de formatage se font jour d'un site à l'autre : une salle de la caserne de Borny, dans la banlieue de Metz, et les alvéoles des *Festen* Luitpold et Wagner, arborent les mêmes représentations astrales, les mêmes adages et des références identiques à la *Hoffbräuhaus* de Munich alors qu'il s'agit dans les trois cas d'artistes différents.

On note même des différences de style très nettes entre les ornements des popotes d'officiers et des foyers du soldat, dont l'écart le plus flagrant se trouve dans l'*Infanterie werk* Mey. Si les mésaventures de photographes peintes dans le foyer des officiers de l'ouvrage évoquent les silhouettes détaillées publiées par Henri Albrecht dans la revue satirique *Simplicissimus*, avec, notamment, la représentation d'un nu féminin et de scènes burlesques et absurdes, les œuvres du foyer du soldat de

[1064] Avec l'instabilité et toute la précarité des positions que cela implique, du fait du puits de trente mètres de profondeur et du passage constant des camarades !

Mey semblent toute droit sortie de la palette d'un affichiste de l'arrière. Pour illustrer l'exclamation d'un mètre de long « Für Kaiser und Vaterland ! » – « Pour l'Empereur et la Mère-patrie ! » – le peintre s'inspire à dessein d'un style tout autre que celui d'Henri Albrecht, en s'orientant vers celui du graveur dresdois du XIXe siècle Adrian Ludwig Richter, artiste prolifique du courant *Biederneier*, spécialisé dans la représentation du bonheur absolu dans un monde limité attaché à la terre et méconnaissant les conquêtes urbaines et industrielles. Loin des fantaisies de la frise du mess des officiers, la composition destinée aux soldats présente une Allemagne idyllique et traditionnelle tendue, dans un élan et une admiration intergénérationnels, vers son armée.

Dans les fortifications de Thionville, Metz et Strasbourg, le contraste est saisissant entre les peintures allemandes de 1914-1918 et celles d'origine française datant de 1939-1940. Car, si à l'instar de leurs homologues de la Grande Guerre et contrairement à leurs camarades de la ligne Maginot, les soldats créatifs français ne peignent, comme par mimétisme, le plus souvent que pour décorer un local à vocation collective, leurs thématiques paraissent beaucoup plus libres et s'expriment à travers une peinture ou des graffiti individuels au contraire omniprésents.

Nous avons tenté de restituer les liens unissant les soldats créatifs à leurs réalisations et leurs supérieurs hiérarchiques. La tâche n'est pas aisée pour les nombreuses raisons susmentionnées mais nous pensons être parvenus à exhumer et présenter quelques cas pratiques suffisamment représentatifs de l'ensemble.

Après avoir présenté l'univers mental des occupants des fortifications, vu et classifié l'iconographie des systèmes fortifiés contemporains lorrains et alsaciens, puis approché finalement ses auteurs, nous souhaiterions entrevoir une quatrième dimension, en ouvrant quelques pistes de réflexion sur les non-dits de cette production, son conformisme ou ses abstractions, en replaçant enfin les apports de notre corpus dans les grandes problématiques historiques de ces dernières années.

Chapitre 6 :

Conformisme et silences :
Tentatives d'approche et réflexions

« Enfin, à part la misère, ça va bien. »
Maurice Gastellier, 76e R.I.[1065]

Avec ce dernier chapitre de notre étude, nous souhaitons mettre en place quelques considérations générales quant à la consistance de notre corpus, en expliquant son conformisme et en essayant de déceler ce que cachent ses silences.

Le conformisme dominant

Contrainte ou consentement ?

Etranger des contemporains de la Grande Guerre comme des historiens du XXe siècle, le débat entre contrainte et consentement est apparu à la charnière des années 2000. Prenant une tournure très polémique entre Frédéric Rousseau et Stéphane Audoin-Rouzeau, il confronte deux systèmes d'explication prétendant apporter une réponse très orientée à une question cruciale : pourquoi des millions d'hommes ont tenu au front des années durant et pourquoi les premières mutineries d'envergure, ou pour employer une terminologie plus appropriée et réfléchie, les « grèves de tranchées »[1066], se sont déclarées aussi tardivement.[1067] Pour expliquer la ténacité des combattants, la théorie du consentement, s'appuyant sur un patriotisme profondément intériorisé et la volonté d'un avenir meilleur, s'oppose donc à celle de la contrainte mettant en avant le poids des règlements militaires et la crainte des sanctions. Si elle a trop longtemps parasité les champs de réflexion de la Grande Guerre, la controverse franco-française n'a pas eu de répliques significatives sur les études scientifiques de la Seconde Guerre mondiale.

[1065] *Lettre de Maurice Gastellier (76e R.I.) à son frère en date du 29 novembre 1916* in *Carnets de Verdun* (anthologie présentée par Laurent Loiseau et Gérard Bénech), Paris, Librio, 2006, p. 85.
[1066] L'expression est de l'historien Denis Rolland : *La Grève des tranchées, les mutineries de 1917*, postface de Nicolas Offenstadt, Paris, Editions Imago, 2005.
[1067] Pour schématiser, 1917 pour les Français, 1918 pour les Allemands. Denis Rolland, *La Grève des tranchées*, op. cit ; K.-F. Nowak, *Les dessous de la révolution. L'Allemagne et l'Autriche en novembre 1918*, Paris, Payot, 1927.

La plupart des historiens reconnaissent aujourd'hui que le débat entre contrainte disciplinaire et consentement patriotique est une fausse alternative, la réalité des ressorts de l'obéissance et de l'engagement étant beaucoup plus complexe. Le colloque portant sur les pratiques et expériences de la Grande Guerre – tenu à Soissons et Craonne en 2004[1068] – a ainsi pris ses distances avec la querelle Crido-perroniste, et François Cochet a également largement nuancé le propos dans « Survivre au front : entre contrainte et consentement ».[1069] De plus, nourrir cet archaïsme manichéen avec les éléments de notre corpus serait une erreur, car si nous nous sommes efforcés de replacer les données recueillies dans un contexte historique et technique, de les comparer aux pratiques observées ailleurs, il n'en faut pas moins oublier pour autant les spécificités des microsociétés qui animèrent les forteresses. Les territoriaux mêlés aux troupes d'active en transit ou les formations de spécialistes de la ligne Maginot constituent bien des entités particulières des armées Françaises et Allemandes, sans oublier qu'une partie de l'iconographie mise au jour dépendant des contraintes de son cadre de production, la sortir de ses profondeurs pour en tirer des conclusions généralistes ne serait pas approprié.

Notre corpus, c'est évident, est très conformiste, tout autant que ceux des autres pratiques de la création militaire et combattante. Comme dans l'artisanat de tranchée[1070] ou les creutes qui ont fait l'objet d'études rigoureuses[1071], les messages ou peintures vilipendant la guerre pour célébrer la paix sont rarissimes. Les exemples tels que « Vivement la fin » dans une caserne de rempart du Fort de Villey-le-Sec (Séré de Rivières, P.F. Toul, *ci-dessus*) ou « Et la paix sur terre » au fond d'une chambrée de la *Feste* Kaiserin (*Moselstellung*), passent complètement inaperçus derrière les représentations d'insignes ou de paysages bucoliques, largement majoritaires. Il en est de même des symboles de la révolution communiste, l'étoile rouge, la faucille et le marteau n'apparaissant qu'en quelques exemplaires au fort du Rozellier (1914-1918 ?) ou dans la *Feste* Luitpold (1918).

En réalité, le conformisme iconographique rencontré dans notre corpus est le fruit de contraintes et de consentements, étroitement imbriqués. Lors du service militaire ou en temps de guerre, il se développe un véritable lien entre certains soldats et les valeurs de leur unité. Comme nous l'avons montré dans le chapitre 4, des insignes recouvrant les parois par la volonté de petits groupes d'hommes marquent l'attachement à un espace, à du matériel, à une spécialité. Personne n'oblige les mitrailleurs et artilleurs de Verdun à « bichonner » leurs tourelles, notamment en consacrant des heures à la confection de leurs circulaires panoramiques, saturées d'innombrables détails esthétiques sans utilité lors d'un tir. Nombre de militaires et de combattants se sont pris de passion pour leur matériel et leur savoir-faire. Souvenons-nous de la façon dont le caporal Cauchy parle de sa tourelle,

[1068] Sous la direction de Rémy Cazals, Emmanuelle Picard et Denis Rolland, *La Grande Guerre : pratiques et expériences*, Toulouse, Editions Privat, 2005.
[1069] François Cochet, *Survivre au front 1914-1918, Les poilus entre contrainte et consentement*, Paris, 14-18 Editions, 2005.
[1070] Patrice Warin, *Artisanat de tranchée & briquets de poilus de la guerre 14-18*, Louvais, Ysec Editions, 2001, tome 1, p. 166.
[1071] Jean-Christophe Gouas, *L'iconographie des creutes de Froidmont et de Rouge-Maison*, Mémoire de maîtrise soutenu à l'université de Reims, 2001 (directeur de recherche : professeur des Université François Cochet).

où de ces électromécaniciens mimant avec amour le fonctionnement de leurs moteurs.[1072] D'autres compositions symboliques, militaires ou patriotiques, sont à l'évidence moins spontanées, surtout quand leur mise en scène picturale est redondante dans un même ouvrage – Bois de Bousse – voire d'un site à l'autre – les *Festen* de Metz. Ces œuvres ne marquent plus alors l'attachement du soldat à des valeurs, mais bien une démarche didactique et même parfois subliminale des officiers à l'attention des garnisons et équipages. Certains peintres mobilisés, comme le canonnier Romain Simon (Simserhof) ou le caporal-chef Bernard Théobald (Bois de Bousse), furent les bras picturaux de leurs supérieurs, mais il arrive même que dans certains arrangements pariétaux aux origines plus complexes, les cadres usent non seulement des talents mais également des convictions militaires des soldats créatifs pour les accompagner dans leur discours pédagogique. Nous retrouvons cette configuration dans le foyer des sous-officiers du Gros Ouvrage d'Artillerie de Métrich (L.M., S.F. Thionville) où le sergent Raymond Daoust, qui a contracté un rengagement et participa sans compter aux activités de son unité – décors dans les casernements, composition de la musique régimentaire du 168e R.I.F. –, fut autorisé puis encouragé par le commandant Toussaint à exécuter des paysages lorrains en trompe-l'œil, surmontés des insignes de l'ouvrage et du 168e R.I.F. au chiffre du 167e[1073], pour bien rappeler la mission de défense du territoire allouée au régiment.[1074]

Si l'on se reporte au parcours des soldats créatifs identifiés[1075], le conformisme dominant s'explique donc par un faisceau d'attitudes et de situations allant de la résignation (téléphoniste Robert Humblot, Village de Coume[1076]) à la résolution (adjudant-chef François Privat, Kerfent[1077]), de l'obéissance (Willi Reue, Luitpold[1078]) à l'enthousiasme patriotique bien réel (sergent Raymond Daoust, Métrich[1079]), en passant par le sentiment du devoir (sergent Victor Pottecher, Bambesch[1080]), les rites et règles de la sociabilité militaire (lieutenant André Haffner, Anzeling[1081])…

Les relations entre les officiers et les soldats créatifs sont également très alambiquées suivant les cas. Le conformisme de notre corpus s'est aussi bien nourri par les artistes mobilisés découverts par des officiers commanditaires jusque dans les intervalles (Bois de Bousse), des peintres soumis à des programmes iconographiques précis (certaines *Festen* entre autres) ou des liens d'amitiés tels qu'ont pu en établir le brigadier Joseph Colomar et le capitaine d'infanterie Georges Bonnet au Kobenbusch. Rares sont ceux qui, à l'instar de Robert Humblot au P.O. du Village de Coume, bénéficient de la

[1072] Ces deux exemples sont cités dans le chapitre 2.
[1073] Le 168e R.I.F. a donné naissance au 167e R.I.F. à la déclaration de guerre. Le 167e R.I.F. n'eut qu'un projet d'insigne, jamais frappé, d'où la pratique courante, pour les régiments dans son cas, de reprendre l'insigne du régiment d'active et d'y ajouter son numéro. L'on en retrouve un exemple dans l'abri du Bois de Férange (S.F. Boulay), où un insigne du 162e R.I.F. est reproduit au mur avec le chiffre 164.
[1074] Cet ensemble a malheureusement disparu. Descriptions et témoignages de Messieurs Guillaume Gellhaus, Ernest Cochon et Charles Muller, mobilisés à l'ouvrage en 1939. On peut cependant en apercevoir quelques détails sur une photographie d'époque publiée en page 39 du second tome consacré par Jean-Yves Mary et Alain Hohnadel aux *Hommes et ouvrages de la ligne Maginot*, Paris, Editions Histoire et Collections, 2001.
[1075] Cf. Chapitre 5.
[1076] Avec son « triomphe de la médecine », Robert Humblot livre une œuvre désabusée et pleine d'ironie.
[1077] Auteur, de son initiative, de la jeune femme nue masquée du bouclier Lorrain dans la popote des officiers du Kerfent.
[1078] Willi Reue conçoit plusieurs œuvres très encadrées dans la *Feste* Luitpold, vers 1915.
[1079] Cité plus haut.
[1080] Qui met ses qualités de peintre au service de ses fonctions de sergent-instructeur.
[1081] Qui décore le mess des officiers de l'ouvrage dans un projet conçu par plusieurs cadres de l'ouvrage, dont le capitaine Kasper.

réunion de leur volonté personnelle et d'une totale liberté d'expression accordée par leur hiérarchie, pour concevoir des œuvres tout à fait iconoclastes.

La place du rejet et de la subversion

Nous l'évoquions à la fin du quatrième chapitre, les traces de subversion sont minimes dans notre corpus. Une première observation rationnelle nous amène à constater qu'elles occupent une place plus importante dans les graffiti (3 % de cette pratique) que dans les peintures murales (- de 0,5 %). La rapidité d'exécution et la discrétion d'un graffiti sont tout à fait appropriées à l'expression de sentiments plus personnels. Si l'on souhaitait schématiser, nous pourrions dire que le graffiti est l'expression de l'individu et de l'instant, comme une soupape de sûreté du « moi », par opposition à la peinture, toujours officielle, plus longue à réaliser et mettant donc le peintre en position de représentation devant ses officiers et ses camarades. Comme le regard du groupe influence les postures corporelles, il peut avoir une incidence sur les compositions de grandes dimensions,[1082] alors que le graffiti exécuté « à la sauvette » dans un carrefour de galerie mal éclairé est affranchi de toute intrusion extérieure. Si l'on se reporte aux diagrammes du chapitre 4, l'on s'aperçoit immédiatement que la subversion est fort discrète et ne se manifeste que par pics. Rarissime dans l'iconographie laissée par les troupes formées pour occuper les forts et ouvrages, elle occupe par contre 10 % des représentations russes retrouvées dans le système Séré de Rivières durant la Grande Guerre et 7 % des graffiti de la Place Forte d'Epinal pour la même période. Il s'agit néanmoins ici de l'expression d'une subversion particulière, celle de captifs, les graffiti révolutionnaires russes – officiers pendus, caricature du Tsar Nicolas II, nobles fouettés – étant rassemblés au fort d'Ecrouves transformé en centre d'internement entre 1918 et 1919, et tous les graffiti français concernés par cette thématique se localisant dans une cellule du fort d'Arches réservée aux punis de la garnison. Ce dernier cas est intéressant et très paradoxal ; arrêtons-nous y un instant.

Le fort d'Arches est à cette époque situé en retrait des engagements. Une petite partie de sa garnison est partiellement maintenue et il reçoit les troupes de passage entre les tranchées et l'arrière. La grande majorité du corpus iconographique retrouvé au fort d'Arches est localisée dans la petite cellule proche de l'entrée principale, aménagée à l'attention des soldats mis aux arrêts. La cellule, le « trou » du fort d'Arches n'a rien d'une prison dorée. Un étroit couloir y conduit depuis le corps de garde. L'unique porte d'entrée s'ouvre sur une cellule de 3 m² dépourvue de fenêtre et d'éclairage électrique. La hauteur de certaines inscriptions virulentes, laisse cependant supposer qu'un lit et un tabouret meublaient ce cachot disciplinaire. Dans ces conditions, un seul homme pouvait être incarcéré, ce caveau d'isolement étant sans doute réservé aux responsables de fautes graves ou aux

[1082] Souvenons-nous des poilus du maréchal des Logis Jules Isaac, critiquant le goût de l'historien pour les œuvres de Bernard Naudin qu'il placardait dans son observatoire. Cf. Chapitre 4.

irréductibles fortes têtes. Réalisés à la flamme d'une bougie ou d'un briquet, ces graffiti d'hommes de caractère, de durs, étaient invisibles aux yeux des geôliers ne dépassant pas le seuil de ce trou sombre. Pas moins de vingt-six inscriptions mêlées à trente-deux dessins y ont été découverts. Il est à noter que l'anonymat ou l'illisibilité volontaire des signatures déchargeait les captifs de leur création une fois la liberté physique recouvrée. Les graffiti se répartissent de part et d'autre de l'unique entrée, ainsi que sur les murs latéraux et le plafond (illisible). Le mur du fond est vierge de toute inscription et ce assez logiquement, puisqu'il est visible de l'entrée. Trois graffiti non datés ont également été mis au jour à l'extérieur de la pièce. Nous entamerons notre description par ces derniers avant de poursuivre par l'inventaire des graffiti de la salle en procédant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre.

Deux graffiti ont donc été réalisés dans le couloir reliant le corps de garde de l'entrée à la cellule. Le premier se compose d'une branche – gerbe ? – surchargée de l'épitaphe « Aux Morts pour la patrie » ; le second reproduit le profil d'un homme chauve et les initiales D.J., ces deux éléments n'étant par forcément liés. Notons enfin la présence de fragments décomposés d'un portrait d'alsacienne à coiffe traditionnelle à l'entrée de la prison elle-même, sur la surface d'épaisseur de la cloison. À l'intérieur de la pièce, la plupart des graffiti ont été réalisés à hauteur du regard, quelques-uns à plus de deux mètres de hauteur. Des inscriptions – poèmes et graffiti autographiques – alternent ainsi avec des portraits de soldats ou de femmes. Aucun graffiti n'excédent plus de 10 cm² de surface. Un premier « poème » entouré d'une bulle apparaît à hauteur du regard sur le mur latéral se présentant à gauche de l'entrée :

> « Un jour au fond d'un vallon, un serpent mordit l'bon Duron. Savez-vous ce qui arriva,
> Ce fut le serpent qui creva ! »

Perpendiculaire à ce premier mur, la cloison montée à gauche de l'entrée présente une longue inscription, ponctuée d'un portrait féminin :

> « Souvenir de l'artilleur…
> La fuite, souvenir de la mobilisation de 1914. Un … de la classe 1904 puni pour la 1ère fois de deux jours de prison pour absence de une demi-heure à l'appel de midi. »

Des initiales – b, a… – signent ces quelques mots, ainsi qu'un portrait féminin difforme mettant en valeur le visage, la poitrine et les hanches du sujet représenté. Deux portraits naïfs de cavaliers au képi complètent ce premier groupe, l'un étant intitulé « Mège, le froussard ». Plus haut, un second message évoque le « souvenir d'un jour de la Pentecôte, 15 jours de taule ». La signature est inintelligible (*L.M.* ?).

Bien plus nombreux sont les graffiti répartis sur la cloison s'étendant à droite de l'entrée. Portraits et annotations s'y chevauchent sauvagement, aussi paraît-il plus simple de les décrire par groupe. La représentation de la femme y est dominante, dans le nombre comme dans l'espace. Trois profils

féminins tournés vers la droite se succèdent sur une même ligne dominant la plupart des graffiti de ce pan de mur. Un quatrième tourné vers la gauche a partiellement disparu. Le petit portrait de trois quarts d'une trentenaire au collier et un bien plus cru nu de femme aux jambes écartées nous sont également parvenus. Un démesuré pénis en érection est représenté entre les jambes de cette femme conquise, porteuse d'étranges attributs effacés. Le titre de la chanson patriotique d'Alphonse Vandencamp (créée en 1885), « C'est un oiseau qui vient de France », intitule cet ensemble. Le corps lascif incarne l'Allemagne.

Plusieurs pénis triomphants apparaissent dans ce second groupe de graffiti. Ailé et surnommé *taube*[1083], l'un est situé au centre de l'ensemble et vise un portrait de prussien ; un second dénommé « Brovening » (Browning), est représenté en parallèle de l'arme de poing ; d'autres dressés à la verticale se confondent avec un quart de lune humanisé portant un lapin assis de dos et un seau. Un poignard pointé sur ce dernier dessin et la mention « Qui connaît cet insigne est un brave » achèvent d'en brouiller toute interprétation faute d'éléments. Dans la lignée de ces bravades viriles tournées contre l'adversaire, quelques portraits de soldats allemands grimés en porcs[1084] complètent la dégradation de *l'autre*. Plusieurs hirondelles figurent aussi entre les casques à pointe, de même que quelques poncifs d'évasion. En effet, un petit îlot planté de palmiers et de sobres portraits de matelots s'immiscent dans ce capharnaüm graphique, mais aussi de peu flatteurs profils du sempiternel Mège – vu précédemment – coiffés des pointes de l'initiale de son nom en forme de cornes que portent les hommes trompés.

Probablement liée à l'incarcération des hommes confinés dans la cellule du fort d'Arches, la mention de *Mège* n'est pas la seule allusion à la situation actuelle des dessinateurs. La mauvaise étoile, ou l'étoile de malheur sont ainsi invoquées pour justifier la punition qui a conduit à cet isolement. L'acceptation de la situation présente a néanmoins des limites qu'expriment autrement que par des caricatures disgracieuses certains captifs :

> « Un coq et un con : souvenir du lieutenant Perrette, souvenir d'un enculé d'une salope… (suite illisible) »

> « Hôtel Duron et Mège, pension cellulaire. Départ sans regret. Remember. »

Dépourvu de dessins, le mur latéral droit perpendiculaire à cette cloison chargée de graffiti conserve le verbe acerbe, ironique ou résigné des punis.

Les prisonniers disciplinaires du fort d'Arches se retrouvent dans une situation peu commune aux soldats d'une armée en guerre : ces soldats sont coupés de la guerre et du monde. Plongés dans l'obscurité d'un trou humide, ils extériorisent leurs plus profondes, leurs plus franches pensées,

[1083] Nom d'un avion allemand qui devint un terme générique désignant les aéronefs de l'adversaire dans l'argot de poilu. La représentation d'un sexe ailé a également été retrouvée au fort du Bois l'Abbé, à Epinal : Système Séré de Rivières, Place Forte d'Epinal, Fort du Bois l'Abbé.
[1084] Les seuls de tout notre corpus.

qu'elles focalisent « l'injuste » hiérarchie ou la faiblesse de l'adversaire contre lequel on se bat farouchement dans le massif vosgien en 1914-1915.[1085] Tour à tour seuls contre tous, ces captifs de leur propre camp se livrent sans pudeur. Les plus rétifs expriment leur haine de la hiérarchie avec plus ou moins de violence : le lieutenant Perrette, les sous-officiers Duron et Mège sont clairement mentionnés à plusieurs reprises. Cette rancœur invisible des geôliers n'enflamme cependant pas tous ces détenus, tout comme elle ne brûle pas chaque seconde gagnée sur la libération programmée. L'espoir et l'évasion mentale permettent aux punis de tenir dans ces conditions d'extrême isolement. L'outre-mer, l'épouse aimée ou la sexualité fantasmée composent autant de béquilles mentales bien ancrées dans l'armature psychique forgée dans les tranchées[1086]. Réciproquement cet isolement individuel permet au soldat de décharger ses pulsions et de purger à la faveur de cette intimité rare son corps du trop plein de fantasmes qui hantent ses pensées d'homme frustré.[1087] Néanmoins, la souffrance sexuelle affirmée dans la cellule du fort d'Arches prend une tournure nettement patriotique et guerrière, l'un des pénis étant présenté comme *un oiseau qui vient de France* – à la rencontre d'une allemande (p.377 de ce volume) – d'autres, ailés comme des libérateurs – de l'Alsace ? – éjaculant sur des visages de soldats allemands grimés en porcs, en écho aux hirondelles de la chanson de Vandencamp.

La facette la plus étonnante de cet ensemble réside en effet dans la force masculine qu'il dégage. La résignation constitue leur extrême pic de dépression, mais pour quelques mentions sombres, combien d'ironie, de rage et d'énergie virile exprimées. La mention fréquente de la classe montre que la majorité des soldats punis à Arches étaient de la réserve et non de la territoriale, tandis que les millésimes situent la plupart de ces graffiti à 1915. La conclusion que l'on peut en tirer est que ces captifs n'appartiennent pas à la garnison[1088], d'autant que plusieurs graffiti évoquent l'univers des tranchées, les « Morts pour la patrie » ou la couardise de certains cadres – Mège le froussard – renvoyant à l'importance fondamentale des attitudes corporelles des officiers dans l'espace public des premières lignes.[1089] De plus, ces hommes sont, toujours de par leur âge, bien installés dans la vie, professionnellement du moins, et certains semblent avoir une épouse – plusieurs portraits féminins sont agrémentés de détails très précis qui pourraient indiquer qu'ils représentent des personnes ayant existé – et une famille à l'arrière.

Toutes ces données conjuguées sont fascinantes. Contre qui ou quoi s'insurgent les graffiti subversifs, alors que la guerre fait rage quelques dizaines de kilomètres à l'est ? Les châtiés ne se révoltent pas contre le « système », les généraux ou la guerre elle-même. Ils déversent toute leur colère

[1085] La plupart des graffiti ont été réalisés entre 1914 et 1915, alors que les combats sur le front des Vosges font rage.
[1086] Un graffiti très endommagé de cette série mentionne effectivement la tranchée.
[1087] Lire à ce sujet : Constant et Gabrielle M. *Des tranchées à l'alcôve, correspondance amoureuse et érotique pendant la Grande Guerre*, Paris, Imago, 2006. Du même âge que les captifs d'Arches, Constant éprouve une grande souffrance sexuelle qu'il livre à son épouse. L'absence de celle-ci et sa fidélité sont naturellement des facteurs déterminants, mais aussi la vie en communauté du soldat, empêchant l'isolement salvateur permettant de s'adonner au plaisir solitaire. Gabrielle conseille ainsi à Constant de jouir à l'urinoir.
[1088] Composée de territoriaux à ce moment (1915) : Cf. chapitre 1 et 2.
[1089] André Loez, *L'espace public des tranchées. « Tenir » sous le regard des autres en 1914-1918* in *La Grande Guerre : pratiques et expériences* (publication des actes du colloque éponyme tenu à Soissons et Craonne en 2004, sous la direction scientifique de Rémy Cazals, Emmanuelle Picard et Denis Rolland), Toulouse, Editions Privat, 2005, p. 261.

sur leurs supérieurs directs, responsables de leur condamnation. Aucun ne réclame la paix, mais la haine de l'Allemand et le désir de l'humilier apparaissent très clairement. Les graffiti subversifs du fort d'Arches n'ont donc strictement rien à voir avec les revendications des mutinés de 1917, mais illustrent simplement le conflit interne entre quelques fortes têtes et leur hiérarchie…

Un autre fort de la Place d'Epinal concentre une série d'inscriptions portant atteinte à l'autorité des officiers, celui d'Uxegney. Dans un style complètement différent que les graffiti du fort d'Arches, l'ensemble – très espacé mais du même auteur – du fort d'Uxegney est le fait d'un conscrit de la classe 1902 et se déroule pêle-mêle, de brique en brique, dans la travée centrale de la caserne de gorge desservant les chambres des officiers. *416 et la fuite… 573 jours… 119 et la fuite… 364 jours à souffrir… 431 jours et la fuite des Vosges à grands pas…* Le réassemblage des pièces du puzzle conduit bien à un compte à rebours où, de jours en jours, la délivrance de la libération finale prend le pas sur la souffrance quotidienne. Son auteur – car l'analyse graphologique révèle que tous ces graffiti sont apparus de la même main – l'a rédigé en hauteur, et s'est bien gardé d'offrir un paraphe identifiable à ses lecteurs – *un homme, un type*. Une minuscule carte de France complète par ailleurs l'une de ses inscriptions.

L'axe du couloir n'épouse pas le décompte chronologique de ce conscrit désorienté, « lâchant » par intermittence un graffiti sur les cloisons de la caserne de gorge, à partir de sa seconde année de service. Sans ordre chronologique, pas plus qu'à intervalles réguliers, il exprime son douloureux désarroi, en soignant au passage les chiffres du numéro *364*, inaugurant sa dernière année à Epinal. Sa première année sous les drapeaux l'a-t-elle brisé ou un drame personnel a-t-il rompu le fil de son quotidien ? Quoiqu'il en soit, ce jeune homme exprime son horreur des Vosges à partir de cet instant.

Souhaite-t-il retrouver sa Normandie natale, identifiée par un point noir sur une petite carte de France (2 x 2 cm) jouxtant l'un de ses graffiti ? Leur répétition ne nous permet pas de répondre à ces questions, mais leur clarté nous assure d'une chose : ce jeune homme a mal vécu ces dernières années de conscription, qu'il a passé au fort d'Uxegney jusqu'à trois mois de sa libération. Quelques graffiti ont été retrouvés raturés (*ci-contre*). L'ont-il été par accident[1090], ou peu après leur réalisation ?

De fait, son cadre d'expression contraint notre homme à l'anonymat. Une signature illisible, sa qualité d'artilleur, et son hypothétique origine normande ne suffisent pas à identifier ce conscrit, même pour un sergent instructeur examinant méticuleusement les parois de la caserne de gorge. Mais pourquoi alors ne pas avoir gravé ses complaintes dans un recoin des latrines, ou d'une travée peu accessible du casernement de cavalier ? Certes, son expression est somme toute discrète et répartie sur quelques briques bien espacées le long de la trentaine de mètres du couloir de circulation. Une démonstration grandeur nature atteste cette discrétion. Nous avons découvert ces graffiti en octobre 2005, alors que se tenait le forum européen de la fortification à Uxegney. La caserne de gorge a été parcourue par des centaines de visiteurs attentifs : pas un graffiti n'attira leur attention ! Il y a

[1090] Cette iconographie se situe principalement à hauteur d'épaule.

néanmoins quelque chose de subversif dans sa volonté de dégrader le couloir des officiers et surtout d'exprimer aux portes des cadres du fort son mal-être et sa hâte de fuir le service de la Nation. Sourde complainte sans doute, dont l'exécution fut peut-être salvatrice par instant.

Que l'on ne s'y trompe pas cependant : c'est bien l'emplacement particulier de cette série de graffiti qui lui confère son caractère réellement contestataire. Dans leur forme, ils ne dérogent en rien aux « règles » de l'iconographie de conscrit, à savoir le décompte des jours dans l'attente de la « quille ». Naturellement, la manifestation de l'envie d'achever son service militaire – et donc de marquer peu d'attachement aux valeurs de l'armée et du régiment d'incorporation – est mal vu de certains officiers. On ne retrouve pas de traces de sanctions relatives à ce désir de retour à la vie civile, excepté peut-être dans un cachot du fort du Tournoux[1091] :

> « Pour avoir chanté la vérité « c'est la quille qu'il nous faut » je suis rentré en tôle à 16h30. AP Fanfare du 24e BCA ; FC Fanfare du 24e BCA. »

La plupart du temps cependant, cette production iconographique bien typée, certes souvent peu soignée et perçue comme une dégradation à l'époque, est sinon acceptée, du moins tolérée à partir du moment où ses auteurs ne sont pas pris sur le fait. Elle fait partie des rituels de la conscription étudiés par Michel Bozon[1092] et Odile Roynette[1093], au même titre que la liturgie du Père-Cent, et si elle agace les cadres, plus personne ne s'en étonne vraiment, à l'instar de l'infirmier Jean Pottecher, qui, cantonné dans une caserne en mars 1918, note la présence de « graffiti habituels ».[1094]

D'une certaine façon, cette expression du rejet du service armé est une pratique… conformiste, à l'instar des défilés carnavalesques, des tournées, des chansons, des farces, des virées et des bagarres précédant ou intronisant l'incorporation. La conscription est une étape programmée et bien définie dans le temps du passage de l'adolescence à l'âge adulte et à certains égards, elle peut être considérée comme l'équivalent laïc de la communion ou du baptême. Comme l'écrit Michel Bozon, « l'originalité et l'intérêt du rituel de la conscription tiennent peut-être au mélange étrange de maturité et d'immaturité, de joie et de désespoir, d'imagination et de conformisme, de virilité agressive et de sentimentalisme, de modernité et d'archaïsme qui caractérisent les conscrits »[1095], dont la vie est comme « coupée en deux ». Il y a un avant et un après conscription. Les graffiti contestataires, les mentions à la fuite disparaissent ainsi complètement en temps de guerre, ce que nos relevés montrent parfaitement : comme nous l'avons vu dans le chapitre 4, les hommes ne comptent plus le nombre de jours qu'il leur reste à faire, mais ceux écoulés. Les anciens conscrits devenus mobilisés n'expriment plus le rejet de l'armée car la subversion ritualisée n'a plus sa place. C'est qu'au contraire l'état de guerre est un déracinement imprévu et dangereux. Les mécanismes culturels d'acceptation et de

[1091] Nous avons fouillé la caserne Pellegrin du fort du Tournoux lors d'une excursion en Savoie en 2001.
[1092] Michel Bozon, *Les conscrits*, Nancy, Berger-Levrault, Collection Arts et Traditions populaires, 1981.
[1093] Odile Roynette, *Bon pour le service*, Paris, Seuil, 1999.
[1094] Fonds Pottecher.
[1095] Michel Bozon, op. cit., p. 10.

volonté sont totalement différents, il ne s'agit plus d'attendre une date fatidique de libération mais de vivre ou survivre au quotidien en ignorant tout de l'avenir. Durant la Grande Guerre, le lieutenant Paul Tuffrau exprime parfaitement cette idée :

> « Parler ne sert à rien. Il ne faut pas non plus regarder l'énorme tâche qui nous reste à remplir, mais la diviser, et n'envisager que la besogne immédiate, s'en bien acquitter, pour être en paix avec soi, ne pas songer à l'avenir, ni au passé. »[1096]

La représentation que l'individu donne de lui-même aux autres est différente. Il n'est plus de circonstance de narguer l'autorité de petits graffiti redondants, de marquer son désir d'en finir rapidement avec le service militaire obligatoire, mais de faire preuve de force et de patience dans l'épreuve et face aux autres. La visibilité des actes en période de guerre, dans une sphère publique structurée autour des valeurs de courage, d'endurance, de virilité – les seules acceptables puisque garantes de la survie du groupe en cas de coup dur – circonscrit toute expression directe de souffrance et d'impatience.[1097] Et pourtant, la fortification contemporaine propose d'innombrables caches et recoins permettant aux occupants d'échapper momentanément à cette visibilité pour épancher leur haine de la guerre et leur envie de se libérer de l'uniforme. Qu'en est-il ? Juché à quatre mètres de hauteur au-dessus des citernes d'eau, un sapeur-mineur de Bréhain (L.M., S.F. Crusnes) dessine les profils de ses supérieurs, sans exagérations ni surnoms, l'un d'eux portant même l'inscription « Not'Auguste » ; tout au fond du local aux réservoirs de l'Infanterie werk Jury (Moselstellung, P.F. Metz), un membre de la garnison allemande représente un portrait de soldat, accompagné d'un petit portrait féminin ; derrière les gros filtres de neutralisation du bloc 2 de l'ouvrage du Grand-Hohékirkel (L.M., S.F. Vosges), un fantassin croque une masturbation… Dans les formations d'occupation active des fortifications, l'iconographie subversive ne fleurit pas davantage à l'abri des regards, et la remarque est valable pour les trois systèmes fortifiés contemporains abordés.

Faut-il voir au travers de ces données un argument en faveur du consentement patriotique ? Peut-être certains n'hésiteront-ils pas à franchir le pas. Une fois encore, il nous semble plutôt y déceler des mécanismes d'intériorisation de l'autorité se traduisant par un respect des locaux, relayés *in situ* par une multitude de pochoirs ou de plaques de consignes très directives et omniprésentes, le tout marqué par des sentiments aussi divers que la résignation, la résolution ou le suivisme suivant les cas. Mais nous pensons aussi qu'il faut se pencher sur les perceptions immédiates des occupants des fortifications pour mieux interpréter cette quasi-absence d'iconographie subversive. Nous l'avons dit, contrairement aux appelés, les soldats mobilisés n'ont aucune notion du temps que durera leur maintien sous les drapeaux et comme l'a sculpté un artilleur de l'observatoire de Hunspach (L.M., S.F. Haguenau, p. 415 de ce volume) sur une pancarte délimitant l'enceinte de barbelés, la seule alternative

[1096] Paul Tuffrau, *1914-1918. Quatre années sur le front. Carnet d'un combattant*, Paris, Imago, 2003, p. 73.
[1097] André Loez, *L'espace public des tranchées*, op. cit., p. 261.

est de « Tenir ». « La grande affaire, c'est le présent ; la grande différence avec le temps de paix, c'est que le présent à un sens. »[1098]

Dans son étude consacrée à deux creutes du soissonnais, Jean-Christophe Gouas parle d'une culture de l'attente pour tenter de trouver un sens général à l'iconographie traitée. Nous le rejoignons tout à fait. Qu'elle soit fortement encadrée, commanditée ou partiellement libre, la créativité des hommes de forteresse ne vise pas autre chose qu'à situer l'individu dans l'espace et le temps et à revendiquer les valeurs de la collectivité, car ce qui compte par dessus tout, c'est de structurer le quotidien, de marquer ses repères – insignes, graffiti autographiques – et de vivre le mieux possible la coupure sociale qu'est la guerre d'une part, et le service de forteresse d'autre part – portraits féminins, paysages. Le rejet et/ou l'angoisse n'apparaissent presque pas non seulement parce qu'ils seraient séditieux et trahiraient la faiblesse de leurs auteurs aux yeux des autres, mais aussi parce qu'il n'y a aucun intérêt à les exprimer, même discrètement. Certes, les soldats créatifs se battent contre la matière et élaborent parfois de très élaborées stratégies de contournement de leur environnement, mais ils ne remettent pas en cause les fondamentaux nationaux et militaires qui justifient leur situation. Par certains aspects, la profusion d'insignes, de maximes et de paysages à défendre donne du sens au fait de faire la guerre en tant que telle, mais qui plus est de la faire dans la bulle coupée du monde que sont les forts, les *Festen* et les ouvrages. Elle entretient dans le temps tout un ensemble de valeurs, de codes et de rites justifiant le courage, la ténacité et la patience dont doivent faire preuve les soldats au feu ou dans l'attente de l'épreuve du feu. Lorsqu'on sait, par exemple, ce que pesa la pénurie alimentaire dans les mutineries de l'armée allemande en 1918[1099] et qu'on la met en perspective avec l'importance de cette thématique de la boisson et de la nourriture dans les *Festen* de la Place Forte de Metz[1100], il pourrait paraître stupéfiant de constater que nous n'avons découvert, pour toute iconographie contestataire d'origine allemande, que deux petits insignes communistes dans la *Feste* Luitpold (*page suivante*) et une inscription, « Et la paix sur terre », dans la *Feste* Kaiserin. Mais à y regarder de plus près, la plupart des leurres alimentaires peints par les garnisons allemandes sont accompagnés de maximes ou de symboles patriotiques, à l'image de la *Feste* von der Goltz, où la saucisse saxonne voisine avec un appel à Dieu pour la protection du *Heimat*, où, aussi, une montgolfière chargée de victuailles s'envole non loin d'une représentation de la Porte des Allemands. La souffrance est visuellement contrebalancée par les notions de devoir, de protection et de droit.

En marge de la consistance du corpus étudié, il est un élément qui n'est jamais abordé dans les études touchant à la créativité militaire et combattante, ses silences, soit ce qui n'est pas représenté ou représentable. Or, qu'il soit la conséquence d'une incapacité ou d'un refus de la représentation, ce vide nous en apprend aussi un peu sur les hommes de forteresse. Sans verser dans l'uchronie, notre étude

[1098] Jules Marot, *Ceux qui vivent*, Paris, Payot, 1919.
[1099] Dans l'armée allemande, les premiers incidents sérieux se produisent dans la marine, dès l'été 1917, lorsque les matelots protestent contre la maigreur de leurs rations alimentaires. En février 1929, dans un article portant sur les malaises sociaux dans l'armée allemande en 1914-1918, le Major Volkmann place la pauvreté matérielle et alimentaire au premier plan dans l'explication des mutineries de l'armée allemande, dont les effets se sont amplifiés avec les échecs militaires de l'été 1918. Cité par François Cochet, *Mutineries* in *Dictionnaire de la Grande Guerre 1914-1918*, op. cit., p. 744.
[1100] Poussée jusqu'au trompe-l'œil dans la position Wollfsberg, au nord de Metz.

ne nous serait pas parue complète si nous n'avions pas tenté de sonder cette anti-matière iconographique.

Les silences : une forme d'expression par le vide

Nos relevés nous montrent qu'il n'y a souvent que peu de concordance entre l'abondance iconographique et la taille du site qui l'abrite. Dans la fortification allemande, le petit *infanterie werk* Mey aligne de nombreuses peintures murales alors que l'immense *Feste* Kronprinz ne compte que quelques graffiti ; sur la ligne Maginot, l'ouvrage à quatre blocs du Bois de Bousse renferme un corpus exceptionnel tandis que les dix-neuf blocs du géant Hackenberg ne recèlent qu'une poignée de dessins. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, des facteurs aussi variables que l'exercice de l'autorité et l'envie peuvent expliquer ces différences. Il est cependant des silences plus parlant que d'autres.

Verdun ou l'indicible[1101]

Le cas de Verdun a particulièrement retenu notre attention. Cette place forte est de loin la plus puissante et la plus importante de tout le système Séré de Rivières. À elle seule, elle aligne 19 forts et 25 postes et ouvrages, contre respectivement 16 et 21 pour la ceinture de Toul et 13 et 4 autour d'Epinal. Les fortifications de Verdun ont également vu défiler des effectifs bien plus importants que leurs voisines situées en arrière de fronts secondaires et que toute la fortification contemporaine abordée dans le cadre de cette étude. D'abord tenus par des garnisons d'active, puis des effectifs de la Territoriale, les forts de Verdun sont littéralement assaillis à partir de février 1916 et restent fortement occupés jusqu'à l'Armistice de 1918. Avec l'adoption d'un système de relèves permanentes, deux tiers de l'armée française côtoient de près ou de loin la forteresse. Des centaines de milliers d'hommes y transitent pour rejoindre les premières lignes ou s'y battent et rares sont les témoignages de poilus ayant connu Verdun ne mentionnant le nom d'un fort aperçu ou occupé.[1102]

Il serait donc légitime de penser que la conjonction d'un aussi vaste espace et d'une telle masse humaine donne, un peu comme pour les creutes, une densité iconographique hors norme. Il n'en est rien. Nous avons mis au jour près de 200 traces iconographiques dans les fortifications de la double ceinture de Verdun, parmi lesquelles on compte 30 peintures et 53 graffiti exécutés entre 1914 et 1918. Si l'on écarte les panoramas de tir et les devises « s'ensevelir sous les ruines du fort plutôt que de se rendre », réalisés au printemps et au début de l'été 1914, aucune composition picturale d'origine

[1101] Outre les sources publiées, nous avons également eu recours aux archives du Service Historique de la Défense pour parfaire notre compréhension de l'expérience de Verdun : Série 19 N « IIIe Armée », série 23 N « Camp retranché de Verdun », « Région fortifiée de Verdun », série 25 N rassemblant de nombreux documents sur certains régiments engagés dans les forts de Verdun.
[1102] Cf. Chapitre 1 et 2.

française ou allemande n'a été peinte entre août 1914 et novembre 1918 et les centaines de milliers d'hommes ayant côtoyé les forts de Verdun en 1916 n'ont laissé qu'une trentaine de graffiti, auxquels s'ajoutent encore une dizaine d'inscriptions rédigées entre 1917 et 1918. Ainsi, les surpeuplés forts de Vaux et Douaumont ne recèlent-ils qu'une poignée de graffiti, dont deux d'origine française datés de 1916 dans le premier et une dizaine d'autres également d'origine française ainsi que deux gravures allemandes de la même période pour le second. En revanche, véritables livres d'or improvisés pris d'assaut par les visiteurs postérieurs au Premier conflit mondial, les murs de Vaux et Douaumont regorgent d'une quinzaine de paraphes de conscrits français réalisés durant l'Entre-deux-guerres et de cinquante et une signature laissées par des soldats allemands entre 1940 et 1944. Rassemblés à proximité de l'infirmerie du fort de Vaux et de la chambre du commandant Raynal, les graffiti autographiques français réalisés entre 1919 et 1940, reflètent, de par leur taille et leur sobriété, un mélange de fierté et de déférence de la part de leurs auteurs. Rédigées en pleine gloire du IIIe Reich, alors que les forts de Verdun n'ont résisté que quelques heures le 15 juin 1940[1103] et que le Völklische Beobachter[1104] indique en première page que « le symbole de la résistance française est tombé, (…) détruit », les signatures allemandes retrouvées à Vaux et Douaumont immortalisent très sobrement la revanche, réparties dans des couloirs et une casemate de 75. Après eux, des centaines de visiteurs ayant eu accès au site depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale jusqu'à nos jours ont laissé un nom, parfois simplement un prénom, celui d'un fils qui n'a pas connu son père, d'un frère… ou de visiteurs plus indélicats.[1105] À l'évidence, les « pèlerins » en service ou en visite dans ces hauts lieux des combats de 1914-1918, furent plus prédisposés à marquer leur passage que les acteurs des faits d'arme eux-mêmes.

Comment expliquer un tel vide iconographique ? Bien sûr, il faut prendre en compte les quelques boiseries disparues, qui ont pu servir de support pour la gravure au couteau. De plus, et comme le rappel Patrice Warin, les poilus bloqués dans les forts de la ceinture de Verdun pouvaient, à l'occasion, profiter d'un outillage plus évolué servant à l'entretien de l'armement et idéal pour la production d'objets d'artisanat de tranchée.[1106] Cela suffit-il, néanmoins, à expliquer l'indigence iconographique relevée dans les forts, qui, si elle peut se comprendre pour la période août 1914 - février 1916 durant laquelle les garnisons ne cessent de dépérir, se conçoit beaucoup moins pour les années de repopulation massive de 1916-1917… Des centaines de milliers d'hommes se sont tus. Pourquoi ? Le support, nous l'avons vu, n'est pas en cause : rien n'arrête les soldats créatifs dans leur expression pariétale, pas même la pierre de taille, qui peut être gravée et dont les joints de ciment se prêtent au crayon. Il faut chercher des réponses ailleurs.

[1103] Roger Bruge, *Les combattants du 18 juin*, Paris, Editions Fayard, 1982, tome 1.
[1104] Journal du régime nazi. Edition du 16 juin 1940, fonds de l'auteur.
[1105] Postérieurs à 1945, ces graffiti n'ont pas été inclus à notre corpus. Ce phénomène a beaucoup touché l'infirmerie du fort de Douaumont.
[1106] Patrice Warin, *Artisanat de tranchée : souvenirs de Verdun* in *14-18, le magazine de la Grande Guerre*, n°31 de février 2006.

Depuis février 1916 et la réoccupation des fortifications, les salles souterraines sont devenues de véritables dépotoirs par la force des choses. Faute de pouvoir les évacuer à cause du danger que représente l'opération, les détritus jonchent le sol des casemates. Le brancardier Louis Leleu note ainsi une cinquantaine de centimètres d'épaisseur de boîtes de conserve vides, de fusils, de pansements, de déjections et de cadavres dans l'abri des Quatre-Cheminées.[1107] Il règne une odeur nauséabonde dans les forts septentrionaux de Verdun. Lorsqu'il prend le commandement de Douaumont en 1917, le capitaine Harispe note que « le fort lui-même est un égout » dont « le puits de la tourelle de 155 servait de feuillées ».[1108] Le danger permanent des bombardements consigne les hommes à l'intérieur des abris, qu'ils ne quittent qu'à l'occasion des relèves ou des montées en première ligne comme le relate encore Louis Leleu pour l'abri des Quatre-Cheminées[1109] :

> « Cette saleté était incroyable. Il y régnait une odeur épouvantable qu'on croyait ne pouvoir supporter et pourtant nous supportâmes, bien que nous fussions saisis à la gorge jusqu'à l'écœurement. On s'y habitua car c'était là, et pas ailleurs, que nous devions loger, manger et dormir et c'était déjà beaucoup de s'y trouver à l'abri. On s'étonnera peut-être d'un tel état de choses et de ce qu'on n'y eût point remédié par les corvées. Cela n'était pas possible. Tout d'abord, les hommes avaient de bonnes raisons pour ne pas sortir, sauf en cas de nécessité absolue, et laisser accumuler ainsi les déchets. En effet, l'ennemi, qui avait occupé cet ouvrage, savait bien qu'il servait d'abri aux troupes de réserve et que, par conséquent, il devait toujours y avoir des mouvements de troupes. C'est pourquoi il ne cessait pour ainsi dire de bombarder l'ouvrage. De temps en temps, il y avait bien un tout petit répit, mais ce n'était pas régulier et il ne durait que quelques minutes. Au petit bonheur, si l'on peut dire, il fallait sortir et courir à bride abattue en serrant les fesses pour gagner le large. Les obus, qui étaient bien dirigés, faisaient souvent des ravages. Il y avait des moments où le fait de sortir pour faire un besoin naturel méritait une citation. »

Ce qui impliquait donc bien souvent de faire ses besoins dans les forts eux-mêmes, mais comme l'écrit Louis Leleu, « c'était déjà beaucoup de s'y trouver à l'abri ». Car les hommes finissent par se méfier des nids à obus que deviennent les forts de Verdun à partir de février 1916. Le capitaine Paul Voivenel en est un témoin direct lorsqu'il constate l'effet des bombardements lourds sur les forts nord-ouest de la place. Le 22 février 1916, il compte 152 obus envoyés sur le fort de Vacherauville, sans résultat : « pas un homme blessé, un escalier intérieur démoli, les tourelles et coupoles sont intactes ».[1110] Mais le danger se précise rapidement. Trois jours plus tard, il note l'effet effrayant des 380 mm s'abattant sur le fort du Bois Bourrus et ramasse des éclats pesant plus de trois kilogrammes. Le 27 février, c'est un projectile de 305 qui défonce la cour intérieure de « son » fort, celui de Marre, où il frôle la mort le 2 mars, « couvert de plâtras par les éclats d'un obus de 150 ou 210 »… Quelques

[1107] Louis Leleu (transcrit par Danièle Percic), *Des Flandres aux Vosges, un musicien-brancardier dans la Grande Guerre*, Saint-Cyr-sur-Loire, Editions Alan Sutton, 2003, p. 136.
[1108] Lieutenant R. Ménager, *Les forts de Moulainville et de Douaumont sous les 420*, Paris, Payot, 1936, p. 147.
[1109] Louis Leleu, *Des Flandres aux Vosges*, op. cit., p. 137.
[1110] Paul Voivenel, *À Verdun avec la 67ème D.R.*, Presses Universitaires de Nancy, 1991, p. 37.

jours plus tard encore, son camarade Mounicq lui raconte la sensation de la répercussion de l'effet de souffle d'une explosion qui, en s'engouffrant dans les grandes voûtes du fort de Vacherauville, « souffle les hommes comme des bougies ». En avril 1916, les coups de 420 mm n'épargnent pas davantage les artilleurs du fort de Moulainville, littéralement déshabillés par le souffle d'une explosion. Les hommes sont écrasés contre les murs, leur corps dénudé noirci par les fumées des explosions ayant pénétré dans les pores de la peau sous la pression soudaine.[1111] Suite à cet épisode, la confiance est rompue entre les hommes et l'abri, et plutôt que de subir une « impression pénible d'insécurité sous les voûtes que l'on croit insuffisantes pour protéger »[1112], la garnison de Moulainville quitte le fort à chaque bombardement de 420 mm (une douzaine au total) pour regagner ses positions une fois l'orage passé… Toutefois, cette solution valable pour une position de seconde ligne ne l'était plus pour les occupants de l'ouvrage de Froideterre, des Forts de Vaux, Douaumont ou Souville, dont les abords et les intervalles furent tout autant pilonnés que les superstructures elles-mêmes. Comparé aux 60 000 000 d'obus échangés entre les belligérants au cours de la bataille de Verdun, la densité de feu concentrée sur les forts de Verdun pourrait paraître dérisoire dans l'absolu, et pourtant, elle reste conséquente à l'échelle humaine. Le fort de Moulainville par exemple – pourtant distant de plus de trois kilomètres au sud des infiltrations allemandes les plus poussées – encaissa, du 26 février 1916 au 31 octobre 1917, 330 coups de 420 mm en une douzaine d'opérations, 770 obus de 305, 280 ou 210 mm allongés, 4 700 projectiles de 210, 150 ou 130 mm, 2600 de 105 mm et 1100 de petits calibres, obus lacrymogènes ou suffocants. Plus au nord, le fort de Douaumont aurait reçu – si l'on excepte les bombardements de 1914-1915[1113] – plus de 100 000 projectiles, tant allemands que Français, dont 2 000 d'un calibre supérieur ou égal au 270 mm, entre février 1916 et novembre 1917.

En 1916-1917, si les forts ne sont pas, cela s'entend, pilonnés sans interruption, ils le sont néanmoins quotidiennement, avec des pics d'intensité en prévision des « grandes affaires ».[1114] La vie dans les ouvrages les plus exposés de Verdun est donc indissociable du bruit et des vibrations, dont il faut s'accoutumer. Dans les souvenirs de guerre qu'il transmettait à Jacques Péricard, l'aumônier du 32e corps R.P. Souverain évoquait « les coups de canon paraissant comme ouatés », ajoutant qu'au fort du Bois Bourrus « il en était ainsi car, presque encerclé par le feu ennemi, il avait fallu en fermer toutes les ouvertures, l'éclairage électrique régnait le jour et la nuit ».[1115] Pour le jésuite R.G. Croizier, d'un régiment de chasseur, chaque impact sur le béton était reçu comme « un coup de poing au creux

[1111] Lieutenant R. Ménager, *Les forts de Moulainville et de Douaumont sous les 420*, Payot, 1936. Longue préface du capitaine Harispe, p.22.
[1112] Lieutenant R. Ménager, *Les forts de Moulainville et de Douaumont sous les 420*, Payot, 1936. Longue préface du capitaine Harispe, p.57.
[1113] Ceux du 8 octobre 1914 et du 15 février 1915 notamment.
[1114] Le fort de Souville reçoit par exemple 140 coups le 14 mai 1916 (ce qui représente le minimum pour les 10 mois de la bataille de Verdun) contre 913 obus le 27 mai (maximum), principalement du 305 et du 380 dans les deux cas. *Calendrier des attaques, bombardements et résistance des principaux ouvrages pendant la guerre 1914-1918*.
[1115] Jacques Péricard, *Verdun 1916*, Nouvelle librairie de France, 1997, p. 195. Dès les premiers jours de l'attaque de Verdun, le Bois Bourrus reçoit de nombreux projectiles de 210 et 380. Il est essentiellement bombardé avec du 150 ou des calibres inférieurs par la suite et encaisse encore 6 000 projectiles sur ses superstructures et 11 500 sur ses abords immédiats entre mai 1916 et octobre 1917. Chiffres tirés du *Calendrier des attaques, bombardements et résistance des principaux ouvrages pendant la guerre 1914-1918*.

de l'estomac ».[1116] Le lieutenant Delvert nous livre son ressenti après plusieurs jours passés dans un retranchement bétonné proche du fort de Vaux, début juin 1916 :

> « Après les jours que nous venons de passer, on se sent abruti. Les forces intellectuelles sont comme engourdies. On ne pense plus. Une chape de plomb vous prend la tête. Nous allons paraît-il dans la Haute-Marne, au sud de Saint-Dizier. Pays de forêt, de verdure. Puisse-t-on nous y laisser en paix au moins huit jours. »[1117]

Un même écrasement mental saisit le caporal L. Laurent, d'une compagnie du Génie, lorsqu'il rejoint le fort de Vaux pour une quinzaine de jours, entre le 2 et le 17 mai 1916 :

> « On vivait dans la crasse, barbe de 15 jours, couverts de poux, au milieu d'une âcre odeur de sang venant de l'infirmerie, simple casemate où l'on entassait les blessés et où les morts attendaient qu'on les jette comme l'on pouvait, la nuit, dans une fosse. On pataugeait dans l'urine au W.C. où l'ammoniaque rendait l'air irrespirable. Partout, dans les couloirs, les hommes étaient entassés, couchant pêle-mêle dans les positions les plus diverses. Le degré de fatigue était tel, qu'il suffisait de s'asseoir ou de se coucher quelques secondes pour dormir, dormir comme jamais nous ne dormirons plus. »[1118]

L'existence dans les forts est éprouvante pour les sens et les corps, d'autant qu'aux vrombissements lancinants de l'artillerie se mêlent les plaintes de blessés soignés dans l'urgence et les râles des mourants. Cas unique de notre zone d'étude, les forts de Verdun ont connu la mort de masse. Dans les forts de la rive droite de la Meuse plongés au cœur de la bataille, les vivants côtoient la souffrance et la mort en permanence à l'instar du sergent Jean Lou de Las Borjas, réfugié avec des éléments de sa compagnie dans la casemate B du fort de Souville le 8 juillet 1916[1119] :

> « C'est un abri voûté fait en pierre solide et possédant au-dessus une couche de terre de 5 à 6 mètres d'épaisseur. Là, étaient des malheureux gravement blessés, agonisant même et qui, depuis plus de six jours, attendaient leur transport à l'ambulance. Ils n'arrivaient rien à manger et souffraient horriblement de leurs membres hachés. Ils mourraient tous les uns après les autres. C'était pitoyable de voir ces braves à entendre leurs supplications, et cependant, nous ne pouvions les secourir, si ce n'est en leur donnant à manger et surtout à boire. L'endroit était petit et la demi-compagnie fut logée là-dedans. Nous étions entassés les uns sur les autres. Le lendemain de bon matin, un bombardement intense commença sur le fort et ses environs. Il ne tombait que de gros calibres et tous à gaz, la seule ressource pour empêcher les gaz d'entrer fut de ramasser les bouts de bois qui traînaient et formaient les anciens bat-flanc d'un corps de garde puis de les allumer à la porte ; ainsi, nous pûmes nous préserver de l'asphyxie. Et cela, pendant trois jours et trois nuits que dura le bombardement. »

[1116] Jacques Péricard, *Verdun 1916*, Nouvelle librairie de France, 1997, p. 338.
[1117] Charles Delvert, *Carnets d'un fantassin (7 août 1914 – 16 août 1916)*, Les Editions des Riaux, Collection Mémorial de Verdun, 1981, avril 2003 pour la présente édition, p. 366.
[1118] Jacques Péricard, *Verdun 1916*, Nouvelle librairie de France, 1997, p. 233.
[1119] Jacques Péricard, *Verdun 1916*, Nouvelle librairie de France, 1997, p. 316.

Quelques mois plus tôt, entre le 6 et le 13 mars 1916, un obus était parvenu à se frayer un chemin par une couleuvrine du fort de Souville, éclatant au milieu des musiciens-brancardiers du 109e, en tuant dix-sept d'entre eux, maculant durablement les parois de chaire rouge et d'éclats d'os sanguinolents. À Verdun, la mort ne choisit pas son camp. Le 8 mai 1916, une détonation sourde gronde dans les souterrains du fort de Douaumont, aux mains des Allemands, et se répercute comme un tremblement de terre à l'ensemble du fort : quelques soldats bavarois qui avaient entrepris de faire réchauffer leur repas avec de la poudre de grenade viennent de se tuer en faisant sauter avec eux un lot de grenades à main dont les éclats se dispersent dangereusement. Puis, à 4h15, c'est l'explosion formidable du dépôt d'obus de 155 destiné à la tourelle qui souffle l'étage inférieur et dévaste l'hôpital souterrain. Plusieurs jours furent nécessaires aux survivants pour tenter de dégager et de dénombrer les victimes. Mille huit cents blessés sont évacués tant bien que mal mais six cent soixante-dix-neuf soldats allemands péris dans l'explosion ou par asphyxie sont emmurés dans le fort lui-même.[1120] À partir de ce jour, vivants et morts cohabitent dans le *Sargdeckel*, le couvercle de cercueil, parmi lesquels le caporal Karl Fritz, du 10e bataillon de chasseurs alpins :

> « Le pire, c'est la relève, les allées et venues. À travers les feux de barrage continus. Puis nous avons traversé le fort de Douaumont, je n'avais encore jamais rien vu de semblable. Là, il n'y avait que des blessés graves, et ça respirait la mort de tous côtés. En plus, nous étions continuellement sous le feu. Nous avions à peu près quarante hommes morts ou blessés. On nous a dit que c'était somme toute assez peu pour une compagnie. Tout le monde était pâle et avait le visage défait. »[1121]

Après l'évacuation du fort par la presque totalité de la « garnison » allemande, les Français reprennent rapidement leurs marques. Missionné pour une évacuation de blessés, le brancardier Louis Leleu et ses camarades quittent leur Poste de Secours avec inquiétude, pressés de se réfugier dans Douaumont par crainte d'être fauchés à découvert sur la plaine chaotique. Le premier contact est rude :

> « Un dernier effort et nous y fûmes. Enfin !
>
> J'ai crispé dans mon souvenir, le spectacle du cadavre de l'un des nôtres tombé là, juste à l'entrée du fort. Il nous fallait nécessairement passer sur lui car il n'y avait point de passage ailleurs, l'entrée étant obstruée par de gros blocs de maçonnerie.
>
> L'intérieur du fort était dans un état épouvantable, de gros obus ayant réussi à traverser la terre et les fortifications malgré leur épaisseur. Il y avait des cadavres partout, beaucoup étaient morts avec leurs masques à gaz sur la face. Un autre, un Allemand, avait une baïonnette en travers du corps. (…) Beaucoup étaient affreusement mutilés ; des membres détachés étaient mis sur le tas avec des cadavres. C'était un étalage de chairs mutilées, une boucherie de l'Enfer en attendant le grand départ pour le royaume d'Erèbe. Et cela sentait !... »[1122]

[1120] Médecin-major Hallauer, *Verdun : le fort de Douaumont et la terrible explosion du 8 mai 1916*, Deutsches Erinnerungskomitee Argonnerwald 1914-1918 e.V, 1996.
[1121] Jean-Pierre Guéno (dir.), *Lettres et carnets du front 1914-1918, Paroles de poilus*, Radio France / Librio, 1998, p. 55.
[1122] Louis Leleu, *Des Flandres aux Vosges*, op. cit., p. 138.

L'Enfer, le purgatoire, ces termes font partie intégrante du champ lexical des acteurs de la bataille de Verdun. Dans ces fortifications où le sang des camarades macule les piédroits, où les murs canalisent le souffle des explosions pour mieux tuer ou blesser les occupants, où les voûtes se révèlent impuissantes à retenir les plus puissants projectiles, la paroi n'est plus perçue comme le support potentiel d'une éphémère béquille mentale et iconographique des combattants, mais plutôt comme les cloisons étouffantes d'un piège faussement salvateur, comme le réceptacle de la violence de guerre elle-même, marqué par le corps meurtri de ses occupants et les impacts d'éclats des projectiles adverses. Qui voudrait laisser une part de soi en Enfer ?

Les forts de Verdun ne sont pas des abris de récupération mentale, ce sont des lieux d'abrutissement, des microcosmes catalysant en vase clos toute l'horreur du combat. Tous les sens sont mis en alerte dans les forts bombardés : l'odorat et le goût sont saturés d'odeurs de poudre, de pourriture et d'excréments, le toucher est au contact direct de la viscosité des murs et surtout de la mort lorsqu'il faut déplacer les cadavres, l'ouïe est agressée continuellement par les éclats de voix, les supplications et les explosions, la vue est soumise à la violence de guerre la plus brute, celle qui défonce les matériaux les plus résistants, qui lamine la terre défendue et tue les hommes par centaines. Comme l'a écrit l'historien Alain Denizot dans sa thèse portant sur Verdun[1123], « cette horreur quotidienne vécue par le soldat de Verdun, à laquelle aucun corps n'échappe, même l'artillerie, donne un état tout à fait particulier : tout n'est qu'insensibilité, indifférence, isolement, acceptation muette, immunité contre la compassion ; à vivre avec la douleur, la mort, rien ne touche plus. » Les occupants des forts perdent conscience d'eux-mêmes, comme l'explique Gaston Gras, qui a rejoint le fort de Douaumont le 24 octobre 1916 :

> « Nous avons complètement perdu la notion du temps : l'attaque a eu lieu le mardi 24. Le jour qui va s'écouler est sand doute le vendredi ou le samedi suivant, peut-être seulement le jeudi ? Qui pourrait le dire ? Les jours sont si longs sous l'incessant bombardement qui nous abrutit, que l'on peut se demander si l'on vit. Si l'on dort, si vraiment l'on est encore sur la Terre ? »[1124]

Pour Jacques Péricard, l'angoisse de l'épreuve du feu induit même une mutation physiologique et mentale des combattants :

> « L'émotion inévitable sous le feu produit chez beaucoup une stupeur où disparaît l'intelligence, où la vue même s'obscurcie par la dilatation des pupilles ; les traits du visage se contractent, les yeux deviennent hagards, l'homme agit par réflexe au milieu d'une sorte de brouillard psychique et même physique. »[1125]

[1123] Alain Denizot, *Verdun, 1914-1918*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1996, p. 145.
[1124] Gaston Gras, Douaumont, 24 octobre 1916, Verdun, Editions Lorraines - Frémont, 1950.
[1125] Jacques Péricard, *Verdun 1916*, Nouvelle librairie de France, 1997, p. 295.

On pourrait imaginer qu'avec le recul des Allemands à partir de juillet 1916 et plus significativement après la reprise des forts de Vaux et Douaumont, les occupants des forts septentrionaux de Verdun aient été plus enclins à créer. Il n'en est rien et le lieutenant Emile Morin nous montre bien qu'à la fin de l'année 1917 encore, les occupants temporaires des forts subissent toujours la pression du contact :

> « Après quelques instants de repos, nous reprenons notre marche. Mais nous sentant à peu près hors de danger, la tension nerveuse qui nous soutenait disparaît et il nous semble que nos forces nous abandonnent. Alors, sur cette route qui nous conduit d'abord à Vacherauville, puis à Bras, puis à la côte de Froideterre, commence pour nous une marche harassante et interminable. Notre colonne, groupée au départ, s'allonge, s'étire, s'émiette. Huit jours de veilles, de souffrances, de fatigues et de privations ont anéanti complètement nos forces. Ce ne sont plus des kilomètres que les hommes parcourent avant de réclamer « la pause ! », mais seulement quelques centaines de mètres. Les uns s'assoient, s'allongent et s'endorment immédiatement ; d'autres tombent tout de leur long et restent dans leur position de chute, immobiles comme des cadavres, vaincus par la fatigue. Marchant volontairement en queue de colonne, je les laisse récupérer quelques instants puis je les secoue pour les réveiller et repartent en grognant. (…) À un moment, la chute de quelques obus tombant autour de nous, nous laisse indifférents, car nous sommes prêts à accepter la mort comme une délivrance.
>
> (…) Ce n'est que fort tard dans la nuit, qu'avec les derniers traînards, j'arrive dans les casemates aux murs suintants d'humidité. (…) Puis, sans prendre le temps de quitter mes vêtements mouillés, vaincu par la fatigue, je me jette tout habillé sur une couchette faite d'un grillage recouvert d'un maigre paillasson. Je m'endors immédiatement seulement recouvert de ma capote boueuse et d'une couverture. Depuis combien de temps reposais-je ainsi ? Quelques heures à peine, quand je m'éveille brusquement, transi et tout le corps raidi. Je veux me lever, je n'en ai pas la force. J'appelle ; on m'aide à me mettre debout, mes jambes se dérobent sous moi, tout mon corps frissonne, j'ai mal à l'estomac, je crois ma dernière heure venue. On me frictionne, j'absorbe une boisson chaude. Enfin je peux marcher, je vais chauffer auprès d'un poêle, j'enlève ma tenue mouillée et me recouche enveloppé de couvertures. Après quelques heures d'un sommeil réparateur, je me sens beaucoup mieux et un bon café achève de me remettre sur pied. »

Un an jour pour jour après la reprise du fort de Douaumont[1126], le quotidien aux abords et dans les forts de Verdun continue d'être une épreuve paroxystique. Certes les forts ne sont plus en butte aux attaques allemandes, mais ils continuent d'être lourdement bombardés tandis que les hommes restent sous le choc et la fatigue de leurs engagements lorsqu'ils quittent les premières lignes toutes proches pour les forts de recueil.

Les conséquences de telles conditions réunies sur les hommes apparaissent plus clairement. Les milliers de soldats qui servirent ou transitèrent dans les forts de Verdun ne créent pas faute de matière, de support ou de temps, mais parce qu'ils ne sont pas en conditions physique et mentale de le faire,

[1126] Cf. chapitre 1 et 2.

parce qu'ils n'en peuvent plus. Pour reprendre la formule de Léonard V. Smith, la plupart des défenseurs subissent un « shell shock », autrement dit une résistance indirecte, inconsciente dans l'instant, les poussant à se réfugier à l'intérieur de leur propre esprit. Ses sens étant trop sollicités, et tous en même temps, le combattant survit dans un état de sidération. En quelque sorte, l'obusite supplante la bétonnite dans ce cas précis. N'agissant plus que par réflexe, les soldats sont incapables de s'exprimer dans l'instant ; certains ne parvinrent d'ailleurs jamais à le faire, même longtemps après la guerre. Le silence de Verdun est le témoignage muet et invisible de la souffrance des combattants.

On retrouve, à des degrés divers et dans d'autres contextes, cette impossibilité du soldat à créer, même malgré son désir et ses capacités. S'il débute et termine la guerre crayon et carnet de croquis en mains, l'aspirant Lucien Laby traverse, à la fin de la bataille de la Marne, une courte période d'une quinzaine de jours où il ne souhaite plus dessiner :

> « Ça n'a plus de charme : je suis trop écoeuré par les évènements actuels, il ne faut pas être triste pour faire des caricatures. »[1127]

Pressé de servir son pays et de rejoindre l'armée malgré ses cinquante ans, l'illustrateur Jean Veber traverse plus d'une année – d'octobre 1914 à février 1916 – sans toucher à ses pinceaux. Bien qu'il ne soit pas, durant cette période, exposé au feu de l'adversaire, son conflit intérieur entre le désir de servir, le manque des siens et l'inquiétude qu'il porte pour ses deux fils mobilisés – l'un dans un fort rémois – l'empêche de ne s'exprimer autrement que par ses carnets personnels.[1128] Alors que l'artiste se réfugie dans son travail d'instructeur, il craint de ne « jamais retrouver la joie de peindre »[1129] et de perdre « de plus en plus notion de sa personnalité ».[1130] Jean Veber ne met pas davantage à profit son temps libre pour créer – « Ici cela m'est impossible, impossible »[1131] – préférant plonger dans ses pensées et songer aux siens de longues heures durant devant son feu de bois.[1132] Finalement, son désir se débloque le 4 février 1916, alors qu'il entend l'histoire d'une femme violée par les Allemands, comme si, d'un coup, il souhaitait combattre par son art : « Mes crayons, mes crayons ! Que je voudrais dessiner ! »[1133]. Le lendemain même, il s'empare d'un mauvais pinceau et d'un pot de noir pour représenter les victoires de la IIIe Armée et galvaniser les jeunes recrues qu'il s'apprête à former.

Cette incapacité à s'exprimer, même chez des soldats qui en ont fait leur métier dans la vie civile, mériterait d'être affinée, ce que nous ne pouvons malheureusement faire ici, faute d'archives concrètes nous permettant d'en pousser l'analyse dans notre corpus. Néanmoins, peut-être cette impuissance créative exprimant la souffrance des occupants des forteresses peut-elle expliquer aussi la découverte

[1127] Lucien Laby, *Carnets de l'aspirant Laby : août 1914 – juillet 1919*, Hachette, 2001, p. 55.
[1128] Jean Veber, *J'y étais ! Un peintre dans la Grande Guerre*, Editions Italiques, 2005, p. 117.
[1129] Jean Veber, *idem*, op.cit, p. 137.
[1130] Jean Veber, *idem*, op.cit, p. 172, p. 174, p. 209.
[1131] Jean Veber, *idem*, op.cit, p. 155.
[1132] Jean Veber, *idem*, op.cit, p. 166.
[1133] Jean Veber, *idem*, op.cit, p. 184.

d'une production étrange, souvent rencontrée lors de nos fouilles, et que les spécialistes des grottes ornées ont baptisé « chevelus de traits » ou tracés indéterminés à l'image de Michel Lorblanchet. Complètement énigmatiques et à ne pas confondre avec les frottements de godillots ou d'objets en mouvement, ces gribouillages, parfois de grandes dimensions, presque compulsifs, rageurs, semblent exprimer tout le désespoir de l'indicible.

« L'autre » : entre absence et symbole

Nous ne pouvions enfin clôturer notre travail sans poser quelques réflexions sur l'absence de « l'autre », de l'adversaire, celui contre qui l'on se bat ou l'on se prépare au combat, celui que les soldats jugent responsable en premier lieu de leur situation.

L'ennemi a pourtant de nombreuses influences sur notre corpus iconographique. C'est à lui que sont destinés de nombreux insignes en béton moulés au-dessus des embrasures frontales et latérales des blockhaus de la fortification de campagne française. À l'issue d'une bataille perdue, c'est pour lui encore que sont rédigées à la hâte quelques maximes vengeresses ou justificatives, comme à la *Feste* Kronprinz, où la garnison allemande contrainte de se rendre aux Américains en décembre 1944, suite à une âpre résistance, explique que seule la faim est responsable de sa reddition. L'approche de l'adversaire peut également avoir des conséquences plus imprévues sur l'iconographie produite. Fait prisonnier provisoirement sur le front de Lorraine le 26 août 1914, le jeune aspirant Lucien Laby mâche son premier album de dessins représentant des « caricatures boches plutôt compromettantes ».[1134] Dans les *Festen*, il semblerait que certains grattages systématiques d'armoiries allemandes soit le fait des garnisons elle-même en novembre 1918, ces dernières refusant de livrer leurs symboles et leurs valeurs aux Français prêt à prendre possession des groupes fortifiés messins. Les Français ont d'ailleurs souvent fait de même sur la ligne Maginot vingt ans plus tard, où de nombreux fanions d'ouvrage ont disparu brûlé. À l'ouvrage de Rohrbach, le capitaine de Saint-Ferjeux décroche le fanion de l'ouvrage du mur de la popote des officiers le 30 juin 1940 et le fait découper en petits carrés de deux centimètres de côté, remettant un morceau d'étoffe bordeaux, ainsi que quelques franges dorées, à chacun des soldats.[1135]

La configuration des fortifications allemandes cédées aux vainqueurs suite à l'armistice de 1918 réoccupées en 1939-1940 par des soldats français, offre une cohabitation peu commune et prolongée d'un belligérant avec la culture iconographique de l'autre. Très vite, les Français démontent les panneaux directionnels qu'ils retournent pour en peindre la traduction française sur la face vierge.[1136] Par contre, et de façon assez étonnante, les caviardages sur l'iconographie pariétale allemande sont généralement très localisés et limités. Comme nous l'avons évoqué ultérieurement, si la hiérarchie

[1134] Lucien Laby, *Carnets de l'aspirant Laby - août 1914-juillet 1919*, Paris, Hachette, 2001, p. 48 et 49.
[1135] Témoignage écrit du caporal-chef Cauchy. Olivier Koch, *Le petit ouvrage de Rohrbach. Guide technique et historique*, Sarreguemines, Compte d'association, 2002, p. 119.
[1136] Une pratique similaire mais cette fois inversée est observée à l'Ensemble du Hochwald, lorsque les Allemands en prennent possession en juillet 1940.

française affiche une certaine moquerie à l'égard des peintures allemandes de 1914-1918, les soldats eux-mêmes semblent les avoir ignorées, préférant concevoir leurs propres compositions à distance. Ainsi, à l'exception notable d'une superposition très étudiée dans le groupe fortifié Luitpold – où une nymphe aux paons recouvre d'un voile rose des symboles militaires allemands – la répartition iconographique de chaque *Festen* nous montre bien l'hermétisme entretenu entre compositions allemandes de 1914-1918 et françaises de 1939-1940.

C'est d'ailleurs dans un même ordre d'idée que l'ennemi, Français ou Allemand, est peu représenté et lorsqu'il l'est, il apparaît sous les traits d'un symbole formaté et généralisé. À ce titre, on ne distingue absolument pas la perception évolutive de l'adversaire qu'ont pu avoir les combattants de la Grande Guerre, celle d'un Charles Delvert qui voit tour à tour les Allemands comme des sauvages puis des Braves avant de ne plus les voir autrement que comme des « anthropoïdes » suite à un engagement très pénible à Verdun, ou celle encore d'un Eugène-Emmanuel Lemercier dont l'admiration assez iconoclaste pour l'art allemand à l'automne 1914 s'émousse progressivement au contact de la violence de guerre qu'il subit sur la crête des Eparges.[1137]

Dans l'iconographie des systèmes fortifiés, celui d'en face doit être reconnaissable au premier coup d'œil. Dans les *Festen*, le Français n'est représenté qu'à deux reprises, dans son uniforme de 1914 – képi et pantalon garance – recroquevillé sur lui-même dans l'attente du choc d'un obus à l'*Infanterie werk* Mey ou refluant devant un ange casqué et porteur d'un rameau d'olivier à la *Feste* von der Goltz. Dans ces deux cas, l'ennemi caricaturé est confronté à l'image soignée et chevaleresque du combattant allemand. Si l'on ajoute le *Gott strafe England* de la *Feste* Luitpold et les Anglais au chapeau melon de la *Feste* Wagner, les évocations de l'adversaire s'arrêtent là chez les Allemands. Côté Français, deux symboles bien distincts incarnent le belligérant germanique en 1914-1918 puis en 1939-1940 : le casque à pointe et Hitler. Dans le système Séré de Rivières, le soldat allemand n'est guère représenté autrement qu'avec le premier attribut. Le casque de cuir bouilli de 1914 apparaît sur des têtes peu soignées et rustres dans les forts de Moulainville, Pagny-la-Blanche-Côte, Manonviller, Uxegney, etc. L'on ne note qu'une mention à l'Empereur – « À mort Guillaume II » – au fort d'Uxegney et quelques profils caractéristiques[1138] du Kronprinz à Ecrouves. Sur la ligne Maginot, mise à part une caricature de Goebbels et d'Himmler dans la galerie principale de l'ouvrage du Simserhof, Hitler personnifie à lui seul le régime nazi. Les traits du visage ou le profil importent peu, seules comptent la mèche et la petite moustache noire. Dans un coffre de l'abri-caverne de Véckring, de simples ovales noircis de ces pastiches suffisent à brocarder le dictateur.[1139] Les références manuscrites ne sont pas plus nombreuses, ni plus élaborées : un « Mort aux Boches » daté de 1916 dans l'ouvrage des Bruyères (Verdun), deux « Merde aux Boches » dans l'abri du Rippert et le groupe fortifié de Mutzig. Dans la même formulation, il est à noter un renversement d'alliance dans l'abri-

[1137] « Malheureusement, ce contact avec la race allemande a gâté pour toujours mon opinion à son égard ». Eugène-Emmanuel Lemercier, *Lettres d'un soldat, août 1914-avril 1915*, Paris, Bernard Giovanangeli Editeur, 2005, p. 153.
[1138] Que l'on trouve reproduits à des centaines d'exemplaires sur les briquets de l'artisanat de tranchée.
[1139] Ce qui rappelle quelque peu la façon dont le jeune Cocteau représentait les Prussiens en 1915, par des formes géométriques surmontées de pointes.

caverne du Légeret (L.M., S.F. Rohrbach) où un « Merde aux Anglais » apparaît dans une galerie, peut-être laissé par un Français maintenu sur la ligne Maginot comme prisonnier en juillet 1940 et qui aurait pris connaissance de l'épisode de Mers el-Kébir.

L'élément essentiel qui ressort de ce constat est que la culture de l'arrière n'a que très peu influencé celle du front ou des ouvrages souterrains dans ce domaine. Certes, l'ennemi est ridiculisé dans ces caricatures – dans les *Festen*, les deux soldats français sont représentés en position de faiblesse ; sur la ligne Maginot, Hitler est malmené par un homme des cavernes à l'ouvrage de Latiremont et même baptisé « Landru le Grand » au groupe fortifié La Marne – mais il n'est le plus souvent victime que d'un humour « doux », atteignant rarement la férocité des journaux civils de l'arrière. Dans la fortification, l'adversaire est représenté pour ce qu'il est et ce qu'il doit paraître aux yeux de la communauté militaire et combattante. « L'autre » est tout d'abord différent ; il l'est sur le plan de l'uniforme qu'il porte et de l'apparence physique. Dans l'iconographie française, le très ostentatoire casque à pointe est ainsi exagéré à l'excès par les Français et toujours coiffé par des hommes enlaidis, des « gueules de brutes » pour reprendre l'expression figurant dans l'éditorial du capitaine Dechancé dans « Le Pied Lourd ».[1140] En cela, la différenciation par rapport à l'autre s'appuie davantage sur l'eugénisme que sur le manichéisme et en un sens, l'ennemi véritable, le soldat d'en face, n'est pas réellement présent dans ces compositions, il n'est tout au plus que superficiellement symbolisé comme l'une des causes de la guerre.

En revanche, il est un palier que n'ont pas franchi les soldats créatifs à l'origine de notre corpus, celui de l'animalisation de l'adversaire basée sur un argumentaire médical très sérieux et donc violent, nourrissant les discours anti-allemands de la Grande Guerre.[1141] Dans le système Séré de Rivières, seuls deux petits portraits de soldats grimés en porcs dans une cellule du fort d'Arches reprennent les caractéristiques des caricatures de l'arrière. Dans tous les autres cas, l'adversaire est certes différent, laid, inférieur, mais il conserve son humanité. De même, l'iconographie française ne compte qu'une représentation « bestialisée » de Hitler, dans le groupe fortifié L'Yser, où il projette sa main crochue sur la Pologne. Toujours dans un même ordre d'idée, la filiation de l'adversaire au macabre, omniprésente dans les affiches de propagande, n'est pas reprise dans les ouvrages. Seul le téléphoniste Robert Humblot franchit ce cap dans l'infirmerie de l'ouvrage du Village de Coume en 1939, dans une œuvre résolument iconoclaste d'autant plus intéressante qu'elle restitue, à l'aube de la Seconde Guerre mondiale, une appropriation de la mort par son propre camp complètement à contre-pied de l'imagerie de propagande, mais aussi « l'expressionnisme pédagogique et didactique »[1142] de l'Entre-deux-guerres comme les sourdes angoisses propres à l'artiste lui-même qui appréhende l'épreuve du conflit.

Point de Hitler pathétique ou ridicule dans l'œuvre de guerre de Robert Humblot. Dans l'infirmerie du Petit Ouvrage du Village de Coume, son œuvre majeur se compose d'un diptyque

[1140] Archives départementales de la Moselle, carton 5 R 628.
[1141] Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *14-18. Retrouver la guerre*, Gallimard, 2000, p. 148.
[1142] Destiné à présenter au public l'inconcevable réalité de l'horreur de la Grande Guerre et auquel s'employèrent de nombreux artistes anciens combattants ou témoins des violences de guerre, à la tête desquels Otto Dix à travers son cycle « La guerre » (1924) et Goya dans ses « Désastres de la guerre ».

formé de deux huiles, l'une sur mortier et la seconde sur papier canson et simplement fixée au mur. Intitulée « Le triomphe de la médecine », la première montre deux médecins – on distingue un brassard à croix rouge – aux allures de sorciers tout droit sortis des contes de Grimm se jouant de la mort aux abords du petit ouvrage dont on distingue les cuirassements à l'arrière plan. Sorti du « trou », un soldat laisse exploser sa joie et brandit ses bras au ciel, vers les anges qui triomphent des diablotins incapables d'empêcher le couronnement des sages arborant fiole, grimoire et l'inusable *Ipéca cuanna* des pharmacopées militaires. Tiré vers le bas par le titre de l'œuvre, l'un des démons peine à se maintenir accroché à la manche d'un « toubib », tandis qu'un autre est emporté par l'élan d'un ange qu'il ne peut contenir. On remarquera que l'œuvre a été exécutée à proximité directe du halot de lumière d'un hublot électrique qui a grillé en 1940, comme nous le montre une photographie d'époque de la composition conservée par la famille de l'artiste mobilisé. Curieux effet esthétique indirect (ou volontaire ?) que la traînée de combustion léchant les jambes d'un diablotin affolé… L'œuvre civile de Robert Humblot transparaît également dans cette peinture de guerre. Vaincue, la grande faucheuse s'éloigne à l'arrière-plan, effet stylistique que l'on retrouve dans la toile *L'enfant mort*, peinte trois ans plus tôt, les démons étant eux-mêmes repris des *Amours du minotaure*.

Face à cette œuvre pariétale, la seconde peinture, « Le triomphe de la mort », est l'antithèse de celui de la médecine, qui épargnait précédemment les soldats français de la ligne Maginot (œuvre présentée *ci-dessous*). Céans, les obus français écrasent des soldats allemands identifiables à leur uniforme *feldgrau* de la wehrmacht ou noir des S.S. (Sections Spéciales). Sur fond de cimetière sans fin hérissé de croix noires – symbolisant la sépulture des vaincus dans les codes funéraires de l'après Grande Guerre – les geysers explosifs des obus terrassent les cavaliers allemands déployés sur un champ de bataille où la mort entame sa moisson et suce le dernier souffle de vie des blessés. Des champignons de souffre montant des ténèbres, émerge une volée mortifère de squelettes hurlants saluant le triomphe de la mort. Au centre de cette scène d'épouvante, la gouaille comique des guérisseurs est substituée par les rictus féroces de squelettes drapés de voiles rouge sang collectant les crânes des victimes de la guerre. Achevé au lendemain de la célébration de l'armistice de 1918, le 12 novembre 1939, ce *Triomphe de la mort* représente l'ascendant de l'artillerie française sur les poitrines allemandes. De la sorte, il bouleverse tous les codes de l'iconographie de propagande de la Première et du début de la Seconde Guerre mondiale, où l'incarnation cadavérique de la mort sert le mal et donc les basses actions de l'adversaire. Ici, même si la chose est implicite, ce sont bien les obus français qui offrent l'ennemi en pâture à la voracité des squelettes, qui ne font que récolter la désolation causée dans les rangs de l'armée allemande. L'on aurait tort, pourtant, de ne voir dans cette œuvre de Robert Humblot qu'une peinture dirigée contre l'autre. À travers la mort hurlante et le champ de croix, l'artiste mobilisé délivre aussi toute son angoisse des guerres qui ont façonné sa sensibilité : la Première Guerre mondiale qui l'a privé de son père plusieurs années durant et a tapissé les abords de la résidence familiale d'un cimetière de morts au champ d'honneur, la guerre d'Espagne qui

l'influença profondément et le début de la Seconde Guerre mondiale qui le pousse, comme son père, à quitter les siens pour une rigueur militaire qui ne lui correspond guère et un avenir incertain.

Avec ce dernier chapitre, nous avons tenté d'y voir plus clair au travers des quelques angles morts que constituent le conformisme et certains silences de notre corpus. Si de nombreuses questions restent en suspend, nous pensons être parvenu à établir des bases de réflexion supplémentaires sur les pratiques iconographiques des occupants des fortifications. Le mutisme de Verdun en particulier, nous montre clairement que l'expression pariétale n'est pas qu'un réflexe mais résulte bien d'une conscience créative révélée dans le calme du repos et de l'attente. L'iconographie abordée est bien le fruit d'une culture du front, du front-arrière ou de l'arrière-front[1143], et si elle ne se développe pas ou très peu au plus fort des combats, elle aide les militaires et les combattants à récupérer, à structurer leur quotidien dans le court terme en absorbant les usages de la société militaire comme les rigueurs et échappatoires de l'univers mental des forteresses souterraines.

[1143] Cf. chapitre 2 pour définitions.

Conclusion

« Non, l'historien n'est pas un juge. Pas même un juge d'instruction.
L'histoire ce n'est pas de juger, c'est comprendre – et faire
comprendre. Ne nous lassons pas de le répéter.
Les progrès de notre science sont à ce prix. »
Lucien Febvre.

Cette règle de base ne nous quitta pas d'un bout à l'autre de nos recherches : essayer d'interpréter un ensemble d'images, le comprendre tout en tentant de transmettre la lecture qui en est faite, et cela sans jugement, sans critère esthétique discriminatoire, sans *a priori* ou condescendances à l'égard des réalisations des soldats du béton. Notre travail principal a consisté à mettre au jour une source inédite et brute, pour rendre intelligible cette masse documentaire considérable, en définir la composition typologique, les règles et les exceptions, les motivations et les latitudes de ses créateurs.

S'attaquer à l'expression pariétale des systèmes fortifiés contemporains lorrains et alsaciens fut et reste une vaste entreprise, haletante, fascinante, poignante ! Certes, nous l'envisagions de façon plutôt abstraite au commencement de nos prospections. La zone géographique délimitée était tout d'abord étendue, par choix, car nous souhaitions pouvoir établir des comparatifs solides et fournis, ce que ne nous aurait pas permis l'examen de sites trop localisés et proches les uns des autres. La sélection de la Lorraine et de l'Alsace permettait de toucher trois systèmes fortifiés distincts, construits à des époques différentes mais continuellement occupés et situés sur les grandes voies défensives et offensives de la Première et de la Seconde Guerre mondiale. La richesse du patrimoine fortifié n'a d'égale que la profusion des opérations militaires et combattantes qui s'y déroulèrent. Confronté à la réalité du terrain et des méthodes de fouille, il fallut assumer ce choix jusqu'au bout. Minuscules à l'échelle du monde, les régions abordées se sont révélées amples et redoutables car le décalage fut souvent grand entre la schématisation d'une carte et la rudesse du sol. Le rapport au terrain fut particulièrement complexe et consommateur de temps. L'historien doit tour-à-tour s'improviser inspecteur des domaines pour pouvoir obtenir l'autorisation de fouille, spéléologue pour investir certaines cavités difficiles ou archéologue pour effectuer des relevés précis des traces iconographiques découvertes. À un autre niveau, bien que nos relevés ne soient qu'ébauchés, nous imaginions nous faire une petite idée de l'ensemble documentaire à rassembler. Comme nous étions loin du compte ! Que d'heures passées le nez collé aux parois pour figer des peintures murales inévitables et débusquer de fines inscriptions incisées dans la chaux ou le mortier… Que d'heures consacrées à affiner nos techniques

de prise de vue, à se hisser dans les recoins les plus inextricables et improbables des forts pour être bien certain de n'omettre aucun graffiti ou le moins possible. Nous sommes ainsi parvenu à rassembler un corpus iconographique comprenant 3121 traces photographiées sous toutes les coutures et archivées, avant de nous lancer dans un travail d'analyse non moins ténu. Confronté aux déformations mémorielles et surtout aux carences de sources manuscrites publiques, rassemblant fort peu d'éléments sur les unités en place dans les *Festen* et des dossiers de valeurs inégales pour celles des forts du Système Séré de Rivières et de la ligne Maginot, nous nous sommes efforcé d'investir le champ des fonds privés pour décoder le sens d'une iconographie muette et plongée dans un monde du silence souterrain. Quelques conclusions et considérations ont été tirées de la comparaison entre les relevés de terrain et le dépouillement d'archives conventionnelles. Leur part inévitable de subjectivité ne mettra sans doute pas tout le monde d'accord, mais la méthode de décryptage retenue, s'appuyant sur le descriptif complet de chaque empreinte, la codification typologique, le balayage contextuel et l'interprétation globale, a le mérite de poser une grille de lecture homogène et exploitable pour l'analyse sérielle et comparative. C'est elle qui nous permis notamment de déceler des variables comportementales entre les effectifs de passage et les troupes de défense active ou entre les garnisons. C'est elle encore qui nous poussa à bien dissocier les sens connoté et dénoté de certaines œuvres, pour découvrir des données sous-entendues derrière le voile intrinsèque des représentations. Car l'approche d'une image ne souffre pas l'improvisation et la distraction : chaque détail compte. Nous n'avons pas souhaité qu'aborder un corpus bien défini, nous avons voulu le penser avec précision, en employant les termes techniques adéquats – peinture murale plutôt que fresque par exemple – et les expressions les plus appropriées pour parler des auteurs de cette production pariétale, les soldats créatifs. Une taxinomie que nous avons voulue rigoureuse opère également en ce sens.

Au-delà des problèmes de méthodes ou des pénuries diverses – de moyen, de temps, de matière archivistique – l'historien est également confronté à un terrain mouvant. Sitôt a-t-il résolu une énigme, découvert le visage d'un artiste mobilisé derrière une composition picturale ou apporté des réponses, que de nouvelles questions se posent irrémédiablement. La quête est sans fin et de nombreux angles-morts subsistent. À défaut néanmoins d'obtenir toutes les clés de lecture et la connaissance universelle, nous pensons cependant avoir été en mesure d'établir des bases de réflexion quant à certains usages culturels relevant des microsociétés militaires et combattantes des forteresses comme d'une sociabilité particulièrement de l'enfermement imposé à la défense. L'importance de l'individualité et de ses origines, la fraternité du groupe primaire, le rôle de la symbolique militaire ou encore la perception tantôt foncière, sexuée ou filiale du sol à défendre se détachent nettement d'un groupe étudié à l'autre. Des différences comportementales flagrantes apparaissent suivant les effectifs ou les périodes, nous les avons observées et décrites, en particulier pour les garnisons allemandes, les équipages français ou les G.I.'s américains. Reste néanmoins des thématiques et des mécanismes de création communs à l'ensemble de notre zone de fouille et des communautés militaires approchées et

ce par delà le temps et les situations. Les phénomènes d'appropriation du territoire, d'émulation, de mutisme, de transfert forment autant de paradigmes éprouvés à tout notre corpus pour ne pas dire à la création militaire et combattante en général. À ce titre, l'iconographie pariétale des forteresses constituent bien un ensemble construit sur des constantes et des variations propres s'inscrivant dans un faisceau de pratiques global traversant toute l'histoire des armées contemporaines.

Quelques portes ont été enfoncées, quelques pistes reconnues, mais le labyrinthe demeure assurément tentaculaire et plein de promesses. Il reste encore beaucoup à entreprendre et sans tarder. À l'exception de quelques sites sauvés – par des associations dont l'action de sauvegarde reste confinée aujourd'hui à une préservation à la hussarde du patrimoine technique, en un mot l'armement, plus qu'iconographique, faute de moyens et de savoir-faire essentiellement – le parc fortifié du nord-est est aujourd'hui en voie de disparition, verrouillé, remblayé, faute de ne pouvoir le faire disparaître complètement. Ce n'est qu'*in extrémis* que nous pûmes pénétrer dans certains géants de la ligne Maginot devenus depuis quelques années des sarcophages impénétrables sur décision justifiée de l'autorité militaire. Les entrées-munitions des sites principaux comme les dernières ouvertures des forts de Verdun, Toul et Metz disparaissent aujourd'hui derrière des monceaux de terre pour stopper le carnage des ferrailleurs et récupérateurs en tous genres. Nous ne pourrions plus poursuivre pareilles investigations de nos jours. Par delà les ravins verdunois, les plaines mosellanes et les collines spinoises, de nombreux souterrains restent heureusement à défricher. Les fortifications des Alpes, françaises et italiennes, offrent un potentiel d'étude considérable plongé dans le plus insoutenable abandon d'ouvrages ouverts à tous vents. Le constat est identique pour les forts belges ceinturant la ville industrielle de Liège où les innombrables carrières et souterrains naturels occupés au cours du « premier vingtième siècle » dépassant largement les terres de l'Aisne et de la Somme. Le remarquable travail d'inventaire de l'Association Soissonnais 14-18 est une initiative collective encore trop rare et peu soutenue par les pouvoirs publics.[1144] Nous mesurons bien ici toute l'utopie d'un recensement à l'échelle nationale ou européenne des traces iconographiques d'origine militaire, qui nécessiterait la composition d'un véritable staff technique composé de secrétaires réglant les démarches administratives liées à l'accessibilité des sites et d'un collège d'experts alliant cartographes, archéologues et historiens. Et pourtant, combien gagnerions-nous à disposer, tant qu'il en est encore temps, de pistes de travail et de réflexion composées de données de terrain inédites qu'il ne nous sera plus possible de consulter dans dix ou vingt ans ? L'un de nos regrets fut spécialement de ne pouvoir inclure les ouvrages du *Westwall* – ou ligne Siegfried – dans nos travaux, ses vestiges sarrois et rhénans étant trop fragmentaires pour entreprendre ce type d'opération. Mais comme il serait passionnant de comparer l'iconographie allemande des *Festen* de la Grande Guerre à celle des bunkers de l'*Atlantikwall* – Mur de l'Atlantique – pour mettre ces corpus en perspective par rapport aux

[1144] Cette structure a obtenu une belle victoire en 1990, en parvenant à faire reconnaître les bas-reliefs de la Carrière du 1er Zouave réalisés durant la Grande Guerre.

dominantes culturelles du Saint-Empire romain germanique et du IIIe Reich ? Dans ce dernier cas, il ne serait pas négligeable de pouvoir mesurer la place du système de représentation nazi et celle de la culture populaire traditionnelle sous les dalles de béton armé. Déjà, la fouille des blockhaus de l'Île de Jersey, alignant symboliques médiévales à lettrage gothique et icônes féminines sobres et chromées traitées dans les canons affichés par la statuaire nazie, s'avère engageante. Dans un ordre d'idées plus technique, sans doute gagnerions-nous aussi à voir pareil sujet traité de façon interdisciplinaire, car à l'évidence, l'historien de l'art comme le sémiologue seraient en mesure d'apporter un regard complémentaire à celui de l'historien, qui attaque principalement le sujet par l'angle qu'il maîtrise le plus, s'appuyant sur les notions de contexte et d'univers mental. À quelles conclusions permettraient par exemple d'arriver une approche sémiotique abordant le sujet par l'angle des couleurs et des symboles ? Quels résultats obtiendrait un historien de l'art attaché à l'analyse poussée des supports et des styles ?

Inépuisable, l'étude de l'expression pariétale de forteresse est grande ouverte et stimulante. Alors que la Première et la Seconde Guerre mondiale sortent du temps présent – le dernier poilu de la Grande Guerre a disparu en 2008 tandis que l'ultime membre du commando Kieffer s'est éteint en 2010 – et que la source aujourd'hui bien assimilée que constituent les mémoires vives se tarit peu à peu, une autre parole militaire et combattante, disposant de ses atouts et exigences de manipulation propres, se propose à l'historien, pour quelques décennies encore.

Sources et bibliographie

Sources

Sources d'archives :

➢ Relevés de l'auteur sur le terrain

Notre corpus est issu de trois systèmes fortifiés : le système Séré de Rivières se décomposant en 4 camps retranchés – Verdun, Toul, Epinal – et quelques forts dits « d'arrêt » ; du système fortifié allemand comprenant la *Moselstellung* – places de Metz et Thionville – et le dispositif Strasbourgeois ; enfin de la ligne Maginot, courant le long de la frontière franco-allemande de l'Alsace et de la Lorraine.

Nous y incluons l'ensemble des organes d'intervalles suffisamment importants pour ne pas être négligés, tels les casemates, abris, batteries et autres observatoires. La fortification réalisée par la main d'œuvre militaire très, forme un corpus annexe. Pour pallier à certaines carences, nous nous sommes reportés aux photothèques privées de spécialistes locaux rompus au parcours du terrain :

Photothèque Michel Mansuy, secrétaire général de la Fédération des Associations de Sauvegarde de la Fortification ;

Photothèque Jean-Louis Nospeld ;

Photothèques constituées et conservées dans le cadre associatif.

La majorité de la documentation recueillie le fut cependant du fait de l'auteur, au gré de fouilles systématiques : photographies (plans d'ensemble, plans rapprochés, détails), prise de dimensions, essai de détermination du support et du matériel utilisé.

Ces relevés furent ensuite classés par systèmes fortifiés et par sites sur la base de séries numériques et de sous-séries alphabétiques et l'ensemble de cette base de données enregistré sur une double série de C.D. Rom. Pour chaque site, un plan, des essais de reconstitution, des vues axonométriques et des projections graphiques infographiques se virent intégrés à notre corpus dans la mesure du nécessaire.

➢ Fonds militaires

Archives du Land de Bade :

Fonds « Détachement d'Armée Falkenhausen » : correspondances, unités, fonctionnement.

Bibliothèque du Musée de Rastatt (Allemagne) :

Mémoires des régiments, d'après les journaux de marche.

Direction de la Mémoire, du Patrimoine et des Archives :

Fonds 1914-1918, quelques 3 000 croquis et dessins de poilus (1914-1918).

Etablissement de Conception et de Production Audiovisuelle de la Défense :

Avant toute approche, il importe de lire le catalogue des films muets d'actualité conçu par Françoise Lemaire – conservateur du Patrimoine à l'Etablissement Cinématographique et Photographique des Armées – en 1997 :

Plusieurs films présentant entre autres les forts de Troyon et de Souville et de Vaux ont… disparu.

Autour de Verdun, au fort de Vacherauville – E.C.P.A. / A 232

Autour de Verdun, entre les fort d'Haudainville et de Dugny, novembre 1916 – E.C.P.A. / A 238

Verdun, 20 juillet 1916 – E.C.P.A. / A 240

Verdun 1917, le terrain reconquis – E.C.P.A. / A 256

Le fort glorieux de Douaumont, janvier 1917 – E.C.P.A. / A 249

La revanche des Français devant Verdun, Hors-série, trois parties – E.C.P.A. / A 240, 245, 246, **253**, 254.

Les surprises du camouflage, mai 1916 – E.C.P.A. / A 610

Fonds « peintures murales » : Réf. F 69 205 R 112 ; F 69 205 R 162 (ouvrage du Simserhof).

Fonds photographique (« mise en scène » du quotidien du soldat).

Verdun 1916, cassette de 28 minutes, 1986.

Fonds photographiques et visuels « Maginot »

À noter :

Les archives des militaires, Editions Michèle Trinckvel, 1997. Les auteurs, Jacques Borgé et Nicolas Viasnoff ont sélectionné des documents d'archives (photographies, textes) pour illustrer le quotidien des combattants et militaires français et allemands dans la première moitié du XXème siècle.

1916, Année de Verdun, Editions Lavauzelle, 1996. Une sélection de photographies provenant des fonds du S.H.A.T. et de l'E.C.P.A.D..

Service Historique de la Défense :

Archives du Génie : Art. 8 – section 2 : fiches de renseignement sur les nouveaux ouvrages de la défense ; archives du Service des Forts de la II° Armée (11 cartons) série 19 N.

Série 23N « Camp retranché de Verdun », « Région Fortifiée de Verdun.

Série 25N « Régiments engagés à Verdun »

Dossiers régimentaires des 134e et 149e R.I. (1914-1918).

Dossiers techniques et régimentaires, ouvrage par ouvrage (plans, rapports d'officiers, etc.).

Exemple de l'ouvrage de Bréhain (Meurthe-et-Moselle) :

Carton 30 N 248, rapports des officiers du secteur fortifié de la Crusnes.

Carton 30 N 249, Journal de Marche et d'Opération de l'ouvrage de Bréhain.

Carton 34 N 24, rapports d'officiers du 128ème Régiment d'Infanterie de Forteresse.

Génie, C.O.R.F. – I.G.G.F., carton n°77, plan de l'ouvrage de Bréhain et cartes du secteur.

Carton 34 N 150, rapport du colonel Kasper, commandant le Génie de l'ouvrage d'Anzeling, sur *l'organisation de la vie quotidienne dans un gros ouvrage*. Elaboré en captivité et retravaillé après-guerre, ce document exceptionnel – non exempt, naturellement, de reconstructions mémorielles – offre néanmoins une remarquable et fouillée approche psychologique du quotidien des équipages d'ouvrage.

Carton 34 N 150, Journal de Marche et d'Opération de l'ouvrage du Mont des Welches.

Fonds Roger Bruge, regroupant les correspondances issues des contacts établis par l'auteur auprès des Anciens Combattants de la ligne Maginot dans les années 1970.

Inventaire photographique de quelques peintures murales de la ligne Maginot, sous la conduite du capitaine Philippe Truttmann en 1969.

Série T : notes, carnets et mémoires des soldats de la Grande Guerre.

Troupes de forteresse (Place forte de Toul) : 26 N 3304 (Brigade mixte de Toul, 1914-1915) ; 26 N 74 (Brigade active de Toul)

➢ Fonds publics civils

Archives départementales de Meurthe-et-Moselle :

Dégâts causés par l'Armée américaine, 1917, cote 10 R AL 43

Der Grosse Krieg in Bildern (Album de la Grande Guerre), publié par Deutscher Überseedienst, Berlin, n°1 à 42 (février 1915 – août 1918); cote 1 J art. 22.

L'hiver 1914, Hauts de Meuse, vingt-quatre dessins d'après nature par Mantelet-Martel, Berger-Levrault, 1917, cote 4° J IV art. 22.

Recueil de caricatures de la Grande Guerre (coupures de presse découpées volantes et quatre cahiers), cote 1 J 205/2

Série 2R, justice militaire : construction des forts et ouvrages du Système Séré de Rivières, dossiers des chefferies locales…

Villey-Saint-Etienne : le livre d'Or de la Grande Guerre, établit par l' abbé Léon Manet, 1930.

Archives départementales de la Moselle :

Le dossier pédagogique établit par Laurette Michaux en 1978, *La Moselle pendant la guerre (1914-1918), Fonds des archives départementales de la Moselle*, et réédité en 1988, constitue un bon préalable ;

Autorisation de séjour des Prisonniers de Guerre russes employés comme ouvriers agricoles (1919-1920), cote 5R552

Journaux et bulletins de liaison des troupes stationnaires dans la ligne Maginot, cote 5 R 628 (Cf. Sources imprimées)

Propagande communiste dans l'Armée (1921-1923), cote 5 R 3

Archives municipales de Metz :

Période 1870-1918 : cotes 2R95, 110, 111, 113, 123, 124, 125, 138, 7S22.

Historiques régimentaires, rapports entre la garnison et les civils.

Archives municipales de Forbach (57) **:**

Erudit local, Henri Kontzler a déposé un mémoire conséquent aux archives municipales de Forbach, intitulé *Lorraine des Trois frontières, chroniques du 20ème siècle.* Nous y avons découvert quelques cartes postales montrant la portée symbolique de la Croix de Lorraine en Moselle, chez les civils comme les militaires.

Archives municipales de Sarreguemines (57) **:**

Carnets de guerre de monsieur Nestor Vanderputte, maréchal des logis à la 4ème batterie du 6ème Groupe Autonome d'Artillerie stationné près de Sarre-Union (Secteur fortifié de la Sarre) en 1939-1940.

Chroniques du jeune étudiant Stéphane Harig (B.T.S. de commerce international) *Témoins de remparts* publiées dans le *Courrier de la Sarre* entre 1987 et 1988. Au

nombre de vingt, ses chroniques détaillées proposant des itinéraires de découverte, nous ont permis de localiser de nombreux cartouches de construction sur les blockhaus de Moselle.

Archives municipales de Soetrich (57) **:**

Livre d'Or de l'ouvrage de Soetrich A11 remis par un particulier.

Archives du Musée de la Cour d'Or (Metz) :

Fonds KM (Kriegsmuseum), ensemble photographique constitué durant la Première Guerre mondiale par le conservateur du musée, Johan Baptist Keune. La collection est numérotée de KM 0000 à KM 644a, par ordre chronologique de septembre 1914 à juin 1917. En 2003, une partie de ce fonds remarquable a été présentée au public par le musée de la Cour d'Or – en partenariat avec la ville de Metz – sous l'intitulé « *De la frontière au front, un point de vue allemand* », exposition accompagnée d'un catalogue imprimé en octobre 2003.

Archives du musée de Toul :

Collection de cartes postales.

Dossier sur la vie militaire à Toul.

Centre de documentation et musée de l'Historial de Péronne :

Fonds muséographique : objets civils et militaires, œuvres d'Art (Otto Dix…), souvenirs personnels de Fernand Léger, etc.

➢ Fonds associatifs

Amifort-Véckring *Hackenberg* : Photothèque Amifort-Véckring, 13 dessins cédés par monsieur Robert Louard en 1990, et exposés au musée du Hackenberg.

Ascomémo, Association pour la Conservation de la Mémoire de la Moselle en 1939-1945 ; cet organisme privé et bénévole gagne à être connu et surtout reconnu pour son remarquable travail d'archives. Il est bien dommage que certains collectionneurs abusent de cette remarquable entreprise collective et pillent ce fonds en toute stérilité intellectuelle. *Ascomémo* dispose d'une riche collection photographique qu'il nous a été possible de consulter et de reproduire dans notre étude. Elle dispose également d'un dossier contenant la correspondance établie par le sergent André Marchand, sapeur-télégraphiste (18ème Régiment de Génie) à l'ouvrage du Bovenberg A27 (ligne Maginot, Boulay).

Association « Ceux de Verdun ».

Association du Musée du fort Saint-Roch : Film noir et blanc et couleur tourné par le lieutenant Ricoux, médecin de l'ouvrage de Saint-Roch (Alpes maritimes).

Association pour la Sauvegarde des Sites militaires de 1914-1918.

Les Amis de Vauquois et sa Région.

Soissonnais 14-18, Ferme de Confrécourt.

➢ Collections particulières

Fortification allemande (1914-1918) :

Fonds Reue : 20 photographies de Willi Reue[1145] (Place forte de Metz, feste Prinzregent Luitpold), tableaux et papiers personnels de l'artiste, conservés par madame Christa Reue, arrière petite nièce de Willi Reue.

Ligne Maginot (1939-1940) :[1146]

Collection de l'auteur : Série de 19 photographies du camp de sûreté de Doncourt, prises à la fin des années 30 ; série de 33 fragments de dossiers médicaux retrouvés dans l'infirmerie de l'ouvrage de Latiremont (Meurthe-et-

[1145] Biographie en Annexe 1.
[1146] Biographie en annexe 2.

Moselle) ; série de 11 fragments de coupures de journaux (Paris-soir, 29 septembre 1938) retrouvés dans la caserne du petit ouvrage du Mauvais-Bois (Meurthe-et-Moselle) ; 2 fragments d'un journal non identifié (1er avril 1940) retrouvés dans le petit ouvrage de l'Annexe-sud de Coume (Moselle).

Fonds Ballot : manuscrit rédigé en octobre-novembre 1978 par monsieur Ballot (sous-lieutenant, intervalles, II/68ème R.I.F., 2ème compagnie, 1ère section de 25) et 20 photographies, conservés par son fils, monsieur Daniel Ballot.

Fonds Cagnard : notes rédigées par monsieur Alfred Cagnard (sous-lieutenant, Soetrich A11), transmises par son fils, monsieur Alain Cagnard.

Fonds Colmet-Dâage : 1 dessin et 10 photographies conservés par monsieur André Colmet-Dâage (sous-lieutenant, Mont des Welsches A21).

Fonds Colomar : 50 photographies, 4 toiles et 1 dessin au fusain conservés par monsieur Christian Colomar, fils de monsieur Joseph Colomar (brigadier, Kobenbusch A13), et madame veuve Marguerite Colomar.

Fonds Daoust-Poinsignon : croquis, toiles et photographies de Raymond Daoust (sergent, Métrich A17) rassemblés par monsieur Jean-Claude Poinsignon

Fonds De Vaulx : 4 photographies et 4 dessins conservés par monsieur De Vaulx (sous-lieutenant, Soetrich A11).

Fonds Gast : 2 photographies conservées par monsieur Joseph Gast (fantassin de 2nde classe, D.B. 21).

Fonds Haas : Photothèque constituée et conservée par monsieur Albert Haas (sous-lieutenant, Hochwald A2). Cette photothèque porte un regard unique sur le quotidien d'un équipage.

Fonds Humblot : Photographies, tableaux et dessins de monsieur Robert Humblot (sapeur 1ère classe, Village de Coume A 29), conservés par mesdames Brigitte et Jacqueline Humblot.

Fonds Hurter : 1 photographie conservée par monsieur Eric Hurter (lieutenant-médecin, ouvrage du Simserhof).

Fonds Keck : Souvenirs rédigés en 1990 par monsieur Darmart (lieutenant, Kobenbusch A13), conservés par sa petite nièce, madame Keck.

Fonds Lamy : 5 photographies conservées par monsieur Roger Lamy (sous-lieutenant, Rochonvillers A8).

Fonds Pottecher : Photographies, dessins et livret militaire de monsieur Victor Pottecher confiés par sa fille, Evelyne Cousty-Pottecher.

Fonds Simony : 9 photographies et livret militaire de monsieur Marcel Simony (sergent, Kobenbusch A13), conservés par monsieur Jean Simony, fils de l'artiste.

***Fonds** Vinrich* : Carnet de souvenirs rédigé par monsieur Jean Vinrich (sous-lieutenant, Mont des Welches A21) dans les années 1990 et 13 photographies conservés par madame veuve Eliane Vinrich.

Fonds Walraff : 20 photographies conservées par monsieur Guillaume Walraff (soldat de 2nde classe, Kerfent A34).

Fonds Wolff : Photothèque de Maître Pierre Wolff (capitaine, Bois de Bousse A24).

Sources imprimées :

Archives départementales et fonds privés

➢ Première Guerre mondiale

Presse civile *:*

L'Illustration ; hebdomadaire : du numéro 3726 du 24 juillet 1914 au numéro 3957 du 4 janvier 1919 ;

Le Matin ;

Le Miroir ;

La Grande Guerre, 1914-1915, Maison de la Bonne Presse, Premier Fascicule, 1916 (remplace durant les hostilités les *Romans à 20 centimes*).

Journaux du front *:*

Bulletin des Armées de la République (Archives départementales de la Meurthe-et-Moselle, cotes 8 R 182-183). Journal d'information officiel distribué dans la zone des armées. Quotidien dans les premiers mois du conflit, le *Bulletin* devient définitivement hebdomadaire en 1916.

La Mitraille, journal intermittent, fantaisiste, littéraire et mondain de la 64ème division. Créé en 1916, le premier numéro de La Mitraille est imprimé en février 1916, pour être diffusé jusqu'en avril 1919. Très éloigné des petits journaux artisanaux, le Mensuel de la 64ème est soigné, tapé à la machine, imprimé et… complété de publicités à l'instar des quotidiens de l'arrière. Il est parfois orné de quelques dessins humoristiques.

Le mouchoir, organe du péril ! (Ah !... Rions !...) – journal hebdomadaire des combattants de la 73ème division, fondé à Maidières-les-Pont-à-Mousson (Le journal reprend le nom du petit bois triangulaire enclavé dans le Bois le Prêtre). N°1 à n°59 – 14 novembre 1915 à septembre 1918.

Zwischen Maas und Mosel, Feldzeitung der Armee-Abteilung C. (Entre Meuse et Moselle, journal de campagne du détachement d'armée C), périodique édité par l'état-major coiffant les unités du saillant de Saint-Mihiel (front et arrière front), conservé aux Archives départementales de la Moselle.

Publications postérieures :

Association Nationale du Souvenir de la Bataille de Verdun et de la Sauvegarde de ses Hauts Lieux (A.N.S.B.V.), *Bulletin de liaison* n°12, 1985.

Deux soldats lorrains, François Berlet, capitaine au 37ème Régiment d'Infanterie et Henry Berlet, sous-lieutenant au 269ème Régiment d'Infanterie, Lettres, rapports et citations, recueillis par Charles Berlet. (Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, cote 8° L I 52 art.12)

L'Almanach du combattant, annuel, contenant de nombreux récits de soldats ayant combattu à Verdun.

Les combats (1914-1918) du 37/237ème régiment d'artillerie, Edition du journal « La Flamme du 37/237 », Paris, 1979 et 1986. (Archives départementales de Nancy, cote 4° J IV art.49bis)

Le combattant de Verdun.

➢ Seconde Guerre mondiale, sur la ligne Maginot

Presse nationale :

- *Le Figaro* :

  Maurois André, numéro du 29 décembre 1939.

- ***France Magazine* :**

  Sur la ligne Maginot, n°34 du 21 novembre 1939.

- *Gringoire* :

  Dorgelès Roland, *Dans le trou*, numéro d'avril 1940.

- *L'Illustration* ; ensemble des numéros publiés entre 1919 et 1940, et notamment :

  Les forteresses de la ligne Maginot, n°4987 du 1er octobre 1938.

  Cadilhac P.E., *Sur le front et dans les entrailles de la ligne Maginot*, n°5001 du 7 janvier 1939.

  Un dîner au douzième sous-sol, n°5045 du 11 novembre 1939.

  Jonas Lucien, *Quelque part sur la ligne Maginot*, n°5064 du 23 mars 1940.

  Ichac Pierre, *Avec les troupes de forteresse dans un ouvrage de la ligne Maginot*, n°5067 du 13 avril 1940.

- *Match* :

  Dans les entrailles de la ligne Maginot, numéro du 22 septembre 1938.

Numéro du 20 octobre 1938 ; du 5 septembe 1939 ; 19 octobre 1939 ; 9 novembre 1939 ; 16 novembre 1939 ; 4 janvier 1940 ; 11 janvier 1940 (photographies).

Vie de guerre dans la ligne Maginot, numéro du 14 mars 1940.

La Venise du front, numéro du 25 avril 1940.

- *Le Miroir* :

n°8 du 22 octobre 1939 ; n°11 du 12 novembre 1939 ; n°12 du 19 novembre 1939 ; n°13 du 26 novembre 1939 ; n°15 du 10 décembre 1939 ; n°16 du 17 décembre 1939 ; n°17 du 24 décembre 1939 ; n°22 du 28 janvier 1940 ; n°23 du 4 février 1940 ; n°28 du 10 mars ; n°29 du 17 mars 1940 ; n°31 mars 1940 (photographies).

- *Le Noël et la Maison* :

La ligne Maginot, n°53 du 25 janvier 1940.

- *Partout Magazine* :

On ne passe pas, numéro 467 du 5 novembre 1939.

- *Revue des Deux Mondes* :

Bidou Henry, *Ligne Siegfried et ligne Maginot*, Tome 54 du 1er novembre 1939.

Presse régionale :

Le Républicain lorrain.

L'Echo de Longwy, 1931-1932.

Longwy-centre, 1931-1934.

Journaux du front :

Le Barbu, le plus fort tirage de la terre… glaise ! Bi-mensuel du 15ème Régiment de Génie (chemin de fer), 6 pages ;

Bautzen 39, ou le père a passé, passera bien l'enfant. Bi-mensuel du 156ème Régiment d'Infanterie de Forteresse, 6 pages ;

Cambronne, revue philosophique, satirique, éclectique et toujours Prat…ique, s'efforçant de paraître chaque mois, le plus irrégulièrement possible. Mensuel du 146ème R.I.F., 4 pages.

Le Cheval vapeur, la gaîté des escadrons, Bi-mensuel d'un Groupe Reconnaissance, 6 pages ;

Le Chic à Nied, journal du 21ème bataillon du 162ème R.I.F.. Bi-mensuel, 4 pages ;

Le coup de Bambi, périodique, scientifique, littéraire, ironique et reconstituant du 3ème bataillon du 156ème Régiment d'Infanterie de Forteresse. Bi-mensuel, 4 pages ;

Le Court-Jus, organe de la 221ème compagnie d'électromécaniciens. Bi-mensuel, 6 pages ;

C.Q., Génie… pas tant qu'on le pense. Mensuel des compagnies de Transmissions d'une division, 4 pages ;

Le cri du béton, journal mensuel du Nème R.I.F.. Mensuel, 4 pages ;

L'écho de Thonnelle, journal de guerre de l'ouvrage de Thonnelle pendant la Drôle de Guerre (secteur fortifié de Montmédy) ;

L'écho du Hochwald (ultime numéro titré « Dans le trou », en référence à l'article de Roland Dorgelès dont les rédacteurs ne sont pas peu fiers). Bi-mensuel conçu à l'ouvrage du Hochwald, 2 pages ;

Fermons… le trou, journal de guerre de Fermont en mai-juin 1940 (secteur fortifié de la Crusnes) ;

Hausse 400, Sang neuf. Bi-mensuel, 8 pages ;

L'Isard de Metz. Bi-mensuel, 6 pages ;

Je passe partout, journal Bi-mensuel du 151ème R.I.F., 4 - 8 pages ;

Le Pied Lourd, journal des artilleurs à pied du 165ème R.A. (occupant en particuliers les fortifications ex-allemandes de Metz). Bi-mensuel, 4 pages ;

Poilu 39, satirique illustré, organe interallié. Mensuel de la 356ème Compagnie Auto par B.C.M., 6 pages ;

La Rose Maginot, organe de guerre du Régiment de la Rose. Emanation des journaux « L'équipage » et « Tôle ondulée », bi-mensuel, 4 pages ;

La sirène de l'équipage, la page des équipages à la page. Bi-mensuel du petit ouvrage du Kerfent A34, 2 pages ;

Le Tortillard, humoristique, tragique et climatique. Organe officiel et Bi-mensuel de la 1ère Compagnie du 221ème Bataillon de Sapeurs de Chemin de Fer, 6 pages ;

La Voix de la Voie de 60, organe officiel indépendant, humoristique, littéraire, agricole, sportif, industriel, médical, artistique, musical, culinaire, aérodynamique, antiboche et anticafard, des isolés de la 2/4 T.S.. Hebdomadaire, 1 page ;

Le Zimm-Boum, Organe de Défense Corporative et Passive des Durs et des Mous. Bi-mensuel édité par le 2ème bataillon du 156ème Régiment d'Infanterie de Forteresse, 4 pages ;

Publications postérieures :

Bulletin de l'Association nationale des Anciens Combattants de la ligne Maginot, 1977-2003 (à partir de 1990, le bulletin se limite à un petit dossier dactylographié transmis aux membres).

Infortif, bulletin de la Fédération des Associations de Sauvegarde de la Fortification, 1998-2004.

Bulletin de liaison des anciens du 151ème R.A.P. (Régiment d'Artillerie de Position, secteur fortifié de Thionville).

Drôle de vie sur la ligne Maginot aquatique en 1939-1940, Les Amis du Pays d'Albe, 2000. Recueil de témoignages d'anciens combattants ayant occupé les blockhaus du secteur fortifié de la Sarre en 1939-1940.

Le Crapouillot, *Folies 39. Les farces et attrapes de la Drôle de guerre*, n°52 de la nouvelle série, 1979.

Et pour mémoire…

Le Républicain Lorrain, *Bunkers de Berlin. Les témoins oubliés du Troisième Reich*, dimanche 18 mai 1997.

Autres sources :

Témoignages

Première Guerre mondiale, les artistes français sous l'uniforme :

Barbey Valdo, *Soixante jours de guerre en 1914*, Paris, Bernard Giovanangeli Editeur, 2004. Mobilisé au 109ème R.I. en août 1914, Valdo Barbey reste immobilisé au dépôt de Chaumont jusqu'en octobre 1914, date à laquelle il rejoint le front, comme simple soldat, dans le secteur de Lens. Grièvement blessé deux mois plus tard, Valdo Barbey ne revint jamais au front. Cet ouvrage est la réédition de son journal quotidien, publié en 1917.

Durosoir Lucien, Maréchal Maurice, *Deux musiciens dans la Grande Guerre*, Paris, Tallandier, 2005. Réunis par Jean-Pierre Guéno et Luc Durosoir, les carnets de guerre du premier et la correspondance du second livrent le témoignage de deux musiciens qui connurent les tranchées et le calme des états-majors que leurs instruments leur permirent de côtoyer.

Lavy Gaston, *Le journal d'un soldat inconnu, 1914-1918*, Paris, Larousse, 2004. Gaston Lavy a une quarantaine d'années à la mobilisation de 1914. Dessinateur autodidacte et peintre, ce métreur en bâtiment originaire de Paris reproduit ce qu'il voit de l'arrière front et des tranchées de seconde ligne, mais crée également pour sa hiérarchie. Sur base de ses esquisses, il compose un remarquable manuscrit tout au long de l'Entre-deux-guerres. Naturellement, l'approche scientifique de cette œuvre – indissociable du travail de deuil de son auteur[1147] et du contexte social, culturel et politique de l'Entre-deux-guerres – est soumise à plusieurs niveaux de lecture. Le témoignage iconographique et manuscrit d'un dessinateur – affecté à la

[1147] Gaston Lavy revient intact de la Grande Guerre, mais il perd son épouse et sa fille en 1920.

Territoriale de surcroît – plongé dans les positions de Verdun et des Hauts de Meuse, constitue néanmoins un document capital.

Léger Fernand, *Une correspondance de guerre*, Paris, Cahier du musée national d'Art moderne, 1990 ;

Lemercier Eugène-Emmanuel, *Lettres d'un soldat, août 1914-avril 1915*, Paris, Bernard Giovanangeli Editeur, 2005. L'artiste, diplômé de l'Ecole des Beaux-arts, primé par le Salon des Artistes Français, a 28 ans lorsqu'il est mobilisé au 106ème R.I., le régiment de Maurice Genevoix. Le présent ouvrage restitue les lettres qu'il envoya à sa mère, jusqu'à sa disparition, dans les tranchées des Eparges, en avril 1915.

Marcel S. Laurent dit Denis, *Tonnerre des hommes*. Récit dactylographié vers 1950 par une secrétaire commerciale en vue d'une édition qui ne se fit jamais. Archives Départementales de Meurthe-et-Moselle, cote 1 J 227.

Mare André, *Carnets de guerre*, Paris, Herscher, 1996. L'ouvrage, présenté par Laurence Graffin ne restitue pas intégralement les carnets de guerre d'André Mare, mais en présente des extraits choisis, ainsi qu'un panel de dessins représentatifs de son œuvre intime de guerre.

Veber Jean, *J'y étais ! Un peintre dans la Grande Guerre*, Triel-sur-Seine, Editions italiques, 2006. Caricaturiste et dessinateur de presse réputé avant-guerre, proche de certaines personnalités et bien intégré à la haute société politique parisienne, Jean Veber a 50 ans en 1914. Engagé volontaire avec son ancien grade de caporal, l'artiste reste de longues semaines à Paris, dans l'attente de son incorporation, avant de participer aux combats de Mamey avec le 168ème R.I.. Il passe ensuite de longs mois comme instructeur, et participe enfin, selon ses vœux les plus chers, aux batailles de la Somme et du Chemin des Dames. Jean Veber termine la guerre sous-lieutenant mais épuisé. Il décède en 1928.

Première Guerre mondiale, les combattants français :

L'ouvrage de Jean-Norton Cru, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, paru aux éditions Les Etincelles en 1929 et réédité aux Presses Universitaires de Nancy en 1993, constitue un excellent préalable à la consultation de ces « récits ».
Signalons également l'étude de Gérard Canini, *Mémoire de la Grande Guerre. Témoins et témoignages.*, éditée aux Presses Universitaires de Nancy en 1989.

Barbusse Henri, *Le Feu*, Paris, Flammarion, 1965, 2004 pour la présente édition. Publié aux Editions Flammarion en novembre 1916, *Le Feu* ouvre la voie (x) à l'immense parole bibliographique des poilus et remporte le prix Goncourt peu après sa sortie. Porté aux nues ou décrié, le livre d'Henri Barbusse est cité dans la plupart des ouvrages traitant de la Grande Guerre. Nous y avons pour notre part découvert quelques descriptions de « travaux de soldat » et une certaine stimulation intellectuelle quant à la psychologie des combattants et les liens unissant les groupes restreints de soldats.

Baros Léon, *Quelques impressions de guerre*, Epinal, Editions Eugène Figuière, 1936 (Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, cote 8° J IV 48). Grand ami de Jean Pottecher (*ci-dessous*), le docteur Baros donne une lecture inversement plus violente du conflit. Son témoignage restitue essentiellement son passage à Verdun en juin 1916, et plus particulièrement au poste de secours de La Laufée, aménagé entre les forts de Vaux et de Tavannes.

Barthas Louis, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, Paris, Editions de La Découverte, 2003. De condition modeste, Louis Barthas traverse toute la guerre avec le grade de caporal (à l'exception d'une courte période où il est cassé de son grade). De part les origines sociales et le rang hiérarchique de leur auteur, la lecture de ses carnets est incontournable.

Castex Henri, *Verdun : années infernales, journal d'un soldat au front d'août 1914 à septembre 1916*, Paris, Editions Imago, 1996. Spécialiste de la Première Guerre mondiale et plus particulièrement des Comités secrets, Henri Castex présente les correspondances de son père Anatole – jeune lieutenant au 288ème R.I. – adressées à son épouse jusqu'à sa mort au front, survenue en septembre 1916.

Chaussis Ernest, *Les rides du sol 1914-1918. Journal du poilu Chaussis, inspecteur primaire normand*, Louvois, Ysec Editions, 2004. Retranscrit par Arlette Playoust-Chaussis, petite fille de l'auteur, le journal d'Ernest Chaussis se compose de récits établis quelques semaines après les évènements et de notes tenues au jour le jour. Il a juste trente ans lorsqu'il est mobilisé, fin décembre 1914. Il rejoint le 150ème, Régiment d'infanterie où se mêlent bretons, normands et quelques parisiens… Le caporal Chaussis ne tient pas immédiatement ses carnets, mais c'est à l'hôpital (septembre 1915), où il est confiné pour de longues semaines après avoir contracté la typhoïde, qu'il éprouve le besoin de consigner par écrit son quotidien. Muté au 202ème R .I. en 1917, ses talents de dessinateurs lui permettent de gagner le bureau d'état-major comme cartographe, qu'il ne quitte plus jusqu'à la fin de la guerre.

Clergeau René, *Les carnets de René Clergeau, 1914-1919*, Lagnieu, La Plume du Temps, 2001. Caporal-fourrier au 206ème Régiment d'infanterie, René Clergeau livre le témoignage atypique d'un soldat peu confronté aux premières lignes. Ses carnets revêtent par ailleurs un intérêt plus direct pour nos recherches, puisqu'il passa plusieurs mois à Verdun, en 1916 et en 1918, en particulier au sud du fort de Moulainville.

Constant et Gabrielle M., *Des tranchées à l'alcôve, correspondance amoureuse et érotique pendant la Grande Guerre,Paris,* Imago, 2006. Préfacé par Jean-Yves Le Naour, ce recueil de correspondances unique en son genre présente les frustrations sentimentales et sexuelles d'un couple séparé par la Guerre. Mise en parallèle avec certaines de nos découvertes iconographiques, cette source est d'un intérêt soutenu dans notre approche des graffiti érotiques.

Curien Georges, *Carnet de guerre de Georges Curien, territorial vosgiens*, Parcay-sur-Vienne, Anovi, 2001. Mobilisé dans la territoriale, Georges Curien fut affecté au fort de Longchamp (place d'Epinal) au début de la guerre, ainsi qu'à proximité du fort de Manonviller (trouée des Charmes).

Delvert Charles, *Carnets d'un fantassin (7 août 1914 – 16 août 1916)*, Verdun, Les Editions des Riaux, Collection Mémorial de Verdun, 1981, avril 2003 pour la présente édition. Officier de complément, Charles Delvert entre comme lieutenant, commandant de compagnie au 101ème R.I.. Blessé en septembre 1914, Charles Delvert retrouve le front en novembre 1915 et termine la guerre capitaine.

Dieterlen Jacques, *Le Bois le Prêtre*, Paris, Hachette, 1917. La narration déchirante des souffrances endurées par les loups du Bois-le-Prêtre est illustrée par Marcel S. Laurent, qui réalisa plusieurs graffiti dans la caserne centrale du fort d'Ecrouves – à Toul – où séjourna le 168ème R.I. en août 1914.

Dorgelès Roland, *Les croix de bois*, Paris, Albin Michel, 1919. Les dérives du témoignage romancé de Roland Dorgelès ne sont plus à démontrer, mais au-delà de la recherche de sensationnel, les descriptions des rapports entre combattants semblent plus authentiques.

Genevoix Maurice, *Ceux de 14 (Sous Verdun, Nuits de guerre, La Boue, Les Eparges…)*, Paris, Flammarion, 1950, Omnibus, 1998. Le témoignage de référence, plébiscité par Jean-Norton Cru et l'ensemble de la communauté scientifique.

Gras Gaston, *Douaumont, 24 octobre 1916*, Verdun, Editions Lorraines – Frémont – Verdun, 1929. Jeune sergent de la classe 1916, Gaston Gras appartient au Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc qui prit le fort de Douaumont le 24 octobre 1916. S'il ne participe pas à l'assaut final, il séjourne plusieurs jours au fort dont il dresse d'excellentes descriptions au lendemain de la victoire et en pleine réoccupation.

Hannion Georges, *Mémoires de guerre*, Revigny, Club Histoire du Collège de Revigny-sur-Othain, 1994. Cinq petits carnets de guerre retrouvés récemment et retranscrits. Georges Hannion était simple soldat au 154ème R.I. (Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, cote 4° J IV art.69)

Isaac Jules, *Un historien dans la Grande Guerre. Lettres et carnets 1914-1917*, Paris, Armand Colin, 2004. Préfacé par André Kaspi, cet ouvrage propose un condensé des correspondances entretenues entre Jules Isaac et son épouse. Jules Isaac fut mobilisé dans la Territoriale, et ne dépassa pas le grade de maréchal des Logis. Il passe une bonne partie du conflit à Verdun, où il séjourne notamment au fort de Rozellier, puis à l'Ouest de Verdun, dans un observatoire d'artillerie.

Jubert Raymond, *Verdun*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1989. Témoignage de tout premier ordre pour ses qualités littéraires et descriptives, d'un fervent sous-lieutenant engagé dans la première phase de la bataille de Verdun. Il passa notamment plusieurs jours à l'intérieur et à proximité de l'ouvrage de Froideterre.

Laby Lucien, *Carnets de l'aspirant Laby – août 1914 – juillet 1919* (présentés par Stéphane Audoin-Rouzeau, annotés par Sophie Delaporte), Paris, Hachette, Collection Pluriel, 2001. Lucien Laby a 22 ans en 1914, et livre le témoignage exceptionnel d'un médecin de première ligne. Détail intéressant pour notre étude : l'aide-major Laby dessine, pour lui-même, sa famille – il illustre ses courriers – et quelques journaux de tranchée.

Lefebvre Jacques-Henri, *Verdun, la plus grande bataille de l'histoire racontée par les survivants*, Paris, Durassié et Compagnie, 1966, Editions du Mémorial, 1996. Jacques-Henri Lefebvre reprend le concept de Jacques Péricard chez le même éditeur (Durassié). L'œuvre de ce dernier ayant en partie été détruite sous l'Occupation pour n'être rééditée que récemment, ce nouveau récit de la bataille de Verdun reprend de nombreux témoignages publiés par Péricard, tout en donnant une large tribune au général Pétain (par le biais de nombreux extraits de son livre consacré à la bataille) et au colonel Marchal. Le *Verdun* de Lefebvre s'enrichit de nombreux plans et monographies décrivant la fortification englobée dans la bataille.

Leleu Louis (transcrit par Danièle Percic), *Des Flandres aux Vosges, un musicien-brancardier dans la Grande Guerre*, Saint-Cyr-sur-Loire, Editions Alan Sutton, 2003. Ce témoignage n'est pas le fruit de notes quotidiennes, mais de souvenirs couchés sur le papier dans les années 1950. Louis Leleu s'est cependant appuyé sur sa correspondance de guerre, ce qui explique la précision chronologique du récit enrichie d'une mémoire étonnante.

Lettres et carnets du front 1914-1918, *Paroles de poilus*, Paris, Radio France/Librio, 1998, Radio France/Tallandier, 2003 ; quelques 8000 familles ont répondu à l'opération radiophonique dirigée par Jean-Pierre Guéno et Yves Laplume. Si une petite partie de ces correspondances a été publiée sur sélection, les milliers de lettres recueillies ont été remises au centre archivistique de l'Historial de Péronne. Au-delà de l'arbitraire déshistoricisé composant la forme de ce recueil, cet ensemble de sources brutes nous offre quelques descriptions de l'expression combattante.

Lettres de Poilus, mots d'enfants. Mon papa en guerre, 1914-1918 (présenté par Jean-Pierre Guéno), Paris, Radio-France/Librio, 2003 ; ibidem.
(et sur le même principe : Carnets de Verdun, anthologie présentée par Laurent Loiseau et Géraud Bénech, Paris, Librio, 2006 ; Paroles de Verdun, lettres réunies par Jean-Pierre Guéno, Paris, Perrin / France Info, 2006.)

Martin Percival, *L'aube rouge : journal de guerre d'un gas du 7-9*, Nancy, Imprimerie Georges Thomas, 1931. Jeune nancéen incorporé au 79ème R.I., Percival Martin raconte sa mobilisation et sa guerre en lorraine comme simple soldat, jusqu'à sa blessure contractée en septembre 1914, sur le plateau de Cappy, dans la Somme.

Ménager R. (lieutenant), *Les forts de Moulainville et de Douaumont sous les 420*, Paris, Payot, 1936. Commandant successivement l'artillerie des forts de Moulainville et Douaumont (commandés par le capitaine Harispe), le lieutenant Ménager livre le récit chronologique de l'épreuve du feu subie par le béton de février 1916 à novembre 1918.

Paul Mencier, Les Cahiers de Paul Mencier, 1914-1919, Lagnieu, La Plume du temps, 2001. Ces carnets sont tirés de notes composées au jour le jour, reprises au début des années 1920, puis au milieu des années 1960. Paul Mencier achève ses classes à Neufchâteau lorsqu'il est mobilisé. Il était canonnier-conducteur au 60ème Régiment d'Artillerie de Campagne, et passe toute la guerre au 20ème Corps d'armée.

Morin Emile, *Lieutenant Morin, Combattant de la guerre 1914-1918*, Besançon, Cêtre Editions, 2002. À partir de notes personnelles et de ses correspondances, Emile Morin, instituteur de profession, propose un témoignage pédagogique, oscillant entre récit chronologique et approche thématique (artisanat de tranchée, les creutes, l'argot du poilu…)

Pastre Gaston, *Trois ans de front, Belgique, Aisne et Champagne, Verdun, Argonne, Lorraine*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, Collection Témoins et Témoignages (présenté par Gérard Canini, 1990). Ingénieur originaire du Languedoc, le lieutenant Gaston Pastre est mobilisé au 58ème R.A. où il est blessé en 1914, puis revient au 18ème Corps où il sert dans l'artillerie lourde. Il passe capitaine en 1916 et prend la tête d'une batterie de la 8ème Armée, dans le secteur du 39ème Corps de Lorraine. Une part importante du récit a été reconstituée après coup, mais fourmille de détails remarquables sur le quotidien des artilleurs et de descriptions précises de Verdun et du fort du Saint-Michel en particulier.

Pergaud Louis, *Les tranchées de Louis Pergaud, l'auteur de la guerre des bouton* (présenté par Bernard Piccoli, préfacé par François Cochet), Verdun, 14/18 Meuse, Conseil général de la Meuse, 2006. Outre l'intérêt intrinsèque du témoignage du prix Goncourt 1910 (pour De Goupil à Margot), les lettres et carnets de Louis Pergaud nous apportent le témoignage d'un fantassin servant dans un régiment de forteresse, le 166e Régiment d'Infanterie de Verdun… qui ne servit qu'a distance des fortifications (et pour cause comme nous l'expliquons dans notre première partie).

Péricard Jacques, *Verdun 1916*, Paris, Nouvelle librairie de France, 1997 (première édition détruite sous l'Occupation : 1936). Ancien combattant de Verdun (16ème D.I.), Jacques Péricard dresse le récit chronologique des combats de la bataille de Verdun du 21 février (début de l'offensive allemande) au 6 novembre 1916 (peu après la reprise du fort de Vaux par les Français). L'auteur tisse son récit comme le fil rouge liant les centaines de témoignages de poilus en assurant l'authenticité.

Perrin Léon, *Avec la piétaille, 1914-1918, mémoires d'un poilu bressan*, Compte d'auteur, 1982. Constituée à partir de souvenirs, les mémoires de Louis Perrin racontent ses pérégrinations de simple soldat de la Champagne à Verdun.

Pottecher Jean, *1914-1918, Lettres d'un fils, un infirmier de chasseurs à pied à Verdun et dans l'Aisne*, Louvois, Ysec Editions, 2003. Un témoignage aseptisé de la Grande Guerre où Jean Pottecher, engagé volontaire en 1915, s'applique à restituer son quotidien tout en rassurant continuellement ses proches sur ses conditions de vie et en minimisant son exposition au danger… mais ses citations et décorations montrent le contraire. Le descriptif reste néanmoins tout exploitable dans le cadre de cette recherche.

Raynal (colonel), *Journal du commandant Raynal – Le fort de Vaux*, Paris, Albin Michel, 1931. La réhabilitation de la résistance livrée par la garnison du fort de Vaux par son chef. Une évocation de la captivité de juin 1916 à novembre 1918.

Sadoul Louis, *La guerre dans les Vosges : Le Donon, la Chipotte, Raon-l'étape, La Chapelotte*, Nancy, Edition du Pays Lorrain, Nancy, 1922. Ce récit d'officier, très général, laisse cependant paraître ici ou là quelques anecdotes personnelles fort intéressantes.

Thellier de Poncheville (aumônier divisionnaire), *Dix mois à Verdun*, Verdun, J. de Gigord, 1919. La division de l'abbé Thellier de Poncheville est fixée à Verdun de février à décembre 1916. Sa qualité d'aumônier lui permit de « visiter » la plupart des garnisons des forts formant le saillant nord-est de l'ancienne place de Verdun, de Froideterre à Rozellier.

Tuffrau Paul, *1914-1918, Quatre années sur le front, carnets d'un combattant*, Paris, Editions Imago, 2003. Jeune Normalien mobilisé comme lieutenant, Paul Tuffrau passe capitaine puis gagne les galons de commandant en 1918. Cet ouvrage, préfacé par Stéphane Audoin-Rouzeau, restitue une partie des carnets personnels tenus par l'officier tout au long du conflit.

Voivenel Paul, *À Verdun avec la 67ème D.R.*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1991. Quelques évocations particulièrement détaillées du saillant fortifié nord-ouest du camp retranché de Verdun (inclus dans la Région Fortifié de Verdun en 1915), en particulier des forts de Marre, Vacherauville et Bois-Bourru où il cantonne en février 1916.

Première Guerre mondiale, les artistes-peintres allemands sous l'uniforme :

Marc Franz (traduction L. Banzon), *Lettres du front*, Fourbis, 1996 ;

Première Guerre mondiale, les combattants allemands :

Beumelburg Werner, *Combattants allemands à Verdun*, Paris, Payot, 1934 ;

Journal d'un fantassin dans l'Armée du Kaiser in *Bulletin Confluence*, n°2 de 1986 (Sous la direction d'Henri Hiegel). Carnet du soldat Jean Ast, Alsacien-lorrain originaire de Bitche incorporé dans l'armée allemande, 1er avril – 28 juillet 1918 (Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, PER 177).

Jünger Ernst, *Orage d'acier*, Paris, Folio, 1970. Edité à Stuttgart en 1961, puis traduit en français en 1970, *Orage d'acier* est, avec l'ouvrage d'Erich-Maria Remarque, l'un des témoignages allemands de référence sur l'expérience de la Première Guerre mondiale, tant par sa portée que son antinomisme moral vis-à-vis d'*A l'Ouest rien de nouveau*.

Le carnet du soldat Ossner Achille, chronique d'un épargné (1914-1918), présenté par Jean-Noël Grandhomme in Annuaire 2000 des Amis de la bibliothèque humaniste de Sélestat, 50ème numéro.

Maas Edgar, *Verdun*, B.Tauchnitz, 1942 ;

Remarque Erich-Maria, *A l'ouest rien de nouveau*, Paris, Stock, 1963.

Richert Dominique, *Cahier d'un survivant : un soldat dans l'Europe en guerre, 1914-1918*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 1994. Le témoignage de Dominique Richert présente un double intérêt. D'abord parce que né en 1893, il est de la même génération de Willi Reue – l'auteur des peintures murales de la *Feste* Luitpold – qu'il aime dessiné, certes en autodidacte, et qu'il est, comme lui, né en territoire annexé. Ensuite parce qu'étant alsacien, il présente un témoignage la mentalité bien à part de toute une fraction de l'armée allemande, telles que le sont aussi celles des Prussiens ou des Bavarois…

Zweig Arnold, *L'éducation héroïque devant Verdun*, Réédition du cercle de bibliophile, 1972.

Ligne Maginot, témoignages publiés :

Ballaz Noël (abbé), *Mes souvenirs de la guerre de 1939-40 comme infirmier au 174ème R.I.F., à Saint Jean-Rohrbach* in *Revue de la Société d'histoire des Amis du Pays d'Albe*, n°35 du 4ème trimestre 2005.

Costes Jean, *Combattants sans panache*, Metz, Editions Serpenoise, 2000. Sous-officier dans les corps francs et engagé dans les combats de la forêt de la Warndt en septembre 1939, Jean Costes raconte les tranchées tenues quelques jours en Sarre, la Drôle de Guerre et la Débâcle qui le conduit jusqu'à la Marne. Par diverses anecdotes, Jean Costes livre également l'état d'esprit du soldat français de 1939-40.

Dicop Nicolas, *Au cœur de la ligne Maginot : l'ouvrage du Hackenberg au cours de la campagne 1939-1940*, Metz, Editions Le Lorrain, 1970. Ce témoignage est à l'origine un exposé présenté à l'occasion d'une conférence donnée à l'Académie Nationale de Metz, le jeudi 4 décembre 1969. Nicolas Dicop y suivit le quotidien de l'équipage du Hackenberg des premières occupations de l'ouvrage à la reddition. Rédigé avant l'œuvre de Roger Bruge et les premières études techniques, le témoignage de Nicolas Dicop présente de grosses exagérations et des inexactitudes bien légitimes, mais certaines analyses s'avèrent judicieuses.

Dorgelès Roland, *La Drôle de Guerre, 1939-1940*, Paris, Editions Albin Michel, 1957 (Roland Dorgelès a obtenu l'autorisation exceptionnelle de séjourner dans l'ouvrage du Hochwald, en Alsace).

Gangloff Raymond (commandant), *La tragédie de la ligne Maginot*, Paris, Albatros, 1987 ;

Imbert Charles, *Sainte-Agnès, Notre vieux village*, Edité à compte d'auteur, 1994 (témoignage d'un Ancien Combattant de la ligne Maginot alpine) ;

Lavergne Robert, Journal de guerre du Hackenberg, mes deux années dans un ouvrage Maginot, Louvois, Ysec éditions, 2007. Présenté par Alain Hohnadel, ce journal recueille les notes prises au jour le jour par l'adjudant-chef Lavergne, sous-officier spécialiste de forteresse, commandant le bloc 24 de l'ouvrage du Hackenberg, puis officier de ravitaillement, d'août 1939 à sa captivité en Moselle qui dura jusqu'en août 1941.

Maine-Lombard Pierre, *Ceux de béton*, Paris, Editions Louvois, 1957 ;

Masson Claude-Armand, *Ligne Maginot, bastion inutile*, Paris, Fasquelle, 1942 ; réédité sous le titre *La veille inutile* par les Editions Sercap en 1985 ;

Mathes Joseph, *Le corps franc et la tourelle de mitrailleuse de l'ouvrage de Schoenenbourg*, in *Outre Forêt*, 1990. Décédé en 2004, Joseph Mathès était officier à l'ouvrage du Schoenenbourg. Il consacra à la ligne Maginot de nombreux articles-témoignages dans la revue locale *Outre-forêt*.

Mathes Joseph, *Noël 1939 à l'ouvrage de Schoenenbourg*, in *Outre Forêt*, 1990

Mathes Joseph, *La percée de la ligne Maginot dans le secteur de la Verrerie (Lembach-Mattstall) le 19 juin 1940* in *Outre Forêt*, 1990

Mathes Joseph, *La vie dans la ligne Maginot* in *Outre Forêt*, 1995

Mathes Joseph, *Combats sur la ligne Maginot : la percée de la Verrerie, 19 juin 1940* in *Outre Forêt*, 2000.

Niessen Ernest, *1931-1945, Angevillers, Chronique d'une enfance vécue sur la ligne Maginot*, Knutange, Fensch Vallée Editions, 2003 (Témoignage d'un frontalier, suivi d'une série de témoignages d'anciens officiers et soldats du secteur fortifié de Thionville) ;

Nuninger Louis, *Souvenirs de mon séjour au camp de sécurité de Drachenbronn, 1933-1939* in Outre Forêt, 1990 ;

Riboud Jacques, *Souvenirs d'une bataille perdue, 1939-1940*, Paris, François-Xavier de Guibert, 2006. D'excellentes descriptions de l'aménagement de positions de campagne durant la Drôle de Guerre et du rapport foncier et physique des soldats-terrassiers à ces chantiers.

Rodolphe René (lieutenant-colonel de Réserve, commandant en 1940), *Combats dans la ligne Maginot*, Paris, Poisot, 1949, Suisse, Klausfelder, 1974. Commandant le Groupe d'Artillerie de Forteresse n°3 en 1939-1940, comprenant les bouches à feu des ouvrages du Hochwald et du Schonenbourg, le chef d'escadron Rodolphe relate principalement les violents combats menés dans le secteur fortifié de Haguenau en juin 1940 d'après des notes tenues au jour le jour et restituées de mémoire en captivité. Quelques pages néanmoins fortement intéressantes sur la vie quotidienne et l'univers mental de l'équipage du gigantesque Hochwald.

Roquefeuille Arnaud (de), *Chronique illustrée de la Seconde Guerre mondiale 1939-1945*, Rennes, Editions Ouest-France, 2005. A l'instar de Gaston Lavy qui restitua sa guerre (1914-1918) sous forme de manuscrit enluminé, le maréchal des logis Arnaud de Roquefeuille – observateur au 207ème R.A. – raconte sa Drôle de Guerre dans les intervalles de la ligne Maginot, du sous-secteur de Marville au secteur fortifié de Thionville à la façon d'une bande dessinée à partir de notes et de croquis réalisés au front.

Stroh Pierre, *Le chef de bataillon Reynier, commandant l'ouvrage de Schoenenbourg en 1939-1940* in *Outre-Forêt*, 1990.

Vanderputte Nestor, *Carnets de guerre 1939-1940*, manuscrit déposé aux archives municipales de Sarreguemines. Originaire de Roubaix, Nestor Vanderputte était instituteur de l'école publique de cette ville et secrétaire de la Fédération des Amis laïques de Roubaix. Maréchal des logis à la 4ème batterie du 6ème Groupe Autonome d'Artillerie, il est mobilisé dans le secteur fortifié de la Sarre, dans un observatoire bétonné coulé près de Sarre-Union.

Viaud Georges, *1939-1941 : souvenirs*, chez l'auteur, 1986. Mobilisé au Parc en munitions d'artillerie du XXème Corps, le 2nde classe Viaud « camionna » à travers le secteur fortifié de la Sarre, desservant en essence et en matériaux les chantiers de renforcement de la position.

Vindevogel Jean, *Le temps des uniformes… et des bandes molletières, septembre 1936-juin 1940*, Compte d'auteur, 1985. Incorporé en 1936 au 163ème R.A.P. de Metz, Jean Vindevogel passe, à quelques mois près, quatre longues années sous l'uniforme.[1148] Affecté au bloc 3 de l'ouvrage de Laudrefang comme observateur, il livre un récit, certes romancé – mais très précis en ce qui concerne les détails de la vie courante et les rapports humains – de ses classes et de son service à l'ouvrage. Sans doute, avec la *Veille inutile* de Claude-Armand Masson, l'un des plus beaux livres traitant de la ligne Maginot.

Wolff Pierre, *Journal d'un résistant mosellan*, Editions Pierron, 1981. Commandant l'ouvrage du Bois de Bousse en 1939, le capitaine Wolff évoque la ligne Maginot en prologue de son *journal*.

Mémoires vives

Nos recherches en Allemagne nous ont permis de retrouver mesdames Lotte Kersting et Erna Quose, respectivement fille et belle fille de Fritz Quose[1149], auteur de 3 séries de peintures dans la caserne centrale et un abri de piquet de la *Feste* Luitpold (place forte de Metz).

Nous pensons pouvoir réunir un peu plus d'une centaine de témoignages d'Anciens Combattants de la ligne Maginot, auxquels s'ajoutent les fonds détenus par les familles d'Anciens Combattants, et les antennes de l'Association nationale des Anciens Combattants de la ligne Maginot. Deux outils préalables s'avèrent essentiels pour la collecte de ses témoignages :

- Harter Gabriel (lieutenant-colonel), *Annuaire national des Anciens Combattants de la ligne Maginot et des Intervalles*, Association Nationale des Anciens Combattants de la ligne Maginot, 1979 ;

- Internet, qui offre au chercheur des outils tant variés qu'inestimables (pages blanches, moteurs de recherche…).

Les soldats - artistes et leurs familles[1150] :

Gros ouvrage d'artillerie de Fermont A2 :

Monsieur Heffner Guy, fils du 2nde classe Heffner (18ème R.G., Transmissions) ;

Gros ouvrage d'artillerie de Latiremont :

Mesdames Léost Tatiana et Simone, veuve et sœur de Léost Roger, maître-ouvrier (18e Régiment du Génie), affecté à l'entrée des munitions ;

[1148] Mais parvient à s'évader après l'armistice. La plupart de ses camarades de la classe 1936 rejoignent l'Allemagne pour cinq années de captivité, soit… neuf années à porter l'uniforme avant de retrouver définitivement leurs foyers.
[1149] Cf. Biographie en Annexe 1.
[1150] Biographies en Annexe 1.

Casemate de Villers-la-Montagne-Est C17 :

Monsieur Grégoire Paul, lieutenant (149ème R.I.F.), chef de casemate ;

Gros ouvrage d'artillerie de Bréhain A6 :

Famille Pithois, artilleur de 2nde classe (152ème R.A.F.) affecté au bloc 5 (tourelle de 135, lieutenant Graveel) ;

Gros ouvrage d'artillerie de Rochonvillers :

Monsieur Le Vey Jean-Marie, neveu de Le Vey Hubert, canonnier (151ème R.A.F.), affecté au bloc 5 ;

Gros ouvrage d'artillerie de Molvange :

Monsieur Brunel Louis, caporal (163ème R.I.F.), affecté au bloc 2 (tourelle de mitrailleuses, adjudant-chef Hiolle) ;

Gros ouvrage d'artillerie de Soetrich :

Famille Charpentier Raymond, sapeur électromécanicien (2e Régiment du Génie), affecté à sous-station avant ;

Famille Tinet Robert, sapeur électromécanicien (2e Régiment du Génie), affecté à l'usine ;

Gros ouvrage d'artillerie du Kobenbusch :

Monsieur Colomar Christian et Madame Colomar Marguerite, fils et veuve du brigadier Colomar Joseph (151e R.A.F.), affecté au bloc 5 ;

Monsieur Simony Jean, fils du sergent Simony Marcel (167e R.I.F.), mitrailleur à la tourelle du bloc 4 ;

Gros ouvrage d'artillerie de Métrich :

Monsieur Poinsignon Claude, neveu du sergent Daoust Raymond (167e R.I.F.) ;

Gros ouvrage d'artillerie du Hackenberg :

Madame, Louard Liliane, veuve du maréchal des logis Louard Robert (163e R.A.F.), affecté au P.C. d'ouvrage ;

Gros ouvrage d'artillerie du Mont des Welsches :

Monsieur Colmet-Dâage André, sous-lieutenant (153ème R.A.F.), responsable du Service de Renseignement d'Artillerie ;

Secteur fortifié de Boulay (Hackenberg, Bois de Bousse) :

Monsieur Derveaux Daniel, fantassin de 2nde classe (162ème R.I.F.) ;

Petit ouvrage du Bois de Bousse :

Monsieur Théobald Louis, fils du caporal-chef Théobald Bernard (164e R.I.F.) ;

Gros ouvrage d'artillerie d'Anzeling :

Famille Haffner André, lieutenant responsable du service électromécanique de l'ouvrage (2e R.G.) ;

Petit ouvrage du Village de Coume :

Mesdames Humblot Brigitte et Jacqueline, fille et veuve de Humblot Robert, maître-ouvrier (18e R.G.) ;

Petit ouvrage du Kerfent :

Madame Privat Sylviane, veuve de l'adjudant Privat François (2e R.G.) ;

Petit ouvrage du Bambesch :

Madame Cousty-Pottecher Evelyne, fille du sergent Pottecher Victor (156e R.I.F.), instructeur de casemate ;

Petit ouvrage de Rohrbach :

Monsieur Cauchy Yves, caporal-chef (153e R.I.F.), chef de tourelle au bloc 3 ;

Gros ouvrage d'artillerie du Simserhof :

Monsieur Simon Romain, artilleur de 2nde classe (165ème R.A.F.), affecté au bloc 6 (casemate pour 3 canons-obusiers de 75) ;

Gros ouvrage d'artillerie du Schoenenbourg :

Mesdames Ghislaine et Marie Dolci, fille et petite fille de Matt Jean (156e R.A.F.), canonnier au bloc 5 puis sur les superstructures (pièces de 120 mm) ;

Blockhaus du Shaeterhof :

Monsieur Rossone Marcel, frère de Rossone Marius (38e R.I.) ;

Groupe fortifié de Guentrange :

Famille d'Henri Bouillot, maréchal des Logis (151ème R.A.P.), mobilisé comme observateur ;

Messieurs Vibien Bernard et Robert, fils et neveu du soldat Vibien Robert, du 168e R.I.F. ;

Fort Pétain :

Monsieur Wagner Jonny, fils de Wagner Camille, artilleur de 2nde classe (155ème R.A.P.) ;

Les anciens - combattants et leur famille[1151] :

Caserne de Longuyon :

Umbdenstock Louis, fantassin de 2nde classe (149ème R.I.F.) ;

Gros ouvrage d'artillerie de Fermont A2 :

Monsieur Briaré René, sergent (15ème R.G.), chef de gare au magasin à munition principal (M1) ;

Monsieur Maillot Lucien, ordonnance du lieutenant Scherb (149e R.I.F., bloc 7) ;

Casemate de Praucourt C8 :

Monsieur Lenoble René, soldat de 2nde classe (149ème R.I.F.) ;

Blockhaus D.B. 21 (au sud de l'ouvrage du Mauvais Bois) :

Monsieur Gast Joseph, fantassin de 2nde classe (149ème R.I.F.), servant d'une pièce de 47mm ;

Casemate de Bourène-Est C22 :

Monsieur Thomas Arthur, caporal (149ème R.I.F.) ;

Monsieur Blanchart Victor, fantassin de 2nde classe (149ème R.I.F.), affecté aux Intervalles, en arrière des casemates de Bourène ;

Casemate-observatoire de Crusnes-Ouest C24 :

Monsieur Masson Claude-Armand, brigadier-observateur (152ème R.A.F.), affecté aux cloches cuirassées (lieutenant Dosmond, puis Velter) ;

Gros ouvrage d'artillerie de Bréhain A6 :

Monsieur Chédot Jean, (2ème R.G.), affecté à la maintenance du réseau de barbelés ceinturant l'ouvrage ;

Monsieur Gautrin Louis, soldat de 2nde classe (152ème R.A.F.), affecté à la cloche de guet du bloc 7 (tourelle de 81, sous-lieutenant Léon) ;

Monsieur Lassidouet Louis, adjudant-chef (149ème R.I.F.), affecté au bloc 9 (casemate d'infanterie, lieutenant Lorich) ;

[1151] Biographies en Annexe 2.

Monsieur Rosetti Primo, fantassin de 2nde classe (128ème R.I.F.) ;

Gros ouvrage d'artillerie de Rochonvillers A8 :

Monsieur Jallamion Paul, 2nde classe (151ème R.A.F.), affecté au Poste de Commandement de l'Artillerie d'Ouvrage (lieutenant Chabernaud) ;

Monsieur Lamy Roger, sous-lieutenant (151ème R.A.F.), commandant le bloc 7 (tourelle de 135) et la pièce de 135 du bloc 5 ;

Monsieur Laumonier Albert, maréchal des Logis (151ème R.A.F.), affecté au bloc 3 (tourelle de 75 mm modèle 1932) ;

Gros ouvrage de Molvange A9 :

Monsieur Fager Edouard, (151ème R.A.F.) ;

Monsieur Pannier Joseph, maréchal des Logis (151ème R.A.F.), affecté au Service de Renseignement d'Artillerie du Poste de Commandement de l'ouvrage ;

Gros ouvrage de Soetrich A 11 :

Monsieur De Vaulx Charles, sous-lieutenant (168ème R.I.F.), commandant l'entrée des munitions ;

Monsieur Henriot Georges, maréchal des logis (151ème R.A.P.), chef de tourelle au bloc 4 (jumelage de 135 mm) ;

Monsieur Foulet Raymond, caporal téléphoniste (18e Régiment du Génie) ;

Gros ouvrage du Galgenberg A 15 :

Messieurs Francks Louis et Danois Georges, artilleurs au Galgenberg (151e R.A.P.) ;

Gros ouvrage du Hackenberg A19 :

Monsieur Benvenutti Anselme, artilleur de 2nde classe (163ème R.A.P.), affecté au bloc 5 (casemate pour 3 pièces de 75 mm modèle 1929), puis au fort Saint-Blaise (Metz) comme pointeur sur une pièce de 105 mm ;

Messieurs Laby, Tinet, Vernier, Durant, Pasquier, Lefebvre, Paris, Charme, Jumel, Portzer et Kolling ;

Petit ouvrage d'Hobling A23 :

Monsieur Sauterey Jean, sergent (2ème R.G.), affecté à la salle des machines ;

Petit ouvrage de l'Annexe-sud de Coume A 32 :

Monsieur Compiègne Alfred, sergent-chef, « secrétaire d'ouvrage » (160ème R.I.F.) ;

Petit ouvrage du Mottenberg A 33 :

Monsieur Schoun Henri, caporal-chef, chef d'équipe de la chambre de tir du bloc 1 (160ème R.I.F.) ;

Petit ouvrage du Kerfent A 34 :

Monsieur Gangloff Raymond, commandant en second (156ème R.I.F.) ;

Monsieur Walraff Guillaume, fantassin de 2nde classe (156ème R.I.F.), affecté au bloc 3 ;

Petit ouvrage d'Einseling A36:

Monsieur le général Vaillant Albéric, commandant l'ouvrage (146ème R.I.F.) ;

Monsieur Vion René, adjoint au commandant d'ouvrage (146ème R.I.F.) ;

Petit ouvrage de Téting A38 :

Monsieur Lallemand Paul, caporal affecté à la tourelle de mitrailleuses du bloc 2 (146ème R.I.F.) ;

Monsieur Ziegler Pierre, maître-ouvrier au service de la salle des machines (2ème Régiment de Génie) ;

Intervalles du secteur fortifié de Faulquemont :

Monsieur Bach Jean, officier des transmissions affecté au P.C. de la cote 400 (146ème R.I.F.) ;

Monsieur Ravaine René, soldat de 2nde classe dans les intervalles du secteur fortifié de Faulquemont et la forêt de la Warndt (156ème R.I.F.) ;

Monsieur Streiff Auguste, soldat de 2nde classe dans les intervalles du sous-secteur de Bambiderstroff (146ème R.I.F.) ;

Monsieur Witterkoër Jacques, sous-lieutenant du 3ème bataillon établi à Téting-sur-Nied (146ème R.I.F.) ;

Secteur fortifié de la Sarre :

Monsieur Bernad Edouard, caporal (41ème R.M.I.C.[1152]) ;

Monsieur Martin Albert, soldat de 2nde classe cantonné à Cappel (69ème R.I.F., 82ème R.M.I.F.) ;

Monsieur Ory Louis, soldat de 1ère classe (41ème R.M.I.C.) ;

Monsieur Pontet Henri, téléphoniste au P.C. du château de Barst (69ème R.I.F., 82ème R.M.I.F.) ;

[1152] Régiment de Mitrailleurs de l'Infanterie Coloniale.

Gros ouvrage du Simserhof :

Monsieur Hurter Eric (157ème G.S.S.F.), lieutenant-médecin, responsable du service de santé ;

Messieurs Luisbeck André et Chapon Martial, fantassin et sapeur au Simserhof ;

Gros ouvrage d'artillerie du Hochwald A2 :

Monsieur Haas Albert, sous-lieutenant (23ème R.I.F.), commandant le bloc 3 du demi - ouvrage Est (coffre de contrescarpe) ;

Observatoire de Hatten :

Monsieur Lapointe Marcel, caporal-chef (1er R.G.), électromécanicien et observateur de remplacement ;

Romans

Commandant Cazal, *Maginot-Siegfried*, Paris, Editions Jules Tallandier, 1939. Un roman d'espionnage sans grande imagination ayant pour seul objectif d'enfler la puissance de la ligne Maginot.

Nord Pierre, *Double crime dans la ligne Maginot*, 1936, réédité en Livre de poche en 1979. Une enquête visant à résoudre le meurtre de deux officiers abattus dans un ouvrage de la ligne Maginot sert de trame à ce roman d'espionnage. De nombreuses descriptions des ouvrages tels que les percevaient le grand public dans les années 1930.

Guth Paul, *Le naïf sous les drapeaux*, Paris, Editions Albin Michel, 1954. Agrégé de littérature, Paul Guth raconte, de manière romancée, sa conscription et une partie de sa Drôle de Guerre dans un abri d'Alsace.

Tabouret Jean (dit Des Vignes Rouges), *Bourru, soldat de Vauquois*, Paris, Librairie Perrin et Compagnie, 1917. Capitaine dans l'infanterie, Jean Tabouret décrit sa vision du soldat moyen à partir de ses observations personnelles et de sa propre représentation idéale du fantassin français.

Bibliographie

Ouvrages généraux :

➢ Histoire générale

La France, histoire contemporaine :

Barjot Dominique, Chaline Jean-Pierre, Encrevé André, *La France au XIX*^{ème} *siècle*, Paris, Universitaires de France, 1997 ;

Berstein Serge, *La France des Années 30*, Paris, Colin, 1988 ;

Charle Christophe, *Histoire sociale de la France au XIX*^{ème} *siècle*, Paris, Editions du Seuil, 1991 ;

Doise Jean, Vaisse Maurice, *Politiques étrangères de la France. Diplomatie et outil militaire 1871-1969*, Paris, Imprimerie Nationale, 1987 ;

Duroselle Jean-Baptiste, *Histoire diplomatique de 1919 à nos jours*, Paris, Dalloz, 1971 ;

Duroselle Jean-Baptiste, *Les relations franco-allemandes de 1914 à 1950*, Paris, Centre de documentation universitaire, 1969 ;

Girardet Raoul, *La société militaire de 1815 à nos jours*, Paris, Perrin, 1998 ;

Sirinelli Jean-François (sous la direction de), Vandenbussche Robert, Vavasseur-Desperriers Jean, *La France de 1914 à nos jours*, Paris, Presses Universitaires de France, 1993, 1997 ;

L'Allemagne, histoire contemporaine :

Hagen Schulze, *Petite histoire de l'Allemagne, des origines à nos jours*, Paris, Hachette, 2001 ;

Kott Sandrine, *L'Allemagne du XIX*^{ème} *siècle*, Paris, Hachette Supérieur, 1999 ;

Roth François, *Petit histoire de l'Allemagne au XX*^{ème} *siècle*, Paris, Armand Colin, 2002 ;

- **Une approche générale de la guerre**

Keegan John, *Histoire de la guerre : du néolithique à la guerre du Golfe*, Paris, Dagoma, 1996 ;

Masson Philippe, *Histoire de l'Armée Française de 1914 à nos jours*, Paris, Perrin, Collection Tempus, 2002 ;

Reid William, *Histoire des Armes*, Paris, Regards, 1995 ;

- **La Guerre de 1870**

Roth François, *La Lorraine dans la guerre de 1870*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1984 ;

Roth François, *La guerre de 1870*, Paris, Fayard, 1990 ;

- **La Première Guerre mondiale**

Le conflit :

Audoin-Rouzeau Stéphane, Becker Jean-Jacques (sous la direction de), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Editions Bayard, 2004 ;

Collectif (sous la direction de Rémy Cazals, Emmanuelle Picard et Denis Rolland) *La Grande Guerre, pratiques et expériences*, Toulouse, Editions Privat, 2005 ;

Keegan John, *La Première Guerre mondiale*, Paris, Perrin, A.Viénot, 2003 ;

Miquel Pierre, *La Grande Guerre*, Paris, Fayard, 1987 ;

Cochet François, Porte Rémy (sous la direction de), *Dictionnaire de la Grande Guerre*, Paris, Editions Robert Laffont, 2008 ;

Ouvrages basiques et catalogues iconographiques :

Collectif, *Les soldats de la Grande Guerre*, Paris, Hachette, 2002 ;

La Première Guerre mondiale 1914-1918, Paris, Nov'édit, 1999 ;

Verney Jean-Pierre, *La Première Guerre mondiale, l'album de photographies inédites et restaurées*, Paris, Little Big Man Editions, 2001 ;

La France en guerre :

Becker Jean-Jacques, *La France en guerre (1914-1918). La grande mutation*, Paris, Complexe, 1988 ;

Becker Jean-Jacques, *1914. Comment les français sont entrés dans la guerre*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1977 ;

Becker Jean-Jacques, *Victoire et frustrations (1914-1929)*, Paris, Le Seuil, 1990 ;

Verdun :

Canini Gérard, *Combattre à Verdun. Vie et souffrance quotidiennes du soldat – 1916-1917*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1988 ;

Denizot Alain, *Verdun 1914-1918*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1996 ;

Michel (général), *Verdun, Fleury-devant-Douaumont*, Verdun, Editions du Mémorial de Verdun, 1976 ;

Miquel Pierre, *Mourir à Verdun*, Paris, Editions Tallandier, 2003 ;

Verdun 1916, Actes du colloque international sur la bataille de Verdun, 6, 7, 8 juin 1975, Association Nationale du Souvenir de la Bataille de Verdun, Université Nancy II, 1976 ;

- **L'Entre-deux-guerres**

Valentin J.M., Bariéty J., Guth A., *La France et l'Allemagne entre les deux guerres mondiales*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1987 ;

Johnson Douglas et Madeleine (préface de Jean-Pierre Rioux), ***La France des Illusions***, Paris, Editions Nathan Images, 1987 ;

- **La Seconde Guerre mondiale**

Le conflit :

Frieser Karl-Heinz, Le mythe de la guerre-éclair, la campagne de l'Ouest en 1940, Paris, Belin, 2007 ;

Kaspi André, *La Seconde Guerre mondiale*, Paris, Complexe, 1995 ;

Masson Philippe, *La Seconde Guerre mondiale*, Paris, Tallandier, 2003 ;

Chroniques :

Bauer Eddy (sous la direction de), *La dernière guerre, histoire controversée de la deuxième guerre mondiale*, Paris, Editions Atlas, 1977 ;

Cartier Raymond, *La Seconde Guerre mondiale*, Paris, Larousse, 1965, 2 tomes ;

La Seconde Guerre mondiale 1939-1945, Paris, Nov'édit, 1998 ;

Legrand Jacques (sous la direction de), *Chronique de la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Editions Chroniques, 1990 ;

La France : de la Drôle de Guerre à la Libération :

Azéma Jean-Pierre, *1939-1940 . L'année terrible*, Paris, Le Seuil, 1990 ;

Conte Arthur, *Le premier janvier 1940*, Paris, Plon, 1978 ;

Durand Yves, *La France dans la deuxième guerre mondiale (1939-1945)*, Paris, Armand-Colin, 1989 ;

Hiegel Henri, *La Drôle de Guerre en Moselle*, Sarreguemines, Editions Pierron, 1985, 2 tomes ;

- **Et quelques ouvrages généraux sur l'art et sa perception**

Delpire Robert, Frizot Michel (sous la direction de), *Histoire de voir. Le médium des temps modernes (1880-1939)*, Paris, Centre national de la photographie (avec le concours du ministère de la Culture et de la Communication), 1989 ;

Giboulet François, Mengelle-Barilleau Michèle, *La peinture*, Paris, Nathan, 2003 ;

Harcos L., *Peintres et graveurs lorrains 1833-1980*, Nancy, Harcos Nancy, 1991 ;

Horst Keller, *Deutsche Maler des 19.Jahrhunderts*, Munich, Himer Verlag München, 1979 ;

Laclotte Michel, Cuzien Jean-Pierre (sous la direction de), Pierre Arnauld (avec la collaboration de), *Dictionnaire de la peinture*, Paris, Larousse, 1999 ;

Leduc Alain (Georges), *Les mots de la peinture*, 2002 ;

Livingston Alan et Isabella, *Dictionnaire du graphisme*, Paris, Editions Thames et Hudson, 1998 ;

Osterwalder Marcus, *Dictionnaire des illustrateurs, 1800-1914*, Strasbourg, Editions Hubschmid et Bouret, 1983 ;

Rancillac Bernard, *Voir et comprendre la peinture*, Limoges, Dessain et Tolra, 2003 ;

Serodes Françoise, *Histoire de la peinture allemande*, Paris, Ellipses éditions, Collection « Les Essentiels », 2001 ;

Ouvrages et revues par thèmes :

➢ La fortification contemporaine

Généralités

Actes du colloque « De l'Oppidum à l'enfouissement, l'art de la fortification à Verdun et sur les marches de l'Est », tenu à Verdun du 19 au 21 mai 1995, publiés par le Mémorial de Verdun en septembre 1996 ;

Aubagnac Gilles, Richardot Philippe, *Artillerie de Fortifications*, actes de la journée d'études du 9 avril 2005 au musée de l'artillerie à Draguignan, Lavauzelle Editions, 2006 ;

Faucherre Nicolas, *Places fortes, bastion du pouvoir*, Paris, Rempart, 1986 ;

Gaber Stéphane, *La Lorraine fortifiée*, Metz, Editions Serpenoise, 1994 ;

Hogg Ian van, *Forteresses. Histoire illustrée des ouvrages défensifs*, Paris, Edita-Vilo, 1976 ;

Reitel François, *Châteaux-forts et fortifications de Lorraine*, Metz, S.A.E.P., 1980 ;

Rocolle Pierre (colonel), *2000 ans de fortification française*, Paris, Lavauzelle, 1973, vol. 1 et 2 ;

Turrel Claude, *Metz, deux mille ans d'architecture militaire*, Metz, Editions Serpenoise, 1986 ;

Hommes et fortifications du système Séré de Rivières, de la conception à l'épreuve du feu :

Airy Durupt de Baleine, *Le fort de Vaux, une sentinelle devant Verdun*, Charenton-le-Pont, Citedis, 2000 ;

Airy Durupt de Baleine, *Douaumont*, Charenton-le-Pont, Citedis, 2000 ;

Association « Ceux de Troyon », *Les six jours du fort de Troyon (8 septembre - 14 septembre 1914)*, 1993 ;

Association « La Citadelle », *Le fort de Villey-le-Sec – Cité fortifiée du système Séré de Rivières*, Association « La Citadelle », 2004 ;

Benoît (général), *Monographie des forts de Verdun*, Verdun, Bibliothèque municipale de Verdun, 1917 ;

Bichet Gabriel, *Le rôle des forts dans la bataille Verdun*, Verdun, G. Thomas, 1969 ;

Binois Laurent, *Vaux, histoire d'un fort*, Louvois, Ysec Editions, 2003 ;

Bordeaux Henry (capitaine), *La chanson de Vaux-Douaumont, les derniers jours du fort de Vaux*, Paris, Plon, 1917 ;

Bordeaux Henry (capitaine), *La chanson de Vaux-Douaumont, les captifs délivrés*, Paris, Plon, 1917 ;

Brolli Antoine, *Le fort de Giromagny 1875-1990* in *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation*, n°83, 1992 ;

Colin Henri-Jacques-Louis (général), *Le fort de Souville*, Paris, Payot, 1938 ;

Collectif, *Le fort d'Uxegney, 40 ans d'histoire de la fortification en France*, Epinal, A.R.F.U.P.E., 1995 ;

Collectif, *Le fort de Villey-le-Sec*, Toul, Association La Citadelle, 1997 ; avec la précédente, deux petites monographies basique très bien documentées (plans, photographies) ;

Denis Paul, *Le fort de Manonviller en 1914* in *Le Pays lorrain*, n°2, 1968 ;

Denizot Alain, *Douaumont, vérité et légende*, Paris, Perrin, 1998 ;

Ducom Fernand, *Une page d'histoire : l'ouvrage de Froideterre dans l'enfer de Verdun*, Edition de l'auteur, 1965 ;

Gaber Stéphane, *Le fort de Troyon 1914-1994* in *Revue populaire de Lorraine*, n°118, juin 1994 ;

Gaber Stéphane, *Les forts de Toul. Histoire d'un camps retranché 1874-1914*, Metz, Editions Serpenoise, 2004 ; un excellent guide de terrain ;

Gateau-Leblanc Marc, *1871-1914, Civils et militaires dans le camp retranché de Toul*, Metz, Editions Serpenoise, 2003 ;

Grasser Jacques, *Un exemple de fortification dite Séré de Rivières 1874-1914. Le camp retranché d'Epinal* in *Revue Historique des Armées*, 1, 1973 ;

Grasser Jacques, *Un exemple de fortification dite Séré de Rivières 1874-1914. Un exemple : la Haute-Moselle, Epinal* in *Bulletin de la Société Lorraine des Etudes locales*, 1974 ;

Grasser Jacques, *Le fort d'Uxegney. Exemple de fortification permanente et de la pensée militaire de 1873 à 1914* in *Annales de la Société d'émulation des Vosges*, 1985 ;

Jolin René, Uriot Jean-Pierre, *Villey-le sec : un village du Toulois à travers les âges* in *Etudes Touloises*, n°24, 1981 ;

Lebas Albert-Isidore (général), *Places fortes et fortifications pendant la guerre de 1914-1918*, Paris, Payot, 1928 ;

Le Hallé Guy, *Verdun. Les forts de la victoire*, Charenton-le-Pont, Citédis Editions, 1998 ;

Ortholan Henri, *Le général Séré de Rivières, le Vauban de la Revanche*, Paris, Bernard Giovanangeli Editeur, 2003 ;

Richard Pierre, *Le fort de Manonvillers sous les Grosses Bertha*, à compte d'auteur, 1998 ;

Rouquerol J. (général), *Le drame de Douaumont*, Paris, Payot, 1931 ;

Schmitt Nicolas, *Saint-Mihiel. Le fort du Camp des Romain*, Office du tourisme de Saint-Mihiel, 1990 ;

Thomassin Fabrice, *Le fort de Longchamp (1876-1914), genèse et évolution d'un fort de la place d'Epinal*, Mémoire de maîtrise soutenu à l'Université de Nancy en 1997, A.R.F.U.P.E., 2002 ;

Truttmann Philippe (lieutenant-colonel, E.R.), *La barrière de fer. L'architecture des forts du général Séré de Rivières (1872-1914)*, Thionville, Gérard Klopp Editeur, 2000 ;

À noter une série d'articles parus dans l'Arfupéen, Bulletin de l'Association pour la Restauration du Fort d'Uxegney et de la Place d'Epinal ;

Hommes et fortifications du système défensif allemand des anciennes provinces d'Alsace - Moselle :

Association pour la Découverte de la Fortification Messine, *Die feste Wagner, Le groupe fortifié de l'Aisne*, Metz, A.D.F.M., 2000 ; une monographie détaillée du groupe fortifié, accompagnée d'une biographie du général Wagner, qui lui prêta son nom ;

Benoît Général, *Etude comparative des fortifications de Verdun et de Metz* in *Revue du Génie militaire*, Paris, 1921 ;

Bestetti Philippe, Hohnadel Alain, *Croix de guerre contre Croix de fer, la bataille des forts, Verdun face à Metz*, Bayeux, Editions Heimdal, 1995 ;

Bour Bernard, Fischer Günther, *Le fort de Mutzig 1893 - 1945, Feste Kaiser Wilhelm II 1893 - 1918*, Mutzig, Cercles d'Etude des fortifications, Société d'Histoire de Mutzig et environs, 1992 ;

Brisbois Eugène, *La ceinture fortifiée de Strasbourg, les forts détachés au nord de la ville* in *Annuaires de la Société d'Histoire et d'Archéologie du Ried-nord*, 1999 ;

Brisbois Eugène, *Fort Moltke et fort Rapp, une des dernières fortifications en pierre de taille* in *Recherches médiévales*, 1997 ;

Burtscher Philippe, *1870 - 1918, De la ceinture fortifiée de Strasbourg à la position de la Bruche*, Mutzig, Cercle d'Etude des fortifications, Société d'Histoire de Mutzig et environs, 1999 ;

Collectif, *Histoire du Mont-Saint Quentin* (collectif), Thionville, Gérard Klopp Editeur, 1998 ;

Contamine Henry, *La place forte de Metz de 1866 à 1914* in *Annales de l'Est*, 1934 ;

Denis Pierre (général, C.R.), *La garnison de Metz, 1870 - 1918*, Metz, Editions Serpenoise, 1995 ;

Denis Pierre (général, C.R.), *La garnison de Metz, 1918-1944*, Metz, Editions Serpenoise, 1996 ;

Dropsy Christian, *Les fortifications de Metz et Thionville*, Edition à compte d'auteur, 1995 ;

Fontbonne Rémi, *Les fortifications allemandes de Metz et de Thionville - 1871-1918*, Metz, Editions Serpenoise, 2006 ;

Kapp Dominique, *Le fort Werder-Uhrich d'Illkirch-Graffenstaden* in *Annuaire de la Société d'Histoire des Quatre Cantons*, 2000 ;

Ludes Louis, *La « forteresse » Strasbourg, 1871-1922* in *Annuaire de l'Association des Anciens élèves du Lycée et Collège Kléber à Strasbourg*, 1999 ;

Rossignol Jean - Louis, *Verny, Mille ans d'Histoire*, Metz, Editions Serpenoise, 1994 ;

Truttmann Philippe et Michel, *Thionville, le fort de Guentrange*, Thionville, Gérard Klopp Editeur, 1991 ;

À signaler l'ouvrage du général (C.R.) Pierre Denis, *La libération de Metz*, publié aux Editions Serpenoise en 1986 et réédité en 1994, traitant notamment de la résistance en 1944 des groupes fortifiés messin – réoccupés pour la circonstance – face aux troupes américaines ;

Hommes et ouvrages de la ligne Maginot :

Bellot Jean, Goby Jean-Louis, Hohnadel Alain, *Véckring. Le Hackenberg*, Thionville, Editions Klopp, 1992 ;

Berthelot Yves, *La ligne Maginot ou le béton et le papier : opinions, attitudes, mentalités françaises et la question de la défense des frontières 1919-1940*, Thèse d'Histoire soutenue à l'Université Lyon II, 1992 ;

Bruge Roger, *Faîtes sauter la ligne Maginot ! Non, le soldat français de 40 n'a pas démérité !*, Paris, Fayard, 1973, réédité en 1990 ;

Bruge Roger, *On a livré la ligne Maginot…et 25 000 hommes invaincus partent en captivité !*, Paris, Fayard, 1975, 1990 ;

Bruge Roger, *Offensive sur le Rhin. La grande opération amphibie de juin 1940*, Paris, Fayard, 1977, 1990 ;

Bruge Roger, *Juin 1940, le mois maudit*, Paris, Fayard, 1980 ;

Bruge Roger, *Les combattants du 18 juin*, Paris, Fayard, 1981-1989, 5 tomes ;

Burtscher Jean-Louis, *1940, au cœur de la ligne Maginot*, Strasbourg, R.Hirlé, 1999 ;

Claudel Louis (pseudonyme du commandant Philippe Truttmann), *La ligne Maginot, conception, réalisation*, Suisse, Association pour la recherche de documents sur la fortification, 1974 ;

Ferrard Stéphane, *France 1940. L'armement terrestre*, Paris, E.T.A.I., 1998 ;

Gaber Stéphane, *Le secteur fortifié de Montmédy*, Metz, Editions Serpenoise, 2000 ; Cf. plus haut ;

Gaber Stéphane, *La ligne Maginot en Lorraine*, Metz, Editions Serpenoise, 2005 ;

Giuliano Gérard, *Les soldats du béton. La ligne Maginot dans les Ardennes et en Meuse 1939-1940*, Charleville-Mézières, Editions Terres Ardennaises, 1986 ;

Goby Jean-Louis, Hohnadel Alain, *La ligne Maginot en Moselle*, Metz, Centre départemental de documentation pédagogique de la Moselle, 1989 ;

Guiard Roger (commandant), *La chute de l'ouvrage de La Ferté*, Clamecy, 1968 ;

Guiard Roger (commandant), *Histoire d'un équipage*, Paris, La pensée universelle, 1980 ;

Hohnadel Alain, Truttmann Michel, *Guide de la ligne* Maginot, Bayeux, Heimdal, 1988 ;

Hohnadel Alain, Truttmann Michel, *La ligne Maginot*, Paris, Guides Historia-Tallandier, 1989 ;

Hohnadel Alain, Varoqui Robert, *Le fort du Hackenberg*, Véckring, Amifort-Véckring, 1986 ;

Koch Olivier, *Ligne Maginot. Le petit ouvrage de Rohrbach*, Rohrbach, Association Fort Casso, 1995-2002 ;

Maistret Georges, *Sur la ligne Maginot, l'ouvrage de Fermont tient toujours !*, Association des Amis de l'ouvrage de Fermont et de la ligne Maginot, 1988. Un condensé des travaux de Jean-Yves Mary ;

Marque Paul, *La ligne Maginot aquatique… celle qui résista dans la trouée de la Sarre, en 1940*, Sarreguemines, Editions Pierron, 1989 ;

Mary Jean-Yves, *La ligne Maginot*, Paris, Editions Sercap, 1980, 1985 ;

Mary Jean-Yves, *Quelque part sur la ligne Maginot. L'ouvrage de Fermont 1930-1980*, Paris, Editions Sercap, 1985 ;

Mary Jean-Yves, *La ligne Maginot, l'ouvrage de Fermont*, Charenton-le-Pont, Citedis Editions, 1999 ;

Mary Jean-Yves, Hohnadel Alain, *Le Simserhof. Découverte d'un ouvrage Maginot du pays de Bitche*, Metz, Serge Domini Editeur, 2002 ;

Mary Jean-Yves, Hohnadel Alain, *Hommes et ouvrages de la ligne Maginot*, Paris, Histoire et Collections, 2000-2008, 4 tomes ;

Miclo Laurent, *La ligne Maginot en Lorraine*, Mémoire de maîtrise soutenu à l'Université de Metz, 1972 ;

Molitor Philippe, *Les Riverains et la ligne Maginot à travers l'exemple du Secteur Fortifié de Faulquemont (1931-1939)*, Mémoire de Maîtrise soutenu à l'Université de Metz (Faculté de Lettres) en 1998 ;

Saive Armand, *La mémoire des soldats de la ligne Maginot : analyse de témoignages d'anciens soldats* ; Mémoire de maîtrise soutenu à l'université de Metz, 1990 ;

Schuler Jean-Claude, *Simserhof, le vaisseau enterré de la ligne Maginot* in *Passions Grand-Est*, 2002 ;

Schuler Jean-Claude, *Un voyage de presse dans la ligne Maginot. A l'ouvrage du Hochwald*, octobre 1940, Passions Grand-Est, 2001 ;

Séramour Michaël, *La ligne Maginot de 1945 à nos jours*, Mémoire de maîtrise soutenu à l'Université de Metz, 2003 – médiathèque et bibliothèque universitaire de Metz, archives départementales de la Moselle, fond D.M.P.A. et fond C.E.H.D. dans sa version universitaire. Travaux publiés aux Editions Jean-Pierre Gyss en 2006 (Strasbourg) ;

Truttmann Michel (lieutenant-colonel), série de monographies publiées dans le mensuel *Histoire de Guerre*, aux Editions du Polygone, 2000-2006 ;

Truttmann Philippe, Masson Philippe, *Ligne Maginot* in Larousse de la Seconde Guerre mondiale, 1980 ;

Truttmann Philippe (lieutenant-colonel), *La muraille de France ou la ligne Maginot*, Thionville, Editions Gérard Klopp, 1985 ;

Wahl Jean-Bernard, *Il était une fois… la ligne Maginot*, Mulhouse, Do Bentzinger Editeur, 1999 ;

Wahl Jean-Bernard, *Le Hochwald, une forteresse en Alsace*, Strasbourg, Les Editions du Polygone, 1999 ;

Weisbecker Arsène, *L'ouvrage du Four à Chaux* in *Outre Forêt*, 1984 ;

À noter les articles parus dans les mensuels consacrés à la Seconde Guerre mondiale, *39-45 magazine*, rubrique *« Bunkerarchéo »*, Heimdal, 1986-2008 ; *Histoire de guerre*, rubrique « *Fortif* »,

Histopresse, 2000-2005 ; *Histoire et fortifications magazine*, consacré aux systèmes fortifiés européens contemporains, Editions Histoire et Fortifications, mai 2000-juin 2002 ;

En marge, à signaler l'excellent ouvrage de Jean-Pierre Panouillé, *Les châteaux forts dans la France du Moyen Age*, publié aux Editions Ouest-France (Rennes) en 2003 ;

- **Concepts de « Culture de guerre » et de brutalisation**

Créer pour survivre, Actes du colloque international « Ecritures et pratiques artistiques dans les prisons et camps de concentration nazis », Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants Patriotes, Université de Reims, 20-22 septembre 1995 ;

Audoin-Rouzeau Stéphane, Becker Annette, *La Grande Guerre, 1914-1918*, Paris, Découvertes Gallimard, 1998. Petit guide très bien illustré de l'histoire de la Grande Guerre ;

Audoin-Rouzeau Stéphane, Becker Annette, *14-18. Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000 ;

Audoin-Rouzeau Stéphane, Becker Annette, Becker Jean-Jacques, Ingao Christian, Rousso Henry, Werth Nicolas, *La violence de guerre 1914-1945*, Paris, Complexe, 2002 ;

Becker Annette, *La guerre et la foi. De la mort à la mémoire 1914-1930*, Paris, Armand Colin, 1994 ;

Becker Jean-Jacques, *Guerres et cultures 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 1994 ;

Becker Jean-Jacques (sous la direction de), *Histoire culturelle de la Grande Guerre*, Paris, Armand Colin, 2005 ;

Delaporte Sophie, *Les gueules cassées. Les blessés de la face de la Grande Guerre*, Paris, Noêsis, 1996 ;

Goya Michel (chef de bataillon), *La chair et l'Acier, l'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Paris, Tallandier, 2004 ;

Mosse Georges, *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 1999 ;

Rioux Jean-Pierre, Sirinelli Jean-François (sous la direction de), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Editions du Seuil, 1997 ;

- **Militaires et combattants (1870-1945)**

Audoin - Rouzeau Stéphane, *14-18, Les combattants des tranchées*, Paris, Armand Colin Editeur, 1986 ;

Bozon Michel, *Les conscrits*, Nancy, Berger-Levrault, Collection Arts et Traditions populaires, 1981 ;

Canini Gérard, *Combattre à Verdun : Vie et souffrance quotidienne du soldat, 1916-1917*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1988 ;

Cochet François, *Les soldats de la Drôle de Guerre*, Paris, Hachette Littératures, 2004 ;

Cochet François, *Survivre au front 1914-1918, Les poilus entre contrainte et consentement*, Saint-Cloud, 14-18 Editions, 2005 ;

Collectif (sous la direction de François Rouquet, Fabrice Virgili et Danièle Voldman), *Amours, guerres et sexualité, 1914-1945*, Paris, Gallimard, B.D.I.C., Musée de l'Armée, 2007 ;

Dallemagne François, *Les casernes françaises*, Paris, Editions Picard, 1990 ;

Dumielle Isabelle, *1914-1918, Des soldats, des hommes*, Editions Airelles Le Sir, 2002 ;

Huret Joël, *Les Américains sur le front de Lorraine 1917-1918*, Metz, Editions Serpenoise, 1998 ;

Laparra Jean-Claude, *La Machine à vaincre. L'armée allemande 1914-1918*, Saint-Cloud, 14-18 Editions, 2006 ;

Le Naour Jean-Yves, *Misères et tourments de la chair durant la Grande Guerre : les mœurs sexuels des français 1914-1918*, Paris, Aubier, 2002 ;

Meyer Jacques, *Les soldats pendant la Grande Guerre*, Paris, Hachette Littérature, Collection La vie quotidienne, 1966, 1998 ;

Perez Jean, *14-18, Le calvaire des Poilus*, Editions Airelles Le Sir, 2000 ;

Roynette Odile, *Bon pour le service*, Paris, Seuil, 1999.

Zeimann Benjamin, *The military and militarism in Kaserreich, 1871-1914*, Francfort, Frankfurt Verlag, 2001.

- **Témoins et témoignages**

Cru Jean-Norton, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928,* Editions Les Etincelles, 1929, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1993 ;

Canini Gérard, *Mémoire de la Grande Guerre. Témoins et témoignages*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1989 ;

Wieviorka Annette, *L'ère du témoin*, Paris, Plon, 1998 ;

- **Les champs d'expression et de création du soldat**

Becker Annette, *Graffiti et sculptures de soldats* in *La revue annuelle d'histoire 14-18 Aujourd'hui, Today, Heute (consacrée à l'archéologie et la Grande Guerre)*, Paris, Noësis, 1999 ;

Cartier J.S., *Traces de la Grande Guerre, vestiges oubliés en Champagne - Ardennes, Lorraine et Alsace*, Paris, Editions Marval et Ministère des Anciens Combattants et Victimes de Guerre, 1994 ;

Chazette Alain, *Inscriptions, fresques et dessins du Mur de l'Atlantique* in *39-45 Magazine*, n°36 et 37, février-mars 1989 ;

Collectif, *Nose Art, une histoire de l'aviation*, Paris, Beaux-arts magazine, 2004 ;

Collectif, *Le diable, la cigogne et le petit lapin. 1914-1918, les aviateurs inventent une héraldique nouvelle*, Paris, Service Historique de l'Armée de l'Air, 2004 ;

Collectif, *Le graffiti des tranchées, graffitis, sculptures et autres traces de la Grande Guerre*, Soissonnais 14-18, 2008 ;

Collectif, Croquis et dessins de poilus, Paris, Somogy Editions d'Art, Collection du Ministère de la Défense, 2002 ;

Emonnot Dider, Kaluzko Jean-Luc, Radet Frédéric et Bruno Vintousky, *Le bouclier abandonné. La place de Verdun de 1874 à 1918*, Verdun, Connaissance de la Meuse, 2002 ;

Dalmaz Gérard, Kaluzco Jean-Luc et Radet Frédéric, *La face cachée, Verdun. Empreintes de l'armée allemande, 1914-1918*, Louvois, Ysec Editions, 2005 ;

Kaluzko Jean-Luc, Radet Frédéric, *1916, Verdun. Secrets d'une place forte*, Louvois, Ysec Editions, 2006 ;

Nicole Durand, *De l'horreur à l'art dans les tranchées de la Première Guerre mondiale*, Paris, Seuil, 2006 ;

Durrieu Alain, *Des bunkers et des hommes – fresques et inscriptions du Mur de l'Atlantique*, Compte d'auteur, 2004 ;

Exposition *Hors la vie, artistes et prison*, catalogue publié à l'occasion de l'exposition organisée par le musée de l'Hospice Saint-Roch d'Issoudun du 17 mars au 5 juin 2006 ;

Goby Jean-Louis, Hohnadel Alain, *La mémoire des forts. Peintures murales des soldats de la ligne Maginot et des forts de Metz (1914-1940)*, Metz, Editions Serpenoise, 1990 ;

Gouas Jean-Christophe, *L'iconographie des creutes de Froidmont et de Rouge-Maison*, Mémoire de maîtrise soutenu à l'université de Reims, 2001 (directeur de recherche : professeur des Universités François Cochet) ;

Hardier Thierry, *L'iconographie rupestre de la Grande Guerre* in *La Grande Guerre : Pays, histoire, mémoire*, Bulletin du centre de recherche de l'Historial de la Grande Guerre de Péronne, n°5, août 1992 ;

Le Caër Paul, *L'évasion psychologique d'un camp de concentration par le dessin* in 39/45 magazine n°178 d'avril 2001 ;

Lorquin Bertrand, Vogel Annette, Wilderotter Hans, *Allemagne, les années noires*, Paris, Gallimard, 2007 ;

Pamart Jean-Luc, *Le paysan des Poilus*, Editions des Equateurs, 2004 ;

Roudier Jean-François, *Les fresques du fort de Malbousquet*, Lagnieu, La Plume du temps, 2000 ;

Séramour Michaël, *Blockhaus ornés des systèmes fortifiés lorrains et alsaciens, 1914-1940*, Knutange, Fensch Vallée Editions, 2008 ;

Séramour Michaël, *La création militaire et combattante* in *39-45 magazine* (rubrique régulière) ;

Truttmann Michel (lieutenant-colonel), *Les artistes - peintres de la ligne Maginot* in *Histoire de Guerre*, n°4, avril 2000 ;

Warin Patrice, *Artisanat de tranchée & briquets de poilus de la guerre 14-18*, Louvois, Ysec Editions, 2001, Tome I ;

Warin Patrice, *Artisanat de tranchée*, Louvois, Ysec Editions, 2005, Tome II ;

Warin Patrice, *Artisanat de tranchée* in *14-18, le magazine de la Grande Guerre*, 2001-2009 ;

- **L'art et les artistes dans la Grande Guerre**

De la Sizeranne Robert, *L'art pendant la guerre (1914-1918)*, Paris, Hachette, 1919 ;

Doyen Philippe, *Le silence des peintres : les artistes face à la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 1996 ;

Kahn Baldewiez Elizabeth, *The Mobilization of Art and the Artists in Wartime France*, Londres, U.C.L.A., 1980 ;

Kott Christina, *Histoire de l'art et propagande pendant la Première guerre mondiale. L'exemple des historiens d'art allemands en France et en Belgique* in *Ecrire l'histoire de l'art : France – Allemagne, 1750-1920* ;

Latouche R., *Léopold Poiré, itinéraire d'un artiste dans la Grande Guerre*, PLI Gérard Louis, 2001 ;

Silver Kenneth E., *Vers le retour à l'ordre : l'avant - garde parisienne et la Première Guerre Mondiale*, Paris, Flammarion, 1991 ;

- **Image et approche sémiologique**

Alleau René, *La science des symboles*, Paris, Bibliothèque scientifique Payot, 1996 ;

Biedermann Hans (édition française conçue sous la direction de Michel Cazenave), *Encyclopédie des symboles*, Paris, Editions du Livre de Poche, 1989-1996 ;

Debray Régis, *Vie et mort de l'image, une histoire du regard en Occident*, Paris, Gallimard, 1992 ;

Didi-Huberman Georges, *Devant l'image*, Paris, Les Editions de minuit, 1990 ;

Gervereau Laurent, *Ces images qui changent le monde*, Paris, Seuil, 2003 ;

Gervereau Laurent, *Les images qui mentent. Histoire du visuel au XXème siècle*, Paris, Seuil, 2000 ;

Gervereau Laurent, *Voir, comprendre, analyser les images*, Paris, Editions La Découverte, 2000 ;

Joly Martine, *L'image et son interprétation*, Paris, Nathan, 2002 ;

Pastoureau Michel, Simonnet Dominique, *Le Petit livre des couleurs*, Paris, Panama / Essai, 2005 ;

Collectif, *Symboliques et Traditions militaires* in Revue Historique des Armées n°240 du troisième trimestre 2005. Numéro consacré aux symboliques et traditions militaires dans l'armée française aux XIXème – XXème siècle ;

- **La guerre et l'image**

Auclert Jean-Pierre, *La Grande Guerre des crayons, les noirs dessins de la propagande en 1914-1918*, Paris, Robert Laffont, 1981 ;

Franck Robert, Gervereau Laurent, Neyer Hans Joachim, *La course au moderne, France-Allemagne dans l'Europe des années vingt, 1919-1933*, Paris, Musée d'Histoire contemporaine, Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, 1992 ;

Gervereau Laurent, *La propagande par l'affiche*, Paris, Syros, 1991 ;

La guerre par l'affiche – Lorraine 1939-1945, catalogue de l'exposition organisée conjointement par le Conseil Général de la Moselle, les Archives départementales et les Archives communales de Thionville, 1994 ;

Kupfermann Fred, *Rumeurs, bobards et propagande* in 14-18 Le magazine de la Grande Guerre ;

Puiseux Hélène, *Les figures de la guerre*, Paris, Gallimard, 2002 ;

Robichon François, *L'armée française vue par les peintres 1870-1914*, Paris, Ministère de la Défense / Editions Herscher, 2007.

Reshel Ouriel, *Guerre, mythes et caricature. Au berceau d'une mentalité française*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1984 ;

Rickards Maurice, *Affiches de la Première Guerre mondiale*, Paris, Albin Michel, 1968 ;

Rhodes Anthony, *La propagande dans la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Presses de la Cité, 1989 ;

- **La mémoire collective**

Barcellini Serge, Wieviorka Annette, *Passant souviens-toi, Les lieux de souvenir de la Seconde Guerre Mondiale*, Graphein, 1999 ;

Nora Pierre (sous la direction de), *Les lieux de mémoire*, Paris, Quarto Gallimard, 1997 ;

- **Divers**

Jouffroy Christian, *La bière à Metz et en Moselle*, Gérard Klopp Editeur, 2000.

Sommaire :

Introduction – p.5

Partie I : Des forteresses entre les hommes, des hommes de forteresse – p.9

Chapitre 1 : Frontières d'acier. La fortification permanente en Lorraine et en Alsace de 1871 à 1945 – p.11

20000 hommes sous la terre – p.14

1871-1914 : Verdun contre Metz – p.20

1914-1918 : épreuve de force, épreuve du feu – p.32

1918-1940. D'un traumatisme à l'autre : la ligne Maginot – p.50

Chapitre 2 : Les hommes des casernes souterraines – p.59

Les garnisons de la Grande Guerre – p.62

1940 : l'*homo defensivus* de la ligne Maginot – p.91

La reconquête : les fortifications de l'Est à l'heure américaine (1944-1945) – p.135

Partie II : L'expression pariétale des forteresses : les soldats du béton à murs ouverts – p.141

Chapitre 3 : La création militaire et combattante : De la quille de conscrit à l'art pariétal de forteresse – p.143

Comme nos anciens : ne pas s'en faire, quoi qu'il arrive… – p.147

Pour bien aborder la création militaire et combattante – p.153

L'iconographie pariétale de forteresse : un corpus rétif ? – p.181

Chapitre 4 : L'iconographie pariétale des systèmes fortifiés contemporains lorrains et alsaciens : Essai de typologie plastique et thématique – p.196

Le choix des armes : la typologie plastique – p.198

Choix et orientations des représentations : la typologie thématique – p.220

Partie III : Le for intérieur des soldats créatifs : Identifications et tentatives d'approche – p.297

Chapitre 5 : Soldats créatifs et hiérarchie – p.299

Le travail d'identification des soldats créatifs : une longue quête – p.301

Les soldats créatifs – p.312

La place des commanditaires – p.324

Chapitre 6 : Conformisme et silences : Tentatives d'approche et réflexions – p.341

Le conformisme dominant – p.341

Les silences : une forme d'expression par le vide – p.352

Conclusion – p.366

L'iconographie du silence
Expression pariétale des systèmes fortifiés contemporains lorrains et alsaciens
1871-1945

RESUME DE LA THESE EN FRANCAIS
Chaque cadre doit contenir un résumé de 1700 caractères maximum, espaces compris. En cas de dépassement, la coupure sera automatique.

Tampons séculaires entre la France et l'Allemagne, la Lorraine et l'Alsace comptent parmi les régions les plus densément fortifiées au monde. Les innombrables groupes fortifiés, forts, casemates et blockhaus éparpillés en rase campagne et s'enfonçant dans les entrailles du sol recèlent une multitude de traces iconographiques laissées par les troupes de forteresses ou les occupants de passage.
Nous nous sommes fixés comme objectif d'inventorier ce patrimoine pariétal, de la peinture murale de grandes dimensions au discret graffiti.
Notre travail a ensuite consisté à comprendre cette production composée d'œuvres d'art ou de simples traces, en tentant de la classer par ordre thématique et de la comptabiliser. Nous proposons également des grilles de lecture de cette iconographie pour tenter d'en dégager des règles comportementales nous permettant de mieux saisir l'univers mental, les systèmes de représentation ou les codes de sensibilités des occupants, combattants et militaires, de ces fortifications contemporaines.

RESUME DE LA THESE EN ANGLAIS

Secular plugs between France and Germany, Lorraine and Alsace consider among regions most densément strengthened to the world. The uncountable strengthened groups, the forts, the bunkers and the bunker scattered in the open countryside and sinking into the entrails(depths) of the ground conceal a multitude of iconographic tracks left by the troops of fortresses or the occupants of passage.
We settled as objective to inventory these parietal heritage(holdings), of the mural of big dimensions in the discreet graffiti.
Our work then consisted in understanding(including) this compound production of oeuvres of art or simple tracks, by trying to classify her(it) in order theme and to count(record) her(it). We also propose railings(bars) of reading of this iconography to try to loosen(to kick away) of it of behavioral rules allowing us to seize better the mental universe, the systems of representation or the codes of sensibilities o the occupants, the fighters and the servicemen, these fortifications

TITRE DE LA THESE EN ANGLAIS : Transcrire en toutes lettres les symboles spéciaux

The iconography of the silence
Parietal expression of the strengthened contemporary of Lorraine and Alsatian systems
1871-1945